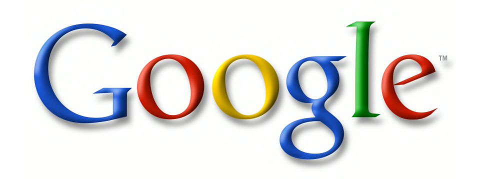






COLLECTION

DOCUMENTS INÉDITS

Par arrêté en date du 10 mai 1875, MM. Gaston Paris et Gabriel Monod ont été chargés de publier, dans la Collection des Documents inédits de l'Histoire de France, *L'Estoire de la Guerre Sainte*, poème d'Ambroise sur la troisième croisade.

Par le même arrêté, M. Paul Meyer a été nommé Commissaire responsable de cette publication.

SE TROUVE À PARIS,

À LA LIBRAIRIE ERNEST LEROUX,

RUE BONAPARTE, 28

L'ESTOIRE
DE LA GUERRE SAINTE

HISTOIRE EN VERS DE LA TROISIÈME CROISADE

(1190-1192)

PAR AMBROISE

PUBLIÉE ET TRADUITE

D'APRÈS LE MANUSCRIT UNIQUE DU VATICAN

ET ACCOMPAGNÉE

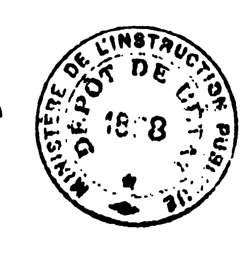
D'UNE INTRODUCTION, D'UN GLOSSAIRE ET D'UNE TABLE DES NOMS PROPRES

PAR

GASTON PARIS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

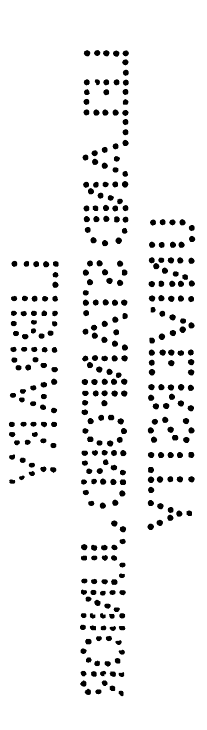




PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

—

M DCCC XCVII



AVANT-PROPOS.

Cette publication, par suite de diverses circonstances qui sont en partie, je le reconnais, imputables à l'éditeur, a subi avant de voir le jour les retards les plus regrettables et les plus inusités. La copie du poème d'Ambroise était entre mes mains dès 1872, et j'avais demandé à M. Gabriel Monod de s'associer à moi pour en donner une édition à laquelle il aurait joint une introduction et un commentaire historiques. Le projet de faire entrer cette édition dans le recueil des *Documents inédits sur l'histoire de France* fut soumis par une lettre de M. Monod au Comité des travaux historiques siégeant au Ministère de l'Instruction publique. M. Paul Meyer, membre du Comité, fut chargé d'examiner la proposition, et, à la suite de son rapport tout à fait favorable[1], elle fut adoptée par le Comité dans sa séance du 9 juin 1873. L'arrêté ministériel qui permettait d'envoyer la copie à l'Imprimerie Nationale fut rendu le 10 mai 1875, et l'impression commença aussitôt. Vingt-deux ans se sont écoulés avant qu'elle fût terminée, et, dans ce long intervalle, l'un des éditeurs, se reprochant de ne pas avoir fourni sa part de collaboration et craignant de ne pouvoir trouver le temps de le faire, s'est retiré, au grand dommage de l'œuvre commune, qui y a perdu une part notable de la valeur qu'elle aurait pu avoir. Elle n'en a pas marché plus vite pour cela, tant il est difficile, au milieu des occupations de tous genres qui, à Paris, se disputent la vie d'un travailleur chargé de fonctions actives et sollicité de mille côtés différents, de mener avec suite une tâche de longue haleine. Le texte d'Ambroise était imprimé il y a plus de dix ans, mais tout ce qui devait néces-

[1] Voir la *Revue des Sociétés savantes*, 5ᵉ sér., t. VI (1873), p. 93. Un extrait du rapport de M. Meyer a été inséré dans la *Romania*, t. II (1873), p. 381.

sairement l'accompagner restait à faire. J'ai trouvé utile, pour la commodité des historiens qui voudraient se servir de ce précieux document, d'y joindre une traduction. Puis le Glossaire et la Table des noms propres, que j'ai dressés avec autant de soin que j'ai pu, ont réclamé bien des heures. Enfin il a fallu écrire l'Introduction, d'où j'ai exclu toutes les recherches proprement historiques, mais où l'étude des questions linguistiques et littéraires soulevées par le poème m'a demandé encore beaucoup de travail[1]. Enfin j'ai terminé ma tâche, et ma conscience est dégagée du poids qui la chargeait depuis longtemps. Le Comité des travaux historiques, en ne me mettant pas en demeure de m'acquitter plus tôt de mon engagement, a fait preuve à mon égard d'une indulgence peut-être excessive, dont je ne puis m'empêcher de lui être reconnaissant, mais qui n'atténue pas les reproches que je me fais à moi-même : je serais désolé qu'une telle longanimité pût être invoquée comme précédent, et qu'on tolérât habituellement des retards aussi contraires à l'intérêt des études et aux règles d'une bonne administration.

Cette publication trop longtemps attendue justifiera au moins le bon accueil que le Comité des travaux historiques a fait il y a vingt-quatre ans au projet qui lui avait été soumis. Le poème d'Ambroise méritait assurément de prendre place dans le recueil des *Documents inédits sur l'histoire de France* : par sa date, par son sujet, par sa forme, il est un des plus importants qui y aient été admis jusqu'à ce jour. Il sera consulté avec profit par l'historien et par le philologue. Je remercie, et le public savant remerciera avec moi le Comité de l'avoir admis dans cette belle collection.

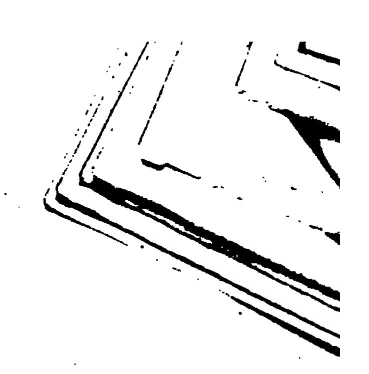
J'ai d'autres remerciements encore à adresser à ceux qui m'ont aidé dans le cours de ce long travail, tant de fois interrompu et repris : et d'abord à mon ami Ed. Stengel, auquel je dois la copie du manuscrit de Rome; à mes confrères de l'École des Chartes E. Berger, E. Langlois et A. Thomas, qui l'ont collationnée; puis à M. Paul Meyer, commissaire de la publication, qui, à la lecture des épreuves, m'a fait plus d'une obser-

(1) La longueur de cette préparation explique la longueur de l'*Errata* joint à ce volume. On remarquera d'ailleurs que la plupart des erreurs qui y sont relevées l'avaient été déjà dans d'autres parties du volume, auxquelles l'*Errata* renvoie constamment.

vation profitable; enfin à mes savants confrères de l'Institut MM. Clermont-Ganneau et Longnon, qui, pour la Table des noms propres, ont été mes véritables collaborateurs. Je dois aussi mêler bien des remerciements à mes regrets à l'endroit de mon ami Gabriel Monod : il a préparé pour l'impression, en commun avec moi, la copie du texte et l'a munie du sommaire et des renvois à l'*Itinerarium Ricardi* qui l'accompagnent sous forme de manchettes; son nom a droit de rester associé à cette publication, en tête de laquelle il devait figurer à l'origine et qui aurait tant gagné à ce qu'il y prît une part plus considérable.

Gaston PARIS.

Collège de France, ce 15 avril 1897.



INTRODUCTION.

I. — LE MANUSCRIT.

Le manuscrit unique qui nous a conservé le poème que nous publions se trouve à la bibliothèque du Vatican, où il porte le nº 1659 du fonds provenant de la reine de Suède : on ne sait pas avec certitude où celle-ci l'avait acquis, mais il est probable qu'il vient, comme tant d'autres des livres de Christine, de la collection du P. Petau. La plus ancienne notice qui en ait été imprimée est celle qu'a donnée Montfaucon dans sa *Bibliotheca bibliothecarum* (1739), t. I, p. 31, où il le mentionne parmi les livres de la reine de Suède acquis par la bibliothèque du Vatican :

814. Roman des guerres de la Terre-Sainte, desinit anno 1188. *In calce adjungitur* Poema quod inscribitur *la Pariplee.*

Cette notice est fort inexacte. Montfaucon a cru que la date de 1188, donnée à la fin du poème comme celle de l'année où la croix fut conquise par les Sarrasins, était la date où finissait le poème, tandis que c'est celle où il commence. Il a emprunté le titre de «Roman des guerres de la Terre Sainte», au lieu d'*Estoire de la guerre sainte* que porte le manuscrit, à une note de la fin du xvie siècle écrite sur la première feuille de garde[(1)], ce qui a fait croire que le manuscrit contenait une histoire des croisades depuis l'origine jusqu'en 1188. Quant au poème que Montfaucon appelle *la Pariplee*[(2)], c'est *le peti plee* (corr. *le petit plet*) de Chardri, qui forme d'ailleurs un manuscrit distinct et n'a été que par hasard relié à la suite de l'Histoire de la guerre sainte.

Il est singulier, malgré ces inexactitudes, que la notice de Montfaucon n'ait pas attiré l'attention du P. Lelong et de ses continuateurs : le manuscrit du

[(1)] Voir E. Langlois, au passage cité plus loin. — [(2)] La note du xvie siècle est ici encore copiée et, de plus, altérée : elle porte : *le Periplee.*

Vatican ne figure à aucune place dans la *Bibliothèque historique de la France*, et, en dépit du titre erroné qui devait y faire soupçonner une histoire générale des guerres saintes, il n'est pas cité davantage dans la *Bibliothèque des Croisades* de Michaud. Une sorte de fatalité semblait peser sur ce volume et le condamner soit à être omis par ceux qui auraient dû le mentionner, soit à être méconnu par ceux mêmes auxquels le hasard le mettait entre les mains.

Dans la septième de ses *Dissertations sur quelques points curieux de l'histoire de France et de l'histoire littéraire*, publiées en 1839 sous le nom de P. L. Jacob, bibliophile (p. 24), Paul Lacroix donna de notre manuscrit la notice suivante, parmi celles qui concernent la bibliothèque de la reine Christine :

DCLIX[1]. In-4°, 90 f. vel. à deux colonnes, écriture du XIII° siècle, timbre de la *Bibliothèque nationale*.

ESTOIRE DE LA GUERRE SAINTE.

(Suivent les dix premiers et les onze derniers vers.)

Ce roman de la Guerre sainte, qui s'arrête à l'année 1198[2], est sans doute celui que l'on trouve indiqué dans la *Bibliothèque historique de la France*, sous le n° 16635, avec le titre de «Histoire de la première croisade», par Raoul Tortaise (il fallait dire *Tortaire*, en latin *Tortarius*. Voir *Hist. litt. de la France*, t. X, p. 94).

Cette notice est tout à fait surprenante. Le manuscrit du Vatican n'a rien à faire avec celui que le P. Lelong mentionne sous le n° 16635 et qui contient, parmi d'autres œuvres de Raoul Tortaire (ou mieux *le Tourtier*), un court poème latin sur la première croisade. La date même de 1198, assignée par Lacroix au poème du ms. 1659, devait lui démontrer son erreur.

En 1844, dans le livre précieux, malgré des fautes graves, qu'il publia sous le titre de *Romvart*, Ad. Keller ne se contenta pas de signaler notre manuscrit comme «petit in-folio, 90 fol. à 4 colonnes»[3], et d'en rapporter le titre : il en publia (non d'ailleurs sans d'assez nombreuses erreurs de lecture) les 448 premiers et les 11 derniers vers (ceux-ci déjà imprimés par Lacroix). Il signala aussi le nom de l'auteur, donné au v. 171. Il est assez singulier que Keller, malgré cette édition qui devait l'éclairer, semble n'avoir pas reconnu le sujet du poème d'Ambroise et y avoir vu, comme Montfaucon, Lelong et

[1] Faute pour MDCLIX.

[2] Lacroix a compris par étourderie *mil e cent nianle et uit* comme signifiant 1198, et a supposé que c'était la date où s'arrêtait le récit.

[3] Lacroix dit, comme on l'a vu plus haut, deux colonnes; tous deux ont raison : le manuscrit a en effet deux colonnes par page, ce qui fait quatre par feuillet.

Lacroix, une histoire de la première croisade; il ne renvoie du moins, comme termes de comparaison, qu'à des passages où il s'agit en effet de poèmes sur l'expédition de 1096.

Le long morceau imprimé par Keller montrait suffisamment qu'il s'agissait d'un poème sur la troisième croisade composé par un témoin oculaire, et présentant par conséquent un vif intérêt. Aussi, il y a plus de trente ans, me proposais-je d'aller à Rome pour le copier en entier. Il ne me fut pas donné de réaliser ce projet, mais en 1871 je priai mon ami Ed. Stengel, qui avait été mon élève à l'École des hautes Études en 1869-1870, et qui est aujourd'hui professeur à l'université de Greifswald, d'en prendre pour moi une copie. C'est cette copie, recopiée et préparée pour l'impression par mon ami G. Monod et moi, qui a servi de base à ma publication. Elle a été revue à diverses reprises par des membres de notre École d'archéologie à Rome, auxquels j'ai adressé mes remerciements dans l'*Avant-propos*. J'ai parlé aussi des longs retards que subit l'impression, après que le Comité des travaux historiques, en 1873, eut, sur le rapport de M. Paul Meyer, agréé l'édition du poème pour la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*.

L'annonce de l'édition du manuscrit de la reine Christine appela naturellement l'attention sur ce manuscrit. En 1885, dans le tome XXVII des *Monumenta Germaniae historica*, après que M. Pauli eut remarqué (p. 147), en s'appuyant sur le rapport de M. P. Meyer, que le poème d'Ambroise est la source de l'*Itinerarium Ricardi*, M. Liebermann en imprima, d'après une copie de M. Holder-Egger, les vers 1-86, 259-271, 287-296, 413, 2719-2742, 2839-2840, 2845-2866, 2921-2936, 2967-2980, 3225-3260, 3771-3778, 3823-3826, 4111-4150, 4527-4546, 4693-4702, 6631-6684, 6691-6733, 12284-fin. Voici, sur le manuscrit, les remarques que M. Holder-Egger avait communiquées à l'éditeur :

Codex Christinae reginae nr. 1659[1], membr. fol. min., 90 foliis, duabus columnis, quarum singulae fere 34 versus continent, distinctis constat. Scriba saec. XIII. ex., haud semper quantum oportebat attentus, litteras *n* et *u*, *ui* et *iu*, *ni* et *m* minus perspicue exaravit, modo vocales, modo consonantes figuris *v* et *u* designavit[2], verba minus accurate distinxit, saepe singula verba, interdum versus omisit[3].

[1] «Minus recte supra, p. 193, semel nr. 814 indicatur.» Le n° 814 est aussi donné par Montfaucon (voir plus haut).

[2] Ce trait ne semblait pas mériter d'être spécialement relevé.

[3] D'après la notice préliminaire, M. Holder-

J'aurai achevé de passer en revue ce qui a été dit du manuscrit en rapportant la dernière et la meilleure des notices dont il a été l'objet, celle de M. E. Langlois dans ses *Notices des manuscrits français et provençaux antérieurs au XVIe siècle conservés dans les bibliothèques de Rome* (Paris, 1889) :

Reg. 1659. Parchemin, 0m,252 sur 0m,167; composé de 2 manuscrits : le premier (fol. 1-90), du XIIIe siècle, de 32 à 37 lignes à la colonne, 2 colonnes à la page; le se-

Egger aurait copié dans le poème *partes quae imperium obtingunt*. Il nous est très difficile de trouver pour beaucoup de ces vers en quoi ils concernent l'Empire, ou de deviner pourquoi on en a découpé deux, quatre, huit dans un contexte qui semble homogène; il est surtout singulier que le dernier extrait commence avec un vers (12284) qui est le dernier d'un discours mis dans la bouche des gens de Syrie et qui termine une phrase interrogative. Il semble que la direction des *Monumenta* ait surtout tenu à publier des extraits étendus de ce poème (environ 1550 vers en tout), ce qui se justifie très bien par le long retard que subissait l'édition française annoncée. — Le texte a été établi sur la copie de M. Holder-Egger par M. Ad. Tobler : c'est dire qu'il prête peu à la critique. Je vais signaler ici un certain nombre de divergences soit entre la copie que j'ai suivie et celle qu'a eue M. Tobler, soit entre sa façon de constituer le texte et la mienne. Je laisse de côté des différences dénuées de toute importance. Nous avons très souvent, surtout au début où le ms. est si altéré, apporté au texte les mêmes corrections. Je ferai remarquer que mon texte était entièrement imprimé quand a paru cette édition partielle. V. 8 Keller et ma copie (S) ont *nalt;* la copie de M. Holder-Egger (H) ayant *ualt,* M. Tobler imprime *valt,* mais *n'alt* est assurément la bonne leçon. — 25 je ne vois pas la nécessité de changer *Qu'el* en *Del.* — 28 (corrigé par T. en *troee*) *tirec* est la bonne leçon, et il faut traduire comme j'ai fait : *tirer ses tempes* est une expression qui nous paraît singulière, mais qu'on retrouve ailleurs. — 44 T. garde le *salua* du ms., que je corrige en *salvé a.* — 83 S *corporelment,* H *corperalment.* — 84 H a devant *vivent* un *il* qui n'est pas dans S, et qui rend le vers trop long. — 85 T. intercale *tuit*, et P. *la* pour rendre le vers correct. — A propos du fait que les vers impairs, à partir du v. 258, ont des numéros pairs, l'éditeur fait une remarque singulière et d'ailleurs erronée, le v. 171 n'étant nullement isolé (sans doute le v. 172 avait été passé dans H). — 263 (je compte d'après mon chiffrage, celui de H étant erroné), ms. *Eth vos,* P. *Eth vos itant,* T. *Esteme vos*, correction très bonne en soi, mais qui a l'inconvénient que les formes *esteme* et *estete* sont inconnues à notre auteur. — 270 la leçon de S est excellente, celle de H donne un sens défectueux, et la correction ne remédie qu'au rythme. — 292 *ja* de S est meilleur que *la* de H. — 434 ma correction de *cler* en *chier* s'impose. — 435 H *Tet,* corrigé par T en *Fet.* — 455 T. remarque que le vers est trop long; je corrige *premerement* en *prospremenl.* — J'ai remis en ordre les vers 461-462, qui paraissent intervertis. — 465 H lit *chili*, mais S *chai.* — 472 j'ai cru devoir corriger le vers en deux endroits. — 489 ma correction donne un sens plus clair que celle de T., mais elle s'éloigne plus du manuscrit. — 494 ma correction a l'avantage de conserver le *orent* du ms. — 503 H *veneitiens,* T. *venetiens* (je signale ici cette divergence qui a un certain intérêt, mais non beaucoup d'autres analogues). — 506 la correction de T. est inutile; il a imprimé *nombré* pour *nombre.* — 515 la correction *encontre* pour *encoste* paraît nécessaire. — 522 H *tes,* S *des*, qui vaut mieux que la corr. *tres.* — 526 je ne comprends pas pourquoi T. change *espose le* en *esposee al : feme espose* est une formule bien connue en ancien français. — 535-538 la



cond (fol. 91-100) est d'une fine écriture anglaise du xive siècle, 70 lignes à la colonne, 2 colonnes à la page; reliure en peau rouge, aux armes de Pie IX[1].

Les deux pages du manuscrit (fol. 49 v°-50 r°) que, grâce à l'obligeance de M. l'abbé Duchesne, directeur de l'École française d'archéologie à Rome, j'ai pu joindre à ce volume, permettent de constater que M. Langlois avait raison de remarquer que le manuscrit a été écrit en Angleterre. La graphie

ponctuation de T. est tout à fait erronée : *estoire* a ici le sens de «flotte» et non d'«histoire». — 549-550 le ms. porte *Ker* et non *Ke*, et *garconaille*. — 603 le ms. porte sûrement *vint* comme S et non *mut* comme H. — 605 H et S ont lu *arme;* M. Tobler a complété le vers en ajoutant *se*, mais il faut lire *arivé* (lat. *appulsus*). — 609 il vaut mieux changer *Quen* en *Que* que *lor* en *les*. — 613 je ne comprends pas pourquoi T. corrige *fist* en *dist*. — 637 je ne sais s'il est utile de corriger *se* en *s'i*. — 654 la correction de T. est sans doute préférable à la mienne, *este vos* étant ailleurs dans le poème. — 664 il est plus simple de changer *Tuent* en *Ocient* que d'ajouter *or*. — 676 la ponctuation adoptée par T. rend ce vers peu clair. — 688 T. a raison de corriger *noise*, mais je préférerais *vile* à *chose*. — 698 *lor*, que porte H, vaut bien mieux que le *jor* de S que j'ai conservé. — 793 le ms. a *fraus* et non *frans*, ce qui suggère la correction *fraiaus*. — 800 je supplée *pris* plutôt que *mort*. — 841 *Que de ço que il en faiseit*, T. : *E* (ms.) *de ço qu'il ensi feseit*. — 852 je corrige *requeste*, repris du vers précédent, en *tempeste*. — 854 j'aime mieux imprimer *henuiuses* qu'*henviuses*. — 878 au lieu d'ajouter *tres* pour faire le vers, j'ai mis *seignoriage* pour *seignorage*, à tort, car notre poème ne connaît que *seignorage*, et *seignoriage*, bien qu'admissible, n'est pas attesté ailleurs. — 901 ms. *ces*, T. *as*, P. *des*. — 903 *Si*, il faut imprimer *S'i*. — 913 il vaut mieux corriger *parties* en *departies* (P.) que *Mais* en *Maintes* (T.). — 921 le ms. porte bien *Princement*. — 930 *Que il pensast tel vilainie* est la leçon qui me paraît la meilleure. — Le v. 976, qui répète le v. 974, me paraît fautif; je l'ai remplacé par des points. — Le v. 997 est dans le ms. et a été omis par H. — 1036 j'ai suppléé *mult* plutôt que *le*. — 1042 ms. *lanme* et non *laume*. — 1062 *chinches* et non *chuiches*. — 1066 *de ses* pour *des*, au lieu d'ajouter *tuit*. — 1111 *De la Setembre[sce]* (P.), *De la [mi] setembre* (T.). — 2723-2724 je corrige *Monferant* et *Corant* en *Montferat* et *Corat*. — 2853 je corrige *est* en *ert*. — 2925 T. supprime *i* avant *vint*, ce qui fait tomber la remarque sur la double forme *Flandres* et *Flandre* à la Table des noms propres. — 2930 S a *des fraiz;* T. lit *deffreiz* et traduit par «decrepitus», ce qui est bon et doit faire effacer ma correction *desfaiz*. — 3247 je ne vois pas la nécessité de changer *tombouent* en *trompouent*. — 3824 j'aime mieux lire *començon* que *començ'on*. — 6677 la correction et la ponctuation de T. valent mieux que les miennes, et permettent de restituer le v. 6680 d'une façon plausible. — J'admets une lacune après le v. 12328, et il manque certainement un vers après 12345.

[1] M. Langlois ajoute qu'on trouve, aux fol. 89 v° et 90 r°, «une chanson française, paroles et musique (écriture du xiiie siècle), intégralement reproduite par Keller». Il aurait dû remarquer que cette chanson est non pas française, mais provençale, bien que le scribe l'ait fort altérée, et qu'elle est dans un rapport étroit avec le poème à la suite duquel elle est copiée de la même main. C'est le célèbre *planh* de Gaucelm Faidit sur la mort du roi Richard, qui se retrouve encore dans deux autres mss. d'origine française. (Voir L. Gauchat, *Romania*, t. XXII, p. 336, 372.)

présente d'ailleurs en grand nombre les caractères bien connus de l'anglo-normand, et la négligence constante que met le scribe à donner aux vers leur nombre régulier de syllabes, ainsi que les fréquentes altérations qu'il fait subir à la rime, suffisent à montrer qu'il n'était pas Français[1]. C'est vers la fin du XIIIe siècle que la paléographie nous permet de placer la copie de l'*Estoire de la guerre sainte* qui nous est parvenue. On y remarque l'absence de certains traits anglo-normands (comme *aun* pour *an*) qui apparaissent, il est vrai, dès le commencement du XIIIe siècle, mais qui ne deviennent tout à fait usuels qu'à la fin. Les deux premières strophes du *planh* de Gaucelm Faidit sur la mort de Richard Cœur de lion, copiées à la fin par le même scribe, présentent un texte fortement francisé et, à ce qu'il semble, «poitevinisé», mais n'offrent que très peu de traits anglo-normands[2]. Cette circonstance indique que notre manuscrit a été copié sur un manuscrit exécuté en France, sans doute en Poitou, postérieurement à la mort de Richard Cœur de lion, et qui faisait déjà suivre le récit des exploits de Richard de la complainte à laquelle son trépas donna lieu de la part du célèbre troubadour poitevin.

II. — L'AUTEUR.

L'auteur de l'*Estoire de la guerre sainte* nous a fait connaître son nom; il s'appelait Ambroise : *Ambroise dit, qui fist cest livre* (171), etc.[3]. Il ne nous apprend guère autre chose sur lui. Il se présente à plusieurs reprises comme ayant assisté aux événements qu'il raconte. Il était présent, le 21 janvier 1188, à la célèbre entrevue d'Henri II et de Philippe II, «entre Gisors et Trie, dans la grande et belle prairie» (v. 150). Il était à Londres, le 3 septembre 1189, aux fêtes du couronnement de Richard (v. 192, 197), et à partir de ce moment nous le voyons suivre partout le roi d'Angleterre, à Lions-la-Forêt, à Tours, à Vézelai (v. 182), à Lyon, à Marseille, à Messine (v. 517), où il

[1] On peut relever aussi le fait que le manuscrit se trouve relié avec un autre manuscrit, celui du poème de Chardri, exécuté incontestablement en Angleterre.

[2] Voir le texte de notre manuscrit dans Keller, p. 425. Le *planh* de Gaucelm Faidit a été imprimé, d'après divers manuscrits, un grand nombre de fois.

[3] Voir à la Table des noms propres l'indication des neuf passages où il se nomme.

prit part au grand festin que donna Richard dans le château de «Mategrifon» le jour de Noël 1190 (v. 1094, 1099). Embarqué avec le roi le 10 avril 1191 (v. 1191), il s'arrêta comme lui en Crète (v. 1260) et à Rhodes (v. 1285). Il suivit l'expédition de Chypre (v. 1501 ss. 1690, 1747) et aborda à Acre le 8 juin. Il vit de ses yeux plusieurs épisodes du siège (v. 4828). Après la prise de la ville, il partit le 20 août avec Richard et fit toute la longue et inutile campagne qui se termina par le retour des croisés à Acre le 20 juillet 1192 (voir notamment v. 5920, 6288, 7078, 7456, 7479, 7632 ss., 7841, 7899, 8716, 9385, 9519, 9796 ss., 9834, 10277, 10642). Il ne paraît pas avoir suivi Richard dans l'héroïque «rescousse» de Jaffe (le v. 11637 ne prouve rien). Après la trêve conclue le 2 septembre, il fit partie du deuxième convoi des pèlerins qui furent admis à entrer à Jérusalem et à visiter les lieux saints, non sans courir de grands dangers et sans essuyer de dures humiliations (v. 12014 ss.). Ambroise termine son récit au rembarquement de Richard, qu'il n'accompagnait certainement pas, et ne nous fait pas savoir comment il revint lui-même dans sa patrie.

Qu'était Ambroise? En quelle qualité prit-il part à la croisade? Il résulte de son naïf témoignage qu'il n'était pas chevalier. Après avoir dit que les chevaliers qui faisaient, comme lui, partie du second convoi des pèlerins admis à Jérusalem eurent, par la permission de Salahadin, la joie de voir la vraie croix, il ajoute (v. 12039) : *E nos autre qui a pié fumes Ço veïmes que nos peümes*[1]. Mais il ne doit même pas avoir été écuyer ou simple «sergent». Il est bien remarquable que, dans cette longue histoire qui se compose surtout de récits de combats, il ne se met jamais en scène parmi les combattants. Ni à Messine, ni en Chypre, ni devant Acre, ni dans cette longue marche de Syrie qui, sans parler de la grande bataille d'Arsur, fut une escarmouche perpétuelle, il ne semble avoir porté ou reçu un coup. C'est parmi les non-combattants qu'il faut le chercher[2]. On pense d'abord aux clercs. Mais rien n'indique qu'Ambroise ait été clerc. Son instruction, comme nous allons le voir,

[1] C'est ce que Richard de la Sainte-Trinité de Londres, le traducteur latin qui se substitue impudemment à Ambroise (voir le § V de cette Introduction), rend par ces mots, où on retrouve une des rimes de l'original : *Nos autem pedites vidimus quod potuimus* (VI, XXIII).

[2] Le seul passage d'où l'on pourrait conclure qu'il portait les armes est celui des v. 1503 ss., où il dit «nous» en parlant des combattants; mais cette formule n'est pas décisive. Ambroise emploie souvent *je* en parlant de lui, jamais à propos d'un fait de guerre.

est purement prise à des œuvres françaises. Il est pieux, mais comme l'étaient tous les pèlerins, ou au moins comme les meilleurs d'entre eux. Quand il parle des prêtres qui faisaient partie de l'expédition, il ne se met jamais parmi eux. Toute sa façon de juger les hommes et les choses est celle d'un laïque de petite condition, d'un membre de cette *gent menue* dont il exprime avec prédilection les opinions, les sentiments, les espérances enthousiastes et les amères déceptions.

En dehors des combattants et des clercs, on ne voit guère dans l'*ost* des croisés de place que pour un poète de profession, un jongleur. C'est bien ce que je crois qu'était Ambroise. Il connaît à fond les chansons de geste qui étaient en faveur à la fin du XII[e] siècle, et le souvenir lui en revient à tout propos. Quand il arrive à Messine et qu'il voit en face de lui Rise (Reggio), il se rappelle aussitôt que c'est la ville dont s'empara Agoland, d'après la chanson d'*Aspremont* (v. 516). Pour louer ses héros, il les compare à Roland, à Olivier (v. 4665), il va même jusqu'à les mettre au-dessus des glorieux morts de Roncevaux (v. 11206). Désolé de la discorde qui règne entre les croisés, il la met en contraste avec l'union des guerriers de Charlemagne, qui permit à celui-ci de conquérir l'Espagne (v. 8479-8484), la Saxe (v. 8485-8489) et l'Italie (v. 8490-8493), d'après les chansons de *Roncevaux*, des *Saisnes* et d'*Aspremont*, ou avec celle des premiers croisés au siège d'Antioche (v. 8494-8499). C'est d'après la chanson consacrée à ce siège qu'il rappelle encore ailleurs (v. 10666-10682) les noms de Godefroi de Bouillon, de Boémond et de Tancré, *Dont l'on reconte encor l'estorie.* Pour donner l'idée de la perfidie de l'empereur de Chypre, il dit (v. 1388) qu'il était pire que Ganelon. Au reste, il connaît tout aussi bien d'autres poèmes en langue vulgaire. Il compare Jacques d'Avesnes à Alexandre (v. 2854), à Hector et à Achille (v. 2855), d'après les romans d'*Alexandre* et de *Troie*. Dans un curieux passage, il énumère non seulement les *vieilles chançons de geste Dont jogleor font si grant feste* (v. 4189-4190), mais d'autres romans en vogue, pour opposer l'absolue authenticité de l'histoire qu'il raconte à la véracité douteuse de leurs récits : c'est « le message de Balan » (*Aspremont*), les poèmes sur Pépin et sur Charlemagne, Agoland (encore *Aspremont*), Guiteclin (les *Saisnes*, cités encore ailleurs); mais c'est aussi la mort d'Alexandre (voir à la Table des noms propres), les amours de Paris et d'Hélène (*Troie*), les prouesses d'Arthur de Bretagne et de ses compagnons, les aventures de Tristan. Il semble que nous ayons là comme un cata-

logue de son répertoire habituel, dans lequel la chanson d'*Aspremont* devait tenir une place d'honneur, car il ne la cite pas moins de quatre fois[1].

Si l'instruction d'Ambroise est celle d'un chanteur de geste et diseur de contes, les sentiments qu'il manifeste en certains endroits semblent bien aussi appartenir à cette profession. Il aime les fêtes et les décrit avec complaisance, en insistant sur le fait qu'il y a pris part : il n'a vu en sa vie « cour plus courtoisement servie » que celle de Richard à son couronnement, où il a remarqué une vaisselle magnifique, des tables chargées de victuailles, et des présents distribués avec une largesse incomparable (v. 192 ss.). De même à la fête de Mategrifon, il admire tout, et les nappes, et la vaisselle, et le service, et les dons (v. 1091 ss.)[2]. Ce n'est sans doute pas sans regret, au contraire, qu'il constate qu'à la fête de Noël tenue à Lions-la-Forêt Richard était si pressé qu'on n'eut guère le temps de « chanter de geste » (v. 250).

Mais si Ambroise aime naïvement, en vrai jongleur, les fêtes et les dons princiers, il n'en a pas moins des sentiments honnêtes et même un idéal assez élevé. Il est sincèrement pieux, et il a entrepris son pèlerinage dans l'espoir d'adorer les lieux saints, qu'il pensait voir délivrer par ses compagnons; il gémit sans cesse sur la désunion des croisés; il blâme les désordres et les péchés de l'ost (v. 5676 ss., 7038 ss., 8450 ss.), de façon à nous persuader qu'il ne fut pas de ceux qui y prirent part[3]. Nous verrons plus loin que, dans son récit, s'il n'est pas toujours impartial, il est toujours sincère et s'efforce d'être juste.

Ambroise écrivit son poème après être revenu en Occident, et il a eu en l'écrivant plusieurs desseins. Il se proposait de mettre dans tout leur jour la prouesse et les autres qualités de son souverain, le roi Richard; il voulait répondre au dédain que montraient à l'égard de cette croisade stérile beaucoup de ceux qui n'y avaient pas pris part (voir le curieux passage v. 12224-12256). Mais surtout il voulait profiter de ce qu'il était capable de rimer et d'écrire

(1) En regard de ces réminiscences constantes, le nombre des allusions bibliques est extrêmement restreint et leur caractère très général; il n'y avait pas besoin d'être clerc pour parler d'Adam et de sa pomme (v. 6672) ou pour comparer Kyrsac à Judas (v. 1388).

(2) Il s'intéresse même aux fêtes auxquelles il n'assiste pas, par exemple aux noces d'Henri de Champagne avec Isabel de Jérusalem (voir v. 9047-9049). Voyez encore le souhait qu'il exprime au v. 9102.

(3) Ce n'est pas qu'il fût insensible à l'attrait de la beauté féminine. Voir les naïves réflexions qu'il fait en racontant qu'Henri de Champagne épousa Isabel de Jérusalem malgré l'avis de Richard (v. 9042).

pour raconter fidèlement ce qu'il avait vu outre mer. Les croisades ont suscité chez nous la littérature historique en langue vulgaire, et le récit d'une de ces lointaines expéditions était sûr d'avoir du succès. Ambroise destinait son poème à être récité en public, soit par lui-même, soit par d'autres auxquels il en céderait une copie [1]; et il s'en promettait un légitime profit. Il avait certainement formé ce projet dès le début de l'expédition, et il dut prendre des notes pendant tout le temps qu'il fut absent de chez lui, comme on le voit par l'exactitude des dates, qu'il rapporte presque toujours minutieusement [2]; c'est à Acre même qu'il recueillit les renseignements qu'il donne sur l'histoire antérieure de la Terre-Sainte, qu'il connut un journal du siège jusqu'à l'arrivée des rois de France et d'Angleterre [3], et qu'il lut le catalogue, dressé par « un bon clerc », des croisés de marque morts devant la ville depuis le commencement jusqu'à la fin du siège (v. 5582).

Ambroise était donc certainement, sinon un jongleur précisément, du moins un écrivain de profession. Ce que nous avons maintenant à nous demander, c'est le pays dont il était originaire.

Il était, cela ne saurait faire un doute, sujet de Richard et non de Philippe. Il parle toujours des Français comme d'étrangers, tandis qu'il regarde comme lui appartenant de plus près les Gascons, Poitevins, Angevins, Manceaux, Normands et Anglais, c'est-à-dire tous les habitants des provinces soumises directement à Richard, roi d'Angleterre, duc de Normandie et de Guyenne, comte de Poitou, d'Anjou et du Maine [4]. C'est dans une de ces provinces qu'il faut chercher la patrie d'Ambroise. Il n'était pas Anglais; il dit expressément (v. 64) que Richard, alors comte de Poitiers, se croisa le premier des hauts hommes *Des terres dont nos de ça somes* : *de ça* est ici précisément par opposition à l'Angleterre. Il n'était pas non plus Gascon, comme son langage le montre suffi-

[1] Voir les nombreux appels aux auditeurs (*Seignor*), et notamment les vers 7806 et 11470 (*si veir com vos ci estes*), le vers 2389 (*com orra Qui entor moi tant sojorra*) et les vers 8325, 8444, 8817. C'est à cause de ce mode de publicité que l'auteur se désigne tantôt, avec son nom, à la 3e personne, tantôt par *je*. C'est ainsi que s'expliquent aussi les formules comme *ço dit li livres* (v. 7185), *selonc l'estoire que jo di* (v. 11268).

[2] L'exactitude de ces dates est presque toujours confirmée par le témoignage de l'historien arabe Bohaeddin; voir les références données par M. Stubbs dans son édition de l'*Itinerarium Ricardi*.

[3] Sur l'utilisation de ce texte par Ambroise et par Richard de la Sainte-Trinité, voir § VII.

[4] Il est remarquable qu'à côté des Normands, Manceaux, Angevins, Poitevins et Gascons il ne mentionne jamais les Tourangeaux.

samment, et la même raison s'oppose à ce qu'on le regarde comme Poitevin. On peut hésiter entre la Normandie, l'Anjou et le Maine.

C'est pour la Normandie qu'il faut opter. Il est clair qu'Ambroise porte à cette province un intérêt particulier. Dès le début, il la met en vedette : la prise de Jérusalem cause une consternation profonde *E en Normendie e en France E par tote crestienté* (v. 18); la guerre des rois de France et d'Angleterre est pour lui une guerre *entre France e Normendie* (v. 88); en parlant de la haine de Philippe contre Richard, il dit que de là vint la guerre *Dont Normendie fu gastee* (v. 830); il constate de même que le séjour de Richard en Orient eut les plus fâcheuses conséquences pour *Normendie, Quin fu povre, guaste e mendie* (v. 9459). Quand il parle des Normands, il leur donne souvent un éloge particulier : il les appelle *la gent de valor* (v. 924), *la gent seüre* (v. 9533). Enfin, en parlant des Normands qui conquirent la Pouille et la Sicile, il les appelle «nos ancêtres» (v. 618). Il est impossible à ces traits de méconnaître un Normand.

On peut sans doute préciser davantage. Ambroise mentionne, pour leurs prouesses ou leurs aventures, des guerriers de plusieurs pays : il ne ménage pas l'éloge aux barons français comme Guillaume des Barres et Auberi Clément, flamands comme Jacques d'Avesnes, champenois comme André de Brienne; il rappelle les hauts faits des Poitevins comme Jofroi de Lusignan ou André de Chauvigni, des Manceaux comme Juquel de Mayenne ou Robert de Sablé. Mais ce sont tous là de «hauts hommes», des personnages que connaît l'histoire du temps. Pour les Normands, au contraire, il cite les noms de simples chevaliers qui sans lui n'auraient pas laissé de traces dans l'histoire, et dont plusieurs ne figurent dans ses vers que comme ayant pris part à la croisade, sans s'y être d'ailleurs particulièrement distingués. Or, — sans parler de plusieurs noms normands qu'on ne peut identifier avec certitude, — des cinq départements de l'ancienne province de Normandie, l'Orne ne fournit aucun nom à la liste d'Ambroise, la Manche n'en fournit que deux (Mathieu de Saussei et Jourdain du Hommet; encore faut-il noter que celui-ci est un grand seigneur, connétable de Séez et mentionné ailleurs), la Seine-Inférieure que deux (Huon de Gournai et le chambellan de Tancarville, personnage illustre), le Calvados que deux (Henri de Graïe et Aucoen du Fai, qui est douteux); l'Eure au contraire n'en apporte pas moins de dix. On peut mettre de côté Étienne de Longchamp, suffisamment célèbre d'ailleurs,

Guauquelin de Ferrières, qui était mentionné dans l'ouvrage antérieur à Ambroise dont il s'est servi pour son récit de la première partie du siège d'Acre, et Gislebert de Vascœil, qui dût une fâcheuse réputation à son abandon de Gisors à Philippe. Mais il en reste sept qui certainement sans notre poète ne seraient pas connus de la postérité[1] : Roger de Hardencourt, « le bon archer », et Guillaume du Bois-Normand, qui se défendirent si bien contre les « Grifons » de Kyrsac; Guillaume et Henri de Mailloc, qui combattirent vaillamment à Rames; Bartélemi de Mortemer (celui-là est douteux[2]), un des compagnons de Richard dans l'héroïque délivrance de Jaffe; Raoul de Rouvrai, tué à Messine (douteux); et enfin les frères de Tournebu, *Pluseur bon fil e tuit d'un pere* (v. 4710), qui arrivèrent à Acre en juin 1191 avec l'évêque d'Évreux[3]. Cela indique bien un proche compatriote de ces braves chevaliers. D'autres circonstances confirment cette induction. Je n'attache pas d'importance au fait qu'Ambroise assistait à l'entrevue de Gisors et à la fête de Lions-la-Forêt, puisqu'il était aussi à Londres et à Tours; mais il est assurément significatif qu'ayant à nommer Dreux (v. 760) il ajoute, pour faire connaître la situation de cette ville française : *Qui est a set liues d'Evreues*[4]. Il est donc fort probable qu'Ambroise était de l'Évrecin. L'étude de la langue du poème est, comme on le verra plus loin, parfaitement d'accord avec cette conclusion.

On croirait pouvoir la confirmer et même la préciser encore davantage grâce à un tout petit détail. Notre poète appuie une assertion de son récit (v. 9536) par cette invocation : *Issi m'aït sainz Celerins.* Le nom de saint Célerin n'est pas fort célèbre, et je ne pense pas que dans toute la littérature française du moyen âge, où les invocations de saints sont si fréquentes, on le trouve mentionné en dehors de ce passage. Je sais bien que notre versificateur ne le nomme, dans ce vers de remplissage, que pour rimer avec *pelerins*, mais encore fallait-il qu'il le connût, et c'est une connaissance qui ne devait pas être très répandue en dehors d'une certaine région. Or, il existe dans l'Eure, allant de

(1) Les noms de quelques-uns d'entre eux figurent dans des chartes qui nous ont été conservées; mais c'est là une notoriété bien restreinte.

(2) Voir à l'*Errata*, p. 578.

(3) La mention de l'évêque d'Évreux Jean, « qui supporta beaucoup de dépenses et de fatigues », parmi les messagers envoyés par Richard à Tancré (v. 1009), peut encore être signalée. Toutefois, il faut remarquer que d'autres historiens le nomment, comme il est naturel, à cette occasion.

(4) Sur cette évaluation, sensiblement trop faible, voir l'article *Dreues* à la Table des noms propres.

Neubourg à Hectomare, un chemin appelé «le Chemin de saint Célerin», et d'après M. de Blosseville (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, p. 191), ce nom est «un nom très ancien, dû à saint Célerin, second patron de la Charité d'Hectomare»; on pourrait donc être tenté de croire que c'est précisément à Hectomare que notre poète était chez lui. Mais mon savant confrère M. A. Longnon, auquel je dois tant pour l'identification des noms de lieux du poème, m'a fait remarquer que suivant toute apparence la Charité d'Hectomare elle-même n'est pas antérieure au XVIIe siècle; par conséquent nous n'avons aucune raison de croire que la dévotion envers saint Célerin ait été anciennement répandue dans cette localité. En fait, la mention de ce saint prouve simplement que notre poète était originaire de la région occidentale de la France. Il serait trop long et ici hors de propos de chercher à distinguer entre les saints personnages désignés sous les noms, qui se confondent sans cesse entre eux, de *Celerinus*, *Celericus*, *Cenericus*, *Cerenicus*, *Serenicus*, *Sinericus*, *Célerin*, *Céneri*, *Céneré*. Il y a eu trois martyrs africains du nom de *Celerinus;* mais le saint Célerin vénéré surtout dans la Normandie et le Maine paraît bien avoir été un cénobite du VIIe siècle du nom de *Cenericus*. C'est sous son invocation qu'étaient placées les églises de Saint-Céneri près Séez (c^ne d'Aunon-sur-Orne, c^on de Séez, arr^t d'Alençon) et de Saint-Céneri-le-Gérei (c^on d'Alençon), dans l'Orne; de Saint-Céneré (c^on de Montsurs, arr^t de Laval), dans la Mayenne; de Saint-Célerin (c^on de Montfort-le-Rotrou, arr^t du Mans), dans la Sarthe; et, jusque dans la Haute-Vienne, de Saint-Sénery (c^ne et c^on de Pleumartin, arr^t de Châtelleraulf)[1]. Saint Célerin était donc un saint populaire dans la Normandie et le Maine, et son nom venait naturellement sous la plume d'un Normand occidental pour lui fournir une rime riche à *pelerin*.

III. — LA LANGUE.

La copie unique qui nous a conservé le poème d'Ambroise est notablement postérieure à l'original; elle a été faite en Angleterre par un scribe qui parlait une langue sensiblement différente de celle de l'auteur, qui ne com-

[1] Les titres anciens où figure le patron de ces différentes églises présentent son nom sous les formes variées de *Cenericus*, *Senericus*, *Serenicus*, *Celericus* et *Celerinus* (renseignements dus à M. A. Longnon). Il est probable d'ailleurs que plusieurs autres églises étaient dédiées à notre saint dans la Normandie occidentale, où il a jadis été fort populaire.

prenait pas toujours ce qu'il copiait, et qui n'avait surtout aucune notion des lois qui régissaient pour Ambroise la mesure et la rime des vers. Aussi le texte qu'il nous a transmis aurait-il besoin d'une revision critique radicale pour nous représenter le poème tel qu'il est sorti de la main de l'auteur. Cette revision radicale, j'avais d'abord eu l'intention de l'essayer, et j'avais commencé à récrire le poème dans la forme que permettent de lui assigner et l'étude de la mesure et de la rime et la connaissance des œuvres écrites dans le même temps et la même région. Mais je me suis bientôt aperçu qu'une telle restitution serait téméraire et en beaucoup de parties arbitraire, la mesure et les rimes, seuls points tout à fait solides sur lesquels elle pourrait s'appuyer, laissant incertains un grand nombre de traits importants, et plusieurs passages étant tellement altérés qu'on ne pourrait les restituer que par des conjectures trop personnelles. Je me suis donc résolu à imprimer le manuscrit du Vatican tel qu'il est, sauf à introduire quelques modifications exigées par la mesure, la rime ou le sens. Encore n'ai-je fait ces corrections qu'avec beaucoup de réserve; j'ai laissé subsister le texte du manuscrit toutes les fois que ces trois postulats pouvaient à la rigueur être satisfaits par la leçon qu'il donnait. J'ai, par exemple, conservé les vers trop longs ou trop courts quand, à la lecture, l'élision d'une voyelle ou la prononciation en deux syllabes d'une diphtongue apparente pouvait leur rendre leurs huit (neuf) syllabes réglementaires[1]; j'ai laissé telles quelles les rimes qui n'étaient détruites que par la graphie et se retrouvaient sans peine si on leur rendait celle qu'elles auraient dû avoir[2]; j'ai renoncé à restituer les passages trop défigurés pour que le contexte général et la comparaison de la version latine permissent de les reconnaître sous leur travestissement[3]; j'ai respecté la graphie incon-

[1] Par exemple, j'ai laissé subsister *ço*, *qui*, etc., même quand leur voyelle doit s'élider. En revanche j'ai partout réintégré les voyelles omises qui étaient nécessaires à la mesure (*feissent* pour *fissent*, etc.), ajouté des mots oubliés dans les mêmes conditions, supprimé ou ajouté l'*e* mis ou omis au hasard dans *or*(*e*), *lor*(*e*)*s*, etc.

[2] Ainsi les rimes de *ei* avec *oi*, de *e* avec *ie*, inconnues au poète, ne sont, dans le manuscrit, que graphiques; on peut toujours restituer partout *ei* et *ie* ou *e*.

[3] Pour bien faire comprendre mon système, je demande la permission d'examiner quelques vers pris au hasard (je ne choisis pas ceux du début, parce qu'ils présentent des fautes contre le sens plus nombreuses que d'ordinaire) dans le manuscrit et dans mon texte. Au v. 1355 *seignurs* est probablement fautif pour *seignur*, mais il n'est pas changé; 1358 l'*E* qui commence le vers dans le manuscrit a dû être supprimé pour la mesure, et au contraire pour la même raison *e* ajouté au v. 1360; *desirers* 1359 rime avec *encombriers*, il n'y a qu'à lire *desiriers*, et je laisse ce soin au lecteur; mais au v. 1362 *ele*

séquente et souvent barbare du copiste anglo-normand[1] partout où elle ne détruisait pas le vers ou le sens. Ce système m'a paru s'imposer surtout pour la première édition d'un texte conservé dans un manuscrit unique. Si le poème d'Ambroise est imprimé une seconde fois, surtout si on en découvre un second manuscrit, le nouvel éditeur pourra être plus hardi que je ne l'ai été, et le poème, rapproché de sa forme primitive, se lira certainement avec beaucoup plus de facilité et d'agrément.

Mais, si je n'ai pas cru devoir essayer de lui rendre dans mon édition cette forme primitive, je dois, au contraire, signaler avec soin tout ce que nous permet d'en connaître l'étude attentive des rimes et de la mesure, complétée par ce que nous savons de l'état général du français au temps et dans le pays de l'auteur. Avant d'employer les deux moyens d'investigation que nous fournissent l'homophonie des syllabes accentuées (rimes) et le compte des syllabes dont se compose le vers (mesure), il est nécessaire d'examiner ces moyens en eux-mêmes et de voir dans quelles conditions ils s'offrent à nous.

Rime. — Ambroise est un rimeur très exact. Non seulement il exige pour les voyelles accentuées une parfaite homophonie[2], mais il n'est pas, en gé-

donne une syllabe de trop, j'imprime *el;* je laisse au v. 1363 *Grand doel fud* pour *Granz duels fu* (de m. v. 1376 *fu grant doel*), mais je ne puis laisser *tel* pour *de l'*, qui détruit le sens; je ne garde pas la graphie *oueraine* pour *ovraine*, qui semble ajouter une syllabe au vers, mais je garde *ovraine* et *Alemaine* au lieu d'*ovraigne* et *Alemaigne*, formes du poète; j'ajoute au v. 1365 *i*, nécessaire pour la mesure et le sens; je garde dans les vers suivants *sustenue* pour *sostenue* (*sostenir* v. 1383), *citié* pour *cité*, *Guillame* pour *Guillealme*, *murut* pour *morut*, mais je corrige au v. 1375 *surcurut* en *sucurut* (pour *socorut*); au v. 1377 le copiste a écrit par mégarde *mescheeites*, qui termine le vers suivant, je restitue *escheeites;* au v. 1379 une abréviation mise pour une autre a changé *gregiee* en *gurgiee*, je restitue *gregiee*, mais au v. 1382 je laisse *Ço estoit*, bien que ces trois syllabes ne comptent que pour deux; je laisse aux v. 1384, 1387, *osoit*, *aloit* pour *osçut*, *alout*, et ainsi de suite. On voudra bien excuser les menues inconséquences qui se sont glissées dans ce travail; quelques-unes ont été relevées à l'*Errata*.

(1) Sa nationalité est attestée, comme on l'a vu plus haut (p. vi), par son écriture, et aussi par tout le caractère général de sa graphie, notamment par la réduction si fréquente d'*ie* à *e* et par la suppression également très fréquente d'une voyelle atone en hiatus dans l'intérieur des mots. Si certains traits habituels aux copistes anglais de son temps ne se rencontrent pas chez lui, cela n'a rien d'étonnant: on sait que la plus grande variété régnait, avec quelques tendances générales, dans le français parlé et écrit en Angleterre.

(2) La rime *contes : cointes* que donne le manuscrit au v. 7286 est fautive, et a été corrigée dans l'édition; il faut dans les deux cas *contes* (comites et computos).

néral, moins scrupuleux pour les consonnes qui les suivent. Il ne se permet que quatre fois une licence qu'on rencontre, et plus fréquemment, chez des versificateurs soigneux contemporains ou peu postérieurs, et qu'on qualifie ordinairement d'assonance, bien que ce nom ne soit pas tout à fait propre. L'assonance est indifférente à tout ce qui suit la voyelle tonique, sauf qu'elle sépare rigoureusement les oxytons (masculins) des paroxytons (féminins). Les rimes licencieuses dont il s'agit ici, et qui sont dans la grande majorité des cas des rimes féminines, observent fidèlement la règle qui veut que le dernier phonème des vers rimants soit identique : ainsi elles n'admettent pas un singulier avec un pluriel, ou *-ent* atone avec *-e* ou *-es*, comme le font les assonances. Mais entre la voyelle tonique et le dernier phonème, elles tolèrent une consonne différente, bien que voisine. C'est le cas chez Ambroise, dans les quatre paires de rimes suivantes[1] : *setembre semble* 7052, *perdirent tindrent* 6422, *Verone prodome* 3132, *rescosse sorse* 2572. C'est, on le voit, fort peu de chose, sur près de 6,700 paires de rimes[2], et nous sommes autorisés à tirer de la rime des conclusions sur la prononciation du poète non seulement pour les voyelles mais pour les consonnes.

Mesure. — Inutile de dire que la mesure du vers octosyllabique est scrupuleusement observée par Ambroise : toutes les leçons qui donnent au vers moins ou plus de huit (neuf) syllabes sont imputables au copiste et ont été corrigées dans le texte imprimé. Mais il faut tenir compte des règles que suit le poète pour l'élision des voyelles finales devant une voyelle initiale et en certains cas pour l'élision des voyelles initiales après une voyelle finale.

Dans les polysyllabes, il n'y a naturellement que l'*e* féminin qui s'élide; la question est de savoir si pour cet *e* Ambroise admet quelquefois la non-élision produisant hiatus. Je n'en ai relevé que quatre exemples qui paraissent assurés[3] : *Car el port d'Acre el rochier* 3940, *En l'ost d'Acre ot un Pisan* 4501, *E cil qui Acre assaillirent* 4671, *Li language ensemble errouent* 6187. Il s'agit toujours, on le voit, d'un *e* précédé de deux consonnes dont la seconde est une liquide, position où il a une consistance plus grande que d'ordinaire[4].

[1] Sur le v. 11516 voir l'*Errata*.

[2] Souvent des rimes imparfaites sont prêtées au poète par le copiste, soit qu'il fasse des confusions de graphie (comme entre *-aine* et *-aigne*), soit qu'il mette des mots fautifs comme *dunes* pour *dunes* (: *brunes*) 7720.

[3] L'hiatus apparent formé par *Genve* devant une voyelle aux v. 3162 et 11335 doit sans doute se supprimer par l'admission de la forme *Genves* (voir à la Table des noms propres).

[4] On pourrait être tenté, le cas se présentant trois fois pour le même mot, *Acre*, d'introduire

En résumé, c'est un fait très exceptionnel, et dont on peut ne pas tenir compte en général.

L'élision interne, qui s'applique à une voyelle atone dans l'intérieur d'un mot, est, comme on pouvait s'y attendre, complètement inconnue à Ambroise. Le manuscrit en présente d'innombrables cas, mais ils proviennent tous du copiste. Pour n'en donner qu'un ou deux exemples, il écrit *crior baneisor* aux vers 9709-9710, au lieu de *crieor banisseor*, qu'il a mis correctement aux vers 9849-9850. *Beneite* 9733 doit être lu *beneeite*, et j'aurais mieux fait d'introduire cette forme que de supposer qu'on pouvait lire *beneïte;* de même il aurait sans doute été préférable d'imprimer partout *guaaignier*, etc., au lieu de supposer qu'on pouvait prononcer *guaïgnier* [1]. Le seul mot *neïs* présente, à côté de la forme pleine, la forme contracté *nis* (voir au Glossaire); mais cette double forme se rencontre déjà dans des textes beaucoup plus anciens et s'explique par des raisons particulières [2]. D'autres contractions ne sont qu'apparentes : *ditor* n'est pas *diteor* = dictatorem, mais répond à un dictorem fait comme factorem; *quité* répond directement à une forme quittitatem, tandis que *quitedét quiteé* est refait sur *quite* avec le suffixe formatif *-edét* [3].

Les monosyllabes qui élident leur voyelle finale se divisent en deux classes: dans la première, qui comprend *de, le* art. et pron., *me, te, se*, l'élision est obligatoire [4]; dans la seconde, qui comprend *ne, se* conj. [5], *que* conj., *que* pron., *jo, ço, li* art. masc. sing. nom., *li* pron. dat., *qui, si*, elle est facultative. Je ne relève pas les exemples d'élision ou d'hiatus pour *ne, se, que, li* art., où l'usage d'Ambroise n'offre rien de particulier [6]. Les autres mots méritent un examen plus attentif. *Jo* élide naturellement très souvent son *o* quand

la forme *Acres*, comme *Genves* (cf. l'angl. *Acres*); mais cette forme ne se rencontre pas, que je sache, dans les textes français anciens.

(1) Une élision d'un autre genre paraît exister dans *sermenz* au v. 8550, mais il faut la supprimer. Le manuscrit porte : *Que les sermenz del barnage;* j'aurais dû corriger *sermenz* en *seremenz*, et non *del* en *de son*. De même, v. 10219, lire *Qu'en lor seremenz*. Au v. 5322 il est facile de supprimer *lui* ou *le*.

(2) Voir *La vie de saint Gilles*, publiée par G. Paris et A. Bos, Paris, 1881, p. XXII, n. 2.

(3) Voir A. Darmesteter, *Reliques scientifiques*, Paris, 1889, t. II, p. 104.

(4) Le manuscrit écrit souvent l'*e* dans ce cas, mais il faut l'élider à la lecture.

(5) Le copiste de notre manuscrit écrit d'ordinaire *si* pour *se*.

(6) Je noterai seulement, en preuve de la liberté que se donnait le versificateur en ce qui concerne *li* art. masc. sing. nom., *li emperere* 1671, 1767, 1842, et *l'emperere* 1911, 1715. Dans *li* masc. nom. pl., l'*i*, comme on sait, n'est jamais élidé.

il précède immédiatement le verbe qu'il régit : *jo ere*[1] 2291, *jo ai* 6839, 6892, 8647, *j'aveie* 3079, *jo aveie* 4912, 6745, 9152, *jo eüsse* 10189, 12150, de même, quand il en est séparé par *i* ou *en* : *jo i* 10970, *ge en* 10183; mais il peut aussi l'élider quand il suit le verbe : *Toz jorz eüsse jo autretel* 9102, et même quand il est employé d'une façon absolue, où il semblerait devoir avoir un accent plus marqué qui empêcherait l'élision : *E jo a tei deus foiz sanz retraire* 3762. On rencontre d'ailleurs assez souvent la non-élision : *jo ai* 5226, *je en* 11023[2]. — *Ço* se comporte de même; je ne relève pas les très nombreux exemples de *c'est*, *c'ert*, *c'erent*, *c'esteit*, *c'esteient*, où la voyelle est le plus souvent écrite (presque toujours *o*, deux ou trois fois *e*) et quelquefois omise (de même *ço en est* 8972). Dans tous ces cas, *ço* est sujet; il l'est aussi dans *ç'avoit* 2367, où la langue moderne admet encore l'élision, et dans *ç'ala* 928, *ç'aveneit* 5431, *ç'avint* 3494, où elle ne la connaît plus parce que *ce* est tombé en désuétude comme sujet sauf devant les verbes *être* et *avoir* (et avec le pronom relatif). Comme régime, *ço* élide son *o* non seulement quand il est régime direct du verbe qui suit et par là même faiblement accentué, comme dans *ço aveit* 8534, *ço oïrent* 909, mais encore quand il est régime d'une préposition qui le précède, cas où il semblerait devoir être fortement accentué : ainsi *de ço avreient* 5217, *de ço ot* 8991, *por ço ai* 7, *por ço ait* 3902, *por ço avoient* 8808, *por ço ala* 8166, *por ço atornot* 5383; il l'élide même quand il est placé devant un verbe dont il ne dépend pas : *E por ço aler l'en conveneit* 8588, ou devant un autre mot : *por ço al Casel* 7731, *por ço a une part* 9187. Cet usage se rattache évidemment à celui que connaissent plusieurs poèmes français, d'ailleurs postérieurs au nôtre, de considérer l'*e* de *ce*, régime de prépositions, comme atone à la rime, et de faire rimer par exemple *sans ce* et *puissance*, *a ce* et *grace*[3].

Parmi les mots en *i*, *si* n'offre pas d'intérêt; il élide ou n'élide pas son *i* à volonté (sur *sin*, voir ci-dessous). *Qui* n'élide plus jamais l'*i* en français; chez Ambroise il l'élide très souvent : *qui i* 1294, 1989, 3806, 4718, 5692, 12337, *qu'iert* 151, 7091, *qui iert* 4714, *qui ierent* 2760, *qui o lui erent*

[1] Dans tous les exemples cités ici, la voyelle finale est élidée, mais on a reproduit telle quelle la leçon du manuscrit, qui tantôt la supprime, en réunissant le monosyllabe au mot suivant (*jaueie*, *cest*, etc.), et tantôt la conserve.

[2] Sur la question de savoir quelle était la voyelle finale de *jo* et *ço*, voir ce qui est dit plus loin.

[3] Voir Tobler, *Le vers français*, Paris, 1885, p. 65, 163.

2700, 7569, *qui illoc* 8640, *qui a* 8528, *qu'oncore* 5989 [1]. Dans *ço qu'en avint* 2761, on a sans doute affaire à *que* neutre plutôt qu'à *qui* (voir ci-dessous); de même dans *Del fuer por qu'il le requereit* 633, où, comme souvent en ancien français, on a la forme faible du neutre dans un cas où l'on attendrait la forme forte. — *Li* pron. dat. nous présente un cas particulier : on lit six fois dans notre texte *l'en* pour *li en* (4506, 4566, 4952, 5521, 10074, 10973); étant donnés les cas d'enclise d'*en* dont nous allons parler (*sin, quin*), on pourrait être tenté de lire *lin* ou *luin*, l'élision de l'*i* dans ces conditions (p. ex. 4566 *De ço qui l'en* [= lui en] *vient a memoire*) nous paraissant singulière; mais elle ne l'est pas plus que celle de *ço* et *que* que nous venons de constater, et elle est confirmée par des groupes comme *l'allasses* = lui allasses 9604, *l'agreoit* 9754 = lui agréait; notons d'ailleurs que le manuscrit élide dans tous ces cas sans exception la voyelle de *li*, et que le groupe *luin* ne se trouve que dans des textes sensiblement antérieurs à Ambroise.

Enclise. — L'enclise de *le, les* art. après *a, de* (*al, del, as, des*) est commune à l'ancien français et au français moderne et ne demande qu'à être signalée [2]; celle de *le, les* après *en* (*el, en les*) a disparu par la suite, mais était jadis aussi constante que la première; elle l'est dans Ambroise. L'enclise de *le, les* pron. a disparu de meilleure heure; elle est encore très abondante dans Ambroise, mais elle ne s'exerce qu'après *si, qui, jo, ne* [3], et elle est facultative. Je ne donne pas les exemples où on trouve les formes libres; je crois devoir, au contraire, relever tous ceux, beaucoup plus nombreux, qui nous présentent l'enclise, ce phénomène n'étant pas sans intérêt pour l'histoire de la langue. On trouve : *sil* 639, 3614, 3624, 3768, 4288, 4495, 5364, 5790, 6985, 7512, 8792, 8851, 8975, 10331; *quil* 1970, 2467, 3576, 3606, 3621, 3639, 4808, 5774, 6756, 7401, 7751, 8038, 8814, 9844, 10837, 12113, 12255, 11263; *jol* 9838, 11665, et *gel* 7091; *nel* 2052, 2439, 2619, 2777, 3463, 3895, 4656, 4838, 5234, 6023, 6562, 6658, 6890, 7427, 7830, 8700, 9371, 9580, 11608, 11673, 11676,

[1] Dans un texte plus ancien on pourrait lire *qui'ncore*, mais l'élision de l'*i* est trop fréquemment attestée pour qu'on hésite à l'admettre ici. Il faut ajouter *qui en* 10219, si on adopte la leçon proposée ci-dessus, p. XVII n. 1.

[2] Sur la forme de ces mots dans Ambroise, voir plus loin.

[3] Dans les textes plus anciens, elle se produit même après les mots paroxytons, comme *altre*, et en outre après *tu, tei, quei, ja*. Voir (mais il faut le compléter) le travail de M. K. Gengnagel : *Die Kürzung der Pronomina hinter vokalischem Auslaut im Altfranzösischen*, Halle, 1882.

11715, auxquels il faut joindre *nu* 7387, 7974 et *no* 2518, 5427, 9412, 10977; — *sis* 2985, 3088, 3362, 3709, 4355, 4364, 4461, 4661, 4872, 6522, 7252, 7373, 7602, 7665, 8714, 9296, 10323, 11136, 11408, 11611, 12076; *quis* 301, 2182, 2195, 2818, 3112, 3432, 3801, 4009, 4014, 4858, 5019, 5977, 6719, 7642, 7883, 8029, 10551, 11150, 11231; *jos* 7345; *nes* 2224, 2900, 3076, 3480, 3856, 4002, 6294, 6652, 7225, 7228, 7496, 8165, 9301, 9652, 10132, 10251, 10464, 10465, 10557, 10767. L'enclise des pronoms personnels *me, te, se* est un fait beaucoup plus archaïque que le précédent; obligatoire à l'origine, cette élision est déjà facultative dans le *Pèlerinage de Charlemagne*[1] et le *Roland*, et on n'en a pas signalé d'exemples plus récents; il s'en trouve cependant un incontestable dans notre texte pour *se : C'unques genz tant nes descorderent* 10211[2].

Une enclise d'un genre particulier est celle qui affecte *en* (inde) : ce mot, quand il suit les monosyllabes accentués *si, qui,* peut perdre sa voyelle initiale, et l'*n* s'agglutine au mot précédent; on a ainsi dans notre texte *sin* 480, 586, 1759, 4579, 5350, 5638, 5904, 6657, 7078, 7139, 8027, 9013, 9252, 9312, 9848, 10147, 11157, écrit une fois *si en* 5612, et *quin* 7070, 8630, 8810, 9460. C'est la graphie à peu près constante du texte qui détermine à admettre ici l'élision de l'*e* de *en* plutôt que celle de l'*i* de *si, qui,* qui serait admissible aussi (voir ci-dessus) : *quin, sin* sont des formes archaïques qui n'ont pas dû être introduites par le copiste[3].

Nous pouvons maintenant passer à l'examen des renseignements que la rime et la mesure nous fournissent sur la langue de notre poète.

Voyelles atones. — La mesure des vers nous prouve simplement que les voyelles atones placées en hiatus dans l'intérieur des mots n'étaient pas encore élidées (voir ci-dessus p. XVII), mais elle ne nous renseigne pas sur la qualité de ces voyelles, et comme on ne peut se fier à la graphie du scribe, c'est un point qu'il est impossible d'éclairer pleinement. Cependant, vu la grande pré-

[1] M. Gengnagel la conteste pour ce texte, mais c'est une erreur : voir *Romania*, XIII, 129 et la troisième édition (1895) donnée de ce poème par M. Koschwitz.

[2] L'enclise de *vos* sous la forme *os*, qui se trouve dans un assez grand nombre de textes, surtout occidentaux, est inconnue au nôtre.

[3] Au contraire nous avons admis plus haut, pour des raisons en partie analogues, *l'en* et non *lin* (et aussi *j'en* 10183 et non *jon*).

dominance des formes qui appuient cette conclusion, on est en droit d'affirmer que le traitement des voyelles atones dans Ambroise était sensiblement celui du français ordinaire du xiie siècle. Il serait peu à propos d'entreprendre ici l'étude de ce sujet étendu et difficile, en s'appuyant sur un texte qui présente aussi peu de sûreté. — Les anciens proparoxytons s'étaient réduits à des paroxytons : *image* rime avec *barnage* 4322, bien qu'on trouve ailleurs la graphie *imagene*.

Voyelles toniques. — A. L'*a* accentué simple, provenant d'*a* latin entravé [1], n'offre rien à remarquer : *palacre, diacre, sacre* (: *Acre* 1200, 2784, 2948) sont des mots savants; *maçacre* (: *Acre* 3090) est un mot étranger.

L'*a* entravé précédant une nasale, et nasalisé par elle, ne rime pas avec *e* nasalisé (voir à *e*). — L'*ai* qui provient d'*a* libre précédant une nasale rime avec *ei* provenant d'*e* fermé libre dans les mêmes conditions (voir à *ei*). Il faut noter quelques mots où l'on a *a* et non *ai* devant une voyelle simple : *ane* (anătem) s'explique par le fait que le mot a été longtemps proparoxyton (*ánede*) [2]; *carvane* est un mot étranger; *fame* est un mot savant; les 1res pers. en *-ames* remontent à -avmus; *dame*, par une exception encore imparfaitement expliquée [3], provient de dŏmina. Les rimes *dame ame* (*alme*) 3902, *dames ames* (*almes*) 3651, *blame fame* 9588, semblent prouver que la chute de l'*n* ou de l'*s* (voir ci-dessous) n'avait pas allongé l'*a* des mots *anme, blasme*, et la rime *blame bame* (*basme*) 9906 autorise à en dire autant du groupe *ls* de *balsme;* toutefois il peut y avoir dans tous ces cas, où l'*a* s'est trouvé plus ou moins anciennement en contact avec l'*m*, une nasalisation (*ã*). Avec ces mots rime encore *mesame* (: *blame* 10160), où il faut remarquer que la forme primitive est *mesesme :* le verbe *esmer*, le subst. verb. *esme*, et le verbe *mesesmer* lui-même, ont conservé leur *e* étymologique dans la graphie du copiste comme dans la langue du poète (*esme : quareme* 1112), et il est contraire à son parler que l'*e* nasalisé rime avec *a* nasalisé. Il faut admettre ici l'emprunt d'un mot entendu dans la bouche d'un homme d'une autre province [4]. — Sur *an* précédé d'*i*, voir *ie*.

[1] Sur le sens des mots «libre» et «entravé», voir G. Paris, *Extraits de la Chanson de Roland*, 5e éd., p. xxxv.

[2] Voir W. Meyer-Lübke, *Gramm. des langues romanes*, t. I, §§ 530, 644.

[3] Cf. Meyer-Lübke, t. I, § 369.

[4] A côté de *mesesmer* on trouve, et même plus souvent, *mesaesmer* (d'où *mesaasmer, mesamer*), et l'on pourrait admettre l'influence de l'*a* sur l'*e* qui lui est contigu, mais cela implique-

Les combinaisons d'*a* avec *j*[1] (notées *ai*) peuvent être simples, ou se combiner de nouveau soit avec *n*, soit avec *l*. Nous examinerons successivement les trois cas.

Le groupe *ai* provenant de *a* plus une palatale quelconque est, dans notre texte, dont la graphie varie beaucoup sur ce point, réduit à *è* comme en français moderne : *lerme* (lacrima) *terme* 2682, 8812, *peisse presse* 150 (voir le Glossaire), *estre nestre* 26, *destre nestre* 12056, *prestres meistres* 8544, *après pes* 662, *Nazareht fet* 12182, *torqueis* (l. *tarquais*) *pres* 3766. Il ne faudrait pas se laisser tromper par la graphie *ei* pour *ai*, fréquente dans le manuscrit, et croire que *ai* peut rimer avec *ei* : tous les *ei* qui sont dans ce cas (p. ex. *forneisse : mesaise* 3502, *malveises : aises* 518, *feite : retraite* 3968) doivent être changés étymologiquement en *ai* ou phonétiquement en *è*[2]. — Le produit de *an* plus la palatale *yod* est *aing* lorsqu'il est final, *aigne* dans les finales féminines, *ain* devant une consonne. *Aing* (pl. *ainz*) ne se trouve pas à la rime. *Aigne(s)* s'y trouve souvent, presque toujours en rime avec lui-même, et écrit tantôt *aine*, tantôt *aigne* (voir à l'*n* mouillée); deux fois il rime avec *regne* : *regne chevetaigne* 8608, *Charlemaines regnes* 8480, et une fois avec la 3e pers. sing. du subj. pr. d'*emprendre* (*empraine enpraine* 6). Nous reparlerons de ces faits à propos de *ei*. *Ain* devant une consonne rime soit avec lui-même (si l'on considère l'étymologie et non la graphie) : *ateindre* (attangere) *remaindre* 1202, *enfraindre* (infrangere) *ataindre* 1854, *empaindre* (impangere) *ateindre* 2152, *remeindre pleindre* 4678, *pleindre remaindre* 4908, *atainte ateinte* 2154, *plainte meinte* 3494, soit avec *ein* (voir à *ei*). — *Ai* plus *l* donne *ail* quand il est final, *aille* quand c'est une finale féminine, *au* devant une consonne (voir à l'*l* mouillée). *Ail* ne figure pas à la rime, *aille* ne s'y trouve qu'une fois (*vitalle bataille* 7920); *auz* rime avec *auz* d'autre origine (voir au *z*). Dans *paile contraille* 4938 on ne peut savoir si l'on a les anciennes formes *palie contralie*[3] ou *paile contraile*, mais en tout cas l'*l* n'est pas mouillée.

E. L'ancien français connaît trois *e* toniques, distincts par leur origine. Le premier, e^1, est l'e ouvert du latin vulgaire (ĕ du latin classique) entravé; le second, e^2, est l'e fermé (ē, ĭ du latin classique) entravé; le troisième, e^3, est

rait une contraction dont, comme on l'a vu plus haut, il n'y a pas d'exemple dans Ambroise.

[1] Le *j* désigne le *yod* (it. *jeri*, all. *Jahr*, fr. *pied*, *yeux*, *soleil*).

[2] Au v. 3498 il faut lire *par sa manaide* (: *laide*), au lieu de l'inintelligible *por sa meisnade* (voir au Glossaire).

[3] Par dissimilation pour *contrarie*.

la transformation normale de l'a tonique libre (sauf devant une nasale ou une palatale). La prononciation du premier était certainement *è;* celle du second et du troisième à l'époque ancienne est plus douteuse. Nous les examinerons successivement.

Sur *è*=ĕ entravé en lui-même, rien à remarquer[1]. On a vu plus haut que l'ancien *ai* avait le son de l'*è* et rimait avec lui. — Devant une *n* suivie d'une autre consonne, l'e^1 se confond avec l'e^2; nous parlerons plus loin des deux en même temps.

Devant *l*, l'*è* s'est élargi anciennement en *èa*, et quand l'*l* s'est vocalisée, *èal* est devenu *èau*, puis *eáu*. Ce groupe est noté par notre manuscrit de façon très variée (*el*, *iel*, *ial*, *iau*); ainsi, pour citer trois paires de rimes évidemment identiques, on lit 1682 *aignels biaus*, 3202 *chastels mangoniels*, 9408 *esto*[*r*]*nels bials;* mais c'est *eáu* qu'il faut attribuer au poète. L'assignation à l'*a* de la prépondérance tonique semble attestée par les rimes de *eau* avec *au* que nous montrent les deux groupes *-eaus* et *-eaume : leaus* (legales) *Preals* (pratellos) 7122, 12266[2], *Preals reaus* (regales) 11000; *helmes reaulmes* 5748, *Guillames palmes* 5802. Il faut toutefois remarquer que cette confusion n'a lieu que pour le mot *Preeaus*, où il était facile qu'un des deux *e* contigus tombât[3], et pour les mots étrangers *helme* et *Guillelme*, qui ont pu avoir des formes variées, correspondant à des variantes de la langue originaire (hjalm, Vilhjalm)[4]. On ne trouve jamais la confusion réelle des deux groupes *eau* et *au* telle que l'attesteraient, par exemple, des rimes de *beaus* à *maus*, de *apeaut* à *vaut*. — Pour l'*i* provenant de *è* + *j*, voir plus loin.

L'*e* provenant de *é* (ē, ĭ) ne rime en général qu'avec lui-même : *-ece* (-ĭcia pour -ĭtia) : *proece vistece* 1234, *richesces ligesces* 184, *destrece* (districtia) *laschece* 4214, *sesche* (sicca) *teche* (origine allemande) 11132, *tresches* (du germ. thriskan) *garlandesches* (suff. germ. -isk) 8460, *Saete* (Sagitta) *nette* 5058[5], *ewette* (suff. -itta) *Mont Olivete* (mot savant) 10622, *muschetes petitettes* 9530, *bocettes muchettes* 9540, *saeites desheites* (l. *deseetes* et voir au

[1] La rime *esme quareme* 1112 ne prouve rien, les deux groupes différemment écrits étant dans les mêmes conditions. Sur l'*s* devant *m*, voir ci-dessous p. XXXVI.

[2] On peut y joindre *Preials reaus* 11134, où *reaus* doit sans doute se corriger en *leaus*.

[3] Et encore *Preeaus* ne rime-t-il qu'avec *leaus* et *reaus*.

[4] Sur *heaume*, voir au Glossaire.

[5] La rime *Saete porjete* 8688 indique comment Ambroise prononçait les formes fortes de *jeter*.

Glossaire) 1936, *gresle* (orig. inconnue) *mesle* (subst. verb. de *mesler* misculare) 2220, *gresle pelle* (subst. verb. de *pesler* pistulare?) 10892, *pramesse espesse* 3262[1]. — La rime *senestre celestre* 12066 ne fait pas exception, sinistrum étant devenu senestrum en lat. vulg. sous l'influence de destrum = dextrum. Il en est de même des rimes *arbaleste* (arcuballista) *preste* 4940, *arbalestes prestes* 1480, 2172, 2214[2]; il est vrai que ae est en général traité comme ĕ (cf. *ceste* (caespitat) *feste* 2744); mais l'adv. praesto et l'adj. fait sur lui praestus avaient, au moins en Gaule, en Rétie et en Espagne[3], un *e* fermé en place de l'*ae*. Sur la rime *eskec iluec*, voir à *ue*. — On peut se demander si la distinction de e^1 et e^2 dans notre texte n'est pas purement fortuite; en effet, d'une part il n'y a guère de mots qui, ayant après un e^1 ou e^2 les mêmes consonnes, ne diffèrent que par cette voyelle; d'autre part des poètes plus anciens qu'Ambroise confondent sans scrupule ces deux voyelles à l'assonance ou à la rime, comme le fait la langue moderne. Je crois cependant que la distinction est réelle : les cas de rime possible ne sont pas si rares qu'il le semble au premier abord; par exemple *-ete* (-itta) pourrait rimer avec *-aite*, *-este* (-ista) avec *-este* (-esta, dans *teste*, *feste*, *geste*, tous mots qui figurent à la rime), *vert* avec *pert* (perdit), *messe* avec *presse*, etc.[4]; quant au fait que la confusion des deux *e* se produit antérieurement à Ambroise[5], elle ne prouve rien pour son parler à lui, et nous voyons que des poètes qui lui sont postérieurs ne la connaissaient pas encore[6]. — L'$e^2 + l$ vocalisée ne donne pas *eau*, mais *eu*, distinction conservée jusqu'à nos jours dans *eux*, *cheveux*, et qui existait sûrement pour Ambroise; le mot *feus* 2618 paraît bien être le nominatif *fel* + *s* et rentrer par conséquent dans cette catégorie; pour sa rime avec *meseüreus*, voir à *ou*.

[1] On sait que les mots en -illa avaient changé leur suffixe pour -ĕlla; les rimes comme *aissele novele* 4220 sont donc parfaitement correctes (Suchier, *Gramm. des Altfranzösischen*, § 15 *b*). La rime *clers cers* 5594 doit être corrigée en *clers fers*.

[2] Le ms. écrit partout *arblaste* ou *arbelaste*, formes évidemment dues au copiste.

[3] Voir Meyer-Lübke, *Gramm. des l. rom.*, § 292. M. Suchier (*Gramm.*, § 15 *c*) me paraît trop restreindre l'emploi de *prest* avec e^2 (Wace, Beneeit, Guillaume le Clerc).

[4] Noter que *engresse* rime toujours avec *presse* (voir au Glossaire), jamais par exemple avec *felenesse*.

[5] Au reste, cette antériorité est douteuse; M. Suchier (§ 17 *e*) ne l'admet pas; mais il y en a au moins des traces incontestables dans les assonances de plusieurs chansons de geste, qui laissent passer des mots en e^2 dans des laisses en e^1 : *flesque* (*Oger*), *proucce* (*Aie*, *Floovant*), *frès valès* (*Am. et Am.*).

[6] M. Suchier cite Guillaume le Clerc et Raoul de Houdan; on peut y joindre Jean Bodel, et même, à ce qu'il semble, Adenet le Roi.

Devant une nasale suivie de consonne, l'e^1 et l'e^2 se confondent et deviennent *ẽ;* mais chez Ambroise cet *ẽ* n'a point passé à *ã :* les deux voyelles nasales ne riment pas ensemble. On trouve à deux reprises (10796, 11976) *tens* rimant avec *soudans;* mais on sait qu'une double prononciation de ce mot, *tẽns* et *tãns*, se retrouve, sans qu'on puisse l'expliquer, dans des textes qui d'ailleurs séparent *ẽ* de *ã*[1]. La rime *penitance aliance* 8834 ne va pas non plus à l'encontre, le mot savant *penitent* (et par suite *penitence*) ayant été souvent assimilé aux participes présents (cf. *peneant*, *peneance*). La forme *Viane* (: *carvane* 9954) représente sans doute la prononciation du chevalier champenois qui était seigneur de Vienne-le-Château (voir à la Table des noms). Le mot *regne* présente un traitement particulier : nous le trouvons en rime d'une part avec *Avesne* (6178, 6638[2]), ce qui indique une prononciation *rene* (*Avesne* par la chute de l'*s* étant devenu *Avene*), d'autre part avec *cheveitaigne* et *Charlemaigne :* nous reparlerons de cette prononciation à propos de *ei.* — Sur la rime de *ueus* avec *eus*, voir à *ue.*

Le troisième *e* provient d'*a* latin libre tonique (non précédé ou suivi de palatale, non suivi de nasale), et ne rime qu'avec lui-même et avec l'*e* de *ert* erat (270), *erent* erant (1424, 1518, 2100, 5486, 5632)[3], mais aussi *ierent* 10553. Les formes en *é* de *remaneir, remest* (remansit), *remestrent* (remanserunt), *remés* (remansum), ont été confondues avec les formes correspondantes de *remetre*, et sont devenues *remist* (pas d'exemple en rime), *remistrent* (voir les rimes au Glossaire), *remis* (pas d'exemple en rime), *remise* (voir les exemples au Glossaire)[4]. Le mot *galee*, emprunté à l'italien[5], est écrit dans le ms. indifféremment *g(u)alie* ou *g(u)alee;* la forme *galee* est seule attestée par les rimes (p. ex. 780, 3774). Le mot anglais *Salesberes* a un e^3 et rime avec *peres* 4526, *freres* 5422, *averes* 4448, *peres* 5780 (mais il a aussi un *i* et rime avec *matires* 5002). — Le poème ne présente aucune rime qui nous

(1) Voir P. Meyer, *Mém. de la Soc. de linguistique*, t. I, p. 273; Suchier, *Reimpredigt*, p. 71.

(2) *Avesne* est écrit les deux fois *auerne* dans le manuscrit.

(3) La rime de *Dé* (Deum) avec e^3, si fréquente dans d'autres textes (voir Suchier, § 22 *b*), est inconnue au nôtre (voir à *ieu*).

(4) Cette confusion est surtout fréquente en anglo-normand, mais se trouve aussi dans des manuscrits continentaux (Suchier, § 17 *d;* Förster, *Makkabæerbuch*, p. 129); à la rime elle n'est pas rare dans Benoit de Sainte-More (*Chron.*, v. 874, 16295, 26843). La même confusion pour *mest, mestrent* est beaucoup plus rare (dans notre manuscrit elle se présente assez souvent, mais non en rime); pour *mes* je ne l'ai pas rencontrée.

(5) L'étymologie est d'ailleurs incertaine.

permette de savoir si Ambroise employait la terminaison *-al*, comme beaucoup de poètes normands, à côté ou au lieu de *-el*. Sur les rimes de e^3 avec *ie*, voir à *ie*.

La diphtongue *ie* provient de ĕ tonique, de a précédé médiatement ou immédiatement d'une palatale, de a dans le suffixe -arium (auquel la terminaison des mots integrum, ministerium, monasterium, maceria a été assimilée). Notre ms. confond absolument *e* et *ie*, les écrivant sans cesse l'un pour l'autre, à la rime [1] comme à l'intérieur du vers. Le poète faisait-il cette confusion? Un assez grand nombre de rimes semblent l'attester. Plusieurs, il est vrai, sont certainement fautives et ont en général été corrigées dans l'édition; d'autres doivent l'être : ainsi il faut sans doute corriger au v. 4438 *averes* en *entieres* (comme je l'ai proposé au Glossaire), et lire aux v. 4965-6 *abandonouent trenchouent* au lieu d'*abandonerent trenchierent;* au v. 3704 *deloees*, qui rime avec *f[e]iees*, est pour *desleiees* (voir au Glossaire); au v. 6686, au lieu d'ajouter *se* devant *traveillerent*, il faut lire *travaillié erent*. Dans beaucoup d'autres cas la rime de *ie* avec *e* n'est qu'apparente : il s'agit de mots qui doivent avoir réellement *e* et non *ie*, comme *bacheler* (voir au Glossaire); *enditer* (voir au Glossaire) a presque toujours *é; quiter*, *aquiter*, *desheriter* se présentent dans les textes soit avec *e*, soit avec *ie*, et ont toujours *e* dans Ambroise; le mot *merrer*, dans la locution *merrer son dueil*, qui est attesté par trois rimes avec *enterrer* (voir au Glossaire), est d'origine inconnue et ne peut guère être le même que *mairier*, qui figure souvent dans la même locution et semble venir de majorare; *effreiee* (: *arestee* 5788) est régulièrement *esfreee*. Les rimes *trebucherent crierent* 4902, *gracier mercier* 9928, attestent toutefois que l'*e* suivant un *i* syllabique commençait à se prononcer *ie* [2] (on trouve d'ailleurs, conformément à la prononciation plus ancienne, *criee atornee* 7622, *aferent retornerent* 376, *escrierent monterent* 5008). Il reste un mot qui a partout ailleurs *e* et qui se présente deux fois avec *ie* (voir au Glossaire), c'est *empressier :* il faut sans doute supposer un pressiare à côté de pressare [3], de même *espressier* 6293. Mais, en somme, on voit que la distinction entre *e* et *ie* est, sauf le cas de *crier*, *mercier*, devenus *criier*, *merciier*, rigoureusement observée. — Une question toute spéciale se pose pour l'*ie* devant nasale, qui a d'ailleurs

[1] Voir les variantes des vers 375, 434, 4087, 4231, 4519, 6613, 7492, 7876, 10644, etc.

[2] Voir Suchier, § 17 *d*.

[3] On pourrait comparer *espeissier*, mais *espeissier* remonte à *espeisse*, de spissia (qui explique aussi *espeis espois* au lieu d'*espès*); *presse* au contraire ne saurait remonter à pressia (voir les formes des autres langues romanes).

la même origine que l'*ie* ordinaire. La rime *Estienes paienes* 10488 nous atteste pour cet *ie* la prononciation ordinaire; les rimes *maen paen* (l. *meien paien*) 7210, *cristien ancien* 9500, 11854, *cristiene* (*cristiaine, cristiane*) *paiene* (*paaine*) 2315, 3930, 6136, 6354, 11656, *cristiene terriene* (*teriane*) 3712, 3976, 11284, étant identiques entre elles, ne prouvent rien; mais on trouve les rimes *paiane Maine* 10476, *cristiane chaane* (catena) 3388 et *chaane paiane* 3936, qui semblent indiquer une autre prononciation. La première de ces rimes peut paraître douteuse (voir au Glossaire), mais les deux autres sont difficiles à écarter; elles prouvent qu'à côté de la prononciation normale *paiene, crestiiene*, Ambroise employait quelquefois la prononciation *paiaine, crestiaine*, qui se trouve dans d'autres textes[1]; pour *chaeine* prononcé *chaaine*, voir à *ei*.

La diphtongue *ein* se produit d'abord quand un *é* (ē, ĭ) tonique libre se trouve devant une nasale; nous joignons à ce cas celui où *ein* provient d'*en* + *j*. Des rimes assez nombreuses prouvent que pour Ambroise *ein* et *ain* étaient confondus[1] : *enfraindre feindre* 310, *remaindre destreindre* 3428, *remaindre esteindre* 5860, *pleindre faindre* 6676, *ataindre estaindre* 8410, *remaindre constraindre* 8600, *ataindre taindre* 8758, *remaindre faindre* 10898, *estainstrent ateinstrent* 8412, *estainte ateinte* 8416, *semaine paine* 1190, 1702, 8324, *demeine* (dominium) *graine* 1674, *d. fustaine* 1826, *d. chaaine* 9004, *ameine lointaine* 11664. Pour *eine* nous ne trouvons que *paine diemaine* 1284, *premeraine estraine* 5824, 10427, *lointaine paine* 8560, *vilaine plaine* 10658[2]. On trouve en assez grand nombre des rimes en *aigne*, mais sans mélange de mots en *eigne*; ceux-ci ne figurent à la rime qu'aux v. 5-6, *empreigne empreigne* (*imprendiat impraegnat, écrits tous deux *empraine*). Le mot *regne* rime deux fois en *aigne : regne cheveitaigne* 8606, *Charlemaines regnes* 8480; nous l'avons vu plus haut prononcé *rēne;* ces rimes indiquent une prononciation *reigne*, qui se retrouve ailleurs[3], et qui ferait croire que pour Ambroise *eign* rimait avec *aign*, et que le hasard seul a écarté de la rime les mots en *-eigne*. Quant à la confusion de *ein* avec *ain*, elle se présente dans des textes antérieurs à Ambroise, et elle doit sans doute se comprendre dans ce sens que c'est *ein* qui est devenu *ain*, et non l'inverse.

(1) C'est certainement tout à fait par hasard qu'on ne trouve pas à la rime cette confusion attestée pour *ein-ain, eins-ains, eint-aint;* toutes ces rimes sont très rares dans le poème.

(2) Au v. 9066 le manuscrit porte une rime qui indiquerait une tout autre évolution d'*ei*, *avoine Eschaloine;* mais il faut corriger *avoine* en *anone*, comme je l'ai fait dans l'édition. *Parpaintes* 10522 (: *cointes*) doit être corrigé en *parpointes*.

(3) Voir Suchier, § 45 *b-c*.

En dehors des nasales, *ei* représente un *é* (ē, ĭ) tonique soit libre, soit entravé par une palatale. Cet *ei*, dans une grande partie de la France, déjà au temps d'Ambroise, avait passé à *oi*. La graphie de notre ms. présente un mélange absolument confus des deux notations[1]; mais l'examen des rimes permet d'affirmer que le changement d'*ei* en *oi* est inconnu au poète. Un cas particulier, le mélange des imparfaits en *-eie* et en *-oue*, sera examiné à la Conjugaison. Sur des rimes comme *voil conseil*, *chameilz oilz*, voir à *ue*.

La diphtongue *eu*, sauf le cas d'*e* + *l* vocalisée (*feus* = *fels* 2618) et de l'affaiblissement d'*ou* (voir plus loin), ne se rencontre pas en français; la triphtongue *ieu*, provenant d'è suivi d'*u*, n'y est pas très rare, mais elle a été le plus souvent modifiée. Les rimes *Deu Bartholmeu* (Deum Bartholomaeum) 5726, *Andreus estreus* 11414, paraissent prouver que notre poète la conservait pure (l. *Dieu Bartholmieu*, *Andrieus estrieus*), d'autant plus qu'il fait ailleurs rimer *Andriu* avec *liu* (4998), *Dieus* avec *lius* (12122), c.-à-d. avec *lieu*, *lieus*, de *lueu*, *lueus*. Une question particulière se pose pour les mots equa, treuca, leuca; la discussion nous en entraînerait trop loin; bornons-nous à remarquer que ces trois mots riment ensemble : *liuue yuue* 9206, *liuues iuues* 8296, *liuues triuues* 7612, 11798, *lues triuues* 10618[2]. Au même groupe appartient le verbe sequere, dont le représentant français, écrit *siure* et *siuure*, rime en général avec son composé *aconsiure* (voir à la Conjugaison); toutefois la rime *livre aconsivre* (7136) indique pour ce verbe la forme *sivre*.

I. L'*i* continue l'ī latin. Il provient en outre d'*é* (e, ĭ) précédé d'une palatale (*cire*, *merci*, *cil* cilium, *plaisir*), d'*é* suivi d'un ī atone final (*i*, *il*, *cil*, *cist*, *vint*, *vin*, *veis*, *is*, *marchis*, *pais*) et d'ĭ dans des mots savants (*livre*, *servise*, *envie*, etc.) Ces faits sont communs à toute la France du Nord et n'ont pas besoin d'exemples[3], non plus que certains cas spéciaux qui reparaissent partout. — Il n'en est pas tout à fait de même de l'*i* provenant d'è + j. Les exemples qu'on en trouve dans notre poème ne sont pas nombreux, mais ils paraissent suffisamment probants[4] : *sire dire* 1610, 7334, 10142, 12134, *sire ire* 1466,

[1] On y trouve même *ie* pour *eie*, p. ex. 6936 *otroierie ferie* (six vers plus loin *otroierie*).

[2] Notez qu'au contraire, dans la langue moderne, ces trois mots donnent trois résultats différents : *ive* (dialectal), *trève*, *lieue*.

[3] Citons seulement *fai* (régulièrement tiré de fagetum) rimant avec *errai* 10998. Sur l'*i* de *lie*, *plie*, etc., voir à la Conjugaison.

[4] Je ne cite pas tous ceux où deux mots de cette catégorie riment ensemble, ce qui naturellement ne prouve rien (p. ex. *soffire desconfire* sufficere disconficere) 9186, *sires remires*

6874, *sires dires* 568, *sire baptistire* 4332[1], *matire desfire*[2] 2652, *eslire*[3] *dire* 5220, *pris* (part. de *prendre*) *pris* 1032, 5640, 7174, 9370, 11530, 12268, *Henris pris* 3834, *Hausasis sis* (sex) 10800, *eglise* (ecclesia) *remise* (de *remaneir*, voir ci-dessus p. xxv, n. 4) 8124, 8540, 13064, *eglises remises* 3708, 5236, *petite eslite* 4772[4]. Les mots qui riment ici en *i* rimeraient dans certains textes[5] en *ie*, *ei* ou *e* (*defiere*, *esliere*, *pries*, *sies*, *egliese*, *esliete*, etc.). — Une question particulière se pose pour a précédé de palatale et suivi de j : ce groupe est généralement traité comme ĕ suivi de j, et notre poème même nous en offre un exemple : *gise desfise* 1808[6]. Mais les noms de lieux en -iacum présentent à la rime des phénomènes assez compliqués : cinq d'entre eux y figurent[7], un trois fois, un autre deux fois, les trois autres chacun une. Le ms. leur donne toujours la terminaison *ie*, qu'on peut interpréter *ie*, *ié* et même *i;* les rimes de ces noms entre eux (*Chavignie Sacie* 10992, *Chavignie Cloignie* 11878, *Chavignie Graie* 7556) ne décident rien; mais on trouve la rime *Sacie roncie* 11428, où le second mot doit certainement être lu *ronci.* Il semblerait donc indiqué d'attribuer au copiste la terminaison *-ie* et de rétablir partout *i;* mais, d'autre part, on trouve la rime *envie Toenie* 10472, qui ne peut s'expliquer que par la prononciation *-ie*. Le problème semble insoluble. Peut-être faut-il admettre que le poète a prononcé ces noms comme il les entendait prononcer, et que Robert de Toenie se nommait lui-même ainsi (suivant la prononciation de son pays[8]), tandis que les seigneurs de Chauvigni, de Saci et de Graï prononçaient par *i* la finale du nom de leurs châteaux[9]. Ce ne sont pas

9132. *pris* (pretium) *dis* (decem) 10508, *disme redisme* 6630, *lit delit* 4802, *desconfite eslite* 80. etc.

[1] Les mots savants en -ērium, -ĕrium, -ĕria ont *-ire* dans notre poème : *dire acoltire* 4142. *filatires matires* 12316. Sur la rime *Salesbires matires* 5002, voir à l'*e*.

[2] *Desfire*, ou mieux *defire*, n'est pas defĭcere, qui donnerait *defeire defoire*, mais defécere refait sur defectus; même observation pour *sofire*, *confire;* mais on a *parfaire* malgré *parfit* (perfectum).

[3] *Eslire* est naturellement exlegere et non elĭgere.

[4] On peut y joindre *livre aconsivre* (voir ci-dessus), *sivre* de sequere ayant dû passer par *segvre*. Les rimes d'*ermin ermine* en *i* (1552, 1692) ne prouvent rien.

[5] Le mot *sire*, à vrai dire, ne prouve rien, ce mot ayant passé à toute la France, même là où phonétiquement il aurait pris une autre forme (il en est de même de *dame*).

[6] Ces deux subjonctifs sont d'ailleurs analogiques et refaits sur l'indicatif présent (*gisent, desfisent*): les formes primitives étaient *jece*, *defece*.

[7] *Mailli* et *Quinci* ne se trouvent que dans le corps du vers.

[8] Dans le voisinage de Gaillon, où est Tosni, les noms de ce genre sont aujourd'hui en *i;* mais on a pu prononcer autrement au moyen âge.

[9] La forme actuelle *Graie*, dans le Calvados, n'est sans doute que graphique.

là, à vrai dire, des mots de la langue, et on sait combien varient encore aujourd'hui, dans notre toponymie officielle, les représentants de -iacum disséminés en si grand nombre sur tous les points du territoire[1].

O. L'*o* ouvert n'offre rien de particulier; il provient d'ŏ entravé et d'au. On ne peut savoir si dans *rampone Rogne* 412 l'*o* est encore ouvert ou déjà allongé par la chute de la consonne suivante (formes primitives *rampodne Rodne*). L'*o* de *ordre* (: *amordre* 9910) est ouvert, bien que le latin soit ōrdinem, parce que c'est un mot savant[2]; il en est de même de l'*o* des mots savants *glorie vittorie* 1742. Ces mots se prononcent-ils encore comme ils sont écrits, ou déjà *gloire vitoire?* On ne peut le dire. Le mot *boire* (Bōream) est un emprunt récent à l'italien *boria;* il rime trois fois (2306, 3282, 11026) avec *estoire* (pour *estoile* d'un bas-latin stŏlia?) : si ces mots étaient entrés plus anciennement dans la langue, ils auraient été *buire*, *estuire*. — La diphtongue *ou* avec *o* ouvert, de au + u, se trouve dans *Anjou Peitou* 226; dans *caillos* (l. *caillous*) *cols* (l. *cous*) 756, elle rime avec *ou* provenant d'ŏ+l vocalisée.

L'*o* fermé est écrit dans notre texte *o*, *u*, *ou;* en français moderne la voyelle ainsi notée est *ou* (= u) quand elle répond à *o* fermé (ō, ŭ) entravé, *eu* quand elle répond à *o* fermé libre. Notre poème, comme l'immense majorité des anciens poèmes français, dans les cas où le mot se termine par une consonne, confond à la rime *o* fermé entravé et libre : *nouz bouz* 3852, *crieor tur* 4950, *aillors*[3] *turs* 9058, *preuz tuz* 10054, *pruz tuz* 10502, *huntus vus* 1472. La graphie *eu* pour *o* fermé libre apparaît assez rarement dans notre manuscrit (*leus fevreus* 11224); mais une rime au moins prouve que le poète prononçait *eu* à côté d'*ou : meseür*[*e*]*us feus* 2618. Il paraît même probable que c'était là sa vraie prononciation (donc *crieeur*, *ailleurs*, *preu*), et que l'autre, attestée par les quelques rimes citées plus haut, est due à une tradition littéraire venue d'une autre région que la sienne. Cet *eu* se prononçait avec un e^2, qui avait l'accent, comme le montrent les rimes de *meseüreus* avec *feus* et de *fevreus* avec *leus* (voir ci-après). Notons comme ayant un *o* fermé *estoble* (: *troble* 3334,

[1] On pourrait encore songer, pour écarter la difficulté, à lire *enui* au lieu d'*envie* au v. 10471. Ambroise faisant parfois rimer *ui* avec *i* (voir à *ui*).

[2] Le mot plus ancien *orne* a correctement un *o* fermé; il ne figure pas dans le poème.

[3] Le mot *aillors*, fr. mod. *ailleurs*, ne peut guère venir, comme on le dit, de aliorsum (M. Körting marque dans ce mot l'*o* comme bref, mais il était sans doute long): il faut peut-être supposer une base aliorum, avec addition de l'*s* adverbiale.

6292) de stupula pour stipula, *entusche* (: *mosche* 5660) dérivé d'*entoschier* (intŏxicare), *pentecoste* (: *coste* 4554, 9362, 9748)[1]. — La diphtongue *ou* avec *o* fermé provient d'*o* fermé plus *u* : *lou jou* 732; on a vu plus haut que *lou* présente déjà concurremment la forme *leu*.

Devant les nasales, l'*o* ouvert entravé et l'*o* fermé se confondent, comme partout en français; la terminaison *-omes* (-ŭmus), qui, pour des raisons d'analogie[2], prend un *e* final qui ne lui appartient pas régulièrement, rime avec *homes* (64, 3264, 4794, 5324, 6396, 11926); on ne peut savoir si dans ce cas Ambroise prononçait l'*o* fermé ordinaire ou l'*o* nasal (de même pour *one* dans *done*, *none*, *corone*, *Escalone*, etc.); en tout cas il ne prononçait pas *o* ouvert comme le français moderne. L'*o* devant nasale dans les terminaisons masculines était bien probablement nasalisé. Sur ŏ libre devant nasale, voir à *ue*.

La diphtongue *oi* avec *o* ouvert provient de au+j dans *joie*, *noise*, *Montoire*. *Montoire* rime avec *estoire* (histŏria), qui rime avec *memoire* 4365 : ces deux mots sont des mots savants; ils auraient donné *estuire*, *memuire*. Sur *boire*, *gloire*, *estoire*, voir ci-dessus. — La combinaison de *o* fermé+*j* avec une nasale donne *oin* ou *oiñ*, et l'*o* ouvert dans les mêmes conditions aboutit au même résultat : *besoigne* rime avec *Borgoigne* (228, 274, 882) ou *charoigne* (caronea) 3656, 11686; et *essoigne*, dont l'*o* paraît bien avoir la même origine que celui de *besoigne*, rime avec *testimoigne* 5260[3]. La rime *parpaintes cointes* 10522 pourrait faire croire que *oin* rime avec *ein*, mais il faut lire *parpointes*, comme dans la même paire de rimes au vers 1586[4].

La diphtongue *ue*, plus anciennement *uo*, est l'épanouissement d'ŏ libre tonique. Elle est écrite dans notre texte *ue*, *oe*, souvent *o*, et dans certains cas *e* simple : l'examen des rimes prouve que toutes ces graphies représentent un son identique, *ue*, dans lequel l'accent est sur l'*e*. C'est ce qui résulte d'abord de la rime *fuerre* (écrit *fuire*) *guerre* 3670, et ensuite des rimes très nom-

(1) On sait que cette forme, encore mal expliquée (Suchier, § 12 *b*), est habituelle en ancien français; il est remarquable que le français moderne *Pentecôte* représente au contraire un ancien *Pentecòste*.

(2) Voir *Romania*, t. XXI, p. 352.

(3) Dans tous ces mots j'ai rétabli ici, pour plus de clarté, le *gn*, remplacé le plus souvent dans le ms. par *n* simple.

(4) Au v. 7286, le mot *cointes*, que donne le manuscrit, et qui rimerait avec *contes* comites, a été dans l'édition corrigé en *contes* computos, comme le demande aussi le sens; voyez ci-dessus p. XXVI, n. 2.

breuses où figurent les mots *ilueques* et *ovueques* (écrits *iloques*, *ilocques*, *illoques*, et *oueques*, *ouecques*). Souvent ils riment entre eux, malgré la différence de graphie, et cela ne prouve naturellement que leur identité[1] ; il en est de même quand *illoques* rime avec *poroques* (3650); mais *ilueques* rime sept fois (538, 1476, 1878, 2852, 3170, 4704, 5698) et *ovueques* deux fois (1264, 7928) avec *esneques*, et de même *illuec* (*illoc*) rime avec *eskec* (10542): il faut donc admettre ou que ces mots étaient déjà devenus *ilec* [*ovec*], *ileques oveques*, ou plutôt qu'ils étaient encore à la phase antérieure où ils se prononçaient *iluec* [*ovuec*], *ilueques ovueques* avec l'accent sur l'*e*[2]. — Ce résultat est confirmé par les deux observations suivantes. L'ŏ libre devant nasale devenait *ue* dans le langage d'Ambroise tout comme devant une autre consonne, et les mots de ce genre ne riment qu'entre eux (et non, comme ailleurs, avec *on*) : *cuens boens* 4446, *boen Roëm* 1036, *Roëm hoem* 1162 (*Roëm* est primitivement *Rodoem* de Rodŏmaum Rotŏmăgum); *cuens* et *buens* (écrit *bons*) riment en outre avec *suens* (2454, 5064), et *buens* avec *Duens* (3128); toutefois le mot *uem*, lorsqu'il fait l'office de pronom indéfini, rime neuf fois avec *Jerusalem* (1756, 5050, 6866, 7062, 7612, 7774, 9866, 10144, 11944) et une fois avec *meien* (écrit *maan*) 4594, ce qui prouve ou qu'il avait perdu son *u*, ou qu'au moins l'accent avait passé à l'*e*[3]. Devant une *l* mouillée, la diphtongue *ue* provenant d'ŏ rime également avec l'e^2 provenant d'e fermé : *vueil conseil* 8702[4], et il en est de même quand une consonne suivant le groupe *eil* en a fait disparaître le mouillement (voir aux Consonnes) : *chamelz uelz* 10580[5]. On peut donc admettre pour *ue* la prononciation indiquée plus haut; mais il est probable qu'elle n'était pas encore tout à fait établie, puisqu'en dehors des trois cas cités Ambroise ne fait pas rimer *ue* avec *e*. Il est difficile de décider quel était l'*e* de cette diphtongue (la valeur de l'*e* d'*esneque*, *eskec* est douteuse), e^1 et e^2 se confondant devant les nasales; ce n'était certainement pas e^3 : les

(1) J'ai noté vingt-huit de ces paires de rimes, où le premier mot a toujours *o*, le second toujours *e*.

(2) La graphie différente des deux mots dans notre ms. indique, ce que confirment d'autres témoignages, que l'*u* est tombé dans *ovuec*, *avuec* (sous l'influence du *v* précédent) plus tôt que dans *iluec* (et dans *senuec*, *poruec*).

(3) Le ms. porte souvent *l'am* (trois fois en rime), *l'an* (en rime avec *maian*); mais cette graphie doit être imputée au scribe. Plus tard on a dit en effet *l'an* (et, par assimilation, en Normandie, *n'an*) pour *l'en*, tandis que le français propre a gardé *l'on*.

(4) Le ms. a *voil*, mais la rime exige *vueil*.

(5) Le ms. a *chameilz oilz*, mais à tort ; le mot *chameil* (de camēlum, tandis que *chamel* représente camellum) fait au pluriel *chamelz*.

rimes en *-eil*, *-elz*, indiqueraient plutôt e^2; mais la rime *fuerre guerre* ne permet guère de douter que l'*e* n'ait la valeur d'e^1[1]. — Sur *ui* provenant de *ue*+ȷ, voir *ui*.

U. La voyelle provenant d'ū latin[2] est toujours écrite dans le manuscrit (sauf quelques exceptions sans importance) par *u*, ce qui fait confusion avec *o* fermé, souvent aussi noté *u*; mais les rimes distinguent absolument les deux voyelles[3]. Sur l'*u* dans les formes verbales en *-urent*, etc., voir à la Conjugaison.

La diphtongue *ui* provient essentiellement de ū+ȷ, de ŭ+ī dans *cui*, *lui*, de ŭ ou ō+palatale dans *fuite*, *cuide*[4]. Mais dans les mêmes régions où *ie*+ȷ devient *i*, *ue*+ȷ devient *ui*. Notre poète possédant l'*i* en question (voir ci-dessus), il devait posséder aussi l'*ui* correspondant; les rimes, peu nombreuses, où figurent *ui*, ne l'attestent pas, car elles nous montrent le second *ui* rimant avec lui-même (*pluie* *plŏvia, *vuie* *vŏcita 6068, *pluie enuie* 11214, *nuire cuire* 772, *duire* *docĕre *nuire* 2844); mais la graphie constante se joint à l'induction pour l'attester. Il faut noter que, de même que *ue* peut rimer avec *e*, *ui* (au moins le premier *ui*) peut rimer avec *i* : on trouve *dire aconduire*[5] 1016, *conduit dit* 8334[6]; l'accent était donc sur l'*i*.

CONSONNES. — Les rimes nous offrent moins de renseignements sur les consonnes que sur les voyelles; aussi ne nous astreindrons-nous pas à examiner chaque consonne l'une après l'autre, et nous bornerons-nous à relever les faits sur lesquels les rimes peuvent nous éclairer.

La règle d'après laquelle toute sonore finale se change en sourde (sauf *s* devant voyelle) n'est pas fidèlement observée par le copiste : on trouve par

[1] Voir Suchier, § 18, où la même conclusion est appuyée sur d'autres textes offrant le même phénomène.

[2] L'*u* de *sepucre* (écrit *sepulcre*) sepŭlcrum (: *mucre* mŭccidum 7682, 8386) est d'origine savante.

[3] Notons les rimes de *Bettenuble* avec *nuble* nubila et *ennuble* (7630, 9814), de *Barut* avec *aparut* (8686), et de *Sur* avec *sur* (2638), *asseür* (7990), intéressantes pour la prononciation de ces noms étrangers.

[4] De cōgitat et non cŏgitat (Körting).

[5] Le ms. porte *acondire*, que j'ai laissé dans le texte, et on pourrait être tenté de comprendre *acondire*, de adcondicere; mais le sens ne conviendrait pas à beaucoup près aussi bien, et le latin porte : *pecuniae summa recepta*.

[6] La rime *toli lui* que donne le ms. (9000) aurait donc pu être conservée; mais *li* est ici préférable (voir au Pronom). Le mot *berruie* rime avec *suie* 6218 (ms. *beirue sue*) et avec *fuie* 10446, ce qui n'exclurait pas la forme *berrie*. *Fuite quite* 1858 ne prouve rien : on a prononcé *cuite*, comme le montre cette graphie fréquente.

exemple souvent *Richard* au lieu de *Richart;* mais des rimes comme *Richard part* 868, etc., prouvent que le poète ne s'en écartait pas. Aucune sonore ne termine un mot en rime.

Le copiste ne reproduit pas non plus toujours la prononciation en ce qui concerne la chute des consonnes terminant les thèmes nominaux ou verbaux devant l'*s* de flexion; il écrit par exemple *cerfs, vifs;* mais les rimes avec *travers* 2132, *ocis* 8130, montrent que le poète prononçait *cers, vis,* et de même dans tous les cas analogues; *cos* (nom. de *coc*) : *bos* 1683 est écrit correctement.

Liquides. — R. L'*r* double ne se confond ordinairement pas avec l'*r* simple, bien que le copiste mette souvent une *r* simple pour une *r* double; l'un et l'autre fait sont attestés par les rimes très fréquentes qui réunissent les mots *terre*(*s*), *guerre*(*s*), *querre*, *Engleterre :* chacun est écrit indifféremment avec une ou avec deux *r*[1], mais ils ne riment jamais qu'ensemble (ou avec *fuerre* 3670), et non avec des mots comme *faire*, *guaire*, *paire*, où cependant la prononciation de la voyelle devait être identique (voir ci-dessus). De même le verbe *corre* (écrit aussi *core*, *curre*, *cure*) ne rime qu'avec ses composés *encorre*, *socorre*, *acorre*, *rescorre*, et non avec des mots comme *ore*, *aore*, bien que la rime d'*o* fermé libre avec *o* fermé entravé ne soit pas, comme on l'a vu, inconnue au poète. On pourrait objecter la rime *Barres ares* 4538; mais si l'on observe que la forme la plus usitée de ce mot en français et sa forme constante en provençal est *arre*, on pensera que par une raison quelconque ce représentant d'arĭdum avait pris deux *r*. La rime de *guerre* avec *fuerre* (b. l. fŏdrum) prouve que les deux *r* doubles étaient identiques, qu'elles provinssent d'une *r* double ou de l'assimilation d'une dentale à l'*r* suivante. — Le mot *remires* (: *sires*) 9126 nous montre le changement de *dj* en *r* dans un mot savant (*remiedie*, *remidie*, *remilie*, *remirie*, *remire*)[2].

L. L'*l* nous présente deux questions, celle de la vocalisation et celle du mouillement. La vocalisation n'a lieu dans notre texte que dans l'intérieur des mots devant une consonne, mais elle y est constante : les rimes *Emaus maus* 9844 (ms. *Esmals mals*), *caillous cous* 756 (ms. *caillos cols*), *Gerout out* 4732

[1] On trouve même une fois *gaire* pour *guerre* 6601; mais c'est une faute, qui a été corrigée dans l'édition; notez encore la graphie *queire* pour *querre*.

[2] Notons la forme *apostre* pour le plus ancien *apostle* (: *nostre* 6679). L'insertion d'une *r* dans *celestre* est attestée par quatre rimes (voir au Glossaire).

(ms. *Gerod ot*), l'attestent suffisamment (voir aussi ce qui a été dit plus haut sur *-aume*, *-eaume*). Après *i*, *u*, l'*l*, au lieu de se vocaliser, tombe : *sepu(l)cre mucre* 7682, 8386[1]. — L'*l* mouillée se produit dans les conditions ordinaires (combinaison avec un *j* précédant ou suivant); le copiste en néglige très souvent la marque distinctive, mais les mots qui la présentent à la syllabe tonique ne riment qu'ensemble (par exemple *vitalle bataille* 7920, *Bruel oel* 7538)[2]. Le mot qui termine le vers 6284, *sesuelle* (éd. *s'esvelle*), ne peut être *s'esveille*, car il rime avec *gresle* (écrit *graisle*), et ce mot, qui rime avec *mesle* 2220 et *pesle* 10890, n'a jamais eu d'*l* mouillée. Les mots en *-ile* présentent une question spéciale : *vile* (écrit souvent *ville*) rime avec *mile* 420, 774, 804, etc., *Sezile* (écrit *Sezille*) 514, 566, etc., *concile* (écrit *concille*) 5196, 6988, *nobile* 11432, et il semble que ces mots, représentant milia, Sicilia, concilium, devraient avoir une *l* mouillée; mais ce sont des mots savants; il en est de même de *Marsile* (écrit *Marsille*) qui rime avec *avile* 8480[3]. Il faut remarquer que le changement de l'*l* de ces mots en *r*, qui se rencontre dans certains textes, est inconnu au nôtre (il connaît au contraire *remire*, voir ci-dessus). En revanche il change *contrarie* en *contralie* (: *palie*, voir ci-dessus p. xxii); mais il connaît aussi *contraire* (: *Candaire* 1934, *Hilaire* 7812). — Dans les noms et verbes dont le thème se termine par *l* mouillée, elle se comporte en français, suivant les régions, de deux manières différentes devant les consonnes de flexion[4] : ou l'*l* disparaît et l'*i* reste, ou l'*i* disparaît et l'*l* reste en se vocalisant (dans les deux cas d'ailleurs l'*s* finale devient *z* : on a par exemple *travaiz*, *travait* ou *travauz*, *travaut*). Notre poète pratique le second de ces procédés, comme le montrent les rimes *Ernauz noauz* 7534 (ms. *s*), *chameuz ueuz* 10580 (ms. *chameilz oilz*). Après un *i*, l'*l* mouillée tombe : *fiz costiz* 352.

Nasales. — M. L'*m* finale après une voyelle ne se distinguait plus de l'*n* : si *l'em* (*l'uem*) rime le plus souvent avec *Jerusalem*, on le trouve aussi rimant avec *meien* (voir ci-dessus), ce qui indique que la graphie par *m* n'est que traditionnelle. Il en est de même pour la terminaison *-om* des 1res pers. du pluriel : la graphie habituelle est encore *-om* (*haom Cafarnaom* 5884), mais *començon* rime avec *Besançon* 3824, *muron* avec *Thoron* 10884, et la graphie *Thorom*

[1] Sur *mur* pour *mul*, voir le Glossaire.

[2] En revanche on trouve par exemple *veilles esteilles* 12290 pour *veiles esteiles*.

[3] C'est à tort que dans le Glossaire, attribuant à *Marsille* une *l* mouillée, j'ai rattaché *avile* à *avillier*, qui existe aussi : *avile* appartient à *aviler*.

[4] Voir *Romania*, IX, 627.

pour rimer avec *avrom* 2786 montre bien qu'il faut partout substituer *n* à *m* (par conséquent aussi *Jerusalen*, *Belleen*, *Cafarnaon*); les rimes ne nous permettent pas de savoir si l'*m* et l'*n* s'étaient déjà perdues toutes deux dans la nasalité dont elles avaient infecté la voyelle précédente.

N. L'*n* finale après *r* a cessé de se prononcer : *eschar(n)* rime bien avec *char(n)* 4230, *yver(n)* avec *ver(n)* 3224[1], *sujor(n)* avec *jor(n)* 128, 4210, 9724; mais d'autre part *tor(n)*, *ator(n)* riment avec *tor* 1984, 11058[2]. — A s'en rapporter à la graphie, qui après *i* supprime très souvent le *g* de *gn*, l'*n* mouillée aurait perdu son mouillement; mais les rimes nous montrent que les seuls mots où l'*n* est mouillée riment ensemble, et réciproquement. Ainsi les mots *Bretaigne*, *Alemaigne*, *Champaigne*, *mahaigne*, *remaigne*, *Tiffaigne*, *chevetaigne*, *compaigne*, *montaigne*, *ovraigne*, *grifaigne*, bien que d'ordinaire écrits *Bretaine*, etc., ne riment pas avec les mots comme *semaine*, *graine*, *diemaine*, *lointaine*, etc.[3]; le mot *plaine*, qui rime avec *champaine* 6110, *montaine* 7464, *ovraine* 11360, est plania, distinct de *plaine* plana, et devrait être partout écrit *plaigne*, comme il l'est en rime avec *montaigne* 11918. De même *empraine enpraine* 6 doivent être lus *empreigne* (imprendiat) *empreigne* (impraegnat), et *retiene* 9011 rimant avec *viegne* doit être également écrit par *gn*. De même enfin les mots *Borgoigne*, *besoigne*, *charoigne*, *testimoigne*, *essoigne*, écrits le plus souvent sans *g*, ne riment qu'entre eux et ont une *n* mouillée.

S. Les rimes ne nous fournissent aucune preuve de l'amuïssement de l'*s* devant une sourde; au contraire, nous la voyons maintenue même devant *ch* par la distinction de rimes comme *seche teche* 10612, 11132 (ms. *sesche*) d'une part et *tresches garlandesches* 8460 d'autre part[4]. Mais devant une sonore l'*s* était déjà tombée, comme le montrent les rimes *blame fame* (fama, mot savant) 9588, *meïsmes primes* 7070, 10078, *meïsmes deïmes* 1832, 3048, *meïsmes veïmes* 1260, *meïmes veïmes* 10944, *meïsmes queïmes* 11484[5]. Sur

[1] *Ver* n'est pas ver, mais vernum (*tempus*), comme *iver(n)* est hibernum.

[2] L'*n* de *anme*, du plus ancien *aneme* (anima, mot savant), a disparu au lieu de se changer en *l* ou *r* comme dans d'autres textes; le copiste écrit *alme*, mais le mot rime avec *dame* 3652, 3902.

[3] Comme on l'a vu plus haut, *regne* rime avec *cheveitaigne*. *Maines* de magnus, mot savant, n'a pas d'*n* mouillée.

[4] La terminaison *-ece* (*proece*, etc.) est très souvent écrite *-esce*; c'est là une habitude graphique qu'on retrouve ailleurs et qui indique sans doute un changement dans la prononciation.

[5] C'est à tort que l'on dit souvent que les premières pers. pl. en *-ames*, *-imes*, *-umes* ont

Rosne ramposne, voir ci-dessus, p. xxx. — L'*s* finale, comme on le verra au *z*, est nettement distincte de *z*.

Z. Le *z* se prononçait *ts;* il provient de dentale + *s*, et en outre de c^2 devenu final; il remplace l'*s* de flexion dans les mots où elle s'ajoute à un thème terminé en *l* mouillée, *n* mouillée. Notre poète ne fait pas rimer *z* avec *s*, ou en d'autres termes l'élément dental de *z* n'est pas encore effacé pour lui. C'est ce que prouve la séparation constante des mots en *-ais* et *-aiz*, *-aus* et *-auz*, *-eis* et *-eiz*, *-ers* et *-erz*, *-is* et *-iz*, *-os* et *-oz :* d'un côté, *après pais* 662, *tarquais pres* 3766, *leaus Preals* 7120, 12264, *Preals leaus* 11134, *mals Esmals* 9846, *Preals reaus* 11000, *franceis ainceis* (souvent *oi* pour *ei*) 292, 442, 5318, 5800, 7972, *Geneveis eneveis*[1] 506, 11448, *haubers pers* 4982, *cers travers* 2132, *marchis aquis* 4242 etc., *vifs ocis* 8130, *païs estaïs* (stativus) 11784, *enginus ginus* 98, *huntus vus* 1472, *meseür[e]us feus* 2618; de l'autre, *Biauvaiz desfaiz* 2930, *Biauvaiz traiz* 6182, *Biauvaiz haiz* 8784[2], *amirauz hauz* 3671, *enchauz chauz* 3104, *Ernauz noauz* (écrit *Ernaus noaus*) 7534, *Tiebauz bauz* 10930, *feiz* (vicem) *dreiz* 2482, *feiz* (vicem) *feiz* (fides) 8420, *conreiz reiz* 6556, *descendreiz dreiz* 11379, *Roberz cerz* 6444, *diz cocatriz* (calcatrices) 5970, *enviz viz* 11964, *piz respiz* 4970, *nouz bouz* 3852, *proz poz* 3052, *proz toz* 10054, 10502. On remarquera que, par une singularité qui se trouve dans beaucoup d'autres textes et qui n'est pas encore expliquée, pacem donne *pais* tandis que Bellovacis, calcatricem, vicem donnent *Beauvaiz*, *cocatriz*, *feiz*[3]. Deux ou trois mots font difficulté : *Guis* rime en *is* (: *marchis* 3406, *enquis* 6152), tandis que Wido + *s* aurait dû faire *Guiz;* de même on a *Jofreis* (: *freis* 4658) quand on attendrait *Jofreiz*. Ces formes sont dues sans doute à l'influence des accusatifs *Gui*, *Jofrei :* on a reformé le nominatif par la simple addition d'*s*. *Brandiz* (: *diz* 508) n'a pas droit à un *z* (lat. Brundisium, it. *Brindisi*); c'est sa qualité de mot étranger qui en a rendu la prononciation flottante. La rime de *baucenz* avec *cenz* 6762 montre que le sin-

pris une *s* par analogie avec les deuxièmes en *-astes*, *-istes*, *-ustes :* en réalité l'*s* de *-asmes*, *-ismes*, *-usmes* n'a jamais été qu'une «graphie inverse» provenant de la chute très ancienne de l'*s* devant une sonore. Voir sur ce point *Romania*, XV, 618.

[1] Ce mot a toujours une *s* et non un *z*, ce qui devra être pris en considération quand on lui cherchera une étymologie; aucune, que je sache, n'a été proposée jusqu'ici.

[2] Ces mots sont écrits le plus souvent par *ei* ou *e;* je rétablis *ai* pour plus de clarté.

[3] Je n'ai pas trouvé de rimes en *-és*, *-iés;* mais les nombreuses rimes en *-ez*, *-iez* sont sans mélange. Notons *piez suspiez* 11392. La rime *Homez Seez* (4714) n'est pas claire.

gulier de ce mot était *baucent*, bien que la forme primitive semble avoir été *balcenc*, qui au pluriel aurait fait *baucens*[1]. La rime *cerz* (certus) *clers* 5594 est doublement choquante, il faut sans doute lire *fers* (fĭrmos). — Les rimes ne nous fournissent pas le moyen de décider si après *nn*, *rn*, le poète changeait, comme beaucoup d'autres, l'*s* de flexion en *z* (*anz*, *jorz*); il est extrêmement probable qu'il le faisait au moins dans le premier cas.

C. La distinction entre c^2[2], qui se prononçait *ts*, et *s* dure est observée sans exception : p. ex. les rimes comme *manaces maces* 6784[3], *proece vistece* 1234, *richeces ligeces* 184, ne se confondent jamais avec des rimes en *-asse*, *-esse*, *-esses*. On ne rencontre non plus dans notre texte aucune trace de la rime entre c^2 et *ch* (p. ex. *franche France*) qui apparaît dans un assez grand nombre d'autres poèmes. Le *ch* est également distinct de c^1, le c^2 ne devient pas *ch*, et il n'est pas douteux qu'Ambroise prononçait à la française *chevauche*, *chace* (c'est-à-dire *tchevautche*, *tchatce*), et non pas *quevauque*, *catche*[4]. Des mots savants ou récemment empruntés (comme *esneque*, du néerl. snecca) conservent seuls au *c* devant *a* la valeur de c^1. — La graphie *x* n'apparaît pas dans le manuscrit.

Les rimes ne fournissent sur les autres consonnes que des indications qu'il serait oiseux de relever, parce qu'elles concordent simplement avec la phonétique française générale. Je noterai la forme *rabes* (: *abes* 10096), où le *b* au lieu de *v* indique une provenance méridionale, très explicable pour cette racine, qui faisait au moyen âge la nourriture principale des habitants du Limousin et de l'Auvergne. Le verbe *aidier* se présente généralement sous des formes où le *d* est tombé (voir à la Conjugaison); mais on a *manaide*, qui semble s'y rattacher, et non *manaie*, plus usité ailleurs, si la correction de *meisnade* 3498 (: *laide*) est adoptée. Le copiste écrit *voide* de vŏcita (voir au Glossaire), mais la rime de *vuie* (ms. *nue*) avec *pluie* atteste la chute du *d*.

Déclinaison. — Nom. La déclinaison à deux cas est en général bien observée par le poète (mais non par le copiste); toutefois la mesure ou la rime nous attestent, par un assez grand nombre d'exemples, que l'usage moderne qui

[1] Voir *Romania*, XXIV, 588.

[2] C^1 = *c* dur, c^2 = *c* sifflant.

[3] Ajoutez les autres rimes du mot *mace* (mattea) indiquées au Glossaire.

[4] Les rimes prouvent que le poète disait *barge* et non *barche* (*barges larges* 488), mais *charche* (voir au Glossaire) et non *charge*, comme écrit le copiste.

réduit la déclinaison des noms à la distinction des nombres (et des genres en certains cas) avait déjà commencé à ruiner l'usage ancien. Voici les cas que j'ai remarqués. Les premiers sont attestés par la rime :

Tant sont ores tristes lor meres,
E lor parenz, lor fiz, lor freres.
Lor amis, lor apartenanz [1] (399).
Treis jors dura le passement (497).
... costume est e usage (559).
... fust folie ou fust saveir (822).
Ço ne sereit mie saveir (10168).
..... ço fud faus acordement (2513).
..... ço fut grant damage (3241).
.... dont damage
Fud (3899) [2].
Ainz devint illoques martir (4892) [3].
Si lui enuiot son estage (5390).
Qu'Eschalone ne refereit
Ne cristien ne Sarazin (7397).
E par tant remist lor conseil (8702).
.... si fud ontage (9895).
E Ricard d'Orques e Terri
I esteient (9967).
..... s'en fust mestier (11300) [4].

Ces exemples concernent des substantifs; voici des adjectifs :

Meschief fu ço trop maleeit (2027).
Ki puis refud a force empli (3200).
En paradis iert porguardé
Son liu (6678).
E si l'enchalz fust mielez seü (7757).
Si i fu Hue de Noefvile,
Un ardi serjant e nobile (11432).

En général, comme il est naturel, le substantif qui est uni à la rime sous

[1] On pourrait corriger *parent, fil, ami*, mais non *freres* ni *apartenanz*.

[2] Ajoutez encore 4152.

[3] Ajoutez 6681. On peut dire, il est vrai, que *martir*, mot savant, n'a pas droit à une *s* au nominatif.

[4] *Mestier* devrait être au nominatif, comme il l'est au v. 12318 : *E il en est si granz mestiers.*

forme d'accusatif au lieu de nominatif entraîne avec lui l'article et l'adjectif qui s'y rapportent, et il en est de même de l'adjectif pour l'article[1]; on trouve cependant une exception :

... la l'amena Deus demaine (4491);

mais *demeine* semble avoir été pris comme une espèce d'adverbe[2].

Les cas suivants sont attestés par la mesure :

Dont le Temple ot grant desconfort (2502).
E li Franceis dreit acururent...
Le Temple e cil de l'Ospital (9899).
Ço conte Ambroise en s'escripture (3734).
Ço solt Ambroise en fin sanz falte (6012).
Se volt l'arcevesque entremetre (3832).

Ces exemples, sans être extrêmement nombreux, le sont assez pour montrer que la déclinaison ancienne était déjà assez gravement ébranlée[3]. On remarquera toutefois qu'ils ne portent que sur la première forme de la déclinaison : les noms qui présentent entre le nominatif et l'accusatif une différence plus marquée que la présence ou l'absence de l'*s* conservent les deux cas constamment distincts. On trouve cependant, contrairement à ce qui a prévalu en français moderne, *seror* employé au nominatif :

Cui (*ms.* Qui) sa seror avoit norri (11732),

et, conformément cette fois à l'usage moderne, la forme *prestre* à l'acc. au lieu de *proveire* (9699)[4].

[1] On pourrait au v. 2027 lire *meschiés*, 6678 *ses biens*, mais ce serait certainement fausser la leçon; au v. 11431 *nobile* n'a pas amené *Huon* comme *Un ardi serjant*, parce que les deux propositions sont détachées l'une de l'autre.

[2] On pourrait lire *Deu*, mais c'est inutile et peu probable.

[3] Il y a plus d'un cas où, à première vue, on serait tenté de voir un exemple à joindre aux précédents, mais qui s'explique autrement. Ainsi *aseür* 368, 2291, 2484, 7105 est un adverbe composé (*a seür*) et non un adjectif; *le jor* 3459 est un accusatif absolu et non le sujet d'*esteit; un tirant* 1385, *un acordement* 5042, *grant barnage* 5144 dépendent de *il i maneit, il vint, lui vendroit* et ne sont pas les sujets de ces verbes; il en est sans doute de même de *conte* dans *il n'en est conte* 54; *mençonge* 4194 est féminin, etc.

[4] Ici les deux cas étaient trop distincts : on les prit pour deux mots différents, et on eut d'une part *prestre* et de l'autre *proveire* munis de leurs deux cas aux deux nombres; *prestre* seul s'est maintenu.

L'observation qui vient d'être faite appartient en réalité à la syntaxe plutôt qu'à la morphologie; mais il a paru plus commode de la placer ici. Il en est de même des remarques qui suivent sur le genre des substantifs. Je ne relève naturellement que ce qui est hésitant ou contraire à l'usage moderne.

Le mot *navie* est féminin 309, 339, 359, mais masculin 220 (*navire* masc. 2085); *ost*, généralement fém. (431, 1907, etc.), est aussi masc. (1760, 8329); *miracle* est masc. 8404 et fém. 8091; sur *glaive, estate*, voir au Glossaire. Sont féminins : *serpent* 2180, 9641, *martire* 2950, *essample* 4420, *vespre* 3927; *ovraigne* (5510, 8439) est un autre mot qu'*ovrage* (operanea) et naturellement féminin; *onor* est fém., comme toujours en anc. français (1160, 9595, 10393). *Vuz* (votos) semble être fém. au v. 338, mais voir *voe* au Glossaire. Le mot *ille* est souvent masc. en anc. fr.; le copiste le fait masc. au v. 1381, ainsi que *ovre* au v. 5039; si *il* semble se rapporter à *vermines* (5928-5929), il faut voir là un accord d'idée (avec *vers*) et non la preuve que *vermine* fût masculin. *Genitaires* est masc. 2562.

Je noterai encore ici ce qui concerne le mot *gent*. En général il est employé au fém. singulier, mais, en sa qualité de collectif, il prend le verbe au pluriel : *tant se penerent haute gent* 968, *nostre gent... firent* 2987, ... *murreient* 5093, ... *se trestrent* 5221, ... *se guardouent* 5624, ... *se herbergerent* 6075, 6923, ... *s'aparillouent* 7607, ... *s'armoient* 11408, ... *venoient* 11949, *la cruel gent... l'aveient* 6931, *la gent... rechevalcherent* 6402; d'autres fois le mot est au plur. fém.: *noz genz sont destorbees* 11017, *lor gent* (l. *genz*) *s'ent erent parties* 8440[1]. Mais l'idée plurielle et masculine presque toujours contenue dans le mot l'incline vers le pluriel masculin : on trouve d'abord le pron. plur. *il* se rapportant à *la gent* : *Mais Deus voleit la gent apriendre, Qu'il le deivent amer e criendre* 4416, et enfin *genz* masc. plur. : *gent* (l. *genz*) *malement enthechiez* 2562, *nuls genz* 8638[2].

L'usage d'employer les abstraits au pluriel, fréquent en ancien français[3], est assez rare dans notre texte : on peut citer (et encore tous les cas ne sont

[1] Cf. encore *li plus des genz neiees* [*furent*] 3944, 7926.

[2] Je rattache ici une observation du même genre sur *li plus* (la plupart), qui est sans doute originairement au sing. masc. nom. et prend le verbe au singulier (420), mais souvent au pluriel à cause de l'idée (292, 5038, 11444). Cf. encore : *plain poin... s'erent embatu* 2797.

[3] Voir Lebinski, *Die Deklination der Substantiva in der Oil-Sprache* (Posen, 1878), p. 22.

pas sûrs) *ostages* 5442, *cheitivisons* 2653, *pechiez* 9671, *buntez* 1929, 9174, *orphentez* 2506 (?), *volentez* 6780 (?), *plente*[z] 6948.

C'est encore, à vrai dire, une question de syntaxe que l'emploi des adjectifs ou participes au neutre quand ils se rapportent à un pronom neutre (*ço, tot, il*) ou a une idée indéfinie. Nous le trouvons souvent chez Ambroise : *seü* 823, 1394, 8703, *gent* 967, *rendu* 1029, *bel* 1205, 6860, 8274, *mescheait* 2441, *reprové* 3031, *agraventé* 6864, *escheiet* 7342, *veü* 7975, *loé* 10624, 12082, *tems* 10923. Mais parfois aussi l'adjectif sujet est mis au nomin. masc.; ainsi *Qu'il lor sereit bien adresciez* 908, *E bien doit estre racontez* 11358. Dans *C'est veir provez* 766, 9331, il faut sans doute lire *veirs*, en considérant ce mot comme un substantif masculin, signifiant « vérité ». Enfin je mentionnerai ici l'emploi fréquent comme adverbes, mais sans l'adjonction de *de*, des mots *tant* (*tant altre gent*, 54, *tant genz* 494, 4625[1], *tant pechiez* 2561, *tant pereres*[1] 3113), *mout* (*mult perieres* 3537, *mult genz* 4368), *poi* (*poi genz* 6592), et l'emploi bien connu de *un* comme pluriel de l'art. indéfini : *uns cols* 4758, *unes tençons* 11363, *unes pluies* 7471, *unes muschetes* 9529.

Les noms de la seconde et de la troisième déclinaison (latine) qui se terminent en français par *e* et qui n'ont pas d'*s* au nominatif en latin n'en ont pas non plus dans le plus ancien français. Nous trouvons ainsi dans notre texte les nom. *mestre* 6389, *livre* 7135, *Alixandre* 10485, *autre* 11905, *emperere* 1670 (?), 1767, 3256, *frere* 9934[2], sans parler de *sire* au voc. 1610, 2199, 8544, 8653, 8745, 10142, 11119, 12133. Mais l'usage analogique qui ajoute une *s* à ces nominatifs est plus souvent attesté : *livres* 2608, 7544[3], *peres* 95, *povres* 2658, *freres* 8536, *sires* 567, 9126, *detres* 11856, *empereres* 1451, 1792 (?), 1815 (?), 1842, 9125, *vengieres* 3610, *poigneres* 7558, *greindres* 177[4]. Les noms propres d'origine germanique prennent cette *s* déjà dans les plus anciens monuments de la langue; ici nous avons *Guis* 2657, 3405[5], 6151, *Hues* 6169, *Otes* 9971.

Les noms féminins de la troisième déclinaison terminés par une consonne

[1] Ms. et éd. *tanz*.

[2] On pourrait croire que dans ces mots on a simplement l'emploi, signalé plus haut, de l'accusatif pour le nominatif; mais au moins pour *emperere* ce n'est pas admissible.

[3] *Livres* rime les deux fois avec *delivres*, qu'on pourrait rattacher à un deliber et écrire *delivre;* mais *delivre* est un adj. verbal tiré de *delivrer*.

[4] Les paires de rimes *mendres tendres* 180, *prestres mestres* 8544 sont douteuses, l'*s* pouvant être supprimée aux deux mots.

[5] Sur le fait qu'on a *s* et non *z*, voir ci-dessus p. XXXVII.

ne prennent pas d'*s* au nominatif singulier, ou plutôt n'ont pas de cas, le nominatif ayant disparu dès l'époque du latin vulgaire : *cité* 511, 1287, 6863 (?), *clamor* 641, *verité* 666, *gent* 968, *tençon* 1486, 9440, *plenté* 2320, *raison* 2443, *chalor* 6359, *procession* 12027, *desleial* 7423. Une seule exception est attestée par la rime : *fins* 5408. Aux v. 2505-2506, *Dont la seinte cristientez Fud puis tanz jorz en orphentez*, il est très facile de corriger *cristienté orphenté* (cf. 2632) : dès lors on est tenté, aux v. 6779-6780, *Or chevalche cristientez Par Surie a ses volentez,* de corriger de même *cristienté* et *a sa volenté* [1].

Les adjectifs latins uniformes de la troisième déclinaison ont passé, comme on sait, en français à la déclinaison à genres. Notre texte montre sur ce point, comme tous les textes anc. français, hésitation entre l'ancienne et la nouvelle forme [2]. A côté des exemples nombreux du premier groupe, qu'il est inutile de relever, on trouve *grande* 151, 3375, 3394, 3961, 4473, 4536, 7921, *grandes* 6948, 7373, *forte* 475, 9194, *tele* 418, 1102, 3331, 6579, 11566, 11605, *teles* 4268, 6889, 7445, *itele* 4286, 11100, *iteles* 4144 [3].

PRONOM. — Pronom personnel. Le nom. sing. du pronom de la première pers., suivant le verbe, nous présente une fois la forme *gié* (: *congié* 5330). — Notons *les*, acc. pl. de la troisième pers., employé après le verbe : *Qui de trahir les se penot* 2542. — La troisième pers. fém. est au sing. nom. *ele* ou *el*, ce dernier plus fréquent, mais, sauf une fois (4947), écrit constamment *ele* (ou *il*) malgré la mesure (ou le sens) : *ele* 1811, 2006, 3158, 3657, 4913, 5119, 6560, 9035, 9680, 9884, 11616, 11723; *el* (écrit *ele*) 514, 1352, 1809, 1810, 2354, 3543, 3642, 3650, 4109, 4350, 4899, 5230, 5830, 5870, 6016, 6048, 6284, 6470, 6661, 7082, 8415, 8881, 9457, 10117, 10136, 10802, (écrit *il*) 3446, 5830, 9592, 10076; de même au plur. nom. on a *eles* 3534, 4744, 4792, 8664, 10948, et *els* 2966 (écrit *eles*) 2250, 4779, 4780, 5244, 8028, 11073, 11874, (écrit *il*) 9536, 10439. A l'acc. sing. fém. le copiste met souvent *lui* où il faut *li* (1154,

(1) Cf. *Itin. Ric.* IV, XXII : *Ecce christianitas pro liberâ voluntate terram Syriæ perambulat.*

(2) Inutile de signaler *dolce, dolente, comune,* passés à la déclinaison à genres dès l'époque gallo-romane. *Pro* est toujours invariable; *prode* (3523) ou *prude* (6205) est en réalité *pro de, pru de* (voir *Romania,* XXI, 123). *Vielz* fém. 124, 11156, doit être écrit *viez* (vetus inv.), et *vie[i]lles* 332 est vetulas.

(3) Souvent le ms. donne ces formes analogiques sans qu'on ait le droit de les attribuer au poète; ainsi *forte e cruele* 89 (l. *fort e cruel*); *grieve breve* 5968 peuvent sans peine se corriger en *grief brief.*

3642, 12068), comme le montre la rime du v. 9000. L'acc. fém. est *eles* (4794); *a els* pour *a eles* (3322) paraît une négligence du poète.

Pronom démonstratif. — *Cel* a pour acc. fém. emphatique *celi* 8999; il possède le neutre *cel* (4463, 6853). — Le nom. sing. de *cest* est *cist* (6831); il faut également lire *cist* au nom. plur. pour *ces* 11018.

Pronom relatif. — La forme emphatique de l'acc.-dat. de *qui* est *cui*, quelquefois bien écrit dans notre ms. (2016, 4396, 4532, 4534, 5156, 6085, 7564, 8382, 9456), mais beaucoup plus souvent écrit à tort *qui* (102, 1918, 2468, 2508, 3371, 3908, 4228, 4242, 4252, 4264, 4278, 4314, 4322, 4360, 4380, 4412, 6720, 10786, 10838, 11732, 12233, 12326)[1]. — On trouve souvent pour le fém. sing., quand il est sujet, à côté de *qui* et de *ki*, la forme *que* (161, 5419, 7870, 9397, 9994, 11115), mais on n'est pas autorisé à l'attribuer à l'auteur. Il en est de même de *que* employé pour le nom. neutre dans les locutions *de quei que seit* 4516, *que qui i faille* 5728, d'ailleurs bien attesté, et de *que* pour *quei* (*que que l'en die* 5258, *que qu'on en die* 5376, *que qui i faille* 5728, *que que li reis feïst* 9487), également bien connu dans l'ancienne langue.

Pronom possessif. — Pour le nom. sing. masc. de la forme atone, le ms. donne régulièrement *mis, tis, sis* (6536, 7573, 8653, — 9768 (*ti*), — 224, 838 (*si*), 1152, 3649, 7129, 7316, 7547 (*si*), 8340, 8536, 9035, 9476 (*si*), 10039 (*si*), 10302, 11138, 11920), une fois seulement *mes* (10056). — La forme accentuée de l'acc. sing. masc. du poss. de la 1re pers. est *mien* 9783, écrit *men* 11420. Celle du poss. de la 2e et 3e pers. est : sing. masc. acc. *tuen* 9646, *suen* 3844, 4440, 4544, 5355, 8072, 8076, 8441, 10023, 11322, mais *son* 10932; nom. *suens* 2454, 7174, mais *sons* 10788; pl. acc. *suens* 1953, 2280, 7122; plur. nom. *suen* 4943, 9999. La forme en *-on* n'est nulle part confirmée par la rime; au contraire on a les rimes *cuens suens* 2454 et *bons* (l. *buens*) *suens* 5064, qui attestent la forme en *-uen*. — Au fém. il n'y a pas d'exemple probant pour la 1re ni pour la 2e pers.; la 3e est écrite ordinairement *sue*, parfois *seue* (6180, 6656, 12132, 12140); les rimes avec *Evreues* 4706, *Dreues* 6180, 6656 semblent bien établir pour le poète la prononciation *éu* (voir ci-dessus p. XXX). — Les pron. poss. de la pluralité n'offrent rien de remarquable aux formes atones; aux formes

[1] Au vers 3581 il faut peut-être lire également *cui* au lieu de *qui* (ms. *quil*).

accentuées nous noterons le plur. masc. nom. *noz* 6633 (mais la mesure permet de lire *li nostre* comme 4986); au pl. acc., masc. ou fém. (*les noz* 1952), on a toujours *noz*.

Conjugaison. — Les premières personnes du pluriel (sauf les exceptions connues) sont écrites très diversement : *-um, -ums, -on, -ons*; les rimes attestent *-on* (*Besençon començon* 3824, *Thoron muron* 10886, *avrom Thorom* [l. *Toron*] 2786, *Cafarnaom* [l. *Cafarnaon*[1]] 5884) et aussi *-ons* (*Dorderons dirons* 11960, *Teissons leissoms* 4721)[2]. A côté se trouve la forme en *-omes : homes avomes* 5324, *poignomes homes* 6396, *savomes* 10192 (et bien entendu toujours *somes* ou *sumes*). — La distinction des terminaisons en -etis d'avec celles en -atis ne se trouve que dans un futur : *descendroiz droiz* 11370.

Conjugaison en *-er*. — La 1re pers. du prés. de l'ind. ne prend jamais d'*e* final en dehors des conditions où l'euphonie l'exige : on a régulièrement *acunt* 12138, *atroc* 4712, *comant* 12295, *cont* 2448, 5330, *cuit* (*cuid, quid*) 2373, 6102, 6803, 8570, 9049, 10170, 12299, *demant* 844, *desir* 8995, *espeir* 570, *lo* 4542, 8701, *merveil* 6273, *nom* 4735, *os* 3135, 10276, 12220, 12237, 12243, *suspiez* 11392. — L'*e* analogique ne se trouve pas davantage aux trois pers. sing. du prés. du subj. (il n'y a d'exemples que de la 3e) : *aït* 149, 9535, *ameint* 9013, *ament* 9728, *comenst* (ms. *conuist*) 3, *deprit* 6725, *espust* 8998, *gart* (*gard*) 9946, *ost* 2358, *saut* (*salt*) 4621, *travaut* (*travailt*) 12339[3]. Mais à côté de ces subjonctifs réguliers, le verbe *torner* présente le subj. analogique *torge : retorge turge* 6782, *torgent retorgent* 6880, *encurgiez retorgiez* 7340[4]. — Les formes en *-issiez* de la 2e pers. pl. de l'impf. du subj. ne sont attestées que par le ms. (*allissiez* 2374[5], *getissiez* 3985), mais elles sont, comme on sait, constantes en ancien français. — Les futurs des verbes dont le thème se termine en *n*, *rn* perdent habituellement l'*e* de l'infinitif : *merreient* (*mereient*) 10285, *turreit* 9716, *returreient* 7779, *sujorreit* 9715

(1) Sur l'équivalence de *m* finale à *n*, voir ci-dessus p. XXXVI.

(2) Ce témoignage est moins décisif, car on pourrait lire *Bedrèdin Dorderon* 11959, et *Raof Taisson* 4722; toutefois l'*s* de *Taissons* paraît attestée par la rime au vers 11879.

(3) On pourrait prendre *demande* 152 pour un subjonctif; mais c'est un indicatif.

(4) A la première rime *retorge* est 3e pers., *turge* 1re pers.; ces deux mots ne pourraient donc rimer ensemble s'ils n'avaient la forme *-ge* (on aurait *retort tor*); de même à la troisième on aurait *encoriez retornez*.

(5) Ici toutefois la recherche des rimes léonines par le poète invite à lire *alissiez* rimant avec *veissiez*.

(toutefois on trouve *retornereit* 7783)[1]. Pour *loreie jo encore* 10204 il vaut sans doute mieux lire *loerseie j'encore*. — Le verbe *aler* fait au subj. prés. 3e sg. *alt* 8. — *Doner* a à l'ind. pr. 1 *doins* 9006, au subj. pr. 3 *doinst* 8088, 12297. — *Ester* a deux parfaits, l'un en *-ai*, l'autre en *-ui* : d'une part *aresta presta* 1212, *aresterent huërent* 1592, *aresterent recuvrerent* 6542, *s'esterent guarderent* 3149; de l'autre *esturent murent* 6626, *furent esturent* 8452, *furent resturent* 8472, *aresturent furent* 6540[2], *aresturent conurent* 11924. — A côté de *laissier*, régulièrement conjugué, se trouvent, comme dans tant d'autres textes, des formes qui semblent postuler un infinitif *laire*[3], qu'on ne trouve pas : impér. *lai* 3761, 11979 (*lais*); au fut. on a *la-* et non *lai-* : fut. *larai* 6307, *larrons* 2387, cond. *lareit* 8590.

L'imparfait ind. de la conjugaison en *-er* n'est représenté qu'à la 3e pers. du sing. et du pluriel. La 3e pers. du sing. est toujours écrite *-ot*, et ne rime ordinairement qu'avec elle-même (ainsi *empeirot finot* 1398, *guaitot recetot* 1912, *ruot tuot* 2270, *destemprot temprot* 7640); mais la forme de cette personne, *-out* ou *-ot*, est ordinairement identique à celle de la 3e pers. des parf. en *-oi*, et celle-ci étant sans doute *-out* dans notre texte (voir ci-dessous), il faut probablement en dire autant de celle-là. — La 3e pers. plur. est le plus souvent écrite *-ouent* (rarement *-oent*), ce qui concorde bien avec ce qui vient d'être dit; mais souvent aussi on trouve *-oient*, par confusion avec la 3e pers. pl. des imparfaits en *-oie* (*-eie*)[4]. Cette confusion semble ne pas avoir été tout à fait étrangère à l'auteur même, à en juger par les rimes suivantes : *defendouent aportouent* 3374, *vergondoient feroient* 3710, *regardouent ardouent* 5815, *traiouent jetouent* 4942, *fuioient estancenoient* 4946, *laschouent porveouent* 8070. Il est toutefois à remarquer que ces rimes sont rares, qu'au contraire la séparation des deux imparfaits est observée dans un très grand nombre de rimes, et que la confusion ne se rencontre pas pour la 3e pers. du singulier[5].

Autres conjugaisons. — Nous noterons l'inf. archaïque *taisir* 1156, l'inf. néologique *grondre* 1468, et l'inf. *aerdeir* (: *ardeir* 3688), que je n'ai pas ren-

[1] La forme *enterrez* pour *entrerez* 8560 n'est attestée que par le manuscrit.

[2] Notez que la paire de rimes qui suit immédiatement celle-là est une de celles où figure *aresterent*.

[3] Au Glossaire ces formes ont été rapportées à un infinitif *laier*, mais cela est peu probable pour le futur et inadmissible pour l'impératif.

[4] A l'inverse on trouve très souvent *-ouent* pour *-eient* (*plaignouent faisouent* 1056, *retraouent haouent* 1962, *acorouent ferouent* 2874, etc.).

[5] Sauf pour *estout*, de *ester*, devenu *esteit* par une attraction facile à comprendre et rimant avec *esteit* de *estre* (782, 1452, 3566).

contré ailleurs. L'inf. de torquěre était *tortre* et non *tordre*, comme le montrent les formes *estorte* 476, *detortoit* 3638. — Au subj. on remarque *fiere* (: *fiere* 9635) au lieu du plus ancien et seul régulier *fire*, *chiece* 11215 (à l'intérieur du vers), *encurgiez* 7340[1]. Le subj. prés. de *venir* est écrit *viegne* 9012 (: *retiene* = *retiegne*), forme qui a remplacé le plus ancien *vigne* et a elle-même été remplacée par *vienne;* mais la rime *viengiez vengiez* 8556 rend probable une formation parallèle et récente *vienge*. Le subj. pr. de *plaire* est encore *place* (: *place* 3030), mais les anciens *jece* et *defece* de *gesir* et *defire* sont devenus *gise* et *de(s)fise* et riment ensemble (1808). — Nous noterons les parfaits en *s* : *atains* (*atainst* 6457), *conduis* (*conduist* 1970, 2769), *escris* (*escrist* 5590), *estors* (*estorstrent* 1403), *remis* de *remaneir* (*remistrent* 2554)[2], *mors* (*morst* 6672), *teins* (*tainst* 6458), *trais* (*treist* 213, etc., et *traistrent* 785, etc., *trestrent* 1515, etc.). Les 3es pers. pl. des parfaits en *s* sont en *-str-* (*estorstrent*, *remistrent*, *traistrent*); toutefois, sous l'influence de *firent*, qui, très anciennement, a remplacé le primitif *fisdrent*, plusieurs parfaits en *-is* ont déjà *-irent* : on trouve ainsi *tramirent* (écrit *tramistrent*) rimant avec *virent* 132; on peut dès lors se demander si les rimes *mistrent distrent* 342, *distrent conquistrent* 618, *mistrent pristrent* 638, *distrent mesdistrent* 682, *distrent requistrent* 942, *asistrent enpristrent* 2408, *remistrent mistrent* 2554, 8120, *ocistrent pristrent* 3174, 3184, 8278, 8850, 10036, *sistrent distrent* 9686, *mistrent sistrent* 9986, *requistrent distrent* 10152, *ocistrent mistrent* 8196, ne doivent pas être changées en *dirent*, etc. Toutefois il est plus probable que ces formes si nombreuses (et très fréquentes aussi dans l'intérieur des vers) étaient les formes ordinaires du poète, qui commençait seulement à employer à côté les formes analogiques en *-irent*[3]. Les formes faibles sont constamment écrites sans *s* (*deïs*, *deïmes*, *deïst*, etc.). — Les parfaits en *-oi* font-ils *-ot* ou *-out* à la 3e pers. sing.? Une seule rime, *Gerod ot* 4732, nous éclaire sur ce point, mais elle est assez concluante : *Gerod* doit en effet être corrigé en *Gerout* (lat. Geroldum), et l'*u* représentant l'*l* n'était bien probablement pas tombé : *Gerout* appelle donc *out*, et par suite *-out* pour les autres parfaits en *-oi;* des

[1] Voir ci-dessus p. XLV, n. 4.

[2] Voir ci-dessus p. XXV, n. 6.

[3] Ce qui appuie encore cette opinion, c'est la présence parmi ces parfaits de *remistrent* rimant avec *mistrent* (miserunt). *Remistrent* est pour *remestrent* (voir ci-dessus p. XXV, n. 4), et *mestrent*, *remestrent* n'étant jamais, que je sache, devenus *merent*, *remerent*, il n'est guère vraisemblable que les formes altérées soient devenues *mirent*, *remirent*.

graphies comme *solt* = *sout* 1636 appuient cette opinion. Les 3es pers. pl. étaient en *-ourent* ou plutôt en *-eurent* (*eurent t[e]urent* 7800, *eurent seurent* 8368). Les formes faibles et l'impf. du subj. avaient sans doute *-eü-* (*esteüst* 3042, *coneüs[s]ent eüssent* 5798, *teü[s]sent peüssent* 9286, *pleü[s]sent eüssent* 11216). — Les parfaits en *-ui* comprennent entre autres *crui* (*crurent furent* 5018), *mui* (*murent furent* 1182, 1860, 2797, 6092), *jui* (*aparurent jurent* 6918, *jurent furent* 10384, 11970), *plui* de *ploveir* (*plurent furent* 4267), *nui* (*plurent nurent* 5472), *perçui* (*aperçurent furent* 11055, 11080), *conui* (*furent conurent* 10202); *corui* (*acururent parsurent* 10700), *valui* (*furent valurent* 6798), *morui* (*mururent esmurent* 5602), *parui* (*aparurent jurent* 6918)[1]. La 3e pers. du sing. conserve son *t* aussi bien dans les parfaits faibles que dans les forts, comme le prouve la rime *parut Barut* 2142, 8686. Les parfaits monosyllabiques à la première et à la troisième personne du singulier[2] ont seuls un déplacement d'accent aux personnes faibles et à l'impf. du subjonctif; les rimes ne peuvent nous apprendre s'ils faisaient *-eüs* ou *-oüs* (*moüs* ou *meüs*, etc.), mais la graphie constante est *-eüs*. Les parfaits de plus d'une syllabe ne déplacent pas l'accent (*valui*, *valus*, etc.); *encoreust* 5059 doit être lu *encorust*. — Il n'y a dans notre texte aucune trace de parfaits en *-ié;* tous ceux qui pourraient avoir cette forme ont *-i* comme en français moderne, et l'*i* est attesté par plusieurs rimes : *descendi di* 8930, *perdimes primes* 7639, *perdirent tindrent* 6422, *deperdirent firent* 1266, *rendirent partirent* 2606, *entendirent defaillirent* 10226, *atendirent virent* 8932, *esbaudirent descendirent* 2890, *descendirent virent* 7258, *defendirent saillirent* 11542; de même dans *bati*, *respondi*, etc. A cette classe appartiennent aussi les parf. *chaï* (*chaïrent perirent*[2] 472), *coilli* (*recoilli[e]rent perirent* 3452, *issirent recoillirent* 2906), *toli* (: *li* 9000). La rime *descendi di* 8930 montre que la 3e pers. sing. était dépourvue de *t*. — Parmi les participes passés nous relèverons *surse* de *sordre* 9442, *coilleite* 4429, et les deux formes concurrentes *tolu* (: *absolu* 1208) et *toleit* (*toloite adroite* 12338). — Le verbe *estre* possède les deux imparfaits *ere* et *esteie;* pour *ert*, *erent* on trouve souvent écrit *iert*, *ierent*, mais les rimes n'autorisent que *ert* (: *pert* 269) et *erent* (: *alerent* 1424, *nafrerent* 1518); la 1re pers. pl. est *eriomes* 1504. — Le verbe *prendre* a toujours dans le ms., et avait bien probablement dans la langue de l'auteur, *pern-* aux formes de la

[1] Sur la conjugaison de *sivre*, voir plus loin. — [2] Les parf. *conui*, *perçui* rentrent dans cette classe, leur désinence répondant à novi, cepi.

première série accentuées sur la terminaison (*pernoms* 3065, *perneit* 1959, 3592, 8969, 10906, *pernoient* 12045); il possède un double subjonctif présent; *preigne* (: *empreigne* 6) et *prenge* (: *losenge* 7404). — Les formes de l'infinitif correspondant à sequere ont été étudiées ci-dessus (p. XXVIII); le parfait et le participe sont doubles : d'un côté on a les rimes *fuï porsivi* 1556, *fuïrent siwirent* 5666, et *fuïz siviz* 1852, qui, malgré la graphie, semblent indiquer des formes *suï* pour le parfait, *suï* pour le participe; de l'autre on a les rimes *acururent parsurent* 10700, *aconsurent* (ms. *consiurent*) 11197, qui indiquent un parfait *sui* (secui), auquel correspond le part. *seü* (: *retenu* 7758). — Le parf. de *voleir* est *vol* (*volt* 15, écrit à tort *velt* 32, 233, etc.), ou *vols* (*volsist* 106); les rimes ne permettent pas de décider.

SYNTAXE. — J'ai présenté, à propos de la déclinaison, quelques remarques qui regardent plutôt la syntaxe. Il ne saurait être question d'étudier ici dans son ensemble la syntaxe de notre texte, qui ne diffère pas de l'usage ordinaire de l'ancien français. Je remarquerai seulement que suivant cet usage[1] l'accusatif des noms de personnes peut, sans l'intermédiaire de *de* ou *a*, faire fonction de génitif ou de datif[2]. Il ne faudrait pas voir une extension de cet usage à des noms de choses dans des expressions comme *en sum le mur* 748, *de sum les murs* 3254, *par en sum le col* 10073, *en tor la cité* 749, *a val l'ewe* 3091 : *en sum*, *en tor*, *a val* sont ici devenus de véritables locutions prépositionnelles qui régissent l'accusatif[3]. — Notons encore qu'un nom relié à un nominatif par *com* est également au nominatif et non à l'accusatif comme dans d'autres textes (*com Turcoples* 1922, *com madres* 6844, *come Salehadins* 7959), et qu'après *esvos* on trouve le nominatif (8403, 9930) et l'accusatif (8395).

De cette étude de la langue du poète, dans les limites où peut nous la faire connaître l'examen des rimes et de la mesure, que résulte-t-il de caractéristique pour le dialecte qu'il a employé ou plutôt pour le pays dont il était?

[1]. Voir entre autres mes *Extraits de la Chanson de Roland*, *Obs. gramm.*, § 104.

[2] J'en citerai seulement un exemple remarquable aux vers 3187-3189 (*De la grant joie perdurable, Qui sanz fin iert e est estable, Cels*), où *cels* est séparé de *joie*, dont il dépend, par une incise.

[3] Dans *en sum des murs* (753), au contraire, *sum* a conservé sa valeur d'adjectif pris substantivement.

A vrai dire, assez peu de chose. Mais ce peu de chose concorde très bien avec ce que nous a appris l'étude externe que nous avons faite du poème. La séparation d'*an* et *en*, d'*ei* et *oi* nous montre qu'Ambroise était de l'ouest et non de l'est de la France, ce qui est d'ailleurs tellement assuré que cette constatation n'a pas, à vrai dire, grande valeur. La réduction de *iei* à *i* prouve qu'il n'appartenait pas à la partie occidentale et méridionale de la Normandie, et l'ensemble des caractères linguistiques convient parfaitement à cette région des environs d'Évreux où nous a permis de le faire vivre d'abord son évidente qualité de Normand, ensuite l'intérêt particulier qu'il porte aux chevaliers de ce pays. La langue qu'on y parlait était très voisine du français de France proprement dit [1], et le poème d'Ambroise peut être regardé comme un des documents les plus anciens de ce parler, qui est devenu notre langue littéraire.

IV. — LE POÈME.

L'*Estoire de la guerre sainte* est, en somme, un journal de l'expédition de Richard Cœur de lion depuis son commencement jusqu'à sa fin. Ambroise, nous l'avons déjà dit, avait dû prendre des notes au fur et à mesure; il les rédigea au retour. Les derniers événements occidentaux auxquels il fait allusion sont les succès de Richard en Normandie (v. 12334 ss.), qui se placent dans les années 1194 et 1195 [2]; il a certainement écrit avant la mort de Richard (6 avril 1199). On peut, avec toute vraisemblance, placer la composition définitive de son œuvre en 1195 ou plutôt en 1196.

Ambroise n'a pas suivi, pour écrire l'histoire des événements dont il avait été témoin, les procédés des chansons de geste qu'il connaissait si bien [3]. Il a fait œuvre strictement et honnêtement historique. S'il a employé la forme poétique, c'est, comme on l'a vu plus haut, qu'il destinait son œuvre à la récitation, et que la récitation en public ne connaissait pas d'autre forme.

[1] On peut comparer le travail de M. Burgass : *Darstellung des Dialects im XIII. scl. in den Departements «Seine-Inférieure und Eure (Haute-Normandie)» auf Grund von Urkunden unter gleichzeitiger Vergleichung mit dem heutigen Patois* (Halle, 1889).

[2] La mort de Salahadin (mars 1193), la prise de Gisors par Philippe (avril 1193), l'élection d'Hubert Gautier à l'archevêché de Canterbury (30 mai 1193), sont des événements un peu antérieurs.

[3] Voir ci-dessus p. VIII.

L'histoire en prose vulgaire avait été essayée bien peu avant lui en Syrie par Ernoul, l'écuyer de Balian d'Ibelin, dans son récit de la prise de Jérusalem[1], mais elle était inconnue en France. Au contraire, l'histoire en vers, et précisément dans la forme des «couplets» de vers octosyllabiques, avait fourni le sujet d'œuvres considérables que le Normand Ambroise devait connaître : la *Geste des Bretons* et la *Geste des Normands* de Wace, l'*Histoire des ducs de Normandie* de Benoit de Sainte-More. On ne voit pas toutefois qu'il ait pris l'un ou l'autre de ces auteurs pour modèle. Son style, simple et sans prétention, est bien à lui : il n'a pas la sécheresse ni le ton parfois épigrammatique de celui de Wace; il ne recherche pas les ornements de celui de Benoit. Sa versification est celle de l'époque postérieure à Chrétien de Troies, en ce sens qu'il ne s'astreint pas à arrêter le sens avec le second vers d'un «couplet»[2]; mais d'autre part il ne s'attache pas, comme l'ont fait des auteurs plus «littéraires», à éviter cet accord de la rime et du sens : il le donne au contraire le plus habituellement, et ne suit en cela que la commodité de son exposition. Il ne s'interdit pas ces trop faciles chevilles qu'on retrouve chez presque tous ses contemporains, destinées à remplir le vers et à fournir la rime[3]; mais il n'en fait pas l'abus qu'on trouve par exemple un siècle plus

(1) Sur le «livre» qu'a consulté Ambroise pour l'histoire du siège d'Acre, voir plus loin.

(2) Voir P. Meyer, *Romania*, t. XXIII, p. 1-35. Il est inutile de donner des exemples d'infraction à l'ancienne règle, abandonnée depuis Chrétien de Troies, qui imposait l'arrêt du sens à la fin d'un vers pair; on en trouve à toutes les colonnes. Je signalerai seulement quelques cas où un paragraphe finit par un vers impair, le second commençant par un pair : v. 5357-5358, 9373-9374, 11293-11294, 11317-11318 (les paragraphes de notre manuscrit coïncident presque toujours avec les chapitres de l'*Itinerarium*). Notons encore, pour les enjambements, souvent assez brusques, d'un «couplet» à l'autre, les v. 722-723, 1282-1283, 11074-11075, 11356-11357, 11906-11907, etc.

(3) Voici une liste des exemples les plus frappants de ces chevilles, que je ne donne pas pour complète. Les mots de remplissage dans l'intérieur des vers sont assez rares; on peut citer : *Mien escient*, 980, 4490, 9749; *Si fu veir*, 10226, 12105; *Si fu verté*, 11913. D'ordinaire ils se trouvent à la rime, soit qu'ils occupent une partie du vers, soit qu'ils le remplissent tout entier. Voici des exemples du premier cas, rangés en ordre alphabétique : *a la meie entente* 8300, 10684, *a mon espeir* 569, *al mien entendre* 5245, *al mien esme* 1111, *al mien esmer* 11420, *c'en est la some* 8972, *c'est la veire* 6216, *c'est seü de verité* 11280, *c'est veirs provez* 766, 9331, *c'est verité* 4211, *ço besoigne* 480, *ço dit la letre* 10950, *ço dit l'estoire* 3659, *ço dit l'estoire e conte* 11708, *ço dit li livre* 37135, *ço dit li livres* 2601, 7544, *ço est la some* 7168, *ço fu la fins* 5408, *ço fu la some* 859, 10145, 10978, *ço fu la veire* 1279, *ço me sembla* 8380, *ço me semble* 121, 650, 1103, 1181, 6150, 7216, 7539, 8156, 8246, 9213, 9297, 9406, 9947, 11093, 11619, *ço m'est avis* 2271, *ço nos conta l'em* 9865, *ço os dire* 3135, *ço sachiez* 10514, *ço vit l'em* 7064, *com jo enquis* 8213,

tard dans la *Branche des royaux lignages* de Guillaume Guiart. Regrettables assurément au point de vue littéraire, ces expédients de versification ne font aucun tort au fond du récit. Quand on les supprime, on trouve ce récit remarquablement net et clair dans l'expression du détail, avec çà et là un trait quelque peu pittoresque ou pathétique, et toujours le sentiment de l'impres-

com l'en trueve 3500, *come mes cuers sospiece* 6536, *de veir* 4335, *e li fol e li sage* 499, *fol e sage* 7671, 7711, *fust folie ou fust saveir* 822, *j'en sui toz cerz* 6444, *jo vos di seürement* 10426, *jo vos puis bien afermer* 12400, *juefne e ancien* 8399, *juefne ne ancien* 11854, *me membre* 2957, *nel tenez mie a fables* 7830, 11676, *por veir* 2756, 9254, 10536, *por veir e sanz dotance* 8422, *por verité* 5098, 10615, 12104, *que jo ne mente* 2061, *que jo n'i faille* 11497, *que ne mente* 10683, *que que l'em die* 5258, *que qu'en en die* 5376, *qui n'est pas fable* 7132, *sanz dotance* 1341, 1391, 6906, 8920, *sanz dote* 1315, 4905, 9141, 9693, 8091, 8287, *sanz faillance* 1123, 2611, *sanz faille* 1046, 2558, 5727, 6620, 6693, 7190, 8297, 9151, 10849, *se jo n'i ai mespris* 258, *si com j'enquis* 4546, 6152, *si com jo sospiez* 11393, *si com me semble* 1797, *si Deus m'ament* 9728, *si Deus me saut* 4624, *si Deus me veie* 386, 4935, 9046, *selonc la letre* 3546. — La liste suivante, disposée de même, comprend des vers entiers : *Al mien avis e al mien esme* 8267, 8427, *Ço conte Ambroise en s'escriture* 3734, *Ço conte l'estoire e la letre* 2181, *Ço dit l'estoire en verité* 3538, *Ço fu bien seü e enquis* 10506, *Ço fu seü membreement* 9886, *Ço poez bien creire sanz dote* 243, *Ço puet dire quil reténdra* 8038, *Ço sai, si l'oï dire a mainz* 3122, *Ço sevent plusor se je ment* 6286, *Ço sout l'em de verté provee* 10620, *E bien poez le fi saveir* 813, *E brun e bai e sor e blanc* 8510, *E fu sanz dotance la veire* 2789, *E l'estoire issi le remembre* 6696, *E li menu e li maien* 4503, *E lonc conte por quei fereie* 6936, *E que direie d'autre afaire* 9746, *E qu'en fereie autre parlance* 4547, *E que vos direie autre afaire* 11872, *E que vos direie autre conte* 9701, *E si poez saveir e creire* 1720, *E sur ço plus que vos direie* 10750, *Haut ne bas, juefne n'ancien* 3333, 9500, *Iço sai jo tres bien sanz dote* 11884, *Issi com l'estoire raconte* 2488, *Issi come l'em entendi* 8074, *La sage gent e la jolive* 584, *Le sai de veir non pas par esme* 4402, *Nel puis laisser que jo nel die* 5234, *Ou nos pesast ou nos fust bel* 1205, *Que fereie ici autre conte* 4699, *Que fereie vos autre conte* 8114, *Que vos direie d'autre afaire* 7018, 11744, *Que vos en fereie autre conte* 9023, *Que vos en fereie lonc conte* 9380, *Que vos fereie en ço lonc conte* 201, *Que vos fereie jo lonc conte* 11196, *Qu'ireie jo plüs demorant* 2060, *Selonc l'estoire que jo di* 11268, *Si com Ambroises dit e esme* 3226, *Si com jo ai l'uevre entendue* 5226, *Si com testemonie la letre* 965, *Si come j'ai l'uevre entendu* 8284, 9434, *Si Deus m'aït e il me paisse* 149, *Si dit cil qui l'estoire traite* 9436, *Si dit l'estoire qui ne ceste* 2744, *Si fu dit por verité pure* 7274, *Si fu la fine verté pure* 8779, *Si fu la verité provee* 11276, *Si ne lairai que jo ne die* 6307, *Si poons bien par verté dire* 11070, *Si sai de veir par mouz enseinz* 7201, *Si vos dirai ço qu'il me semble* 6454, *Si vos os bien dire en plevine* 10276, *Si vos puis conter e retraire* 6282, *Verité fu e sanz dotance* 8665. Parfois même la cheville occupe deux vers : *Si est bien droiz qu'on sache e oie E par dreit le deit en oïr* 8768-8769. Cette liste est bien loin, même en la supposant complète, d'épuiser tout ce qui dans le poème d'Ambroise peut être considéré comme pur remplissage amené par les besoins du vers. D'une part je n'ai pas relevé beaucoup de formules toutes pareilles aux précédentes dans des cas où on peut les regarder comme ajoutant quelque chose au sens; d'autre part il faudrait transcrire une bonne partie du poème si on voulait

sion directe et présente des faits. Ces qualités, que le traducteur latin a su conserver en grande partie là où il n'ajoute pas à la simple étoffe de son modèle les broderies de sa rhétorique, ont valu depuis longtemps à l'*Itinerarium Ricardi*, comme narration historique, une réputation méritée : elle appartient plus légitimement encore à l'*Estoire de la guerre sainte*.

Ambroise raconte, fidèlement et clairement, non pas tout ce qu'il a vu, mais ce qui lui a paru intéressant, et par là son œuvre est une œuvre historique au vrai sens du mot. Il ne nous entretient pas de ses aventures personnelles et ne se met jamais en scène que comme témoin. Il choisit dans ses notes et dans ses souvenirs ce qui répond à son double dessein : faire connaître les souffrances et les périls des croisés et signaler leurs hauts faits, et mettre la prouesse de Richard dans tout son jour et le défendre contre les attaques dont il avait été l'objet. Il ne faut lui demander ni vues générales, ni observations profondes. Son point de vue est celui d'un pèlerin convaincu, qui n'a qu'un but : délivrer Jérusalem ou tout au moins adorer les saints lieux, et qui ne comprend pas que des gens qui étaient résolus à mourir s'il le fallait pour atteindre ce but aient pu en être empêchés. Il représente en cela l'opinion de la grande majorité des croisés et surtout de la *gent menue*, et on ne peut s'empêcher d'être touché des déceptions successives et du désespoir final de ces pauvres pèlerins qui ont tout sacrifié pour délivrer la ville sainte, qui ne doutent pas que Dieu n'approuve et ne soutienne leur entreprise, et qui la voient toujours échouer au moment où ils croient qu'elle va réussir. Ambroise a peint leurs sentiments avec la naïveté de leurs cœurs simples et passionnés. Il va presque, dans certains endroits, jusqu'à blâmer Richard de ne pas marcher droit sur Jérusalem, de trop écouter les conseils des « Poulains », des Templiers et des Hospitaliers, qui seuls connaissaient le pays; il est en ces occasions, quoi qu'il en ait, avec les Français contre son roi et son héros. De même, il s'afflige des négociations courtoises entamées un moment entre Richard et Salahadin; il tremble que le roi d'Angleterre ne se déshonore en quittant la

citer les épithètes, les tournures, les invocations, les imprécations, les comparaisons qui ne sont là que pour allonger un vers ou pour fournir une rime. A la même catégorie appartiennent des déterminations de distance ou de provenance aussi oiseuses que vagues (voir par exemple à la Table des noms propres les mots : Duens, Rossie, Ypre, etc.). Je donnerai seulement en exemple ces deux formules qui se suivent : *Ne getissiez pas une prune Fors sor gent fervestie e brune; Es les vos errant dreit al Doc, Si n'eüssiez pas cuit un coc Que*, etc. (v. 3985 ss.)

Terre-Sainte trop tôt, pour suivre les avis de ceux d'Angleterre qui l'y rappellent impérieusement; il montre que Richard ne s'est décidé à la trêve que par la plus grande nécessité et atteste qu'il a bien l'intention de revenir quelque jour en Syrie. Les sentiments d'un croisé pieux, fanatique, borné et prêt au martyre se manifestent tout le temps dans ses vers.

Si la croisade a échoué, d'après lui, c'est surtout à cause de la discorde qui règne parmi les chrétiens. Rivalité entre le roi Gui de Jérusalem et le marquis Conrad de Montferrat, guerre à Messine entre les hommes de Richard et les gens du pays, jalousie entre Richard et Philippe, dissentiments toujours renaissants entre les sujets du roi de France et ceux du roi d'Angleterre. Comment Dieu, s'écrie Ambroise, pouvait-il bénir une croisade ainsi menée? Et il rappelle avec émotion l'union qu'il suppose avoir régné entre les vainqueurs de la première croisade, comme entre les guerriers avec lesquels Charlemagne soumit le monde.

Dans ces différends, Ambroise est toujours du parti de Richard et de son client, le roi Gui. Il est avec eux contre Raimond de Triple et contre Conrad de Montferrat; il en veut surtout au roi de France, qu'il nous montre moins libéral que Richard, nouant à Messine, contre son frère d'armes, de secrètes intelligences avec Tancré, dévoré de jalousie envers Richard, excitant Conrad contre lui, et finalement quittant la Syrie malgré l'honneur et le devoir. Il est encore plus sévère pour le duc de Bourgogne, auquel il attribue sinon tous les torts, au moins les premiers torts dans ses querelles avec Richard, et pour les Français placés sous les ordres du duc, qui se conduisent à Acre comme des débauchés et non comme des pèlerins, et qui refusent à Richard de l'accompagner dans la glorieuse expédition de Jaffe : il fait à la mort presque subite du duc de Bourgogne et d'autres seigneurs français une allusion ironique où il semble la regarder comme la juste punition de ce refus.

Mais cette partialité, très naturelle chez un sujet de Richard et justifiée d'ailleurs en plus d'un cas, ne le rend aveugle ni pour les mérites de ses adversaires ni pour les côtés faibles de ceux qu'il soutient. On voit clairement en le lisant que si les querelles naissaient sans cesse entre les deux principaux contingents de l'armée croisée, la violence et l'arrogance du roi d'Angleterre les provoquaient aussi souvent que la méfiance de Conrad, la jalousie de Philippe ou la répugnance des Français à prendre les ordres d'un autre que de leur roi. Ambroise a supprimé volontairement plus d'un épisode de

ces querelles. « Il y eut, dit-il à propos de l'incident des bannières à Messine, bien des paroles injurieuses et folles; mais il ne faut pas écrire et conserver toutes les folies (v. 355). » De même quand Richard reçoit, évidemment fort mal, les envoyés de Philippe qui viennent le relancer en Chypre (v. 1893), et lorsque le duc de Bourgogne lui demande en vain de l'argent (v. 8174), « il se dit, remarque l'auteur, bien des paroles qui ne doivent pas être écrites ». Parfois nous regrettons sa réserve; nous aimerions qu'il nous eût communiqué le texte de la chanson *pleine de grant vilenie* (v. 11658) que le duc de Bourgogne avait composée contre le roi d'Angleterre et celui de la riposte de Richard; mais nous ne pouvons cependant que l'approuver et appliquer avec lui aux deux partis qui divisaient l'ost le nom de *gent desmesuree*. Ambroise est trop sincèrement dévoué à la cause sainte de la croisade, supérieure à toutes ces misérables querelles, pour ne pas comprendre et reconnaître que l'union était rendue impossible par des torts réciproques, bien qu'il en attribue la majeure partie aux Français. Ces Français avec lesquels, comme sujet et admirateur passionné de Richard, il se trouve sans cesse en opposition et dont il se complaît à relever certaines fautes, il sait d'ailleurs aussi leur rendre justice. Il les appelle *la gent fiere* (v. 5755); il mentionne avec une sincère admiration les exploits d'André de Brienne, d'Auberi Clément, de Guillaume de la Chapelle, de plusieurs autres, et surtout de l'incomparable Guillaume des Barres; il reconnaît que le roi Philippe, en attendant à Acre l'arrivée de Richard, s'était très bien comporté. Du moment que les gens même en qui il a peu de confiance méritent bien de la cause qui l'intéresse, il ne leur marchande pas les éloges.

Cette tendance à la fois équitable et partiale est surtout sensible dans la façon dont il parle du célèbre Conrad de Montferrat, l'ennemi personnel de Richard, qui fut soupçonné d'être l'auteur de son assassinat. Ambroise lui est fort hostile : non seulement, suivant ici un récit antérieur dont nous parlerons plus loin, il signale en la réprouvant sa conduite avec le roi Gui, l'accuse de bigamie et même de trigamie, et lui impute les procédés les plus déloyaux envers les assiégeants d'Acre, mais il montre tout le temps sous le jour le plus défavorable son amitié avec le roi de France et ses procédés envers Richard, et lui reproche des intrigues secrètes avec Salahadin. Toutefois il reconnaît qu'il avait eu *bon comencement* en Syrie (v. 2645 ss.), et, quand Richard, sur la désignation de l'ost tout entière, a consenti à le proclamer seul roi de

Jérusalem, Ambroise approuve cette décision, met dans la bouche du marquis des paroles exprimant les sentiments les plus élevés, et constate que sa mort fut l'occasion d'un deuil général : c'est qu'il comprend que Conrad était le seul homme qui, par son intelligence et ses talents militaires, pouvait sauver la Terre Sainte, tandis que le brave Gui de Lusignan, avec toutes ses excellentes qualités, était entaché de *simplece* (v. 9115) et manquait d'énergie (v. 2618)[1].

La partie du poème d'Ambroise consacrée aux Sarrasins est naturellement empreinte des mêmes sentiments. Il les regarde comme les ennemis de Dieu et les accable des pires injures[2]; il applaudit au massacre, ordonné par Richard, des 2500 prisonniers d'Acre, et en rejette toute la responsabilité sur Salahadin; mais en maint endroit il rend justice au courage et à l'endurance des infidèles et déclare que, s'ils étaient chrétiens, il n'y aurait pas de meilleurs guerriers. Il est en général malveillant pour Salahadin, mais il reconnaît cependant ses grandes qualités et répète le mot de l'évêque de Salisbury (v. 12139 ss.) d'après lequel un prince serait parfait s'il pouvait réunir les qualités de Richard et celles de Salahadin.

Au reste, les informations d'Ambroise sur les Sarrasins sont assez vagues et, contrairement au reste de son récit, parfois peu dignes de confiance, n'ayant pas été recueillies directement par lui-même. S'il les appelle *paiens*, *gent paiene*, il ne faut sans doute voir là qu'une expression traditionnelle, qui ne prouve pas qu'il les crût idolâtres, comme les auteurs des chansons de geste composées en France; c'est à une source étrangère qu'il a pris le trait, assurément erroné, d'une image de Mahomet peinte sur un étendard (v. 3369 ss.). Mais il raconte avec complaisance, à deux reprises (v. 6771 ss., 11653 ss.), de prétendues objurgations de Salahadin à ses hommes, auxquelles ceux-ci répondent en proclamant que les croisés et surtout le *meler* Richard sont invincibles. On trouve de pareils entretiens des Sarrasins vaincus dans la chanson sur la première croisade, et on pourrait croire qu'ils ont servi de lointains modèles à Ambroise, ici infidèle à son exactitude ordinaire; mais il est plus probable qu'il n'a fait que rapporter des bruits qui

[1] Il faut noter, dans le même ordre d'idées, les réserves qu'il ne manque pas d'exprimer lorsqu'il rapporte des bruits défavorables à ceux auxquels il est d'ordinaire hostile : ainsi sur la trahison du comte de Triple (v. 251 ss.), sur l'entente secrète de Philippe avec Tancré (v. 917 ss.).

[2] Voir à la Table des noms propres.

couraient dans l'ost et dont la formation s'explique sans peine (cf. v. 11658). C'est également à un bruit populaire qu'il a emprunté l'anecdote du feu sacré du jeudi saint 1192, dont l'apparition et la reproduction miraculeuse font prédire par Salahadin la perte prochaine de Jérusalem [1].

A part ces quelques circonstances sur lesquelles Ambroise ne pouvait être renseigné que d'une façon indirecte, à part aussi le grand épisode rétrospectif consacré aux événements de Syrie antérieurs au 8 juin 1191, le récit d'Ambroise est absolument véridique et digne de foi. Il forme, du côté occidental, la source la plus précieuse pour l'histoire extérieure et détaillée de la troisième croisade. Je dis pour l'histoire extérieure, car l'auteur était trop bas placé pour comprendre les ressorts internes qui déterminaient les mouvements des hommes et le jeu des événements. Il n'a su des traités conclus entre Richard, Philippe, Conrad, Salahadin, que les clauses les plus générales, celles qu'on communiquait à la foule. Il raconte les combats qui amenèrent la prise de Chypre, mais ne nous dit rien de la façon dont Richard organisa sa conquête. Des négociations si curieuses entre le roi d'Angleterre et Salahadin, qui faillirent aboutir au mariage de Safadin avec la sœur de Richard, il n'a connu que les fréquentes visites des envoyés sarrasins et les riches présents qu'ils apportaient et qui jetaient l'inquiétude dans le cœur des simples pèlerins, indignés à toute idée de conciliation avec l'infidèle. Il n'a approché d'assez près aucun des personnages de premier rang pour savoir quelque chose de précis de leur vrai caractère et de leurs mobiles intimes : il n'a vu que leurs gestes et leurs actions. Il a regardé la scène sans pénétrer dans les coulisses. Mais dans les limites de son information il se montre observateur non seulement sincère, mais intelligent. Il sait nous dire que les rancunes des Grecs et des Longuebards [2] de Sicile remontent au souvenir de la conquête de leur pays par Robert Guiscard et ses Normands; il peint en traits fort justes la façon de combattre des Turcs, pareille à celle des Parthes d'autrefois et des Tartares d'aujourd'hui; il apprécie dans Richard non seulement ses grands coups d'épée, mais ses très réels talents de tacticien et de stratégiste, dont il nous donne des preuves frappantes. Ses longs et nombreux récits d'épisodes

[1] Il est probable que dans la version primitive de l'anecdote il ne s'agissait que de cela : la prédiction ne s'étant pas réalisée et Salahadin étant mort l'année suivante, Ambroise l'aura modifiée en faisant prédire par Salahadin ou la perte de Jérusalem ou sa propre mort dans un bref délai.

[2] Sur ce mot, voir la Table des noms propres.

de siège ou de guerre sont clairs et animés, et le paraîtraient plus encore sans la monotonie de la forme rimée et l'ennuyeux emploi des formules toutes faites. Il sait choisir entre ce qu'il a vu lui-même et ce qu'il a entendu dire et ne raconte que ce qui vaut la peine d'être raconté. C'est ainsi qu'on remarquera qu'il ne dit pas un mot de la traversée de Marseille à Messine, qui n'offrit sans doute aucun incident remarquable, ni de ce qui se passa dans les nombreuses haltes des croisés. On ne trouve pas dans le récit qui émane directement de lui de ces anecdotes puériles qu'offre à mainte reprise l'écrit dont il a fait usage pour raconter la partie du siège d'Acre à laquelle il n'avait pas assisté. On ne pourrait lui reprocher que d'avoir raconté trop d'exploits sans conséquence de tel ou tel chevalier secondaire; mais il ne faut pas oublier que ces hauts faits avaient alors un intérêt tout vivant et que la plupart des guerriers ainsi mentionnés étaient de proches compatriotes du poète. Ce n'est pas d'ailleurs, semble-t-il, pour s'assurer la faveur d'aucun d'eux qu'il les loue : rien n'indique même qu'il ait adressé son œuvre à Richard, à qui elle aurait assurément dû plaire. C'est sur le public qu'il comptait pour le succès de son poème, et pour assurer ce succès il a cherché et il a réussi à être à la fois intéressant et véridique [1].

L'*Estoire de la guerre sainte* est donc une œuvre historique de grande valeur, qui fait honneur au brave et honnête pèlerin qui l'a rimée, sans prétention littéraire, mais non sans apporter au choix et à la disposition de ses matériaux une attention diligente. La découverte de ce poème aurait fait sensation dans le monde des historiens si le contenu n'en avait pas été connu depuis longtemps par la traduction latine. Même à côté de l'*Itinerarium Ricardi*, l'*Estoire de la guerre sainte* conserve, outre son intérêt philologique, le grand mérite de donner le récit dans sa forme originale et tel que l'a conçu l'auteur, et de nous transmettre les discours, les entretiens, les impressions passagères, les

[1] Tout ce qu'on pourrait peut-être lui reprocher, c'est l'omission de certains traits qui n'auraient pas été favorables à son héros. Ainsi il ne dit pas que la venue de Bérengère de Navarre à Messine était une offense pour Philippe, dont Richard avait promis d'épouser la sœur, et que la vraie raison de Richard pour retarder son départ fut le désir de célébrer son mariage avec cette princesse après l'embarquement du roi de France, ce qui n'empêcha pas celui-ci de faire, à Acre, l'accueil le plus courtois au roi et à la nouvelle reine d'Angleterre. Il ne dit pas un mot de la violence insultante dont Richard usa, après la prise d'Acre, envers le duc Léopold d'Autriche, et qui fut, indirectement et directement, la principale cause de sa captivité. Il est cependant difficile de croire que ces faits n'aient pas été connus d'Ambroise.

sentiments profonds des croisés de 1189, dans toute leur fraîcheur et leur naïveté. Elle a en outre ce grand prix d'être, — à part la chronique anglo-normande de Jordan Fantosme et la sèche relation en prose d'Ernoul, — le plus ancien texte d'histoire contemporaine écrit en français qui nous soit parvenu, Gaimar, Wace et Benoit n'ayant écrit que sur des époques bien antérieures à la leur et presque exclusivement d'après des sources latines. Malgré le caractère très peu personnel qu'Ambroise a donné à son récit et le rôle effacé qu'il a joué dans les événements, elle a, par le fait que l'auteur (à l'exception de l'épisode intercalaire) ne raconte que ce qu'il a vu, un caractère qui la rapproche des Mémoires; et, consacrée également à l'histoire d'une croisade par un témoin oculaire, elle doit prendre place désormais en tête des mémoires plus célèbres, mais postérieurs de quinze et de soixante-dix ans, que composèrent sur leurs expéditions d'Orient Geoffroi de Villehardouin, Robert de Clari et Jean de Joinville.

V. — LA TRADUCTION LATINE.

On est embarrassé de décider, au premier abord, si l'auteur de l'*Itinerarium Ricardi*, Richard, chanoine de la Sainte-Trinité à Londres, doit être considéré comme un honnête traducteur ou comme le plus effronté des plagiaires. Ce qui semblerait appuyer le premier jugement, c'est qu'un contemporain, qui devait être très bien informé, donne expressément l'*Itinerarium* pour une traduction du français, et cela sans avoir nullement l'air de vouloir faire une révélation désagréable au prétendu auteur. On lit à la fin du *Chronicon Terrae Sanctae*, récit de la guerre de 1187 et de la prise de Jérusalem, fait par un témoin oculaire, et continué de 1187 à 1191 à l'aide d'extraits du livre I de l'*Itinerarium* : « Post Pascha anno ab Incarnatione Domini 1191, rex Franciæ Philippus applicuit apud Achon, et non multo post, scilicet circa Pentecosten, venit rex Anglorum Ricardus; *quorum seriem itineris et quæ in itinere gesserunt seu ex qua occasione rex Philippus repatriavit si quis plenius scire desiderat, legat librum quem dominus prior Sanctæ Trinitatis de Londoniis ex gallica lingua in latinam tam eleganti quam veraci stilo transferri fecit*[1]. » M. Stubbs a montré par d'excellents raisonnements : 1° que l'auteur

[1] Martene et Durand, *Amplissima Collectio*, t. V, p. 577.

de la première partie du *Chronicon* n'était sans doute pas Raoul de Coggeshall, auquel on l'a attribué sans raison; 2° que la seconde partie avait été ajoutée après coup et n'était pas du même auteur [1]. « Mais, ajoute-t-il justement, il importe peu que le renseignement qui concerne l'*Itinerarium* provienne de l'abbé Raoul, de l'auteur de la première partie, ou d'un autre. Il est clair que l'écrivain qui l'a noté le croyait exact, et il n'y a aucune raison de supposer que c'est simplement une fiction due à la jalousie littéraire. Dire que l'auteur prétendu d'un livre l'a simplement traduit ou fait traduire *tam eleganti quam veraci stilo* serait un exemple de raffinement satirique au-dessus de la malice d'un écrivain du XIIIe siècle. » Il est très probable, en effet, que l'auteur de cette note tenait son renseignement du prieur même de la Sainte-Trinité, lequel n'avait nullement prétendu dissimuler que l'ouvrage qu'il avait fait exécuter par un de ses chanoines était une simple traduction du français.

Mais le prieur, notons-le bien, n'était pas lui-même l'auteur de l'*Itinerarium*. Cet auteur est un chanoine appelé Richard, comme nous l'apprend une notice du chroniqueur Nicolas Trivet, qui écrivait au commencement du XIVe siècle, et qui n'a pas d'ailleurs eu l'idée de suspecter l'originalité de l'*Itinerarium*. Nicolas Trivet a emprunté à ce livre le récit de la troisième croisade qu'il a inséré dans ses *Annales*, et au moment de tracer le portrait du roi Richard il s'exprime ainsi : « cujus mores corporisque formam Ricardus canonicus Sanctæ Trinitatis Londoniensis, qui itinerarium regis prosa et metro [2] scripsit secundum ea quæ ut ipse asserit præsens vidit in castris, per hunc modum describit [3]. » Les témoignages du *Chronicon Terrae Sanctae* et de Nicolas Trivet se confirment et se complètent l'un l'autre : le prieur de la Sainte-Trinité avait chargé un de ses chanoines, appelé Richard, de traduire en latin le poème d'Ambroise, et celui-ci s'en était acquitté avec autant d'élégance que de fidélité.

Des trois [4] manuscrits qui nous ont conservé en entier l'*Itinerarium*, aucun ne porte le nom de Richard; deux sont anonymes, le troisième attribue l'ouvrage à Gaufroi de Vinsauf, erreur qui s'est perpétuée jusqu'à ces derniers

[1] *Itinerarium..... regis Ricardi, edited by* W. Stubbs (Londres, 1864, in-8°), p. LV-LVIII.

[2] Voir ci-après p. XC.

[3] Trivet, édit. Hog, p. 116.

[4] M. Stubbs (p. LXXIV) dit avoir entendu parler d'un manuscrit de l'*Itinerarium* conservé chez sir Thomas Phillipps et qu'il lui a été impossible de voir. Il n'y a aucune trace, à ce que veut bien m'assurer M. P. Meyer, de l'existence de ce manuscrit à Cheltenham.

temps, et que M. Stubbs a parfaitement réfutée et expliquée[1]. On voudrait croire que dans une épître dédicatoire à son prieur, que les copistes auraient laissée de côté, Richard présentait son ouvrage comme une traduction; mais, malheureusement pour lui, il est évident que Nicolas Trivet a eu sous les yeux un manuscrit où Richard se nommait et où, loin de se donner comme un simple traducteur, il affirmait avoir été le témoin oculaire des faits qu'il raconte, c'est-à-dire que ce manuscrit contenait le prologue que donnent les nôtres, et où nous lisons : «Quod si Phrygio Dareti de Pergamorum eversione ideo potius creditur quia quod alii retulere auditum ille præsens conspexit, nobis etiam historiam Jerosolimitanam tractantibus non indigne fides debetur, qui quod vidimus testamur, et res gestas adhuc calente memoria stilo duximus designandas.» A la rigueur on pourrait supposer que c'est l'auteur français, nommé dans une épître dédicatoire perdue, que Richard fait ainsi parler; mais que dire de ce qui suit ? «At si cultiorem dicendi formam deliciosus exposcit auditor, noverit nos in castris fuisse cum scripsimus, et bellicos strepitus tranquillæ meditationis otium non admisisse.» Cette apologie faussement modeste, — car l'auteur s'est efforcé de donner à son style tous les ornements à la mode de son temps, — ne peut s'appliquer qu'à la forme latine de l'ouvrage. Richard prétend donc bien lui-même avoir écrit cet ouvrage en latin «dans les camps». Ce mensonge évident nous prouve qu'il a eu l'intention de se donner pour un témoin oculaire et un écrivain original, et qu'il n'est par conséquent, comme nous hésitions à le dire au début, que le plus impudent des plagiaires.

Mais comment se concilie cette usurpation avec le renseignement, donné visiblement sans malice, du *Chronicon Terræ Sanctæ*? Voici ce que nous serions enclin à supposer. Il existe ou il a existé[2] plusieurs manuscrits de l'*Itinerarium* ne contenant que le livre I; Giraud de Barri, Roger de Wendover, une continuation inédite de Guillaume de Tyr, ne font d'extraits que du même livre; le *Chronicon Terrae Sanctae* s'en tient également là, et ce n'est qu'arrivé à la première phrase du livre II qu'il renvoie à la traduction d'un ouvrage fran-

[1] Un manuscrit du livre I, que possédait Barth, portait comme nom d'auteur *Guido Adduanensis*. M. Stubbs a également montré l'inanité et l'origine possible de cette attribution, sur laquelle on a inutilement disserté. Sur tout ce qui concerne les manuscrits de l'*Itinerarium* et l'histoire littéraire de cet ouvrage, je ne puis que renvoyer à l'Introduction du savant éditeur anglais.

[2] Voir Stubbs, p. LXX.

critique. Ce n'est que quand Richard y renonce (et cela lui arrive souvent), quand il se borne à traduire littéralement son modèle, qu'il peut nous donner l'illusion de reproduire l'impression directe d'un témoin oculaire. Sa rhétorique nous fait, même sans la comparaison avec l'original, l'effet d'un placage extérieur jeté sur un fond préexistant. Je m'étonne que M. Stubbs ait voulu établir l'originalité de son auteur avec des remarques comme celle-ci : « Est-il concevable que le discours du roi Richard à ses matelots, dans l'aventure du dromon, puisse être une traduction, je ne dis pas d'une vraie relation des paroles prononcées par le roi, mais de n'importe quelles paroles qu'un homme dans son bon sens aurait pu lui prêter? Ce discours se compose d'une phrase raisonnable, puis d'un vers latin, enfin d'une imitation de formules d'actes légaux! De quelle éloquence imaginable cela peut-il être un échantillon? Cependant en latin l'absurdité n'est pas assez grande pour nous frapper désagréablement. » Je ne vois pas comment cela prouve que l'auteur latin a lui-même recueilli le discours de Richard et n'a pas arrangé à sa guise une indication qu'il trouvait dans son modèle; un tel farrago révèle, semble-t-il, tout le contraire d'un auteur original. Ambroise nous dit tout simplement que, les « galiots » n'osant pas monter à l'abordage du vaisseau sarrasin, « le roi jura son serment qu'il les ferait pendre s'ils se relâchaient et laissaient les Turcs leur échapper » (v. 2225-2228). C'est là-dessus que notre chanoine a construit sa mirifique harangue : « Qui fortiter exclamans suis dixit : Numquid navem intactam et illæsam sustinetis abire? Proh pudor! post tot triumphos exactos, irrepente desidia, ceditis ignavi? Nondum quiescendi tempus advenit, *dum restant hostes et quod sors obtulit ultro.* Noverit universitas vestra vos omnes in cruce suspendendos vel ultimis afficiendos suppliciis, si hos sustinueritis abire » (l. II, ch. XLII). C'est là ce qui s'appelle « orner sa matière », et l'exemple est typique, mais on pourrait en citer plusieurs à peu près pareils. C'est le procédé que nous retrouvons, poussé plus ou moins loin, chez tous les latinistes qui se sont donné pour tâche, du IXe au XIIIe siècle, de remettre en beau style soit les produits, barbares à leurs yeux, de l'époque mérovingienne, soit des compositions écrites avec trop de simplicité; c'est ainsi que trois auteurs différents, Baudri de Bourgueil, Guibert de Nogent et Robert de Reims, ont pris pour thème de leurs narrations, plus ou moins élégantes, la simple et sincère relation de la première croisade, désignée sous le nom de *Gesta peregrinorum.* Un bon rhétoricien comme Richard devait employer ce procédé, et

Quoi qu'il en soit, la découverte du poème d'Ambroise est venue confirmer d'une façon indiscutable l'assertion du *Chronicon Terrae Sanctae*. Jusque-là elle avait paru peu vraisemblable. M. Stubbs a consacré à la réfuter plusieurs pages de son Introduction, qui montrent dans quelles erreurs peut tomber la critique même la plus perspicace quand elle ne s'appuie pas sur des faits. Je ne me complairais pas à rapporter l'argumentation de l'éminent historien si elle ne fournissait l'occasion de quelques remarques qui méritent peut-être l'attention de ceux qui ont à s'occuper de discussions du même genre.

« Il est impossible, dit l'auteur dès le premier mot, que l'ouvrage soit une traduction. » En effet : 1° le style en est trop différent de celui d'aucun ouvrage français, en prose ou en vers, du XIIIe ou même du XIVe siècle; 2° il est rempli de citations de la Bible ou de poètes et de prosateurs latins que n'a jamais pu admettre un écrivain français et que, s'il les avait admises, le traducteur n'aurait jamais pu remettre précisément dans leur forme originale; souvent ces citations et ces réminiscences sont incorporées au texte de façon à en être inséparables; 3° il y a des inversions de sens, des jeux de mots, de petites expressions proverbiales qui prouvent ou que le livre est un ouvrage original, ou que le traducteur a eu plus de part que l'auteur supposé à la forme donnée aux détails; 4° il y a dans les récits des combats et dans la peinture des souffrances de l'armée une exaltation et en même temps une prolixité qui auraient lassé la patience de tout traducteur: « Seul un homme à la fois témoin et auteur a pu soutenir son enthousiasme à travers ces descriptions, qui sont pour le fond ce qu'il y a de plus ennuyeux et pour la forme ce qu'il y a de plus animé dans le livre »; 5° « les passages où les manuscrits diffèrent par des additions ou des omissions ne sont pas compatibles avec l'hypothèse d'après laquelle l'ouvrage serait une traduction, tandis qu'ils s'expliquent d'une manière satisfaisante dans l'hypothèse contraire ». J'avoue ne pas comprendre ce dernier argument, et je dirai seulement que la comparaison du français permet aujourd'hui en plus d'un cas de reconnaître ce qui, dans les manuscrits latins, a été ajouté ou omis par les scribes. Quant aux autres arguments, ils pouvaient produire un certain effet *a priori :* on voit comment les faits les ont réfutés. Le travail de Richard a justement consisté à ajouter à un simple et naïf original tous les ornements, tous les oripeaux, tous les caparaçons du beau style latin tel qu'on se le représentait alors. Mais c'est précisément ce style pompeux et prétentieux qui aurait dû mettre en garde le jugement du

fidèlement sur un récit écrit dans une langue étrangère, au lieu qu'un traducteur en prose a pu sans grand'peine reproduire parfaitement son original. Nous prenons presque au hasard le chapitre qui nous servira d'exemple :

AMBROISE, v. 605-626[1].

Quant li dui rei arrivé furent,
Li Grifon puis en pais s'esturent;
Mais li Longuebart estrivouent,
E noz pelerins maneçouent
Que lor trés lor detrenchereient
E lor aveirs en portereient;
Car de lor femmes se doterent,
A cui li pelerin parlerent;
Mais teus le fist por eus grever
Qui n'i deignast rien achever.
Li Longuebart e la commune
Eurent toz jorz vers nos rancune
Por ço que lor pere lor distrent
Que nostre anceisor les conquistrent;
Si ne nos poeient amer,
Ainz nos cuidouent afamer[4].
Nel firent por nos sushaucier[5],
Que il firent lor tors haucier
E les fossez plus parfont faire :
Iço empeira mout l'afaire,
E les tençons et les manaces
Qui levouent en plusors places.

ITINERARIUM, l. II, ch. XIV[2].

Griffonum, dum reges *tanta cum virtute* viderent appulsos, *in parte* repressa est arrogantia, *quippe qui se perpenderent virtute inferiores et gloria*. Longobardi vero *contumaciter murmurantes* contendere non cessabant conviciis et opprobriis lacessere nostros, tentoria se comminantes invasuros *ut eos occiderent et* res suas diriperent. Zelo quidem ducebantur super uxoribus suis, cum quibus nonnulli peregrinorum colloquebantur, pocius ad ipsos irritandos maritos quam ad perpetrandum adulterium. Hac itaque occasione et invidia perturbati Longobardi cum communa[3] civitatis semper *in quantum licuit* nostris erant infesti, *maxime* pro eo quod ab antecessoribus suis se didicerant olim a nostris fuisse subjugatos, unde quanta poterant nobis procurabant incommoda, et turrium exaltabant propugnacula, et altioris profunditatis fossas *ambientes* perfodere. Præterea ad incitandum animorum impulsum frequentissimis provocabant conviciis et dehonestabant contumeliis.

Une comparaison suivie entre le poème d'Ambroise, tel que nous l'a conservé l'unique manuscrit, et la traduction latine offre de l'intérêt à plusieurs points de vue. D'une part, la traduction, qui s'appuyait sur un manuscrit tout à fait contemporain du poème, nous indique souvent une leçon meilleure que

[1] J'ai introduit dans le texte quelques très légères modifications orthographiques qui le rapprochent de sa physionomie originale; j'ai fait de même, soit dit en passant, pour plusieurs des citations données dans cette Introduction.

[2] J'ai imprimé en italique les mots ajoutés par Richard; on voit qu'ils ne font qu'amplifier le texte sans rien y ajouter.

[3] Mot visiblement pris à la rime française.

[4] Vers non traduit, je ne sais pourquoi.

[5] Cette tournure ironique n'a pas été traduite ni peut-être comprise.

celle du nôtre, et permet même d'en combler des lacunes plus ou moins importantes. D'autre part, il est curieux de signaler les contresens et les méprises dont s'est rendu coupable un traducteur si voisin, de toute façon, de l'original. Enfin il y a dans la version latine un certain nombre de changements, de suppressions et d'additions qui paraissent bien du fait du traducteur, et dont il peut être intéressant de rechercher la cause ou les sources.

Mais pour procéder à cette comparaison il faut d'abord se rendre compte de la composition de l'*Itinerarium*. Richard de la Sainte-Trinité a modifié l'ordre suivi par Ambroise. Celui-ci raconte les événements auxquels il a pris part dans leur succession même, telle qu'il l'a vue se dérouler. Après un bref exposé des causes et des préparatifs de la croisade, il suit constamment la marche du roi Richard, d'Angleterre à Messine, de Messine à Chypre et à Acre, d'Acre à Acre, où il se rembarque, à travers toutes les étapes de la guerre. Seulement, au moment de la première arrivée du roi en Syrie, il intercale une grande parenthèse, où il résume l'histoire de la Terre-Sainte depuis l'avènement de Gui de Lusignan et celle du siège d'Acre jusqu'à ce moment; ici il n'est plus témoin oculaire, mais suit en partie des récits oraux, en partie une source écrite. Richard de la Sainte-Trinité a disposé autrement sa matière. Dans son livre I, il raconte les causes de la croisade, l'expédition de Frédéric (dont Ambroise ne disait à peu près rien), et l'histoire de la Terre-Sainte et du siège d'Acre jusqu'à l'arrivée de Richard, d'après la même source qu'Ambroise, mais non d'après lui. Puis, au début du livre II, il prend, après une phrase de raccord, le récit du poète français et le suit jusqu'au bout, en supprimant naturellement la grande parenthèse qui répond, dans ce récit, à une partie de son livre I. Ainsi ce n'est que dans ses livres II-VI qu'il suit fidèlement le poème; le livre I en est plus ou moins indépendant. Il est donc bon d'examiner les deux parties séparément, et il est naturel de commencer par celle qui se prête à une comparaison suivie avec l'original.

L. II, ch. I. Phrase de raccord, correspondant à peu près au v. 4529.

Ch. II = v. 35-58. Richard amplifie son original par des considérations pieuses; il ajoute à la cessation des réjouissances dans la chrétienté occidentale celle des querelles et des procès.

Ch. II = v. 59-166. Le traducteur abrège ce qui concerne Henri II et Richard. Il assure que l'archevêque de Tyr avait été envoyé spécialement à

Henri II; mais ce doit être par orgueil national, car il ne sait pas plus qu'Ambroise le nom de cet archevêque, qui était le célèbre Guillaume. Le motif donné à la croiserie simultanée des deux rois — la peur de chacun d'eux que l'autre n'envahît ses terres en son absence — est très vraisemblable; mais, à cause de cela précisément, il peut avoir été imaginé par le traducteur.

Ch. IV = v. 167-180. Richard ajoute le lieu et la date de la mort de Henri II et le lieu de sa sépulture.

Ch. V = v. 181-228. Le traducteur ajoute beaucoup de renseignements précis sur le couronnement de Richard, la mention des massacres de juifs qui le suivirent de près, et un long éloge du roi, où il le met au-dessus d'Achille, d'Hector, de Roland, de Titus, de Nestor et d'Ulysse, mais qui contient un portrait physique intéressant, et tracé, sans doute, d'après des souvenirs personnels.

Ch. VI = v. 229-302. Détails sur des visites de Richard à Saint-Edmond et à Canterbury; noms des évêques institués par lui; Guillaume de Longchamp est fait chancelier et grand justicier. — *Dreues* est traduit bizarrement par *Druellos*.

Ch. VII = v. 303-346. Richard compte cent huit navires au lieu de cent sept.

Ch. VIII = v. 347-364. Le traducteur ajoute, évidemment d'après une source officielle, l'itinéraire de Richard de Tours à Vézelai (par Azai[1], Montrichard, Selles, la Chapelle-Dan-Gillon[2], Donzi).

Ch. IX = v. 365-448. Ici encore nous trouvons dans le latin l'itinéraire de Richard, de Vézelai à Lyon (par Corbigni[3], Moulins-Engilbert, Mont-Escot, Toulon, le Bois-Sainte-Marie, Beaujeu[4], Villefranche).

Ch. X = v. 449-510. Tandis qu'Ambroise dit qu'après la rupture du pont les pèlerins passèrent le Rhône avec beaucoup de peine dans de petites barques, le latin raconte que Richard fit construire un pont de bateaux.

(1) C'est du moins ainsi que M. Stubbs interprète le *Laizi* ou *Luzi* des manuscrits; cela paraît douteux, Azai n'étant pas entre Tours et Montrichard.

(2) On écrit à tort *d'Angillon*.

(3) *Sanctum Leonardum de Corbenai.*

(4) Il faut lire *Beljiu* pour *Belivi* et traduire par *Beaujeu* et non par *Belleville*.

Comme le texte français ne prête à aucune équivoque, il faut croire que le chanoine de Londres a recueilli ici le souvenir inexact de quelque pèlerin.

Ch. XI = v. 511-534. Ici Richard a commis sur Rise (nom qu'il semble avoir pris pour celui d'une contrée et non d'une ville, et où il n'a pas en tout cas reconnu l'antique Rhegium), et sur Agoland un plaisant contresens, qui est relevé à la Table des noms propres. Le chanoine de Londres était plus familier avec les poètes latins qu'avec les chansons de geste.

Ch. XII = v. 535-558. La dernière phrase, qui, malgré sa longueur, ne contient qu'un développement naturellement suggéré, est ajoutée.

Ch. XIII = v. 559-604. A noter la traduction du proverbe *Tel te vei, tel t'espeir* par (*vulgo namque dicitur*) : *Qualem te video, talem te spero*. Le traducteur ajoute de son cru une réflexion sur l'impression produite par la trop grande simplicité du roi de France, et quelques détails, faciles à imaginer, à la description de l'arrivée de Richard. En revanche il supprime ce que dit Ambroise, dans les derniers vers, du mécontentement causé par ce fait aux « Griffons » et aux « Longuebards ».

Ch. XIV = v. 605-626. C'est ce chapitre qu'on a imprimé ci-dessus en regard du texte d'Ambroise.

Ch. XV = v. 627-644. Richard omet le nom d'*Emme*, donné à la marchande de pain (sans doute uniquement pour la rime).

Ch. XVI = v. 645-830. Le traducteur a conservé à Jordain *del Pin* la forme française de son surnom (Roger de Howden l'appelle *de Pinu*). On ne peut méconnaître l'écho des rimes de l'original dans cette phrase : « Rex Ricardus uno impetu citius occupaverat Messanam quam quilibet presbyter cantasset matutinas; » Ambroise : *Plus tost eurent il pris Meschines C'uns prestre n'a dit ses matines*. Au reste, Richard exagère l'intimité des Français et des gens du pays, qui, dit-il, *velut unum efficiebant populum*. — Au v. 779, le *palatium* du latin prouve qu'il faut lire *le paleis* et non *les paleis* (voir la traduction). Le latin explique beaucoup plus clairement que notre poème la prise de la ville, et donne des détails qui ne sauraient être inventés; il doit y avoir dans notre manuscrit une lacune de quelques vers après le v. 792.

Ch. XVII = v. 831-866. L'auteur paraphrase le texte de façon à présenter la conduite de Philippe sous un jour plus défavorable.

Ch. XVIII = v. 867-890. La traduction s'arrête à la douzième ligne de ce chapitre. Les vingt-quatre lignes qui suivent dans le latin n'ont rien qui leur corresponde dans notre manuscrit; c'est sans doute une lacune de celui-ci, car ce qui est raconté dans ces lignes, — la nouvelle querelle de Philippe et de Richard, et la menace de ce dernier de partir seul pour la Syrie, — est tout à fait dans le ton du récit d'Ambroise et se trouve confirmé par d'autres historiens.

Ch. XIX-XX = v. 89-1976. Ces deux chapitres doivent être réunis, parce que le traducteur a légèrement interverti l'ordre du récit français. Il donne sur la situation de Mategrifon des détails qui ne sont pas dans le français. La dernière phrase du latin indique sans doute ce qui manque à notre manuscrit entre les v. 974 et 975 (la lacune, attestée par l'absence d'une rime, doit être placée là plutôt qu'entre 975 et 976).

Ch. XXI = v. 977-1052. Ambroise donne sur les deux messagers envoyés par Tancré à Richard et sur les prélats qui négocièrent la paix entre les deux rois (v. 1007 ss.) des indications précises qui sont omises par Richard. En revanche, l'*Itinerarium* est seul à dire que le roi d'Angleterre partagea avec Philippe l'argent donné par Tancré et même la dot de sa sœur, restituée par le roi de Sicile. Aucun autre historien ne mentionne ce fait, et il semble plutôt contredit par les v. 1024-1026 d'Ambroise; il est possible que le traducteur l'ait ajouté de son chef pour faire honneur à Richard, de même qu'il ajoute à la fin, — en citant un vers de Perse, — une réflexion désobligeante pour Philippe.

Le chapitre XXII de l'*Itinerarium* manque dans l'*Estoire de la guerre sainte*. Il raconte l'entrevue qui eut lieu entre Richard et Tancré, et dont le récit. confirmé d'ailleurs par d'autres historiens, ne doit manquer que par hasard dans notre manuscrit. Il est seulement singulier que le texte latin dise de Catane que *medio spatio sita est inter Messanam et Palermum;* il y a peut-être là une méprise du traducteur.

Ch. XXIII = v. 1053-1080; ch. XXIV = v. 1080-1108. Traduction exacte, sauf quelques ornements; la remarque d'Ambroise, *Ge fui al mangier en la sale*, est omise, comme beaucoup d'autres analogues.

Le chapitre XXV, racontant une rixe entre les gens de Richard et les Pisans et les Génois, manque, par omission, dans notre manuscrit.

Ch. XXVI = v. 1109-1200. On remarque dans ce chapitre l'addition de quelques détails, que Richard de la Sainte-Trinité a pu connaître à Londres: le retour d'Aliénor par Salerne, le commandement de la flotte donné à Robert de Turnham; Richard accuse explicitement, ce que ne fait pas Ambroise, Gilbert de Vascœuil de trahison. Notons encore la définition des *dromons*.

Ch. XXVII = v. 1201-1312. Les détails (p. 179) sur la situation géographique de la Crète et sur le mont *Camelus* (?) sont pris à une autre source; la disposition des rimes des v. 1267-1268 prouve que ces détails n'ont pu figurer dans le poème français.

Ch. XXVIII = v. 1313-1354. Les renseignement donnés à Richard par les gens du navire qu'il rencontra (p. 181) sur ce qu'avait fait le roi de France depuis son arrivée devant Acre ne se trouvent nulle part dans le poème d'Ambroise; ils proviennent sans doute de la même source à laquelle Ambroise et Richard ont puisé pour l'histoire du siège d'Acre antérieure à l'arrivée de Richard.

Ch. XXIX = v. 1355-1400. Ambroise ne nomme pas l'empereur de Chypre, et son traducteur ne le nommait pas non plus, car les mots *Cursac nomine* manquent dans le plus ancien manuscrit et ont été ajoutés par un scribe d'après d'autres sources [1].

Ch. XXX-XXXI = v. 1401-1427. Cet endroit est très altéré et mutilé dans notre manuscrit du poème français; le récit beaucoup plus clair et détaillé de l'*Itinerarium* doit ici remplacer l'original.

Ch. XXXII = v. 1428-1564. Après le dernier vers il s'en est perdu dans notre manuscrit quelques-uns, dont le contenu (débarquement des reines à Limeçon) nous est rendu par la dernière phrase du latin.

Ch. XXXIII-XXXIV = v. 1565-1734. Il n'y a que des divergences insignifiantes; notons seulement que le traducteur supprime ce que dit Ambroise de la haute noblesse et des puissants parents de Gui de Lusignan.

Ch. XXXV = v. 1735-1760. Le chanoine de Londres a eu des renseigne-

[1] Ces mots manquent aussi dans les éditions de l'*Itinerarium* antérieures à celle de M. Stubbs. Par une plaisante méprise, le rédacteur de la *Bibliothèque des Croisades* (t. VIII, p. 85) dit que l'auteur de l'*Itinerarium* appelle l'empereur de Chypre *Guenelon*, à cause du passage où il est dit qu'il surpassait *Guenelonem proditione* (pris du v. 1388 d'Ambroise).

ments particuliers sur le mariage de Richard : il sait qu'il eut lieu le jour de saint Pancrace, et connaît le nom des trois évêques qui y assistèrent.

Ch. XXXVI = v. 1761-1832. Au début de ce chapitre, on remarque la mention du maître de l'Hôpital comme intermédiaire de la paix, qui n'est pas et n'a pas dû être dans Ambroise : c'est encore une information que Richard aura eue indépendamment.

Ch. XXXVIII[1] = v. 1833-1962. Il faut noter que le traducteur a complètement omis les v. 1879-1906, qui racontent l'invitation pressante de le rejoindre adressée par Philippe à Richard.

Les chapitres XXXIX-XLII, qui terminent le livre II, correspondent aux v. 1963-2298 du français. On n'y trouve guère de différences notables. La date du vendredi après la Saint-Augustin pour la reddition de Kyrsac (p. 203) paraît prise, comme d'autres renseignements du même genre, à un itinéraire de Richard. On pourrait croire que le passage sur Pierre des Barres et son entretien avec les gens du vaisseau sarrasin (p. 205) se trouvait dans le français et manque dans notre manuscrit; mais en examinant attentivement le contexte de nos deux récits on voit qu'il n'en est rien, et que ce morceau, qui contredit la narration d'Ambroise, a été ajouté par le traducteur, sans doute d'après une information particulière.

L. III, ch. I-III = v. 2299-2386. La forme *Kahadini* (A, B) au lieu de *Techehedini* (C) est attestée par le français *Quahadin* : (voir à la Table des noms propres). La première partie du chapitre III, relative à l'entente des Pisans avec Richard, manque dans le français.

C'est ici qu'Ambroise ouvre dans son récit la grande parenthèse (v. 2387-4568) où il raconte les événements de Syrie antérieurs à l'arrivée de Richard. L'auteur de l'*Itinerarium* n'a pas, comme Ambroise, à *entrerompre* et à renouer le fil de sa narration; il la continue tout droit. — Dans le chapitre IV de son livre III, il reprend d'abord quelques renseignements donnés aux v. 4531-4550 du poème français, puis le rejoint tout à fait au v. 4569 et ne l'abandonne plus jusqu'à la fin du livre. Il serait fastidieux de poursuivre désormais

[1] M. Stubbs, — ou plutôt Gale, qu'il a suivi pour la numérotation des chapitres, — a oublié le n° XXXVII.

la comparaison chapitre par chapitre. Je me bornerai à signaler les quelques divergences qui m'ont paru offrir un certain intérêt.

Le nom de la maladie de Richard est, dans le latin, *arnoldia* (p. 214), et plus loin *arnaldia* (p. 363). Le manuscrit français porte, au premier passage, *leonardie* (v. 4608), au second (v. 9650), *len naudie* (que j'ai corrigé, d'après le premier, en *leonardie*). La mesure des vers ne permet pas d'admettre une forme correspondante au mot latin; je crois qu'il eût mieux valu, dans les deux cas, lire *la renardie :* il semble que ce mot, signifiant «alopécie», ait été altéré en *renaldie*, et que les Anglais aient entendu *l'arnaldie* au lieu de *la renaldie*[1].

On a relevé à la Table des noms propres (au mot Mare) l'erreur du traducteur qui a traduit *cil* (*de la Mare*) par *illi* au lieu d'*ille* (v. 4733-4734); mais après les noms mentionnés dans le poème il en ajoute une quinzaine (p. 217) qui devaient certainement s'y trouver aussi; car d'une part plusieurs des personnages qui les portent se retrouvent plus loin, et d'autre part on reconnaît que la formation de plus d'un couple a été amenée par la rime. — Le traducteur a transposé les v. 5041-5066, qui lui auraient fourni son chapitre XIV et dont il a fait le chapitre XX; il aide d'ailleurs à combler une lacune du manuscrit dans ce passage (voir ci-après, p. 388). — Le chapitre XVIII du latin manque dans le français, où il devrait se placer après le v. 5224. Il est indispensable au récit et faisait certainement partie de l'original.

Le livre IV suit fidèlement le poème du v. 5358 au v. 7760, sans qu'il y ait à remarquer aucune différence de quelque importance. On trouvera dans la traduction française l'indication de quelques passages où le latin a permis de corriger la leçon du texte ou d'en combler des lacunes. — En revanche on constate au chapitre XIX un contresens du traducteur qui a mis la critique historique dans un embarras que dissipe la connaissance de l'original français[2].

Il n'y a pas non plus grand'chose à remarquer sur le l. V (v. 7761-10136).

Le chapitre XIX manque dans le français : il raconte comment Richard alla

[1] *Arnaldia* se retrouve dans Roger de Howden et dans Bromton. Le mot *renardie* au sens d'«alopécie» est attesté en français au XIVe siècle (voir le Dictionnaire de M. Godefroy), et nous savons que la maladie de Richard et de Philippe fit tomber leurs cheveux.

[2] Voir à la Table des noms propres l'article Guarnier *de Napes*.

d'Escalone regarder les fortifications de Gaza et du Daron, et il devrait se trouver après le v. 8442.

Les quatre chapitres XXX, XXXI, XXXII, XXXIII manquent dans notre manuscrit; ils devraient se trouver après le v. 8972; ils racontent quelques menus événements des 16, 22, 28, 29 avril et 2 mai 1192 (notamment le combat de Richard contre un sanglier), et il n'y a aucune raison de les considérer comme ajoutés par le traducteur[1]. Notons encore l'omission, dans notre texte du poème (après le v. 10188), du court et insignifiant chapitre LIII (il s'agit d'une première parcelle de la vraie croix offerte à Richard).

Le livre VI et dernier est non moins fidèlement traduit que les précédents. Je ne vois guère à relever qu'un contresens à la fin du ch. XXXVI : Ambroise dit que Richard, voulant racheter Guillaume de Préaux, *Laissa dis Sarrazins de pris, Qui mout rendissent grant avoir, Por le cors Guillaume ravoir* (v. 12268-12270), c'est-à-dire «abandonna dix Sarrasins de valeur, qui auraient rapporté [par leur rançon] beaucoup d'argent, pour ravoir la personne de Guillaume»; Richard de la Sainte-Trinité traduit bizarrement (n'ayant pas compris qu'il fallait une virgule après le v. 12269) : *Decem ex nobilioribus Turcis dimisit liberos, qui quidem infinitæ summam pecuniæ pro eodem Willelmo gratanter impendissent retinendo.* — Les deux phrases sur l'embarquement des deux reines et sur la date de celui de Richard (ch. XXXVII), qui ne sont pas dans le poème, manquent également dans les deux plus anciens manuscrits de l'*Itinerarium* et ont été ajoutées dans le troisième d'après Raoul de Dicet.

La fin de l'*Itinerarium*, dans l'édition de M. Stubbs, est donnée d'après le manuscrit C, bien à tort, car la comparaison de notre poème montre que le vrai texte est incontestablement celui des deux plus anciens manuscrits, A et B, et tout ce qui est ajouté dans C est emprunté presque textuellement à Raoul de Dicet. Je ne crois pas inutile de donner d'après A B la fin de l'œuvre de Richard de la Sainte-Trinité, que l'on comparera aux vers 12301-12352 d'Ambroise.

Ignarus quidem quantæ ipsum manebant tribulationes et angustiæ, quot esset experturus adversitates per proditionem olim demandatam in Franciam, unde machinatum est ut ab

[1] L'indication du 16 avril pour la fête de saint Elphège doit provenir de celui-ci. Roger de Glenville (ch. XXXII) n'est mentionné qu'ici.

iniquis nequiter insidiantibus comprehenderetur, nihil tale suspicans, in obsequio Dei et laboriosa peregrinatione. O quam meritis inæquali recompensatione retribuebatur ei quod pro generalitatis negotio laboraverat anima ejus! Et jam occupabatur hereditas ejus, cum expugnarentur nefarie castra ejus in Normannia, crudeliter grassantibus æmulis ejus sine causa, nec nisi redemptus relaxatus est ab iniqua captione ab imperatore Alemanniæ. Cujus occasione redemptionis ut ad summam multiplicaretur census, in omni gente sua fiebat collecta plurima et distractio variarum rerum. Accipiebantur enim ab ecclesiis calices et vasa aurea et argentea in usus ecclesiasticos sacrata quibus poterant utcunque carere monasteria. Nec hoc quidem secundum Patrum decreta erat illicitum[1], immo maxime necessarium, cum nunquam sanctorum quisquam vel sanctarum, quorum numerus est innumerabilis hominibus, tanta fuerit, vita superstite, pro Deo angariatus injuria ut rex Ricardus in captivitate Ostericia necnon et Alemannica. Qui tot Turcorum celebris fuerat triumphis nefarie circumvenitur a suæ fidei fratribus, et ab his qui simul cum ipso christiana professione solo nomine censentur comprehenditur. O quam vere timendæ sunt occultæ magis insidiæ quam manifestæ discordiæ, juxta illud : *Facilius est vitare discordem quam declinare fallacem!* Proh nefas! cui non poterant resistere omnes adversarii ejus, quem totius imperii Soldani contractæ copiæ non prævaluerant debellare, nunc ab ignobili hoste concluditur, et in Alemannia retinetur. O quam gravissimum est agi nutibus alienis in libertate educatis![2] Sed et ex illa captione solita Dei clementia, sua industria, et suorum cura fidelium, mediante ære multo quia sciebatur multum posse, tandem libertati dimissus est[3]. Solo denique restitutus natali et regno patrum, in brevi dissidentia regna pacificavit ad votum[4]. Postea transfretans in Normanniam, æmuli sui, scilicet regis Franciæ, justo liberiores excursus se paravit retundere, cujus etiam impetus crebris rejiciens repulsionibus, alienatum jus suum cum augmento quoque in hasta recuperavit et gladio[5].

On voit par cette comparaison que le travail de Richard de la Sainte-Trinité a bien été celui d'un traducteur : ce qu'il a ajouté à notre texte est de pure forme, sauf un très petit nombre de renseignements, qu'il a dû puiser à une source officielle (itinéraire de Richard), et dont aucun n'atteste sa présence sur les lieux des événements. Il est même évident que, s'il avait été témoin oculaire, il lui eût été impossible de ne pas ajouter à son original quelque détail ou quelque nom, ce qu'il ne fait jamais : sur aucun personnage, sur aucun fait, il ne sait absolument rien de plus que sa source. Il a donc voulu

[1] Ce membre de phrase est ajouté par le traducteur.

[2] Cette phrase et les trois précédentes sont du fait du traducteur.

[3] Il est curieux que Richard donne ici la traduction des deux vers 12329-12330, omis dans notre manuscrit et qu'il nous permet de restituer avec grande vraisemblance (voir ci-dessous, p. 463), tandis qu'il ne traduit pas les deux vers suivants.

[4] Ce membre de phrase n'est pas représenté dans le français.

[5] Le traducteur s'arrête au v. 12337, laissant de côté la réflexion qui suit et la date finale.

abuser ses contemporains, et il a jusqu'à ce jour abusé la postérité, en se donnant pour le compagnon de pèlerinage du roi d'Angleterre et en effaçant de son livre le nom du véritable pèlerin dont il traduisait l'ouvrage.

La question du rapport de Richard avec Ambroise est beaucoup plus compliquée pour ce qui regarde le livre I de l'*Itinerarium*. Comme elle ne peut se résoudre sans l'examen de la source commune à laquelle tous deux ont puisé, il est indiqué de l'étudier dans un paragraphe spécial.

VI. — L'HISTOIRE DU SIÈGE D'ACRE
JUSQU'À L'ARRIVÉE DES ROIS DE FRANCE ET D'ANGLETERRE.

Ambroise, comme nous l'avons vu, suit dans son récit, depuis le commencement de l'expédition, la marche du roi Richard. Mais après nous avoir raconté le débarquement du roi d'Angleterre à Acre, où était déjà le roi de France, il ouvre (v. 2387 ss.) une grande parenthèse qu'il signale lui-même en ces termes : « Nous laisserons pour le moment ce récit, . . . nous ne nous occuperons plus des deux rois et de leur arrivée, dont j'ai tant parlé que je les ai amenés à Acre . . . . . Je veux interrompre ce sujet et briser ici mon fil; mais il sera renoué et rattaché plus tard. Les rois ne vinrent pas en effet au siège les premiers, mais les derniers, et Ambroise veut faire entendre et savoir . . . comment la ville d'Acre avait été assiégée. Il n'en avait rien vu, et n'en sait que ce qu'il en a lu. » Et après avoir dit quelques mots de ce qu'avait fait le roi Philippe depuis son arrivée[1] et raconté celle du roi Richard, il clôt la parenthèse par une remarque du même genre que celle qui lui avait servi à l'ouvrir (v. 4557 ss.) : « Je vais maintenant suivre l'histoire et rejoindre ma matière en racontant le siège d'Acre. Ambroise veut achever son conte, fournir complètement sa carrière, renouer et rejoindre son nœud . . . . . et rapporter tout ce qu'il se rappelle de l'histoire, et la prise d'Acre, telle qu'il la vit de ses yeux. »

Il résulte du premier de ces passages qu'Ambroise s'est servi pour cette partie de son récit, relative à des événements dont il n'avait pas été le témoin,

[1] Ce qu'il en dit est très peu de chose; cf. ci-dessus p. LXXI et ci-dessous p. LXXXIV.

d'une relation écrite. Constatons d'abord que ce document ne nous est pas parvenu. Les sources que nous possédons pour l'histoire du siège d'Acre sont assez nombreuses [1]; aucune ne répond à celle que nous recherchons ici. Nous avons à nous demander ce que comprenait le document en question, où et quand il avait été rédigé, s'il était écrit en français ou en latin, et si d'autres qu'Ambroise l'ont utilisé.

Le principal élément de cette recherche est dans la comparaison des v. 2419-4550 d'Ambroise et du morceau correspondant de l'*Itinerarium*.

Comme nous l'avons déjà remarqué, le livre I de l'*Itinerarium* est avec l'*Estoire de la guerre sainte* dans un rapport tout autre que le reste de l'ouvrage latin. Ce qui dans le poème d'Ambroise forme une grande parenthèse rétrospective a été placé par Richard en tête de son récit; mais en outre il ne s'agit pas ici, comme dans les livres II-VI, d'une simple traduction. Le chanoine de la Sainte-Trinité raconte d'abord l'histoire de Salahadin, qui n'est pas dans Ambroise, puis la destruction du royaume de Jérusalem, avec beaucoup plus de détails que le poème francais [2]; il n'emprunte pas non plus à celui-ci le récit des premiers préparatifs de la croisade, et enfin il intercale (ch. XVIII-XXIV) toute une histoire de l'expédition de l'empereur Frédéric, dont je n'ai pas ici à rechercher les sources, et qui est totalement inconnue à Ambroise. Ce n'est qu'à partir de la fin du ch. XXVII que les deux récits peuvent se prêter à la comparaison.

Avant d'aborder cette comparaison, il faut dire un mot du morceau qui précède dans le poème français l'endroit où il rejoint le texte latin (v. 2815). C'est une courte histoire des événements antérieurs à la délivrance de Gui de Lusignan. Je ne pense pas qu'elle fût contenue dans le «livre» qu'a suivi Ambroise pour l'histoire du siège : elle paraît reposer sur des récits oraux, dans lesquels la conduite du comte Raimond de Triple était présentée sous un jour odieux [3]. La conquête du royaume de Jérusalem et de la ville elle-même par

[1] L'histoire du siège d'Acre a été racontée d'après l'utilisation critique de toutes les sources par M. R. Röhricht dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, 1876, t. XVI, p. 483-524. Ne faisant pas ici d'histoire, je me borne à renvoyer à cet excellent travail et aux ouvrages qui y sont cités.

[2] Sur l'histoire de Salahadin dans l'*Itinerarium*, voir mes remarques dans le *Journal des Savants*, 1893, p. 286.

[3] Le lieu où fut livrée la bataille qu'on appelle communément de Tibériade ou de Hittin est désigné par Ambroise comme *la Mareschaucie*, par Richard comme *Marescallia;* cet accord ne prouve pas nécessairement qu'ils aient eu la même source.

Salahadin est ensuite très brièvement rappelée; la prise d'Escalone est seule racontée avec quelque détail.

D'après Richard (chap. xxv), dont le récit est confirmé par des documents authentiques, Gui se fit délier par l'Église du serment qu'il avait prêté à Salahadin de passer la mer, de renoncer à son royaume et de ne plus porter les armes contre lui; Ambroise dit au contraire que ce fut Salahadin lui-même qui le releva de son engagement, jugeant qu'il ne pourrait avoir un adversaire moins dangereux et plus malchanceux (v. 2615 ss.). Il y a dans cette façon de sauver la loyauté du roi de Jérusalem une certaine compassion ironique qui convient bien au jugement que les partisans occidentaux du pauvre Gui, et sans doute le roi d'Angleterre lui-même, portaient sur cet homme qui n'avait d'autre défaut, dit ailleurs notre poète, que d'être un peu «simple». Il montra cependant, aussitôt qu'il eut repris sa liberté, une audace et une persévérance qui n'auraient pas justifié l'opinion prêtée ici à Salahadin. Le récit des préparatifs de son aventureuse marche sur Acre présente dans le poème français quelques traits qui ne se trouvent pas ailleurs, mais qui peuvent bien encore avoir une source purement orale.

Il en est autrement du récit du siège lui-même. C'est là que commençait sans doute le document utilisé par Ambroise, et il me paraît certain que ce document a également été consulté par Richard de la Sainte-Trinité. Je ne serais même pas éloigné de croire que celui-ci avait composé tout son livre I sans connaître le poème d'Ambroise, à l'aide de diverses sources, dont l'une était le document en question. Si nous comparons le récit du siège, dans nos deux textes, du 1er septembre 1189 au 20 avril 1191, nous trouvons parfois un accord presque littéral, mais le plus souvent des différences de détail et surtout, soit dans l'un, soit dans l'autre, mais surtout dans le poème français, des omissions dont plusieurs sont certainement volontaires, si quelques-unes, pour ce dernier texte, ont probablement pour cause des lacunes de notre manuscrit. Nous allons procéder à cette comparaison avec quelque attention, — bien que sans minutie, — parce que c'est ici la seule partie du poème d'Ambroise qui ne soit pas représentée fidèlement par l'*Itinerarium* et qui, par conséquent, puisse apporter aux historiens du siège d'Acre quelques renseignements nouveaux. Toutefois, comme Ambroise, en général, abrège sa source plus que ne l'a fait Richard, ces renseignements se réduisent à peu de chose.

Itin., I, XXVII-XXVIII = *Est.*, v. 2815-2920. Ambroise omet le premier assaut donné par les chrétiens et leur retraite à l'annonce de l'arrivée de Salahadin. Il est seul à mentionner les prouesses de Geoffroi de Lusignan dans les jours qui suivirent. Il estime à 14000 (au lieu de 12000) le nombre des combattants qui vinrent avec Jacques d'Avesnes et la flotte danoise. Il diffère en outre de l'*Itinerarium* en plusieurs points, et surtout en ce qu'il donne beaucoup moins de détails.

Itin., I, XXIX-XXX = *Est.*, v. 2921-3052. Parmi les croisés qui débarquèrent à Acre venant de France et d'Allemagne, dès le mois de septembre 1189, Richard nomme, comme Ambroise, les comtes de Braine et de Bar, l'évêque de Beauvais et son frère Robert, et le landgrave, mais il omet André de Braine et le sénéchal de Flandre, que mentionne le poète français; il déclare d'ailleurs qu'il s'abstient volontairement de citer beaucoup de noms. En revanche il est seul à nous apprendre que Conrad de Montferrat vint de Sur rejoindre le camp des assiégeants, amené par le landgrave: c'est un fait que pourtant Ambroise n'aurait pas dû passer sous silence, puisqu'il nous montre plus loin Conrad parmi les combattants. — La bataille du 4 octobre (qu'Ambroise met à un vendredi de septembre) présente dans les deux récits des détails remarquablement identiques (comme l'épisode du cheval d'un Allemand dont la fuite amena une panique et fut cause de la défaite des chrétiens), mais aussi d'assez grandes différences. Ambroise omet le trait peu héroïque d'Erard de Braine ne s'arrêtant pas aux cris de son frère, ainsi que le dévouement du chevalier de Jacques d'Avesnes; il ne nomme pas le maître du Temple (Girard de Rideford) dont il rapporte, comme Richard, les belles paroles [1]. — Richard raconte déjà ici que Salahadin fit jeter les corps des chrétiens tués dans le fleuve qui passait par le camp, ce qu'Ambroise ne rapporte qu'un peu plus loin (v. 3077-3098).

Itin., I, XXXI = *Est.*, v. 3054-3142. Le récit de la construction et de la

[1] Les historiens arabes nous apprennent d'ailleurs que Girard de Rideford ne fut pas tué sur le champ de bataille, comme le crurent les chrétiens. Il fut pris et livré à Salahadin, qui le fit mettre à mort comme parjure, parce qu'il avait, ainsi que Gui lui-même, pris l'engagement de ne plus porter les armes contre lui (Röhricht, *l. l.*, p. 494, n.). J'aurais dû modifier dans ce sens l'article *Girard de Rideford* de la Table des noms propres.

défense du fossé se ressemble beaucoup dans les deux textes; parfois on retrouve les mêmes expressions; ainsi dans ce passage :

Itin., p. 73.	*Est.*, v. 3107-3108, 3113-3116.
Nostri omni conamine operabantur et Turci eos dolebant proficere. Crebris igitur congressionibus nunc hos nunc illos, ut mos est belli, videres prosterni et in ima rotari.	Li nostre le voleient faire, E cil tendeient al desfaire... La veïssiez de deus parties Genz corajoses e hardies; La veïssiez gent roeler E cheeir e esboeler.

Des nombreux croisés arrivés en octobre (tous destinés, disent nos deux textes, à être martyrs ou confesseurs) que nomme Richard, Ambroise ne désigne que trois : Gui de Dampierre, le comte de Ferrières et l'évêque de Vérone. Le fait qu'aucun des deux auteurs ne donne le nom de ces deux derniers personnages montre qu'ils ont dû avoir sous les yeux la même liste.

Le chap. XXXII du l. I de l'*Itinerarium*, consacré à une description d'Acre, manque dans le poème français.

Itin., I, XXXIII = *Est.*, v. 3143-3267. Les deux récits se suivent de très près, sauf qu'Ambroise omet un petit épisode, d'ailleurs sans intérêt, et qu'il attribue aux Allemands la construction d'un moulin à vent et non d'un moulin mû par des chevaux. Il est seul à raconter ici l'impression produite dans l'ost par la nouvelle de la mort de l'empereur Frédéric; Richard en avait parlé antérieurement.

Itin., I, XXXIV-XXXV = *Est.*, v. 3268-3394. Le récit du combat naval est plus détaillé dans Richard, qui, en outre, intercale des renseignements intéressants sur les divers bâtiments de guerre et une courte notice sur le feu grégeois. — Ambroise néglige à tort de nous dire que le marquis Conrad était retourné à Sur, d'où on le voit cependant, plus loin, revenir avec sa flotte. — Richard dit, comme Ambroise, que les nègres de l'armée sarrasine avaient pour enseigne une image de Mahomet; cette erreur remonte évidemment à leur source commune.

Itin., I, XXXVI-XXXVII = *Est.*, v. 3395-3456. Ambroise met au jeudi après l'Ascension l'attaque malheureuse avec les trois tours, que Richard place au

samedi (5 mai 1190). Il nomme seul le roi Gui et le marquis comme ayant construit chacun une des tours (ce dernier avec les Génois). Il ne parle pas des propositions des assiégés en vue d'une capitulation.

Les chap. XXXVIII-XXXIX du latin manquent dans le français. On peut croire que c'est une omission du copiste.

Itin., I, XL-XLII = *Est.*, v. 3457-3520. Le récit de la néfaste expédition des «sergents» (*plebs*) est beaucoup plus détaillé dans Richard; il omet cependant la mort de Torel du Mesnil, rapportée par Ambroise. — Des très nombreux croisés mentionnés par Richard comme étant arrivés en juillet 1190, Ambroise ne cite que les cinq premiers. Plus d'un cependant, parmi ceux qu'il omet ici, figure dans la suite de son récit. Notons qu'il semble qu'on retrouve deux vers du français dans ce passage du latin :

.....Comes Theobaldus Blesensis, sed trium mensium terminum non visurus.	Si vint li cuens Tedbalz de Bleis, Mais il ne vesqui pas treis meis.

Les chap. XLIII-XLVI du latin manquent dans le français, sauf qu'on y retrouve plus loin (v. 3897-3908) la mention de la mort de la reine Sebile et de ses deux filles. Cette omission, volontaire ou non, est regrettable, car ces chapitres contiennent des particularités fort intéressantes; on serait notamment curieux de trouver dans le poème d'Ambroise un passage correspondant à celui-ci : «Veteri ac pertinaci dissidio ab Alemannis Franci dissident, cum regnum et imperium de primatu contendant.»

Les chap. XLVII [1]-LVII du latin, correspondant aux vers 3521-3775 du français, racontent onze petites anecdotes, en général assez puériles et en partie miraculeuses. De ces anecdotes, quatre (chap. LI, LII, LIII et LV) manquent dans notre texte d'Ambroise. Comme elles ont absolument le même caractère que les autres, on ne voit pas pourquoi il les aurait laissées de côté, et il est probable que l'omission est du fait du copiste [2]. Ce qui a pu la faciliter, c'est que chacun des sept paragraphes qui contiennent ces anecdotes,

[1] Il y a dans l'édition Stubbs, par suite d'une erreur, deux chapitres XLVII; mais ils peuvent facilement se fondre en un, le premier ne comprenant qu'un préambule de quelques lignes.

[2] Notez cependant cette remarque d'Ambroise (v. 3663) : *Une autre aventure ravint En l'ost, e d'autres plus de vint, Voire assez plus, mais remembrer Ne les sai totes ne nombrer.*

correspondant respectivement aux chap. XLVII, XLVIII, XLIX, L, LIV, LVI et LVII du latin, commence, sauf le premier, par les deux mêmes vers : *Issi com li tens aveneient, E pluseurs choses aveneient.* Richard n'a rien d'équivalent à cette sorte de refrain, qui d'ailleurs a bien pu être ajouté par Ambroise, comme une façon de rattacher ces incidents épars. — Les sept historiettes en question ne présentent dans les deux textes que de légères différences (au chap. LXII, Richard ne donne pas le nom du Gallois, *Maraduc,* et appelle *Grammahir* le Turc qu'Ambroise nomme *Graïr*). Il faut seulement relever un détail qui n'est peut-être pas sans intérêt. Au chapitre XLIX (*Est.,* v. 3583-3624) est rapportée, avec d'assez notables variantes dans les deux textes, l'aventure d'un chevalier qui échappa par grande chance à l'attaque d'un Turc. Le latin termine ainsi le récit : «Hoc quodam alio referente, qui casum rei perviderat, factum est notorium in castris.» On ne comprend pas bien pourquoi ce n'est pas le héros de l'aventure lui-même qui la raconta dans l'ost. Il semble que le français soit plus près de la source commune en disant (v. 3621) : *Si vit cil quil me raconta que,* etc.; seulement Ambroise paraît ici se substituer à l'auteur du récit qu'il suit.

Itin., I, LVIII-LXII = *Est.*, v. 3771-4110[1]. Dans ce long morceau, nos deux textes se suivent avec une remarquable fidélité. Richard a cependant quelques détails en plus; mais à deux reprises il omet le nom du *Doc* (cf. la Table des noms propres); il ne contient pas non plus l'équivalent des vers 4043-4045 sur la composition de l'arrière-garde à la journée du 13 novembre. Les vers 4091-4110 manquent également ici dans le latin, mais on en retrouve plus loin l'équivalent.

Itin., I, LXIII-LXIV = *Est.*, v. 4111-4178. L'histoire du mariage de Conrad est donnée par Richard avec plus de détails; il faut surtout noter ce qu'il dit de Balian d'Ibelin et de sa femme, la veuve du roi Amauri, qui, Grecque de naissance, avait tous les vices de sa race. Mais l'accord entre les deux textes n'en est par moins très étroit par endroits[2]; ainsi on retrouve certainement

[1] Comme on l'a vu plus haut, les vers 3897-3908 du français répondent au chapitre XLVI du latin.

[2] Le texte latin a fourni une correction assurée du texte français. Au vers 4161 notre manuscrit porte : *Le buteillier de son lit pristrent;* la vraie leçon, *de Senliz* ou *de Saint Liz* (c'est-à-dire «de Senlis»), est indiquée par le latin : «Pincerna de Sancto Licio». Voir SENLIZ à la Table des noms propres.

des rimes françaises dans ce passage : « Unam habuit [Marchisus] superstitem uxorem in patria sua, alteram in urbe Constantinopolitana, utramque nobilem, juvenem et formosam; » cf. *Est.*, v. 4131 ss. : *Car li marchis aveit esposes Deus beles dames, joefnes toses : L'une esteit en Costentinoble, Bele femme, gentil e noble, E l'autre esteit en sa contree.*

Le chap. LXV du latin manque dans le français, et a très probablement été ajouté par Richard à son original; il contient le récit de la mort de l'archevêque de Canterbury Baudouin, personnage sur lequel le chanoine de Londres avait des renseignements personnels (tandis qu'Ambroise ne donne même pas son nom), dont il a déjà exalté les mérites (chap. LXI), et dont il raconte avec plus de précision qu'Ambroise la vive opposition au mariage du marquis de Montferrat (voir la Table des noms propres).

Itin., I, LXVI-LXXVII = *Est.*, v. 4203 [1]-4412. Ces douze chapitres, comme les chap. XLVII-LVII, contiennent autant de petits épisodes détachés, tous relatifs à la détresse que subirent les assiégeants pendant l'hiver de 1190-1191. Ils devraient avoir pour correspondants douze paragraphes du poème français; mais ils en ont onze, parce que, d'une part, les chapitres LXXI-LXXII du latin manquent, sans doute par omission du scribe, dans le français, et que, d'autre part, les deux paragraphes 4381-4396 et 4397-4412 sont réunis dans le même chap. LXXVII. Ce qui caractérise ces onze paragraphes et les douze chapitres du latin, c'est qu'ils se terminent tous [2] par un refrain, qui dans le français est toujours le même : *Lors* (ou *Qu'il*) *maudisseient le marchis, Par cui il erent si aquis*, et qui dans le latin est un peu plus varié, mais se compose toujours de deux (ou si l'on veut quatre) vers rythmiques contenant également des imprécations contre le marquis [3]. Ce refrain, sous quelque forme que ce soit, a donc dû se trouver dans l'original commun de nos deux auteurs. Ici encore, d'ailleurs, on remarque dans le latin des traces de rimes françaises. Chap. LXVI : « modii tritici mensura *modica, quam quis facile portaret sub ascella* »; v. 4217-4219 : *Li muiz de blé... Que uns hom portast soz s'aisselle.*

[1] Les vers 4179-4202, où Ambroise oppose la certitude de ce qu'il raconte à l'authenticité douteuse des chansons de geste et des romans, ne sont pas dans le latin et sont naturellement du fait de notre auteur.

[2] Sauf le paragraphe 4315-4332, à la fin duquel il manque sans doute quelque chose. (Cf. le chapitre LXXIV du latin.)

[3] Aux ch. LXIX-LXXIII, il faut lire *Maledicentis* et rejeter *O tunc* dans la prose.

Au chap. LXVII, Richard a commis un contresens : son original portait sans doute, comme notre poème, que l'on vendait dix sous la *rote* de viande de cheval; il n'a pas compris ce mot *rote*, nom d'une mesure arabe passé dans le français de Syrie[1], et il a traduit : «Intestina equi venundabantur solidis decem», bien que plus tard il soit réellement question des intestins (en fr. : *la coree*)[2]. Ces chapitres ne diffèrent guère d'ailleurs, dans nos deux textes, que par les réflexions et les enjolivements, souvent d'un remarquable mauvais goût, que le rédacteur latin a ajoutés au simple récit qu'il avait sous les yeux.

Itin., I, LXXVIII-LXXXI = *Est.*, v. 4413-4526. Ce morceau, s'il n'était pas le dernier du document utilisé par Ambroise et par Richard, est le dernier qu'ils aient utilisé tous les deux. Il nous présente les deux textes en accord à peu près complet.

Ambroise n'emprunte au récit qui nous occupe aucun renseignement particulier sur l'arrivée de Philippe devant Acre, et le traducteur n'est pas à cet endroit plus complet que son original; mais, comme nous l'avons dit ci-dessus (p. LXXI), il fait raconter à Richard, par les gens d'un navire qu'il rencontre en partant de Messine, ce qu'avait fait Philippe dans les premiers temps de son séjour devant Acre. Il est très possible que ces renseignements soient empruntés au texte que nous essayons de restituer, et que, négligés par Ambroise, ils aient été déplacés par le chanoine de Londres. Ce texte aurait donc mené le récit un peu plus loin que l'arrivée du roi de France.

Les vers 4527-4556 d'Ambroise rapportent l'arrivée du roi de France, nomment quelques-uns de ses principaux chevaliers, et rappellent brièvement l'expédition de Chypre et l'arrivée du roi d'Angleterre. Ils n'ont d'équivalent dans l'*Itinerarium* que les quelques mots par où débute le chap. I du l. II[3],

[1] Voir au Glossaire, et ajouter les exemples relevés par M. R. Röhricht dans le glossaire de ses *Regesta regni hierosolymitani* (Innspruck, 1893).

[2] La comparaison du latin aurait dû me faire corriger et traduire autrement les vers 4275-4376. Il faut lire : *Tels i aveit qui respassouent, E quant viande ne trovouent, Lors maldiseient le marchis*, et traduire (p. 380) : «Il y en avait qui guérissaient, et quand ils ne trouvaient pas à se procurer de nourriture, alors ils maudissaient le marquis.»

[3] Les noms des chevaliers français énumérés ici par Ambroise (les comtes de Bar, de Flandre et du Perche, Guillaume de Garlande, Guillaume des Barres, Droon d'Amiens, Guillaume de Mello), sont omis ici par Richard, mais il les donne à un autre endroit.

et ne sont en effet qu'un raccord. Aussitôt après vient le passage cité plus haut, où Ambroise nous dit qu'il va renouer son fil, reprendre sa route et parler de nouveau des choses qu'il a vues par lui-même. La parenthèse rétrospective est terminée.

Le document en question paraît donc avoir été une sorte de journal du siège, rédigé dans le camp des chrétiens au fur et à mesure des événements, commencé avec l'arrivée de Gui de Lusignan devant Acre et terminé, pour une raison ou pour une autre, soit à Pâques 1191, soit peu après. Il était sans doute en français, car nous avons vu qu'Ambroise n'était pas un clerc et ne devait pas savoir le latin, et très probablement en vers, puisqu'il semble bien qu'on retrouve des rimes pareilles à celles d'Ambroise dans le texte latin de Richard. Ce dernier l'a suivi plus fidèlement qu'Ambroise, qui s'est permis d'abréger sensiblement, mais qui a cependant conservé quelques noms et quelques menus détails omis par l'adaptateur latin.

Signalons encore un autre document, beaucoup moins important, dont Ambroise a fait usage : c'est la liste, dressée par « un bon clerc », et que notre poète avait vue écrite de la main de l'auteur (v. 5582-5590), des personnages de marque qui moururent pendant ce terrible siège. Richard n'a connu cette liste que par le résumé qu'en a fait Ambroise, et il a reproduit (ch. IV, VI) brièvement l'indication que celui-ci nous donne sur l'auteur en disant simplement : « ut quidam scribit ».

VII. — L'*ESTOIRE DE LA GUERRE SAINTE* DANS LA LITTÉRATURE.

Il nous reste à nous demander si le poème d'Ambroise a été connu et utilisé dans la littérature subséquente. Nous n'avons pas à le rechercher pour la littérature historique latine, dans laquelle il a naturellement été remplacé par la traduction qu'en avait faite le chanoine de la Sainte-Trinité. C'est aussi cette traduction qui, jusqu'ici, a servi de base principale à toutes les histoires de la troisième croisade qu'on a composées dans les diverses langues de l'Europe moderne. Il faut revendiquer pour Ambroise, nous l'avons établi plus haut, l'honneur d'avoir fourni aux historiens les renseignements originaux que Richard de Londres s'est borné à reproduire.

En français, nous n'avons réellement de la croisade des rois de France et d'Angleterre qu'un seul récit quelque peu ancien, et il est tout à fait indépendant de notre poème. C'est celui qui figure dans le *Livre de la Terre Sainte*, lequel, joint dans la plupart des manuscrits à la version française de l'*Historia rerum in partibus transmarinis gestarum* de Guillaume de Tyr, a reçu au moyen âge le titre bizarre de *Livre d'Éracle*. On possède de ce récit plusieurs rédactions, que l'on peut comparer facilement dans le recueil des *Historiens des Croisades* (l'une d'entre elles en outre a été imprimée à part sous le nom d'Ernoul). Ce récit paraît avoir été arrangé, quelque temps après les événements, d'après des souvenirs assez confus, et contient beaucoup d'erreurs de tout genre[1]; il a en outre été remanié à diverses reprises. Ni l'auteur premier ni les remanieurs n'ont certainement puisé dans notre poème, où ils auraient trouvé des renseignements bien plus exacts et abondants que ceux qu'ils ont mis en œuvre[2].

A plus forte raison en est-il ainsi des autres textes français qui nous sont parvenus : ils sont très postérieurs et ne nous présentent les événements de la troisième croisade que sous le jour de la légende. La légende, en France, s'est surtout attachée à expliquer le départ de Philippe après la prise d'Acre et à

[1] Il en est une qu'il est d'autant plus utile de signaler qu'elle a été souvent reproduite. D'après le *Livre de la Terre Sainte*, les croisés auraient pris Jérusalem si le duc de Bourgogne, ne voulant pas que le roi d'Angleterre eût l'honneur de cette conquête, n'avait fait rétrograder, sans même en prévenir Richard, le corps d'armée qu'il commandait. Cette histoire est directement contraire à la vérité, telle qu'elle est attestée par Ambroise, pourtant peu favorable aux Français : ceux-ci en voulaient à Richard précisément de ne pas marcher sur Jérusalem, qu'ils croyaient qu'on pouvait prendre, tandis que Richard, mieux informé, savait qu'il était impossible ou de la prendre ou de la garder. Quoi qu'il en soit, ce conte, grâce au *Livre de la Terre Sainte*, était accepté au XIIIe siècle comme vérité; Joinville le rapporte en renvoyant expressément au *Livre de la Terre Sainte*, et nous apprend qu'on le fit lire en Syrie à saint Louis, qui dut en être peiné pour l'honneur de la France, mais qui n'avait sans doute pas le moyen de rétablir les faits tels qu'ils avaient eu lieu. — Il y a toutefois, çà et là, dans ce morceau, quelques traits qui ne manquent pas de valeur, comme le récit, probablement authentique et plus détaillé qu'aucun autre, de la façon dont Isabel de Jérusalem fut séparée de Hunfroi du Toron et mariée à Conrad de Montferrat (*Hist. des Crois.*, t. II, p. 151-174).

[2] Tout au plus peut-on croire que, pour la partie du siège d'Acre antérieure à l'arrivée du roi, l'auteur premier du récit a eu connaissance du document utilisé aussi par Ambroise et par Richard de Londres. Voir notamment le récit de la désastreuse expédition des «sergents», le 25 juillet 1190, où l'on remarque à la fois dans Ambroise et dans l'une des recensions du récit en prose le mot assez rare de «sergenterie» (*Hist. des Crois.*, t. II, p. 150; *Itin. Ric.*, l. I, c. XL; Ambroise, v. 3457 et suiv.). Toutefois, là même, il y a des différences qui empêchent d'admettre avec assurance une source commune.

présenter sous un jour odieux la conduite de Richard. Cette tendance, indiquée déjà dans le *Livre de la Terre Sainte*, se marque de plus en plus dans les récits de Philippe Mousket, du Ménestrel de Reims, de Guillaume Guiart, et aboutit enfin, dans le poème perdu du XIVe siècle dont le roman en prose de *Jean d'Avesnes* nous a conservé, pour cette partie, un abrégé[1], à une interversion complète des rôles entre les deux rois : Richard, dont les multiples trahisons sont découvertes, retourne honteusement en Angleterre, et les Français, restés seuls en Syrie, prennent Damas; Salahadin, vaincu dans une grande bataille, est obligé de s'enfuir et reçoit une blessure mortelle[2].

La délivrance de Jaffe le 5 août 1192, le plus héroïque des exploits de Richard, a servi de point de départ, mais très lointain, au petit poème du *Pas Salhadin*, composé à la fin du XIIIe ou au commencement du XIVe siècle, et qui a pour source directe une des peintures murales où, peut-être d'abord sous l'inspiration de Richard lui-même, il était de mode au XIIIe siècle de représenter ce glorieux événement : les quelques détails soi-disant historiques donnés dans ce poème sont fort éloignés de la vérité et ne remontent sûrement pas à Ambroise[3]. Un épisode de ce combat raconté dans Ambroise (v. 11543-11564), le don de deux chevaux fait par Safadin à Richard, a été l'objet, dans les diverses rédactions du *Livre de la Terre Sainte*, dans les *Conti di cavalieri*

[1] Sur cette question, voir *Journal des Savants*, 1893, p. 288.

[2] Voir *Journal des Savants*, 1893, p. 487, 496. — Il est curieux que le nom de Guillaume de la Chapelle, le chevalier qui fit tant de prouesses au siège de Sur, ne se trouve que dans Ambroise et dans ce roman (voir à la Table des noms propres); mais il ne faut voir là qu'un hasard.

[3] J'ai essayé ailleurs de montrer l'origine et les développements de la tradition du *Pas Salhadin* (*Journal des Savants*, 1893, p. 491-496). Ce poème vient d'être réimprimé, avec une introduction littéraire et grammaticale, par M. P.-L. Logeman dans les *Modern Language Notes*, publiées à Baltimore (janvier et nos suivants de 1897). — Un autre souvenir de cet exploit se trouve dans un récit espagnol qui est sûrement d'origine française. D. Juan Manuel, au conte III de son *Livre de Patronio*, raconte qu'un saint ermite obtint un jour de Dieu de voir le compagnon qu'il aurait dans le ciel : ce fut le roi Richard d'Angleterre qu'un ange lui montra. L'ermite en fut surpris et scandalisé; mais l'ange lui déclara que toute sa vie d'austérités ne pesait pas autant, dans la balance divine, qu'un saut qu'avait fait le roi Richard, lorsque, étant allé combattre les Sarrasins avec le roi de France (et le roi de Navarre, ajoute de son chef le conteur espagnol), il se jeta tout armé sur son cheval à la mer, où il disparut un instant : trait de hardiesse qui enflamma le courage des chrétiens et mit les Sarrasins en fuite. Cf. Ambroise, v. 11127-11130 : *Ses jambes totes desarmees Sailli des ci qu'a la ceinture En mer a sa bone aventure.* Il est vrai qu'il n'était pas à cheval, mais la légende avait naturellement amplifié. Cette légende a fort bien pu se transmettre oralement.

antichi, dans les *Cento novelle antiche*, dans le poème du XIVe siècle représenté par *Jean d'Avesnes* et dans le roman anglais de *Richard Cœur de lion*, de transformations successives qui ont abouti à faire d'un trait de généreuse courtoisie une machination perfide miraculeusement déjouée [1] : il n'y a pas de raison pour croire que le récit de notre poème soit la source première de toutes ces variantes, car, nous l'avons vu plus haut, il n'a pas été connu du *Livre de la Terre Sainte*, et on peut encore moins supposer qu'il ait inspiré les autres versions, lesquelles s'accordent toutes, comme les rédactions du *Livre de la Terre Sainte* (sauf une), à substituer dans cette historiette Salahadin à Safadin. Le fait que cette substitution se trouve également dans le roman anglais empêche de croire qu'il ait ici l'*Estoire de la guerre sainte* pour source, même très lointaine, d'autant plus que, comme toutes les autres versions, et avec des détails plus fantastiques qu'aucune autre, il fait une trahison de la courtoisie apparente du Sarrasin.

Si le roman de *Richard Cœur de lion* n'a pas emprunté cette histoire à Ambroise, ce n'est pas une raison pour qu'il ne lui ait pas emprunté autre chose. On a récemment essayé de démontrer que ce roman avait pour base l'*Itinerarium Ricardi* [2]. Au cas où cette démonstration serait solide pour le fond, nous aurions à nous demander s'il ne faut pas plutôt comparer le roman avec l'original de l'*Itinerarium*, le poème d'Ambroise [3]. En effet, le roman anglais n'est que la traduction ou l'adaptation d'un poème français (anglo-normand)

[1] J'ai résumé toutes ces versions dans mon travail plusieurs fois cité sur la *Légende de Saladin* (*Journ. des Sav.*, 1893, p. 489-491).

[2] Voir F. Jentsch, dans le t. XV des *Englische Studien* (Leipzig, 1891), p. 161-247. Il faut joindre à cette longue étude l'article complémentaire donné au même recueil l'année suivante (t. XVI, p. 142-150) par M. Jentsch.

[3] M. Jentsch avait fait son travail sans connaître l'existence du poème d'Ambroise. Averti par un critique (*Liter. Centralblatt*, 1891, col. 272), il a comparé avec l'*Itinerarium* les fragments de ce poème qui avaient été publiés avant la présente édition, et il n'a pas été convaincu que l'*Itinerarium* fût la traduction de l'*Estoire*. Il admet que Richard de la Sainte-Trinité avait, comme Ambroise, été en Terre Sainte, et il ne regarde même pas comme exclue l'hypothèse que ce serait Ambroise qui aurait utilisé l'*Itinerarium*. Les pages précédentes, où j'ai examiné cette question, étaient imprimées quand j'ai eu connaissance de son article : il ne change pas ma manière de voir, qui se justifie suffisamment, je crois, par la comparaison des deux ouvrages dans leur ensemble. Les quelques additions de Richard à sa source s'expliquent, — en dehors du livre I consacré à la croisade de Frédéric et de ce qui provient du document sur le siège d'Acre utilisé par Richard et Ambroise (ci-dessus, § VI), — les unes comme de simples développements oratoires, les autres comme provenant de passages omis dans notre unique manuscrit d'Ambroise, un petit nombre enfin comme dues à des renseignements personnels de Richard.

antérieur, et il serait naturel de penser que l'auteur de ce poème s'est servi d'un livre français plutôt que d'une chronique latine. Mais la démonstration en question ne m'a point paru convaincante, et j'ai essayé d'établir ailleurs[1] que le roman de *Richard Cœur de lion* est indépendant de notre poème, et que les rapprochements qu'on peut relever entre les deux récits doivent être simplement attribués à ce que l'auteur premier du roman a eu, soit directement soit indirectement, connaissance des faits réels de la croisade, rapportés plus fidèlement dans l'*Estoire*. Il n'y a donc pas lieu de se demander si c'est l'*Itinerarium* ou *l'Estoire* que cet auteur a connu, puisqu'il n'a vraisemblablement connu ni l'un ni l'autre.

Le roman de *Richard Cœur de lion*, qu'a traduit du français, vers la fin du XIIIe siècle, un poète anglais anonyme, n'est pas le seul poème anglo-normand qui ait été consacré à la gloire de Richard. Pierre de Langtoft, qui écrivait au commencement du XIVe siècle sa chronique d'Angleterre en laisses monorimes, renvoie expressément à une composition de ce genre[2], et il en a tiré plusieurs des traits qu'il ajoute à sa source latine; mais aucun de ces traits ne se retrouve dans l'*Estoire de la guerre sainte*, et il n'y a pas de raison de croire que Pierre de Langtoft ait connu notre poème, non plus qu'il n'a connu le roman de *Richard Cœur de lion* que nous possédons.

En résumé, la recherche que nous avons faite des traces de l'*Estoire de la guerre sainte* dans la littérature subséquente ne nous a donné aucun résultat, et nous a seulement permis de constater que le poème d'Ambroise paraît être resté inconnu à tous ceux qui, depuis lui, ont raconté la croisade de Richard. C'est vraiment un heureux hasard qu'un copiste anglo-normand, à la fin du XIIIe siècle, ait eu l'idée de le transcrire et que sa copie soit parvenue jusqu'à nous; nous n'en aurions autrement connaissance que par la brève mention du *Chronicon Terrae Sanctae*, qui n'aurait pas suffi, comme on le voit par l'exemple de M. Stubbs, à démontrer que l'*Itinerarium Ricardi* n'est guère qu'une traduction de l'*Estoire*, et nous ne saurions même pas le nom de cet honnête Ambroise, qui nous a laissé dans son œuvre, sinon la preuve de son talent

[1] Voir *Romania*, t. XXVI (1897), p. 353.

[2] *The Chronicle of Pierre de Langtoft*, edited by Thomas Wright (Londres, in-8°, 1866-1868), t. II, p. 120. — Robert de Glocester, qui écrivait sa chronique anglaise un peu avant Pierre de Langtoft, mentionne aussi une *romance* du roi Richard; mais il ne lui a rien emprunté (voir Jentsch, *l. c.*, p. 241).

poétique, du moins le témoignage de sa sincérité, de sa candeur, de son dévouement à la cause qu'il croyait sainte, de sa fidélité à son roi, et un précieux document sur les sentiments de la partie la plus humble et la meilleure des croisés qui accompagnèrent le roi d'Angleterre dans cette héroïque et inutile troisième croisade.

NOTE ADDITIONNELLE. — J'ai oublié de faire ci-dessus (p. LX, l. 21) une remarque sur les expressions dont se sert Nicolas Trivet en parlant de l'*Itinerarium Ricardi*, à savoir que Richard de la Sainte-Trinité l'avait écrit *prosa et metro*. On ne peut guère entendre par *metro* les refrains en vers *rythmiques* qui se trouvent à la fin de quelques chapitres du livre I (ci-dessus, p. LXXXIII), ni les nombreuses citations de vers classiques que Richard a mêlées à sa prose. Il me paraît plutôt probable que le chanoine de Londres avait fait suivre, soit tous ses chapitres, soit plusieurs d'entre eux, de morceaux poétiques de sa composition, qui devaient avoir un caractère purement lyrique ou moralisant, et que les copistes auront supprimés. C'est ainsi que procéda, peut-être à l'imitation de Richard, Gunther de Pairis dans son histoire de la quatrième croisade, et plusieurs des scribes qui nous ont conservé son écrit ont supprimé ces ornements inutiles, comme je suppose que l'ont fait les scribes des trois manuscrits de l'*Itinerarium* et Nicolas Trivet lui-même.

b. // Pen tire le instrent

& li halt home le cors pristrent
Entre lor braz sil enterrerent
E demander sil ploererent
Ore laironS de cest affaire
De plet & daconte faire
A endreit a ceste foie
Mais ja nens mert obliouse
Car tot est de une matere
Si respondrons tot ariere
& dirons de la gent haie
Morent fait len naie
La gent de bien desdusee
Ot este issi veuse
Come io avei devant conte
Com il soffreient viande
Al soldan por lor grant fierte
Anuil lui disoient sanz vantance
Sen faille & sanz dotance
Gerent cristiente aquise
A cel tere & morte & conquise
Mais altrement aloit lordaine
Car qui lor veist la montaine
Pont li eure sen fuirent
E nos sanzent ol il usirent
E grant lor gent a noz hurterent
Du tel vertu los reuserent
Car tot li hineis sen fuioient
& tanz chameilz mort i chaeient
& tanz chevals bruns & bauçans
Mulz et muleis mult & tanz
& tant perdirent a cele hore
Ainc noz gent lor corurent sore
Si lor ost fust mielz chaciee
& mielz suie & enchaciee

La terre fust nre aquitee
& de cristiens habitee
Quant lost des turs se fud retraite
Or cele chose ot este faite
& salahadins sor louteraine
Qui esteit tant devus la montaine
Quant il vit sa gent desconfite
La meillor & la plus eslite
A ses admiralz prist a dire
Tot corecier & plein dire
Ev est ore ma maisnee
La vaterelle la enragiee
O de chevalche cristienez
Sathe ales volentez
Sine trove qui la retoige
O de ne sai quel part io turge
Ov sunt ore les granz manaces
Les cops des espees & des maces
Anise navoient quil feroient
Anuit a Lestoc venu seroient
Ov sunt les riches conestaulles
Des granz osz & des batailles
Ov sunt les granz desconfitures
De lom trove es escriptures
De nre ancessur ionte ferues
Core tot nus sunt retenues
Anul deleient sor crestiens faire
Malement vaut cest affaire
Car orelment nos la turmille
Del mont en ost & en bataille
& gent en a cels qui ainz furent
Meins ne valons & il valurent
Li admiralz des sarazins
Dient que salahadins

l es or blanc e nuel maniere
t ongs ne nen leua la chiere
f ors uns Sanguins de Sidain
a un Saiche sor Larabi
s i dist Bret Soldans or moez
m ult nos auez escotorez
v ilainement et trop blasmez
m eis porquei nel mes amiez
s i nos ne sauez la chanson
v os m'i guardez pas amuson
c ar ne remaint pas por bataire
n e por hardiement embatre
n e por uertuire ne por lancier
a s frans al fer et al acier
n e por les guerres cops enduirer
m ais riens ne puet aelsdurer
c ar il ont tantes armeures
s i fors si tenanz si seures
d ont il sunt arme en tel guise
q ue plus quen une piere bise
n e poons en els rien forfaire
q ui auel gent a afaire
c oment se puet il conseiller
e ncore fust plus aduersier
d onc francs qui est en lor guise
m oi gent ocist et mahaine
d onques mes nul tel ne ueimes
t ot torz tert il deuant meisme
a toz les besoinz est il trouez
c om bon chr esprouez
c est cist qui des nos fert clare
s il apelent melet richard
e t el melee deit uenir terre
e t auenir et despondre et conquerre

S alahadins en tel ire
c om uos m'auez ici oi dire
s apela Safadin son frere
s i dist oez uoil quil i pere
c om io ai en mes gerres france
m ontez aler sanz doutance
f erez mei eschalone abatre
n es nauons mes de combatre
a batez la cite de guadres
f ust deruisee com madres
m ais le darum faites tenir
p ar ont mes genz pussent uenir
a batez mei la gualatie
e france ni facent aatie
f aites abatre le fier
q uil ne si peussent alier
a batez mei la blanche guarde
n os naioms por dela guarde
a batez iaffe et roel molt bien
c asel des plains casel del mien
a batez mei sainte iorge ramles
l a grant cite qui nos trouames
e l mont dela montaine en halt
e t thoron et le chastel ernald
e t bel ueir et mirabel
a batez le car mot est bel
t es chastels de la montaine
q ua uns entier ne remaine
c hastel ne casel ne cite
t ut ne seit agrauentee
f ors le crac et ierusalem
s i uoil si le fut leon
s alahadin lad comande
e il ad congie demande

L'ESTOIRE

DE LA GUERRE SAINTE

L'ESTOIRE

DE LA GUERRE SAINTE.

Fol. 1 *a*.

Préambule.
Dieu punit la chrétienté de ses péchés en laissant retomber Jérusalem aux mains des Sarrasins.

Qui longue estoire ad a traitier,
Mult lui covient estreit guaitier,
Qu'il ne comenst por sei grever
Uevre qu'il ne peusse achever,
Mais si la face e si l'empraine
Qu'a dreit maint iço qu'il enpraine;
E por ço ai comencié briefment,
Que la matire n'alt griefment.
Vers la materie me voil traire
Dont l'estoire est bone a retraire,
Ki retrait la mesaventure
Qui nos avint, e par dreiture,
L'autre an en terre de Sulie
Par nostre surfaite folie,
Que Deus ne volt plus consentir
K'il ne la nos feist sentir :
Sentir la nos fist senz dotance;
Et en Normendie et en France
E par tote crestienté,
U que poi en ot ou plenté,
La fist il sentir en poi d'ure
Por la croiz que li monz aure,
Qui a cel tens fud destornee
E des paens aillors tornee
Qu'el pais ou ele selt estre,
Ou Deus deigna morir e nestre.....
Del Hospital e del seint Temple
Dont fud tiree mainte temple,
Del sepulcre ou Deu fu posez Fol. 1 *b*.
Dont pechiez nos ot deposez,
Nel fud; ne feit pas a retraire :
Mais por Deu qui velt a sei traire
Son poeple qu'il aveit raient
Quil serveit lores de nient.

Toute la chrétienté prend la croix.
Cf. *Itinerarium Ricardi*, II, II.

D'ainsi faite descovenue
Fud la grant gent e la menue
Par tot le mont desconfortee
Que a paines fud confortee.
Laissees furent les charoles
E sons e chançons e paroles
E tote joie teriane
De tote la gent cristiane,
Tant que l'apostoille de Rome
Par cui Deus salvé a maint home
(Ço fud li uitismes Gregoires,
Si com est trové es estoires),
Cil fist un pardon sucurable
Por Deu, el despit al diable,
Que de toz pechiez sereit quites
Qui ireit sor les gens herites
Qui aveient desherité
Le digne rei de verité;
Et por ço tant rei e tant conte,
Tant altre gent qu'il n'en est conte,
Se croiserent por Deu requere Fol. 1 *c*.
En Sulie, en luintaine terre.

3 conuist — 4 De nie — 11 retint — 26 *lacune après ce vers* — 34 deuent — 44 d. salua m. — 45 le — 47 Cilest — 54 en *omis* — 56 En s. la l.

Croiserent sei comunement
Tote la plus proisie gent.
Richard, comte de Poitiers, prend la croix (nov. 1187). *Itinerarium Ricardi*, II, III.
Li cuens de Peitiers li vaillanz,
Richarz, n'i volt estre faillanz
Al besoing Deu e sa clamor;
Si se croissa por sue amor :
Premiers fu de toz les hauz homes
Des terres dont nos de ça sumes;
Puis mut li reis en son servise
Ou il mist grant peine e grant mise.
Ne remanoit a la croiz prendre
Nus por son heritage vendre;
Ne li viel ne li bachelier
Ne voleient lor cuers celer,
Qu'il ne mostrassent lor pesance,
E qu'il ne preissent venjance
De la honte qui esteit faite
A Deu qui ne l'avoit forfaite
De sa terre qui ert guastee,
U sa gent lui fud si hastee
Qu'ele ne se sot conseillier;
Mais nuls ne se deit merveiller
S'ele fud lores desconfite,
Ke ço esteit bone gent eslite,
Mais Deus voleit que cil murussent,
E qu'autres genz le succurusent.
Cil furent mort corporelment,
Mais vivent celestielment.
Autresi font cil qui la moerent
Qui el servise Deu demuerent.
Fol. 1 *d.*
Une guerre de ancesserie
Itinerarium Ricardi, II, III. Philippe, roi de France, et Henri, roi d'Angleterre, ont une entrevue entre Gisors et Trie, et ils prennent la croix (21 janv. 1188).
Ot entre France e Normendie,
Forte e cruele e orgoilluse
E felenesse e perillose.
Del rei Felippe esteit la guerre
E del rei Henri de Engletere,
Cil qui ot la bele maisnée,
La pruz, la sage, la raisnée,
Li bons peres al joefne rei
Ki si jostoit a grant desroi,
Le perre Richard l'enginus
Qui tant fud sages e ginus,
Li pieres Giefrei de Bretaine
Ki tant refud de grant ovraine,
E li peres Johan sanz Terre
Por qui il ot tant noise e guere.
Li reis qui tel meisniee aveit
E qui si riche se saveit
Poeit bien guerre meintenir
S'en le volsist a lui tenir,
E s'il feist ço qu'il voleient
Com a tel gent com il esteient. . . . .
Li dou rei erent a descorde,
Que nus n'i poeit metre acorde,
Devant que Deus les ajosta
Al parlement qui tant costa :
Ço fud entre Gisorz e Trie,
En la grant bele praerie.
La ot dite mainte parole,
E meinte sage e meinte fole :
Li uns ert de la pais en cure
E li autres n'en aveit cure;
Mult i ot gent de mainte guise
Qui ne saveit cum ele ert quise,
Fors que Deus voleit, ço me semble, Fol. 2 *a.*
Qu'il se croissasent toz ensemble.
Mult ot el parlement quereles,
Mult de vielz e mult de noveles:
Mult enn i avoit de encumbroses
E de fieres e de orgoilluses;
Mult les cercherent sanz sujor;
E mult par fist bel tens le jor.
Un arcevesque i ot message
Qui vint de Sur, prodome e sage,
Que li Sulien i tramistrent
Pur son sen qu'il surent e virent.

65 m. il r. — 85 la *manque* — 87 Qune — 92 rei *manque* — 93 qui *répété* — 102 tante — 103 te — 108 *lacune après ce vers* — 128 del t.

Mult le veimes entremetre
Des reis en dreite veie metre;
Tant i mist Deus de peine avant,
E li prodome e li savant,
Que ambedui li roi se croissirent,
E que iloques s'entrebaisierent.
Il se baisierent en plorant,
E alouent Deu aurant
De la grant joie qu'il avoient
E del besoing que il saveient
Que Deus aveit de lui rescure.
La veissiez chevaliers curre
E croisier sei par ahatie;
Ne sembloit pas gent amatie,
Si que entor les arcevesques
E entor abbez e evesques
(Si Deus me ait et il me peise)
Vi ge iloc si grant la presse
O la chalur qu'iert la si grande,
(Nus por nient greinur demande)
Que tantes genz i ateignouent
Por poi que il ne s'esteigneient.

Fol. 2 *b*.

La mort de Henri arrête le départ pour la croisade (6 juill. 1189).

Pur la joie del parlement
De la pais e del croisement
Alouent trestuz la croiz prendre,
Car nus ne se poeit defendre
Ne le grant pardon refuser.
Mais molt par fist a acuser
La muete que trop demura,
Ke diables s'esvigura
De remetre es reis la meslee,
Qui ne pot estre demeslee
Devant ço que l'uns d'els murut
E que mort sore lui curut.

Itinerarium Ricardi, II, v.

Ço fu li vielz reis d'Engletere
Henris, cil qui quida requere
Le seint sepulcre e Deu ensivre;
Mais mort le solt bien aconsivre.
Ambroise dit, qui fist cest livre,
Que sages est qui se delivre
De son vou quant il l'ad voé
Vers Damnedeu son avoé.

Richard, comte de Poitiers, succède à Henri, son père.

Après la mort le rei lor pere
N'estient meis que li deu frere :
Li greindres ert Richard nomez,
Cuens de Peitiers mult renomez;
Johan sanz terre ot nom li mendres,
Ki joefnes hom esteit e tendres.

Itinerarium Ricardi, II, v.

Richart l'ainznez ot la corone,
Issi come raisuns le done,
E les tresors e les richesces
E les terres e les ligesces.
Por ço qu'il s'iert croisiez de primes,
Issi com nus le vos deimes,
Se voleit por Deu traveiller.
Lors fist son eire apareiller,

Fol. 2 *c*.

En Engletere s'en passa,
E mult poi de tens trespassa

Couronnement de Richard à Londres (3 sept. 1189).

Qu'a Londres se fist coroner.
La vi ge des granz dons doner,
E si vi tant doner vitaille
Que nus n'en sot conte ne taille;
Ne onques ne vi en ma vie
Cort plus cortoisement servie;
Si vi de la riche vessele
En la sale qui tant est bele;
Les tables vi si encombrer
Que l'em nes pot onques nombrer.
Que vos fereie en ço long conte?
Chescon de vos siet bien que monte,
Com grant cort cis poet meintenir
Ki Engletere a a tenir.
Grant fud la feste, riche e fiere;
Treis jorz dura tote pleniere.
La dona li reis des granz dons,
E si rendi a ses barons

135 de *manque* — 142 quil — 147 quentor — 154 quil — 159 la — 161 merre — 162 sei e. — 179 ier n. — 182 com — 193 vi *manque* — 194 ne s. — 201 freie

E lor fiez e lor heritages,
E si lor crut lor seignorages.
E quant la curt fud departie
Rala chescons en sa partie;
Chescons se treist a son manoir,
Richard se prépare à partir pour la croisade.
Mais ne pot gueres remanoir;
Kar li reis lor avoit mandé
A toz par nom e comandé
Qu'il aparillassent lor oire
Ou par enpront ou par acroire,
Ke il voleit faire movoir
Son navie et son estovoir,
Si qu'il fust par tens al passage
Por feire son pelerinage;
Fol. 2 *d.*
Car nuit e jor sis cuers tendeit
A sa proz gent qui l'atendeit
E de Normendie e de Angou,
E de Gascoine et de Peitou,
E de Berri e de Burgoine,
Dont mult en ot en la besoigne.
Itinerarium Ricardi, II, vi.
Par ses eglises de Engletere
E par les autres de sa terre
Mist en son movoir arcevesques
La ou n'i erent e evesques.
Lors ne velt pas l'yvern atendre,
Ainz fist a son passage entendre
E ses riches tresors chargier,
Dont bien se saveit deschargier.
A la mer ot poi sujorné
Quant Deus ot un tens atorné
Richard passe en Normandie (11 déc. 1189).
D'un bel vent portant ki torna,
K'en Normendie retorna.
Si tost cum il i fud veuz,
A grant joie i fud receuz,
Ço poez bien creire sanz dote;
Lors fist isnelement la rote
Il tient cour à Lion-sur-Mer (25 déc. 1189).
Haster e avant enveier
Dreit a Leons por festeier.

Un jor de la nativité,
Que Deus volt prendre humanité,
Tint li reis a Leons sa feste,
Mais poi i ot chanté de geste,
Einz fist molt tost un brief escrire,
E prist un messagier delivre :
Al rei de France le manda,
Et al messagier comanda
Qu'après le brief deist aneire
Qu'il ert del tut prest de son eire; Fol. 3 *a.*
Et de ço fud parlement pris
Entr'els, si jo n'i ai mespris; Richard et Phi lippe se rencon trent à Dreu (1190).
E asemblerent devant Dreues,
Qui est a set liuues d'Evreues.
Issi com li dui rei parlouent
De lor eire qu'il devisouent,
Eth vos itant c'uns messagiers
Veneit a mult grant desirers
Al rei de France teste encline,
E dist que morte ert la reine;
E par icel grant descomfort,
Et par un autre e fier e fort
Del rei de Puille qui mort ert,
Dont granz dols e parut e piert,
Fud tote la gent desheitee,
E por un poi que repleitie
Ne fud la veie de Sulie;
Mais la merci Deu nel fud mie,
Fors seulement jusqu'a la feste
De seint Johan que chescons feste.
Quant la rose suef oleit,
Li termes vint que Deus voleit Philippe, l duc de Bourgo gne, le comte d Flandre se ren dent à Vezel (1er juin 1190).
Que li pelerin s'esmeusent
E que d'autres genz s'esleusent,
E que tuit fusent apresté
O ço que Deus lor ot presté,
Prest de soffrir por Deu ahan,
A moveir a la seint Johan;

212 Sala, en *manque* — 225 E *manque* — 233 Lores — 241 i *manque* — 243 veer s. — 244 Lores — 261 dui *manque* — 263 itant *manque* — 267 grant *manque* — 270 *le premier* e *manque* — 273 f. loire d. — 274 nes — 279 sesmusent

Si qu'as uitaves sanz delai
Fut l'assemblee a Vercelai,
E lors mut le rei de Paris,
E prist congié a seint Denis.
Maint chevalier ot esleu
Qui n'ierent pas uncor meu,
Fol. 3 *b.* Ke li plus des barons françois
Esteient ja meu ainceis;
E lors mut li dux de Burgoine
Ovec le rei en sa besoigne;
Li cuens de Flandres eralment
Mut, ne demora pas grantment.
Lors veisiez tant genz movoir
E de tantes parz aploveir,
E tel convei e tel tristesce
E al departir tel destresce,
Qu'a poi qu'a cels quis conveoient
Que lor quor de doel ne crevoient.
Li rois Richarz estoit a Turs
O ses herneis, od ses aturs.
La citiez ert de genz si plaine
Qu'il i poeient a grant peine.
A la mer envoia batant
S'estoire somondre en hastant;
En mer fist sa navie enpaindre
E preia mult d'eirer sanz feindre.
Cent e set nes furent contees,
Quant l'em les ot sor mer montees,
Estre celes qui les sivirent,
Ki totes s'encontrasivirent.
Totes passerent les destreiz
E les mals pas e les estreiz,
Les perillus destreiz de Aufrique
Ou la mer bat toz jorz e frique,
Que onques une n'en peri
Ne ne hurta ne ne feri;
E la merci Deu tant siglerent
Que a Meschines ariverent.

Itinerarium Ricardi, II, VII.
Richard envoie sa flotte l'attendre à Messine.

Le rei Richarz o son barnage
S'esmut de Turs o bon curage.
Mult ot la des bons chevalers,
E de alosez arbelastiers.
Ki veist l'ost quant s'en isseit!
Tote la terre en fremisseit;
Tote la gent iert en tristesce
Pur lor seignor plein de proesce.
Plorent dames e damoiseles,
Joefnes, vielles, laides e beles;
Doels e pitiez lor quors seroient
Por lor amis qui s'en aloient.
Plus pitus convei ne veistes
Ne genz al retorner plus tristes;
La ot meintes lermes plorees
E meintes bones vuz orees.
Li conveieor retornerent,
E li pelerin donc eirerent,
Si qu'al terme que li rei mistrent,
Ne a plus ne a mains qu'il distrent,
Fud a Vercelai l'asemblee
Que Deus ot al diable emblee :
Emblee? ainz la prist a veue,
Ke por lui s'ert ele esmeue.
A Verzelai en la montaigne
La herberga Deus sa compaigne,
E mult ot gent en la valee
Qui por lui i esteit alee,
E es vignes e es costiz
Ot de meintes meres les fiz.
Li jorz fud chaud, la noit serie;
La plus bele bachelerie
Aveit Deus iloques atraite
Que onques fust del mont estraite.
Cil aveient por Deu leissees
E lor terres e lor meisnees
E enguagiez lor heritages
U perduz a toz lor aages : Fol. 3 *d.*

Richard et son armée quittent Tours pour venir à Vezelai.
Fol. 3 *c.*

Itinerarium Ricardi, II, VIII.
Assemblée de Vezelai (1er juill. 1190).

286 Fust — 287 lores — 290 uncore — 293 lores — 297 Lores — 300 E ... partir del d. (*quelques lettres sont effacées*) — 303 *à partir de ce vers ce nom est presque toujours écrit* R. — 339 conueior — 342 na pl. na m.

Si s'en laisserent deschater
Por l'amor de Deu achater,
Que mieldre marcheiz ne pot estre
Que de l'amor le rei celestre.

Itinerarium Ricardi, II, IX.
Les rois se prêtent serment l'un à l'autre.

A Verzelai ou li rei erent
Un sairement s'entrejurerent
Que qu'avenist de maint eur
Que l'uns fust de l'autre aseur;
Iço qu'ensemble conquereient
Que liaument le partireient.
Si ot encore en lor plevines
Qui que ainz venist a Meschines,
En quel point ou en quel endreit,
Que li uns d'els l'autre atendreit:
Si faitement s'entrafierent.

Les deux rois quittent Vezelai.

De Verzelai s'en retornerent.
Li dou rei devant chevalchoient,
E lor grant oire devisoient,
E granz henors s'entrefasoient
Lores en quel liu qu'il veneient;
Si eirot l'ost od tel amor
Que ja n'en oissiez clamor.
Une cortoisie vi faire
As genz que l'em ne deit pas taire:
Quant l'ost errot tote sa voie,
La veissiez, si Deu me voie,
Vallez e dames e puceles
Od biaus pichiers e od orceles
E od seilles e od bacins
L'eve porter as pelerins;
Dreit al chemin a l'ost venoient,
Les bacins en lor mains tenoient

Fol. 4 a.

E disoient: «Deus, rois celestre,
«Dont vienent tant genz? que puet estre?
«U furent nees tels joventes?
«Veez quels faces si roventes!
«Tant sunt ore tristes lor meres,
«E lor parenz, lor filz, lor freres,
«Lor amis, lor apartenanz,
«Dont jo voi ci tanz de venanz!»
L'ost commandoient a Deu tote
E ploroient après la rote.
Lors prierent escordement
A Deu por els e dolcement
Qu'il les menast a son servise
E ramenast a sa devise.
Errant vindrent a la Deu grace,
Qui bien lor fist e bien lor face,
Od grant joie et od grant leesce,
E sanz coruz e sanz tristesce
E sanz eschar e sanz rampone,
Tot droit a Leons sor le Rogne.

Les rois s'arrêtent à Lyon.

A Leons fu l'ost arestee,
Sor le Rogne, l'eve crestee.
Li dou rei iloc se teneient
Por la gent qui oncor veneient.
Tel merveille ne fud veue,
N'onques tele gent esmeue;
E furent bien esmé cent mile,
Dont li plus gisoit par la vile.
Li rei ne furent herbergié
Ne en vile ne en vergié:
Oltre le Rogne firent tendre
Lor paveillons pur l'ost atendre,
E atendre les conveneit,
Ke meint home encore veneit;

Fol. 4 b

E illoc tant les atendirent
Qu'asemblez e venuz les virent.
E quant orent tant atendu,
Seu de veir e entendu
Que tote l'ost esteit venue,
Mult furent lié de lor venue.
Lors firent lor tres desfichier
Qui ierent si bel e si chier
Tot devant par la sablonerre
Por l'ost qui veneit grant deriere.

368 Que lom — 375 sentralierent — 388 onceles — 395 teles — 396 queles — 403 Lores — 405 le — 409 et *manque* — 410 dorus — 416 oncore — 433 nes d. — 434 cler — 435 la *manque*

Philippe va s'embarquer à Gênes et Richard à Marseille.

Li dou rei s'entreconveierent
Tant com lor veies s'aveierent;
Puis ala chescon a son port
A grant joie e a grant deport.
Li reis Filippes des Franceis
S'esteit ja aloez ainçois
As Genevois de son passage,
Por ço qu'il en sunt preu e sage;
E Richarz li reis de Engletere
Costeia la mer terre a tere
E s'en ala dreit a Marseille
De part Deu qui toz biens conseille.

Itinerarium Ricardi, II, x.
Un pont du Rhône s'écroule sous le poids des Croisés.

Qant l'ost sot que li rei errerent,
Tels i ot qui ainz jor leverent,
Li autre al plus matin qu'il porent
Pur le Rogne qu'a passer orent.
Cil qui ainz jor furent levé
Ne se tindrent point a grevé:
Le pont passerent prosprement,
C'onques n'i ot arestement;
Mais cil qui al matin passerent
E qui sor le pont s'entasserent,
Cil durent estre mal bailli,
Ke une arche del pont failli,
De l'eve qui n'iert pas seure,
Qi esteit haute a desmesure; Fol. 4 c.
Plus de cent homes ot sur l'arche,
Qui de sap iert, c'ert trop grand charge.
L'arche chai, cil trebuchierent,
Les genz crierent et huchierent.
Chescons quidot qui nel saveit
Aveir perdu quant qu'il aveit,
Filz ou frere ou apartenant;
Mais Deus i ovra meintenant,
Que de toz cels qui la chairent
N'i ot mais que deus qui perirent,
Ge di que l'em peust trover;
Mais nus ne l'osast esprover,
Ke l'ewe est si rade e si forte,
Poi i chiet riens qui en estorte.
Se cil perillerent el monde,
Il sunt devant Deu net e munde:
Il s'esmurent en sa besoigne,
Sin avront merci, ço besoigne.
L'arche del pont ert peçoiee
E la gent tote desvoiee:
Ne saveient quel part aler
N'en montant ne en avaler;
N'el pont n'i ot nul recovrer,
N'il ne troverent nul ovrer,
N'el Rogne n'avoit nes ne barges
Qui fussent prou granz ne preu larges,
Si que cels n'i poeient sivre
Qui passé erent n'acunsivre;
E quant autre conseil ne surent,
Si firent le mielz que il porent:
En bargetes assez estreites,
Ou les genz orent granz destreites,
Passerent oltre a mult grant peine;
Mais issi veit qui por Deu peine.

Fol. 4 d.
Les Croisés vont s'embarquer à Gênes, à Marseille, à Venise, à Barlette et à Brindisi.

Treiz jorz dura le passement,
E si ot grant entassement;
E donc e li fol e li sage
Alerent quere lor passage.
Al plus procein port, a Marsille,
Ala de genz une merveille;
E al port de Venetiens
Rala de mult preuz cristiens;
Tant en rala as Geneveis
Ne sereit nombré eneveis,
E a Barlete e a Brandiz,
Tant que l'em en diseit granz diz.
A Meschines mult en ralerent,
Tant que li dou rei ariverent.

Les deux rois se rendent à Messine.
Itinerarium Ricardi, II, xi.
Situation de Messine.

Meschines est une cité
Dont li auctor ont mult conté,

444 s. e pr. — 455 premerement — 459 malmlli — 461-462 *intervertis* — 463 desur — 470 i *manque* — 472 ot mort que d. qui morirent — 477 parillerent — 484 nen a. — 485 i *manque* — 486 ne *manque*, ourer — 489 Nis — 492 quil — 496 granz *manque* — 499 *le premier* e *manque* — 509 Ma m.

E bien e bel assise vile,
Car el siet el chief de Sezille,
Desus le Far, encontre Rise
Que Agoland prist par s'emprise.
Meschines iert mult pleine d'aises,
Mais les genz trovames malveises.

Le roi Tancrède est contraint par Richard de rendre son douaire à la veuve de Guillaume de Pouille.

Lor reis si ot a nom Tancré,
Qui mult aveit or esmeré
Que si ancesur aunerent
Qui des Guischart Robert regnerent.
Lors ot une dame en Palerne
Ki sujorné i ot grant terme,
Reine ot esté del realme,
Femme espose le rei Gillame;
Mais li proz, li bien entechiez,
Murut sanz eir, ço fu pechiez.
La reine estoit suer le rei
De Engletere, ki prist conrei
Qu'il lui fist son doaire rendre,
Si que onques ne l'osa defendre

Fol. 5 *a*.

Tancrez, qui esteit en saisine
Del doaire e de la reine.

Itinerarium Ricardi, II, XII.

La flotte de Richard arrive à Messine.

Vos qui avez sens e memoire
Oistes bien coment l'estoire
E la merveille des enekes
Vint par devant Espaine iloques.
A Meschines vint la navie,
Onques ne vi tele en ma vie,
Que li reis Richarz atendoit
A cui Engletere apendoit.
La ot gent de maintes maneres,
E tres e tentes e baneres
Fichees contreval la rive,
Car la cité lor ert eschive.
Pres des nes s'estoient tenu
Tant que li rei fusent venu;

Les habitants de Messine maltraitent les Croisés.

Ker li burgeis, la grifonaille
De la vile e la garçonaille,
Gent estraite de Sarazins,
Ramponoent noz pelerins :
Lor deiz es oilz nos aportouent,
E chiens pudneis nus apelouent;
Chascon jor nos i laidissouent,
E noz pelerins mordrissouent,
E les jetouent es privees,
Dont lor oevres furent pruvees.

Itinerarium Ricardi, II, XIII.

De la pompe qui convient aux rois.

Soignurs, costume est e usage
Que quant princes de halt parage,
Si haut com est li rois de France
Dont par le monde ad tel parlance,
Et com est li reis de Engletere
Ki si grant henor ad en terre,
Entre ou en citié ou en vile,
N'en tel terre com est Sezille,
Qu'il i deit venir com halt sires
Por plusor genz e por lor dires;
Car c'est bons moz, a mon espeir, Fol. 5 *b*.
Qui dit : « Tel te vei, tel t'espeir. »
Por ço di ge, quant li roi vindrent,
Que multes genz illoc sorvindrent.

Le roi de France entre à Messine sans éclat (16 septembre 1190).

Le rei de France premiers vint
A Meschines, ou il survint
Plusors genz qui veer l'alerent;
Mais onques son vis n'aviserent,
Kar il n'aveit c'une nef sole
E el rivage ot presse e fule,
E por cele presse eschiver
S'ala el paleis ariver.

Richard fait une entrée solennelle à Messine (23 sept. 1190)

Quant li rois Richarz ariva,
Lors fu assez qui estriva
De veer le desur la rive,
La sage gent e la jolive
Qui ainz ne l'aveient veu;
Si en eurent desirer eu
De veer le por sa proesce;
E il veneit o tel hautesce

514 ele — 515 encoste — 523 Lores — 537 E *manque* — 554 E *manque* — 555 i *manque* — 558 coures — 559 usages — 560 parages — 565 ou *manque* — 566 tele — 569 Car chescon home a son — 570 te tespeir — 571 ge *manque* — 580 p. a arrner — 582 Lores — 583 le *manque*

Que tote la mer ert coverte
Des galees o gent aperte,
Combatanz od hardies chieres,
Od penoncels e od banieres.
Issi vint li reis el rivage,
Si ot encontre lui son barnage :
Ses biaus destriers lui amenerent
Qui en ses dromonz venu erent,
E il monta e sa gent tote;
Si diseit tels qui vit la rote
Que itels reis deveit venir
E bien deveit terre tenir.
Mais li Grifon s'en corucerent
E li Lomgebard en grocerent
Por ço qu'il vint o tel estoire
Sor lor citié e od tel gloire.

Fol. 5 *c*.

Itinerarium Ricardi, II, XIV.

Les Lombards maltraitent les Croisés.

Quant li deu rei arivé furent,
Li Grifon puis en pais s'esturent;
Mais li Longebard estrivouent
E noz pelerins maneçouent
Que lor tres lor detrenchereient
E lor aveirs en portereient;
Car de lor femmes se douterent
A qui li pelerin parlerent;
Mais tels le fist por els grever
Qui n'i deignast rien achever.
Li Longebard e la comune
Orent toz jorz vers nos rancune
Por ço que lor peres lor distrent
Que nostre ancesur les conquistrent.
Si ne nos poeient amer,
Ainz nos quideient afamer.
Nel firent por nus sushaucier,
Que il firent lor turs haucier
E les fossez plus parfont faire.
Iço empeira mult l'afaire,
E les tençons e les manaces
Qui levoient en plusors places.

Itinerarium Ricardi, II, XV.

La querelle d'un pèlerin avec une femme de Messine amène une rixe entre les Croisés et les Lombards (3 oct. 1190).

Si avint un jor c'une fame,
Que l'en dist que aveit non Ame,
Portoit par l'ost son pain a vendre :
Uns pelerins vit chaut e tendre
Le pain, e si en bargaigna,
E la feme se desdeigna
Del fuer por qu'il le requereit,
Si que par poi que nel fereit,
Tant ert ele iruse e desvee.
Eth vos la barate levee,
E tant que li burgeis se mistrent,
Le pelerin iloques pristrent,
Sil batirent e chevelerent,
E laidement le demenerent.

Fol. 5 *d*.

Al rei Richard vint la clamor :
Cil lor requist pais e amor;
Pais entr'els quist e porchaça
E ses genz ariere chaça.

Richard apaise la rixe, mais elle recommence le lendemain.

Itinerarium Ricardi, II, XVI.

Mais diables, qui par nature
Het pais sor tote creature,
Resmut el demain la meslee
Ki a meschief fu desmellee.
E li dou rei erent ensemble
A un parlement, ço me semble,
E les justises de Sezille
E des hauz homes de la vile;
Illoc parloent de pais faire.
Eth vos endreit en cel afaire,
Issi com li dou rei parloent
De la pais que faire quidoent,
La novele qui fud saillie
Que nostre gent ert assaillie,
E vindrent par deus foiz message
Que l'om en feseit grant damage;
E li tierz mes qui vint après
Dist al rei : « Ci ad male pes,
« Quand li home de ceste terre
« Ocient les genz de Engletere

590 o la g. — 609 Quen, detrenchererent — 610 emportereint — 619 nos ne poent — 622 Quil — 642 lor *manque* — 654 en *manque* — 658 ert *manque* — 664 Tuent

«Dedenz e dehors la citié.»
Si fud donques la verité
Que li Lungebard s'en partirent,
Qui as reis distrent, si mentirent,
Que ço iert por la tençon desfaire,
E ço n'esteit fors por mal faire.
Jordans del Pin e Marguariz,
A cui toz mals seit eschariz,
Cil dou bracerent la braçaille
Del mal e furent commençaille.
Fol. 6 *a*. Le rei de France esteit illoeques
E li reis d'Engletere oveques,
Si fud o lui quil reconta.
Li reis d'Engleterre monta,
Qui la ala por departir
La mellee, mais al partir
De granz vilainies li distrent
Cil de la vile e lui mesdistrent;
E li reis se curut armer,
E les fist par terre e par mer
Assaillir tut a la rounde,
Ke tel gerrier n'aveit el monde.

Le roi de France fait secrètement accord avec les Lombards.

Grant fu la noise e la barate,
E la noise en malveis estate.
Franceis vindrent lor seignur quere
A l'ostel le rei d'Engleterre;
Kar la vile iert si estormie
Qu'il n'en quiderent trover mie;
E il revint e retorna
El paleis ou il sujorna,
E li Lungebard a lui vindrent,
A l'estrier senestre le tindrent;
Si lui promistrent e donerent
E le jor lui abandonerent,
E preierent qu'il maintenist
Els en la vile, e retenist
A son ues e en son demaine.
Si i mistrent e cust e peine,
Tant que li rois s'arma enneire;
Si dist tels qui nos fist a croire
Qu'il aida a cels de la terre
Plus qu'as genz le roi d'Engletere.
Eth vos la barate esmeue
E la noise par l'ost creue :
Li Franceis en la vile esteient
Qui a aise se deporteient, Fol. 6 *b*.
U li Lungebard se fioient;
Mais cil de l'ost ne s'en guardoient.
Estes vos les portes fermees,
E les genz de la vile armees
E montees as murs defendre;
Mais puis lor en covint descendre.
E cil qui erent hors sailli
E qui avoient assailli
L'ostel seignur Hugun le Brun
S'escombateient tot comun,

Richard i les Lombards fuite et pr Messine.

Quant li reis d'Engletere i vint,
Si ne cuit pas qu'il eust vint
Homes o lui al comencer.
Lors leisserent le manascer
Li Lungebard tresque il le virent,
S'en tornerent, si s'en fuirent,
E li pruz reis lor corut sure.
Si vit Ambroises a cele hore
Que quant cil le virent venir,
K'adonc vos peust sovenir
De berbiz qui fuient a lou;
Ausi com boef traient al jou
Traient cil sus vers la posterne
Qui est de la devers Palerne,
U a force les embati
E ne sai quanz en abati.
L'ost s'esturmi e tut monterent,
Come cil qui assailli erent
Des Lungebarz par lor oltrage
E des faus Grifons plains de rage.

671 Aiordanz lupins — 686 gerreier — 712 guadeient — 720 semcombatoient — 724 Lores — 727 cort — 728 a icel — 730 peus — 733 cil *manque* — 740 plain

Mais teus genz orent l'ovre enprise
Qui mainte vile aveient prise:
Ço erent Norman e Peitevin,
Gascon, Mansel e Angevin,
Fol. 6 *c.* E de Engleterre en i aveit
Assez plus que l'em ne saveit.
Hardiement les assaillirent,
Quant en sum le mur les choisirent,
Tot entor la cité cururent:
Ne finerent tant que enz furent.
E cil jetoient e traioient
E grant damage lor faisoient
En sum des murs, d'ars, d'arbalestes
Que il avoient totes prestes,
Getouent pieres e caillos
E feroient noz genz granz cols;
Quarel, pilet, iloc voloient
Ki noz pelerins afoloient.
Treis chevalers nos afolerent
A une porte ou il entrerent:
Li uns fud Pieres Tireproie
Qu'il jeterent mort en la veie;
E Maheu de Sauçoi aveques
Regeterent il mort illoques;
E Raols de Rovroi trovez
I refu mort, c'est veir provez;
Mult furent pleint e regreté:
Deus lor otreit sa salveté!
Si Lungebard fusent leal,
Comparé l'eussent real;
Mais lor folie lor dut nuire,
Que nus eschaufa pur els cuire.
Cil qui defendoient la vile
Erent plus de cinquante mile
Sor les murs e sor les toreles,
E od targes e od roeles.
La veissiez gent assaillie
Durement e de grant baillie.

Devers les paleis les gualies
Esteient assaillir alees; Fol. 6 *d.*
Mais li reis de France i estoit,
Qui sor le rivage s'esteit,
E fist les gualees defendre
Le port, qu'il nel peussent prendre;
E il traistrent tant qu'il ocistrent
Deus galioz, dont il mespristrent.
Mais de deça devers la terre
Assailloit li rois d'Engletere,
Qui les Lungebarz envai
Eissi que mult bien l'en chai.
Lor veissiez ses genz monter
E les montaines sormonter
E coper les fraiaus des portes;
La ot genz e prises e mortes.
Par mi les rues s'enbatirent
Tels i ot qui s'en repentirent,
Car cil getoient e traoient
De lor soliers ou il estoient,
Mais par mi tote lor aie
Furent pris a cele envaie;
E qui que fust as dererains,
Li reis fud un des premerains
Qui osast entrer en la vile;
Puis i entrerent bien dis mile.
Lors oisiez noz genz huer
. . . .
E desconfire et tempester,
Blecier, laidir e entester.
Plus tost eurent il pris Meschines
C'uns prestres n'ad dit ses matines;
E mult i oust gent occise
Si al rei n'en fust pitié prise.
E bien poez de fi savoir
Que il ot perdu grant avoir
Quant la grant presse fud entree;
Car tost fud la vile pelfree, Fol. 7 *a.*

Philippe reste sur le rivage et interdit l'entrée du port aux galères de Richard.

748 le mur *manque* — 751 cil *manque* — 753 darblestes — 754 Quil — 755 Geterent — 762 enmi la proie — 763 maher — 777 genz — 791 Lores — 793 frans — 794 *le premier* e *manque* — 800 pris *manque* — 804 entra — 805 Lores — 806 *vers passé* — 809 il *manque* — 811 m. i ot — 814 Quil

Si furent lor galees arses
Qui n'ierent povres ne escharses;
Si i ot femmes guaaignees,
Beles e pruz e enseignees.
Ge ne poi mie tot savoir;
Mais, fust folie ou fust savoir,
Ainz qu'il fust bien par l'ost seu
Eurent ja li Franceis veu
Noz penoncels e noz banieres
Sor les murs de plusors manieres,
Dont li reis de France ot envie
Qui lui dorra tote sa vie,
E la fud la guerre engendree
Dont Normendie fut gastee.

Itinerarium Ricardi, II, xvii.

Quant li rois ot Meschines prises
E ses banieres es turs mises,
Lors lui manda le rei de France,
Qui aveit envie et pesance

Philippe est jaloux et obtient de placer ses bannières à côté de celles de Richard sur les murs de Messine.

De ço qu'il les i ot dresciees,
Ses genz en erent coreciees,
Que ses banieres jus meisent
Si home e les sues feissent
Drescier as murs de la citié.
Ço lui manda por verité,
Que de ço que il en feseit
Que a sa hautesce en mesfeseit,
Si lui desplaisoit durement.
Seignurs, si demant jugement
Li quels les i deust mielz metre,
Cil qui ne se volt entremetre
A l'assalt de la citié prendre,
Ou cil qui osa ço emprendre.
Li rois Richarz oi l'afaire,
Si n'en deigna pas long pleit faire
Vers l'autre rei de tel requeste, Fol. 7 *b*.
Qui mult en iert en grant tempeste;
Neporquant mult i ot paroles
Dites, henuiuses e foles;
Mais l'en ne deit pas metre en livre
Totes folies ne escrivre.
Mais li haut clerc e li haut home
Parlerent tant, ço fu la some,
De la pais en plusors maneres,
Qe chescuns des reis ses baneres
Ot e en turs e en tureles;
Puis pristrent conrei des noveles

Itinerarium R... cardi, II, xviii.

Les deux ro... envoient des me... sagers à Ta... crède. Richard r... clame le douai... de sa sœur.

Tost mander au rei de Sezille,
De la comune, de la vile,
La vilainie e le surfeit
Qui ert a els e as lur feit.
Li messagier le rei Richart
Li distrent de la sue part
Qu'il demandoit od sa clamor
Le doaire de sa sorur
E del grant tresor sa partie,
Ke lui fust a dreit departie,
Que dreture e raisons sereit,
E quant que a la dame afereit.
Li messagier furent nomé,
Haut gentil home e renomé
E gent de mult grant parentage
E de mult grant seignoriage
E mult furent de grant affaire,
Qui alerent en cel affaire.
Li uns fud li dux de Burgoine
De cels qui quistrent la besoine,
E l'autre Robert de Sabloil,
Halt hom, proz et de grant acoil,
E de autres en i pot avoir
Dont jo ne poi les nons savoir. Fol. 7 *c*.
Cist errerent e chevalcherent,
E tant en lor eire aprochierent
Que tut lor message a brief terme
Conterent al rei de Palerne.
Li reis Tancrez qui mult ert sages
Ot oi parler les messages;

Cf. *Itinerari... Ricardi*, II, ...

818 nescharses — 819 Si ot — 820 *le premier* e *manque* — 833 Lores — 841 E de co quil — 845 deit — 846 velt — 852 requeste — 861 *le premitr* e *manque* — 877 parage — 878 seignorage — 888 en *manque*

Tancrède fait aux messagers une réponse ambiguë, et s'accorde secrètement avec Philippe.

Mult aveit oi aventures,
Si iert bons clers des escriptures,
E il saveit bien ja la chose;
Si ne pensa mie grant pose
A la reponse n'al respondre;
Si respondi sanz plus apondre
A la gent le rei d'Engletere
K'en l'establie de sa terre
E as barons de son reaume,
As costumes le rei Guillame,
S'i metreit de cele querele
Si qu'en semblast a chescun bele;
E se li burgeis de Meschines
Orent fait foles aatines,
N'il orent les reis coreciez,
Qu'il lor sereit bien adresciez.
E quant li messagier ço oirent,
Cil qui del rei Richart partirent,
Il i ot tel qui bien diseit
Ke ja li reis n'en plaidereit :
Mult i ot paroles parties;
Mais bones copes departies
I ot as messagers de France;
Li autre mistrent en soffrance.

Fol. 7 *d*.

Ore orez la grant descordee,
Qui lors e puis fud acordee,
Que li reis de France dut faire,
Qui dut mander en cel afaire
Priveement al rei Tancré
(Ne sai qu'il aveit esperé)
Que il feist ço qu'il voldroit
E que il gardast bien son droit,
Ne ja por le roi d'Engletere
Ne se movroit vers lui de guerre,
Qu'il ert a lui par sairement.
S'issi fud ç'ala malement :
L'estorie ne garantist mie
Que il pensast tel vilainie,
Mais li poples diseit sanz faille
Qu'il le manda, coment qu'il aille.

Les messagers reviennent auprès de Richard, qui fait construire le château de Mategriffon.

Itinerarium Ricardi, II, xx.

Cil qui nules copes nen eurent
Repairerent a l'ainz qu'il porent,
Lur message mult bien retindrent
E a Meschines s'en revindrent.
Le reis Richarz adonc feseit
Faire une ovre qui lui plaiseit,
Ço ert un chastel, Mategrifon,
Dont furent dolent li Grifon.
Cil vindrent al rei, si li distrent
Ço que al rei Tancré requistrent,
E ço que il lui remandoit
De ço que il lui demandoit,
Ço ert de sa terre l'establie,
A l'esguard de sa baronie;
E li reis Richarz respondi,
Si que gueres n'i atendi,
Que ja a lui ne plaideroit
E que il se porchaceroit.

Fol. 8 *a*.

Discorde entre les rois de France et d'Angleterre.

Quant la novele fud seue
Que pais ne triuue n'iert tenue,
Eth vos la guerre en grant dotance
Por l'apoail le rei de France;
Car li Longebard vezié
S'estient a lui alié.
Eth vos la viande veee,
Si qu'en l'ost n'en veneit denree,
E ne fust Deus e la navie,
Meint i menassent povre vie;
Mais es nes ot lor garnisture,
Blez e vins, chars e fornesture.
La vile esteit par nuit guaitee
E l'ost esteit eschelgaitiee;
E li rei erent a descorde
Par envie qui tot descorde:
Ço n'iert mie ne bel ne gent;
Mult se penerent haute gent

901 E ces — 910 Cil *manque* — 914 parties — 918 lores — 923 Quil — 924 quil — 926 moueroit — 930 Que li reis p. tele — 943 demandoit — 944 quil — 950 quil — 957 vee — 962 *le premier* e *manque* — 967 *le premier* ne *manque*

De metre entre els acorde e pais,
E chevalchoent al palais,
A Mategrifon, e ariere
Revenoient par la charere;
Mais onques n'i porent fin metre,
Tant ne se sorent entremetre,
Si com testemoine la letre,

Itinerarium Ricardi, II, XXI.

. . . .
Devant que li reis de Sezille
Qui sot le surfeit de la vile
Prist le filz d'un suen chancelier
E od lui ot un chevaler,
Mien escient, son conestable,
Qu'il tint a preu e a estable,
Sil tramist al rei d'Engletere,
Si lui manda ço que sa guerre
Ne quereit il nient avoir,
Mais s'il en voleit prendre avoir
Por les quereles qu'il quereit,
Que volenters pais en fereit,
E doreit vint mile onces d'or
Que il prendreit de son tresor,
E s'il voleit d'un mariage
Parler al los de son barnage,
C'une de ses filles pucele,
Bel enfant e preu damoisele,
Dureit a Hertur de Bretaigne,
E por faire issi faite ovraigne
Li prometoit trestot sanz gile
Des onces d'or autre vint mile,
Ne mais que cel or lui rendroit,
Si Herturs l'emfant ne perneit;
E sa sorur encore oveques
Lui renveiereit il illoques.
Quant li reis ot ço entendu,
Lors n'i ad gueres atendu,
Qu'autres genz renveia ariere

Tancrède envoie des messagers à Richard. Il offre 20,000 onces d'or pour le douaire de la sœur du roi, et une de ses filles pour Arthur de Bretagne avec 20,000 onces d'or de dot. La paix est conclue à ces conditions.
Fol. 8 *b*.

Por querre pais ferme e entiere :
L'arcevesque de Montreial,
Celui de Rise le leal,
L'evesque d'Evreues Johan,
Qui mult soffri cust e ahan,
Fist le reis le message faire,
Qui saveient l'ovre e l'afaire,
E altres genz od els alerent:
Pais quistrent e pais aporterent,
E firent l'avoir acondire
Dont vos m'oistes orainz dire;
E quand ço fud que il revindrent
Trestuit lié de la pais devindrent.
Lors furent les chartres leues
E contrescrites e veues,
E la pais cerchiee e juree,
Dont la gent fud asseuree,
E l'avoir veu e pesé, Fol. 8
Dont il n'ad point al rei pesé,
Qui mult fu coveitus del prendre
Por el servise Deu despendre;
E lui fud donc sa suer rendue,
Qui dut estre mult chier vendue.
Lors volt li reis que fust rendu,
Que plus n'i eust atendu,
Quant que ses genz aveient pris
Del lur : ço lui torna a pris;
Sur escomunication
Fud rendu par confession,
Dont l'arcevesque de Roem
Dona mult halt consel e boen.
Eth vos la vile en bone estate
E sanz tençon e sanz barate,
E quiconques les oseit faire
Sil feseit l'om pendre ou desfaire,
E fud l'ost de mult grant justise:
Bien ait l'anme qui l'i ot mise!

976 Tant ne seront entremetre — 979 cheualier — 982 Qui — 990 Quil — 993 Come — 996 oueraigne — 998 Dous — 1002 reuereit — 1004 Lores — 1005 genz ne — 1010 mult *manque* — 1017 quil — 1019 Lores — 1029 Lores velt — 1032 Des l. — 1033 E sur — 1034 confension — 1035 rem — 1036 mult *manque*

Lors furent les voies eirees,
Si reumes bones denrees
E de chevals e de vitaille;
Issi ala l'ovre sanz faille,

Philippe et Richard se réconcilient.

E li burgeis se repaiserent
E les pelerins herbergierent,
E li dou rei lors s'acorderent,
Mais maintes feiz puis descorderent,
E partirent entr'els l'avoir,
E ot chescon qu'il dut avoir.

Itinerarium Ricardi, II, XXIII.

Li chevalier qui en l'esté
Aveient illoques esté
Se dementouent e plaignouent
Por la despense qu'il faisouent.

Fol. 8 *d*.

Richard comble de présents ses chevaliers et Philippe l'imite.

Tant ala sus e jus la pleinte
Qu'el fud al rei Richard ateinte,
E il dist que tant lor dureit
Ke chescons loer s'en poreit;
E lor dona si granz dons riches
Richarz, qui n'est aver ne chinches,
Hanas d'argent, copes dorees,
K'en aportoit a devantees
As chevaliers lonc ço qu'il erent,
Que de ses biaus dons le loerent
E grant e maien e menur;
E lor fist del suen tant henur
Que nis cil qui a pié estient
Cent solz del suen al meins avoient;
E as dames desheritees
Que de Sulie erent getees,
E as dames e as meschines
Dona il granz dons a Meschines;
E li reis de France ensement
Redona a ses genz granment.
Eth vos tote l'ost en leesce
Por l'onor e por la largesce
E por la pais qui ert venue;

Itinerarium Ricardi, II, XXIV.

Eth vos la grant feste tenue :

Grande fête donnée par Richard, à Mategriffon, le jour de Noël 1190.

Le jur de la Nativité
Li reis Richarz por verité
Fist crier que tuit i venissent
E que od lui la feste tenissent;
E le rei de France mena
Mangier o lui, tant se pena.
A Matesgrifon fud la feste
En la sale que par poeste
Ot feite li reis de Engletere

Fol. 9 *a*.

Sor le pois a cels de la terre.
Ge fui al manger en la sale,
Mais onques n'i vi nape sale
Ne hanap de fust ne escuiele;
Ainz i vi si riche veisele
De ovre trifoire soldoisce
E a ymages geteisce,
A riches pieres precioses,
Qu'eles n'ierent point enuioses;
E si i vi si bel servise
Que a chescon iert a sa devise.
Bele feste i ot e honeste,
Com afereit a tele feste;
Ne onques ne vi, ço me semble,
Tanz riches dons doner ensemble
Come li reis Richarz dona
Illoques e abandona
Al rei de France e a sa gent
De vaissele de or e de argent.

Itinerarium Ricardi, II, XXVI.

Li termes vint de noz passages;
Qui se porvit proz fud e sages.
De la Setembresce, al mien esme,
Jusqu'a l'issue de quareme
Fu a Meschines a sujor

Les armées restent à Messine jusqu'à la fin du carême.

L'ost, qui mult desirot le jor
Que il fusent a Acre prendre
O cels qui l'oserent enprendre,
Que granz mesaises i aveient
Trop greignors que il ne saveient :

1043 Lores — 1049 lores — 1050 main — 1056 despens — 1065 solonc — 1066 ses *manque* — 1083 i *omis* — 1092 onc — 1099 i *manque* — 1105 Com — 1106 e lor a. — 1111 setembre — 1115 Quil — 1118 quil

Mult i eurent peine e ahan
E travailz en cel demi an.
E quant tant eurent sejorné
Que Deus ot lor eire atorné,
Fol. 9 b. Si fud verité sanz faillance
Ke donc entra li reis de France
Philippe part le premier pour la terre sainte (30 mars 1191). En mer, il e sa compaignie,
Un poi devant Pasche florie.
Li reis Richarz ne pot movoir,
Kar il n'ot prest son estoveir,
Ses galees ne ses uissiers
A porter ses coranz destriers
E s'armeure e sa vitaille
Por aler sore la chenaille :
Por ço li covint demorer
E son eire mielz atorner.
Le rei de France conveia
En gualees, puis s'avoia
Richard va à Reggio recevoir sa mère Éléonore et sa fiancée Bérengère de Navarre. Ultre le Far tot droit a Rise,
Dont novele li ert tramise
Que sa mere i esteit venue
Qui amenoit al rei sa drue.
Ço estoit une sage pucele
E gentilz femme e preuz e bele,
Non pas fause ne losengere;
Si aveit a non Berengiere,
Le rei de Navare ot a pere,
Qui l'aveit baillé a la mere
Le rei Richard, qui s'en pena
Tant que jusque la li mena.
Puis fud el reine clamee,
E li reis l'aveit mult amee:
Des que il esteit coens de Peitiers,
La coveita sis coveitiers.
Monor en fist dreit a Meschines
Sa mere, lui e ses meschines;
A sa mere dist son plaisir
E ele a lui sanz rien taisir:
La pucele retint qu'ot chiere, *Fol. 9 c.*
E sa mere envoia ariere
Sa terre guarder qu'ot laissee,
Que s'onors ne fust abaissiee;
E l'arcevesque de Roem,
Gauter, qui mult est saives hoem.
Cil guarda o lui Engletere,
E i ot mult travalz de guerre;
E si s'en torna lors d'ilocques
Gilebert de Wascoil oveques,
Cil qui Gisorz prendre laissa.
Onques puis li rois ne cessa;
Lors furent ses nes atornees
E chargees e aprestees
E ses galees ensement.
Lors n'i ot plus d'arestement :
En mer fist entrer le barnage Richard quitte la Sicile, emmenant avec lui Bérengère, laissant à l'archevêque de Rouen Gautier le soin de ses États.
E s'amie, la preuz, la sage,
E sa sorur ovec s'amie,
E od els grant chevalerie
Fist en un grant dromont porter
Por l'une l'autre conforter.
Ses dromonz fist metre devant
E sigler vers soleil levant;
Mais les enekes ne se murent,
Qui movanz e isneles furent,
Devant que li reis ot mangié:
Lores murent del tut rengié
Cil de l'estoire merveilluse.
Ço fud la semaine penose
Que de Meschines mut l'estoire
Al sucurs Deu e a sa gloire.
Le mescredi de la semaine
Que Deus soffri travail e paine
Nus reconvenoit travaillier *Fol. 9 d.*
E par peor e par veillier.
Si se pot Meschines vanter,
U l'em veit tantes nes hanter,

1123 verte 1125 e il — 1128 il *manque* — 1132 sor — 1147 Li reis — 1149 ele — 1155 A sa m. — 1165 lors *manque* — 1169 Lores — 1172 Lores — 1182 isnels

C'onques nul jor qu'il ajorna
Si riche estoire n'en torna.

Navigation de Richard de Messine à Chypre.

L'estoire ala tote rengiee
Vers la terre Deu laidengee
Par mi le Far dreit al palacre
De l'autre mer, al chemin d'Acre.
Les dromonz alames ateindre :

Itinerarium Ricardi, II, xxvii.

Lors veimes le vent remaindre,
Si que li reis volt retorner.
La nuit nos covint sujorner,
Ou nos pesast ou nos fust bel,
Entre Kalabre e Mont Gibel.
Le jur del juesdi absolu
Cil qui nos ot le vent tolu
E qui puet tolir e doner
Le nos fist bien rabandoner,
E tote jor le nus presta;
Mais fiebles fud, si s'aresta
La riche estoire, l'enoree.
Le jur de la croiz auree
Nos rencontra uns venz contraires
As senestres pres de Viaires.
La mer parfonde se trobla,
Li venz fu forz, qui la dobla.
Grant iert la plaie al reploiant;
Si n'alioms fors desvoiant.
Pour eumes e mesaise,
Buche e cuer e teste malveisse;
Mais tut iço que nos suffrimes
Mult volentiers le sustenimes :

Fol. 10 *a.*

Bien le deumes sustenir
Por celui qui deigna venir
A icel jor a passion
E por nostre redemption.
Forz fud li venz qui nos cuita
De si qu'al seir qu'il anuita :
Lors eumes vent apaisié
E bien portant e aaisié.

Li reis Richarz fist grant proesce:
Toz jorz ot il cuer en vistece.
Par nuit aveit acostumé
Qu'en sa nef aveit alumé
Un grant cirge en une lanterne,
Qui mult getoit clere luserne;
Tote nuit ardoit totes veies
Por mustrer as autres les veies :
O lui aveit bons mariners,
Preuz e seurs de lor mesters;
Al feu le roi tuit se traiouent
E bien pres tut tens le veoient,
E se l'estoire aillors tendeit
E il franchement l'atendeit :
Ausi menoit l'estoire fiere
Com la geline pociniere
Maine ses pocins en pasture;
Ço estoit proesce e nature.
La nuit siglames a bandon
E sanz tristur e senz gaudon.
El demain la vigilie haute
Nus remena Deus sanz defalte,
La nuit tute ausi sanz sujor
De la grant Pasche e tut le jor.
Treis jorz erra tote esleissiee
L'estoire senz veille abaissiee :
Devant siglot li reis meismes. Fol. 10 *b.*
Le mecredi Crete veimes;

Richard côtoie l'île de Crète.

La torna li reis d'Engletere
Encoste l'ille pres de terre;
Illoc jut e l'estoire oveques;
Mais vint e cinc de noz eneques
Icele nuit nos deperdirent,
Si que le rei tut irié firent,
E mult en fud il coreciez.

Arrivée à Rhodes.

Al matin mut sigles dresciez
Vers Rodes le joesdi après,
Une autre isle de cele pres.

1198 deu tote l. — 1200 Dautre m. — 1202 Lores — 1203 velt — 1205 fist b. — 1210 bien *manque* — 1215 recontra — 1231 Lores — 1232 aisie — 1235 costume — 1239 tote — 1245 Eestoire — 1253 vigilie. — 1255 tut

Granz fu li vent e haute l'onde;
Si tost come vole une aronde
S'en va la nef le mast ploiant.
L'isle de Rodes costeiant
Nus mena Deus grant aleure
Od merveilluse sigleure,
Qu'il iert semblant qu'il lui plaiseit
La veie que sa gent faiseit;
E errames, ço fud la voire,
Mult tost de ci qu'a la nuit noire;
E el matin nos enbatismes
En uns destreiz, si abatismes
Nos tres, si fumes hors de paine.
Sujornant jusque diemaine.
E le matin fumes a Rodes,
La citié u fud nez Herodes.

Description de Rhodes.

Rodes fud une grant citié
Ancïene de antiquitié,
Autresi grant pres come Rome:
A peine savreit hom la some.
Kar tant i ad maisons guastées
E murs e turs agraventees,
E tanz mosters qui encor durent. Fol. 10 c.
De la plenté de gent qui furent
Par tanz anz e par tanz aages
E par tanz divers seignorages,
Que nus hom ne poreit nombrer,
Qu'il n'eust grant a descombrier,
Ne la grandor ne la noblesce
Qui est chaeite par viellesce;
E neporquant illoc maneient
Gent qui vitaille nos vendeient;
E por ço que li reis esteit
Malades, e lui mesesteit,

Richard malade à Rhodes.

Nos covint a Rodes atendre.
Cil fist e enquere e aprendre
Ou ses nes esteient alees,
E si atendeit ses galees
Qui lui siveient terre a terre;
E si enquist e fist enquerre
Del tirant qui Cipre teneit,
Qui les pelerins reteneit.
Dis jorz a Rodes sujornames,

Itinerarium Ricardi, II, XXVIII.

E après quant nos en tornames,
Le premier jor de mai sanz dote
Fud quant l'estoire eissi en rote

Richard quitte Rhodes (1er mai 1191).

De Rodes a veille levee,
Dreit al gofre de Sartalee,
Qui est un trop dotos trespas,
N'ad plus dotos en toz les pas:
De quatre mers est la bataille,
Dont chescone l'autre travaille.
El gofre devions entrer,
Quant uns venz nos vint encontrer

Tempête dans le golfe de Satalie.

Qui nos remena la vespree
La dont l'estoire esteit entree.
Li venz revint qui sovent change.
Si nos refist plus curteis change,
Derieres vint, si nos bota Fol. 10 d.
Si tost que chescons le dota
Por le gofre ou nos estions,
Dont mutes peors avions.
La nief le rei esteit premiere,
Qui toz jors en iert custumere.
Li rois esguarde en haute mer,
Si i vit une boce errer
Qui de Sulie reveneit;
E il a cui al cuer teneit
S'i fist adrescier por enquere

Richard apprend l'arrivée de Philippe à Acre.

Noveles de la seinte terre;
E cil distrent que sanz dotance
I esteit ja li reis de France,
Qui devant Acre l'atendeit,
E qui chescun jur entendeit
A faire engins par quei fust prise.
Li reis Richard une autre emprise

[illegible]

Aveit ja dedenz sa pensee.
Eht vos la nef oltre passee,
E li reis al vent estriva
Tant que Dampnedeus l'ariva

Richard arrive à Chypre, où il trouve sa sœur et sa fiancée.

Devant Cypre pres de la terre
Que Dampnedeus li fist conquere,
E trova sa sorur illoques
E sa gent e s'amie oveques.

Itinerarium Ricardi, II, xxix.
Énumération des malheurs des chrétiens en Syrie.

Oiez, seignurs : tantes enjures
E tantes granz mesaventures,
Tanz destorbiers, tantes ententes,
Tanz delais e tantes atentes,
Tantes paines, tanz desirers,
Tanz assauz e tanz encombriers
Ot cele terre de Sulie
Ainz qu'el peust aver aie!
Grant doel fud a oes de l'ovraine
De l'empereur d'Alemaine

Fol. 11 *a*.

Qui si i aloit hautement,
Qui morut si sodeement.
Grant enjure ot la seinte terre
En la mort le rei d'Engletere,
Henri le bon qui tant saveit,
E qui si grant aveir aveit,
Dont la terre fust sustenue
E la citié de Sur tenue.
Trop mesavint al seint realme
En la mort le bon rei Guillame,
Qui meinte foiz la succurut,
Si fud grant doel quant il murut.
Mult ot li regnes escheeites
D'ensi mescheanz mescheeites;
Mais rien ne l'aveit tant gregiee,
Destorbee ne delaiee
Cum un ille pres de Sulie :

Chypre est gouvernée par un empereur, allié de Saladin.

Ço estoit Cipre la bien garnie,
Qui mult la soleit sostenir
E lors n'en osoit riens venir;
Ke il i maneit un tirant
Qui mult aloit a mal tirant,
Plus traitor e plus felon
De Judas ou de Guenelon.
De Salahadin iert privez,
E cristiens ot eschivez,
E si diseit l'em sanz dotance
Qu'il aveient por aliance
Li uns de l'autre sanc beu,
E si fud puis de veir seu.
Issi se fist empereur,
Nel fist pas, mais empeireur :
Car sei meismes empeirot;
Onques qu'il peust ne finot
De mal faire e de porchacer
E des cristiens Deu chacier.

Fol. 11 *b*.
Itinerarium Ricardi, II, xxx.
Naufrage et aventure de Rodier d'Harcourt et de Guillaume du Bois-Normand.

Illoc ot treis nes pecheiees
Del rei Richard, de ses maisnees.
Cil qui estorstrent del peril,
Qui erent torné a essil,
A icels fist lor armes rendre,
Puis les fist il trair e prendre,
Por ço qu'il lur asseura
La seurté ki poi durra,
Kar assaillir les fist aneire
Cil qui point ne fesoit a creire;
Mais cil si bien se defendirent
Que lor maltalenz lor vendirent
Od seul treis arcs que il aveient,
Dont li Grifon mot ne saveient.
La ert Rodiers de Herdecort,
Compainz le rei e de sa cort,
Ki sur une ywe recreue
I ot tost lor gent descreue;
E Guillames del Bois Normant,
Li bons archiers, aloit traiant,

1348 nef ja o. — 1350 Dampneus — 1358 E tanz — 1360 e *manque* — 1362 ele — 1363 tel oueraine — 1365 i *manque* — 1375 surcurut — 1377 mescheeites — 1379 gurgiee — 1384 lores — 1393 Luns — 1396 empereur — 1399 de *manque* — 1402 des ses m. — 1403 estordirent — 1405 arnes — 1406 il *manque* — 1408 seinte — 1410 acreoire — 1411 cil qui si — 1413 quil — 1415 rodes

Qui fereit devant e deriere,
Si ert plus cremuz que n'est periere...
Si que veiant cels s'en alerent,
Jusqu'as dromonz ki al port erent
Ou la reine estoit venue.
La ot grant bataille tenue;
Mais bien le firent li prison.
Quant li reis sot la mesprison,
Qui s'esteit al port arestez

Itinerarium Ricardi, II, xxxii.

U ses homes sot tempestez,
Vit le dromont de sa sorur
Qui l'atendeit en grant freor,
Vit la rive tote coverte
De la grezesche gent colverte,

La sœur et la fiancée de Richard sont en danger d'être prises.

Peors Sarazins ne volt querre :
Si se fist treire vers la terre
Que li tiranz quida defendre,
Qui le preu rei n'osa atendre.

Fol. 11 c.

Par un lundi la matinee
Aveit Deus l'ovre destinee
Qu'il voleit que li rois feist,
E que les perilliez queist,
E que sa suror delivrast,
E que s'amie aillors menast.

Richard veut négocier avec l'empereur de Chypre.

Chascone haeit la jornee
Que ele esteit iloc tornee,
Car l'empereres les eust
Ambesdous prises s'il peust.
Le port que li reis voleit prendre,
Assez fud qui lui volt defendre;
Kar l'empereres i esteit,
Qui desor la rive s'esteit
Od tant de gent comm pot mander
Par aveir e par comander.
E li reis prist un messagier,
Si le fist a tere nagier,
A l'empereur l'envoia
E corteisement lui proia
Qu'il rendist l'aveir as prisons,
E adresçast les mesprisons
Qu'il ot faites as pelerins,
Dont fist plorer meins orphenins.
Cil ot eschar del messagier
Si grant jusqu'a sei enragier,
Si ne pot pas atemprer s'ire,
Ainz dist al messagier: « Tproupt, sire! »
N'onques plus bel ne volt respondre,
Ainz comença d'eschar a grondre.

Réponse insultante de l'empereur.

Cil mut ariere isnelement,
Si redist al rei belement;
Le rei oi le mot huntus,
Si dist a ses genz : « Armez vus! »
E il si firent erralment,
E si n'i mistrent pas grantment.

Fol. 11 d.

Es bargetes de lor enekes
Les covint metre armez illoques.
La entra des bons chevalers
E de hardiz arbalestiers;
E cil ravoient arbalestes
E lor genz as rivages prestes,
E si aveient cinc galees
Qui esteient totes armees;
Mais quant virent noz armeures,
Poi furent puis lor genz seures.
En la vile de Limeçon,
Ou mut l'assalt e la tençon,
N'aveit remis huis ne fenestre
Ne riens que nuisance puise estre,
Tunel ne tone, escu ne targe,
Ne vielz galee ne vielz barge,
Ne fust ne planche ne degré,
Qu'il i aportoient de gré,
Qu'il n'adresçassent el rivage
Por faire as pelerins damage;

Richard attaque Limisso.

1422 q. niert perice — 1423 *plusieurs vers omis* — 1424 Jusquas pors — 1430 sot t. — 1435 velt — 1438 Que, pr. le r. — 1445 haiet — 1446 Quele — 1449 nolt — 1450 velt — 1452 sor — 1462 meint — 1466 trop — 1467 volt — 1475 En b. — 1478 arblastiers — 1479 arblastes — 1489 Tone ne tunel

E il tut armé par la rive,
Sorquidé plus que gent qui vive,
Od penoncels e od banieres,
De chiers dras e d'engraines chieres,
Sor grant chevals forz e isnels
E sor granz muls puissanz e bels,
Cume chiens lores nus huerent :
Mais lor orgoil tost lor muerent.
Mult avions mal giu parti,
Que erioms de mer parti,
E estioms mis es bargettes
Qui estient mult petitettes,
Tot estordi des granz tormenz
E desbostié des croillemenz,
Fol. 12 *a*.
E de noz armes tut chargié,
E si estoit chescons a pié;
E cil esteient en lor terre;
Mais nos savions plus de guerre.
Nostre arbalestier assaillirent,
Si i ot tels qui pas ne faillirent :
As galioz trestrent avant
Qui de guerre erent non savant;
Tant les blecerent e nafrerent
En lor galees ou il erent
Qu'en mer sallouent quatre e quatre.
Lors veissiez l'un l'autre abatre;
Puis furent lor galees prises
E ovec noz eneques mises.
Trestrent archer espesement
E arbalestier ensement;
As Grius firent estal muer.
Lors oisiez noz genz huer
Com il nos aveient hué
Ainz que nos fuisoms remué.
De deus parz trestrent e lancerent,
E li nageur s'avancerent,
E quarel e pilet ploveient
De quel part que il se moveient.

Tote la rive e le rivage
Iert pleine de la gent salvage :
La veissiez hardie emprise
E gent de guerre bien aprise;
E quant li reis vit estriver
Ses conpaignons por ariver,
De sa bargete en mer sailli
E vint as Grius, sis assailli;
E tuit li autre après saillirent,
E li Grifon se defendirent,
E cil les alerent ferant
Par le rivage e comquerant.
La veissiez quarels voler
Fol. 12 *b*.
E Grius morir e afoler;
En la vile les embatirent
E hurterent e abatirent :
Come leon les requereient,
Es cors e es chevals fereient.
Devant la vaillant gent latine
S'en fuient li Griu e l'ermine :
De si qu'as champs les enchacerent
Si durement qu'il en chacerent
Victoire de Richard et fuite de l'empereur.
L'empereor qui s'en fui;
E li reis l'a tant porsivi
Que il gaigna erralment
Ne sai ou roncin ou jument,
Un sac trossé detriés la sele,
Si aveit estrius de cordele.
De terre en la sele sailli;
Al faus empereur failli
Dist : «L'emperere! vien, si joste!»
Mais il n'aveit cure de joste.
Itinerarium Ricardi, II, xxxiii. Richard, après avoir recueilli le butin, se met à la poursuite de l'empereur.
Li reis la nuit sanz plus targer
Fist tanz de chevalz descharger
Cum enz es eneques avoit.
L'empereres mot ne savoit.
Qu'il en eust nul amené.
Li cheval furent demené,

1496 que v. — 1498 e *manque* — 1500 mult — 1501 Cum — 1502 o. ne l. — 1507 de — 1513 arblastier — 1524 arblaster — 1525 furent — 1526 Lores — 1527 Ker — 1528 nos *manque* — 1531 plouent — 1539 barge — 1549 Com — 1557 Quil — 1566 charger

Car il erent tut engurdi
E deboistié e esturdi
D'un mois qu'orent en mer esté
E sanz jesir toz jorz esté.
Sanz plus de sejor qu'il eussent,
Que par raison aveir deussent,
I monta li reis el demain,
Ki la chose aveit prise en main.
Illooc en une olivereie,
Assez pres dejoste une voie,
Fol. 12 c. Aveit de Grius od lur baneres
E od penuncels de manieres;
E li reis les en fist chacier:
El chief se mist l'elme d'acier,
E les sivi grant aleure.
La veissiez preuz gent seure!
Cil devant bien les enchacerent:
Cil fuirent e cil chacerent,
Tant que noz genz les granz ostz virent;
Cil chacerent e cil fuirent,
E il donques si s'aresterent;
Cist chacerent e cil huerent,
E tel noise e tel cri i firent
(Ço conterent cil qui l'oirent)
Que l'empereres de sa tente
Les oi, a la meie entente,
De plus de mi liuue de terre.
Illoc s'ert retraiz por la guerre,
La aveit digné e dormi,
Mais forment furent estormi.
Lors monta e ses genz monterent
E les montaignes sormonterent,
Por veer que lur gent fereient,
Que riens fors traire ne savoient:
Toz jorz tornoent e huoent,
E noz genz ne se remuoent.
La vint al rei uns clers armez,
Huge de la Mare ert nomez,
Qui par conseil lui ala dire
E lui dist: « Alez vos en, sire:
« Il ont grant gent a desmesure. »
« Sire clers, de vostre escripture, »
Dist li reis, « vos entremetez,
« E de la presse vos jetez;
« Laissiez nos la chevalerie,
« Por Deu e por seinte Marie! »
E cil e autre lui disoient Fol. 12 d.
Por la grant gent que il veoient,
N'il n'erent pas plus de quarante
Chevaliers, ou al plus cinquante,
Ovec le roi a icele hore;
E li preuz reis lor corut sore,
Qu'ainc plus n'i ala atendant:
Plus tost c'une foudre fondant,
Joint com hoberels sor l'aloue
(Qui la pointe veit, mult la loue),
S'i feri tres parmi la presse
De la greszesche gent engresse,
Si que toz les descunreia
A force, e tels les conreia
C'uns a autre ne se teneit,
Dementers que sa gent veneit;
E des que il crurent e il vindrent,
Tant en oscistrent et retindrent,
Sanz cels qui fuirent a honte,
Que nuls ne solt des morz le conte;
Car cil qui avoient chevals
S'en fuirent e monz e vals,
E la gent de pié, la menue,
Fud tote morte ou retenue.
Fort fu li estorz e pesanz: Nouvelle victoire de Richard.
Tant veissiez chevals gisanz,
Haubers e espees e lances
E penoncels e conisances:
Trebuchoent cheval e some.
L'emperere vit que si home

1571 desgurdi — 1579 oliuerie — 1584 se *manque* — 1586 genz e seure — 1588 fuient — 1893 i *manque* — 1598 sest — 1603 freient — 1606 remouent — 1607 v. a lui — 1618 quil — 1622 cort — 1624 fendant — 1625 c. hobe sor la loue — 1638 e *manque*

Noz genz ne sofferreient mie,
E toz jorz cresoit nostre aie,
Si s'en fui a la montaine
E sa gent hermine e grifaine :
A plein lor leissouent la terre.
Quant Richarz, li reis d'Engleterre,
Fol. 13 *a*. Aparçut que il s'en fuieient
E que lor gent lor guerpisoient,
Celui qui portoit la baniere
L'empereur en tel maniere
Feri li reis qu'il gaigna
La baniere, e si comanda
Que ele fust mult bien guardee.
Lors vit lor gent si reusee
E fuir s'en come tempeste,
Sanglent meint cors e meinte teste,
E qu'il n'en feist mes nul sivre,
Car nes peust pas aconsivre
E que dous liues iert durez
L'enchauz de noz Francs adurez.
Si s'en revint son petit pas,
Mais serjant ne finouent pas,
Ainçois pristrent de la vessele
Tant, d'or et d'argent, riche e bele,
Que li emperere ot laissiee
La ou sa tente fud fichee,
Son herneis e son lit demeine,
E dras de seie e dras en graine,
E chevals e muls si chargiez
Come si ço fust uns marchiez,
Haubers e helmes e espees
Que li Grifon eurent getees,
Bues e vaches e pors e chievres,
Trop isneles e trop enrievres,
Motons e berbiz e aignels,
Iwes e polains gras e biaus,
Chapons e gelines e cos
E cras mulez chargiez les dos

Pillage du camp de l'empereur.

De bones coites bien parpointes
E de robes beles e cointes,
E bons chevals qui plus valeient
Que li nostre qui las esteient;
E si pristrent son drugeman, Fol. 13 *b*.
Que jo oi apeler Johan,
E tanz Grifons e tanz Hermins
Qu'il encombroient les chemins,
Tanz bons vins e tante vitaille
Que nuls n'en set conte ne taille;
E li reis fist un ban crier
Que sauf venir e sauf aler
Peussent les genz de la terre,
Tut cil qui ne voleient guerre,
E cil qui la pais ne voloient
Pais ne triuues de lui n'avreient.
Le samedi de la semaine
Que li Grifon orent tel paine
Vint a Limeçon treis galees
Ki de Cipre esteient tornees,
U li reis de Jerusalem
Esteit, ke mult esgarda l'em.
C'iert li reis Guis de Lizegnan
Qui ot tante peine e ahan
Por la terre Deu sustenir
Ke il l'en conveneit venir;
Car li reis de France voleit,
Dont li cuers del cors lui doleit,
A sa persone tant mesfaire
Qu'il voleit del marchis rei faire;
E por ço guerpi ot la terre
E veneit al rei d'Engletere,
Qu'il l'en aidast a meintenir.
Li reis ama mult son venir
E si ala encontre aneire;
E si poez saveir e creire
Qu'il le reçut o bon curage,
Car il ert de mult grant liguage

Itinerarium Ricardi, II, xxxiv.

Arrivée à Chypre du roi Gui de Lusignon.

1647 soffreient — 1653 quil — 1656 Lemperur en tele — 1657 si quil — 1660 Lores — 1671 lemperrur — 1675 E *manque* — 1676 Com — 1680 isnels — 1685 E b. c. bones p. — 1693 E t. — 1700 auereient — 1703 Vindrent — 1706 ki — 1710 Kil — 1712 cors de lui — 1715 ot *manque*

E hautement enparentez,
Qu'iloc esteit ses parentez,
Fol. 13 *c*.
Si n'ert il mie aparissant
Que de petit fusent eissant.
Li rois lui fist joie plenere
E honor en meinte maniere
E lui dona de son avoir
(Si fist corteisie e savoir),
Que l'em preisa deus mile mars
(Ço ne fu mie dons eschars),
E vint copes de son tresor,
Si furent les deus de fin or.

Itinerarium Ricardi, II, XXXV.
Noces de Richard et de Berengère.

E l'endemain la matinee
Fud la damoisele esposee
E corunee a Limeçon,
La bele, od la clere façon,
La plus sage feme a devise
Que l'em trovast en nule guise.
Eth vos que li reis fud en glorie
E en joie de sa vittorie,
E de ço qu'il s'iert mariez
A cele cui il s'iert fiez.

Arrivée des galères du roi.

Eth vos ses gualees venues,
Que il aveit tant atendues:
Si bien armees e guarnies,
Ne veimes tels en noz vies;
Les cinc ovec acompaigniees,
Qui illoc furent guaignees:
Od les autres de par les porz,
Dont il ot puis toz les desporz,
En ot armees bien quarante,
Qui d'autres valoient cinquante;
Dont puis prist la nef merveillose
Ou tant ot gent bataillerose
Qui furent a uit cent esmé,
Turc e Persant, non pas cresmé;
Sin fud li reis plus esbaudiz
Sor Grius e sor Hermins maudiz. Fol. 13 *d*.
Lors fist son ost apariller
E ses guaites par nuit veiller
Por aler l'empereur quere
E prendre le en mi sa terre.

Itinerarium Ricardi, II, XXXVI.

Négociations de l'empereur avec Richard.

Après cele descomfiture
U li Greu eurent tel laidure
Iert l'emperere a Nicosie,
E il e sa grant conpainie,
Irriez, dolenz e esperduz
De ses homes qu'il ot perduz,
E qu'il aveit esté chaciez:
De ço n'estoit pas solaciez;
Mais trop hiert haiz en sa terre,
Si cremoit le rei d'Engletere,
E lors lui manda parlement
Por faire lui adrescement,
E lui manda qu'a lui vendreit
E que liauté li tendreit
E menreit en sa compaignie
Cinc cenz homes jusqu'en Sulie,
Tot a cheval al Deu servise,
E fereit tut a sa devise;
E si fud en la covenance,
Que li reis ne fust en dotance,
Ses chastels a baillier en guages
E toz ses riches heritages,
E por les pertes de sa gent
Trei mile cinc cent mars d'argent,
E s'il le servist adecertes
Si reust sa terre en desertes.
Li reis graa le parlement
E l'empereres ensement.
Le parlement aterminerent
D'ambes parz e ainc ne finerent;
Si fud en une figueroie Fol. 14 *a*.
Entre la marine e la voie

1724 Qui e iloc esteit aparentez — 1725 Co erent li mieles — 1743 A cele quil sert — 1744 E de co quil — 1746 Quil — 1748 vit lem — 1761 Lores — 1763 lemperur — 1765 icele — 1767 lempereres — 1768 grant *manque* — 1769 I. e d. — 1775 lores — 1779 menereit — 1782 freit — 1790 ses terres — 1795 figuroie

De Limeçon, si com me semble,
E les sues iloc ensemble,
E furent les choses retraites
Assez mielz que ne furent faites.

Richard consulte ses compagnons.

Li reis apela ses maisnees
E de ses genz plus enraisnees;
Lors dist a cels qui o li erent,
Qui tele pais mult desirerent :
« Seignors, vos estes ma main destre :
« Veez si ceste pais puet estre;
« Gardez que vostre henors i gise
« E que ja de rien n'i desfise;
« Car s'el vos plaist el sera faite,
« U remise s'el vos deshaite. »
« Sire, » distrent, « ele nos gree,
« E tel pais nos est honoree. »
Arieres sunt tost revenu
E furent a la pais tenu,
E l'empereres eralment

L'empereur de Chypre et le roi Richard font la paix.

Jura al rei le sairement
E l'en asseura illoques
E l'en baisa a fei oveques;
E li reis s'en revint a l'ost
Qui pres esteit, si i fud tost.
Lors comanda sanz plus atentes
Que l'em charjast treis riches tentes,
Qu'il prist od la desconfiture
Des Grifons de male nature
(L'empereur furent demaine
E si esteient de fustaine),
E riche vaissele a plenté;
Si l'enveia par grant chierté
A l'empereur, qui fist prendre

Fol. 14 b.

La veissele, e les tentes rendre
En icele place meismes
Del parlement dont nos deimes.

Itinerarium Ricardi, II, xxxviii.

En cele meimes vespree
Que cele pais fud atempree

L'empereur, conseillé par Paien de Caïphas, s'enfuit à Femagouste.

Aveit ovec l'empereur
Un chevalier encuseur :
Paien de Chaiphas ot non;
Faus iert e fel plus d'un gaignon.
Cil fist l'empereur entendre
Que li reis le volt faire prendre;
Mais mençonge li fist acroire.
E li empereres aneire
Munta en un cheval isnel
Que il apelouent Fauvel.
Sor Fauvel s'en torna fuiant
Cum se il s'alast deduiant,
E leissa i hernès e tentes,
Si com hom qui pert ses ententes,
E deus destriers ignels e forz,
E il errot a grant efforz.
Li rois sot qu'il en iert fuiz,
Si ne volt pas qu'il fust siviz,
Car ne voleit la triuue enfraindre,
Ni chevals n'i peust ataindre.
Mais quant il vit de lui la fuite,
Nel volt pas del tot clamer quite,
Sil cercha par mer e par terre
E mult s'entremist de lui querre.
Ses gualees par nuit s'esmurent :
Par tens a Fomagoce furent;
Il meismes s'i ala metre,
Car mult s'en voleit entremetre.

Richard va par mer à Famagouste et y envoie par terre le roi Gui.

Fol. 14 c.

Al rei de Jerusalem dist
Que par terre le conduisist,
E qu'il sivist l'empereur,
Son parjure, son traitor,
Saveir si ja meis fust veuz.
Li reis Guis s'est lors esmeuz:
A Fomagoce la citié
Vint en treis jorz por verité,

1797 come — 1809 sele, ele — 1810 sele — 1812 tele — 1817 E le a. — 1820 i *manque* — 1821 Lores — 1824 De grifon — 1825 Lemperur — 1827 v. e a — 1829 lemperur quil feist — 1833 icele — 1839 lemperur — 1840 uelt, pendre — 1842 lempereres — 1844 Quil — 1846 sil — 1852 uelt — 1856 Si nel uelt — 1859 par la nuit — 1860 E par — 1861 i *manque* — 1862 se v. — 1868 lores

Dont les genz s'en erent alees.
La vint li reis o ses gualees;
A ses gualees fist guaiter
Toz les porz e eschelgaitier,
Que cil aler ne s'en peust
Par mer qu'encontre n'i eust;
E furent par treis jorz illoques
Puis qu'il partirent des enekes.

L'évêque de Beauvais et Dreux de Mello viennent presser Richard de se rendre à Saint-Jean-d'Acre.

Illoc en cele demorance
Vindrent dou messagier de France,
Dreue de Meslo, ço me semble,
L'evesque de Biavez ensemble,
Qui veneient haster le rei
E le hastouent a desrei
D'aler a Acre isnelement;
Car li reis de France altrement
N'assaudreit ja en nul endreit
Devant ço que il i vendreit.
Mult l'anguisserent e hasterent,
E en hastant le ramponerent,
Tant que li reis se coreça
E les surcilz amont dresça,
E i ot tels paroles dites
Qui ne deivent pas estre escrites.
Mais cil por nient le hastouent,
Les paroles en vain guastouent,
Car li reis s'esteit mult hastez,
E si aveit les Grius tastez (Fol. 14 *d*.)
Que ne besoignast a Sulie,
Por demi l'aveir de Rossie,
Que Cypre ne fust sa sojette,
Isle qui taut viande jette,
N'il ne la deignast pas sanz prise
Laissier devant qu'il l'eust prise.
Por ço cil haster le veneient,
Qui en grant estal l'en teneient.

Richard marche sur Nicosie.

Anceis mut donc o s'ost banie
A aler dreit vers Nicosie.
La porta chescon sa vitaille
E tot son conrei de bataille;
Kar l'empereres le guaitot,
Qui pres d'iloc se recetot.
Li reis fesoit la guarde riere
Qu'il n'i perdissent par deriere,

Combat.

E l'empereres soudement
Sailli de son enbuchement,
E bien set cent de sa maisnee,
Qui coardise avoit feisnee :
A l'avant garde alerent traire,
E il les leisserent atraire.
L'emperere vint costeiant,
Com Turcoples en herdeiant,
Tant qu'il vint a la riere garde,
Dont li rois Richarz esteit guarde,
E cil traist a lui dous saietes
Entuchiees en desheites.
Lors poinst li reis, si desrenga,
E por un poi ne se venga
De l'empereur sanz buntez;
Mais il ert en Fauvel montez,
Ki le portot de tel randon (Fol. 15 *a*.)
Cume cerf qui curt a bandon

L'empereur se réfugie à Candaira.

Dreit a son chastel a Candaire,
Tot pleins de doel e de contraire.
Li reis torna vers Nicosie,
Quant il vit que nel prendreit mie;
Mais noz genz eurent gaaignié
De bons chevals, e mahaignié
Des Grifons e pris a plenté,
Qui trop aveient l'ost tenté.
Après le roi tindrent la rote,
Si n'orent puis guarde ne dote.

Richard prend Nicosie.

A Nicosie al matin vindrent;
Onques li burgeis ne se tindrent :
De totes parz al rei veneient
E a dreit seignor le teneient.

1881 E dreu — 1888 quil — 1893 teles — 1901 soetle — 1907 sa baniere (re *exponctué*) — 1910 E tot conree — 1912 se *manque* — 1915 soudeement — 1927 Lores — 1928 p. quil ne — 1929 emperur — 1932 Cum — 1936 il *manque* — 1939 e *manque* — 1940 aueit

A lui s'en vindrent com a pere,
E il lor fist lor barbes rere.
Quant l'emperere l'oi dire,
Si en ot tel doel e tel ire

Cruautés commises par l'empereur.

Por poi que del sens n'enraja,
Ses genz e les noz damaja :
As suens qui se venoient rendre
E as noz que il poeit prendre,
Quant il les poeït atraper,
Faisoit ou piez ou poinz coper,
Oilz crever ou les nes trenchier,
Quant il ne se pot d'el vengier;
E li reis perneit les homages
Des plus vaillanz e des plus sages,
Qui volenters se retraouent
De l'empereur qu'il haouent.

Itinerarium Ricardi, II, xxxix.
Fol. 15 *b*.

Li rois fist de l'ost treis parties
Devisees e departies,
E fist treis chastels asegier,

Prise du château de Betines, où se trouvait la fille de l'empereur.

Dont il ot les deus de legier.
L'une ost ala a Ebetines,
Dont il ot par tens les saisines :
Li rois d'oltre mer l'en dona,
Quil conduist bien e ramena.
Pres del chastel fist l'ost armer,
Si l'asist par terre e par mer
E l'assaillirent durement:
Cil n'orent puint d'apuiement;
Ne se poeient pas tenir,
Einz les estout a plait venir.
Le chastel rendirent atant
Al rei Guion le conbatant
E la fille l'empereur,
Dont il fud en si grant freur
Que onques puis n'ot sens ne saveir,
Por comfort qu'il peust aveir.
Li reis Guis fist metre en la tur
Les banieres le rei entur
E les guardes el chastel sus,
Puis mena l'ost a Didemus.

Prise du château de Didemus.

Didemus c'est un chastel forz,
Si ne fust ja pris par esforz;
Mais cil qui i furent enveié
Esteient si estoteié
Por les noveles qu'il oieient
Qu'a mult grant peine se teneient;
Si eurent il plusors feiees
De granz pieres jus enveiees.
Li chastels n'eust point de guarde, Fol. 15 *c*.
Mais puor ot la gent coarde ;
E neporquant tanz jorz i sist
Li reis Guis puis que il l'asist
Que l'empereres le fist rendre
E cels de haut a val descendre.
Quant se furent al rei renduz,
Si com jo ai les moz entenduz,
Li reis Guis en ot la saisine;
Si comanda que la meschine
Fust en la tur mult bien gardee,
Qu'ele ne peust estre emblee;
Puis si ramena s'ost ariere,
Mais mult trova la terre chiere.

Richard assiège Bufevent.

Li reis Richarz a Nicosie
Aveit geu de maladie.
Des que il se senti alegié
Si ad Bufevent asiegié,
Un chastel fort a desmesure.

Itinerarium Ricardi, II, xl.

Ore oiez estrange aventure
De l'empereur recreu,
A cui son pechié ot neu.
Dedenz Candaire s'enserra,
Por sa honte son doel merra;
Quant de Bufevent sot le siege,
Lors fud ausi pris come a piege,
E sot que sa fille estoit prise
E en la tur d'un chastel mise,

1954 quil — 1955 Quil — 1962 emperur — 1974 E il — 1976 estuet — 1979 lemperur — 1998 porquil — 2001 il se — 2020 Lores, a *manque* — 2022 E quen

Qu'il ama plus que rien vivant,
Iço l'ala mult avivant
De fere pais a tel meschief
Fol. 15 *d*. Com il poreit venir a chief.
Meschief fu ço trop maleeit
De itels chastels com il aveit
E de si faite manantise,
Qu'il leissa par recreantise;
Mais ço l'aveit mort e pleisié
Que tuit li suen l'orent laissié.
Faire l'estut : plus n'atendi.
De Chandaire jus descendi,
L'empereur vient implorer la grâce de Richard.
Si s'ala al rei Richart rendre,
Dont ne se quidot pas defendre,
E li manda ainz qu'il venist
Que pitié de lui li preist,
E qu'en sa merci tut rendroit,
Si que riens ne lui remandreit,
Terre ne chastel ne maison,
Mais por s'onur e por raison
Seul tant d'espairgne lui feist
Qu'en fers n'en liens nel meist:
Ne il nel fist, por cri de gent,
Ainz le mist en boies d'argent.
Devant le rei humiliant
Vint a genoilz merci criant,
E li reis vit que ço ert a certes,
E vit ses meschiefs e ses pertes
E que Deus voleit cel affaire,
E cil qui nel poeit plus faire;
Lors volt cele ovraigne achever,
Si fist l'empereur lever
E dejoste lui aseeir,
Si li fist sa fille veeir.
Quant il la vit, si fud plus liez
Que s'il tenist Deu par les piez;
Cent foiz la baisa en plorant.
Fol. 16 *a*. Que ireie jo plus demuraut?
Itinerarium Ricardi, II, XLI.

En quinze jorz, que jo ne mente,
Puis que Deus i ot mis s'entente,
Ot il Cipre sue quitee
Si qu'el fud de Frans habitee.
Quant li rois ot Cypre en demaine
Richard, maître de Chypre, confie à Gui la garde de l'île.
Pris a oes Deu, a bone estraine,
Les chastels e les fermetez
Dont il ot les Grius ors getez,
Les tors trova totes guarnies
De tresors e de mananties,
De poz d'argent e de chalderes
E de cuves granz e plenieres,
De copes d'or e d'escueles,
D'esperons, de frains e de seles,
De riches pieres precioses
Contre enfermeté vertuuses,
De dras d'escharlete e de seie
(Ne vei tels en liu ou jo seie),
E de totes autres richesces
Qui apartienent a hautesces:
Ço conquist le rei d'Engletere
A ues Deu, de metre en sa terre.
A Limeçon l'ost envoia
Richard fait faire à Limisso les préparatifs du départ.
E a ses compaignons proia
De son navire e d'els haster,
Sanz nule rien de tens guaster,
E fist guarder l'empereur
Al rei Guion le poigneur;
E sa fille, qui mult ert bele
E tosette jofne pucele,
Fist enveier a la reine
Por enseigner e por doctrine.
E donc s'en torna l'ost atant
Itinerarium Ricardi, II, XLII.
Tot dreit a l'estorie batant,
Fol. 16 *b*.
Si s'atornerent e chargerent
E quant qu'il porent s'avancerent:
Es enekes se recoillirent,
E siglerent quant lor tens virent,

2025 fare — 2027 maleit — 2030 creantise — 2043 espaugne — 2045 Nil — 2049 vit *manque* — 2051 E *manque* — 2053 Lores uelt c. oueraigne — 2062 d. mist — 2072 cunes — 2078 v. nuls tels en nului ou — 2087 lemperur — 2092 E por — 2097 se *manque*

E les reines en menerent
E les dromonz que illoc errent;
E li reis leissa en la terre
Tels genz qui saveient de guerre,
Cels qui enveierent vitailles,
Orges, formenz, mutons, almailles,
Dont la terre esteit bien garnie,
Ki granz lius tindrent en Sulie.
Eth vos noveles aportees
Par mer al rei e recontees,
Que la citié d'Acre ert emprise
A prendre, e qu'ele sereit prise
Ançois qu'il i peust venir.
«Ja ne doie ice avenir,»
Dist il, «que nul la peusse prendre
Sanz moi!» Lors ne volt plus atendre
Fors tant que compaignon venissent
Qui compaignie lui feissent.
. . . .
Fors ne sai quanz s'en entremistrent.
A Fomagoce entra en mer
E fist ses gualees armer;
Si s'en entra en une bele,
Merveilles grant, fort e isnele.
De guallees si merveilluses
E de genz si bateilleruses
N'ad suz ciel ne port ne entree
Que mult n'en fust espoentee.
Richard quitte Chypre.
Eth vos les gualees meues,
Que totes erent esleues,
Fol. 16 c.
Le rei devant, ço iert sa custume,
Sain e legier com une plume;
Si tost come correit uns cerfs
Traversa la mer en travers.
Lores vit Margat, la costiere
De la terre Deu dreiturere,
E après Margat vit Tortuse
Qui resiet sor mer turmentuse,
E Tripe e Infré e Botron
Trespassa tut en un randon,
E après si vit Gibelet
E la tur sus el chastelet.
Devant Saete, entur Barut,
Une nef al rei aparut,
Prise d'un navire turc qui allait au secours d'Acre.
Plaine des genz Salahadin:
Chargie fud par Saffadin,
Qui l'ot des meillors Turs garnie
Qu'il pot trover en paenie.
En Acre ne porent torner,
Si n'orent fait fors retorner
Tant que il venissent en aise;
Mais lor entente fud malvaise.
Li rois fist sachier e empaindre
[Sa galee pur eus ateindre];
La nef vit quant il l'ot atainte
Grant et large e de haute ateinte:
De treis hauz mastz esteit mastee,
Ne sembloit pas ovre hastee.
De vert feutre l'orent coverte
De l'une part la gent culverte;
L'autre costé rorent covert
D'un feutre jaune li colvert.
La nef virent si acesmee
Com si ço fust ovre de fee,
E si plaine de guarnesture
Fol. 16 d.
Que n'en iert nombre ne mesure;
Si reconta cil quil saveit,
Ki a Barut esté aveit
Quant cele nef i fud chargee
Qui a honte fud deschargee,
Qu'il vit porter cent chamelees
De bones armes afilees,

2103 Cil — 2107 Ethe — 2114 lores ne velt — 2115 que si c. — 2117 *manque un vers* — 2118 en *manque* — 2124 gent si combateilleruses — 2125 nentree — 2127 espontee — 2128 e. bien e. — 2131 com coreit — 2133 Lors — 2135 a. vit m. — 2137 E *manque* — 2144 saffaadin — 2149 quil — 2151 ataindre — 2152 *vers ajouté par une main plus récente* — 2158 lautre — 2159-60 *intervertis* — 2160 Dun encre — 2162 Come — 2167 n. qui f. — 2170 a. bien a.

Arcs, pilez, quarels, arbalestes
A torz, rueles, a main prestes,
E uit cenz Turcs toz esleuz
Que diable eurent esmeuz,
E grant guarnesture e vitaille
Qu'il n'en estuet conte ne taille,
E de feu grezeis en violes,
Tant qu'il en erent granz paroles;
E si erent en la nef mises
Dous cenz serpenz laides e grises
(Ce conte l'estoire e la letre
E cil quis i aida a metre),
Qu'il deurent leissier eu l'ost curre
A la nostre gent faire encurre.
La gualee les aproça,
Si que pres ne les atocha;
Li galiot les saluerent,
Qui ne saveient qui il erent,
E demanderent dont venoient
E de quel seignur il tenoient.
Cil eurent latimer franceis,
Si distrent qu'il erent Engleis
E voleient aler a Sur.
Atant lor vint un vent d'Arsur
Quis esloigna de la gualee;
Uns galioz ot acertee
Fol. 17 a. La nef et cels qui enz estoient
Que volenters d'els partiroient.
Cil dist al roi : «Sire, entendez,
«Si me desfaites ou pendez
«Se cele nef n'est nef des Turs.»
Li reis dist : «Es tu en seurs?»
«Oil, sire, seurement.
«Envoez i delivrement
«Après els une autre gualee,
«E si ne seit pas saluee
«Lor genz, si verez qu'il feront
«E de quel creance il seront.»
Li reis comanda : cil alerent
A cels, mais pas nes saluerent,
E cil comencerent a traire,
Qui n'aveient a cels que faire,
D'arcs de Damas e d'arbalestes.
Li reis fud pres e ses genz prestes,
Qui durement les assaillirent
Quant a noz genz traire les virent;
E cil trop bien se defendoient,
Descordoient e destendoient
Plus menu que ne vole gresle.
D'ambes parz eurent pelle mesle;
La nef errot de poi de vent
E il l'ateignouent sovent,
Mais n'i osouent pas munter
Ne il nes porent surmonter.
Li rois jura illoc endreit
Son sairement que il pendreit
Les galioz s'il se laschoient
Ne se li Turc lor eschapoient :
Cil saillirent come tempeste,
Si se plungierent cors e teste,
Par de soz la nef trespasserent
E repairerent e ralerent : Fol. 17 b.
As governels liierent cordes
De la nef as genz vils e ordes,
Por els destorber e plaisier
E por la nef plus abaissier.
Tant ramperent e s'avancerent
Que dedenz la nef se lancerent.
Cil les corurent detrenchier,
Qui ne furent pas esclenchier :
En la nef a force monterent
Cil qui de tel chose sage erent,
E il trenchouent piez e poinz,
E les grevouent en toz poinz.
Li galiot les . . . .
De si qu'al port les enchacierent;

2171 arbelastes — 2172 A toz crueles — 2173 toz *manque* — 2183 doussent — 2184 A la g. deu f. — 2188 quil — 2194 uient — 2195 Qui les — 2197 laens — 2201 Se *et* n' *manquent* — 2202 est — 2207 front — 2208 quele — 2213 arblastes — 2224 Nil — 2226 quil prendreit — 2229 com — 2245 les enchacerent

E cil durement recovrerent,
Qui de la mort se redoterent:
E montouent par establies,
Si com els erent establies,
Noveles genz mult bien armees
D'armeures trop acesmees:
D'ambes dous parz se combatoient
Si qu'en la nef s'entrabatoient.
Li Sarazin tant s'esforcierent
Que les galioz enchacierent.
Li galiot se recoillirent
Es galees, si rasaillirent;
E li reis lor dist qu'il hurtassent
La nef tant que il l'enfondrasent.
Cil s'esleisserent, si hurterent
Tant qu'en plusors lius l'enfondrerent:
Par l'esfondre fud afondee.
Eth vos la bataille finee,
E Sarazins a defaillir
E dis e dis en mer saillir.
Fol. 17 *c.* Chescons se penoit del tuer.
La veissiez fiers cops ruer
Que li reis Richarz i ruot,
E les ociet e tuot,
E en retint, ço m'est avis,
Trente e cinc qu'il fist guarder vis,
Admiralz e engineors
Qui saveient d'engins plusors,
E li autre furent neié,
Turc e Persant e reneié.
Se fust en Acre la nef mise,
Ja meis ne fust la citié prise,
Tant eust porté de defense;
Mais ço fist Deus qui des suens pense,
E li bons forz reis d'Engletere
Qui ert aventurus de guere.
Li Sarazin de la montaigne
Eurent veue cele ovraigne:
A Salahadin le manderent,
Kar irié e dolent en erent.
Quant Salahadins l'oi dire, Douleur de Saladin.
Treis feiz tira sa barbe d'ire;
Lors dist que persone esperdue:
«Deus! ore ai ge Acre perdue
«E mes genz, dont jo ere asseur.
«Trop m'avez doné mal eur!»
En l'ost des paens tel doel firent,
Ço conterent cil qui ço virent,
Que li Turc lor tresces trenchouent
E lor vestemenz decirouent
Por ço qu'en la nef iert perie
Lor amor e lor seignorie.

Quant li reis ot la fort nef prise *Itinerarium Ricardi*, III, 1. Arrivée de Richard à Acre. Fol. 17 *d.*
E a force la gent conquise,
A Acre esteit sis desiriers,
Si s'i traioit mult volenters,
Ses galies totes rengees
Qui de la nef s'erent vengees.
Si com il erroit e s'estoire
Li tramist Deus un vent de boire;
Il haitiez e sa gent haitie
Jut devant Sor cele nuitie;
Al matin vit Candalion
Le preuz reis, le quor de lion,
E trespassa Casel Imbert.
Lors si vit Acre a descovert,
E la flur de la gent del monde
Seoir entur a la reonde,
E vit les puiz e les montaines
E les valees e les plaines
Covertes de tres e de tentes
E de genz qui a lor ententes
Grevoient la cristienté,
E si erent trop grant plenté;
Vit les tentes Salahadin,
E les son frere Saphadin,

2250 eles eles e. — 2253 dous *manque* — 2260 quil e. — 2275 a. turc f. — 2279 de *manque* — 2284 tele oueraigne — 2285 saladin — 2287 saladins — 2289 Lores — 2308 icele — 2312 Lores — 2313 Od, del — 2317 C. des turs e

Si pres de nostre ost cristiane
Que trop l'empressoit la paaine;
E Quahadin d'autre partie,
Li seneschals de paianie,
Gardoit la marine e la terre
E pres de l'ost fesoit grant guerre,
Sovent lor feseit granz assalz,
E trop volenters granz enchalz.
Li rois esguarda e sorvit
E toz jorz porvit e porvit;
Fol. 18 *a*. E quant il vint pres del rivage,
La veissiez tot le barnage
De l'ost après le rei de France
Venir encontre od desirance,
E mult ert gent encontre alee.
Itinerarium Ricardi, III, 11. A terre eissi de sa gualee;
Magnifique réception faite à Richard. La oissiez trompes tromper
Encontre Richart le non per.
Tot li poeples comunement
Fud liez de son avenement;
Mais li Turc qui dedenz Acre erent
De son venir s'espoenterent,
E de ço qu'ot tantes gualees,
Car lors sorent qu'erent alees
Lor entrees e lor eissues,
Por quoi mult genz erent perdues.
Li dou rei s'entrecomvoierent
E toz jorz s'entrecosteierent.
Le rei Richart vint a ses tentes,
E mist grant paine e granz ententes
Coment Acre sereit comquise
E com el sereit plus tost prise.
Granz fu la joie e la noiz clere,
N'onques ne cuit que filz de mere
Veist si grant e dire l'ost
Come l'om fist del rei en l'ost.
Sonerent timbres e busines,
Corns e estives e troines;
La veissiez joie pleniere
De gent de diverse maniere,
E biaus soneiz dire e chançons,
E vins porter a eschançons
E beles copes par les rues
E as granz genz e as menues; Fol. 18
Car ç'avoit l'ost en joie mise
Que li reis aveit Cypre prise,
Dont tant vitaille lor venoit
Que tote l'ost s'en sustenoit.
Tot estoient en bon espeir.
Ço fud un samedi al seir;
Si ne cuid qu'onques veissiez
En nul liu ou vos allissiez
Tanz cirges ne tel luminaire,
Si que as Turcs de l'ost cuntraire
Estoit avis que la valee
Iert tote de feu enbrasee;
E quant il sorent la venue
Del rei dont la feste iert tenue,
Par semblant lores s'esbaudirent:
Al matin tot le val emplirent
E traioient e herdeioient
Sor le fossé e hobeloient,
E fesoient a l'ost grant presse
La felenesse gent engresse.
Or larrons cest point ci a sivre, Ambro[...] raconter l[...] nements [...]rieurs à l'[...] de Richar[...]
(Car bien le m'ora aconsivre
Qui entor moi tant sojorra,
Quant la matire s'i dorra),
Des deus reis e de lor venue
Dont tante parole ai tenue,
Que jo ai a Acre amenez.
Ore oiez, e si retenez,
Que jo voil ici mon fil rompre
E cele matire entrerompre;
Mais il sera bien renoez
E rathachiez e raloez:

2323 Si que pr. — 2329 grant — 2330 gr. e chalz — 2344 sespoenterent — 2346 lores, que e. — 2352 grant *manque* — 2354 ele — 2358 Com — 2385 al los l — 2387 ci *manque* — 2394 O. si o. — 2396 E sanz la m. co emprompre

Fol. 18 *c.*

Car li rei vindrent dererain
Al siege, nun pas premerain.
Si velt Ambroises faire entendre
E saveir a cels qui aprendre
Le voldront, par com faite enprise
La citié de Acre fud assise;
Kar il n'en aveit rien veu
Fors tant come il en a leu.
Or si orez quels genz l'asistrent
E quel hardement il enpristrent.
  Vos m'oistes conter e dire,
Encore fait bien a redire,
El comencement de l'estoire,
Se a alcon vient a memoire,
Le grant damage e la grant perte
Qui en Sulie avint aperte :
Ço fud el tens le rei Guion
Qui tant ot persecucion;
Mais tutes genz ne sorent mie
Com il fud traiz par envie.

Comment Gui
: Lusignan de-
nt roi de Jéru-
lem.

  Ultre mer ot un rei nurri,
Ki ot non le rei Amauri :
De lui eissi un damisels,
Li reis Baudoins li mesels.
Baudoins vesqui son termine
Tant qu'il fud mandé a vermine.
Cil ot dous sorurs damoiseles,
Sages femes e preux e beles;
L'une fud femme a un baron
Ki ot nun Raimfroiz del Thorun;
L'autre ot a moiller esposee
Li quens Guillames Longe Espee,
Sire de Jafphe ou la mer bat,
Frere al marchis de Montferrat.

Fol. 18 *d.*

La dame ot de lui un madle eir
Qui rot nun Baudoin pur voir.
L'emfes vesqui, li cuens murut,
Que l'aventure issi curut.
Guid de Luizeinan golosa
La cuntesse, si l'esposa.
L'emfes fud reis, mais nel fu gaires,
Car issi fait Deus ses afaires.
Quant de l'enfant fut mescheait,
Eht vos le rialme eschaieit
A la dame, ço fud raison,
E par raisonable achaison
Se fud li reis Guis coronez,
Dont puis fu meint grant cop donez.

Le comte Raimond de Tripoli fait alliance avec Saladin.

  Entre le faus conte Raemont
E Salahadin dont jo cont
Ot longement une aliance
Dont en Sulie ot grant parlance.
Icil Raemont quida aveir
Le riaume par son aveir,
Por ço qu'il ert de Tripe cuens,
Mais, merci Deu, ne fud pas suens.
Quant li reis Guis se corona,
A cui Deus cele honor dona,
Toz ses barons comunement
Manda a son coronement.
Li cuens de Tripe i fud mandez;
Mais por nient le demandez
S'il ot eschar del mandement
E s'il respondi laidement.
Li messager s'en retorna,
E li cuens son eire atorna,
S'ala a Salahadin plaindre
K'en sa terre ne pot remaindre
Por le rei Guiot quil haiet — Fol. 19 *a.*
A qui li regnes escheiet.
Tant li dist e tant lui menti
Que crestientiez s'en senti...
Eissi com il l'aveit a chier
Que il l'en aidast a vengier.

2399 derain — 2406 c. jo en ai l. — 2407 Ore — 2412 *Le premier a manque* — 2413 le gr. — 2414 Quen — 2439 fu *manque* — 2444 reisnable — 2446 grant *manque* — 2458 *vers laissé en blanc, rétabli par conjecture* — 2462 sil lui r. — 2468 le regne — 2470 *après ce vers il doit en manquer deux* — 2471 a *manque* — 2472 Quil

Seignor, a icele assemblee
Fud la traisons porparlee
Dont la seinte croiz fud perdue
E cristienté esperdue.
Li cuens refud mandez a curt
E mult l'en teneit l'en ja curt,
E il n'i voleit pas venir
Ne del rei Guion riens tenir.
Le rei le manda tierce foiz
E dist qu'il lui rendroit ses dreiz,
E il i vint a mal eur,
Car il esteit ja asseur
De metre la terre en grant paine,
E par lui vint la male estraine;
Mais puis en morut il a honte
Issi com l'estorie reconte.

Assez avez oi conter
Par maintes feiz e reconter

Gui, après la défaite des Templiers par Saladin, se prépare à la guerre.

Que quant cil Guis fud novals reis,
Qu'il ne sejorna pas dous meis,
Ainz fist somondre par la terre
De Sulie les genz e quere
Ke il le venissent sucorre;
Car Salahadins feseit curre
Ses genz a plain par la contree,
E qu'en la terre iert l'ost entree
E aveit sa gent descomfite,
Cent chevaliers toz a eslite,

Fol. 19 *b*.

E Jaquelin de Mailli mort,
Dont le Temple ot grant desconfort;
E d'icele descomfiture
Comença la mesaventure
Dont la seinte cristientez
Fud puis tanz jorz en orphentez.
E lors manda li coens de Tripe,
A qui toz jorz pendeit la lipe,
Al rei Guion qu'a lui vendreit
E q'en sa aie se rendreit,
E vint a lui e s'acorda;
Mais li poeples puis recorda
Que ço fud faus acordement,
Qu'il le trahi sodeement
En la grant bataille ou il furent,
Ou tantes bones genz mururent:
E bien pot estre qu'il le fist,
E bien pot estre que no fist,
Mais li plus tesmonient sanz faille
Qu'il le trahi en la bataille,
E si ço fist il deust fundre.
Salahadins ot feit somondre

Saladin rassemble son armée.

Ses genz de toz ses nuef reaumes
A arcs, a haubers e a hialmes,
E il vindrent od granz efforz,
Que n'i remist fiebles ne forz.
Mult i ot admiralz nomez
E nobles homes renomez,
Guarniz a lor terre leissier
Por crestienté abaissier.

Le roi Gui est battu à la Maréchaucie par la trahison du c^te de Tripoli (4 juill. 1187).

Fol. 19 *c*.

Li reis Guis e li cristien
E avec lui Veneizien,
La haute gent e la menue
Esteit en sa force venue,
L'une des ostz a Saforie
E l'autre al port de Thabarie.
La nostre, qui buer i ala,
A Thabarie s'avala,
Car cil qui les cors i perdirent
A Deu les almes en rendirent.
Li coens de Tripe les menot,
Qui de trahir les se penot.
Noz genz de lui ne se guardoent:
Il disout e il graentouent.
Tant dist e fist e porchaça
Que lor ost la nostre enchaça
Jusqu'a la mer de Galilee
Tant que l'ewe lor fud veee.

2488 come — 2490 feiz *manque* — 2495 Kil — 2507 lores — 2519 testimonient — 2521 feist, dust — 2524 A arcs e a. — 2538 sei avala — 2548 vee

La mer est dolce e bone a beivre,
Dont li traitres lor fist beivre;
E quant vint as lances beissier
E il s'en dut mielz enpressier,
Si s'en fui e cil remistrent,
Qui les vies des cors i mistrent.
Ge ne sai qui l'autre feri,
Qui eschapa ne qui peri,
Ge ne fui pas a la bataille;
Mais tant vos en di ge sanz faille
Que Deus ot tot ço porveu;
Car il aveit aparceu
Que tant aveit el mont pechiez
E gent malement enthechiez,
Dont petit a lui en venist
Si cele chose n'avenist.
Ce fu a la Mareschaucie,
Qui est de joste Thabarie,
U li reis Guis se combati
E tanz Sarazins abati:
Fol. 19 *d*.
Mais tut erent ja afolé
Li nostre, e mort e decolé;
N'i aveit mais point de rescosse,
Mais sor le rei vindrent a sorse
Tant qu'il fud a tere abatuz
E mult laidiz e mult batuz.
La seinte croiz ot enbraciee,
Car se ne fust cele embraciee
Il l'eussent prise od laidure;
Mais bien parut Deus en ot cure.

Saladin fait Gui prisonnier et conquiert toute la terre sainte, sauf Tyr, Ascalon et Jérusalem.

Quant la bataille fud finee
Que Deus ot issi destinee,
Li rois fud pris e la croiz prise
E la gent presque tote ocise,
Por quei tantes genz se croiserent
E tanz de lor bons en leisserent,
Lors fist Salahadins saisir
Tote la terre a son plaisir,
Tote fors Sur e Eskalone
(Issi tot Deus sa terre e done)
E Jerusalem seulement;
Mais il la conquist erraument.

Prise d'Ascalon.

Escalone ala asiegier,
Qu'il quida aveir de legier;
Mais cil se tindrent fierement
Contre lui e entierement,
E i murut gent sarazine
Mult einceis qu'en fust en saisine,
Tant qu'il lor fist lor rei mostrer
E devant lor murs amener,
E voleit por lui rendre aveir
La vile, e li reis fist saveir
A cels dedenz qu'il se tenissent
E que por lui rien ne feissent;
Mais il ne se porent tenir, Fol. 20 *a*.
Si en estout a plait venir :
Eschalone por lui rendirent
E sals lor chatels s'en partirent;

Le roi Gui, mis en liberté, se rend à Tortose, puis à Tripoli.

E li reis Guis fud lors delivres
Par tel covent, ço dit li livres,
Que oltre la mer s'en ireit
E le riaume guerpireit.
En mer s'en entra sanz faillance
Por aquiter sa covenance,
E vint en l'isle de Turtuse :
Eth vos sa gent mult anguissuse.
La lui manda Salahadins,
Qui mult iert saives Sarazins,
Quil saveit a meseurus
Ne qu'il n'iert pas apres ne feus,
E qui nel volt pas eschangier
Ne d'autre rei estre en dangier,
Qu'il lui quitot son covenant;
E li reis revint maintenant

2552 dust — 2558 en *manque* — 2559 ico — 2561 monde — 2565 marchaucie — 2577 prise *manque* — 2578 p. que deus notcure — 2582 que *manque* — 2583 Par cui — 2585 Lores, saisier — 2597 quen l. — 2602 que *manque* — 2604 estuet — 2607 lores — 2608 cel c. — 2614 anguise — 2616 Que — 2619 quil ne uelt

A Tripe desur la marine,
Si trova illoc la reine
E le conte qui l'ot hai,
Que l'en dist qu'il l'aveit trai,
Ki lores lui fist bele chiere,
Que que il pensast en deriere.
Ne puet chaleir de tenir conte
Del traitor, del malveis conte
Qui mist a doel cristienté
E meint enfant en orfphenté :
Chier compera la traison
Que il fist e la mesprison,
Car il en murut laidement,
La merci Deu, e soudement;

Siège de Tyr par Saladin.
Fol. 20 *b*.

Ne del siege qui fud a Sur,
Que Salahadins trova sur,
U Guillames de la Chapele
Fist meinte grand proesce e bele,
U li frere de Thaberie
Par cui la citié fud guarie
Furent de si grant liauté
A Deu e a sa realté;
Ne del marchis grant sermon traire
Qui bien comença la a faire,
Qui vint quant la terre fu prise,
Si fud un poi al Deu servise,
Si ot de bon comencement
Malveis e faus ensivement.
Al rei Guion est la matire,
Si n'i voil faillir ni desfire,
Qui eissi de cheitivisons :
A cele matirie toisons;
Car a Tripe estoit revenuz,
Ço plut as granz e as menuz.

Détresse de Gui de Lusignan.

Li reis de Jerusalem Guis
Iert si povres e si esquis
Com hom qui veneit de prison :
N'ot pas prise sa mesprison,
Qui n'aveit rien vivant que prendre,
E il lui coveneit despendre;
E si saveit que Acre esteit prise
E la gent hors chaciee e mise,
E ço esteit la clef de sa terre,
E il ne saveit qui requere.
A Dampnedeu dist son meschief,
E Deus en traist mult bien a chief.

Gui se rend à Antioche, puis revient à Tripoli.
Fol. 20 *c*.

La vint li princes de Antioche,
Un matin quant soneit la cloche,
Al rei Guion por lui proier
Qu'il lui pleust a otrier
Qu'a Antioche retornast
E s'i tenist e sojornast
Tant qu'il eust genz assemblees,
Porchaciees e aunees,
E qu'il seust ou peust corre
E que que seit as Turs rescore.
Li reis s'en ala od le prince
A Antioche en sa province,
Si fud illoc un poi de terme
E si i plura meinte lerme
Por la terre qu'il ot eue,
Qui esteit en son tens perdue.
A Tripe ariere retorna
E se porvit e s'atorna;
E tant de gent com pot aveir
Od l'empront que il pot aveir
Fist donc somondre e aprester,
Car ne voleit plus arester;
E issi com il atendeit,
A genz auner entendeit,

Geoffroi de Lusignan rejoint son frère à Tripoli.

Eth vos son frere illoc venu,
Giefré de Luizeignan, tenu
Al plus preu vassal de sa terre,
Ke il esteit norriz en guerre.
Primes fud a Sur arivez,
Mais n'i trova pas ses privez;

2628 quil — 2634 Qui f. e la mesprision — 2636 soudeement — 2646 la *manque* — 2650 malueise — 2652 faire — 2655 cypre — 2659 home — 2660 pris, *vers altéré* — 2687 Od t. — 2688 quil — 2691 E *manque*, entendeit — 2692 atendeit

Car le port lores lui veerent
Li marchis e cil qui o lui erent.
E Jefrei atant s'en torna
E vint a Tripe e retorna :
Le rei Guion trova son frere,
Qui fist grant joie al fiz sa mere.
Fol. 20 *d.* E quant li reis ot auné
Sa gent, lors se sunt conreé,
Conrad de Montferrat refuse de recevoir Gui à Tyr.
E vint a Sur tut le rivage
Od poi de gent e de barnage,
E trova les portes fermees
Qui totes lui furent veees,
Que li marchis par coveitise
Li vea e par fole emprise :
Si lui vint de malveise vaine
Quant al rei vea son demaine.
Li reis vit que il n'enterreit,
Si dist que il nel sufferreit :
El sablon fist fichier sa tente
E fud illoc en bone entente.
Dejoste Sur l'ost s'ajosta :
Si sachiez bien qu'il li costa
Que la cité lui fud veee;
Mais ço fud chose purparlee
Del faus marchis de Monferat,
Le filz le vaillant preu Corat,
Qui fud pris en la grant bataille :
Cil ne li veast pas sanz faille,
Car il ert prodom e liaus;
Mais li filz esteit desliaus.
Gui réunit une petite armée pour marcher sur Acre.
Les genz de Sur qui Deu amouent
E qui par Deu se reclamouent
Guerpirent la citié mult tost,
E si vindrent al rei en l'ost :
Ço furent li preu Aleman,
Qui grant liu i tindrent cel an,
E li frere de Thabarie,
La plus leial gent de Sulie;
Si i fut la vaillanz genz de Pise
Qui furent bien al Deu servise,
Qui si laisserent lor maisons
E mult de lor possessions,
E femmes e emfanz menerent
Devant Acre ou Sarazin erent.
Li reis fist de son frere feste :
Si dist l'estoire qui ne ceste
Que quatre mois fud sujornez
Einceis qu'il se fust atornez
Joste Sor en la sabloniere,
Sa citié qui fud dreituriere;
E quant ses genz ot amenees,
Par tote la terre aunees,
O cels qui grant liu donc i tindrent,
Qui ovecques son frere vindrent,
N'ot que quatre cent chevalers
Ne que set mile peoniers
A mener a Acre aseoir.
Ço n'osast nus autre hoem pur veir ;
Ço fud merveille qu'il pensa,
Fors en tant que Deus le tensa,
D'aler s'en sor la gent embatre
Qui ierent pur quatre cent e quatre;
Mais Deus voleit ço qu'en avint
Del grant ost qui a Acre vint
Que Salahadins enforçot
E durement s'en esforçot,
Ki bien quidot que gent vendreeent
Qui a ravoir la entendreient.
Li rois se mist en l'aventure
Dampnedeu ou il ot sa cure;
Si conduist l'ost que il aveit
Par un chemin que il saveit.
Entre Acre e Sur a un fort pas,
Que l'ost passa ignelepas :

Itinerarium Ricardi, I, XXVI.
Fol. 21 *a.*

2706 lores — 2710 vees — 2715 quil nentereit — 2716 quille suffreit — 2717 fichier *manque* — 2721 citee, vee — 2723 mon ferant — 2724 pr. corant le vaillant del — 2732 E *manque* — 2734 icel — 2736 leiale — 2737 Si i furent — 2748 dreiture — 2750 E par — 2756 nosast nul home — 2766 tendreint — 2769 quil — 2770 quil

Fol. 21 *b*.

L'armée de Gui se rend à Acre.

C'est le pais Candelion ;
La passa o le rei Guion;
Mais Salahadins nel sot mie,
Car tot le or qui est en Rossie
Nel garantist s'il le seust,
Car toz detrenchié les eust;
Mais Deu volt qu'il fust altrement,
E ço esteit le comencement
De rescorre cristienté
Que il crut mult a grant plenté.
Eth vos l'ost le rei devant Acre
El non del seint cors que l'en sacre,
Que nos cristiens aurom :
Eht le vos monté el Thorom.

Gui met le siège devant Acre, et Saladin vient au secours de la ville (1189).

El Thorun devant Acre furent
Li cristien qui de Sor murent,
E fud sanz dotance la veire
Que il monterent par nuit neire:
N'oserent pas el bois remaindre,
Por ço alerent en haut maindre.
Al matin quant li Turc eissirent
De la citié et il les virent,
Eth vos Acre tote esmeue,
Chevalerie comeue;
A Salahadin donc manderent
Que plain poin de crestiens s'erent
Sor els embatu folement,
E qu'il venist isnelement
De chascon d'els la teste prendre,
Car ne s'osereient defendre.
Quant Salahadins l'ot oi
Sachiez que mult s'en esjoi
Al siege ou il ert a Biaufort,
Que il feseit assaillir fort.

Fol. 21 *c*.

Son riere ban i fist mander,
E par ses terres comander
Que chescons de sa seignorie
Venist al guaing de Sulie.
Trop i vint gent, Deu les confonde
Ki fist e ciel e terre e monde!
Que si nostre gent fust mincee,
N'en eust chascons sa pincee.

Première bataille entre les infidèles et les Croisés.

Le tierz jor que nostre gent vindrent,
Qui el Torun en haut se tindrent
E tote nuit armé esteient,
Por Sarazins quis assailleient,
Eth vos la gent Salahadin,
Turc e Persant e Bedoin,
Qui veneient les places prendre
E tote la terre porprendre;
E al tierc jor de la semaine
I vint Salahadins demaine,
E il quida bien tost avoir
Les testes de noz genz por veir :
Or ne feit pas a merveillier
Si les estuveit trop veillier
E travillier e els esperdre,
Qui quidouent les testes perdre;
Car al Thoron ou il estoient
Li Turc nuit e jor assailleient,
E si sovent les travaillouent
Que a grant paine nis menjouent.
La ot Jefrei de Leuzengnan
A l'ost defendre grant haan,
Qui pieça iert preuz e osez,
Mais or fud il mult alosez.
Issi furent des le lundi
En peril jesqu'al vendresdi.
Si orez come Deus reguarde
Cels que il velt prendre en sa guarde;
Qui a lui servir se velt duire
Nule rien ne lui poreit nuire.
Si com il erent en tel dote,
Li rois e sa compainie tote

Fol. 21 *d*.

2782 Quil — 2783 le rei *manque* — 2790 Quil — 2796 comue — 2797 saladin — 2798 crestien erent — 2802 oserent — 2806 en *manque* — 2802 Quil — 2807 i *manque* — 2812 *les deux* e *manquent* — 2825 E il qui quida bien auoir — 2827 Ore ne f. — 2828 trop *manque* — 2838 ore — 2841 com — 2842 quil, prendre *manque*

En haute mer en loinz gardouent,
E a Deu mult se dementouent
Qu'il lor feist alcon secors:
Eht vos venir tot le dreit cors
Une bele estorie d'enekes,
De gent qui veneient illoques:
Ço ert Jaches d'Avesnes en Flandres,
Si ne cuit c'onques Alixandres,
N'Ector, n'Achilles mielz valusent,
Ne que meillor chevalier fussent;
Ço estoit Jakes, qui tot vendi
E enguaga e despendi
Ses terres e ses heritages,
E dona, si fist mult que sages,
Cuer e cors e alme en aie
Al rei qui vint de mort a vie;
Quatorze mile homes armez
Aveit bien o lui renomez.

Arrivée de Jacques d'Avesnes.

Ço ert l'estorie de Danemarche,
E maint preu chastelain de Marche
E de Cornewaille i aveit:
Ço dist tels qui bien le saveit.
Cil aveient de bons destriers,
Brons e baucens, forz e legiers;
E quant il durent ariver,
Lores veissiez Turcs desver;
A val la marine acorouent
Si que en la mer se ferouent,
E cil dedenz Acre ensement,
Qui traioient espessement;
Mais cil del Thoron a val vindrent,
Qui de deus parz lor estal tindrent,
Tant que endreit els les chargerent,
Mais li Turc avant les chacerent,
Qui totes veies a els traistrent:
Neporquant cil avant se traistrent.
Salahadins a l'ost veue,
Si dist: « Ore est preie creue. »

Arrivée d'une flotte danoise.

Fol. 22 a.

Quant li halz reis que l'em aore
Ot s'ost creue en si poi d'ore,
Tant que auques fud aseuree,
Qui ainz eust poi de duree.....
Mais toz ensemble s'esbaudirent
E jus del Thoron descendirent,
Si se tendirent e logierent,
E la citié d'Acre asiegierent,
Si qu'il estéient asiegié
De deus parties e gregié.

Les Croisés resserrent le siège.

Li Pisan firent vasselage,
Qui se logierent el rivage
E garderent la la marine
De la cruel gent sarazine,
Que quant les nes i arivassent,
Qu'il nes preissent ne grevassent.

Les Pisans occupent le rivage.

Un vendresdi, la matinee,
I ot une fiere assemblee
De deça devers Mont Musart
E genz morz de chescone part.
Cil de la vile s'en issirent,
Si que a force recoillirent
En Acre une carvane grande
E chameilz chargiez de viande,
E a Salahadin menerent
La preie qu'il i conquesterent;
En Acre entroient e issoient
Come cil qui la force avoient.

Les Sarrasins enlèvent une caravane.

Fol. 22 b.

La gent qui en Acre s'ert mise,
Ço sachiez bien, ne fud pas prise
A charete ne a charue;
Ainceis fud puis chose seue
Qu'entre toz cels qui Deu mescroient
N'ot meillor gent que il estoient
Por vile guarder e defendre
E por chastel a force prendre.
Ne demora fors la quinzaine
Que illoec vint li coens de Braine

Itinerarium Ricardi, I, xxix.

2853 Co est, auernes — 2881 tote — 2888 *après ce vers il doit en manquer deux* — 2906 qua — 2910 quil i menerent — 2912 Com — 2915 na — 2917 mescreoient — 2918 quil

Arrivée de divers seigneurs français, allemands et flamands.

E ovec lui Andreu son frere
De bone dame e de bon pere.
Li seneschals de Flandre i vint
E o lui barons plus de vint,
E l'andegrave d'Alemaine
Qui aveit bons chevals d'Espaine;
Si i vint l'evesque de Biauveiz
Qui n'esteit ne vielz ne desfaiz;
E sis freres li cuens Roberz,
Vistes chevalers e aperz;
E si i vint li cuens de Bar,
N'ot plus corteis de si qu'al Far;
E maint altre prodome e sage
Vindrent en l'ost a cel passage;
Mais merveille com plus veneient
E Sarazins meins les cremeient,
Qui lor livroient trop ententes
E venoient jusqu'a lor tentes.
Cil de la vile hors issoient
E li autre toz jorz creissoient,
Dont la terre esteit si porprise
Que la nostre ost se tint por prise;
Mais neporquant toz jorz se tindrent
Al rei halt por qui il i vindrent.

Fol. 22 *c*.

Quant la guerre fud devant Acre,
Prestres nuls ne clerc ne diacre
Ne poreient conter ne dire
Les granz travailz ne la martire
Que li cristien i sostindrent,
De si la que li rei i vindrent,
Cil de France e cil d'Engletere,
Qui mistrent les murs d'Acre a terre,
E les bones genz qui s'esmurent,
Qui Deu amerent e Deu crurent.

Combat entre les Croisés et les Sarrasins (septembre? — D'après l'*Itin.* 4 oct. 1189).

Cel jor d'un vendresdi me menbre,
E si fud el mois de setembre,
C'une laide mesaventure
Vint a noz genz e laide e dure.
Li Sarazin les assaillouent
Si que nul jor ne defaillouent.
Eth vos que cristien s'armerent
E par conreiz se conreerent,
Devisé par conestablies
Si com els furent establies.
L'Ospital fud sor la marine
Ou trop aveit gent sarazine,
E li Temples premierement:
Ço ert toz jorz le comencement.
Li coens de Braine o sa maisnee
Qui en mi l'ost esteit rengiee, *Itinerarium Ricardi*, I, xxix.
L'andegrave e cil d'Alemaine
Qui furent gent de grant compaine,
Mestrent a la mahomerie,
Car bien lor dut estre merie...
Li reis Guis e la gent de Pise
E altres genz de grant emprise
Furent sor le Thoron a destre
Por gueitier les Turs e lor estre.
Sarazins vindrent ad esfrei :
La veissiez meint gent conrei. Fol. 22 *d*.
Li Templer e l'Ospital poinstrent,
As premerains conreiz se joinstrent,
Sis desconfirent e perchierent :
Cil fuirent e cil chacerent;
E nostre gent autretel firent,
E Sarazin se desconfirent;
Mais tel plenté en i aveit
Que nul cristiens ne saveit
Quel part il deussent torner.
Li Turc ne sorent retorner :
Ja erent pres de la montaine,
Quant diables fist une ovraigne
Par quoi mult de noz genz mururent
E perirent e encorurent,
Par un cheval qui eschapa
A un Aleman quil chaça

2925 flandres — 2930 desfraiz — 2935 prodom — 2946 quil — 2948 ne *manque* — 2951 Qui — 2952 i *manque* — 2960 e *manque*

E fist a ses compaignons sivre,
Qui nel poeient aconsivre.
Li chevals fui vers la vile,

Défaite des Croisés.

E Sarazins plus de cent mile
Quiderent que noz genz fuissent
E que il sei desconfeissent:
Sor els poinstrent e retornerent,
E cel jor tels les atornerent
Que cil qui a l'ost suelt entendre
Ot assez a sei a defendre;
Car por un erent vint e quatre,
Qui se penouent d'els abatre,
E qui ot gibet e ot mace
En laisserent morz en la place.

Itinerarium Ricardi, I, xxx.
Mort d'André de Braine.

La fud occis Andreu de Braine:
Que ja s'alme ne seit en paine!
Car tels chevaliers ne murut
Ne tantes genz ne socurut.

Fol. 23 *a*.

La fud li marchis en tel presse
De Montferat de gent engresse,
Si li reis Guis nel sucurust,
Ke icel jor i encurust;
E meimes en cel contemple

Mort du grand maître du Temple.

Fud ocis li maistres del Temple,
Cil qui dist la bone parole
Que lui vint de la preuz eschole,
Quant la gent coarde et hardie
Lui distrent a cele envaie:
« Venez vos en, sire, venez! »
E venist s'il s'en fust penez.
« Ja a Deu, » ço dist il, « ne place
« Que donc mais seie en altre place,
« Ne qu'al Temple seit reprové
« Que l'em m'ait en fuiant trové! »
E il nel fist, ainz i murut,
Car trop des Turcs i acurrut,
E bien cinc mile gent menues
Dont les chars en remestrent nues;
E quant cil de la vile sorent
Que cil noz genz desconfiz eurent,
Es chevals arabiz monterent
E vindrent hors, si encontrerent
Les noz si merveillusement
Que lor esteust malement
S'il ne s'eussent defendu;
Mais lors i ot estal rendu,
E lors vit l'em chevalerie
E ferir sur la gent haie.

Défense désespérée des chevaliers chrétiens

La le fist bien li reis meismes,
Icel Guis dont nos vos deimes,
E danz Giefrei de Linzegnan,
Qui soffri le jor grant ahan,
E Jakes d'Avesnes li preuz,
Qui en la terre fist tanz pruz,

Fol. 23 *b*.

E li autre quis reuserent
Si qu'en Acre les entasserent.
Issi ala cele jornee
Que Fortune aveit atornee.
Or sunt Sarazins esbaudi
(Deus les maudie e jes maudi!),
Que lors vindrent il engressant
Noz cristiens e empressant
Assez plus que devant ne firent;
E quant li prodome ço virent,

Itinerarium Ricardi, I, xxxi.

Si distrent donc la baronie:
« Seignurs, nos n'i guaignons mie.
« Pernoms un conseil sucurable
« Contre ceste gent a diable
« Qui tote jur a nos asemblent
« E la nuit noz chevals nos emblent. »
Tels fud li conseilz e l'affaire
Que il firent un fossé faire
Grant e parfont e le e large,
E il i misent meinte targe

3004 qui sei desconfissent — 3006 les *manque* — 3007 uelt — 3008 entendre — 3018 montferant — 3020 Ki — 3021 icel — 3025 ot h. — 3026 icel — 3036 en *manque* — 3040 sis — 3042 estust — 3044 lores — 3045 lores — 3051 dauernes — 3053 quil — 3057 Ore — 3059 lores — 3062 prodom — 3070 Quil — 3072 il meisent

E mainz escuz, de ponz parties;
Si erent les terres parties.
Li Sarazin les assailloient,
Qui reposer pas nes laissoient.

Saladin fait jeter dans le fleuve les cadavres des chrétiens.

Oiez trop grant confusion
Qu'il avint de l'occision
Dont j'aveie devant traitié,
Dont li Franc furent deshaitié.
L'endemain de cele aventure
E de cele descomfiture
Del mielz de l'ost tot a eslite,
Dont nostre gent fud desconfite,
Mout ot de morz de genz menues
Qui la erent por Deu venues;

Fol. 23 *c*.
Itinerarium Ricardi, I, xxx.

Les cors des morz fist trestuz prendre
Salahadins, sis nos fist rendre
E trebuchier enz el flum d'Acre.
La veissiez mult lait maçacre,
Car li cors a val l'ewe alerent,
Si que jusqu'en l'ost ne finerent,
Dont la puurs si grant eisseit,
Si que li monz des morz croisseit,
Que tote l'ost d'iloc fui
Devant que l'en les enfoi;
E puis que il les enfuirent
Grant tens la flaur en fuirent.

Luttes des chrétiens et des Sarrasins.

Cristien firent le fossé
Ou il se furent adossé;
Dedenz le fossé se tenouent
Quant li Sarazin i venouent,
Ki toz jorz lor firent enchalz
E par les freiz e par les chauz.
El fossé esteit la bataille
De la gent Deu e la chenaille :
Li nostre le voleient faire,
E cil tendouent al desfaire.
La veissiez en dessaietes
Plus de cinc cent mile saetes
Que li fosseur trametoient
Es mains a cels quis defendoient;
La veissiez de deus parties
Genz corajoses e hardies;
La veissiez gent roeler
E cheoir e esboeler;
De roistes cops se departirent :
Devant la nuit ne departirent.

Itinerarium Ricardi, I, xxxi.
Arrivée de nouveaux Croisés.

Des le termine de l'emprise
Que l'ost a devant Acre assise,
Desque vers la feste toz sainz,
Ço sai, si l'oi dire a mainz,
Ne finerent de gent venir
Qui bien durent lor liu tenir.

Fol. 23 *d*.

Lores vint li cuens de Ferieres,
Qui mist plus de cent Turcs en bieres,
Car il esteit archers si bons,
N'aveit meillor de si qu'a Duens;
E si i vint Guiz de Dampierre,
Qui ot maint bel chastel de pierre;
S'i vint li evesque de Verone,
Que l'em teneit mult a prodome.

Arrivée de l'évêque de Vérone.

Tut cist a cest passage vindrent,
Martyrs e confessors devindrent,
Car li plus aisiez, ço os dire,
I fud assez en grant martire
E de peur e de veillier
E de jur e nuit travillier :
Car ne poeient reposer,
N'il ne s'osouent pas poser
Devant ço qu'il orent parfait
Le fossé ou tant mal ot fait.

Itinerarium Ricardi, I, xxxiii.
Une flotte égyptienne vient au secours d'Acre.

A feste toz seinz la sorveille
Avint en l'ost une merveille,
E merveille e mesaventure
Fu ço trop granz e laide et dure.
Que li cristien enduroient
Les travailz qui trop lor duroient,

3085 I ot de m. e g. — 3097 quil — 3100 se *manque* — 3106 e de la ch. — 3111 metoient — 3113 dedens p. — 3140 oser — 3141 fait — 3143 seruoille — 3147 cristient

Cil qui sor le Thoron s'esterent
Al chief de Cayphas guarderent,
Si i virent venir armees
Une estoire grant de gualees
Qui de Babiloine iert venue,
Par qui Acre fud tant tenue.
L'estoire veneit belement,
E la novele isnelement
Fol. 24 a. Fud en bref tens par l'ost contee
Qu'ele veneit tote aroutee;
Si quiderent tels i aveit,
Mais nul de l'ost mot n'en saveit,
Que ço fust estoire de Pise
Ou de Genves ou de Venise
Ou de Marsille ou de Sezille
Qui venist assaillir la ville.
Endementers qu'il devinoient,
E les guallees aprismoient,
E tant vindrent e aprismerent
Que dedenz Acre se ficherent;
E enz en lor venir illoques
Pristrent une de noz enekes
Ou il aveit gent e vitaille,
Si l'en menerent par bataille
Dedenz la vile, e si ocistrent
Les genz e la vitaille pristrent.

Elle prend une galère chrétienne.

Ore escotez que li Turc firent
A Deu e com il lui mesfirent.
Le jur de la feste honoree
Ou tante lerme fud ploree,
Le jur de la feste a ensemble
Toz les sainz qu'il el ciel asemble,
Nos pendirent la gent haie
As murs d'Acre par envaie
Les cors des cristiens qu'il pristrent
Dedenz l'eneske, qu'il oscistrent.

Les Sarrasins exposent sur les murs d'Acre les cadavres des chrétiens qu'ils ont tués.

Cil furent a dreit parçonier,
Ço poent dire sermonier,
De la grant joie pardurable
Qui sanz fin iert e est durable
Cels dont la feste esteit tenue
Qui a cel jor iert avenue.
Cele estoire dont jo disoie
Garda si le port e la veie Fol. 24.
Par ont les genz Deu arivoient
Que tut le port en eschivoient,
Si que nul securs ne veneient
A cels qui a Deu se teneient.
L'iverns aprosma qui veneit,
Que d'estorer ne lor teneit;
Lor fossé orent acompli,
Ki puis refud a force empli.
En cel yvern firent chastels
E pierieres e mangoniels
E chatz e truies e cercleies,
Ou laborouent tote veies.

Les chrétiens construisent à l'entrée de l'hiver des machines de guerre.

E cil enforçouent la vile
A ovriers plus de trente mile,
E firent portes e toreles,
Barbekanes forz e noveles,
E en tanz sens tant l'enforcerent
Qu'a tot le mont le purforcerent;
E Salahadins i fist metre,
Qui ja ne s'en quida demetre,
Tanz mangoniels e tanz pereres
E engins de tantes manieres
E tanz soltilz engineurs
E de ses terres e d'aillurs
E tant feu grezeis en violes
E tanz tormenz d'autres escholes
Que l'em sot puis de verité
C'onques en chastel n'en citié
N'ot tanz armes ne tel deffense,
Tant vitaille ne tant despense.
Issi furent en cel yver
De si qu'al suef tens de ver;

Saladin prépare aussi ses machines de guerre.

3160 ne s. — 3162 genue — 3179-80 Le j. de la f. a tos e. De les s. — 3193 les genz a deu — 3203 triuues — 3214 E tanz e. — 3216 De s. — 3222 Ne tant

E lors firent en cel quaresme,
Si com Ambroise dit e esme,

Fol. 24 c.
Itinerarium Ricardi, I, xxxiii.
Les Allemands construisent un moulin à vent.

Li Aleman premierement
Le premerain molin a vent
Que onques fust feiz en Sulie,
Veiant la gent qui Deus maudie,
Que estrangement esguarderent,
E grantment s'en espoenterent.
En l'ost Deu vint une novele
Ki de primes fud bone e bele,
E puis fud pesanz e dotose
E deshaitiee e enuiose :
Ço fud del bon empereur

La nouvelle de la mort de Frédéric Barberousse arrive à Acre.

De Alemaine, qui ot vigor
Ala al sepulcre par terre
Por la merci de Deu requerre,
Ki murut, ço fut grant damage,
Al fluminaire, en un passage,
A un gué qu'il n'ot pas tempté,
Si com Deu vint a volenté.

Itinerarium Ricardi, I, xxiv.

Dedenz Acre tel joie en orent
Des noveles quant il les sorent

Joie des Sarrasins et tristesse des Croisés.

Qu'il tombouent e thaborouent,
Si qu'autre rien ne laborouent,
Si veneient sor les toreles
A noz genz dire les noveles
Que Salahadins bien saveit
E qui mandé le lor aveit,
Si crioient a voiz hauciee
De sum les murs meinte fiee,
E firent dire as reneiez :
« Vostre empereres est noiez. »
Lors ot en l'ost tele tristesce
E tel deheit e tel destresce
Que de lur bien ne lor teneit
Fors del passage qui veneit
E de l'espeir de la pramesse,
Que ja iert par mi l'ost espesse,

Fol. 24 d.

De la venue des hauz homes
Des reis de cui terre nos sumes,
Celui de France e d'Engletere,
Qui après vindrent en la terre,
E por ço fud l'ost confortee.

Itinerarium Ricardi, I, xxxv.
Arrivée de la flotte de Tyr.

Eth vos la novele aportee,
Après la Pasche un poi tot dreit,
Que l'estorie de Sur venoit,
E eth la vos el port venir:
Adonc vos peust sovenir
De formiz ki de formilliere
S'en issent devant e deriere:
Car tot autresi s'en issoient
Li Turc qui en la vile estoient.
Plus de dis mile genz armees,
Toz coverz, il e lor gualees,
De dras de seie e de tapiz,
De buquerains e de samiz.
Eth les vos toz contre l'estorie,
Qui tost veneit del vent de boire,
Contre val la rive fendant,
E l'autre l'aloit atendant
Qui s'iert a els venu combatre
E a force sor els embatre,
E cil sor els tot ensement,
Qui veneient hardiement.
C'ert li marchis qui Sor teneit.
Qui sor l'estorie as Turcs veneit
Od cinquante vaissels armez
E bien coverz e ascemez.
La veissiez tantes banieres
E tantes genz pruz e manieres,
Hardies e vistes e prestes!
Lors trestrent cil as arbalestes.

Fol. 25 a.
Bataille navale.

A tant eht vos la començaille
E des estories la bataille:
La n'aveit mie coardise;
E cil de Gienve e cil de Pise

3225 lores — 3228 premier — 3232 esponterent — 3236 deshaitiez — 3255 emperere — 3257 Lores — 3261 E *manque* — 3262 mi *manque* — 3271 E *manque* — 3281 le v., toz *manque* — 3282 toz veneient — 3290 lestories — 3291 vassals — 3296 Lores trestrestrent, arblestes

Furent assailli en lor barges
Od arbalestes e od targes :
Devers la nostre gent se trestrent
E tant i lancerent e trestrent
Que l'estorie as Turcs reuserent
E qu'a vive force en menerent
Une gualee jusqu'al port.
Prise d'une galère sarrasine.
Adonc oissiez grant deport :
La veissiez femes venir
E coltels en lor mains tenir
E prendre les Turcs par les tresces
E traire a els par granz destresces,
E puis les testes lor trenchouent
E a terre les en portouent.
As estoires iert la huee :
Chascone iert sovent remuee,
Sovent ensemble s'ajostouent
E feu grecois s'entrelançouent,
Alumoient e esteignoient,
E la ou il s'entrateignoient
S'entreferoient par esforz
E traioient de si qu'as porz.
Ne fud tel bataille veue,
N'om ne la vit de sa veue,
Mais nostre gent le compererent,
Cil del ost Deu qui al siere erent :
Luttes auprès des fossés.
Kar por le doel de la gualee
Que li nostre eurent amenee
Furent li Turc si esmeu,
Ki chescon jur ierent creu,
Qu'al fossé tele presse firent,
Fol. 52 b.
Quant la bataille en la mer virent,
Qu'en l'ost nen aveit cristien
Halt ne bas, joefne n'ancien,
Tant fust hardiz ne alosez,
Ne tant fust seurs ne osez,
Qu'il n'eust de Turs grant raosche;
Car cil veneient come musche
Qui ainz ainz a lor atreit faire
Al fossé emplir e desfaire.
La veissiez tote la plaine
De si qu'al pié de la montaine,
La terre si coverte e troble, *Itinerarium Ricardi, I, xxv.*
Come de chames en estoble,
De Turcs qui lor coreient sure,
Que il ne fineient nule hore : Les Nègres dans l'armée des Turcs.
Dedenz les fossez s'enbatoient
Si espès qu'il s'entrabatoient.
Une hisduse gent oscure,
Contre Deu e contre nature,
A roges chapels en lor testes,
Onc Deus ne fist plus laides bestes,
De cels i aveit grant plenté
Od felenesse volenté,
Que de la gent qui ondeioient
E des chapels qui rojeioient
Sembloient cerisiers meurs;
E tant i aveit d'autres Turs
Qu'em les esmot a cinc cent mile.
Li autre Turc dedenz la vile
S'en issoient od lur banieres,
Sis grevoient en dous manieres,
Si que l'ost fud tant cuivroiee
Icel jor e mainte feiee
Que li cristien se dotouent
De lor assalz qui tant dorouent.
Cil as roges chapels aveient *Fol. 25 c.* Étendard des Nègres.
Une enseigne ou tuit se teneient,
Ço esteit l'enseigne Mahumet,
Qui esteit portraite en somet,
En qui nun se vindrent combatre
Por la crestienté abatre.
Cil pautonier se defendouent
Od granz jalez qu'il aportouent.

3301 Qui furent — 3302 arblestes — 3303 si tr. — 3310 lor *manque* — 3324 Nome — 3333 naueit — 3335 nalosez — 3337 Turs *manque*, granz — 3339 a latreit — 3344 de *manque* — 3346 Quil, nul — 3356 roioient — 3358 des autres — 3359 Que lem — 3365 cristient — 3367 roches — 3373 Icil — 3374 Uns grant

Ce estoit en l'ost la grande guerre
Qu'il aveient devers la terre.
Devers la mer ert la bataille
Qui tote jor durá a taille;
Mais neporquant la nostre estoire,

Victoire navale des Croisés.

Merci Deu, en ot la victoire;
Car de jur en jur establies
I estoient conestablies
Des barons de l'ost es galees,
Mult bones genz e bien armees,
Qui durement s'en combatirent
E lor gualees embatirent
A vive force en la chaane,
Si que l'estoire cristiane
Greva tant les Turs de la vile,
Qui lors erent quarante mile,
Que devers mer securs nen orent

Acre est bloqué.

Ne devers terre eissir ne porent;
S'orent puis si poi de viande
Qu'il aveient chierté trop grande.

Itinerarium Ricardi, I, xxxvi.
Assaut donné par les Croisés. Ascension.

Le juesdi de la Ascencion,
De la seinte procession,
Que Deus fist el ciel la montee
Dont l'euvangeille est recontee,
Voudrent les genz monter en Acre
El non del veir cors que l'en sacre.
Chastels eumes bien coverz
Por le feu grezeis als colverz:
Treis en i ot de grant affaire

Fol. 25 *d*.

Que trei haut home firent faire,
L'andegraves e li reis Guis
E Geneveis od le marchis.
Cil trei en lor chastels esteient
A icel jur qu'il assailleient.
La gent Dampnedeu assaillirent,

Sortie des Sarrasins.

Cil de dedenz as murs saillirent:
Grant fud l'assaut e la defense
De cels qui orent poi despense,
Qui si forment se defendoient,
Qui lor mesaise nos vendoient:
Ne furent gent si defensable
Cum furent li menbre al diable.
Li un alouent thaborant
E li autre al besoing corant,
E li Turc de vers les montaines
Racoreient od granz compaines
As fossez, si que enz sailleient
Des que onques noz genz assailleient,
Si que il covint l'ost entendre
A assaillir e a deffendre.
Mult dura l'assalt longement
Jusqu'al seir del comencement,
Mais al seir le covint remaindre
Car onques nes porent destreindre.

Incendie des trois châteaux de bois construits par les Croisés.

Li Turc le feu grezeis jeterent
Es treis chastels que alumerent,
Si qu'a cels en covint descendre
Quis virent toz ardeir en cendre.

Itinerarium Ricardi, I, xxxvii.
Famine à Acre.

En Acre furent la chenaille
Long tens soffreitus de vitaille,
E si com li tens se cola,
E viande lor escola;
E furent puis si conreé
De mesaise e desareé
Que mangierent totes lor bestes,
Piez e buels e cols e testes;

Fol. 26 *a*.

E jeterent les cristiens,
Les vielz cheitifs, les anciens,
E les joefnes as vistes chieres
Retindrent a traire pirieres;
E il orent si grant soffraite
Qu'el ne poreit estre retraite,
E meschief e paine e ahan
Jusqu'après feste saint Johan,
Que diable lor enveierent
Treis nes que illoc depeschierent,

3381 C. de j. en j. en e. — 3384 Mult *manque* — 3390 lores — 3393 E orent — 3399 Voudreint — 3402 al c. — 3412 que — 3423 quil, lost tendre — 3428 desteindre — 3429 li f. — 3430 qualumerent — 3432 ardeier — 3440 *le second* e *manque* — 3446 Quil — 3450 peschierent

Trois galères y apportent des vivres.

E partie des Turcs perirent;
Mais la viande en recoillierent.
Mais quant il orent la vitaille,
Lors se resbaudi la chenaille
E faisient sovent forscloses
Par quoi noz genz erent encloses.

Itinerarium Ricardi, I, xl.

Défaite des Croisés le jour de saint Jacques.

A l'ost qui a Deu s'iert tornee
Avint une trop fort jornee:
Feste saint Jake esteit le jor;
Mais diables qui n'a sejor
Fist une uevre tote a veue
Par quoi l'ost fud mult descreue.
Diables nel fist, jo menti,
Mais Dampnedeus la consenti,
Qui volt plus martirs acoillir
En son halt regne e recoillir.
La plus bele serjanterie
Qui lors fust ne or seit en vie,
Qui ert povre e de grant despense,
Eissi de l'ost Deu sanz defense;
Mais ço lor fist lor grant mesaise,
Car poi est home en ost a aise.
A dis mile furent esmé,
E si esteient tuit armé.
De l'ost tut serré s'en issirent,
Lor conreiz, lor eschieles firent.
Este les vos tot droit as tentes
As Turs, la erent lor ententes.

Fol. 26 b.

Quant li Turc les virent la tendre,
Si nes oserent pas atendre,
E cil vindrent, si se trosserent
De tot le mielz qu'il i troverent;
Quant li Turc les virent chargiez,
Si en orent trop bons marchiez:
As serjanz tant tost s'esleisserent,
Que plus de set mile en leisserent,
Que onques succurru ne furent
Fors de chevaliers qui corurent,
Mais n'en i curut pas grantment,
Ainz i murerent eralment.
La fud Thorel del Menil morz,
Mais mult i ot fait grant esforz;
Si fud de lui le jor grant plainte.
Ç'avint en l'ost, e altre meinte.
Maint assalt e meint estotie
Fist a l'ost Deu la gent haie,
Mainte aventure dure e laide
I soffri Deus por sa meisnade.
Sa gent ot Deus mis en esprove,
Ausi com les sainz, com l'en trove,
Qu'il esprova par maint mesaise
Com l'em feit l'or en la forneise.
Mult en orent ja la soffert
Cil qui a Deu s'erent offert.
Si com il erent en sufrance,
Eth vos le barnage de France
Entor aust, al dreit passage,
Qui est einz le tens yvernage.

Itinerarium Ricardi, I, xlii.

Arrivée des barons français.

Lors vint li sires de Champaigne,
Li coens Henris, od grant compaigne;
Si i vint li cuens Tedbad de Bleis,
Mais il ne vesqui pas treis meis;

Fol. 26 c.

Li cuens Estiefnes ensement
Vint e murut sanz tensement;
Si i vint li preuz coens de Clermont,
Qui bons fud a Deu e al mont;
Si vint li cuens de Chaalons,
Qui iert forz home e halz e lons;
Si vindrent tant altre prodome
Que nus n'en solt conte ne some.
Devant Acre, en la demuree
Que la prode gent henoree
I fesoit por son salvement
E por amor Deu purement,
Avint meinte grant aventure
Que l'om retint par escripture,

Itinerarium Ricardi, I, xlvii.

Un Croisé échappe par miracle aux coups d'une pierrière sarrasine.

3451 *et* 3452 *intervertis* — 3454 Lores — 3458 forte — 3462 mult *manque* — 3468 lores, ore — 3471 *le second* lor *manque* — 3477 Eth — 3491 des menil — 3492 mult i fist — 3498 Issoffri — 3500 comme len — 3501 mainte — 3502 Come — 3504 sen erent — 3505 sustance — 3509 Lores

E meint miracle i aveneit
Qui des vertuz de Deu veneit.
En l'ost aveit meinte periere
Ou mult gent devant e deriere
Aloient sovent e venoient,
E multes choses avenoient
Qui a miracle erent tenues
Quant eles erent avenues.
Il aveit dedenz la citié,
Ço dit l'estorie en verité,
Mult perieres si bien jetantes
Que ainc ne vit l'en de tels tantes.
Une en i ot si jeteresse
Que trop esteit damajeresse,
Qui nus depeçoit totes veies
Noz perieres e noz cercleies,
Car el getoit les pieres teles,
Volanz come s'eussent eles,
Que dous genz coveneit a metre
En la funde, sulonc la letre,
E quant la piere descendeit
E la funde aval la rendeit
Que bien plein pié parfont en terre
Fol. 26 d Al chaeir la coveneit querre.
Iceste meismes periere
Feri un home el dos deriere,
E si li hom devenist arbre
O une columpne de marbre,
Si l'eust el par mi colpee,
Tant i fud el dreit açopee:
E li prodom ne la senti,
Car Dampnedeus nel consenti;
En itel seignor doit l'om creire,
Que tel miracle fait a creire.

Itinerarium Ricardi, I, XLVIII. Un Croisé échappe par miracle à un coup d'arbalète.

Issi com li tens aveneient,
E plusors choses aveneient.
Entre Avril et Mai en conchange
Avint une aventure estrange
En l'ost d'un serjant ki esteit,
Ki el fossé del mur s'esteit
Armez de coife e de haubere
E de parpoint a meint bel merc.
Uns enemis al creatur
Teneit une arbaleste a tur:
Al serjant traist par une archiere,
Sil feri el pis soz la chiere:
Le parpoint, la coiphe fausa
Si que oltre l'auberc passa;
Li serjant ot al col un brief,
Merci Deu, quil garda de grief,
Kar li non Deu escrit i erent;
Ço virent cil qui illoc erent
Que quant li quarels i tucha
Qu'il resorti e resbucha.
Eissi feit Deus, quil prent en garde,
Que il n'a de nule rien guarde.

Itinerarium Ricardi, I, XLIX. Curieuse aventure d'un Croisé. Fol. 27 a.

Issi com li tens aveneient.
E plusors choses aveneient.
Il avint que hors des fossez
S'iert uns chevalers adossez
Un jor a faire sa besoigne,
Si com il a chescun besoine.
Issi com il iert abeissiez
E a sa besoigne aaisiez,
Des Turs qui erent en l'anguarde,
Dont cil ne se perneit pas guarde,
S'en parti uns grant aleure;
Si fu vilainie e laidure
Qu'il volt al chevalier mal faire
Tant com il ert en tel affaire.
Il aveit l'anguarde esloignie
E veneit la lance esloignie
Al chevalier por lui oscire,
Quant cil de l'ost pristrent a dire:
« Fuiez, sire, fuiez, fuiez! »
Il se fud a paines dresciez,

3528 de *manque* — 3530 Od — 3538 teles — 3541 tote — 3543 ele — 3544 C. seles e. — 3545 gent — 3553 si home — 3554 Od — 3555 ele — 3556 ele — 3559 E en — 3570 arblaste — 3572 Si, desoz — 3578 Co virent co — 3581 qui. en *manque* — 3582 Quil nal — 3587 affaire — 3590 E *manque*

Neporquant en piez se leva
E sa besoigne n'acheva.
Cil vint quant que chevals pot rendre,
Quil quida bien a tere estendre,
Mais, merci Deu, il i failli,
Car a la traverse sailli;
E si prist en ses mains deus pierres
(Oiez com Deus est dreiz vengieres) :
Si com li Turcs ot son tur feit
Por retorner a son forfeit,
E li chevalers l'avisa,
Sil feri com il devisa,
Enz el venir com il veneit,
D'une des pieres qu'il teneit
Desoz le chapel en la temple :
Cil chai morz en cel contemple.
Li chevalier prist le cheval,
Si traist la reigne contre val;
Si vit cil quil me reconta
Fol. 17 *b*.
Que li chevalers i monta
E s'en ala jusqu'a sa tente,
Sil fist guarder en bone atente.

Itinerarium Ricardi, I, L.
Mort courageuse d'une femme qui travaille à combler les fossés d'Acre.

Issi com li tens aveneient,
E plusors choses aveneient.
Une foiz ravint une affaire
Dont l'em doit bien parole faire.
Meintes genz as murs assaillouent,
E meintes feiz s'en deffaillouent;
Tels i aveit qui ne finouent
De pieres coillir qu'il portouent,
E li baron a lor destriers
I portouent e as somers,
E meinte femme i reporta,
Qui en portant s'i deporta.
Entre les autres i portot
Une qui mult s'i deportot :
Uns Sarazins quil defendeit
Vit que cele feme entendeit
Al fes de son col deschargier;
Si com el volt en sus marchier,
Cil treist a lui, si la feri,
E la femme a terre chai,
Qui fud ferue mortelment;
E tud li poeples eralment
Vint entor la femme acorant,
Qui se detortoit en morant.
Sis mariz la veneit poroques,
Mais el preia as genz illoques,
As prodes homes e as dames,
Que il por Deu e por lor almes
Feissent de son cors atrait
Al fossé ou ele avoit trait,
Car ne voleit que sa charoine
Fust meis mise en altre besoine.
Ele se faiseit ja porter,
Quant Deus en fist l'anme porter; Fol. 27 *c*.
E tel femme, ço dit l'estoire,
Deit chescons aveir en memoire.

Itinerarium Ricardi, I, LIV.
Mésaventure de l'amiral Bellegemin.

Issi com li tens aveneient,
E plusors choses aveneient.
Une autre aventure ravint
En l'ost, e d'autres plus de vint,
Voire assez plus; mais ramembrer
Ne les sai totes ne nombrer.
Un jor hors d'Acre s'en issirent
Li Turc por noz genz que il virent,
Qui estoient alé en fuire,
Si com ues est a gent de guerre;
E s'en issi uns amiralz,
Granz home e de parage halz,
Bellegemin esteit nomez,
Preuz e hardiz e renomez,
E li baron qui l'ost garderent
Contre les Sarazins alerent.
Cel jor fud l'ost mult estormie,
Qu'il n'en voloient garder mie,

3604 n' *manque* — 3606 Quil le — 3609 E *manque* — 3625 veneient — 8636 Quen — 3642 ele — 3645 mortelement — 3650 ele — 3652 Quil — 3656 mis — 3661 veneient — 3663 raioint — 3668 quil

IMPRIMERIE NATIONALE.

Car tant ala gent en forage
Qu'il orent l'ost en grant damage
E par devant e par deriere,
Que mult fud l'assaillie fiere,
Mais nostre gent les enchacerent
. . . .
Toz, fors l'amirail seulement
Qui remist porpenseement
E voleit noz engins ardeir,
Se il s'i peust aerdeir,
Kar issi l'aveit pris en main.
Une viole ot en sa main
Qui de feu grezeis esteit pleine:
Des engins ardeir ert en paine.
Uns chevaliers le ala ferir
Qui lui volt son luer merir:
Fol. 27 *d.* Le Turc a la terre estendi
E la violete espandi
Desur ses choses necessaires,
Si qu'il ot ars les genitaires
Del feu grezeis, que il estaindre
Voldrent, mais n'i porent ataindre.

Itinerarium Ricardi, I, LVI.
Mort d'un Turc qui insultait la croix.

Issi com li tens aveneient,
E plusors choses aveneient.
Il avint par plusors fiees
Que les fauses genz desloees
Qui contre Deu Acre teneient
En som les murs en haut venoient
E aportoient des eglises
Les croiz qu'i estoient remises,
Sis batoient e vergondoient
E eschopoient e feroient
El despit de fei cristiane:
Ne heent tant rien terriane.
Un jor si com uns Turcs esteit
Desur les murs e il bateit
Une croiz de fust qu'ot trovee,
Mult l'ot batue e vergondee
E ne la volt atant leissier,
Einceis la voleit compissier,
Quant uns arbalestiers corteis
Fist de s'arbaleste un enteis,
E joinst le quarel a la noiz:
Al Turc qui vergondeit la croiz
Volt que tel feit lui fust meri;
Lors l'avisa e si feri
Le Sarazin par mi l'entraille
E lui perça cors e coraille,
Si chai mort, jambes levees,
Dont lor gent furent trop desvees;
E issi velt Deus que vengiee
Fust la croiz qu'il ot laidengee.

Fol. 28 *a.*
Itinerarium Ricardi, I, LVII.
Combat d'un Turc et d'un Gallois.

Issi com li tens aveneient,
E plusors choses aveneient.
Un jor avint une aventure,
Ço conte Ambroise en s'escripture,
C'ons Turs s'en issi as noz traire
Si qu'il ne s'en voleit retraire,
E un Galeis par aatie
S'ala traire cele partie.
Li Gualais ot nom Marcaduc,
Si n'iert filz n'a rei ne a duc,
E li Turcs ot a non Grair,
Hardiz, forz e de grant air.
L'uns traist a l'autre demaneis,
Gualeis al Turc, Turc a Gualeis.
Li Turc comença a enquerre
Dont li Gualeis iert, de quel terre.
Li Gualeis dist: «Jo sui de Guales,
«Se feis que fols que tu avales.»
Li Turs li dit: «Tu siez bien traire.
«Voldries un giu parti faire,
«Que jo traie e que tu m'atendes
«Si que nule part ne te pendes,
«E si jo fail, jo t'atendrai
«Si que nule part ne pendrai?»

3684 *vers omis* — 3687 ardeier — 3688 Sil se p. aardeier — 3692 ardeier — 3699 quil — 3700 Voldront, poront — 3706 mur — 3719 arblestiers — 3720 sablaste — 3724 Lores — 3731 veneient — 3740 na rei na — 3742 e forz — 3746 quele — 3751 que *manque* — 3752 Si jo n., pentes

Tant lui dist e tant lui proia
Que li Gualeis lui otreia.
Cil treist al Gualeis e failli,
Car al mestraire defailli.
Li Gualeis dist : « Jo retrarai.
« Atent mei. » Cil dist : « Nel ferai.
« Lai mei une feiz encor traire,
« E jo a tei deus foiz sanz retraire. »
« Ge volenters, » li Gualeis dist.
E endementers que cil quist
Un dreit pilet en son torqueis,
E li Gualeis qui lui fud pres,
Fol. 28 *b*. Qui ne le velt prendre a cel fuer,
Descorda, sil feri el cuer;
Lors dist : « Covenant ne tenis,
Ne jo a tei, par sein Denis. »

Itinerarium Ricardi, I, LVIII. Tour flottante construite par les Pisans.

Li Pisan qui en l'ost esteient
E gent qui de la mer saveient
Firent un chastel sor gualees
E deus eschieles granz e liees;
Toz lor veissels de cuir covrirent,
E del chastel autretel firent;
La tur des Mosches asiegerent
E mult i trestrent e lancerent.
Cil de la tur se defendoient
Si bien que mult chier se vendoient,
E des gualees de la vile
S'en issi hors plus de deus mile
Sarazin guarni de bataille
Por aidier a l'autre chenaille;
Mais il traioient e lançouent
E de granz pierres lor jetouent,
Granz e pesanz, e dars aguz,
Brusoient lances e escuz.
Quant cil del chastel assailloient,
Cil a defendre ne faillouent.
La veissiez bien noz genz traire
E meint bel trait sor les murs traire;
La veissiez pilez pluveir
E Turs mucier par estoveir;
La veissiez proz genz osees
E assaillir par reposees.
Les eschieles furent dreciees
Contre la tur e adrèsciees
A grant force e a granz meschiefs,
Car l'en jetoit desor les chiefs
As cristiens quis i dresçouent
Grandismes fustz que il lançouent,
Qu'il n'alouent pas coardant, Fol. 28 *a*.
E s'en retornerent a tant
Tant que le chastel alumerent,
E cil s'en vindrent jus qui i erent,
E jetent feu grezeis ardant
A grant bataille combatant;
Mais mult ot ainz en la marine
Grant glaive de gent sarazine.
Li chastels fud ars erralment
E les eschieles ensement
E li vessiel qui les porterent,
Dont li Turc se reconforterent;
Et quant il virent la desfaute
Lors ecrierent a voiz haute
E huerent la gent haie
L'ost qui a Deu iert en aie.
Mult fud de ço descomfortee
L'ost Dampnedeu, mais confortee
Refud de la grant baronie
Qui iert arivee en Sulie.

Itinerarium Ricardi, I, LIX. Engins de guerre construit par l'archevêque de Besançon et par le comte Henri de Champagne.

L'arcevesque de Besençon,
De sue partie començon,
Fist devant Acre un moton faire
As murs depechier e desfaire
De trop grant cost, s'ert bien ferrez
E mult estreitement serrez,
Haut e bas, devant e deriere,
Qu'il ne deust criendre perierre,

3760 dit, frai — 3761 encore — 3764 E *manque* — 3767 nel v. — 3769 Lores ne d. — 3779 E cil — 3781 E les — 3799 granz *manque* — 3801 quil i dr. — 3802 Grant dimes, quil — 3807 jeterent — 3820 dampnedou — 3827 sert serrez — 3828 ferrez

Car del melz que l'em solt i metre
Se velt l'arcevesque entremetre.
Un altre en fist li coens Henris,
Bien covert e de mult grant pris,
E li haut baron e li conte
Maint autre engin dont ne sai conte;
Mais de celui dont vous deimes,
Que l'arcevesque fist de primes,
Vos dirons com il en avint
Fol. 28 *d.* Devant les murs quant il i vint.
Li baron de l'ost deviserent
Cel assalt, ou il porparlerent
Les engins que orent fait faire:
Fist chescon le suen as murs traire.
L'arcevesque fist traire avant
Le muton dont jo dis avant,
Ki iert de si riche faiture
Que il ne deust creature
Criendre par dreit ne par raison;
Si esteit fait com soz maison,
Un grant mast de nef dreit sanz nouz
S'iert en mi ferrez a deus bouz;
Dedesoz le muton esteient
Cil qui al mur hurter deveient,
Qu'il n'i aveient de rien dote.
Combat autour du bélier de l'archevêque.
Li Turc qui nes amouent gute,
Tant seche buche i aporterent
E tant feu grezeis i geterent,
E feroient o lur piereres
De colombes totes entieres
De liois pesanz e de marbres,
E i getoient fustz e arbres;
Si jeterent en buz, en seilles,
En peitailles e en oceilles,
Soffre e catran e siu e peiz,
E puis granz fuz après tot dreiz,
E feu grezeis par en somet
I jeta la gent Mahumet,
Tant que del muton s'en fuirent
Li fueur e le guerpirent.
Li Turc as murs s'abandonoient,
Qui al muton toz jorz jetoient:
La veissiez les archers traire,
E arbalestes biaus traiz faire;
La veissiez granz aaties,
E gent navrer de deus parties;
La veissiez bons vassals core Fol. 29 *a.*
Al muton defendre e rescore
E a l'atreit desus abatre,
Destruction du bélier.
E Turcs jeter e Turs abatre
As defenses od lor ireles,
Qu'il aveient peintes e beles.
Tant i lancerent e jeterent
Que le moton nos enfondrerent
E desclostrent la fereure
E tote l'autre enbordeure,
E le feu derechief lancerent
Tant que tot ars le noz leisserent;
Mais li motons fud comperez,
Car quatre vint des mielz parez
E un admiralt i perdirent,
Mais damage des noz refirent.
Eht vos atant l'assalt remaindre,
Quant li mutons ne pot estaindre,
Ke nul nel peust remuer:
Eht vos Sarazins a huer.
Mort de la reine de Jérusalem et des deux filles de Gui de Lusignan.
Apres Haust a cel termine
Fu en l'ost morte la reine
De Jerusalem, dont damage
Fud de feme de son eage,
Car tenue iert a vaillant dame,
E por ço ait Deus merci de s'alme!
E si mururent deus puceles,
Filles le rei Guion, mult beles;
E par les emfanz qui mururent,
Qui dreiz heirs de la terre furent,

3832 que lem i s. i m. — 3834 mult *manque* — 3835 e li haut c. — 3842 quil p. — 3848 Quil — 3850 soz *manque* — 3851 sanz bouz — 3852 Si iert emi f. a deus nouz — 3853 Desoz — 3863 Si en j. en butbeis-seilles — 3874 arblastes — 3888 toz ars les n. — 3890 del — 3901 vaillante

Itinerarium Ricardi, I, XLVI.

Perdi puis le rei le reaume
Por qui il ot tanz cops sor l'iaume.

Itinerarium Ricardi, I, LX.

Une flotte de quinze navires arrive d'Égypte au secours d'Acre. Une partie est détruite.

En Octobre après Setembre,
Vers les kalendes de Novembre,
Vint d'Alixandre une altre estoire
Od grant orguil e od grant gloire.
A quinze vaissels les esmerent
Cil de l'ost qui puis les conterent.

Fol. 29 *b*.

Li vaissel al socurs veneient
As Turs qui dedenz Acre esteient,
Qui aveient mainte soffraite
E meinte grant veilliee faite.
En l'estorie veneit deriere
Treis dromonz de mult grant manere.
Li galiot e les gualees
Garderent devant lor alees.
Quant cil des veissels les sorvirent,
Pour eurent, si s'esbairent
Qu'il n'i ot si preu ne si mestre
Que bien n'i volsist aillors estre;
Car il esteit tant vespre oscure
E il ventot a desmesure,
Si que l'estoire cristiane
N'osa encontrer la paiane,
Ke tant lor grevoit la turmente
Qu'a sei ad chescuns mult entente.
Si come la gent Sarazine
Veneit siglant de grant ravine
E a meschiés en la chaane
Por rescore la gent paiane,
Eht vos gent a honte arivier,
Qui ne poeient eschivier,
E les vaissels degarochier:
Car el port d'Acre el rochier
Deus lor nes lor degarocha,
E tote l'ost les arocha,
E furent les nes depechiees
E toz li plus des genz neiees.
Lors vindrent cristien huant
Al rivage e les chiens tuant,
E pristrent une grant gualee
Qui ert a tere a force alee
Ou il ot mult vitaille prise
E tote la chenaille ocise; Fol. 29 *c*.
Mais li autre veissel entrerent
En la chaane ou li Turs erent,
Qui vassalment les atendirent,
Lances e glaives lor tendirent
E tanz lanternes alumerent
Que li Sarazin ariverent;
E des Sarazins qui lors vindrent
Changerent lores e retindrent
E mistrent hors les non poables
E retindrent les aidables.

Itinerarium Ricardi, I, LXI.

Saladin se voyant sur le point d'être attaqué s'enfuit vers les montagnes (12 nov. 1190).

A feste saint Martin la grande,
Que ja encherist la viande,
Fud l'ost a l'endemain banie,
El non del fiz sainte Marie,
Que vers les montaines ireient
E que as Turcs se combatreient.
La ot beneiçon retraite
E grant absolucion feite:
De Canturbirie l'arcevesques
Les assolt od autres evesques.
Lors porvirent e ordenerent
Barons e gent qui l'ost garderent.
Eht vos l'ost al matin montee:
La ot mainte eschiele contee,
La plus bele gent cristiane
C'onques veist gent teriane,
Si estreit serree e rengiee
Com s'ele fust gent enfiergiee.
Grant iert li fronz de l'ost e larges
E bien peust soffrir granz charges;
E la riere guarde iert si plaine
De bons chevaliers qu'a grant paine

3911 un — 3915 vassal — 3918 grande — 3920 mult *manque* — 3923 lor s. — 3931 Katant — 3933 com — 3941 Que deus nef — 3945 Lores — 3962 encherret — 3963 ledemain — 3966 combatereient — 3971 Lores — 3975 gent *manque* — 3976 venist — 3978 seles fusent — 3980 grant

En peust l'om le chief veoir,
Qui ne se alast en halt seoir;
Ne getissiez pas une prune
Fors sor gent fervestue e brune.
Fol. 29 d.
Eht les vos errant dreit al Doc,
Si n'eussiez pas cuit un coc
Que Salahadins sot de veir
Qu'il iert a la bataille aveir,
S'il voleit cristiens atendre;
Mais cele nuit fist s'ost destendre
E lor guerpi cele montaine
Ou il seeit e sa compaine.
Eth vos a nostre ost une espie,
Qui lor dist que la gent haie
Ot cele montaigne laissiee
E s'en fuioit tote esleissiee,
Qui d'iloques se esloignoient;
Por poi que noz genz ne poignoient,
Itinerarium Ricardi, I, LXII.
Rencontre des Turcs avec un corps de Croisés qui est allé fourrager à Caiphas.
Mais grant folie fust del sivre,
Car nes peussent aconsivre.
E quant bataille ne troverent,
Vers Caiphas tot dreit tornerent,
Ou l'em dist qu'il aveit vitaille,
Dont al siege aveit meinte faille.
Eht les vos a la Recordane:
Plus tost que ostors ne siut l'ane
Vindrent li Turc quis anguisoient;
Tant virent que il retornoient
E apoigneient a l'ost traire,
Taburer e crier e braire,
Cele vespree se tendirent
Li pelerin, si atendirent
Jusqu'al demain a l'enjorner,
E se devient atorner
D'aler en dreit a Cayphas;
Mais la vitaille n'i ert pas
Qui lor i esteit encusee;
Anceis l'orent li Turc portee
Al matin quant il se leverent;
E com il einz se reguarderent
Si virent toz les Turcs del monde, Fol. 30 a.
Ço lor fud vis, a la reonde,
Qui aveient lor ost assise,
Dont la terre en iert si porprise,
Sus e jus, e destre e sennestre,
Que l'ost volsist bien aillors estre.
Onques tel gent ne fud esmee.
Eth vos nostre ost aneire armee,
E se conreia de bataille;
Mais li Sarazin, la chenaille,
Ne se oserent a els combatre
Ne sor si bone gent embatre;
E li pelerin retornerent
Por repairier la dont tornerent,
Mais mult eurent ainceis ententes
Qu'il venissent jusqu'a lor tentes.
Al chief del flum qui curt vers Acre,
Escarmouche entre les chrétiens et les infidèles (13 nov. 1190).
La ou il surst, ot grant maçacre
De chevaliers de deus parties,
Ainz que les ostz fusent parties.
En cele jornee de terre
Fist la gent le rei d'Engletere
Od le Temple la riere guarde;
Mais il i eurent tote guarde,
Que Deus ne fist neiff ne gresille
Ne pluie en Mai quant il rosille
Que chee plus menuement
Que li pilet espesement
En l'ost ausi tost ne cheissent,
Einz que noz genz d'illoc partissent;
Toz conreé s'en departirent
E vers Acre s'en revertirent;
Nostre ost se torna a senestre
Del flum, e le lor ost vers destre:
De deus parz le flum costeierent
E toz jorz s'entreherdeierent;

3987 les *manque* — 4010 quil — 4011 apoignent — 4026 en *manque* — 4027 *le premier* e *manque* — 4029 tele — 4040 od — 4056 ost *manque*

Fol. 30 *b.*

E de par les noz genz veneit
Tels genz qui socurs li teneit,
Que li serjant qui erent guarde
A pié de nostre ariere garde,
Qui deriere l'ost se teneient,
Les vis tornez as Turs veneient.
Icele gent s'iert trop gregiee
Ainçois que l'ost fust herbergiee.

Combat au pont de Dabouk (15 novembre).

Par matinet a l'enjornant
S'alerent noz genz atornant
De repairer a Acre al siege;
Mais li Turc teneient lor triege
Al pont del Doc ou ja estoient,
Par la ou il passer deveient.
Ja voleient le pont abatre,
Quant l'ost s'en vint sor els embatre;
Mais le pont si porpris aveient
Que li pelerin ne saveient
Par ont il peussent passer,
Tant s'en i vindrent entasser.
Lors poinst de Lenzeignan Giefreis
Sor un destrier qui esteit freis,
E cinc bon chevalier oveques
Poinstrent le jor o lui illoques,
Qui si durement les ferirent
Que plus de trente en i cheirent,
Qui naierent el fluminaire,
E que voiant la gent contraire
Tant les ferirent e lasserent
Qu'a vive force oltre passerent
E que al siege ariere vindrent,
Dont cil de l'ost tut lié devindrent.

Les Croisés souffrent de la disette.

Contre la fin de cel passage
Que poi passoient fol ne sage,
Tot le passage trespassouent
E neporquant encor passouent.

Fol. 30 *c.*

Que que li poeples vint e crut,
E la vitaille lor descrut;
Mais trop lor aloit descreissant
Que que li tens aloit creissant,
N'il nule denree n'avoient
Fors quant li passage venoient.
La riche gent en iert guarnie,
Mais la povre en iert desguarnie,
Qui chascon jor se complainoit
Por la chierté quis destreineit.
Li alquant aler s'en voleient,
Qui des mesaises se doleient;
E la vitaille iert detenue
A Sur quant ele i ert venue,
Que li marchis faiseit tenir,
Qu'el ne poeit a l'ost venir.

Itinerarium Ricardi, I, LXIII.

Le marquis Conrad veut épouser la femme de Rainfroi du Thoron, héritière du royaume de Jérusalem.

Or si orez del faus marchis,
Qu'il aveit porchacié e quis
Par hautes genz e par aveir
K'il voleit le riaume aveir,
E tant fist e tant porchaça
E tant par son engin braça
C'une serur de la reine
Ki ja iert morte a cel termine,
La femme Raimfrei del Thoron,
Qui iert tenu por halt baron,
Fud de cel Raimfrei departie
E qu'il la prist a sa partie,
Par tel covent que sa bataille
Fereit venir a l'ost sanz faille;
Si l'esposa en sa maison
Contre Deu e contre raison.

Opposition de l'archevêque de Cantorbury.

Mult en grosça li arcevesques
De Canturbire, e li evesques
De Biaveiz la lui esposa;
Si ot grant tort qu'il le pensa,

Fol. 30 *d.*

Car li marchis aveit esposes
Deus beles dames, joefnes toses:
L'une esteit en Costentinoble,
Bele femme, gentil e noble,

4071 del doi — 4073 voleiont — 4078 tant en unrent — 4079 Lores — 4082 oue lui — 4086 qui — 4087 laisserent — 4089 E quant — 4094 encore — 4099 nule *manque* — 4110 Qnele ne poeiet — 4111 Ore — 4119 raimfriez — 4124 Freit — 4126 e encontre r. — 4127 larceuesques — 4133 iert

Le marquis épouse la femme de Rainfroi, bien qu'il eût déjà deux femmes.

E l'autre esteit en sa contree,
E la tierce aveit encontree;
E por ço li boens arcevesques
E altres genz, clers e evesques,
Cest mariage contredistrent
E escomengierent e distrent,
Come cil qui l'oserent dire,
Que il ot feit treble avoltire,
Ne Deus n'iert a lor esposailles
Ne a iteles assemblailles.
 Quant li marchis ot esposee
Cele qu'ot long tens golosee,
Ses noces fist e ses convives:
Ore en ot il treis totes vives,
Une en sa terre e l'autre en l'ost,
E encor la tierce en repost.
Mals dut venir del mariage,
Si fist il cel jor e damage:
Car quant cil orent bien beu
Qui as noces furent veu,
As chams vindrent esbanier
Com s'il allassent torneier;
Sarazin qui en aguait erent
Les enchacerent e hasterent,
E cil de l'ost al cri saillirent;
Mais Sarazin pas n'i faillirent:

Le bouteiller de Senlis est enlevé le jour des noces par les Sarrasins.

Le buteillier de Senliz pristrent,
Mais nus ne solt ou il le mistrent,
S'il murut ou que il devint;
Mais que pris que mort furent vint:

Fol. 31 *a.*

Cil furent des noces paié.
Cil de l'ost furent esmaié:

Itinerarium Ricardi, I, LXIV.

La sage gent plus en duterent.
E alquant encore quiderent

Conrad s'en retourne à Tyr.

Que li marchis veir lor deist,
E que vitaille lor feist
Venir en l'ost par covenant;
Mais il s'en ala meintenant,
Il e sa gent e sa esposee,
Que ainc puis n'enveia denree,
Qu'il fud asseur de vitaille,
En l'ost ou ele fesoit faille,
Fors a cels qui le mariage
Aveient feit par lor oltrage.

Les chansons de geste sont peut-être mensongères, mais ce qu'Ambroise va conter des souffrances des Croisés à Acre est la vérité même.

 Seigneur, de la mort Alixandre,
De la cui mort fud grand esclandre,
Ne del message de Balan,
Ne des aventures Tristran,
Ne de Paris ne de Heleine
Qui por amor orent tel peine,
Ne des faiz Hartur de Bretaine
Ne de sa hardie compaine,
Ne de Charlon ne de Pepin,
De Agoland ne de Guiteclin,
Ne de vielles chançons de geste
Dont jugleur font si grant feste
Ne vos sai mentir ne veir dire
Ne afermer ne contredire,
Ne jo ne trois qui le m'esponge
Si ço est veir o tot mençonge;
Mais de ço que tantes genz virent
E qu'il meismes le soffrirent,
Cil de l'ost d'Acre, les meschiefs
Qu'il orent es cuers e es chiefs
Des granz chalors, des granz freidures,

Fol. 31 *b.*

Des enfermetez, des enjures,
Ço vo puis jo por veir conter,
E il feit bien a escoltier.

Itinerarium Ricardi, I, LXVI.

Horrible disette au camp des chrétiens.

 Ço fud en yvern, en Avenz,
Qui ramenoit pluies e venz,
Que en l'ost d'Acre esteit la plainte
E le deheit e la complainte
De gent e maene e menue
Por la chierté qui ert venue;

4138 *le second* e *manque* — 4140 E escomeiant — 4141 Com — 4142 Quil — 4146 quil ot — 4150 encore — 4151 Mult d. — 4153 il o. — 4155 ch. alassent — 4156 touncier — 4158 hastereent — 4161 de son lit — 4163 quil — 4166 E cil — 4174 Quainc — 4181 balaan — 4188 Ne de, guiteclin — 4205 Quen — 4207 *le premier* e *manque*

Car el cressoit de jur en jor,
Si se plaignouent sanz sujur.
Bien lor estut, ce est verité,
De si qu'a la Nativité;
Mais lors comença la destresce
E la famine e la laschesce:
Que que li Noels s'en issoit,
E la chierté toz jorz cressoit.
Mult iert li muis de blé pesanz,
Qui costoit en l'ost cent besanz,
Que uns hom portast soz s'aissele;
Mult aveit ci freide novele:
Chiers i esteit blez e farine;
Doze solz valeit la geline,
E l'oef vendeit l'om sis deners,
Tant esteit li tens pautoners;
Mais al pain esteit la bataille
A cels qui en aveient faille,
Qu'il maldiseient le marchis
Par qui il erent si aquis.

Itinerarium Ricardi, I, LXVII.
On mange des chevaux.

Seignors, nel tenez a eschar:
Que en l'ost Deu ne faillist char,
Les biaus destriers i escorchierent
E mult volenters les mangerent;
Grant presse aveit a l'escorcier,
Si l'achatoit encore chier;

Fol. 31 *c*.

Tut yvern dura la riote,
Si vendeit l'em dis solz la rote.
Plus iert venduz li chevals morz
Que ne fust vifs par nul esforz.
La char lor sembloit savoree,
Si menjouent bien la coree.
Lors maldisoient le marchis
Par qui il erent si aquis.

Itinerarium Ricardi, I, LXVIII.
On cache les vivres.

Chiers iert li tens, grant la defalte
A la gent basse e a la haute,
E neporquant qui ot aveir,
Cil qui pot la viande aveir,
Nis quant il la voleit doner,
Si ne l'oseit abandoner
A tant de gent com i veneit;
E por ço chescons la teneit
Qu'il maldiseient le marchis
Par qui il erent si aquis.

Itinerarium Ricardi, I, LXIX.
On est réduit à manger de l'herbe.

Ne fusent herbes qu'il planterent
E semences que il semerent,
Dont chescons feseit sa poree,
Ne fust la perte restoree.
La veissiez tanz biaus serjanz,
Bien gentilz homes e vaillanz,
Qui erent nurri en richesce,
Qui par famine e par destresce,
Quant il veoient herbe nestre,
Il l'aloent manger e pestre.
Lors maudiseient le marchis
Par qui il erent si aquis.

Itinerarium Ricardi, I, LXX.
La maladie se met dans le camp.

La curut une maladie,
Si atendez que jo la die:
Par unes pluies qui donc plurent,
Que tantes ne teles ne furent,
Ke tote l'ost d'iaue naiot,
Chescons tusset e enroot,
E emfloent jambes e chieres.
Le jor aveit en l'ost mil bieres,

Fol. 31 *d*.

E de l'emfle qu'es chiefs avoient
Les denz des buches lor chaieient.
Tels i aveit ne repassoient,
Quant il viande ne trovoient.
Lors maudiseient le marchis
Par qui il erent si aquis.

Itinerarium Ricardi, I, LXXIII.
Aventure d'un voleur de pain.

Seignors, besoing feit meinte chose
Dont l'em blame meint home e chose.
En l'ost aveit de mainte terre
Maint home hontus de pain querre:

4209 ele — 4213 lores — 4217 li muls — 4219 home — 4220 ici — 4228 Par quil esteient si esquis — 4230 Quen — 4231 soiornerent — 4241 Lores — 4242 quil esteient — 4247 E q. — 4251 maldiseint — 4252 quil esteient — 4254 quil — 4257 tanz *manque* — 4261 Que quant v. — 4262 Quil — 4263 Lores — 4264 quil esteient — 4269 lost deu diaue — 4273 Et el e. — 4276 il *manque* — 4277 Lores — 4278 quil esteient — 4282 M. halt hontus

As bulongiers le pain emblouent,
Si que tot pres les enpreignouent.
Un jor i ot pris un prison,
E por itele mesprison
L'en mena cil qui pris l'aveit,
Sil lia al mielz qu'il saveit
Les deus mains deriere le dos,
A l'ostel ou n'ot point de ados.
Cil de l'ostel, qui forneouent,
A mont e a val torneionent,
Si ne pristrent del prison guarde;
E Deus, qui la sue gent guarde,
Rompi les liens de ses mains.
Il seeit sor un mont de pains;
Li serjant muserent es veies :
Cil manja des pains tote veies
E si en mist un soz l'aissele
Par desoz l'ombre d'une sele.
Or ne fud pas trop a mesaise,
E quant il en vit tens e aise
Si s'en fui bone aleure
A l'ost e lor dist s'aventure,
As serjanz qui od lui esteient,
Qui a glaive de faim mureient.
Le pain que cil lor aporta,
Dont un petit les conforta,
Celui mangerent e partirent; Fol. 32 a.
Mais onc guaires ne s'en sentirent.
Eth vos la faim si esmeue
E lor mesaise tant creue
Qu'il maldiseient le marchis
Par qui il erent si aquis.

Itinerarium Ricardi, I, LXXIV.
Quelques-uns passent aux infidèles et deviennent renégats.

Cil qui en l'ost se deteneient
Maint grant meschief i sosteneient,
Ne nus ne vos poreit conter
Que la mesaise pot monter
Qu'il endurerent e sostindrent
Al siege puis que il i vindrent.
Oiez quel perte e quel damage
D'ome qui Deus fist a sa image,
E quel meschief e quel laidesce,
Qu'il reneit Deu por sa destresce!
En l'ost fud la chierté si grande
De tote espece de viande
Que molt de noz genz s'en aloient
Od les Turcs, e se reneiouent,
C'onques n'avint ne ne pot estre
Que Deus de femme deignast nestre,
E la croiz e le baptistire
Reneiouent il tot a tire.

Itinerarium Ricardi, I, LXXV.
Deux compagnons achètent treize fèves pour un denier.

Deu compaignon en l'ost esteient,
Povre serjant, qui rien n'aveient
Fors un angevin seulement;
Si lor en avint malement,
Car il n'aveient point, de veir,
Plus viande ne plus aveir,
Fors seulement lor armeures
Senglement e lor vesteures.
Sor l'angevin fud la devise
En quel maniere e en quel guise
Viande en sereit achatee
A trespasser cele jornee;
A lor pelisces enquerouent
Saveir mon que il en ferouent. Fol. 32 b.
Tant firent e tant esgarderent
Que tresse feves achaterent :
Si troverent une perchiee,
E por ço qu'el fust rechangee
Si covint l'un d'els l'aler querre
Plus loinz de set arpens de terre;
Mais cil qui la dut rechangier
La lui chanja a grant dangier.
Cil vint arieres, sis mangerent,
Por poi que de faim n'eragerent.

4284 pris — 4286 par — 4291 fornouent — 4292 tornouent — 4297 serant — 4299 en manque — 4301 Ore — 4313 maldiseinent — 4314 quil esteient — 4315 lost deu se — 4316 grant manque — 4320 quil — 4324 Quil ne nie d. — 4326 espere — 4327 se aloient — 4330 femme ne d. — 4332 a sire — 4337 dauier — 4340 vestures — 4345 pelisees — 4346 quil — 4350 ele — 4354 Si lui

Quant les feves furent alees
Eht vos lor mesaises dublees.
Lors maldiseient le marchis
Par qui il erent si aquis.

Itinerarium Ricardi, I, LXXVI.
On mange des caroubes. Ceux qui boivent du vin en meurent.

Une chose en l'ost Deu vendeient,
Quarobles ont non, ço diseient,
Qui ierent duces a mangier
E sis aveit l'em sanz dangier,
Por le denier une denree;
La iert la voie bien menee.
De celes e de noiz menues
I furent mult genz sostenues,
Mais cil qui malade gisoient,
Qui le fort vin sovent bevoient,
Dont il aveient grant marchié,
Esteient de vin si chargié,
A iço que riens ne menjouent
Fors ço que il meins coveitouent,
Qu'il morouent ça treis ça quatre;
E cil qui s'aloient esbatre
E repassouent e viveient,
Qui point de vitaille n'avoient,
Cil maldisoient le marchis
Par qui il erent si aquis.

Itinerarium Ricardi, I, LXXVII.
On mange de la viande en carême.
Fol. 32 *c*.

Mainte mesaise ot en l'ost traite
Ainz que vitaille i fust atraite,
N'il n'est rage fors de destresce
De faim, de pain quant il estresce,
Car la faim celui toz jorz haste
Qui de manger ad greignur haste;
Car a vive force mangerent
Char en quaresme, si pecherent.
Ço fud en la cape jeune
Que chescons hom par dreit geune;
Mais furent penitencié
Quant Deus ot le tens avancié;
E quant issi la char mangouent
E del pechié se recordouent,
Lors maudiseient le marchis
Par cui il erent si acuis.

La disette dure de Noël à Pâques.

Tut cel yvern issi dura
La grant chierté, que endura
La gent de l'ost qui Deu quereit,
E esguardeit quel le fereit,
Del Noel jusqu'al grant quaresme,
Le sai de veir, non pas par esme,
Que la ou Deus fist l'ost seoir,
Ke poi velt l'uns l'autre veoir.
Charité iert si refreidee
Que avarice iert trop esbaucie
E puis que avarice i sorvint
Li larges aveirs en devint;
E d'avarice, sanz largesce,
I moreient gent de destresce,
Qui maudiseient le marchis
Par qui il erent si aquis.

Itinerarium Ricardi, I, LXXVIII.
Les évêques de Salisbury, de Vérone et de Fano font faire une collecte pour secourir les pauvres de l'armée.
Fol. 32 *d*.

Tant dura cele mesestance
Qu'il en esteit trop grant parlance;
Mais Deus voleit la gent apremdre,
Qu'il le deivent amer e criendre.
Li evesque de Salesberes
Apela ses fils e ses freres
De Deu e si les sermona,
E bone essample lor dona;
E li evesques de Verone,
Qui bien iert dignes de corone,
Ne fud al sermoner feignanz;
Ainz dist paroles ateignanz;
Cil de Fannes en Lombardie,
Un evesque de seinte vie,
Represcha mult ateignantment.
E ne demura puis grantment
K'en l'ost fud faite une coilleite
Por la gent qui trop iert destreite,
Qui a grant chose s'estendi.
Chescons mult bien i entendi

4359 Lorcs maldiseint — 4360 Por quil esteient — 4361 Deu *manque*, venderent — 4374 quif — 4377 e iouoent — 4395 Lores — 4396 Par cuil — 4398 quil e. — 4400 E e. e quei il lor freit — 4408 Si l. — 4416 le *manque* — 4426 Une — 4427 ateignament — 4430 trop *manque* — 4432 bien *manque*

As besoinus resazier.
La veissiez Deu grazier
As povres genz quant il menjouent
Ço que li riche lor donouent.
La ot Wakelins de Ferieres
Mains perchiees, non mie averes,
E il e Robert Trossebot,
Qui tot le suen i mist a bot;
E li cuens Henris de Champaine,
Qui mult i fud de grant ovraine;
Sire Jocelins de Montoire,
Cil doit estre poinz en l'estoire;
E de Clermont li cortois cuens,
Qui i fud despenderes boens;
E l'evesque de Salesberes,
Qui n'i ot pas les mains averes,
E li autre qui Deu conurent,
Qui meintes genz i sucururent.
La coilleite i fud bien donee
Par esguard e abandonee

Fol. 33 a

As petites genz e as granz,
As chevalers e as serjanz,
E as povres que il veeient
Qui greignor besoing en aveient,
A chescon solunc qu'il esteit
E solonc ço que mesesteit.
Deu vit sa gent de bien esprise
E que charitez se i iert mise,
Sis reguarda por cele acorde
Des oilz de sa misericorde.

Itinerarium Ricardi, I, LXXIX.
Arrivée d'un chargement de blé.

Bien avez oi puet cel estre
Le miracle le rei celestre,
E trestut cil qui l'ont oi
En deivent estre resjoi.
Al port d'Acre vint une barge
Qui n'iert guaires lee ne large;
En cele barge aveit forment.
Or si porez oir coment
Deus succurut cristienté
E del chier tens fist grant plenté.
Por ço n'iert la chierté si grande,
Car en l'ost mist assez viande;
Mais li marcheant la teneient
Por ço que chiere la vendeient;
Mais quant Deus qui est charité
E fontaine d'humilité
Vit en son poeple la laschesce,
Si comanda que la destresce
E la famine a tant cessast
E que li formenz abeissast.
Ço fud un samedi einz none
Que la barge vint od l'anone;

Fin de la disette.

N'iert pas grant parole tenue
De la barge qui iert venue
Fors de cels qui le blé vendeient,
Qui a lor guain entendeient.
La barge vint un samedi,

Fol. 33 b.

Mien escient, après midi,
Que la l'amena Deus demaine,
Prist le forment le diemaine
Qui esteit as gerniers gisanz,
Que cil vendeient cent besanz,
Sil mist de cent besanz a quatre:
Tel marcheanz s'i dut enbatre
Qui tant et si tost embati.
Oiez com Dampnedeus bati

Itinerarium Ricardi, I, LXXX.
Un Pisan qui n'avait pas voulu vendre son blé a sa maison détruite par un incendie.

Un vassal e par son oltrage,
Si ne fud mie grant damage.
En l'ost d'Acre ot un Pisan
Qui si tint chier le blé cel an
Qu'il n'en voleit vendre denree
Fors a chierté trop desreee.
E Deus qui conuist chescon home
L'en fist porter issi grief some,

4433 besoins — 4438 p. not m. — 4442 oueraine — 4448 i *manque* — 4449 que — 4455 quil veient — 4456 en *manque* — 4461 icele — 4462 sa *manque* — 4463 pucelestre — 4468 lie — 4470 Ore — 4475 marchant — 4492 dimaine — 4495 Si — 4496 marchans — 4497 tant si t. a e. — 4502 ch. de ble — 4504 desree

Por ço qu'il s'i acostuma,
C'uns feus sa meison aluma
Si que quanque aveit en maison,
Qu'il aveit atrait sanz raison,
Fud tot peri e ars en cendre,
Si que nus ne la pot desfendre.

Itinerarium Ricardi, I, LXXXI.

L'abondance renaît. Ceux qui ont violé le carême subissent des penitences.

Quant cele evre Deu fud veue,
Eht vos la charité creue.
Chescons prosdom s'eslargiceit
L'uns vers l'autre de quei que seit.
La veissiez reassazier
Les povres e Deu gracier;
E tuit cil qui la char userent
En quaresme se comfesserent
E en pristrent lor penitance,
Car feit l'orent par mesestance.
Treis cops d'on baston sor le dos
Ot chescons d'els, ne gaires gros,

Fol. 33 *c*.

De l'evesque de Salesberes,
Qui les chastia com bons peres.

Itinerarium Ricardi, II, I.

Arrivée de Philippe-Auguste (20 avril 1191).

E a icele Pasche close,
Que Deus ot fait icele chose,
Vint li reis Filippes de France
En l'ost por veir e sanz dotance;

Itinerarium Ricardi, III, IV.

Énumération des compagnons du roi de France.

Si i vint o lui li cuens de Flandres,
De la cui mort fud grant esclandres;
Si i vint li preuz coens de Saint Pol,
Cui bien seeit escu al col;
Si i vint Guillames de Garlande,
Qui ot compainie mult grande;
Si i vint Willames des Barres,
Bons chevaler e preuz e ares;
Si i vint mis sires Dreus d'Amiens,
Ou mult aveit proesce e biens;
Si i vint Willames de Merlo,
Un chevaler dont jo me lo;
E si i vint li coens de Perche,
Qui tut le suen i mist sanz merche;

E lores i vint li marchis
O les Franceis, si com jo enquis.
E qu'en fereie autre parlance?
Il ne remist halt home en France
Qui ne venist a Acre en l'ost
A cel termine, ou tart ou tost.

Ambroise reprend la suite du récit des évènements dont il a été témoin oculaire.

Li reis de France fud illoques,
E la cristienté oveques,
De Pasches jusqu'a Pentecoste,
La haute feste qui tant coste;
E lors ot li reis de Engletere
Pris Cypres, e vint en la terre.
Mais l'estorie me covent sivre
E la materie reconsivre
Del siege d'Acre reconter;
Si velt AMBROISES parconter

Fol. 33 *d*.

Ici e parfornir son poindre
E sun neu renoier e joindre
Des deus reis qui a Acre vindrent
Al siege e com il se contindrent,
E de la some de l'estoire
De ço qui l'en vient a memoire,
E coment Acre fud eue,
Si com il vit a sa veue.

Itinerarium Ricardi, III, IV.

Philippe donne trois besans d'or à chacun de ses chevaliers. Richard en donne quatre aux siens.

Quant li reis Richarz d'Engletere
Fud venuz en la seinte terre,
Issi com jo vos ai conté,
Si deit bien estre reconté
La corteisie e la proesce
Qu'il fist lores e la largesce.
Li reis de France aveit doné
A ses genz e abandoné
Que chescon meis treis besanz d'or
Avreit chescon de son tresor;
Sin iert grant parole tenue.
Li reis Richarz en sa venue,
Quant il oi si fort affaire,
Si fist par mi l'ost son ban faire

4509 que *manque*, en sa m. — 4516 desque s. — 4519 mangerent — 4533 preuez — 4544 Que — 4547 freie — 4549 Que — 4550 Ou a cel — 4555 lores — 4561 Ici a parfongier — 4563 De

Que chevaler, de quelque terre
Qu'il fust, qui ses solz voldreit quere,
Quatre besanz d'or lui doroit,
E que issi lor acoreit;
E ço erent les dreites soudees
Qui la solent estre donees.
L'armée est impatiente de donner l'assaut.
Eth ves tote l'ost resjoie
Quant la parole fud oie.
Lors disoient les genz menues
Qui pieç'a i erent venues,
E li menu e li maian :
« Sire Deus, quant assaudra l'an ?
« Ore est venuz li plus vaillanz
« Des reis e li mielz assaillanz
Fol. 34 a.
« De tote la cristienté.
« Or face Deus sa volenté. »
El rei Richart iert lor fiance.
Itinerarium Ricardi, III, v.
Lors li manda le rei de France,
Philippe veut attaquer, mais Richard est malade et le prie d'attendre encore.
Qui des après Pasche iert venuz
E s'esteit mult bien contenuz,
Que bien sereit qu'il assaillisent
E que l'assalt crier feissent.
Mais li reis Richarz iert malades
E aveit boche e levres fades
D'une emferté que Deu maudie
Qu'en apele leonardie,
E manda al rei son malage,
E li manda que son barnage
Ne s'estoire n'iert pas venue,
Einz l'aveit uns tens detenue
Que l'em claime li venz d'arsur,
E l'aveit arestee a Sur,
E que ses perieres veneient
E que par tens illoc sereient,
E quant sa maisnee vendreit
Que mult voleuters entendreit
A tot son poeir d'Acre prendre.
Philippe attaque vainement.
Mais onc li reis de France atendre
Por ço ne volt, si Deus me salt,
Qu'il ne feist crier l'assalt.
Al matinet par tot s'armerent,
Car assaillir mult desirerent.
La veissiez tanz genz armees
Que a peine fussent esmees;
La veissiez tanz biaus haubers
E tanz helmes luisanz divers,
Tanz chevals de beles faitures,
E tantes blanches covertures,
E tanz chevalers esleuz!
Ainc n'en eumes tant veuz,
Tanz bons chevalers, preuz, osez, Fol. 34 a.
Fiers e hardis e alosez,
Tanz penoncels, tantes banieres,
Ovriees en tantes manieres!
Lors deviserent e partirent
Cels qui la guarde al fossé firent.
Que Salahadins par deriere
N'entrast en l'ost od sa gent fiere.
La gent Deu vers les murs se trestrent,
E assaillirent bien e trestrent;
E quant li Turc d'Acre ço virent
Les Turcs d'Acre font résonner tambours et trompettes.
Que cristien les assaillirent,
Lors peussiez oier soner,
Come se Deus feist toner,
Bacins e tymbres e taburs :
Ne faiseient autres labors
Cil qui de tel mestier serveient,
Qui del paleis l'ost sorveeient,
Fors noisier e faire fumee :
C'ert a lor Sarazins mostree
Que il les venissent socure;
Si les veissiez lor acorre,
Od l'atreit le fossé emplir;
Mais nel porent pas acomplir,
Que cil de Linzeignan, Jefreis,
Geoffroi de Lusignan repousse leur attaque.
Qui de proesce iert toz jors freis.

4583 De ch. — 4591 Lores — 4598 Ore — 4599 affiance — 4600 Lores — 4601 Que — 4605 Richarz manque — 4607 enfermete — 4626 Qui — 4630 tanz — 4632 eurent — 4634 e oses — 4637 Lores — 4645 Lores — 4646 Com — 4650 sorumeoient — 4653 Quil — 4654 Si lorres les v. a. — 4658 Que

Vint a la barre ou il esteient,
Que sor noz genz ja pris aveient,
Sis reusa a force ariere
E en mist plus de dis en biere
D'une hache que il teneit:
A tanz cops tanz en reteneit
Que puis Rodland e Olivier
Ne fud tel los de chevalier;
E refud la barre conquise
Que Sarazins aveient prise;

Fol. 34 b.

Mais il i ot ainz grant mellee
E tel bataille et tel criee.
E cil qui Acre assaillirent,
Qui les fossez a force emplirent,
Covint que arieres se traississent
E que autre conseil preissent,
E fud que vers quarels se trestrent
E n'i lancerent plus ni trestrent.

Tristesse des Croisés qui voient que l'assaut a échoué. Philippe en devient malade.

Eth vos l'assalt atant remeindre,
Et le peple crier e pleindre
E regreter cele venue
Des reis qu'il orent atendue.
Chescons diseit devant sa tente:
« Biaus sire Deus, com povre atente! »
Noz genz s'alerent desarmer.
Eth vos Sarazins a huer;
E quant noz genz se desarmouent,
E li Sarazin alumouent
Al rei de France tote veies
E ses engins e ses cercleies,
Dont il li priet al quor tel ire
Que l'om le sot, e l'oi dire,
Qu'il en chaï en maladie
Issi qu'il ne chevalchot mie.

Itinerarium Ricardi, III, vi.
Maladie des deux rois. Mort du comte de Flandres. Abattement des Croisés.

Issi fud l'ost en tele estate,
Triste e pensive e morne e mate,
Des deus reis qui malade esteient,
Qui la citié prendre deveient;
E li coens de Flandres ier mort,
Dont l'ost iert en grant desconforz.
Que fereie ici autre conte?
Li mals des reis, la mort del conte
Mistrent l'ost si en grant destresce
Qu'il n'i ot joie ne leesce,
Fors de l'estorie des enekes
Qui vint en cel contemple illoques;

Arrivée de nouveaux Croisés.
Fol. 34 d.

E lors vint l'evesque d'Evreues
E bones gens qui erent sues;
Si i vint de Thoeni Rogiers
Od grant plenté de chevaliers;
E cil de Cornebu li frere,
Plusors bons fils e tuit d'un pere;
Si i vint Robert de Noefbroc,
A plus franc home ne m'abroc;
Si i vint Jordens de Homez,
Qui iert conestables de Sez;
E si i vint li chamberlens
De Tancarvile en icel tens;
Li coens Robert de Leicestre
Iert ja venus, qui i voleit estre;
Si i vint Gilebert Talebot,
Un des plus preuz vassals des noz;
E mes sire Raof Teissons
I vint, n'est dreit que lui teissoms;
E li vesquens de Chasteldon
I vint, e Bertrans de Verdon;
E si i vindrent li Tozeleis,
Hardi chevalier e corteis;
Si i vint Rogiers de Hardincort,
Compainz le rei e de sa cort;
Si i vindrent cil de Preals,
Ço erent des compaignons reials;
Si i vint Guarins le filz Gerod,
Qui bele compaignie i ot;
E cil de la Mare ensement
I vint e bel e richement;

4663 quil — 4666 sarains — 4676 E que ni — 4695 De deus — 4699 freie — 4705 lores, de uereues — 4709 cornube — 4712 A pl. fr. ne naturoc — 4720 plus *manque* — 4732 bele *manque*

E meint autre que ne nom mie,
Qui vindrent en la Deu aie.
Li dou rei malade giseient
Al siege a Acre ou il esteient.
Deus ne velt pas que il murussent,
Mais que la citié sucurussent.

Fol. 35 *c*.
Itinerarium Ricardi, III, VII.
Malevoisine, pierrière du roi de France.

Li reis de France repassez
Fud ainz que li autre d'assez.
Les pereres as murs jetouent
Nut e jor, qu'eles ne finouent:
Li reis aveit Male Veisine,
Mais en Acre ert Male Cosine,
Qui tote jor la depesçoit,
E il tozjorz la redresçoit,
E tantes feiz la redresça
Que le maistre mur depesça,
E la tur maudite ensement
Rot ele empeiriee grantment.

Pierrières du duc de Bourgogne, des Templiers et des Hospitaliers.

La periere al duc de Borgoine
I refaiseit bien sa besoine,
E cele as preuz seignors del Temple
Feri meint Turc joste la temple.
Cele ás Hospitaliers faiseit
Uns cols qui a toz lor-plaiseit.

Pierrière de Dieu.

Une periere i ot fermee,
Periere Deu estoit clamee,
U uns bons prestres preecha,
Qui tote l'ost esleesça,
E porchaça tante moneie
Qu'il mist bien del mur a la veie
Qui iert lez la maudite tur
Plus de deus perches tot entur.

Pierrières du roi d'Angleterre.

Li coens de Flandres en aveit
Une eue quant il viveit,
Nule meillor n'estuveit querre:
Icele ot li reis d'Engletere,
Si ot od cele une petite
Que l'en teneit por bone eslite.
Celes a une tur jetouent
D'une porte ou li Turc hantouent:
Tant la hurterent e batirent
Que la meitié en abatirent;
Si en aveit li reis fait faire

Fol. 35 *b*.

Dous noves de si riche affaire
Qu'els jetouent totes covertes
La ou els erent poroffertes;
Si ot fait lever un berfroi,
Dont li Turc erent en effroi,
Qui si iert coverz e vestuz
De cuir, de cordes e de fuz
Que ne criemeit pierre gettee
Ne feu greceis n'autre rien nee;
Si fist faire dous mangonels,
Dont li uns esteit si ignels,
Quant sa piere voleit en Acre,
Qu'ele aloit jusqu'en la maçacre.
Les sues perieres jeterent
Nuit e jur, qu'eles ne finerent,
Si fud si veirs com nos ci sumes
C'une d'eles tua douze homes
D'une pierre, qui fud portee
A Salahadin e mostree,
Que tels pierres ot en la terre
Aporté li reis d'Engletere,
Gaus de mer qu'il prist a Meschines,
A tuer les genz sarazines.
Mais li reis giseit contre lit,
Trop malades e sanz delit,
E aloit veoir les batailles
Des Sarazins e des chenailles
Si pres de l'ost e des fossez
Que ço li grevoit plus d'assez
Que il ne poeit assembler
Que li mals quil feseit trembler.

Itinerarium Ricardi, III, VIII.
Les Sarrasins brûlent les machines de guerre de Philippe-Auguste.

Mult par fud Acre male a prendre,
E mult i covint einz despendre

Fol. 35 *c*.

4739 quil — 4741 fud repassiez — 4742 lautre — 4748 la drescoit — 4754 refeit — 4757 hospitals — 4758 qua — 4761 precha — 4771 od *manque* — 4773 un t. — 4779 eles — 4780 eles — 4785 Qui ne criemeient — 4797 teles — 4807 Quil — 4808 qui li f. — 4810 i *manque*

A mult engins que il i firent,
Qui a grans paines i soffirent;
Car quant il ne se regardouent,
E li Saraizin lor ardouent.
Li reis de France ot fait un chat
De grant cost e de grant achat,
E une cercloie coverte
Trop richement, dont fud grand perte.
Le rei meismes se seeit
Soz la cercloie, si traieit
Sovent od s'arbaleste as Turs
Qui veneient defendre as murs.
Un jor, si com ses genz gueitouent
Son chat e cels qui i ovroient,
Eth vos que Sarazin jeterent
Tant seche buche e aporterent
Sor le chat e sor la cercleie.
(Que Ambroises vit cele foie)
Qu'après le feu greceis lancerent
E une perriere adrescierent
Tot dreit sor le chat a ferir,
Tant que le chat covint perir,
E la riche cercleie oveques
Fud arse e depecie illoques;
Dont li rois ot al quor tel ire
Que il comença a madire
Trestoz cels qui son pain mangouent,
Quant des Sarazins nel vengouent.
Cele nuit fist crier l'assalt;
L'endemain fist merveilles chalt.

Itinerarium Ricardi, III, ii.
Les chrétiens repoussent un assaut de Saphadin et des Sarrasins.

Estes vos al matin monté
La fiere gent de grant bonté.
Cel jor fist as fossez la garde
Tel gent qui n'esteit pas coarde,
Car tot entor a la reonde
Aveit des meillors genz del monde.
A cel jor fud mult grans mesters,
Car Salahadins tut premiers
Aveit dit que il enterreit, Fol. 35 d.
E que lores s'i mostereit.
N'i vint pas, meis ses genz i vindrent,
Qui al fossé tel estal tindrent
Qu'il erent a pié descendu.
La veissiez estal rendu
E ferir de mace e d'espee.
La iert la bataille açopee,
Car li Turc dehors se desvoent
Por cels de Acre quis acenoient
O l'enseigne Salahadin.
Ço iert l'amiralz Saphadin
E tel gent qui tel presse firent
Al fossé qu'a force l'emplirent;
Mais nostre gent le reuserent,
E cil qui devers les murs erent
Assailloient Acre adecertes,
Dont Deus lor rende lor desertes!

Les Français minent la muraille d'Acre et y font brèche.

Li mineor le rei de France,
Qui lui aveient fait liance,
Foirent tant par desoz terre
Por le fondement del mur quere
Que d'estançons l'estançonerent,
E puis apres sis alumerent,
Tant c'un grant pan del mur chai;
Mais un poi lor en meschai,
Car al chair jus s'acota,
Si que chescons hom se dota.
Eth vos grant gent la endreit traire
Ou il virent le mur atraire.
La veissiez tantes banieres;
Enseignes de tantes manieres
La veissiez a cele presse
De la paene gent engresse;
La les veissiez avancier
E feu grezeis as noz lancier;

4811 quil, i *manque* — 4812 a grant paine — 4813 ne *manque* — 4817 bien couerte — 4820 Sor — 4821 arbè — 4824 i *manque* — 4830 pertiere — 4836 Quil — 4841 Eht vos — 4846 meillor — 4847 grant li m. — 4849 quil entreit — 4852 del e. — 4857 aceuoient — 4861 tele — 4877 grant *manque* — 4878 affaire — 4880 E tantes enseignes de m.

Fol. 36 a.

Itinerarium Ricardi, III, x. Mort d'Aubry Clément [illegible]

La veissiez de deus parz traire
As eschieles al mur atraire.
La fud feiz un granz hardemenz.
E ço fist Auberis Climenz.
Cil qui dist qu'a cel jor murreit
Ou que dedenz Acre enterreit.
Nil n'en deigna onques mentir.
Ainz devint illoques martir,
Car sor les murs s'ala combatre
As Turs qui l'alouent abatre,
E tant sor lui en acurut
Que sei defendant i murut:
Car cil qui sivre le deveient,
Qui sor l'eschiele ja esteient,
La chargerent tant qu'el pleia
E que al ploier pecheia
E cil el fossé trebucherent.
Li Turc huerent e crierent,
Si i ot de tels qui i mururent
Des noz e tels qui traiz i furent;
Mais d'Auberi Climent sanz dote
Fud desheitie l'ost trestote,
E por lui regreter e pleindre
Covint icel assalt remaindre.

Itinerarium Ricardi, III, xi. Mine et contre-mine sous la tour Maudite.

Ne demora mie grantment
Puis la mort Auberi Climent
Qu'il foirent la tur maudite.
Que jo avoie nomee e dite.
Tant qu'ele fud estançonee
E empeiriee e estonee;
E li Turc par dedenz foeient
Contr'els al plus dreit qu'il poeient.
E tant que il s'entrecontrerent.
E que triuues s'entredonerent:
E il i aveit cristiens.
Tenuz en fers e en liens:

Fol. 36 b.

Tant parlerent ensemble e firent
Que cil dedenz hors s'en issirent.
E li Turc de dedenz le sorent:
Sachiez bien que grant doel en orent:
Le pertus par ont cil passerent
Afeiterent e amenderent.

Itinerarium Ricardi, III, [illegible]. Richard malade attaque la ville (4 juin 1191).

Li reis Richarz giseit encore
Malades, si com jo dis ore;
Mais il velt que de sa baillie
Fust la citié d'Acre assaillie.
Lors fist une cercloie traire
As fossez de trop riche affaire;
La erent si arbalester,
Qui bien fesoient lor mester.
Il meimes, si Deu me voie,
Se fist porter soz la cercloie
En une grant coilte de paile
Por faire a Sarazins contraille.
E i fist mein trait d'arbaleste
De sa main qui mult en iert preste
A la tur ou li Turc traiouent
E ou ses pereres jetouent:
E li suen mineor fuioient,
E cil toz jorz estancenoient.
E tant l'orent estançonee
E as perieres estonee,
Qu'el tresbucha jus contre terre;

Itinerarium Ricardi, III, [illegible]. Les Sarrasins repoussent l'attaque des soldats de Richard.

E donc fist li rois d'Engletere
Crier par l'ost son crieor.
D'un mur qui ert joste la tur,
Que qui un quarel en trareit
Que deus besanz d'or l'en doreit.
Puis en pramist treis e puis quatre.
Lors veissiez serjanz embatre;
La veissiez tanz mahaignier
. . . .
La veissiez tanz enverser
Qu'il n'i osouent converser

Fol. 36 c.

Ne demorer desoz les targes,
E li mur iert mult halt e larges:

4888 aubris — 4889 mureit — 4890 entreit — 4899 quele — 4900 qual — 4917 quil — 4923 de *manque* — 4924 en *manque* — 4930 dacres — 4932 Lores — 4933 arblester — 4936 sor — 4937 grande — 4939 i *manque*, arbleste — 4940 en *manque* — 4942 E *manque* — 4951 un *répété* — 4954 Lores — 4960 mult *manque*

E neporquant tant i atrestrent
Que des quarels hors del mur trestrent.
Lors veissiez tanz Turcs atraire
La ou les quarels virent traire,
Qu'a descovert s'abandonerent
A jeter a cels qui trenchierent.

Richard tue un Sarrasin revêtu des armes d'Aubry Clément.

Uns Turs s'iert armez richement
Des armes Auberi Climent,
Qui le jor trop s'abandona;
Mais li reis Richarz lui dona
D'un fort quarel el gros del piz,
Que cil chai morz sanz respiz.
Lors veissiez Turs descovrir,
Por le doel de celui covrir,
E as quarels abandoner
E traire e de granz cops doner.
Ne furent ainc de tel defense :
Merveilles ot qui s'en apense.
La n'aveit mestier armeure,
Tant fust tenauz, fort ne seure :
Dobles parpoinz, dobles haubercs
Ne tenouent ne c'uns drap pers
Les quarels d'arbaleste a tur,
Car trop erent de fort atur.
E li Turc par dedenz foirent
Tant que li nostre s'en fuirent
E qu'il les covint remuer;
Eth vos Sarazins a huer.

Itinerarium Ricardi, III, xiv.

Les Anglais et les Pisans montent à la brèche.

Fol. 36 *d*.

Quant cele tur fud abatue
Qui tant aveit esté batue,
E la fumee fud estainte,
Si qu'il i ot montee mainte,
Lors s'armerent li escuier,
Qui esteient preu e legier;
E la fud la baniere al conte
De Leicestre en icel conte;
Si fud la mon seignor Andriu
De Chavingni en icel liu;
La seignor Hugon ensement
Le Brun i vint mult richement,
E l'evesque de Salesbires,
E autres de plusors matires.
Ço fud a hore de mangier
Qu'a la tur se vindrent rengier.
Li preu escuier assaillirent
. . . .
Les gardes des murs s'escrierent
Quant il virent que cil monterent.

Les Turcs repoussent les assaillants.

Eth vos la citié esmeue
Quant cele chose fud seue;
Lors veissiez Turcs apluveir,
E escuiers si tost moveir,
Qu'il voleient en Acre entrer.
La les veissiez encontrer
E les uns as autres combatre,
Hurter e ferir e abatre.
Li escuier poi de gent furent
E li Saraizin toz jorz crurent,
Quis ardeient a feu ardant;
E cil s'en vindrent reguardant,
Qui n'oserent le feu atendre,
Ainz les en covint jus descendre;
E ne sai quanz en i murut,
Si com l'aventure curut.
Lors s'armerent la gent de Pise,
Qui esteient de grant emprise,
E sus en haut del mur monterent; Fol. 37 *a*.
Mais Sarazin les rehasterent
Si durement que la bataille
Des Pisans e de la chenaille
Fud si forz e si desrece
Qu'ainc ne fud veue rien nee
Si bien deffendre n'assaillir :
Les Pisanz covint jus saillir;
E se l'ovre fust mielz seue,
Acre fust icel jur eue.

4961 arestrent — 4963 Lores — 4966 a *manque* — 4967 si iert — 4969 Que — 4971 fort *manque* — 4973 Lores — 4977 ainc *manque* — 4983 arbleste — 4993 Lores — 4999 Le — 5011 Lores — 5012 E *manque* — 5025 Lores — 5027 del mur *manque* — 5030 pisuns — 5031 si *manque*, desaree

Mais li plus des genz qui esteient
En l'ost a lor manger seeient,
E l'ovre fud fait en sorsalz,
E par tant remist li assalz.

Itinerarium Ricardi, III, xx.

Accord entre Gui et Conrad, soutenus, celui-ci par Philippe et celui-là par Richard.

En l'ost ot fait un parlement
Dont il vint un acordement
Del rei Guion e del marchis,
Qui mult fud porchacié e quis.
Le rei de France se teneit
Al marchis e le mainteneit,
E Richarz li reis d'Engletere
Se teneit al rei de la terre
Qui fud reis en Jerusalem:
E por ço si esgarda l'em,
Por ço que il ne s'entreamouent
E por le rialme estrivouent,

Gui reste roi. Conrad a Tyr, Beyrout et Sidon.

Que li reis Guis reis remaindreit,
Mais quant qu'al realme apendreit
Partireient, come des rentes;
Et li marchis Sor en atentes
Avreit e Barut e Saete,
Por fin de pais estable e nette;
E si li tens si encoreust

Conrad sera roi à la mort de Gui.

Que li reis Guis ainceis murust,
Li marchis avreit la corone,

Fol. 37 *b*.

Geffroi reçoit Jaffa et Ascalon.

E Jeffrei Jaffe e Eschalone
De Leizegnan . . . . . fereit ses bons
Del pais tant com sereit soens.
Mais li marchis tote sa vie
Porta as deus freres envie.

Itinerarium Ricardi, III, xv.

Les infidèles sont réduits à la dernière extrémité

Fierre iert la gent e orgoillose
En la citié e merveillose :
Se ço ne fust gent mescreue,
Onques mieldre ne fud veue:
Neporquant grant pour aveient
De la merveille qu'il veeient,
Que tot li mondes s'atendeit
A els destruire e entendeit:
E veeient lor murs perchier,
E estroer e depecier,
E veoient lor gent bleciee
E ocise e apeticiee;
Et neporquant dedenz la vile
En erent encor bien sis mile,
E le Mestolt e Caracois;
Mais il n'esteient pas a chois
N'en esperance de socurs,
E bien saveient tot a curs
Que tote l'ost iert en torment
Por la mort Auberi Climent,
Et por lor filz e por lor freres,
Por lor oncles e por lor peres,
Lor neveuz, lor cosins germains,
Qu'il aveient mort de lor mains,
Dont les haouent veirement;
E saveient certainement
Que nostre gent illoc murreient
Ou que a force les prendreient :
Ne poeient par el passer.
Un mur orent fait compasser
E fait en travers la citié;
Si vos di bien por verité
Qu'il se quidasent mult defendre
Mais Deus lor fist un conseil pre[...]
Qu'a nostre gent vint honorable
E as lor mortel e nuisable,
Si que Acre fud par cel affaire
Nostre sanz lancier e sanz traire.
Li Sarazin qui en Acre erent
Pristrent conseil e esgarderent
Que a noz genz conduit requerre[...]
A Salahadin envereient,
Qui esteit pleviz par fiance
Que s'il veeit lor mesestance
Qu'il fereit pais a lor devise:
Car si fud la fiance prise.

5044 E qui — 5055 com — 5060 ainz — 5063 *il doit y avoir ici une lacune assez forte* — 5074 [...]
5076 estorer — 5080 encore — 5093 mureient — 5094 qua — 5103 icel — 5104 *le second sanz man*[...]
5106 e garderent — 5107 conduiter requereient — 5108 E que a — 5109 e. paels par — 5111 freit

Conduit a noz genz demanderent,
E a Salahadin manderent
Qu'endreit els gardast sa hautesce,
E son renom e sa proesce,
E sa grand lei de ancesorie,
Que Mahumet ot establie,
Que ele ne fust empeiriee
Por cristiens ne abaissiee,
E que hastif conseil preist
E que nul autre n'en creist
Fors des prodomes delivrer
Qu'aveit en Acre fait entrer,
Ki l'orent tant por lui guardee
Qu'erent al prendre de l'espee,
E de lor chaitives maisnees
Fol. 87 *d.*
Qui tant erent desconseillees,
Qu'il n'orent de treis anz veues
Puis que les ostz furent meues;
Que d'els e de cels preist guarde,
Que ne murussent par mesguarde,
E qu'il aquitast sa fiance,
Ou ço seust il sanz dotance
Que il vers cristiens fereient
La meillor fin que il poreient.

Saladin leur dit de tenir encore et annonce l'arrivée de secours.

Salahadins oi la plainte
De sa gent qui si iert atainte,
Et lor meschief e lor destresce,
E lor desheit e lor fieblesce;
Si lor dist del mielz qu'il saveit,
E respondi que il aveit
De Babiloine eu message,
E que lui vendroit grant barnage
Par tens en nes e en guallees,
Que il aveit pieç'a mandees
A ses prieuz genz d'Acre socore,
Qu'il ne voleit leissier encore;
E aveit mandé l'amulaine
Que il vendroit en la semaine,
E si socurs ne lor veneit
Que par la lei que il teneit
Qu'il fereit a lor salveté
Pais envers la cristienté.

Itinerarium Ricardi, III, xvi.
Les Turcs aux abois supplient de nouveau Saladin de céder.

Cil alerent e si revindrent,
A cui plosors meschiefs avindrent.
Les perieres les murs quassouent
Que ne nuit ne jor ne cessouent,
E li Turc tel pour aveient
Que par nuit sor les murs veneient
E se laissoient jus chaioer
Fol. 38 *a.*
Por pour de lor meschaier.
Message alerent e revindrent,
Salahadin entendre firent
E li distrent que mort esteient
S'il pais ou socurs nen aveient.

Itinerarium Ricardi, III, xvii.
Saladin consulte ses barons, qui lui conseillent de rendre la ville.

Salahadins vit adecertes
Les granz meschiefs e les granz pertes
De ses genz e le grant damage.
Lors prist conseil a son barnage,
E lor manda qu'il en ferait
De ço que l'en lui requereit.
Li riche home e li admiralt
Li respondirent tot en halt,
Qui ami et parent esteient
A cels qui Acre defendeient,
Qui hors les en voleient traire,
Qu'il n'i aveit fors de pais faire
La meillor que feire peust,
Ainzeis que noalz i eust.
E quant li soldans entendi
Ou chescon des barons tendi,
E il sot d'Acre le meschief,
Dont il ne poreit traire a chief,
Volsist ou non, dist as messages,
Qu'il saveit a preuz e a sages,

5119 Quele — 5130 fusent — 5132 Que *manque* — 5135 Quil, freient — 5136 quil — 5142 quil — 5146 Quil — 5150 vendront — 5152 quil teneit — 5153 freit — 5154 vers — 5155 si *manque* — 5157 pieres — 5158 *le premier* ne *manque* — 5163 Messagier — 5164 Qui a sal. — 5165 li *manque* — 5166 s. naueient — 5168 e *manque* — 5170 Lores — 5171 freit — 5178 del p.

Qu'il graantot la vile a rendre,
Quant ne la poeient defendre.
Lors fud illoques porveu,
Ainz que li mes fusent meu,
Lor offre que il offereient
As cristiens quant il vendreient.
Li messagier vindrent ariere,
Fol. 38 *b*.
Qui ne firent pas laide chiere.
Eht vos ensemble le concille
Des noz e de cels de la ville
Qui veneient lor offre faire;
A tant fist l'em le poeple taire.

Les Sarrasins demandent la paix.

Li Turc a un latimier firent
Dire l'ofre que il offrirent.

Conditions de la paix.

L'offre fud tels que il rendreient
La croiz ou li cristien creient,
E qu'il lor rendreient la vile,
E de lor halz cheitifs dous mile,
E cinc cent d'autre gent menue,
Qu'il aveient pieç'a tenue;
Que Salahadins fereit querre
E cerchier par tote sa terre
Lor armes e lor guarnesture;
E si que nule creature,
Quant li Turc d'Acre s'en istreient,
Ensemble od els n'en portereient
Chescon par sei fors sa chemise.
Encore i ot une autre mise,
Que deus cenz mil besanz dureient
As deus reis qui illoc esteient
E de ço avreient en ostages
Les plus hauz Turs e les plus sages
Que l'em poreit en Acre eslire
Par veeir e par oir dire.
Nostre gent a conseil se trestrent
E les covenances retrestrent,
Tant qu'en nostre conseil troverent
La pais e qu'il la graanterent.

Les Croisés consentent à la paix (2 juillet 1191).

Itinerarium Ricardi, III, xix.
Outrages faits par les Sarrasins aux églises chrétiennes de Saint-Jean-d'Acre.
Fol. 38 *c*.

Le jor que Acre fud rendue,
Si com jo ai l'ovre entendue,
Ot quatre anz, ço fud chose enquise,
Que Sarazin l'orent conquise;
Si ai en memorie e a main
K'el fud rendue l'endemain
De la feste saint Beneeit,
Mal gré le pople maleeit,
Que Deus de sa boche maldie,
Nel puis leissier que jo nel die.
Qui lores veist les eglises
Qui ierent en Acre remises,
Com il aveient depechiees
Les ymagenes e enfacees,
E les autiers jus abatuz,
E croiz e crucifix batuz
El despit de nostre creance
Por acomplir lor mescreance,
E faites lor mahomeries!
Mais els lor furent puis meries.

Itinerarium Ricardi, III, xxi.
Le roi de France se dispose à regagner son pays.

En cel contemple, al mien entendre,
Que li Turc durent la croiz rendre,
Après ço qu'Acre fud rendue,
Eth vos la novele espandue
Par tote l'ost al rei de France,
Ou li poples ot tel fiance,
Que en France voleit retorner.
E faiseit son cire atorner.
E! merci Deu, quel retornee!
Tant fud malement atornee,

Indignation des Croisés.

Quant cil qui deveit maintenir
Tantes genz s'en voleit venir!
Il s'en vint par sa maladie,
Li reis ço dist, que que l'en die;
Mais nus n'ad de ço testimoine
Que maladie en seit essoigne
D'aler en l'ost le rei demaine
Fol. 38 *d*.
Qui toz les reis conduit e maine.

5187 grantot — 5189 Lores — 5191 quil offreient — 5196 De cels e de noz — 5200 quil — 5201 quil — 5202 creeient — 5204 E *manque* — 5207 freit — 5214 un — 5215 mile — 5220 veier — 5224 granterent — 5230 Kele — 5231 beneit — 5232 maleit — 5244 eles — 5250 li pople aueit — 5253 deus

Ge ne di pas que il n'i fust
E qu'il n'i meist fer ne fust,
Plum e estaim, or e argent,
E ne socurust meinte gent,
Com li plus haut reis teriens
Que l'en sache de cristiens;
E por ço deust il remaindre
A faire son poeir sanz faindre
En la povre terre esguaree
Qui tant ad esté comparee.
La novele fud descoverte,
Tote seure e tote aperte,
Par l'ost que li rois retornoit,
Qui chascon jor s'en atornoit.
Eth vos de France le barnage
Tot plein de forsan e de rage,
Que le chief dont il menbre esteient
En itel volenté veeient
Qu'il ne voleit por els remaindre
Ne por plorer ne por complaindre;
E quant il ne porent fin metre,
Tant ne se sorent entremetre,
Si vos di bien qu'il le blasmouent,
E por poi qu'il ne reneiouent
Et lor rei e lor seignorie,
Tant haeient s'avoerie.
Li reis de France iert sor son eire,
Si qu'il n'en voleit home creire
De faire illoc plus demorance
Qu'il ne s'en retornast en France;
Si s'en retorna par s'esmuete
De barons e de genz grant muete.
Lores leissa en cel chonchange
Le duc de Bergoine en eschange
Por lui od les genz de sa terre,
E fist le rei Richart requerre
Que il lui prestast dous gualees.
Eth vos ses genz al port alees,

Philippe-Auguste laisse au duc de Bourgogne la conduite des Croisés français.

Fol. 39 *a*.

Si l'em firent aveir dous beles,
E bien guarnies e isneles,
Qui furent mal gueredonees
E franchement abandonees.
Li reis Richarz, qui en l'aie
Dampnedeu remist en Sulie,
Fist requere le rei de France,
Vers cui il esteit en dotance,
Car lor pere s'entredoterent,
Qui meinte feiz s'entregreverent:
Si volt qu'il lui asseurast
E que sor sainz le lui jurast
Que a sa terre mal ne fereit
Ne que il ne lui empeirereit
Tant com il sereit el veage
Deu e el son pelerinage,
E que quarante jorz ainçois
Lui mandereit par ses Franceis,
Puis qu'il sereit dedenz sa terre,
Qu'il ne meust noise ne guerre
Ne ne i feist nul grevement;
E li rois lui fist le serment
E mist en plege de halz homes,
Dont remenbrance encore avomes
Del duc de Borgoine e del conte
Henri, e autres genz par conte
En furent plege ou cinc ou plus;
Mais ne sai nomer le surplus.
Li reis de France prist congié;
Mais une chose vos cont gié,
Que il ot plus malaiçons
Al partir que beneiçons.
Il e le marchis s'en alerent
Par mer a Sur e si menerent
Garaçois e la lor partie
Des Sarazins qui fud partie,
Dont li rois quidoit bien aveir
Cent mil besanz de lor avoir,

Itinerarium Ricardi, III, xxii.

Philippe-Auguste jure à Richard de respecter ses États en son absence.

Fol. 39 *b*.

Itinerarium Ricardi, III, xxiii.

Philippe-Auguste et Conrad de Montferrat se rendent par mer à Tyr.

5263 quil — 5265 *le premier* e *manque* — 5266 E quil ne s. — 5299 Quil — 3303 guerdonees — 5316 el *manque* — 5318 mandreit — 5325 e le c. — 5330 congie — 5331 Quil — 5338 mile

Dont il quidot ses genz tenir
Desqu'a la Pasche e retenir;
Mais tut li ostage encorurent,
Dont li plusor a doel mururent,
Si que n'en fud prise maaille
Ne chose nec qui la vaille
A cele foiz ne creature,
Fors demie la guarnesture
Que Franceis en Acre troverent,
Qui meinte foiz le reproverent,
Qu'il n'i orent autres soudees,
Sin furent des granz descordees,
Fors puis que li rois d'Engletere,
Que li dux en ala requere,
Presta al duc sor lor ostages,
Dont il lor fist granz avantages,
Del suen cinc mile mars d'argent,
Dont il soldeerent lor gent;
Mais ço fud puis après grant pose.
Le reis Richarz vit que la chose
E l'ovre estoit sor lui tornee
E le cust por la retornee
Del rei, qui ne voleit remaindre.
Lors fist de son tresor ataindre
Or e argent a grant plenté,
Sil dona par grant volenté
As Franceis por els ahaitier,
Ou il n'aveit que deshaitier,
E as genz de plusors languages
Dont il aquiterent lor guages.
Li reis de France en retorna;
E li reis Richarz se atorna,
Qu'il ne velt pas Deu oblier.
Lores fist somondre e crier
L'ost, qui puis demora quinzaine
Plus que le terme e puis uitaine;
Car Salahadins ne velt mie,
Ou Deu ne plot, que qu'on en die,

Les otages sarrasins ne donnent pas de rançon; Richard prête de l'argent au duc de Bourgogne.

Itinerarium Ricardi, IV, 1.

Largesses de Richard envers les Croisés français.

Fol. 39 *c*.

Rendre as noz genz sa covenance,
Por quei l'ost fist tel demorance.
E li reis fist endementeres
Ses mangonels e ses perieres
Chargier, si qu'il fust aprestez;
Car ja trespassot li estez,
E por ço atornot lor affaire;
Si fist les murs d'Acre refaire
Tant e plus qu'il n'en fist abatre.
Il meismes s'aloit esbatre
E les ovriers veoir ovrer;
Car mult tendeit a recovrer
A Dampnedeu son heritage,
Si lui ennuiot son estage;
E bien lui eust recovré,
S'envie n'i eust ovré.
Li termes vint des covenances,
Des sairemenz e des fiances
Que Sarazins as Frans aveient;
Mais li cristien ne saveient
Que cil en vain les traveillouent.
Termes e respiz demandouent
Li Sarazin de la croiz quere.
Lors oisiez noz genz enquere
Noveles quant la croiz vendreit;
Mais Deus ne voleit mie endreit
Que cels por cui l'en la dut rendre
Deust guarantir ne defendre.
Li uns diseit : «Ele est venue.»
L'autre diseit : «Cil l'ad veue,
«Qui fut en l'ost as Saraizins.»
Si mentirent, ço fud la fins.
Salahadins sanz les soccurre
Leissa les otages encorre,
Car il quidot par la croiz faire
Une pais de greignor affaire.
Dementeres qu'il termoierent,
E li cristien enveierent

Richard fait reconstruire les murs d'Acre.

Itinerarium Ricardi, IV, II.

Saladin ne rend pas la sainte croix comme il s'y était engagé.

Fol. 39 *d*.

Itinerarium Ricardi, IV, III.

5341 M. li o. L e. — 5343 Si que onques nen f. pr. maille — 5344 Ne une ne qui — 5348 Que — 5356 soldeent — 5358 vit *manque*, que la la ch. — 5362 Lores — 5369 sen — 5374 Puis — 5376 que quen d. — 5387 oueres v. — 5400 Lores — 5402 ne se velt m. — 5405 dist — 5406 l' *manque* — 5409 les *manque* — 5413 Dementers

Richard envoie l'évêque de Salisbury, Robert de Dreux et un des frères de Préals à Conrad pour lui réclamer les otages.

Messages a Sur al marchis,
Si lui fud mandé e requis
Qu'il venist les ostages rendre
E la part receveir e prendre
Que afereit al rei de France :
Ço iert demie la covenance.
Li evesques de Salesberes,
Li coens Roberz e un des freres
Des bons chevalers de Preials,
Pieres, li preuz e li leals,
Cil trei porterent le message.

Conrad les refuse (août 1191).

Li marchis, qui iert plein de rage,
Lur respondi que no fereit,
Car en l'ost aler n'osereit
Por le rei Richart d'Engletere,

Fol. 40 a.

Qu'il cremeit plus que ome en terre;
Ensorquetot, si ç'aveneit
Qu'il rendist les Turs qu'il teneit,
Voleit que la croiz fust partie,
Si qu'il en eust sa partie,
E lores sereient rendu,
Ja plus n'i avreit atendu.
Cil oirent l'enrievreté
Del marchis plein d'oribleté,
Si sachiez que mains l'en preiserent;
Mais a lor poeir l'achoiserent
E distrent que uns d'els remandreit
En ostages, e il vendreit
Devant le rei seurement;
E il jura son sairement
Que ja n'i portereit ses piez.
Cil s'en revindrent sanz congiez
A Acre al rei, si lui conterent
Tot, si que rien n'i mesconterent.
Li reis ot eschar e vergoine,

Richard envoie de nouveau le duc de Bourgogne, Dreux d'Amiens et Robert de Quinci auprès de Conrad.

Si manda le duc de Burgoine,
Si manda danz Droon d'Amiens,
Ou tant aveit proesce e biens,
E Robert de Quinci oveques;
E quant li reis les vit illoques,
Si lor mostra la desraison
E le sorfeit, e la achaison
Por quei li marchis ne veneit,
Por quei les ostages teneit,
E voleit partir al rialme
Senz porter escu ne hialme,
E la vitaille ot destorbee,
Si qu'a Sur n'en veneit denree
Que ne fust arestee e prise.
Dist li reis : «Ci ad fole emprise.
«Sire dux, aler i covient : Fol. 40 b.
«Si de folie nos sovient,
«Nus n'i feroms nule besoinc.»
Lors s'esmut li dux de Borgoine,
E danz Dreus d'Amiens e Roberz
De Quenci li preuz, li aperz;
A Sur al marchis en alerent,
De part Deu lui amonesterent
E de part le rei d'Engleterre
Que il venist a recomquere
E a reguainer Sulie,
Si com il i clamot partie.
Cil lui diseient bonement;
E il respondi folement
Qu'en l'ost son pié n'en portereit,
E que sa citié guardereit,
Dout ne cremoit home vivant.

Le marquis cède les otages, mais refuse de rejoindre Richard.

Assez alerent estrivant,
Mais tant firent a la persome
Li trei messagier, li halt home,
Que les ostages en menerent
A l'ost en Acre ou li autre erent.

Itinerarium Ricardi, IV, IV.
Richard fait massacrer les otages sarrasins (20 août 1191).

Li ostage furent venu,
Cil qui a Sur erent tenu,
Et li termes iert trespassez
Quinze jorz, voire plus assez,

5416 mande fud — 5423 De b. — 5431 E sor que tot — 5441 dist — 5443 seurerent — 5446 vindrent — 5449 not — 5457 E por quei — 5463 ne prise — 5466 des folies — 5467 froms — 5468 Lores — 5474 Quil, a comquere — 5483 Mais tant alerent a — 5484 Le — 5485 en amenerent

Des covenanz que cil diseient
Qu'a la cristienté tendreient,
Dont li soldans s'iert defailliz,
Qu'il fist que faus e que failliz,
Quant cels que a la mort livra
Ne rainst ne ne delivra.
Lors perdi il sa renomee
Qui tant aveit esté nomee,
Fol. 40 c. Car n'aveit cort el monde eue
Ou el ne fust amanteue;
Mais Deus son enemi despose
Quant il l'ad soffert une pose,
Et son ami tient e surhauce
Et governe sa ovre e eshauce.
Mais Salahadin surhaucier
Ne deveit plus ne eshaucier,
Car quant qu'il fist et il ovra
Sor cristiens e recovra
Ne fud fors que Deus velt ovrer
Et par s'ovraine recovrer
Son poeple qui iert desveiez,
Si voleit que fust ravoiez.
  Quant li reis Richarz ot seu
De verté et aconseu
Sen dotance veraiement
Que ço n'iert fors delaiement
Que Salahadins lui fesoit,
Mais lui grevoit e despleisoit
Qu'il n'aveit ja l'ost esmeue;
E quant il ot l'ovre seue
Que il nient plus ne l'en fereit
Ne qu'il cels ne reguardereit
Qui Acre lui eurent guardee,
Si fud si la chose esguardee
A un concile ou assemblerent
Li halt home, qui esgúarderent
Que des Sarazins ocireient
Le plus e les autres tendreient,
Cels qui erent de halz parages
A achater des lor ostages;
E Richarz li reis de Engletere,
Qui tanz Turs ocist en la terre,
Ne volt plus sa teste debatre,
Mais por l'orgoil des Turcs abatre Fol. 40 d.
Et por lor lei desaengier
Et por cristienté vengier
En fist mener hors de la vile
Toz liez set cenz e deus mile,
Qui trestuit furent detrenchié;
E dont furent li cop vengié
De quarels d'arbaleste a tor,
Les granz merciz al creator.
  Eth vos l'ost criee e semonse, *Itinerarium Ricardi*, IV, v.
A l'hore que soleil resconse.....
Et que par tens chevalchereient Richard se prépare à marcher vers Ascalon.
E le flum d'Acre passereient,
El non Deu qui toz les biens done,
A aler dreit a Eschalone
Por conquere avant la marine.
Bescuit chargerent e farine,
Vins e chars et estoremenz;
Si fud fait uns comandemenz
Qu'a dis jorz vitaille portassent,
E que li mariner guardassent
Que lors venissent od lor barges,
Costeiant l'ost od tot lor charges.
E les enekes ensement La flotte e[st] chargée de r[a]vitailler l'armé[e].
Venissent après prestement,
De vitaille e de genz chargees,
Armees e apareillees.
Issi distrent qu'il errereient
E que deus ostz partir fereient,
L'une par mer, l'autre par terre,
Que nuls ne poeit reconquere

5495 qua — 5497 Lores — 5499 corf — 5500 ele — 5503 eshauce — 5505 sahadins suhaucier — 5507 il *manque* — 5510 soueraine — 5514 verite — 5515 veraiment — 5521 Quil — 5522 ne *répété* — 5524 fud si la chose si — 5530 A *manque* — 5541 carblaste — 5544 *lacune après ce vers* — 5545 que *manque* — 5555 lores — 5556 lor *manque* — 5561 erreient — 5562 freient — 5563 Lun — 5564 nuls home

En autre maniere Sulie,
Puis que li Turc l'ont en baillie.
En l'ost qui en Acre ot esté
Dous yvers e tot un esté
A grant meschief e a grant cost,
De si que pres le mi Aust,
Que li reis ot l'ocise faite
De cels qui bien l'orent forfaite
Vers Deu e vers ses pelerins,
Dont il remist tanz orphenins,
Tantes puceles esguarees,
E tantes dames esvedvees,
E tanz heritages leissiés,
E tanz lignages abeissiés,
Tanz eveschiés, tantes eglises
Sanz lor pasturs seules remises,
La mururent tant prince e conte,
Dont uns bons clers escrist le conte,
De toz cels qui en l'ost mururent
E qui auques renomé furent,
Sanz les maens e les menuz,
Dont ja ne fust a chief venuz
Se il les i volsist toz metre,
Car trop i eust cust e letre;
En la letre trova e dist,
El fol que de sa main escrist,
Qu'en l'ost murut sis arcevesques,
Le patriarche e douze evesques,
Estre les prestres et les clers
Dont nus ne peust estre cers;
Si i ot morz quarante contes,
Dont li clers retint les acontes,
Et cinc cenz hauz homes de terre
Qui alerent la Deu requere,
Qui Deus assoille e il ço voille
Qu'il en son regne les acoille!
Por trestoz cels qui la mururent,
E por trestoz qui s'i esmurent,
Por la grant gent e la menue
Par qui l'ost Deu fud maintenue,
Por toz a un acordement
Devons prier escordement
Que Deus en sa gloire celestre,
Ou il fera merveillus estre,
Les acoille entre ses amis,
Issi com il lur ad pramis,
E por lor preu e por le nostre;
Si en die chescon *pater nostre*.
Quant la chenaille fud ocise
Qui dedenz Acre s'esteit mise,
Ou tant nos livrerent ententes,
Lors fist li reis Richarz ses tentes
Hors des fossez porter e tendre
Por l'ost esmoveir e atendre,
Et fist serjanz a pié rengier
Tot environ sei e logier,
Por la fause gent sarasine
Qui veneient o grant ravine
E tote ure les escriouent
Quant nostre gent mains se gardouent.
E li reis, qui iert custumers,
Salloit as armes tot premiers
E poigneit dreit as genz haies,
E feseit les chevaleries.
Un jor avint qu'il enchacerent
Et que le barat comencerent.
Eth vos que nostra gent s'armerent,
Li reis e cil qui o lui erent,
Si s'arma uns coens de Hungrie
Et de Hungreis grant compainie;
Encontre les Turs s'en issirent,
Si i ot de tels qui bien le firent;
Mais trop chacerent longement,
Sin furent mené laidement :
Li coens de Hungrie fud pris,
Qui mult aveit en l'ost grant pris;

[Left margin:] ...rium Ri... IV, vi. — ...l. 41 a. — ...s subies ...s Croisés ...t le siège

[Right margin:] Fol. 41 b. — *Itinerarium Ricardi*, IV, vii. Richard campe hors de la ville. — *Itinerarium Ricardi*, IV, viii. Les Turcs attaquent l'armée. — Fol. 41 c. — Un comte hongrois et Hugues, maréchal du roi, sont faits prisonniers.

5566 l'ont *manque* — 5568 un *manque* — 5570 Dessi — 5577 leissees — 5578 abeissees — 5579 euesques, tans — 5582 bons *manque* — 5584 E *manque* — 5587 Sil, i *manque* — 5591 mururent — 5601 cels *manque* — 5603 e por la menue — 5616 Lores — 5620 s. eslogier — 5623 lure

10.

Si en fud Hugeloz menez,
Un chevalier de Peito nez,
Ki esteit mareschaus le rei.
La poinst le rei tot a desrei,
Qui quida Hugelot rescorre;
Mais menez fud a trop loing core,
Ke li Turc ont un avantage

Comparaison de la manière de combattre des Turcs et de celle des chrétiens.

Par quei il nos font grant damage:
Li cristien sunt mult armé,
Et li Sarazin desarmé
Fors d'arc e de mace e d'espee
Ou de cane bien aceree
Et de cotel qui petit peise;
Et quant l'em les chace a la teise,
Il ont chevals n'a tels el monde,
Volant par semblant com aronde;
Et quant li Turc est tant seuz
Qu'il ne poet estre aconseuz,
Si a la custume a la mosche
Enuiose e plaine d'entusche :
Toz jorz chasciez e il fuira,
Retornez e il ensivra.
Alsi feseit la gent engresse
Al rei illoques meinte presse :
E il poigneit e il fuirent,
E retorneit e il siwirent;
Tele hore iert qu'il le comperoient,
E tele hore qu'il gaignoient.

Itinerarium Ricardi, IV, ix.
Fol. 41 *d*.

Li reis Richarz iert en sa tente
Por l'ost atendre en tele atente;
Pereçosement s'en issoient
Hors des fossez e poi cressoient,

Les Croisés quittent avec regret Saint-Jean-d'Acre.

E la citié d'Acre iert si plaine
De gent que i poeit a paine.
Bien furent d'omes treis cent mile,
Que dedenz que dehors la vile.
La gent esteit trop peresçose;

Désordres pendant leur séjour.

Car la vile iert deliciose
De bons vins e de damiseles,
Dont il i aveit de mult beles.
Les vins e les femmes hantouent,
Et folement se delitouent:
Qu'en la vile aveit tant laidure
E tant pechié e tant luxure
Que li prodome honte aveient
De ço que li autre faiseient.
L'ost s'en issi, qui iert somonse.
Si come chandeille en esconse
Destaint par vent quant il l'enforce,
Tot autresi a une force
Covint lores en l'ost estaindre
La folie qu'i sueut remaindre;
Car totes les femmes remistrent
Dedenz la citié d'Acre e mistrent,
Fors les bones vielles ovrieres,
Les pelerines lavenderes
Qui laveient chiefs e dras linges
E d'espucer valeient singes.
Eth vos l'ost al matin armee
E par bels conreiz conreee.

Départ des Croisés (22 août).
Fol. 42 *a*.

Li reis fud en la riere guarde,
Qu'il ne perdissent par mesguarde.
Cele jornee fud petite;
E si tost com la gent maldite
Eurent veu l'ost esmoveir,
Lors les veissiez esploveir
Des montaines, ça vint, ça trente,

Les Turcs harcèlent l'armée.

Car lor pensee iert mult dolente
De l'ocise que la veoient
De lor parenz qui morz gisoient;
E por iço l'ost engresserent
E suvirent e apresserent;
Mais, merci Deu, rien n'i forfirent.
A tant noz genz d'iloec partirent

5642 de petto — 5646 trop *manque* — 5654 lem le — 5655 nont t. — 5658 poeit — 5675 d'omes *manque* — 5678 deliose — 5684 *le premier* tant *manque* — 5686 autre home f. — 5688 com — 5692 soleit — 5694 i mistrent — 5695 erreres — 5699 arme — 5700 conree — 5703 fud mult p. — 5704 come — 5706 Lores — 5712 engresserent

E le flum d'Acre oltre passerent;
Si se tendirent e traverent
E sujornerent por atraire
La gent qui d'Acre iert fort a traire,
Qui a tel paine fud hors traite
Ja ne pout estre ensenble atraite.

Passage du Bélus (23 août).

L'ost cristiene dont jo di
Passa le flum un vendresdi;
Une feste fud l'endemain,
Que nus ne fist ovre de main,
D'un des desciples Dampnedeu,
L'apostle saint Bartholomeu;
E le lundi après sanz faille
Si ot deus anz, que que i faille,
Que Acre aveit esté assise,
Qui iert des cristiens porsise.

Itinerarium Ricardi, IV, 1.
Description de l'armée en marche.

E l'ost s'esmut le diemaine,
El non Deu qui tot garde e maine;
Al matinet par l'ost monterent
E lor batailles conreerent.
La veissiez chavalerie,

Fol. 42 *b*.

La plus bele bachelerie,
La plus preuz, la plus esleue,
Qui devant ne puis fust veue;
La veissiez tanz genz seures
E tantes beles armeures
E tanz preuz serjanz e osez
E de grant proesce alosez;
La veissiez tanz penuncels
E tanz glaives luisanz e bels;
La veissiez tantes banieres
Ovrees en tantes manieres,
Tanz bialz haubercs e tanz bials helmes,
N'a tanz de tels en cinc reaulmes;
La veissiez gent aroutee
Qui bien deveit estre dotee.
Le rei Richarz fist l'avant guarde
E tel gent qui n'iert point coarde.
Li Normant a l'estandard erent,
Qui par plusors feiz le guarderent.
Li dux e Franceis, la gent fiere,
Cil furent en la guarde ariere;
Mais tant se targerent d'errer
Que trop i durent meserrer.
L'ost erret joste la marine,

Les Sarrasins attaquent les bagages de l'armée (25 août 1191).

E la cruel gent Sarazine
Erent es dones a senestre,
Si virent bien de noz genz l'estre;
E une neule esteit levee,
Qui mult dut l'ost aveir grevee.
La rote esteit aclaroiee
E en un liu atenvoiee,
La ou les charetters errouent
Qui la vitaille lor portouent;

Fol. 42 *c*.

E li Sarazin descendirent,
Tot dreit as chareters tendirent,
Chevals e homes i ocistrent,
E del herneis assez i pristrent,
E desconfirent e perchierent
Cels quil menouent e chacerent
De si que en la mer batant;
Illoc s'encombatirent tant
Que un serjant le poing colperent,
Evrardz ot non, ce nos conterent,
Hom l'evesque de Salesberes;
Ainc cil ne fist semblant ne heres,
Quant ot trenchiee la main destre,
Si prist l'espee od la senestre,
E a estal les atendi
Tant que d'els toz se defendi.
Etht vos tote l'ost estormie:
Le rei Richarz n'en saveit mie;
La riere guarde iert arestee,
Tote esbaie e effreiee.

5716 Si sentendirent — 5718 La g. de qui — 5720 Ja ne deust — 5721 Lo ost — 5724 nos ne — 5725 des *manque* — 5726 bartholmeu — 5730 Que ciert — 5731 dimaine — 5747 T. b. h. tanz h. — 5752 tele — 5754 reguarderent — 5769 destendirent — 5774 qui — 5775 quen — 5778 Euradz, ce co c. — 5779 Home — 5781 trenche

Lors poinst Johan le fiz Lucas,
Sil dist al rei en es le pas,
E li reis vint grant aleure,
Il e sa maisnee seure,
E retorna de l'avant guarde,
Si poinst as Turs jusqu'a l'anguarde.
Plus tost que foldre entr'els se mist,
E ne sai quanz en i ocist
Ainceis que il le coneussent,
E mal veisin en lui eussent
S'un poi l'eust seu ançois.
La le fist si bien un Franceis,
C'ert de Barres li preu Guillames,
Fol. 19 b. Qui maint Turc fist flatir as palmes,
E cel jor tant s'abandona
Que li reis tut li perdona
Un mal talent qu'a lui aveit,
Si que mal gré ne l'en saveit.
Les Turs a la montaine mistrent,
E ne sai quanz en i ocistrent.
Salahadins iert a meisme
A son esforz de paeinisme;
Mais puis que ses genz reuserent,
Lors s'aresturent e muserent,
E l'ost erra tote arotee,
Que cil aveient desroutee,
L'armée campe au bord d'un fleuve où Saladin avait campé. Jusqu'a un flum que il troverent;
Es cisternes qu'il esproverent
La se traverent e tendirent,
En une grant place qu'il virent,
Ou Salahadins ot geu,
Ou bien parut qu'il ot eu
Merveillose ost a desmesure
De l'engresse gent sanz mesure.
Cele jornee premeraine
Ot l'ost eue tel estraine,
Que li Turc de lor gueruierent :
Issi va de gent qui conquierent.

Ço fist Deus por lor garison,
Que l'ost errast sanz mesprison,
E plus seree e mielz rengiee
Qu'el n'iert quant el fud leidengee;
E il mult bien puis s'en penerent
E plus sagement la menerent.
Mais mult engrejot lor ovraine, *Itinerarium Ricardi*, IV, 1
Car par deriere la montaine
S'en alouent ja la putaille, Saladin occupe les passages des montagnes.
Salahadins e la chenaille,
As pas èstreiz ou il saveient Fol. 43 a.
Que nostre gent passer deveient,
Et aveient si l'ovre enprise
Que nostre ost sereit morte ou prise
Ou qu'il tant s'abandonereient
Al mains qu'il la desconfireient.
Nostre gent del flum se partirent,
Mais petite jornee firent :
Soz Chayphas s'alerent tendre Les Croisés campent à Caiphas.
Por la menue gent atendre.
Soz Cayphas en la costiere
S'iert tendue la prod gent fiere
De deus parties tot entor
Entre la marine e la tor;
Deus jorz illoques sujornerent
Por lor herneis qu'il atornerent,
Si jeterent ço que n'usoit
E retindrent ço que plaisoit.
Car la gent de pié, la menue,
Iert a si grant paine venue,
Qui chargie esteit de vitaille
E des armes por la bataille,
Qu'assez en i covint remaindre
E de chad e de sei esteindre.
Quant l'ost Deu se fud sejornee *Itinerarium Ricardi*, IV, 1
Soz Cayphas e atornee,
A un marsdi s'en departirent L'armée se met en marche
E lor batailles establirent. (27 août).

5789 Lores — 5790 Si d., isnel pas — 5791 vient a grant — 5793 recorna — 5797 quil — 5798 mahuierent — 5809 meismes — 5812 Lores, e si m. — 5815 quil — 5823 tornee — 5824 eu — 5825 vers altre — 5830 Quil, ele — 5831 se p. — 5837 Al pas — 5848 prude — 5851 illoc — 5855 Ca

Li Temples fcseit l'avant guarde
E l'Ospitals la riere guarde.
Qui veist les eschieles faire,
Bien sembloit gent de grant affaire;
Si estoit l'ost mielz avoiee
Qu'el ne fud a l'autre foiee,
E lor estut por le sujor

Fol. 43 b.

Grant jornee faire le jor;
Mais mult troverent el rivage
Grant espinei e grant herbage,
Qui grevoit la gent peoniere
E les fereit en mi la chiere.
Tote la terre iert enermie;
La veissiez mainte estormie
De la plenté de salvagine
Qu'il troveient par la marine,
Qui par entre lor piez sailleient,
Si que a grant plenté en perneient.

Richard s'arrête à Capharnaüm.

Al chastel de Cafarnaon,
Que abatirent cil que haom,
La vint li reis, si descendi,
Si digna e l'ost atendi;
E cil qui voldrent si dignerent
E après digner si errerent

L'armée campe au casal des Détroits.

De si qu'al casel des Destreiz,
Qui n'iert pas larges, mais estreiz.
Illoc vindrent e descendirent,
Si se traverent e tendirent.
Toz jorz quant l'ost iert herbergiee,
Al seir, ainz qu'ele fust cochiee,
I esteit uns hom qui crioit,
E tote l'ost s'en recrioit,
Car sa voiz esteit mult oie;
Cil crioit : « Saint sepulcre aie! »
E tuit après lui s'escrioient
E lor mains vers le ciel dresçoient,
E plurouent des oilz del chief;
E cil s'escrio derechief,
Tant que treis feiz aveit crié,
Sin esteient mult recrié.

Itinerarium Ricardi, IV, xiii.

Les Croisés sont tourmentés par les tarentules.

Par jor iert l'ost tote seure;
Mais quant la nuit esteit oscure,
Lors aveient assez ententes
De vers poignanz e de tarentes,
Qui grant presse lur i faseient

Fol. 43 c.

E qui les pelerins poigneient,
E il tot eralment emflouent;
Mais li halt home lor donouent
Del triacle que il aveient,
Que eralment les garisseient.
Les tarentes presse lor firent;
Mais les sages genz s'avertirent,
E quant les vermines veneient
E les genz les aperceveient,
Donc oisiez en l'ost tel noise,

Ambroise témoigne qu'on réussit à les chasser en faisant un grand bruit.

En testimonie en trai Ambroise,
Tel barate, tel bateiz,
Tel son e tel tambusteiz,
Batoient hiaumes e chapels,
Barriz e seles e panels,
Escuz e targes e roeles,
Bacins, chauderes e paeles.
E les vermines s'en fuioient
Por la grant noise qu'il oioient;
E com il plus s'i auserent,
E les vermines reuserent.
Al casel ou l'ost s'aresta,
La se guarni e apresta
Contre la cruel gent haie
Qui puis lor fist meinte envaie.
Larges iert li leus e la place.
Deus jorz de sujor e d'espace
Covint al rei et a l'ost prendre
Por viande illoques atendre.

La flotte ravitaille l'armée.

Lors vindrent les vaissels illoques,
Barges e gualees oveques,

5867 as e. — 5870 Quele — 5877 latente — 5886 lost li a. — 5887 voldret — 5891 Illoc tendirent — 5894 que fust — 5907 Lores — 5913 quil — 5916 sagenz — 5918 perceueient — 5922 tel *manque* — 5926 chauders — 5929 se a. — 5931 lost se reusa — 5933 cruele — 5939 Lores

Totes veies l'ost costeoient
Fol. 43 *d.* E la viande lor portoient.
El casel s'estoient torné;
Itinerarium Ricardi, IV, XIV. Marche de l'armée de Merle à Césarée.
E li reis aveit atorné
Al Merle ou il aveit geu
E tot illoques porveu
Qu'il fereit cel jor l'avant guarde,
Qu'il n'eussent par devant garde,
E que cil del Temple fereient
La riere garde e guaitereient;
Car Sarazin l'ost aprismerent
E tote jor la herdeierent.
Cel jor poinst li reis d'Engletere,
Qui bien i dut grant los aquere;
E ne fust le jor par peresce,
Mult i eust ovré proesce;
Car li reis e ses genz chacerent,
E tels i aveit parescierent,
Qui al vespre blasmé en furent
E qui par dreit estre le durent;
Car qui eust le rei seu,
Riche feit i eust eu;
Mais toz les Turs chaça ariere,
E l'ost erra la sabloniere
Belement petite aleure,
Car chad feseit a desmesure,
Et la jornee iert grant e grieve
Qu'il faisoient, ne mie en brieve,
E la chalors les destreineit
Si qu'assez en i esteineit.
Icels feseit l'om enterrer,
Çels qui ne poeient errer,
Les travilliez e les lassez,
Dont sovent i aveit assez,
E malades e deshaitiez;
E li reis feseit qu'afaitiez
Fol. 44 *a.* Quis faiseit porter es gualees
E es barges jusqu'as jornees.
Cele jornee a paine errerent,
E li herbergeor alerent
Desqu'a la citié de Cesaire.
La ot esté la gent contraire
E orent la vile abatue
Et trop damagiee e fundue;
Mais quant il vint si s'en fuirent,
Et nostre gent la descendirent, L'armée [...] sur la rivi[...] Crocodiles.
Si se tendirent e traverent
Oltre a un flum que il troverent:
Ço est uns flums qu'oncore est diz
Ores li flums as cocatriz,
Ou deus pelerins se baignerent
E les quoquatriz les mangerent.
A Cesaire ou ad grant açainte,
La ou Deus fist ovraine mainte,
Car mult hanta en la costiere,
Il e sa companie chiere,
Comanda li reis ses enekes
Qu'après lui venissent illoques,
E fist un ban par Acre faire
Por la gent pereçose atraire,
Que es enekes se meissent
E que en l'ost por Deu venissent;
E il en i vint grant partie,
Ançois que l'ost s'en fust partie.
Eth vos a Cesaire acostee
La riche estoire une vespree:
Od les barges s'acompaignerent
Qui chescon jor l'ost costeierent,
E aveient assez vitaille
Des nes mal gré a la chenaille.
Eth vos l'ost endreit tierce haute,
Ço solt Ambroise en fin sanz falte. Fol. 44 *b*
Armee e d'iloc esmeue, L'armée [...] Césarée (1er [...]tembre), à [...] heures du [...]
E si fud mult bien porveue

5941 Tote, costoient — 5945 al merie — 5946 E *manque* — 5947 freit icel — 5949 sereint — 5950 e quil la freient — 5954 i *manque* — 5955 par *manque* — 5960 le *manque* — 5964 sablonoiere — 5970 estreineit — 5977 aporter — 5981 Desqua a — 5988 quil — 5990 al c. — 5991 Od ceus — 5997 La c. — 6001 Qui — 6803 i *manque* — 6008 Qui *manque* — 6014 mult *manque*

Et establie e atornee,
Qu'el fereit petite jornee
Por Sarazins, qui aplovouent
Chescon jor quant il se movouent.
Icel jor l'ost tut enchaucerent,
Mais un admirald i leisserent
Tant loé de grant hardement
E de tres grant force ensement
Que neuls hom nel peust abatre
Ne ne s'osast sur lui embatre;
Car il avoit si grosse lance
Que dous groissurs n'aveit en France :
Ço fud Ayas Estoi,
Par non issi nomer l'oi.
Li Turc por lui tel doel menerent
Que lor chevals en escoerent,
E mult volenters l'en portassent
Se li cristien lor leissasent.
A tant d'iloques se partirent,
E vindrent tant qu'il descendirent
Sor le flum mort, qu'orent covert
Li felum sarazin culvert;
Mais descovert fu, si en burent
E par deus nuiz illoques jurent.
Del flum s'esmut la gent osee,
Quant deus jorz se fud reposee;
Soef errot, nom mie en haste,
Par mi la terre povre e gaste.
Cel jor par la montaine alerent,
Car la marine illoc troverent
Si encombree et enhermie
Qu'il ne peussent passer mie. 44 c.
Cel jor fud l'ost plus pres rengiee
Qu'el ne fud puis nule foiee.
La riere garde fist li Temples,
Qui al seir se grata les temples,
Car tanz chevals le jur perdirent
Por poi qu'il ne s'en esperdirent;
E li coens de Saint Pol ovecques,
Reperdi trop chevals illoques
Car tant soffri par hardement
Les Turs e lor hardoiement
E tant le jor s'abandona
Que tote l'ost los l'en dona.
Cel jor fud li reis d'Engletere,
Qui de pres les Turs aloit quere,
Nafrez d'un pilet el costé
D'un Turc qu'il aveit acosté;
Mais ne fud pas blescié grantment,
Ainz lor curut sure eralment.
La veissiez pilez voler,
Chevals morir e afoler;
De pilez veissiez tel pluie
Que quatre piez de terre vuie
Ne trovissiez en l'entornee
La ou l'ost Deu esteit tornee,
E tote jor issi dura
Cil ennuiz que l'ost endura
Jusqu'al seir que li Turc se trestrent
As herberges e se retrestrent.
E nostre gent se herbergerent,
A un flum salé se logierent;
Si veissiez illoc grant presse
As chevals morz de greinor gresse
Qui en cel jor occis i erent :
Li serjant la char achaterent
Encore a mult chieres denrees,
Si i aveit de granz mellees;
E quant li reis oi l'afaire,
Si fist crier un ban e faire
Que a cui ses chevals morreit
E as pruz serjanz le donreit
Un vif en fereit eschangier;
E cil les eurent sanz dangier

Ils sont harcelés par les Turcs.

Fol. 44 d.

Ils mangent les chevaux morts.

6016 Quele — 6017 quil aplouent — 6023 home — 6024 lui lembatre — 6030 escorcerent — 6032 le lor — 6036 Le f. — 6038 illoc — 6045 hermie — 6047 plus conreiee — 6048 Quele — 6050 al s. grata ses — 6060 requere — 6066 Cheualier — 6068 nue — 6069 troissiez en len jornee — 6070 Deu *manque* — 6072 qui lor e. — 6079 i *manque* — 6083 en oi — 6085 moreit — 6086 len d.

E les pristrent e escorcierent
E les bons lardez en mangerent.

Itinerarium Ricardi, IV, xvi.
Marche des Croisés à travers la forêt d'Arsur.

Deus jorz sujornanz illoc furent
Et al tierz endreit tierce murent.
Trestot conreé de bataille;
Car l'en lor dist que la chenaille.
Li mescreant, li neir oscur.
Erent en la forest d'Arsur
E qu'en cel jor l'alumereient,
E que si grant feu en fereient
Que l'ost en sereit arostee;
Mais ele erra tote aprestee
Par la foret d'Arsur sa voie;
Si ne cuit pas que nus hom voie
Ne qu'en un liu nul ost veist
Plus bel errer que illoc fist;
Nonques n'orent arestement,
Ainz errerent tot quitement :
Mont d'Arsur le jor trespasserent
E tote la forest passerent,
E vindrent hors a la champaine

Ils campent auprès de la rivière de Rochetaillée.

Herbergier soi en une plaine
Sor le flum de Rochetaillee,
Mal gré a la gent retaillee,
Qui de tanz lius iert apleue
Que cil dit qui l'ost ot veue
E sorveue e esguardee
E droit al suen viaire esmee Fol. 45 *a*.
Qu'a treis cent mile les esma,
Ou que de poi les mesesma;
E nostre cristien pas n'erent
Plus de cent mile, ço esmerent.
Sor le flum de Rochetaillee
La jut l'ost Deu e sa maisnee;
La se herberja un joesdi,
E sujorna le vendresdi.
Le samedi a l'ajorner

Itinerarium Ricardi, IV, xvii.
Les Croisés se mettent en marche sur Arsur, rangés en bataille (7 septembre).

Lors veissiez gent atorner
Chescon por sa teste defendre;
Car l'en lor fist le jor entendre
Qu'il ne poreient sanz bataille
Pas errer vers la cuvertaille,
Qui de totes parz aprismouent
Et lor batailles conreouent;
Et por iço l'ost cristiene
Se guarni si vers la paiene
Qu'il n'i ot as eschieles faire
Que reprendre ne que refaire.
Richarz, le preuz reis d'Engletere,
Qui tant saveit d'ost e de guerre,
Lors devisa a sa maniere
Qui ireit devant e deriere :
Duze batailles conreerent
E par conreiz les deviserent
De tels gens que, tant com cels covre,
N'en eust tant de greinur ovre;
De lor cuers furent bien fichié
En Deu servir e afichié.
Li Temples fist cel jor l'anz guarde
E l'Ospital la riere guarde;
Breton e Angevin ensemble
Errouent après, ço me semble;
Li Peitevin e li reis Guis Fol. 45 *b*.
Erent après, si con jo enquis;
Normant e Engleis chevalchouent
Après, qui le dragon portouent:
E l'Ospitals errot deriere,
Qui fist cel jor la guarde riere.
La riere guarde fud guarnie
Le jor de haute baronie,
E fud par conreiz conreee
Tot coste a coste e devisee
Issi serré que d'une pome
Ne ferissiez fors beste ou home;

6089 e les escorcierent — 6090 bones lardiz — 6092 tierz jor — 6093 E trestoz — 6098 freient — 6102 home — 6104 feist — 6109 vint — 6116 vis — 6117 Qui a — 6120 mil — 6126 Lores — 6135 ot al — 6139 Lores — 6140 e qui d. — 6147 fud icel j. lauant guarde — 6154 portouet — 6156 Que, fist manque — 6159 conree

E durot de l'ost sarazine
De si que a val la marine.
La veissiez tantes banieres
Et tantes genz od vistes chieres :
La iert li coens de Leicestre,
Qui ne volsist pas aillors estre;
E s'i esteit de Gornai Hues,
Qui aveit genz bien coneues;
Si i ert Guillames de Borriz,
Qui de la terre esteit norris;
Si i ert Guaquelins de Ferieres,
E genz de diverses manieres;
Si i ert de Toeni Rogiers
Od grant plenté de chevaliers;
Si i ert li preuz Jakes d'Avesne,
Qui Deu mist le jor en son regne;
Si i ert li coens Robert de Dreues
E plusurs genz qui erent seues;
S'i iert l'evesques de Biavez,
Qui vers son frere s'esteit trez;
Cil de Barres, cil de Gerlande
I raveient compaine grande;
Guillames et Dreu de Merlo,
Fol. 45 c.
Cil n'en raveient mie po;
Li lingnage ensemble errouent
Et ensemble se recovrouent,
Si que l'ost en iert si liee
Qu'a paine fust desaliee.
Li coens Henris, cil de Champaine,
Gardoit l'ost devers la montaine :
Icel jor fist la guardecoste,
E tozjorz chevalchoit encoste,
E li serjant de pié esteient
Derieres l'ost, qui la cloeient.
Le herneis e les guarnestures,
Charettes, somiers, trosseures,
C'ert encontre val el rivage,
Qu'il n'en eussent grant damage.

Issi errot la gent seure,
Soef e petite aleure;
Issi erroient li conrei;
Li dux de Burgoine od le rei
E prude gent hardie e fiere,
Alot devant l'ost e ariere
E en costé destre e senestre,
Por veoir les Turs e lor estre
E por l'ost conduire e mener;
E mult les en covint pener,
Car endreit tierce avant une hore
Lor veneient tuit li Turc sure,
Plus de deus mile od arcs traiant,
Qui si vont l'ost Deu embraçant.

Itinerarium Ricardi, IV, xviii.
Les Bédouins attaquent les chrétiens.

Après venoit une gent noire :
Les Noirez ont non, ço est la voire;
E Sarazins de la berrue,
Isdos e neirs plus que n'est sue,
A pié od ars e od roeles,
Trop vistes genz e trop isneles.
Fol. 45 d.
Cil feseient a l'ost tel presse
Qu'il n'aveient ne fin ne cesse.
La veissiez par la campaine
Des Turcs tante riche compaine,
Tanz penuncels, tantes enseignes,
Tantes banieres od enseignes,
Tanz bials conreiz si acesmez,
Plus de trente mil Turs esmés
Venir tant acemeement
Droit a l'ost desreeement
Sor chevals isnels come foldre!
Devant lor piez iert grant la poldre;
Devant les admiralz venoient
Cil qui les buisines tenoient,
Li autre timbres et taburs :
Ne faisoient altres laburs
Fors taburer e noise faire
Et huer et crier et braire.

6164 quaual — 6172 iert toz jorz n. — 6177 dauerne — 6179 treues — 6180 genz *manque* — 6190 fud — 6199 encontre e. — 6205, 6206 *intervertis* — 6211 avant *manque* — 6212 tuit *manque* — 6214 Deu *manque* — 6215 venoient — 6224 tant — 6228 mile, adesmes — 6230 Tot droit, desreement — 6231 com

La n'oist l'om pas Deu tonant,
Tant il i ot taburs sonant.
La chenaille l'ost engressa
Et assailli et empressa :
De deus liues tot environ
Ne veissiez plein mon giron
De terre voide ne de place,
Ne de rien fors de male estrace;
E devers mer e devers terre
S'en alouent si près requere,
Od tel force e od tel oltrage,
Qu'il lor faiseient grant damage
Des chevals qu'il lor ocieient;
Car trop de morz en i cheoient.
Mult eurent cel jor grant mestier
Fol. 46 a. En l'ost li bon arbalestier
E li bon serjant qui traioient,
Qui deriere l'ost se tenoient.
Cil quiderent estre enpercié,
Car il esteient si chargié
Qu'il ne quidouent hore vivre,
N'eschaper s'en sain ne delivre;
E si sachiez bien tut de veir
Que li coard par estovoir
Ars e saetes jus jetouent
E dedenz l'ost se rebotouent,
E li hardi qui remaneient,
Qui l'ost deriere sostenoient,
Aveient tel presse as talons
Que ralerent a rebursons
Icel jor plus qu'autre aleure.
En l'ost n'aveit gent si seure
Qui ne volsist par bon curage
Aveir fait son peregrinage;
Mais de ço ne me merveil mie,
Car l'ost estoit si estormie
El costé destre e el senestre
Qu'onques ne fist home Deus nestre
Qui veist gent si achenee
Ne ost a tel paine menee.
La veissiez les chevaliers,
Quant il perdouent lor destriers,
Tot a pié od les serjanz traire;
Si vos puis conter e retraire
C'onques pluie ne neif ne graisle
Par grant yvern quant el s'esvelle
Ne vola plus espessement
(Ço sevent plusor si ge ment)
Que lor pilet illoc voloient, Fol. 46 b.
Qui les chevals nos afoloient;
E la les peussiez coillir
A bracees e recoillir,
Come l'em colt chaume en estoble,
Tant i traient de la gent troble,
Sor noz conreiz tant s'espresserent
Que par un poi que nes plaiserent.
Lors manda l'Ospital al rei
Qu'il grevouent trop lor conrei,
E que plus soffrir ne poreient
En manere s'il ne poigneient.
Li reis manda qu'il se tenissent
E que lor meschief sustenissent;
Et il a force le sustindrent
Et a meschief lor voie tindrent.
Mult fist grant chaut cele jornee
Que Dampnedeus ot atornee.
Li chauz fud grant e la gent fiere
Qui la nostre enchasçoit ariere;
Si ne larai que jo ne die
Qu'il n'a el monde si hardie,
Qui veist l'espoisse e la presse
De la paene gent engresse,
Le desrei e la grant emprise
Dont diables l'aveit esprise,
Qui n'eust aucune dotance,
Qui veist nostre mesestance,

6240 il lot — 6250 tel damage — 6254 arblastier — 6268 Que mult r. — 6269 que autre altre a. — 6275 E coste destre e s. — 6277 achene — 6284 ele — 6286 plus s. — 6291 Com — 6295 Lor — 6298 En nule m. — 6306 Que — 6308 Quil oit e. — 6313 Quil — 6314 mestance

S'il ne cuneust lor custume;
Car tot ausi com sor l'enclume
Forgent ferron a longues chaudes,
Tot autrési lor genz por baudes
Feroient sor la riere guarde,
Dont meint prosdom iert le jor guarde;
Fol. 46 c. . . . .
Et il point ne se regardoient
Issi com il faire devoient,
E cil grant cuivre lor faisoient,
Quis conveoient a les maces :
La veissiez des voides places
Endroit tels genz qui aillors fussent,
Qui a enui requeneussent
Que por les Turs estal gerpissent
Ne por els plein pas guencheissent;
Mais la tot autrement le firent,
Que fierement se combatirent,
E se feroient en la rote
Par droite destresce e par dote;
Mais ço n'iert mie de merveille,
Se aucons de ço s'esmerveille :
Car toz l'esforz de paenie,
De Damas de si qu'en Persie,
Des la mer jusqu'en Orient,
N'avoit remis hardie gent,
Ne seure ne alosee,
Ne conqueranz ne preuz ne osee,
Que Salehadins n'eust quise,
Louee e proiee e requise
E porchaciee e retenue,
Por la gent Deu qui ert venue,
Qu'il quidot lores desconfire;
Mais n'i peussent pas soffire,
Quar la flur de chevalerie,
Li grains de la bachelerie,
Gent tote duite de bataille,
S'iert la levee de la paille
De tote la lei cristiaine
Por josteier sor la paiene,
Genz tote preuz e tote eslite;
E qui ceste eust desconfite, Fol. 46 d.
Donc peust il bien en fin dire
Que rien ne l'osast contredire.
Grant iert la poldre e la chalor, *Itinerarium Ricardi*, IV, xix. Victoire des Croisés.
E les genz Deu plains de valor;
Fiers iert li poeples al diable,
E le Deu preuz e defensable;
La iert des Turs entasseiz
Plus espès que un plesseiz.
Li cristien lor voie errouent,
E cil as dos les enchaçouent;
Mais poi lor porent damagier.
La veissiez Turs enragier,
Le poeple al diable d'enfer,
Qui nos clamoient gent de fer;
Quar tant avioms armeures
Que nos gens erent si seures
Qu'il en cremoient mains lor cuivre.
Cil metoient lor arcs en cuivre
E venoient as maces sore.
Plus de vint miliers en poi d'ore
Sor l'Ospital erent a forge,
Quant li uns d'els clama : « Saint Jeorge,
« Lairez vos nos issi confondre?
« Or devreit cristienté fondre,
« Quant encontre ceste chenaille
« Ne se poroffre de bataille! »
C'ert de Napes freres Guarniers,
Li mestres des Hospitaliers.
Cil vint al roi, poignant en haste,
Si li dist : « Sire, l'en nos haste
« Od trop grant honte e o laidure;
« Chescons pert sa chevalcheure. »
E li rois dist : « Soffrez, bel mestre :
« L'en ne puet mie par tot estre. » Fol. 47 a.

6319 so — 6330 guenchissent — 6336 Saucons — 6350 La grain — 6352 *le premier* la *manque* — 6356 cest — 6360 plaines — 6363 dentasseiz — 6366 les chacouent — 6367 por lor — 6372 seuros — 6376 mile — 6378 li *manque* — 6380 Ore — 6388 cheualchure

Cil vint od son conrei ariere;
Li Turc enchaçouent deriere,
Si qu'il n'i ot prince ne conte
Qui en soi n'en eust grant honte,
E disoient : «Seignors, poignomes!
«L'en nos tendra por malvès homes.
«Tel honte ne fu mes veue,
«N'onques mes par gent mescreue
«Nen ot nostre ost tel reprover;
«E se por aucon recoillier
«Ne nos offrions a defendre,
«Ja i porrions trop atendre.»
Deus! quel perte, quel mescheance,
E quel doel e quel mesestance
Avint en l'ost a cel termine,
Ou tant moreit gent sarazine
Se pechié n'eust destorbiee
La pointe qui fud devisee!
Endementers qu'il devisoient
Cele pointe ou tuit s'acordoient,
Et avoient ja esgardé,
S'il l'eussent a droit gardé,
Ainçois que li conroi poinsissent,
Qu'en l'ost en trois lius establisent
Sis busines qui soneroient
Quant vers les Turs retorneroient,
Deus devant l'ost e deus deriere
E deus en mi d'autre maniere;
E s'ensi l'eussent tenu,
Li Turc fussent tuit retenu;
Mais par deus homes les perdirent
Qui pas de poindre ne se tindrent,
Fol. 47 b. Mais tut premerains s'eslaisserent
Si que deus Turs morz i laisserent.
L'un des deus fud uns chevaliers,
Li mareschals ospitaliers;
L'autre iert Baudowins li Carons,
Qui iert hardiz com uns leons :
Compainz iert le rei d'Engletere,
Qui l'ot amené de sa terre.
Cist commencerent le desrei
El saint non del tot poissant rei;
Saint Jorge a haute voiz crierent,
E les genz Dampnedeu tornerent
Lor chevals ço davant dariere
Encontre la cruel gent fiere.
Lors poinst l'Ospital tot rengiez,
Qui mult ot esté leidengez;
Si poinst li sires de Champaine,
E il e sa chiere compaine;
Si poinst Jakes d'Avesne illoques
E cist de son lignage ovecques;
Si poinst lores li coenz Roberz,
Cil de Driues, jo en sui tot cerz,
Le evesque de Biauveiz od lui,
Icil poinstrent ensemble andui;
Si i poinst li coens de Leicestre
Vers la marine sor senestre;
Et tuit cil de la riere guarde,
Un point n'i ot de gent coarde;
E après poinstrent Angevin,
Breton, Mansel e Peitevin,
E li autre conrei ensemble.
Si vos dirai ço qu'il me semble :
Que li prodome qui la poinstrent
De tels esforz as Turs se joinstrent
Que chescon al suen qu'il atainst Fol. 47 c.
Le fer del glaive el cors li tainst,
Si qu'il lui covint voidier sele.
A cele gent semble novele,
Car il sorvindrent come foldre :
La veissiez voler grant poldre;
Et tuit cil qui a pié esteient
Descendu, qui as ars traoient,
Qui mult eurent noz genz grevees,
Cil orent les testes copees,

6392 e. e ariere — 6399 Nen ot *manque* — 6402 porrons — 6406 i moreint g. — 6414 Qui en — 6419 se il e. — 6421 les mistrent — 6423 tut li — 6432 saint *manque* — 6436 cruele gent et f. — 6440 E *manque* — 6441 dauerne — 6456 esforz *manque*, joistrent — 6460 gent *manque* — 6464 as os t.

E si com il les abatoient
E les serjanz les ocioent.
E des que onques li reis troblee
Vit l'ost e qu'el fud assemblee,
Des esperons al cheval tendre
Dona chau pas sanz plus atendre :
De grant air le leissa corre,
As premerains conreiz socurre.
Plus tost que quarels d'arbaleste,
Od sa maisnee preuz e teste,
Ala ferir en tas sor destre
Un conrei de la gent paestre
Si durement qu'il esbairent
Des prodomes qu'il i sentirent,
Qui lor firent voidier les seles :
Gisanz espès come gaveles
Les veissiez gisir a tere;

Prouesses de Richard.

E li vaillanz rei d'Engletere
Les porsiwi e corut sore,
Qui le fist si bien a cele ore
Qu'entor lui avoit de charriere
Sus e jus, encoste e deriere,
Des Sarazins qui mort chaeient,
Que li autre en sus se traieient,

Fol. 47 *d*.

E duroit bien des morz la trace
Demie liuue pres d'espace.
La veissiez Turs tresbuchier
E Sarazins deschevalchier;
La veissiez poldre voler,
Que nostre gent dut afoler :
Car quant de la grant presse issoient
Adonc ne s'entreconeissoient
Por la poldre qui iert levee,
Si que lor paine en ert doblee.
Lors feroient destre e senestre :
La orent li Turc malveis estre;
La veissiez cops departir
E gent sanglent del champ partir;
La veissiez chair banieres,
E tanz penoncels de manieres,
Tantes bones trenchanz espees
E tantes canes acerees,
Tanz arcs torqueis e tantes maces
Peussiez prendre en plusors places,
Quarels e pilez e seetes,
Chargiees plus de vint charetes;
La veissiez tanz Turs od barbes,
Morz gesir espès come jarbes;
La veissiez caple tenu
De cels qui s'erent pres tenu;
E cil qui abatu esteient,
Qui lor chevals perduz aveient,
E cil es buisons se botouent
Et es arbres a mont montouent,
E d'iloc les aleit l'en traire,
Sis oissiez al tuer braire.
Tels i ot lor chevals guerpirent,
Que devers la mer s'en fuirent

Fol. 48 *a*.

E saillirent jus des faleises,
Lais a val plus de dis teises.
Bien furent lor gent reusees,
Que de deus granz liuues ferees

Déroute des Turcs.

N'i veissiez fors gent fuitive,
Qui devant esteit si braidive;
Car totes noz genz retornerent,
E cil qui l'estandard garderent
(C'erent Normant la gent seure)
Tote lor petite aleure
Retornerent une grant piece
Issi, come mis cuers sospiece,
Qu'ainz empeirast mult l'autre affaire
Que l'em lor peust grant mal faire.

Les Sarrasins reviennent à la charge.

Li poigneor qui od Deu furent
Après lor poindre s'aresturent,
E si tost com il s'aresterent,
E li Sarazin recuvrerent.

6470 ele — 6475 arbleste — 6482 com — 6486 icele — 6488 j. e encoste — 6492 Demi — 6498 ne *manque* — 6501 Lores — 6512 Chargiez — 6514 com — 6518 ch. abatu — 6519 busoins — 6522 Si — 6527 reuisees — 6528 Qui — 6533 Cer — 6536 com — 6536 Qui a. — 6541 saresturent — 6542 recrurent

Plus de vint miliers en venoient
Qui les maces es poinz tenoient
A rescorre les abatuz.
La veissiez les noz batuz,
Cels qui a l'ost se retraioient.
Li Sarazin toz jorz traioient,
E si feroient od les maces,
E quassoient testes e braces
Si qu'as arçons les enclinoient,
E li prodome recovroient
Quant lor aleine aveient prise;
Lors poigneient od grant emprise
E se fereient es conreiz,
E les rompoient come roiz.
La veissiez seles torner
E Turcs guenchir et retorner;
Fol. 48 b. La fud nostre gent si chargiee
Qu'ele n'errast pas une archiee,
Se li conrei ne s'arestasent,
Que chierement nel comperassent.
Curieuse banière de Tekkedin. La iert l'amiralz Dequedin,
Un des parenz Salahadin,
Qui ot portrait en sa baniere
Enseignes d'estrange maniere :
Ço estoit une baniere as braies,
C'erent ses enseignes veraies.
Ço iert li Turs qui ot volenté
Haieit plus la cristienté;
Cil aveit en sa compaignie
Plus de set cent Turs de baillie,
La gent Salahadin demaine
Qui conquisse fust a grant paine.
Chescons conrei a sa maniere
Aveit une jalne baniere
Od penuncel d'autre teinture;
E vint de si grant aleure,
Od tele frainte, od tele emprise
De ferir la gent bien aprise,
Qui a l'estandard retornerent
Od les armes que il porterent,
Qu'il n'i ot si preu ne si cointe
De toz qui a icele pointe
N'eussent assez a entendre.
La veissiez noz genz atendre,
La veissiez meinte aatie,
La veissiez fort departie,
Car ariere a l'ost s'en revindrent :
Car Sarazin si cort les tindrent
Que toz les cors i chancelerent,
Si que poi genz i retornerent;
Ainz les paioient sor les helmes,
Quant des Barres li preuz Guillames
Fist un poindre que tuit proiserent : Fol. 48 c.
Car il e ses genz se lancerent
Par entre les noz e la presse
De l'enuiose gent engresse,
E si durement les ferirent
Que ne sai quant Turs i chairent,
Qui onques puis ne virent guerre.
Et Richarz li reis d'Engletere
Repoinst par devers la montaine,
Il e sa hardie compaine,
Et seeit el favel de Cypre
(N'ot tel cheval de ci qu'a Ypre),
E fist tantes chevaleries
Sor les laides genz enemies,
Qu'a grant merveille l'esgardouent
Com il e ses genz assembloent.
Tant les reuserent e tindrent
Que noz genz a l'estandard vindrent,
E derechief se conreerent.
Lors chevalcherent e errerent
Jusqu'a Sur ou il descendirent;
Lors se traverent e tendirent,

6543 mile — 6546 abatuz — 6549 E *manque* — 6550 Et i q. — 6554 Lores — 6562 Qui — 6564 saladin — 6566 Une enseigne — 6577 od autre t. — 6578 si *manque* — 6582 quil — 6584 cele — 6585 Ni e., assez *répété* — 6591 i *manque* — 6592 poi *manque* — 6593 paiot — 6601 gaire — 6602 Et li preuz reis — 6613 comencerent — 6614 Lores — 6615 il *manque* — 6616 Lores

Car bien iert hore d'ostel prendre.
Qui au seir volt a guain tendre
Si vint la ou fud la bataille,
Si guaigna assez sanz faille;

Victoire finale des Croisés.

Si distrent cil qui i alerent
Qui des Sarazins morz conterent
Que trente dous barons de terre,
Admiralz, k'il vindrent puis quere,
En cel champ a cel jor mururent,
Et set cent Turs qui illoc esturent,

Fol. 48 *d.*

Estre cels qui nafré esteient,
Qui par mi les chams mort chaeient,
E des noz n'i ot pas la disme
Morz iluec, non pas la redisme.

Itinerarium Ricardi, IV, xx.

Ha! Deus, si grant descomfiture
Et si laide mesaventure
Nos avint la ou li noz erent,

Mort de Jacques d'Avesnes.

Quant li Sarazin recovrerent,
D'un prodome que il forsclostrent,
En lor recovrer et enclostrent!
Ço fu li preuz Jaques d'Avesne,
Dont Deus face saint en son regne,
Car de lui trop nus meschai
Par son cheval qui lui chai;
Mais il fist tant de sei defendre
Que l'en nos dist e fist entendre
Que après la fin de la bataille,
Quant il jut entre la chenaille
E l'en enveia son cors quere,
Que en un poi espace de terre
Entor le cors de lui troverent
Li prodome qui i alerent
Bien quinze Turs tot detrenchiez,
Dont li prodom s'esteit vengiez.
Sei quart de parenz i mururent,
Si que onques nes sucururent
Tels genz dont il fud grant parlance :
Ço fud un des barons de France,
Ço diseient, li coens de Dreues,
Il e les genz qui erent sues,
Sin oi l'en tant gent mesdire
Que l'estorie nel puet desdire.
Devant Arsur fud l'ost travee,
Qui ot la gent paiene avee,
Et tote l'eust el feit mate,

Fol 49 *a*.

Qui eust eu dreite estate.
Etht vos la novele espandue
De nostre gent qui iert perdue,
Non pas perdue, mais trovee,
Qu'ele s'iert por Deu esprovee,
Jake d'Avesne e sa maisnee
Qui esteit morte e detrenchiee.
Eth vos l'ost Deu tote pensive,
E si troblee e si baive
C'onques de la mort un sol home
Pois que Adam morst en la pome
Ne fud oie si grant plainte
Ne tel regret ne tel complainte;
Et il feseit mult bien a pleindre,
Car mult bien servi Deu, sanz faindre,
Que il aveit ja esguardé
En paradis iert porguardé
Son liu o seint Jake l'apostre,
Qu'il tint a son non e a nostre,
Jake d'Avesne le martyr,
Qui des Turcs ne deigna partir.

L'armée chrétienne campe devant Arsur.

Devant Arsur fud l'ost tendue
Sur la grant rivere espandue
E la nuitiee reposerent,
Car durement se traveillerent
De cops doner e receveir,
Si ne s'en voldront pas moveir

6617 del ostel — 6618 velt — 6622 mort — 6624 kis — 6625 a *manque* — 6628 chaeint — 6630 iluec *manque* — 6633 li *manque* — 6634 li *manque* — 6635 prodom quis — 6636 recourir — 6637 dauerne — 6638 saint *manque* — 6645 lenueia — 6661 ele — 6662 eust dreit en dreite — 6665 Nont — 6667 dauerne — 6671 sol *manque* — 6672 en *manque* — 6677 Quil — 6680 Quil teneit — 6681 dauerne — 6684 grant *manque* — 6685 le n. — 6686 se *manque* — 6688 s'en *manque*

Devant a la tierce jornee,
Que l'ost refud bien atornee.
Un samedi fud la bataille,
E le diemeinge sanz faille
Fud la feste a la gloriose,
La mere Deu, la preciose,
Fol. 49 b. Cele que l'em feit en Setembre,
Et l'estorie issi le remembre.
Lors s'armerent Hospitalier
E del Temple li chevalier
E des proz Turcoples menerent,
E mult d'autres genz i alerent:
Eth les vos el champ ou cil jurent
Qui mort en la bataille furent.
Par le champ quistrent e cerchierent,
Einz ne burent ne ne mangerent
Devant ço qu'il orent trové
Le cors del vassal esprové,
Jake d'Avesne, qu'il troverent;
Mais le vis anceis li laverent
Ou ja meis ne fust coneuz,
Tant aveit mortels cops euz
Issi com il se defendeit
Des Sarazins qu'il atendeit.
Le cors covrirent e chargierent,
E a Arsur s'en repairerent.
Funérailles de Jacques d'Avesnes (8 septembre). La veissiez grant compaignie
De gent et de chevalerie
Qui encontre le cors alerent,
E qui tel doel en demenerent
Que soz ciel n'a riens quis veist
Qui trop grant pitié n'en preist:
Li un regretot sa proesce,
L'autre retraiot sa largesce.
Le jor fud li reis d'Angletere
E li reis Guis al metre en terre
El moster do la seinte dame
Qui deprit son douz fils por l'ame
Dont le cors fud la herbergiez!
Après la messe li clergiez
Refirent lor altre servise
Ententivement a lor guise;
. . . .
E li halt home le cors pristrent Fol. 49 c.
Entre lor braz, si l'entererent:
Ne demandez s'il i plorerent.
Ore lairons de cest affaire
De parler e d'acunte faire
Ci endreit a ceste feice;
Mais ja de riens n'iert desvoiee,
Car tote est de nostre matiere,
Si reprendrons tot en ariere,
E dirons de la gent haie
Qui nos orent fait l'envaie.
La gent de bien desausee *Itinerarium Ricardi*, IV, xii. Désespoir des Sarrasins.
Ot esté issi reusee
Com jo aveie devant conté,
. . . .
Si com il s'esteient vanté
Al soldan par lor grant fierté,
Qu'il lui diseient sanz vantance,
Senz faille et sanz nule dotance
Sereit cristienté aquise
A cel terme e morte e conquise.
Mais altrement aloit l'ovraine;
Car qui lors veist la montaine
Par ont icel Turc s'en fuirent,
Ço nos conterent cil quil virent
Que quant lor genz as noz hurterent
Qu'a tel vertu les reuserent
C'a tot le herneis s'en fuioient,
E tanz chameilz morz i chaeient

6690 bien *manque* — 6692 dimeinge — 6696 remendre — 6697 Lores — 6700 des autres — 6707 dauerne — 6712 Les — 6714 E a sor — 6724 de m. — 6726 dout *manque* — *Après* 6732 E en terre le mistrent *ajouté plus tard* — 6734 i *manque* — 6737 fee — 6738 de *manque* — 6739 tot — 6740 en *manque* — 6742 norent — 6745 Come — 6747 Si *manque* — 6748 por — 6750 nule *manque* — 6753 loueraine — 6755 li t. — 6756 Que nos — 6759 Car tot li

E tanz chevals bruns e bauçans,
Muls e mules, milliers e çanz,
E tant perdeient a cele hore
Quant noz genz lor corurent sore,
Que si lor ost fust mielz chaciee
E mielz siwie e enchaciee,
La terre fust nostre aquitee

Fol. 49 *d.*

E de cristiens habitee.
Quant l'ost des Turs se fud retraite

Itinerarium Ricardi, IV. xxii.

Saladin adresse des reproches à ses émirs.

Et cele chose ot esté faite
E Salahadins sot l'ovraine,
Qui esteit devers la montaine,
Quant il vit sa gent desconfite,
La meillor et la plus eslite,
A ses admiralz prist a dire,
Tot coreciez e tot plein d'ire :
« E u est ore ma maisnee,
« La vanteresse, l'enragiee?
« Or chevalche cristientez
« Par Sulie a ses volentez,
« Si ne trove qui la retorge.
« Ore ne sei quel part jo turge.
« Ou sunt ore les granz manaces,
« Les cops d'espees e de maces
« Que se vantouent qu'il fereient
« Quant a l'estor venu sereient?
« Ou sunt les riches començailles
« Des granz oez e des granz batailles?
« Ou sunt les granz desconfitures
« Que l'om trove enz es escriptures
« Que notre ancesur i ont feites,
« Que tote jor nus sunt retraites,
« Qu'il suelent sor cristiens faire?
« Malement vait icest affaire,
« Car or sumes nos la curaille
« Del mont en ost et en bataille;
« E quant envers cels qui ainz furent,
« Riens ne valons, e il valurent. »
Li admirals des Sarazins
Oirent que Salahadins
Les ot blamé en tel maniere

Fol. 50 *a.*

C'onques nus n'en leva la chiere
Fors uns, Sanguis de Halabi,

Réponse de l'émir d'Alep.

Qui s'aficha sor l'arabi,
Si dist : « Dreiz soldans, or m'oez.
« Mult nos avez estotoiez
« Vilainement e trop blasmez;
« Mais por quei nus mesaamez
« Si vos ne savez l'achaison?
« Vos n'i guardez pas a raison;
« Car ne remaint pas por combatre,
« Ne por hardiement embatre,
« Ne pór traire ne por lancier
« As Frans al fer et a l'acier,
« Ne por lor granz cops endurer :
« Mais riens ne puet a els durer,
« Car il ont tantes armeures,
« Si forz, si tenanz, si seures
« Dont il sunt armé en tel guise
« Que plus qu'en une piere bise
« Ne poons en els rien forfaire;
« E qui a tel gent a a faire,
« Coment se puet il conseiller?
« Encor fait plus a merveiller
« D'on Franc qui est en lor compaine,
« Qui noz genz ocist e mahaine;
« Onques mes nul tel ne veimes :
« Toz jorz iert il devant meismes;
« A toz besoinz est il trovez
« Com bon chevalier esprovez.
« C'est cist qui des noz feit esart;
« Si l'apelent *melec* Richart,
« E tel *melec* deit tenir terre
« E aveir despendre e conquerre. »

6771 loueraine — 6772 e. tant d. — 6776 tot *manque* — 6778 vateresse la e. — 6779 Ore — 6784 de espees et des m. — 6785 Qui — 6788 *le second* granz *manque* — 6789 grant — 6790 enz *manque* — 6793 soleient — 6794 cest — 6795 ore sunt noz — 6796 et *manque* — 6824 Encore — 6829 t. les b. — 6834 E a. e d.

Fol. 50 *b.*

Itinerarium Ricardi, IV, xxiii.

Saladin fait raser toutes les places fortes sauf Jérusalem, le Crac et le Daron.

Salahadins en itel ire
Com vos m'avez ci oi dire
S'apela Safadin son frere,
Si dist : «Ore voil qu'il i pere
«Com jo ai en mes genz grant fiance.
«Montez e alez sanz dotance,
«Feites mei Eschalone abatre :
«Nos n'avoms mestier de combatre;
«Abatez la citié de Guadres,
«E seit debrisiee com madres;
«Mais le Daron faites tenir,
«Par ont mes genz peussent venir;
«Abatez mei la Gualatie,
«Que Franc n'i facent aatie;
«E faites abatre le Fier,
«Qu'il ne s'i peussent alier;
«Abatez mei la Blanche Guarde,
«Que nos n'aioms par dela guarde;
«Abatez Jaffe e cel mult bien,
«Casel des Plains, Casel Maien;
«Abatez moi Seint Jorge, Rames,
«La grant citié que nos trovames,
«Bel Mont de la montaine en halt,
«Le Thoron, le Chastel Ernald
«Et Bel Veeir e Mirabel;
«Abatez le, car mei est bel,
«E les chastels de la montaine,
«Que ja un entier ne remaine,
«Chastel ne casel ne citié,
«Que tut ne seit agraventé,
«Fors le Crac e Jerusalem :
«Si le voil, si le fera l'em.»
Salahadins l'ad comandé,
E cil ad congié demandé,
Qui bien set son comandement.

Fol. 50 *c.*

Lors parla un Turc hautement
Qui Caisac esteit nomez,
Halt Sarazin e renomez.
Cil dist a Salahadin : «Sire,
«Nus hom ne deit tant creire s'ire
«Ne son maltalent com vos faites.
«Mais enveiez ore vos guaites
«E voz espies e vos guardes
«Es pleins de Rames es anguardes,
«Si que quel part que Franc se torgent
«Que les espies ça retorgent.
«E qu'il sachent al retorner
«Quel part lor ost voldra torner :
«E tel tor poreient il faire
«Que bien poreit l'em lor forfaire.
«Par Mahumet que l'em aore,
«L'en deit guarder e tens et hore
«Et achaison de gent blasmer.
«Ne nos devez mesaamer,
«Car teles sunt les aventures
«Que genz ont granz desconfitures;
«Si ne larai que jo nel die,
«Que si jo ai bone compainie,
«Ge cuit les Frans si curt tenir
«Qu'il avront ça malveis venir.»
Lors eslurent trente admiralz,
Granz genz e de parage halz;
Chescon ot en sa compainie
Bien cinc cenz Turs de gent hardie.
Que Salahadins fist aler
Al flum d'Arsur et avaler,
E tuit i furent e gueterent
Quant la gent Deu rechevalcherent.
L'ost Deu qui s'esteit combatue, Fol. 50 *d.*
E qui un poi ot abatue
Des Sarazins la sorquidance,
Le tierz jor après sanz dotance
Torna d'Arsur tote rengiee
Par mi la terre laidengee

Les Croisés vont d'Arsur à Jaffa (10 septembre).

6836 ici — 6840 e *manque* — 6854 casel del mien — 6857 Del mont — 6858 Le th. e le — 6859 veir — 6866 fra — 6870 Lores — 6874 tant saire — 6877 vos *répété* — 6879 *le second* que *manque*, retorgent — 6886 e *manque* — 6888 vos — 6891 jo *manque* — 6895 Lores — 6898 B. cuit cent, gent *manque* — 6900 flur — 6901 guererent — 6902 Qui — 6903 abatue

Ou il alouent chevalchant
E la grant honte Deu vengant.
Li Templer icel jor guardèrent
La riere guarde ou il errerent;
Car li vilains dit qui guarniz
Est qu'il ne puet estre escharniz.
Mais lors por nient se guarnirent,
Car onques Turc le jor ne virent,
N'onques a l'ost ne s'aparurent
Desque al flum ou noz genz jurent,
Ou il les quiderent destraindre:
Mais ne lor pot a riens ateindre:
Assez enchacerent e trestrent,
E neporquant tuit se retrestrent.
E nostre gent se herbergerent
Sor le flum d'Arsur e logierent;
Et al matin la gent menue,
Qui a grant paine esteit tenue,
E li herbergeor s'esmurent,
Si que par tens a Jaffe furent;
Et Jaffe siet sor la marine;
Mais la cruel gent Sarazine
L'aveient ja si abatue
E si laidee e si fondue
Que l'ost dedenz n'i peust estre,
Ainz se logierent a senestre
En une bele olivereie.
Et long conte por quei fereie?
Fol. 51 *a.*
Mais que treis semaines entieres
Trespasserent endemantieres
Que l'ost fud la d'Acre venue:
Issi iert la chose avenue.

Itinerarium Ricardi, IV, xxv. L'armée se ravitaille à Jaffa.

Devant Jaffe en l'oliveroie,
En la bele jardineroie,
La ficha l'ost Deu ses banieres;
. . . .
La furent les guaigneries;
La aveit tanz reisins e fies,
Pomes grenetes, alemandes,
Tot entor a plenté si grandes.
Dont li arbre esteient fichié,
Tant en pernouent sanz marchié
Que l'ost en fud mult sostenue.
Eht vos l'estorie al port venue:
Les nes aloient e veneient
De Jaffe a Acre e reveneient,
Qui aportouent lor vitaille,
Dont mult pesot a la chenaille.

Itinerarium Ricardi, IV, xxvi. Richard propose d'aller au secours d'Ascalon que Saladin faisait détruire.

Et Salahadins, qui combatre
Ne s'osoit, fesoit ja abatre
Les murs e les turs d'Escalone.
Un jor, endreit hore de none,
Eth vos la novele venue
En l'ost, de povre gent menue
Qui par nuit s'en iert enfoie,
Que Escalone ert . . . . . .
E cerfoie et estonee,
E par desuz estançonee;
Li alquant a veir le teneient,
Si com les noveles veneient,
Li uns a veir, l'autre a mençonge
E l'autre a eschar et a songe,
Que Salahadins tel fieblesce
Pensast ja por nule destresce
Ne por nule mise d'avoir;
Fol. 51 *b.*
Tant que l'en envoia savoir.
Le rei Richarz od le barnage
En une fort galee a nage
Par danz Jeffrei de Lenzeignan,
Qui por Deu soffri meint ahan,
E par Willame de l'Estanc,
Un chevalier prodome e franc,
E altres genz od els alerent.
Devant la citié s'aresterent,

6909 Quil — 6910 grant *manque* — 6912 quil e. — 6915 lores — 6917 sapercurent — 6918 Desqual — 6922 se restrent — 6927 herbergor — 6933 n' *manque* — 6935 oliuerie — 6936 ferie — 6949 e. si f. — 6950 Que tant — 6953 reueneient — 6954 reueient — 6958 Nosoit — 6963 Que, foiee — 6964 *ce vers manque en entier* — 6966 desur — 6968 les *manque* — 6969 Luns auers — 6971 Que s. par f. — 6976 forte

Tant qu'il sorent certainement
Que l'en l'abateit veirement.
Arieres vindrent, sil redistrent;
E li baron conseil en pristrent
Saveir mon que il en fereient
E savoir s'il la rescorreient.
Devant Jaffe hors de la vile
Fud assemblee la concille:
La ot paroles departies
E conseilz de plusors parties,
Car chescon hom a son corage,
Ne tuit ne sunt pas d'un eage;
Si voldroit l'uns tel chose faire
Ou l'autre avreit trop a refaire.
La n'iert mestiers qu'il descordassent,
Mais que tuit a un s'acordassent.
Li uns rovoient e disoient
Que vers Jerusalem iroient,
E li autre se il peussent
Escalone as Turcs escoussent,
Car la feist bon receter.
La peussiez oir reter
Les uns as autres lor devises
Come genz de si granz emprises.
Fol. 51 c.
Lors parla li reis d'Engletere,
Qui toz jorz fud nurri en guere,
Al duc e as Franceis ensemble,
Si lor dist : « Seignors, il me semble
« Que nos avoms divers corages:
« Ço puet torner a granz damages.
« Li Turc font Eschalone abatre :
« Il ne s'osent a nos combatre.
« Aloms Eschalone rescorre;
« Tot li mondes i devreit corre.
« E vis m'est que c'est bien a faire. »
Que vos direie d'altre affaire?
Fors que li Franceis respondirent.
Tels qui puis mult s'en repentirent.
Que illoc feseit boen sejorner
Por Jaffe faire ratorner,
E que ço iert li plus cort veiages
A faire lor pelerinages.
Mais mult malveis conseil donerent,
Quant a Eschalone ne alerent;
Car se lors l'eussent escosse
La terre fust tote rescusse;
Mais tant parlerent e tant distrent
Que Jaffe a refermer enpristrent.

Par le conseil des Français l'armée reste à Jaffa.

Quant cele ovre fud craantee,
Eth vos l'ost a Jaffe arestee;
Une taille de grant affaire
Coillirent al chastel reffaire :
Les fossez firent redrescier
E les murs entur adrescier.
Eth vos l'ost illoc a sujor;
Eth vos venir de jor en jor
En l'ost le pechié e l'ordure
E la laidesce e la luxure:

Les Croisés se livrent au désordre.

Car les femmes en l'ost revindrent.
Fol. 51 d.
Qui vilainement se contindrent.
Es nes venoient et es barges.
Ha! Deu merci! com males targes.
Com mals escuz a reconquerre
L'eritage Deu e sa terre.
E com vilment cil s'atornerent
Qui as pechiez se retornerent
E perdirent par lor oltrage
A faire lor peregrinage!
Ce fud envers fin de Setembre.
E ço m'est vis e ço me semble
Que Jaffe iert ja auques refaite:
Eth vos l'ost hors des jardins traite.
Tot environ Seint Abacuc
La se tendirent prince e duc:
Mais mult ert l'ost apeticiee
De si que ele iert comenciee:

Itinerarium Ricardi. IV, xxvii.
Richard va chercher a Acre les Croisés qui y étaient restés.

6987 S. quil en freient — 6988 recorreient — 6990 La fud — 6994 pas manque — 6999 reuoient — 7001 sil — 7002 escussent — 7006 Com — 7007 Lores — 7009 duc es franceis — 7018 d' manque — 7019 li manque — 7020 puis manque — 7027 Car lores — 7051 enuers en fin — 7057 est — 7058 quele

Car a Acre s'en retornouent,
Et es tavernes sujornouent.
Et quant li reis sot la peresce
Des pelerins e la laschesce,
Par le rei de Jerusalam
Manda a Acre, ço vit l'am,
As pelerins qu'a l'ost venissent
E que a Deu covent tenissent;
Mais pereçusement i vindrent
Por le rei Guion, ainz se tindrent
Tant que li reis Richarz meismes,
Quin ot grant paine puis e primes,
Revint a Acre e sermona
Tant que mult gent en amena,
E fist amener les reines
E metre en Jaffe e lor meschines,
Fol. 52 *a.* E por les genz faire venir
Covint l'ost illoques tenir
Pres de deus meis ou sis semaines;
Sin eumes puis des granz peines.
Quant li reis ot d'Acre jetee
La gent et a l'ost amenee,
Mult en fud durement creue
Assez plus qu'el n'ert descreue;
Mais or orez en quele esprove,
Que cil vit qui l'estoire trove,
Fu l'ost tote a icel termine :
Tute deust estre en la mine,
Car quant ost pert son cheventaine
En estrange terre lointaine
Si com est cele de Sulie,
Tut se desvoie e desalie.
Gel di por le rei d'Englete re,
Qu'iert alez Salahadin querre
E guaitier les por els soprendre;
Mais malement dut l'aguait prendre,
Car trop escharie maisnee
Ot li rois a cele foiee,

Itinerarium Ricardi, IV, XXVIII.

Richard tombe dans une embuscade et est sauvé par Guillaume des Préaux.

Si s'endormi par aventure;
E li enemi de nature,
Li Sarazin, qui se guaiterent,
Erent pres, e tant l'aprismerent
Qu'a paine a tens fud esveilliez.
Seignors, ne vos esmerveilliez
Se li reis se leva en haste;
Car uns hom sels que tant gent haste
N'est mie del tot asseur.
Mais Deus li dona tel eur
Qu'il monta e ses genz monterent.
Cil qu'i en ot, mais trop poi erent.
E quant li Turc montez les virent, Fol. 52 *b.*
Li reis chaça e il fuirent
De si qu'a lur enbuschement.
Cil desbuchierent durement
E voldrent le rei enbracier;
Mais il mist main al brant d'acier,
Et sist en Fauvel a cele hore.
Ja li veneient li Turc sore,
Chescons i voloit la main tendre :
Mais nus n'oseit son cop atendre;
E puet estre que pris l'eussent,
Si a cele foiz le coneussent,
Quant uns chevaliers preuz leaus
Des suens, Guillaumes de Preals,
Parla, e dist : « Sarazineis,
« Ge sui *melec.* » *Melec* c'est reis.
E li Turc chau pas le saisirent,
Dreit a lor ost mener le firent.
La fud morz Reinier de Maron,
Qui aveit cuer de preu baron,
E sis niés qui ot non Gautier,
Qui raveit preu cuer et entier;
Alain e Lucas de l'Estable
I furent mort, qui n'est pas fable.
Quant la novele fud seue
. . . .

7068 rei *manque* — 7071 acres — 7080 menee — 7082 quele — 7085 a cel — 7086 Tut dut — 7087 ost *manque*, sa ch. — 7090 Tant — 7092 salahadins — 7102 si ne — 7104 gent *manque*, chasde — 7115 a icele — 7119 pucelestre — 7121 pr. et l. — 7129 si

Lié et joant, ço dist li livre.
E nient fud de l'aconsivre,
Car de grant air s'en alouent,
E Guillame pris en menouent;
Sin quidoent la gent haie
Mener le rei, mais ne plot mie
A Dampnedeu, qui en fud guarde.
Li Turc erent ja en l'enguarde,
Qui le rei mener en quiderent,
E noz genz a l'ost repairierent;
Fol. 52 c. Mais de Guillame orent grant dote
Li reis e la gent de l'ost tote.
Quant Dampnedeus par sa franchise
Ot esparnié en itel guise
Le rei qui l'ost deveit conduire,
Lores pristrent plusors a dire,
Qui a coregeus le saveient
E qui de lui peur aveient :
«Sire, por Deu merci, ne faites!
«Ne vos chaille a feire tels guaites;
«Gardez vos e cristienté.
«Bone gent avez a plenté :
«N'alez mes sels en tel affaire.
«Quant vos voldrez as Turs forfaire,
«Menez od vos grant compainie,
«Que en voz mains est nostre vie
«Ou nostre mort, s'il vos meschiet :
«Que quant li chief des membres chiet,
«Li membre puis mes ne soffisent,
«Ainz faillent sempres e defisent;
«E tost avient une aventure.»
Assez i mistrent paine e cure
A chastier l'en meint prodome;
E il toz jorz, ço est la some,
Quant il veeit les assemblees,
Dont mult poi li erent emblees,
Assembloit as Turs a meschief,
Et en veneit si bien a chief
Qu'il en aveit ou mort ou pris
E que suens iert li graindre pris;
E Deus toz jorz des greignors presses
Le jetoit hors des genz engresses.
Quant l'ost se fud aherneschiee
A grant force et a grant hachiee,
Eth la vos semonse e banie
El non deu filz sainte Marie,
Que al casel des Plains ireient,
E que il le refermereient
Por le chief de l'ost mielz guarder.
Lors plut al rei a comander
Que a Jaffe tels genz remansissent
Qui la vile fermer feissent,
E que le port si bien gardassent
Que nules genz ne s'en alassent
Fors marcheant por la vitaille.
Le evesque d'Evreues sanz faille,
Li coeus de Chaalon oveques.
E dan Hue Ribole illoques
Remistrent por icele afaire :
Cil firent les ovraines faire.
Eth vos l'ost montee e meue;
Onc plus bele ne fud veue
Ne plus richement atornee,
Mais petite fud lor jornee.
Entre les deus casels tendirent
Lor pavillons e descendirent;
Si sai de veir par mulz ensaimz
Que vigilie iert de la toz sainz
Quant illoques nos herberjames.
E l'ost des Turs esteit a Rames :
La nos firent les genz haies
Granz enchalz e granz envaies,

Fol. 52 d.

Itinerarium Ricardi. IV. XXIX.

Richard entreprend la reconstruction du casal des Plains et du casal Moyen (octobre-novembre 1191).

7135 liures. *Ce vers est écrit, puis exponctué après le vers* 7144, *le latin de* l'Itinéraire : «eximie laetati». *en marque la place* — 7138 et menouent — 7143 Que — 7144 retornerent — 7151 Que — 7155 cristientez — 7156 Vos auez bone gent a plentez — 7158 vos *manque* — 7160 Quen, aie — 7162 Que *manque* — 7163 mes *manque* — 7168 cest — 7177 aherneschies — 7178 hachiees — 7182 quil — 7183 mielz *manque* — 7184 Lores — 7189 la *manque* — 7190 deuereus — 7201 mult

Bons quinze jorz ou plus tot plains
Fud entre le casel des Plains
Nostre ost e le casel Maen,
Que eurent abatu li paen.
Fol. 53 *a*.
Le Maen fist le rei refaire
Plus fort qu'il n'esteit al desfaire,
E li Templier l'autre refirent;
Mais li Turc granz presses nos firent.
Un jor en vint vers l'ost ensemble
Bien mil a cheval, ço me semble.
Estes vos nostre ost estormie
Come formilliere formie;
Li reis e li autre monterent,
E quant qu'il porent se hasterent,
E li Turc tornerent en fuie :
Le vif diables les conduie !
Car lor cheval si tost aloient,
En quelque sens qu'il s'en tornoient,

Richard poursuit des Turcs jusqu'en vue de Ramlah.

Que li reis nes pot aconsivre,
Onc tant ne solt chacer ne siwre;
E quant il les ot tant seuz
Et il nes ot aconseuz,
E vit Rames a descovert
E l'ost del faus pople colvert,
Si s'en revint en l'ost ariere,
Il e la gent hardie e fiere.

Itinerarium Ricardi, IV, XXX.
Victoire de Richard sur les Sarrasins (6 novembre 1191).

Al siste jor de la grant feste,
De la toz seinz que chescons feste,
Eissirent de l'ost en forage
Li escuier por quere herbage.
A els guarder en cel contemple
Furent li preu seignor del Temple.
Li forrier qui de l'ost partirent
Par la contree s'espartirent,
Qui coveitouent herbe drue,
Qui meinte feiz lor fud vendue,
Car meinte feiz la comparerent
. . . .
Li Templier les foriers garderent;
Si com il mains se regarderent, Fol. 53 *b*.
Estes vos lor quatre conreiz
Des Sarazins od granz desreiz.
Bien furent quatre cent esmé,
Tot a cheval, bien acesmé,
E par devers Bombrac saillirent
Dreit as Templers, sis assaillirent
E enclostrent a la reonde,
Car n'a plus viste gent el monde;
Estreitement e cort les tindrent,
E de plusors parties vindrent.
Quant li Templer si pres les virent,
Des chevals a pié descendirent;
Si firent trop granz vasselages,
Les vis tornez as genz salvages,
E les dos chescon a son frere,
Com se il tuit fussent d'un pere.
Li Sarazin les empresserent
Tant que treis morz nos i laisserent.
La veissiez granz cops doner,
La oissiez helmes soner
E de l'acer le feu saillir,
Bien deffendre e bien assaillir.
Li Turc les quiderent sorprendre :
La les voleient as mains prendre,
Si estroitement les tenoient,
Quant cil qui de nostre ost issoient
Vindrent ferant grant aleure;
Si fud dit por verité pure
Que Andriu de Chavignié premiers,
Sei quinzime de chevaliers,
Rescust les Templers icele hore;
Grant aleine vint as Turs sore,
E le fist la mult prousement
E si compaignon ensement. Fol. 53 *c*.
La ot il trop fiere assemblee;
Mais ne fud mie al rei emblee;

7217 Eth — 7218 Com — 7229 Quit — 7233 sist — 7245 Li forier les templers — 7247 Eth — 7248 od quatre desreiz — 7251 E *manque* — 7262 il *manque* — 7264 nos il l. — 7272 qui *manque* — 7275 chauigni — 7277 icel — 7278 De grant — 7279 la *manque* — 7281 il *manque* — 7282 nel, mie *manque*

Ainz faiseit icel jor refaire
Casel Maen e cel affaire,
E aveit mandé por deus contes,
Qui deivent estre en toz bons contes,
De Seint Pol e de Leicestre,
Si comanda li reis a estre
Od els Guillame de Caieu,
Qui bien i tint le jor son leu;
Si i fud Otes de Transigniees,
C'erent genz de haltes lignees.
Eth vos la noise e la criee
Que li forier orent criee,
E li reis as contes manda
Ou il lor dist e comanda
Qu'alassent les Templiers socure,
E il ireit as armes corre;
Meintenant as armes correit
Al plus tost qu'il onques poreit.
Et il erralment chevalcherent;
E si com il i aprismerent,
Eth lor saillir d'un fluminaire
Bien quatre mil de gent contraire,
Qui en deus parz se departirent:
Li un sor les Templiers guenchirent,
E li autre as barons tornerent;
E li baron se conreerent,
E ensemble en conrei se tindrent.
Li Turc aprismerent e vindrent.
Illoc fist li coens de Saint Pol
Un giu parti hardi e fol
Al preu conte de Leicestre:
Qu'il assemblast as Turs sor destre
Fol. 53 *d.* Et il tosjorz le guardereit,
Ou sis cors i assemblereit
E il de lui guarde preist
Ou qu'il alast ne qu'il feist.

Exploit du comte de Leicestre.

E li coens prist le jeu parti:
Od sa maisniee s'en parti
E se feri grant aleure
Es conreiz de la gent oscure,
E asembla od tel ruistesce
Que loee fud sa proesce,
E que deus chevaliers recust,
Qui rescus furent od grant cust;
Et iert li estors ja pleniers
Quant li reis Richarz li gueriers
Vint e vit noz genz en la presse
De la paene gent engresse;
E n'aveit od lui guerres genz,
Mais sis conreiz iert biaus e genz.
Lors lui comencerent a dire
Tels i en aveit: «Par fei, sire,
«Vos errez a mult grant meschief,
«Ne ja n'en vendrez vos a chief
«De noz genz qui la sunt rescore;
«E sels les en vient mielz encorre,
«Sanz vos, que vos i encurgiez.
«Por ço est bien que vos retorgiez;
«Car si a vos vos mescheiet
«E que issi fust escheiet,
«Cristienté sereit tuee.»
Li reis ot la culor muee;
Lors dist: «Quant jos i enveiai
«E que d'aler les i preiai,
«Se il i moerent donc sanz moi,
«Donc n'aie ja mes non de rei!»
Es costez al cheval dona
E le frein lui abandona, Fol. 54 *a.*
E fud plus joinz que uns espervi**e**rs.
Lors se feri es chevalers,
Tres parmi la gent sarazine,
E les perça de tel ravine

7283 faiseient — 7285 par — 7286 Quil deuient estre en tuit bien cointes — 7289 guillames — 7291 transigees — 7292 halz — 7299 E meintenant, coreit — 7302 i *manque* — 7304 mile — 7316 i *manque* — 7326 Li r. — 7328 guereiers — 7333 Lores — 7334 en *manque* — 7336 vos *manque* — 7338 Encels l. — 7341 a *manque* — 7345 Lores, jo les i — 7346 que *répété* — 7347 Sil, i *manque* — 7348 nai jo james — 7352 Lores

Que se une foldre i fust passee
Ne fust pas plus lor gent quassee,
E les oltreit e destreigneit,
E retorneit e rateigneit,
E trenchoit mains et braz e testes;
E il fueient come bestes,
E mult en i ot des lassez
E de morz e de pris assez;
E tant longement les chacierent
E sivirent e enchaucerent
Que tens fud de la retornee.
Ensi rala cele jornee.

Itinerarium Ricardi, IV, XXXI.

Richard demande à Saladin de lui céder le royaume de Jérusalem.

Endementers qu'il refermoient
Les deus casels qu'il redresçoient,
E li reis vit l'ost esbaudie
Sor Sarazins que Deus maudie,
Lores apela ses messages
De halz homes e de genz sages,
Sis tramist a Salahadin
Et a son frere Saffadin,
E fist merveilluses demandes
E mult riches, nobles e grandes :
Ço iert le riaume de Sulie,
De chief en chief si com il lie,
E quant qu'al regne aparteneit
Quant li reis mesiaus le teneit;
E de Babiloine treu
Issi com il l'aveit eu;
Car tot clamot en heritage
Par le conquest de son lignage.

Fol. 54 *b*.

Li messagier le soldan quistrent
E lor message mult bien distrent;
Et il lor dist que nu fereit,
E que li reis le sorquereit,

Saladin envoie Saphadin pour traiter.

E li manda par Saffadin
Son frere, un sage Sarazin,
Qu'il lui lareit tote la terre
De Sulie en pais e sanz guerre
Des le flum de si qu'a la mer,
Que il n'i poreit riens clamer;
Mais par tel covent le fereit
Que Eschalone ne refereit
Ne cristien ne Sarazin.
Ço li manda par Saffadin;
Mais li rois ne se gardot mie
De la fause gent enemie,
Quil detrioent e teneient
Por les chastels qu'il abateient,
E le serveient de losenge:
Lor acointement mal chief prenge!
Car Saffadin tant le deçut
Que li reis ses presenz reçut.
Messagier vindrent e alerent
Qui les presenz al rei porterent,
Dont il fud blasmé durement
Et en parla on malement.
Mais Saffadins lui fist entendre
Que il voleit a la pais tendre,
E li reis tost la pais preist,
Qui henoree lui feist,
Por eshaucier nostre creance,
E por ço que li reis de France
S'en iert alé, dont il ot dote,
Qu'il saveit qu'il ne l'ameit gute.
Messagier alerent e vindrent
E le rei en parole tindrent, Fol. 54 *c*.
Tant qu'il aperçut la traine
De la fause gent Sarazine,

Rupture des négociations.

Qui trop iert fause e desleial;
E por le Crac de Mont Real
Que il voleit qu'il abatissent
E que issi la pais feissent,
E por ço qu'il nel voldrent faire
Remist la pais par cele affaire.

7358 raiceineit — 7367 que cil — 7368 que cil — 7372 de *manque* — 7375 E lor fist — 7377 la r. — 7380 messaus — 7386 b. li d. — 7387 lor *manque*, freit — 7393 Dele le — 7394 Quil — 7395 freit — 7396 refreit — 7401 Quil detrichent — 7403 reseruecient — 7410 en parolent m. — 7412 Quil — 7417 Siert — 7425 voleient — 7427 nel *manque* — 7428 cele *manque*

Les Turcs recommencent à harceler les Croisés.

Quant cele pais ne pot pas estre,
Eth vos venir destre e senestre
Les Turs en l'ost granz enchauz faire,
Car mult nos volsissent forfaire;
E li reis a els assembloit,
E par essample a cels mustroit
Qui des presenz blasmé l'aveient
De quei li Turc le deceveient
Qu'il ne voleit fors liauté
A Deu ne a la cristienté.
Plusors feiz les Turs encontra
E meinte teste en l'ost mustra,
Qu'il en aveit meinte copee,
N'onques l'ost ne fud destorbee
Por present que il receust;
E la terre recusse eust,
Mais teles genz l'en destorbouent
Qui sa burse sovent robouent.

Itinerarium Ricardi, IV, xxxii.

Marche des Croisés sur Ramlah.

Quant li casel furent armé
Et radrescié e rafermé
E li reis i ot mis ses guardes
Qui guaitouent par les anguardes,
Eth vos l'ost criee e semonse
A l'ore que soleilz resconse;
E l'endemain quant il monterent,

Fol. 54 *d.*

Lor gent sagement aroterent,
Si chevalcherent dreit a Rames;
E si tost come nos errames,
Et Salahadins sot de veir
Que de Rames l'estuet movoir,
A ço qu'il ne s'osoit combatre,
Si fist tote la vile abatre,

Saladin se retire au Thoron des Chevaliers.

E s'en torna fuiant premiers
Dreit al Thoron as Chevalers :
Mult se fioit en la montaine.
E l'ost erra parmi la plaine.
Sor les biaus chevals peuz d'orge
Vint en deus jorz entre Seint Jorge
E Rames; la s'alerent tendre
Pur plus gent e vitaille atendre.
La reumes granz envaies
Des enuioses genz haies;
Et unes granz plues qui plurent
Nos delaierent trop e nurent.
Iceles pluies nos chacerent
Tant que nos genz se herbergierent
Dedenz Saint Jorge e dedenz Rames;
La nos tendimes e lojames,
E fumes la bien sis semaines
A grant meschief et a granz paines.

L'armée chrétienne reste six semaines à Ramlah (novembre-décembre 1191).

Itinerarium Ricardi, IV, xxxiii.

Le comte de Leicestre attaque les Sarrasins et, après avoir couru les plus grands dangers, les met en déroute (décembre).

Issi come nus estioms
Illoc ou nos sujornioms,
I ot une fiere assemblee,
Qui ne deit pas estre obliee,
Del preu conte de Leicestre
Devers Seint Jorge sor senestre
E des Turs qui illoc esteient,
Qui sovent pres de l'ost veneient
E faiseient mainte envaie;
E li coens a gent escharie

Fol. 55 *a.*

Eissi del ost por els chacier,
Et el chief ot l'elme d'acier;
Trei chevaler devant alerent,
Qui folement se desreerent,
Si poinstrent as Turcs esleissié;
Mais tut trei i fussent laissié,
Quant li coens leissa cheval corre,
Qui nes velt pas leisser encorre.
A plus de cent Turs s'esleissa,
E tant i poinst qu'il ne cessa,
Ainz les ot oltre un flum passez,
Mais trop i deut poindre d'assez;
Car bien quatre cent Turs veneient,
Chanes et arcs turqueis teneient,
Si qu'entre lui et l'ost se mistrent
E de lui prendre s'entremistrent.

7434 a els — 7436 cui — 7439 Plusorsors — 7440 meinte foiz — 7443 quil — 7456 com — 7465 ch. preuz — 7471 Eumes g. — 7476 ioames — 7482 Qoe — 7485 de t. — 7488 a sa g. — 7489 Et eissi — 7490 Et *manque* — 7492 des rongierent — 7494 furent — 7500 deust

Ja nos aveient abatu
E trop laidi e trop batu
Guarin le filz Gerod a tere.
La veissiez fiers cops de guerre,
Illoc ou danz Guarins chai;
Al conte plus i meschai,
Que après Guarin l'abatirent,
Sil laiderent mult e batirent.
Dreu de Fontenil deu poutrel
E après Dreu Robert Neel
Rabatirent il en poi d'ore;
E tant en vint au conte sore
Turc e Persant e renoié,
Qui l'avoient entr'els noié,
Qu'a poine le porent abatre.
La veissiez genz bien combatre;
La fu Henris le filz Nicole
Fol. 55 b. Ovec le conte a dure eschole,
Si i fu de Noefbroc Roberz :
Plus dolz franc hom ne jut en berz
Que cil fist, si ot grant faiture,
E tel proesce e tel nature
Qu'il descendi en la grant presse
De la paene gent engresse,
E bailla son cheval au conte
Si garda sei e lui de honte;
E Raols de Sainte Marie
Estoit au conte en compaignie;
E si ne fust del Bois Ernaus
Il li eust esté noaus;
Henri de Malloc e Guillames
I eurent o lui sor les hiaumes;
E o lui fu Saol del Bruel;
Ne onques meis ne fu veu d'oel
Si grant proece, ce me semble,
Come cist se tindrent ensemble
Contre tanz Turs com la avoit;
Car nul conseil nus n'i savoit
Coment s'en partireit delivres;
Si fud vertet, ço dit li livres,
Que li cuens s'iert tant combatuz
E tant avoit esté batuz
E si compaignon ensement
Que li Turc sanz nul tensement
Les avoient pres d'afolez.
Les cols des destriers acolez,
Droit al Thoron les en menoient,
Quant de l'ost que il aprismoient
Vindrent ferant grant aleure
Un conroi de la gent seure.
La iert Andreus de Chavignié,
E si iert Henris de Graié, Fol. 55 c.
E si i iert de Preiaus Pieres,
Bons chevalers e bon poigneres,
E meint autre home renomé
Qui ne me furent pas nomé.
Chescon d'icels en son venir
Fist son Turc a terre flatir.
Mais li Turc que Pieres feri,
Cui cors e alme illoc peri,
Esteit si fort a desmesure
Que Pieres i mist paine e cure;
Mais onc ne s'en sot tant pener
Que l'en peust vif amener,
Ne il ne tut cil qui o lui erent,
Qui a grant paine le tuerent.
Oiez, seignors, estrange juste, André de Chavigny tue un émir.
E tant est proz qui issi juste
Com mis sires Andreus josta!
A l'admirad qu'il encontra
Mist sa glaive par mi le cors,
Si que le fer parut dehors;
E l'amiralt en sa venue
Ot sa cane si droit tenue

7511 Quapres — 7512 Quil — 7523 Si i fud de noef burc henris broc; *un renvoi indique qu'il faut remplacer* burc, *exponctué, par* broc — 7524 dolz *répété* — 7525 ot *manque* — 7537 E ouec — 7539 Si gr. doel — 7541 come — 7543 il sen partirent — 7548 E li — 7552 quil — 7555 thauenaie — 7556 heris de graie — 7557 i *manque* — 7560 me *manque* — 7562 Et fist — 7564 Ki cors — 7566 i *manque* — 7568 Quel

Qu'es braz Andreu entra li fers
Si qu'il li brusa en travers,
Si feitement lui eschai:
Li admiralz a tant chai.
La veissiez riche rescosse,
La aveit meinte cane escusse
E maint glaive par hardement.
As premerains fust malement
Se cil ne fussent avenu.
La veissiez estal tenu
Del preu conte de Leicestre, Fol. 55 *d.*
Com il fereit destre e senestre,
Tant que deus chevals lui ocistrent.
La furent tels qui nos redistrent
C'onc en home de son eage
Ne virent greignur vasselage
Ne meillor genz senz plus encore
Qu'il ot le jor a lui sucore;
Car de l'ost tant en acurut
Que nus des noz n'i encurut:
Rescus furent e repasserent,
. . . .
Sis desconfistrent et perchierent
E tant longement les chacerent
Que par dreit ennui les guerpirent
E a lor tentes revertirent.

Itinerarium Ricardi, IV, xxxiv. Saladin se retire à Jérusalem.

Salahadin sot tot de veir
E bien le pot aparceveir
Que nostre gent s'aparillouent,
E cescon jor s'en atornouent,
D'aler vers la seinte citié.
Des qu'il li fud bien endité
E il solt nostre ost a deus liues
Dont il n'aveit mes pais ne triuues,
Si nos fist del Thoron abatre
Turs e toreles cinc e quatre,
E s'en ala, ço conta l'em,
Fuiant dreit en Jerusalem,
E nos leisserent la champaine
Li Turc, e pristrent la montaine.
Quant l'ost des Turs se fud retraite
E la nostre se fud atraite,
Eth vos la semonse criee
E la chose si atornee
Qu'al pié de la montaine ireient Fol. 56 *a.*
E que illoc se herbergereient
E atraireient lor vitaille.
Eissi le firent tut a taille.

Les Croisés à Bethenuble.

Lors monterent e chevalcherent
E lor batailles adrescierent.
Eth les vos devant Bettenuble.

Ils souffrent des intempéries de la saison.

Lores feseit freit tens e nuble
E granz pluies e granz tempestes
Qui mult nos descrurent noz bestes;
Car tant plut la a desmesure
Qu'il n'en iert nombre ne mesure.
Pluie e gresille nos batoient,
Qui noz pavillons abatoient,
Si que tanz chevals i perdimes
E al Noel e puis e primes,
E tant bescuit i destemprot
Si come l'eve le temprot,
E tanz bacons i porrissouent
Des orages quis laidisseient,
E tanz haubercs i roillerent
Que a paine desroillerent,
E tantes robes i porrirent,
E tantes genz i desnurirent
Que mult iert lor cors a mesaise;
Mais mult ierent lor cuers a aise
De l'esperance qu'il aveient
Que al sepulcre aler deveient.
Jerusalem tant coveitouent
Que tuit lor vitaille aportouent
A plein por le siege tenir.
Lors veissiez en l'ost venir

7585 mainte — 7593 Conques — 7595 Une — 7608 E *et jor manquent* — 7612 mes *manque* — 7614 v. e. vi. et que — 7625 atraieient — 7626 Et issi, tuit — 7627 Lores — 7629 les *manque* — 7636 nos a. — 7640 com lere — 7641 perissouent — 7648 lor cors — 7650 Qual — 7652 tuit *manque* — 7654 Lores

Tote la gent od grant leesce,
Fol. 56 *b*.
Entalentee de proesce;
Les Turcs attaquent les malades qui se faisaient porter à Jérusalem.
E cil qui malade giseient
A Jaffe e la ou il esteient
Se feseient mettre en litere,
Od ferme pensee e entiere,
E porter en l'ost a granz presses:
La veneient les genz engresses
Al chemin ou cil les portouent
Qui en portant les comfortouent,
Sis guaitouent et assailleient
E tuouent e ocieient.
Cil esteient verai martyr
Qu'il conveneit issi partir
De cest siecle en bone creance
Et en issi ferme esperance
Com tuit aveient, fol e sage,
De faire illoc pelerinage.

Itinerarium Ricardi, IV, xxxv.
Les Croisés se préparent à entrer à Jérusalem.

A l'ost iert la joie pleniere
De grant fin e de grant maniere.
La veissiez haubercs roller,
E as genz les testes croller
E dire : «Deus, la vostre aie!
«Dame virgine sainte Marie!
«Deus, vos peussoms nos aurer
«E gracier e mercier!
«Or verrom nus vostre sepulcre!»
La n'aveit home iré ne mucre
Ne en ire ne en tristece :
Par tot aveit joie e leesce,
E par tut tuit s'esjoisseient;
Par tot comunement diseient :
«Deus, ore alom nos droite voie;
«La vostre grace nos avoie.»
Fol. 56 *c*.
Mais icil mult poi l'esguardoient
Qui le veiage detrioient :
Ço estient li sage Templier
E li prodome Hospitalier

Les chrétiens de Syrie dissuadent d'assiéger Jérusalem.

E li Polain, cil de la terre,
Qui distrent al rei d'Engletere
A lor avis por verité
Que qui asejast la citié
De Jerusalem a cele hore,
Salahadins lor correit sure
Quant noz genz al siege sereient,
E li Turc al chemin vendreient
Entre la mer et la montaine,
Si alast malement l'ovraine,
Si en itel point la chenaille
Tolsissent a l'ost la vitaille;
Mais or seit qu'il ne la tolsissent
E que lores mal n'i feissent
E seit que la citié fust prise,
Si fust perilluse l'emprise,
Si tost avant ne la publasent
De tel gent que i demorasent;
Car tot errant e fol e sage
Feissent lor pelerinage
E rallassent en lor pais,
La ou chescons iert estais,
Si refust la terre perdue,
Quant la gent se fust espandue.

Itinerarium Ricardi, IV, xxxxi.
Richard met en fuite une troupe de Sarrasins (3 janvier 1192).

Tier jor d'an noef, la matinee,
Esteit une ovre destinee :
Sarazins, les laides genz brunes,
Sor le casel des Plains as dunes
Le seir devant ja se bucherent,
E tote nuit illoc guaiterent
Desqu'al matin que il saillirent
Al chemin de l'ost, ou il virent
Fol. 56 *d*.
Deus serjanz qui i trespasserent,
. . . .
Tant que tut furent detrenchié;
Mais Deus volt qu'il fusent vengié,

7656 E entalente — 7660 pense — 7664 descomfortouent — 7666 ociseient — 7668 Qui — 7672 i. lo p. — 7681 Ore — 7682 hom — 7684 lesce — 7685 tuit *manque*, sesiorseiont — 7688 La *manque*, renuoie — 7689 sesguardoient — 7698 coreit — 7702 oueltraine — 7703 tel — 7705 ore — 7711 *le premier* e *manque* — 7716 se *manque* — 7717 de n. — 7719 les *manque* — 7720 dumes — 7723 quil — 7728 quis f.

Car le rei d'Engletere aveit,
Qui cel enbuchement saveit,
Por ço al casel des Plains géu,
Qu'il ot l'aguait des Turs seu.
La fu Jefrei de Lencignan.
Ço iert li tier jor de novel an
Qu'illoc leisserent cheval cure,
Les serjanz quidouent rescore;
Mais mort e detrenchié esteient,
E li Turc, qui bien conisseient
Le rei Richart e sa baniere
E sa vistesce e sa maniere,
Les destornez d'illoc partirent,
Bien quatre vinz, qui s'en partirent
E vers Mirabel s'en alerent;
E li autre adonc s'en tornerent.
La en ot set que morz que pris,
E li reis son cheval de pris
Ala des esperons ferant
A quatre vint Turs qui fuiant
S'en alouent vers Mirabel,
E sist icel jor sor Fauvel,
Quil portot de si grant ravine
Qu'il ateinst la gent sarazine
Si que einz que ses genz venissent
Ne c'onques a lui se tenissent
En ot il ja dous destroissiez
E des chevals morz trebuchiez;
E si l'enchalz fust mielz seu
Plus en i eust retenu;
E neporquant vint en retindrent
Fol. 57 *a*. Que morz que pris, puis en revindrent.

Itinerarium Ricardi, V, 1.

Conseil de guerre où l'on décide de renoncer au siège de Jérusalem et de relever les murs d'Ascalon (18 janvier 1192).

Après la feste la Tiffaine,
Li halt home e li chevetaine
A un concile s'asemblerent,
E as sages genz demanderent
Qui de la terre né esteient
Saver mon que il loereient
De aler ariere ou avant.
Cil respondirent tut devant,
Et l'Ospital et cil del Temple,
Que, a lor los, en cel contemple
Vers Jerusalem pas n'ireient,
Mais Escalone fermereient,
Se il les en voleient creire,
Por guarder le passage e l'eire
As Sarazins qui trespassouent,
Qui de Babiloine aportouent
La vitaille en Jerusalem;
E por ço lors esgarda l'em
Qu'a Escalone returreient
E que il la refermereient.
Quant la novele fud seue,
Descoverte e aconseue,
Que l'ost retornereit ariere
(Mais n'est mie dit en deriere),

Désolation de l'armée.

Estes vos l'ost tant desheitiee,
Qui de errer iert si enhaitiee,
Que onques puis que Deus fist le siecle
Ne fud veue si tenicle
Ne si mate ne si pensive
Ne si troble ne si baive
Ne si plaine de grant tristesce;
Car nient fud de la leesce Fol. 57 *b*.
Que devant ço eu aveient,
Quant al sepulcre aler deveient,
Envers la tristesce qu'il eurent;
Si i ot tels qui pas ne s'en turent,
Einz maldiseient cele atente
E que onques virent tendu tente;
Mais s'il seussent la destresce
E le torment e la fieblesce
Qui en Jerusalem esteit
Des Turs, a qui trop mesesteit

7731 des bainz — 7732 des Turs *manque* — 7744 s'en *manque* — 7745 en *manque*, mort — 7748 turc — 7754 ne t. — 7760 mort — 7761 de la t. — 7764 E *manque*, sagenz — 7766 quil — 7768 Cil lui r. — 7773 Sil, voleit — 7778 lors *manque* — 7779 recureient — 7780 quil — 7785 Eht vos — 7788 Ne fu gent v. s. — 7790 troblee — 7792 la *manque* — 7793 en — 7794 Car — 7798 E *manque*

De la neif qui ert es montaines,
Qui ocieit les granz compaines,
Lor chevals e lor autres bestes,
Qui fu si veirs com vos ci estes,
Qui seust bien lor mesestances
De lor cors e de lor sustances...
Que li Turc a icele emprise
Fussent mort e la citié prise.

Itinerarium Ricardi, V, II.
État défavorable de l'armée chrétienne.

Ço fud a feste saint Hilaire
Que tant ot l'ost eu contraire
E dehet por la retornee.
Chescons maldiseit la jornee
Qu'il viveit e qu'il esteit nez,
Quant d'iloc s'en iert retornez.
Eth vos gent trop desconseillee
E trop penee e travaillee.
De lor vitailles reporter
Ne se saveient comforter;
Car totes lor chevalcheures
Esteient de si granz freidures
E des pluies afebloiees

Fol. 57 *c*.

E des fievres trop empoirees;
E quant la vitaille chargouent
E li somier le tai marchouent,
A genoilz a terre cheeient,
E li home se maudiseient
E comandouent a diables.
Seignors, nel tenez mie a fables
Que onques bone gent eslite
Veist l'em mes si descomfite.
E des malades genz menues,
Qui d'enferté furent tenues
E trop erent mesaaisees,
I eust mult cel jor leissees,
Si ne fust le rei de Engletere,
Qui fist par tot cerchier e quere
Tant que toz les en aporterent.
Tuit d'iloc bataille tornerent.
A Rames fumes la jornee
Le jor de cele retornee.

Itinerarium Ricardi, V, III.
Les Croisés retournent à Ramlah.

A Rames fud l'ost desheitiee,
Dont j'ai la parole traitiee,
E par le deshet que il aveient,
Que greinur aver ne poeient,
Fud tote l'ost desaloiee
Lores a icele foiee;

Les Français désertent l'armée.

Car mult des Franceis s'en partirent
Par mal talent e s'espartirent:
Li un a Jaffe s'en alerent
E une piece i sujornerent;
E li alquant a Acre ariere,
Ou la vitaille n'iert pas chiere;
E li autre a Sur al marchis,
Qui mult les en aveit requis;

Fol. 57 *d*.

Li autre od le duc de Borgoine
Dreit de coruz e de vergoine

Marche des Croisés de Ramlah à Ibelin et d'Ibelin à Ascalon (20 janvier 1192).

Tornerent au casel des Plains;
Si i furent huit jorz tot plains.
E li reis e l'ost coresciee,
Qui mult esteit apeticiee,
E li quens Henri de Champaine
Sis niés, e cil de sa compaine,
A Ibelin dreit s'en alerent;
Mais si laides voies troverent
Al seir quant vint al herbergier
Qu'il n'aveit en els que gregier.
A Ibelin jut l'ost pensive
E plus mate que rien que vive;
Et al main ainz soleil levant
S'en issirent cil qui devant
Aloent por les places prendre.
Lor pavillons firent destendre

7808 e *manque. Il manque probablement ici plusieurs vers* — 7811 a la f. — 7817 gent *manque* — 7820 Ne ne saueeint — 7822 grant — 7824 fieres, trop *manque* — 7826 le tai *manque* — 7827 Que a g. — 7832 Que o. de b. — 7835 mesaisees — 7836 icel — 7839 Tanz — 7841 E fumes a rames — 7845 E par le he quil eurent — 7846 Qni, poient — 7847 desauoiee — 7854 Od la vitaille meint pas — 7864 e *manque* — 7867 Qual s. — 7871 al matin — 7874 estendre

E chevalcha l'ost tote armee;
Mais ja meis de pior jornee
N'iert conté par home vivant,
Car nient fud del jor devant
Avers celui que il errerent;
Car tanz mals pas i trespasserent
Que lor vitailles i perdirent
Par les somiers qui lor chairent.
Issi velt Deus, quis esprova
E qui a force lor prova
Que qui por lui n'est a mesaise
Ne deit pas o lui estre a aise.
Estes les vos a Eschalone
Fol. 58 *a*. Venir entre midi e none;
Si la troverent si fondue
E tresbuchiee e abatue,
Quant sor l'abateiz monterent,
Qu'a si grant martire i entrerent,
Au fort tens qu'il orent le jor,
Que il n'i ot nul de sejor
N'eust talent e volenté;
Mais puis en eurent a plenté.

Itinerarium Ricardi V, IV.
L'armée souffre de la disette à Ascalon (20-28 janvier 1192).

Escalone siet sor la mer
De Grece, issi l'oi nomer,
N'onques ne vi a ma devise
Nesune citié mielz assise,
S'il i eust port ou entree,
Car trop i ad bone contree;
Mais la mer est si turmentuse
Illoc endreit e perilluse
Que nuls veissels n'i puet durer;
E por ço covint endurer
La a noz genz tel mesestance
Que onques uit jorz sanz dotance
Par mer n'i pot veissel venir
De vitaille a l'ost sustenir,
Ne onques de rien n'i gusterent
Fors de ço qu'il i aporterent
Por l'orage e por le tempeste;
Ne par tere ne hom ne beste
Ne s'i osouent esmovoir,
Ne ne se poeient movoir
Por la cruel gent sarazine,
Tant que de Jaffe la marine
Par un bel tens lor vint vitalle.
Puis recomença la bataille Fol. 58 *b*.
E la tempeste en mer si grande
Que trop encherri la viande;
Car les barges e les gualees
Qui por viande erent alees
Furent en cel tens depeciees,
E li plus de lor genz neices;
E totes noz beles enekes
Furent depeciees ovecques,
Que li reis i fist puis deffaire,
Dont il fist ses longes nes faire
En quei il se quida venir;
Mais ço ne pot pas avenir.

Itinerarium Ricardi. V, v.
Saladin congédie son armée jusqu'en mai.

Salahadins par ses espies
Sot bien que noz genz departies
S'esteient a val la marine.
Lors dist a sa gent sarazine
Que en lor contrees s'en alassent
E desque a may sejornassent,
Qu'il refust tens de josteier.
Cil ne se firent pas proier,
Ainz s'en alerent volenters,
Qui aveient quatre anz entiers
A meschief en Sulie esté,
E meint chat soffert en l'esté
E en l'yvern meinte freidure,
Qui point n'afiert a lor nature,
Que maint en i ot fait remaindre.
La oisiez tanz Turs complaindre.

7876 M. jameis jor mesaisiee — 7877 Neu sera c. — 7879 quil — 7880 tant, i *manque* — 7883 qui les e. — 7887 Eht — 7888 V. contre e n. — 7894 Quil — 7897 la *manque* — 7900 Nesune *manque* — 7901 i *manque* — 7911 Nonques — 7914 tere home ne — 7915 esmoir — 7917 cruelo — 7926 des g. — 7929 i *manque* — 7936 Lores — 7398 desqua

Tanz admiralz, tanz Turs puissanz,
E tanz Cordins e tanz Persanz,
E tanz genz de luintaines terres,
Fol. 58 *c*. Qui tantes foiz en tantes guerres
Aveient esté sanz rien prendre,
Qu'au partir veissiez esprendre
De la grant perte e del damage
Dont chescon plaigneit son linage,
Qu'il aveit perdu en Sulie!
Ne onques mais rien si haie
Ne fud come Salahadins
Ne tant blasmé des Sarazins
Por les Turs qu'il leissa encure
Sanz delivrer e sanz sucure
Devant Acre, ou tant en perirent.
A tant les ostz s'en departirent
Fors la gent al Soldan demaine,
Qui esteient de son demaine.

Itinerarium Ricardi. V, vi.

Les Français consentent à revenir à l'armée de Richard.

Ço fud entur la Chandelor
Que de nostre ost e de la lor
Se furent les genz departies
Plusors sens e plusors parties.
Lors manda li reis as Franceis,
Qui erent departi ainceis,
Qu'a Escalone s'en venissent,
E que tot a un se tenissent
E que a lor conseil fust veu
E conseillé e porveu
Saver mon quel part tornereient
E coment il se contendreient;
Car mielz sereit qu'ensemble alasent
Que par pechié se descordassent.
E il manderent qu'il vendreient
Et que ovecques lui tendreient
Desque la Pasche sulement,
Fol. 58 *d*. E par itel devisement
Que se lores aler volsisent
E que en conseil le preissent,
Que son conduit lor baillereit
E que conduire les fereit
A aler s'en tot asseur
Par terre a Acre ou a Sur;
E li reis le lor otreia
E fist quant que chescons proia.
Eht vos l'ost a un repairee
E la joie mult esclairee.

Activité déployée à la reconstruction d'Ascalon (février 1192).

Quant l'ost fud issi faitement
Ensemble a un acordement
A Escalone rasemblee,
Qui puis en fud desasemblee,
Tuit ensemble illoc sejornerent.
Lors porvirent e atornerent
Que la citié refermereient;
Mais li baron si povre esteient
Qui illoc eurent sujorné
Puis qu'il esteient retorné
Que de plusors iert la poverte
Si seue e si descoverte
Que rien vivant ne la seust
Que trop grant pitié n'en eust.
Neporquant tut a l'ovre alerent,
E le fondement delurerent
D'one porte, ou trestut ovrouent,
E si que il s'esmerveillouent
Del grant espleit que il fesouent.
De main a main s'entretenouent
Les pieres li bon chevalier,
Li serjant e li escuier : Fol. 59.
Tuit i ovrouent sanz delai;
Tant i venoient clerc et lai
Que en brief tens mult espleterent;
E donc après si enveierent
Por les maçons a l'ovre faire
Qui grant tens costa a parfaire.
En Escalone aveit eues,
Qui totes esteient fundues,

7954 espndre — 7958 Nonques — 7963 en *manque* — 7971 Lores — 7974 sen — 7987 le — 7988 que *manque*, freit — 7998 desemblee — 8000 Lores — 8003 Cil qui — 8008 grant *manque* — 8012 quil — 8013 quil — 8018 e clerc — 8019 Tant queen — 8022 Que, tens *manque*

Cinquante treis turs forz e beles,
Estre les petites roeles;
Sin i ot cinc par nom nomees
Après ço qu'els furent fundees;
Si oiez primes quis fonderent,
Issi come cil nos conterent
Qui saveient la verité,
Que al viel tens d'antiquité
Regna uns hom, Cham iert nomez,
Haut e puissant e renomez:
Filz Noé fu qui l'arche ot faite,
Par qui tote rien fud retraite;
E icil Cham si engendra,
Ço puet dire quil retendra,
Trente deus filz qui puis regnerent
E qui Escalone fonderent;
E icil filz si enveierent
Par les terres qu'il justiserent,
Par les citiez e par les burs,
Quere aie a feire les turs;
Si dient que les dameiseles
Fol. 59 *b*. Fonderent la tur des puceles;
E la tur des escuz fonderent
Li chevalier qui al tens erent;
La tur del sanc des forfetures
Firent e des entrepresures;
E la tur des admiralz firent
Li admirail e establirent;
E Bedoin firent la lur,
Forte, riche, de grant valor.
Celes cinc turs tels noms aveient
E li ditor tant en saveient;
E l'autre gent solonc qu'il erent
Les autres ovraines fonderent.
Quant li maçon furent venu,
A l'ovre furent retenu.
Li reis entra premerement
A efforz enterinement,
E li haut home meintenant;
Chescon en prist son avenant.
La ou les autres i faillouent,
Ou li baron rien ne feissouent,
E li reis ovrer i feseit
E comenceit e parfeseit;
E quant li baron se laschouent
D'ovrer e il n'i porveouent,
E li reis lor feseit porter
Del suen a els racomforter;
E tant i mist e despendi,
Issi come l'en entendi,
Que des treis parz de la citié
Fud le cust del suen aquité.
Par le rei fud la citié faite,
E par lui refud el deffaite Fol. 59 *c*.
Des Franceis qui se deffaillirent,
Quant il e sa prod gent saillirent
A Jaffe en mer de sa gualee:
La fud sa proesce esprovee,
Qu'en liu e en tens mosterons,
E si bien nos i proverons
Que ja solonc nostre memoire
D'on mot n'en mentira l'estoire,
. . . .
Si me doinst Dampnedeu sa gloire.

Itinerarium Ricardi, V, vII.
Richard délivre auprès du Daron un convoi de mille prisonniers chrétiens.

Oiez une estrange aventure
Qui bien deit estre en escripture,
E dreite miracle sanz dote.
Salahadins en une rote
A Babiloine en enveeit,
Que sa maisnee i comveiet,
Mil de noz cheitifs cristiens;
Frans i aveit e Suliens.
Ja esteient jusqu'al Daron;
Mais Dampnedeu qui Lazaron

8028 queles — 8030 com — 8031 le v. — 8033 uns h. cum iert — 8050 Furent, entrepresstures — 8053 E li bedoin — 8055 Icels — 8065 i *manque* — 8066 ne *manque* — 8069 que — 8070 Derrer, n'i *manque* — 8074 com — 8078 ele — 8080 E quant, prode — 8084 poruerons — 8085 Que la s. — 8086 mentoira — 8091 dreit — 8093 en *manque* — 8096 aueient

Resuscita de mort a vie
Lor fist la sucurs et aie;
Or si oiez en quel maniere.
Le rei Richarz od-sa gent fiere
Un jor, entre midi e none,
S'en esteit eissu d'Escalone
E aloit le Daron veoir
Que il prist puis par asseoir,
Ou li Sarazin recetouent
Qui de Babiloine aportouent
En Jerusalem la vitaille
En peis, sanz noise e sanz bataille,
Fol. 59 *d.* Ainçois que le Daron fust pris.
La esteient cil entrepris
Que l'en menoit morir a honte.
Que fereie vos altre conte?
Si com li reis veneit illoques
E sa hardie gent oveques,
E li Turc sa baniere virent,
Pour eurent, si s'esbairent.
Tels i ot el chastel se mistrent,
E li cheitifs dehors remistrent,
Que cil n'osouent retenir
Quant il virent le rei venir,
Einz se mistrent en une eglise;
La ert la povre gent remise:
La vint li reis, sis delivra,
E les Turs toz a mort livra,
Cels qu'il pot entrechevalchier;
Si i guaina meint cheval fier,
E i prist le jor vint Turs vifs
Estre cels qui furent ocis;
E si Deus de la sue main
Ne l'eust mené, l'endemain
Fussent li cheitif conveié
E en Babiloine enveié,
E en cheitivisons murussent,
Se li reis e sa gent ne fusent.

Quant Dampnedeus ot delivree
Sa gent qui ert a mort livree,
Dont il out mis le rei Richard
En l'eschange saint Leonard,
Qui les prisons ot deliez,
Dont Deus esteit tant graciez,
Lors manda li rois al marchis, Fol. 50 *a.*
Qui plusors feiz l'en ot requis,
Que a Eschalone venist
E que son liu en l'ost tenist,
E qu'il deservist sa partie
Del regne, qui lui fud partie
E par devant le rei de France
Par serement e par fiance.
Issi faitement lui manda;
E li marchis lui remanda
Qu'en l'ost son pié n'en portereit
Devant ço qu'a lui parlereit.
E puis parlerent il ensenble
Al casel Ymbert, ço me semble.

Itinerarium Ricardi, V, VIII.

Richard somme le marquis de Montferrat de venir à Ascalon. Celui-ci refuse.

Illoc ou noz-genz surjornouent
A Eschalone qu'il fermouent,
Ou il esteient par escholes,
Illoc surstrent unes paroles
Del rei e del duc de Burgoine,
Qui mult empeira la besoine.
Li Franceis al duc demandouent
Les soudees e l'en hastouent,
E il nes aveit dont paier;
E por ço ala a essaier
Al rei d'Engletere e saveir
S'encor lui prestast plus aveir
Qu'il n'aveit as Franceis presté
Desur lor part d'Acre en l'esté.
Mais li reis ne volt plus prest faire;
E por ceste e por autre affaire
I ot assez paroles dites
Qui ne sunt mie ici escrites,

Itinerarium Ricardi, V, IX.

Le duc de Bourgogne abandonne Richard et se retire à Acre.

8101 Ore — 8105 veoier — 8106 Quil, asseioier — 8114 E que freie — 8124 erent — 8125 toz *manque* — 8129 i *manque* — 8132 amene — 8135 E quen cheitifsons — 8138 liure — 8142 E dont — 8143 Lores — 8150 serment — 8158 refermouent — 8168 Sencore — 8171 ne li volt — 8172 iceste

Fol. 60 *b*.

Tant que le duc parti d'iloques
Par mal e des Franceis oveques,
E vindrent a Acre batant.
Illoc troverent combatant
Les Geneveis od cels de Pise;
Car li Pisan par lor franchise
Od le rei Guion se tenoient
E li Genevois s'apendoient
Vers le marchis por sa fiance,
Qu'il iert jurez le rei de France.
Eth vos a Acre grant barate,
E la vile en malveis estate,
E gent oscire e gent tuer,
E grant noise faire e huer;
E tant que li Franceis s'armerent
E le duc e cil qui la erent.
E quant cil de Pise ço virent,
Hardiement se defendirent,
E firent al duc de Burgoine
Tote honte e tote vergoine;
Car son cheval soz lui ocistrent,
E mal gré suen a pié le mistrent.
Puis cururent les portes clore,
Car n'i voleient gent enclore
Dont la citié eust damage;
Car li Genevois par message
Eurent al marchis endité
Qu'il li rendreient la citié.
Icil i vint od ses gualees
E od ses genz totes armees,
E quida la citié sorprendre.
Lors veissiez les Pisanz prendre
As mangoneaus e as perieres,
Come hardies genz e fieres.
Treis jorz issi s'entrassaierent,
Tant que li Pisan enveierent
Batant por le rei d'Engletere.
Icil iert ja venu par terre

Itinerarium Ricardi. V. x.
Querelle à Acre entre les Pisans partisans de Guí et les Génois partisans de Conrad. Henri de Bourgogne s'enfuit à Tyr.

Fol. 60 *c*.

A Cesaire, com jo enquis,
Por aler parler au marchis;
Car li messagier l'encontrerent.
Lors chevalcherent e errerent,
E vint a Acre en la nuit noire;
E quant li marchis sot la veire,
Que li reis iert d'iloc venuz,
Onques n'i pot estre tenuz,
Einz s'en ala bon eire a Sur,
Qui fud a cinc liuues d'Arsur;
E le duc de Burgoine anceis
I ert alé o ses Franceis.
E quant li reis ot ço seu
A Acre, ou il aveit geu,
Par matin monta el demain
E prist tote la chose en main,
E fud la noise departie
En pais de chescone partie,
E les Geneveis acorda
As Pisans, e se recorda
Que a grant mal peust torner,
S'il n'alast la pais atorner.
Quant cil de Gienve e cil de Pise
Furent acordé en tel guise
Come genz ou tanz jorz out guerre,
Lors manda li reis d'Engletere
Al marchis que il assemblassent
Al casel Ymbert e parlassent,
Saveir mon se il ja peussent
Faire tant qu'a un acort fussent;
E vindrent la e assemblerent,
E longement illoc parlerent
Li reis e le marchis ensemble;
Mais ne monta rien, ço me semble;
Car li marchis tot maintenant
Failli al rei de covenant,
Que par le duc des Burgoignons,
Que par ses autres compaignons,

Richard apaise la querelle.

Itinerarium Ricardi, V, xi.
Conférence de Richard et de Conrad au casal Imbert.

Fol. 60 *d*.

Ils n'arrivent pas à s'entendre.

8182 sen pendoient — 8193 a duc — 8203 Cil — 8206 Lores — 8207 mangneaus — 8209 sentraassaierent — 8212 Cil — 8216 Lores — 8217 la *manque* — 8233 Que — 8235 gieue — 8236 itel — 8237 Com, ad gu. — 8238 Lores — 8240 quil — 8241 sil — 8242 un curt — 8249 de b. — 8250 Et p., ses *manque*

Qui de la pais le desveicrent,
Tant que tote la depescierent.
E quant li reis solt cel affaire
. . . .
Si li fud jugié par dreiture
Que por ço que il n'aveit cure
De sa partie desservir
Del riaume, ne Deu servir,
Que a ses rentes se prendreient
E que il l'en deffailllereient.
E de ço vint la descordance
Del rei e des barons de France
E del marchis, qui les Franceis
Atrest e lores e anceis,
E trobla si tote la terre
Que onques le rei d'Engletere,
Al mien avis et al mien esme,
De pres de treis parz de quaresme
. . . .
Fud qu'il n'osa Acre leissier.

Fol. 61 *a*.

Itinerarium Ricardi, V. XII.

Heureux coup de main de Croisés (27 mars).

Tierc jor devant Pache flurie
S'esmut de la bachelerie
De Jaffe dreit a Mirabel;
Si fud a plusors genz mult bel
D'une grant proie qu'il troverent,
Car il trestote l'en menerent,
E trente Sarazins ocistrent,
E cinquante toz vis en pristrent,
E a Jaffe a tot s'en revindrent;
Demie la proie en retindrent,
Dont a peine sorent le conte,
E la metié en fud al conte.
La part as serjanz fud vendue,
Si come j'ai l'ovre entendue,
Plus de quatorze cenz besanz
Sarazineiz, forz e pesanz.

Nouvelle expédition au delà du Daron (28 mars).

Le samedi après sanz dote
Reissirent d'Escalone en rote
Tuit icil qui chevals aveient
Por une proie qu'il saveient,
Qui lor ot esté espiee.
Bien le firent cele fiee,
Car cil redistrent qui i furent
Que desque en Egipte cururent,
Oltre le Daron quatre liuues;
Si pristrent e chevals e iuues;
E si i pristrent bien sanz faille
Set cenz que berbiz que almaille,
E asnes vint e chameilz trente;
Si pristrent a la meie entente
Plus de noef vinz genz mescreanz,
Que homes, que femmes, que emfanz;
E s'en vindrent o lie chiere
Tot dreit a Escalone ariere.

Fol. 61 *b*.

Itinerarium Ricardi. V, XIII.

Henri et Conrad rappellent à Tyr tous les Français restés à Ascalon.

Vos oistes la descordee
Que jo aveie ore recordee
Des barons qui se descorderent:
Le duc e le marchis manderent
De Sur a Escalone a l'ost,
A trestoz les Franceis, que tost
A Sur al marchis s'en venissent,
E que tuit a lui se tenissent,
Si qu'il fud d'els toz a fiance
Sor l'omage le rei de France.
E lors fud l'ovre descoverte
E bien seue e bien aperte
E le barat e la traine
E la cruel mortel haine
Dont li faus marchis atorna,
Quant li reis franceis retorna,
Le serement qu'il s'entrefirent,
Par quei li Franceis s'en partirent
A cel point del rei d'Engletere,
Qui tendeit al preu de la terre

8251 le *manque* — 8255 fud *manque* — 8256 quil — 8261 E de cuil la — 8266 Conques — 8276 il *manque* — 8280 Demi — 8284 com — 8289 cil — 8292 icele — 8296 *le premier* e *manque* — 8297 E *et* i *manquent* — 8301 mescreant — 8302 emfant — 8304 Tot dreit *manque* — 8311 se v. — 8315 lores — 8320 Que quant — 8321 s' *manque* — 8324 Qui entendeit

Issi com vos m'orez retraire,
S'il vous pleust un poi atraire.

Itinerarium Ricardi, V, xiv.
Richard consent au départ des Français (31 mars 1192).

A un marsdi de la semaine
Penuse, que gent ont tant peine,
Revint li ost al rei ariere,
Corecciez od pensive chiere;
E le mecresdi le requistrent
Li baron de France e li distrent
Qu'il lor aparillast conduit,

Fol. 61 c.

Issi com il le lor ot dit
E com il ot en covenant;
E il otreia meintenant
E bailla de ses Peitevins
E de Mansels e de Angevins
E des barons de Normendie;
E il sis cors par compainie
Les conveia tot en plurant,
E preia les en demorant
Qu'a son cust o lui remansissent
E que ensemble se tenissent;
Mais onques ne voldrent remaindre.
E quant a rien ne pot ataindre
E il n'oirent sa proiere,
Si vint a Escalone ariere,
E manda a Acre batant
Isnelement pié en estant
A ses jostises qu'il gardassent
Que Franceis ne se herberjassent.

Itinerarium Ricardi, V, xv.
Saladin convoque son armée (avril 1192).

Ço fud le joesdi absolu
Que pechié ot issi tolu
A l'ost le barnage de France.
Eth vos l'ost en fiere dotance,
Pensive e morne e desheitiee,
E durement apeticiee
De plus de set cent chevaliers,
Preissiez d'armes, preuz e legiers,
Qui n'osoient plus demorer.
La veissiez tant gent plorer
Por la descordee qu'il eurent!
E quant li Sarazin la seurent,
Saciez que mult s'en esjoirent;
Si conterent cil qui l'oirent
Que Salahadins comanda Fol. 61 d.
Ses briefs a faire e si manda
A toz les admiralz des terres
Dont il iert sires par ses gueres
Qu'il revenissent en Sulie,
Car Franc ne conqueroient mie,
Ainz i avoit tel discordee,
Qui bien li estoit recordee,
Que par son sen e son avoir
Qu'il quidoit Sur e Acre avoir.
E cil son comandement tindrent,
Mais pereçosement i vindrent;
Neporquant tant en rasembla
Que trop furent, ço me sembla.

Itinerarium Ricardi, V, xvi.
Miracle au Saint-Sépulcre (4 avril 1192).

A grant Pasches le samedi,
Si dit cil après cui jel di,
Ert li soltans Salahadins
. . . .
En Jerusalem al sepulcre :
La aveit meint cristien mucre,
Chetif en fers e en liens,
De latins e de Suliens,
Qui tendrement illoc plorouent
Et en plorant a Deu priouent
Merci por la cristienté,
Qui iert chaete en orfenté.
Si com il alouent plorant
A dolces lermes en orant,
Eth vos le feu espiritel,
Tot autresi e tot itel
Com il solt venir en la lampe:
Si com oil d'ome monte et rampe,

8325 vos *manque* — 8326 plust — 8328 tant de p. — 8329 lost — 8332 li *manque* — 8334 le *manque* — 8341 tot *manque* — 8352 Quant li franceis — 8362 tanto — 8363 descorde — 8366 *ce vers est répété deux fois* — 8367 les c. — 8374 Quo — 8375 sen e par son — 8376 quidoit sor a acre — 8379 E neporquant — 8382 a. que — 8387 Gentils — 8388 E l. — 8394 E d. — 8395 feus espiritels — 8396 itels

Virent tuit, joefne e ancien,
E Sarazin e cristien,
Que la lampe s'iert alumee
Si com ele iert acustumee.
Eth vos li poeples esmeuz,
Quant tel miracle fud veuz.
Fol. 62 *a.* Li Sarazin s'esmerveillerent,
E si disoient e quiderent
Que ço fud par enchantement
Que el alumast si faitement.
Salahadins volt l'ovre ataindre,
Si comanda la lampe estaindre,
E ses genz eralment l'estainstrent;
Mais lor pensé a rien n'ateinstrent,
. . . .
Que la lampe ne ralumast;
E il dist qu'el refust estainte :
E Dampnedeus volt que atainte
Fust illoques la verité
En son non et en sa citié,
Si la raluma tierce foiz.
Quant Salahadins vit les foiz
Des cristiens e la creance,
Lors dist por voir e sanz dotance
A ses Turs que par tens morroit
Ou que la citié ne seroit
Pas seue quite longement;
E il ne vesqui solement
Al mien avis e al mien esme
Après fors desqu'a un quaresme.

Itinerarium Ricardi, V, XVII. Richard célèbre la fête de Pâques (5 avril 1192).

A granz Pasches, la feste chiere,
Tint li rois cort grant e pleniere
Por ses genz de l'ost conforter,
E fist ses pavillons porter
Dehors Escalone e estendre...
Fol. 62 *b.* La viande que il volt prendre.
La curt ne dura fors un jor,

Itinerarium Ricardi, V, XVIII. Achèvement d'Acre aux frais du roi.

E l'endemain sanz plus sejor
Refist li rois as murs ovrer,
E les ovraines recovrer
Que li Franceis eurent gerpies
Quant lor gent s'ent erent parties.
Il refist tot del suen refaire
Quant qu'il i avoit a parfaire.
Vos m'oistes ore conter,
A qui il plot a escoter,
Del convoi de sa baronie
De Peitou e de Normendie,
D'Anjo, del Maine, qui ainçois
Orent convoié les Franceis
Desqu'a Acre e puis s'en revindrent;
Si orez coment se contindrent

Itinerarium Ricardi, V, XX. Débauches des Français retournés à Tyr.

Li Franceis a Sur ou il furent,
Une piece qu'il i esturent,
E quels bien vint de lor affaire,
E que il i alerent faire,
Quels besoines, quels chevalchees
Et quels paines e quels haschees
Por amor Deu il i soffrirent.
Ço conterent cil qui le virent
Qu'il fesoient par nuit les tresches,
E portoient les garlandesches
De flors en lor chiés e corones;
E seoient devant les tones,
E bevoient desqu'a matines;
E puis par les foles meschines
Revenoient les huis brisant,
E foles paroles disant,
E jurant les granz sairemenz; Fol. 62 *c.*
Tels estoit lor repairemenz.
Ge ne di pas que tuit feissent
Tel vilainie ne deissent,
Car li prodome qui la furent
E qui sor lor pois i resturent,

8401 s' *manque* — 8406 E *manque* — 8414 nalumast — 8415 quele — 8421 e de la — 8822 Lores — 8423 ces, moroit — 8425 quite *manque* — 8433 *il doit manquer ici quatre vers* — 8434 quil — 8441 Et il r. — 8444 quil — 8450 c. il se c. — 8453 bien i vint — 8455 besoins — 8457 i *manque* — 8458 quil — 8466 E mult foles — 8470 Tele, ne *répété* — 8472 i *manque*

IMPRIMERIE NATIONALE.

A qui pesot de la descorde
Ou Deus ne voleit metre acorde,
Cil en erent trop corescié;
Mais li malvais esleicié
Estoient de la descordance
Des barons et del roi de France.

Itinerarium Ricardi, V, xxi.
Comparaison de la conduite des Croisés avec celle des anciens héros des chansons de geste.

Quant li vaillant reis Charlemaines,
Qui tant conquist terres et regnes,
Ala osteier en Espaine
Ou il mena la preuz compaine
Qui fu vendue al roi Marsille
Par Guenelon, dont France avile;
E quant il refu en Sesoigne,
Ou il fist meinte grant besoigne
E il desconfist Guiteclin
E mist les Senes a declin
Par la force de maint prodome;
E quant il mena l'ost par Rome,
Quant Agolant par grant emprise
Fu par mer arivé a Rise
En Calabre la riche terre;
E quand Sulie a l'autre guerre
Refu perdue e reconquisse
E Antioche fud assise;
E es granz ostz e es batailles
Sor les Turcs et sor les chenailles

Fol. 62 *d*.

Dont tant i ot mortes et mates,
La n'avoit estrifs ne barates,
Lores a cel tens ne anceis,
Qui erent Norman ou Franceis,
Qui Peitevin ne ki Breton,
Qui Mansel ne ki Burgoinon,
Ne ki Flamenc ne qui Engleis;
Illoc n'aveit point de jangleis,
Ne point ne s'entreramponouent;
Mais tote honor en reportouent,
Si erent tuit apelé Franc
E brun e bai e sor e blanc;
E par pechié quant descordouent,
E li prince les racordouent,
E erent tuit a une acorde,
Si que poi i doroit descorde,
E ausi deussent cist faire
E si guverner lor affaire
Que hom i peust essample prendre,
Non pas li uns l'autre entreprendre.

Itinerarium Ricardi, V, xx
Le prieur Herford v d'Angleterre pour rapp Richard dans royaume afin combattre usurpations son frère.

Après Pasches au dreit passage
Vint al rei Richart un message
Dont l'ost fud en grant desconfort.
Ço iert li priors de Hereford,
Une prioré d'Engletere,
Qui en Sulie l'ala quere;
Si lui aporta tels noveles
Qui n'esteient bones ne beles,
E briefs seelez e escriz
Qui a grant besoing erent escriz,
Qui diseient que ses justises
Qu'il ot en Angletere mises
Orent des chastels remuees,

Fol. 63 *a*.

E en contree genz tuees
I aveit a l'oster eu,
E ço aveit li priors veu;
E si diseit encor la letre
Que sis freres ot feit hors metre
D'Engletere son chancelier,
E qu'en chambre ne en celier
Ne en tresor, fors en eglise,
Ne li iert nule rien remise
Qu'il n'eust fait saisir e prendre,
E tant osa faire e mesprendre
Que au chancelier, qui esteit prestres
E evesque e sire e meistres,
Fist tant d'enui e vilainie
Qu'il s'en fui en Normendie.

8481 josteier — 8482 amena — 8483 vendu — 8493 Et calabre — 8495 conquisse — 8496 si fud — 8506 ni aueit — 8508 honors — 8509 Cerent tuit a tuit — 8510 E bruc — 8515 icist — 8519 passages — 8520 uns messages — 8523 priorie — 8524 Quen — 8525 itels — 8526 ne bones ne — 8532 contre — 8533 Et a. — 8535 encore — 8538 nen — 8539 Nen — 8541 Quil not — 8544 euesque e sires

Encore i aveit autre affaire,
Qu'il tant voleit al rei mesfaire,
Qui iert en son pelerinage,
Que les sermenz de son barnage
D'Engleterre voleit aveir,
. . . .
Qui veneient a l'eschekier.
« Biaus sire, e por ço vos requier, »
Dist li priors, « que vos viengiez
« En vostre terre e vos vengiez
« De cels qui tant vos ont forfeit,
« Ou il crestront plus lor forfeit :
« En la terre qu'en prent a taille
« N'enterrez jameis sanz bataille. »
Seignors, or ne vos merveilliez
Del rei qui s'esteit travilliez
Por Deu en la terre lointaine,
Ou il ot tant travail e paine,
Si fust troblé en son corage.
Fol. 63 b. Car tel novele descorage
Chescon prodome e feit esperdre,
Qui sa dignеté quide perdre.
Eth vos la novele seue;
Si ne cuit c'onques fust veue
En nul liu gent plus coresciee
Par home ne si desheitiee
Qui d'un ost s'en deust partir,
Car tuit fussent al departir
Se li reis s'en fust departiz,
Si fust trop mal li giu partiz,
A ço qu'il erent a descorde;
Si n'i eust ja meis acorde
En cels de Sur e Escalone.
Itinerarium Ricardi, V. XXIII. L'armée, à la nouvelle du départ de Richard, choisit Conrad pour roi de Jérusalem.
L'endemain entre tierce e none
Asembla li reis le barnage,
E dist oiant toz le message
Qui li ert venu d'Engleterre,
Ke en li velt tolir sa terre
E qu'en lui aveit desposé
Son chancelier par lui posé,
Qui lui guardeit e mainteneit,
E por ço aler l'en coveneit;
E dist que s'issi avenist
Que aler s'en l'en convenist,
Qu'a son cust lareit en Sulie
Treis cenz chevaliers de baillie,
Si i lareit dous mile serjanz
E preuz e leaus e vaillanz;
E dist qu'il en voleit saveir
E respons en voleit aveir
Qui od lui s'en voldroit venir,
E les en mist en convenir
Ou de l'aler ou del remaindre, Fol. 63 c.
Car il n'en voleit nul constreindre.
Li haut home qui iloc erent
De si faite chose parlerent
Come li reis les requereit.
Chescons d'els mult i enquereit
Qu'il en deveient dire e faire,
Si troverent en lor affaire,
Por ço qu'en la terre n'el regne
N'aveit nul mestre cheveitaigne,
Einz esteit en deus departie,
Dont li reis Guis de sa partie
Ne poeit en nul chef venir,
E que li marchis revenir
Ne voleit en l'ost por fiance,
Ainz se teneit od cels de France,
Si que tut aveit descordé,
E quant eurent ço recordé,
Si revindrent al rei ariere
E distrent, non pas en deriere,

8852 *il manque sans doute plus d'un vers* — 8550 del b. — 8556 E, nos — 8557 De cels *manque* — 8558 plus *manque* — 8560 entrez — 8561 ore — 8565 en *manque* — 8566 cele — 8567 prodom, e *manque* — 8568 Qui de sa d. — 8573 departir — 8578 eust eu — 8579 sur e de e. — 8583 Que — 8584 Ken — 8588 ço *manque* — 8590 s'en *manque* — 8594 *le premier* e *manque* — 8596 velt — 8603 Com — 8604 i *manque* — 8616 quant il e.

Que s'il ne feseit en la terre
Un seignor qui seust de guerre
Et a cui trestuit se tenissent
De quelque part que il venissent,
Que tuit après lui s'en ireient,
E que la tere guerpireient.
E li reis demanda aneire,
Qu'il quidot estre sor son eire,
Del quel des reis il le voloient
E del quel il le desvoloient,
Del rei Guion e del marchis;
E distrent tuit quin sunt requis
Et devant lui s'agenoillerent
E tuit requistrent e proierent,
Fol. 63 *d.*
Petit e main e greinor,
Que del marchis feist seignor;
Car ço esteit le plus sucurables
Al regne et le plus aidables.
Quant li reis vit que tut le voldrent
E que nuls genz ne le desvoldrent,
Lues blama tels qui illoc esteient
Qui mal de lui dit li aveient;

Itinerarium Ricardi, V, XXIV.
Richard consent à l'élection de Conrad.

E quant chescons por lui proia,
Lors le volt e si otreia
Que hautes genz por lui alassent
E que a grant joie l'amenassent,
E que il e li Franceis venissent
E que tot a un se tenissent.
Ceste election que jo ai dite
Ne fud pas tenue a petite,
Ainz la voldrent e fol e sage.
Lors s'atornerent li message:
Li coens Henris, cil de Champaine,
Si fud o lui en sa compaine
Mis sire Otes de Transignees :
Ço erent genz de hautes lignees;
Si i fud de Caieu Willames.
Lores mistrent es chiefs les hiaumes,
Le message alerent porter
E le marchis recomforter,
E dire lui bones noveles
Que mult semblerent a lui beles
E as Franceis qui a Sur erent.
Lors chevalcherent e errerent,
Si orroiz bien quant il i vindrent
Les choses com eles avindrent.

Conrad cherch à faire allianc avec Saladin.
Fol. 64 *a.*

Veritez fud e sanz dotance
Que quant li barnages de France
Se fu alez o le marchis,
E li reis Richarz l'ot requis
Par tantez feiz com nos veimes
E come nos le vos deimes,
Qu'il venist aider a conquerre
En l'ost od les autres la terre,
Que il n'i volt onques venir,
Dont li dut bien mesavenir.
Ore si orrez qu'il volt faire,
E com il volt a Deu mesfaire :
Contre l'enor de la corone
Et encontre l'ost d'Eschalone
Aveit tel pais asseuree
A Salehadin e juree
Que il devoit a lui venir,
E qu'il devoit de lui tenir
De Jerusalem la moitié:
Issi avoit ja esploitié
Vilainement, si i parut,
E si devoit aveir Barut
E si devoit aveir Saete,
Si com li pais se porjete,
E demie la terre ovecques
Redevoit il aveir illoques.
Ceste pais volt Salehadins;

Saphadin co seille à son frè de ne trait qu'avec Richar

Mais li admiralz Safadins
Ne la velt onques creanter,
Ainz oimes après conter

8622 E de, quil — 8627 De quels treis il — 8630 t. cunt r. — 8640 li *manque* — 8642 Lores — 8649 *le premier* e *manque* — 8650 Lores — 8653 transigees — 8655 carer — 8662 Lores — 8669 comm — 8673 Quil

Que il dist al soldan son frere :
« Sire, ne place a Deu le pere
« Que pais a la cristienté
« Por nului qui vos ait tempté
« Façoiz sanz le roi d'Engletere
« (Meillor cristien n'a en terre);
Fol. 64 b. « Ne jo nel lo ne jo nel voil. »
E par tant remist lor conseil,
E ço i fu par tot seu
E cerchié e aconseu :
Car Estienes de Tornehan
En Jerusalem al soldan
Estoit envoiez quant cil vindrent,
Dont plusors genz les noms retindrent :
Ço fud Balians d'Ibelin,
Qui iert plus faus de gobelin,
E si i fu Renauz de Saete,
Qui l'orde pais, non mie nete,
Venoient quere e porchacier,
Sis deust l'en a chiens chacier.

Itinerarium Ricardi, V, xxv.
Joie de Conrad à la nouvelle de son élection.

Li messagier dont nos deimes,
Que el message aler veimes,
Errerent tant par tels jornees
Com il avoient atornees
Que il vindrent a Sur batant.
Illoc descendirent a tant
E alerent droit al marchis,
Dirent li ço qu'il orent quis,
Cortoisement le saluerent;
E il e cil qui o lui erent
Les saluerent o granz ris;
E lors parla li coens Henris,
Si dist o bone volenté :
« Li rois e la cristienté,
« Sire marchis, l'ost d'Eschalone
« Vos ont otrié la corone
« E le riaume de Sulie.
« Venez en od vostre ost banie,
« Si la conquerez fierement. »
Si dit l'estoire finement
Qu'il ot tel joie en son corage Fol. 64 c.
Qu'il dist, oiant tot le barnage,
Ses deus mains vers le ciel dresciees,
Dont puis fist mult genz coreciees :
« Biaus sire Deus qui me feis,
. . . .
« Tu, qui es voirs rois e benignes,
« Com sez, sire, que jo suis dignes
« De ton regne bien governer,
« Que jo m'en voie coroner,
« Sire, e si tel ne me sentez
« Que vos ja ne le consentez. »
La novele fud entendue
Par la citié e espandue
Que li marchis rois en seroit,
E tote l'ostz le requeroit.
Eth vos la joie merveillose
E la gent liee e anguisosse
De harnescher e aprester,
De tost acroire e d'emprompter
Or e argent a sa despense,
Si come chescons de soi pense.
La veissiez armes ataindre,
Hiaumes, chapeals de novel taindre;
La veissiez maint escuier
Meinte bele espee essuer;
La veissiez haubercs roller,
Chevaler e serjant moller
A ferir sor la gent haie;
La avoit gent de grant aie,
Si Deus volsist ovecques estre,
Qui mielz que nos savoit lor estre;
La veissiez mult gent en joie.
Si est bien droiz qu'en sache e oie, Fol. 64 d.
E par droit le puet l'en oir,
Que nus ne joie sorjoir

8698 nuliu — 8701 ne jo *manque* — 8705 thornan — 8709 belians — 8725 Le, granz *manque* — 8729 m. tot deschalone — 8730 ont *manque* — 8741 Tu *manque* — 8743 bien *manque* — 8754 de promter — 8760 espie — 8766 Que — 8769 droit le droit puet — 8770 de j.

Ne devroit ne doel sordoloir.
Tuit estoient en bon voloir
E en talent de cest affaire,
E erent alé enpront faire
Li cuens Henris od le barnage
Qui ot aporté le message
A Acre, ou il ja s'atornoient
D'aler en l'ost e s'aprestoient;
Si fud la fine vertez pure
Qu'a Sur avint par aventure
Que li marchis aveit mangié,
E s'en venoit a son congié
De chiés l'evesque de Biauveiz
Od grant solaz e od granz heiz,
Et estoit ja devant le change:
Or si orrez com joie change
Et est tost tornee en tristesce.
Si com il veneit od leesce,
Et dui vallet od deus cotiaus,
Defublié erent sanz mantiaus,
S'en vindrent dreit vers lui corant,
Sil ferirent en acorant
Par mi le cors tant qu'il chai;
E cil qui l'avoient trahi,
Qui erent ome al Harsasis,
Li uns fu maintenant ocis,
Li autres se mist en un mostier;
Mais onques ne li ot mestier,
Qu'il ne fust pris e trainez
Fol. 65 a. Tant que li cors en fu finez,
Fors tant qu'ançois li demanderent
Que il morust cil qui la erent
Por quoi il aveient ço fait,
E que il lor avoit forfait,
E qui les avoit envoiez,
E tant qu'il dist, li desliez,
Puis le sot l'en de verité,
Que por ço avoient abité
Longement entor le marchis,
Quin orent esté contrequis
D'oscire le, desqu'a tel terme
Ou il ot ploré mainte lerme,
E qu'envoieiz les en avoit
Li vils de Mouse quil haioit,
Qui toz cels qu'il het de haine
Fait ocire par tel traine
Come vos orrez ja conter,
S'il vos plaist ja a escoter.
Li vilz de Mouse a tel custume,
E d'oir en oir s'i acustume,
Qu'il fait norir en sa maison
Mult enfanz, tant qu'il ont raison
E doctrine e enseignement,
E aprenent contenement,
E hantent od hautes genz sages,
Tant qu'il sevent toz les langages
Des terres de par tot le siecle,
E lor creance est si teniecle
E si cruel e si oscure
Que en lor aprent od grant cure.
Quant li vielz de Mouse les mande
De devant lui e lor comande
En gueredon de penitance Fol. 65 b.
De lor pechiez e d'aliance,
Qu'il aillent ocire un halt home;
Si est de lor ovre la some
Que illoques lor baille cutels
Granz e furbis e clers e bels;
E cil s'en tornent e aguaitent
Le haut home, e s'i . . . . . .
E devienent de sa maisniee,
E ont lange trop enreisniee.
Tant qu'il li ont tolu la vie:
Lors quident aver deservie

Itinerarium Ricardi. V, xxvi.
Conrad est assassiné par deux envoyés du Vieux de la Montagne (28 avril 1192).

8784 grant h. — 8785 leschange — 8786 Ore, come — 8787 tot torne — 8795 ome *manque* — 8805 quis auoit — 8812 et *manque* — 8818 len les a. — 8814 quis — 8815 haoit de — 8817 Com — 8820 E douz en oir — 8824 aperneient — 8825 hanten — 8826 les langes — 8830 Quen lor raptent — 8831 mause le m. — 8832 Deuant — 8840 Li haut h. e si aguaitent — 8843 tolue — 8844 Lores

La grant haute joie celestre,
Qui ne puet avenir ne estre;
E autretel, seignur, meismes
Furent cil dui que nos deimes,
Qui le marchis issi ocistrent.
Ses genz entre lor braz le pristrent
Tot soavet, e sil drescierent
De la place ou il le blescierent,
Si l'em porterent a l'ostel.
Las veisiez un doel itel
Que tot le poeple i acurut;
Un poi vesqui e puis morut,
Mais il ot einz confession,
E dist einz en saucession
A la marchise sa moiller,
A qui il vit les oilz moillier,
Que a guarder Sur mult entendist,
E que la citié ne rendist
Fors al cors le rei d'Engletere
Ou al dreit seignor de la terre.
Eth le vos mort, si l'entererent,

Fol. 65 *c*.

E clerc e lai lor doel menerent.
A l'Ospital fud enterrez;
Illoc fud li grand doel merrez :
Onques meis n'ot greignor eu;
Mais issi l'ot Deus porveu.
Eth vos la novele espandue,
Eth vos la grant joie esperdue,
Qui lor ot si poi de duree,
De la terre qui iert juree
Celui qu'issi tost l'ot leissiee.
Eth vos terre desconseillee,
E si plaine de doel e de ire
Que nus hom ne savreit redire.

Itinerarium Ricardi, V, xxvii.

Les Français accusent Richard d'être l'auteur de la mort de Conrad.

Oiez come diables ovre
E come sa ovre se descovre
En mal e com el multeplie
Illoc e com il la desplie,
E com il la multeplia
Al long, quant il la desploia,
D'une parole qui fud dite
Par enviose gent maudite,
Qui le preu rei Richart haoient
E ses fez a nient traoient,
Qu'en deussent estre chacié;
E cil distrent que porchacié
Aveit le rei Richarz e quis
Par luiers la mort al marchis,
E manderent al rei de France
Que il pot aveir grant dotance
E se guardast des Harsasis,
Car li marchis en iert ocis,
E qu'en France la dulce terre
En aveit li reis de Engletere
Quatre enveiez por lui oscire.
Deus! si laide chose est a dire,

Fol. 65 *d*.

E si vilment cil espleiterent
Qui itel message envoierent !
Tant furent puis genz travaillees
E trublees e coreciees !
Car par icele mesprison
Fud puis li reis mis en prison
Par traison e par l'envie
Des biens que il fist en Sulie.

Itinerarium Ricardi, V, xxviii.

Le comte Henri de Champagne est choisi pour roi de Tyr.

Quant li marchis fud enterez
Et il orent lor doelz merrez
E feit li ço que il deveient,
E li baron de France esteient
En lor tentes hors de la vile,
Que haut, que bas, plus que dis mile;
E li haut ensemble parlerent
E a la marchise manderent
Qu'ele lor rendist la citié
Trestut en peis e en quitié

8848 dui *manque*, veimes — 8849 Que — 8861 Sur *manque* — 8866 en demenerent — 8871 la *manque* — 8873 Que — 8877 plain — 8879 com — 8880 com, se *manque* — 8881 ele — 8887 rei *manque* — 8893 e demanderent — 8894 Quil — 8895 de ses h. — 8896 Car li coras en — 8900 E Deus — 8901 E cil vilement e. — 8903 fud — 8908 quil — 8910 doel — 8911 quil

En guarde a l'oes le rei de France;
Et el respondi sanz dotance
Que quant li reis la revendreit
Que mult volenters li rendreit,
Si ainz n'i ad autre seignor;
Et il en eurent desdeignor.
Endementers qu'il estrivoient
Si faitement e s'abrivoient
D'aveir Sur, si come jo dis,
Eth vos que li bons cuens Henris
Vint en la vile e descendi,
Si dit cil après cui jel di:
E si tost com la gent le virent
Onques plus terme n'atendirent,
Einz l'orent a rei esleu,
Fol. 66 *a*. Si come Deus l'ot porveu;
Et vindrent a lui e le pristrent,
E li proierent e lui distrent
Qu'il receust la seignorie
E le riaume de Sulie,
E qu'il esposast la marchise,
Qui iert eir e vedve remise.
E il respondi eraument,
E si qu'il n'i mist pas granment,
Que quant Deus l'aveit apelé
E il l'aveient ancelé
A l'oir de governer la terre,
Que l'asens le rei d'Engleterre,
De son oncle, en voleit aveir;
E a tant enveia saveir
Sa volonté e son corage
De l'eslection del barnage.

Itinerarium Ricardi, V, xxix. Exploits de Richard contre les Turcs.

Ce fud en mai, quant renovele
Flur e foille, que la novele
Fud desqu'al rei Richart venue
Que si iert la chose avenue
Del marchis come nos contames.
Et li reis iert as plains de Rames,
Ou il poigneit par la beruie
En une chace d'une fuie
De Sarazins qui lui fuieient,
Com a celui qu'il tant cremeient
Que puis que Deus forma la terre
Nen fist uns hom as Turs tel guerre
Ne par un seul tant n'en murut;
Meintes feiees i curut
E aportoit a l'ost les testes
Des Sarazins come de bestes,
Ou dis ou duze ou vint ou trente,
Dont paenie esteit dolente; Fol. 66 *b*.
E de toz vifs en reperneit
Li preuz Richarz quant l'enperneit:
Onc n'en murut tant por nul home
A cele foiz, ço en est la some.

Itinerarium [...]*cardi*, V, xxx. Richard [...] prend l'élec[...] de Henri, l[...] prouve, mais [...]suade ce p[...] d'épouser la [...]quise.

Eth vos les messages ferant,
Qui alouent le rei querant;
A lui vindrent, sil saluerent
De part le conte, e lui conterent
Cele aventure del marchis,
Dont li poeples l'aveit requis
Que il fust sires de la terre
. . . .
Car li petit e li greignor
L'orent esleu a seignor,
E li voleient faire prendre
La marchise; mes entreprendre
Ne voleit a sa volenté,
Mais c'ert por la cristienté.
Li reis fud longement pensis
De la novele del marchis,
Qui par si grant mesaventure
Esteit ocis od tel laidure,
E de ço ot joie merveilluse
Qu'il solt la gent si anguisose

8920 ele — 8926 abruioient — 8927 com — 8928 que li *répété*, bons *manque* — 8930 apres quo je — 8932 Conques — 8934 com — 8947 en vet — 8948 E quant il e. — 8951 quant tens r. — 8952 foil qui la — 8953 Richart *manque* — 8955 com — 8957 bruiee — 8958 fuiee — 8964 M. feies, acurut — 8966 com des — 8970 quant il lenperneit — 8979 Quil — 8986 par — 8988 al m. — 8989 Que

De son neveu tel honor faire;
Si respondi a tel affaire :
« Seignor serjant, mult le desir
« Que il seit reis, al Deu plaisir,
« Quant la terre sera comquisse;
« Mais n'espust il pas la marchise,
« Celi que li marchis toli
« Son dreit seignor, e jut o li
« Contre Deu e contre raison,
« E la tint par tel desraison
Fol. 66 c.
« Que, s'il me creit, a son eage
« Ne la prendra en mariage;
« Mais receive la seignorie
« . . . .
« E jo li doins Acre en demaine
« E les rentes de la chaaine,
« E Sur e Jaffe e la justise
« De tote la terre comquise;
« Car jo voil bien qu'il ço retiene;
« E dites lui que en l'ost viegne,
« Sin ameint o lui les Franceis
« Si tost com il pora ainçois:
« Car jo voldrai le Daron prendre,
« Si li Turc m'i osent atendre. »

Itinerarium Ricardi, V, xxxv.
Noces de Henri et de la marquise de Montferrat.

Cil retindrent ço qu'il oirent
Del rei, e puis si s'en partirent
A son congé sanz plus d'aconte,
E revindrent a Sur al conte,
Si li distrent e li conterent
Ço que del rei li aporterent.
Que vos en fereie autre conte?
Grant joie fud a Sur del conte,
Quant cil furent venu ariere.
La veissiez grant presse e fiere
De halz homes qui illoc erent,
Qui trestuit lui amonesterent
De la marchise a moiller prendre;
Mais ne l'osoit pur els emprendre
Sor le peis le rei de Engletere;
Mais ele esteit heir de la terre,
E li quens l'aveit coveitee.
Eth la chose tant esploitee
Que ele sis cors la marchise,
Qui tote en esteit contrequise,
Porta les clefs de la citié
Al conte, ço fud verité;
Fol. 66 d.
E li Franceis traient aneire,
Si enveient por le proveire,
Si li font esposer la dame;
E si feisse jo, par m'ame,
Car ele esteit trop bele e gente,
E si que a la meie entente
Que li cuens fud mult tost en voie
D'esposer la, si Deus me voie.
Eth vos les noces e la joie,
Si ne cuit que ja meis tel oie
Ne ne veie en tote ma vie;
Eth vos besoine sanz envie
E sanz contenz e sanz barat;
Eth vos la terre en bon estat
Del conte e en bone esperance,
Qui esteit niés le rei de France
E niés le preu rei de Engletere.
Li coens envoia par la terre,
A Acre e a Jaffe e aillors,
Saisir les chastels e les turs
E faire les a lui respondre,
E fist crier l'ost e somondre,
E furent somons li baron
A aler prendre le Daron.

Itinerarium Ricardi, V, xxxvi.
Magnifique réception d'Henri de Champagne à Saint-Jean-d'Acre.

Quant li coens ot ses noces faites
E totes ses genz a lui traites,
Lors velt al los de son barnage
E des Franceis de son lignage

8996 Quil — 8999 Celui qui le — 9000 Haeit s. s. e j. od lui — 9006 *ce vers en blanc dans le ms.* — 9008 chaine — 9011 ço *manque* — 9012 quen — 9016 i *manque* — 9018 si *manque* — 9022 li *manque* — 9023 en *manque* — 9034 Eth vos l. — 9035 Quele — 9036 en *manque* — 9053 e de b. — 9057 *le premier* e *manque* — 9064 totes *manque* — 9065 Lores

Sa gent tote a Acre amener,
Ahernescher e atorner,
E achater orge e anone
Por chevalcher vers Eschaloine.
Lors lessa a Sur bones guardes,
Qui guaiterent par les anguardes
Fol. 67 *a*. Et la citié e la contree,
Que male gent n'i fust entree.
Li quens mena o lui sa femme,
Qui iert blanche com une gemme.
Eth vos l'ost de Sur esmeue,
Eth vos la novele seue
A Acre que li cuens veneit;
Eth vos que chescons se teneit
Del conte a si tres bien paié
Que a grant paine erent apaié
Ne nuit ne jor de joie faire.
La veissiez si riche affaire,
Les processions assemblees
Et les rues encortinees,
Les encensiers par les fenestres
Tot pleins d'encens e par les estres!
E tote la gent de la vile,
Plus ou pres de seisante mile,
Tot armé d'Acre s'en issirent
Encontre lui tant qu'il le virent:
Ço fud signe qu'a lui veneient
E que a dreit seignor le teneient.
Li clerc al moster le menerent,
Les reliques lui aporterent,
La seinte croiz baissier li firent,
E il e molt genz i offrirent.
Desqu'al paleis le convoierent,
Si faitement le herbergerent;
La tint li coens si riche ostel:
Toz jorz eusse jo autretel!

Itinerarium Ricardi, V, XXXVII.
Quant li cuens fu saissi de Sur,
E d'Acre e de Jaffe et d'Arsur,
Lors fud li reis Guis sanz realme,
Qui tanz cops eut sor le hiaume,
E qui tant l'aveit comparé,
Et ore se veit esguaré, Fol. 67 *b*.
Cil qui soffri tantes enjures
E tantes granz mesaventures,
E non pas por ses solz pechiez,
Car nus reis n'iert mielz entechiez,
Fors d'une teche qu'il aveit,
Cele que nul mal ne saveit,
Cele que l'em claime simplesce;
C'ert li reis qui par sa proesce
Aveit la citié d'Acre assise
Quant li Sarazin l'orent prise.

Richard d[...] la royauté [...] l'île de Chy[pre] Gui de Lusi[gnan]

Si avint einz icel contemple
Aveient li seignor del Temple
La terre de Cypre achatee
Al rei qui l'aveit comquestee;
Mais li marchez fud puis desfeit,
Si que li reis Guis en fud feit
Après empereres e sires,
Si li fud alques grant remires.

Itinerariu[m Ri]cardi, V, XX[...]
Richard [...] d'Angleterr[e] messages co[ntra]dictoires.

El contemple que li marchis
Fud a Sur des cotels ocis,
En icel point e puis e primes
E par plusors feiz le veimes
Qu'al rei d'Engletere veneient
Messager qui mal lui feseient,
Car li un le desconfortouent
E li autre le asseurouent;
Li uns diseit qu'il s'en venist,
Li autre dist qu'il se tenist
E demorast al Deu servise:
Issi parlouent par devise;
Li uns li diseit que sa terre
Esteit en bone pais sanz guerre;
Li autre li diseit sanz dote
Qu'en li aveit troblee tote,

9069 aueine — 9071 Lores — 9092 le *manque* — 9104 E *manque* — 9105 Lores, saz r. — 9106 eu — 9109 soffri *manquie* — 9117 prise — 9126 li *manque* — 9127 Li c. — 9135 un disouent — 9141 li *manque*

Fol. 67 *c.*

Si que li un ço li diseient
Que li autre lui desdiseient;
Si ne fait pas a merveillier
S'il ne se saveit conseillier,
Ne s'il esteit en grant doutance
Por le retorn le rei de France;
Car l'en dit qu'il ad mal matin
Senz faille qui ad mal veisin.

Itinerarium Ricardi, V, xxxix.
Prise du Daron par le roi Richard (17-22 mai 1192).

Endementers que li Franceis,
Dont jo aveie parlé ançois,
Erent a Acre e s'aprestouent
D'osteier e se herneschouent,
Li coens Henris e li baron,
Por estre al siege del Daron,
E li reis eissi de Eschalone,
El non Deu qui toz les biens done,
Qu'il ne voleit pas tant targier,
Einz fist ses perieres chargier
E mener al Daron par mer,
E fist ses bones genz armer,
E prist serjanz a ses soudees,
Qui richement erent donees,
E fist par toz les chastels metre
D'iloc entor e entremetre
De guarder les e de guaitier,
E de par nuit eschelgaitier,
Que les carvanes n'i passasent,
Ne que li Turc i recetassent
Al Daron, si com il soleient,
Par quei meint mal feit nus aveient.
Eth vos que li rois fu montez,
Richarz, ou tant avoit buntez.
Od sul les genz de son demaine
Vint al Daron un diemaine.
Eth le vos devant le Daron :
La se tindrent tuit li baron,

Fol. 67 *d.*

Mais si petit de gent aveient
Que li reis ne il ne saveient
De la quel part il l'aseissent;
Car se tut entor s'espandissent
E li Turc feissent saillie
Ou que lor ost fust assaillie,
Il ne peussent pas soffire,
Ainz les convenist desconfire;
E por ço a une part se trestrent
. . . .
E herdeierent e hoberent
Tant qu'el chastel trestuit entrerent
E atornerent lor defenses
E mistrent i cures e penses
E seelerent bien lor porte,
Que il teneient a mult forte.
Quant la porte as Turs fu fermee
E lor genz dedenz enseree
E hors des veissels descendues,
Eth vos les perieres venues
E par menbres mises a tere,
E li vaillanz reis d'Engletere
Porterent as cols, ço veimes,
Si compainon e il meismes,
Les fusz e les trefs des perieres,
Tut a pié a suillentes chieres
Par le sablon pres d'une liuue,
Chargié come cheval ou yuue.
Eth vos les perieres dresciees
E as conestables livrees:
Li rois en ot une en baillie
Don la grant tur fud assaillie;
Li Normant, la gent de valur,
I orent tut par els la lur;
E li Peitevin, ço me semble
I orent une tuit ensemble.

9143 ço *manque* — 9144 Co que — 9147 grant *manque* — 9148 retorner — 9158 les *manque* — 9165 par tot les chastels par tot — 9168 de *manque* — 9170 i *manque* — 9172 mal *manque* — 9176 dimaine — 9178 tuit *manque* — 9179 de *manque* — 9180 nil — 9184 feist — 9187 *plusieurs vers sont passés* — 9189 E *manque* — 9190 trestuit *manque* — 9192 i *manque* — 9194 Quil — 9200 li v. richarz — 9203 de p. — 9206 com — 9214 tote

Fol. 68 *a*. Totes treis al chastel jeterent,
E li Turc s'en espoenterent,
U molt deust avoir defense
De fort chastel e de despense;
Mais li reis le fist asaillir
E nuit e jor sanz defaillir,
E les feseit tant travillier
Qu'il s'en poeient merveillier.
Dis e set que turs que tureles
Aveit el Daron forz e beles;
Une grant tur i ot plus mestre
Des autres e de plus fort estre;
Entur iert parfont li fossiez,
Si iert de l'une part pavez
E de l'autre iert roche naive;
Mais pour fist lor gent baive,
Qui ne s'en poeient fuir;
E li reis Richarz fist fuir
Par desor terre sotilment
Tant qu'il furent al paviment
E que a force le rompirent,
E donc après le mur foirent
E la terre ariere els jeterent.
Les perieres as Turs jeterent,
Un mangonel lor depescierent
Que en la maistre tur drescierent,
Dont molt furent il esmaié.
Eth vos chastel bien essaié
En plusors manieres a prendre.
La veissiez les Turs defendre
E as kerneals e as archieres,
E feroient noz genz as chieres,
Car lor pilez espès pluvoent;
Mais si tost com il se movoent,
E nostre arbalestier guaitouent
A descovert, e il jetouent
Sor les targes quant il traiouent,
Fol. 68 *b* Sin nafroient tant e feroient
Que a dote s'osoient movoir,
Et erent a meschief por voir.
Eth vos lor la porte fendue
Et arse od feu e abatue
A la grant periere le rei;
La veissiez gent od desrei
Vigurusement assaillie
E esmaiee e mal baillie;
Car nuit e jor les travaillouent
Tant que trestut s'en esmaiouent.
Li reis Richarz e si baron
Seoient entur le Daron;
Treis jorz pres a pres asaillirent
Nuit e jor, qu'il n'en deffaillirent,
E al quart jor, un vendresdi,
Virent li Turc dont jo vos di
Qu'il ne la poroient durer
Ne les granz assalz endurer.
Dont il esteient esmaié,
E que maint nafré e plaié
En ot par le chastel gisant,
E que l'en les aloit tensant
Par desuz terre e par desus,
E que li reis iert el desus
De prendre les a poi de tente.
Lors ne firent plus longe atente,
Fors que de tensier els parlerent
E par treis Sarazins manderent
Al rei Richart qu'il se rendreient
Par tel covent qu'il s'en ireient,
Saus lor cors e sauves lor vies
E lor femmes e lor maisnies;
E li reis dist qu'il se teusent,
Defendisent sei s'il peussent.
Eth les vos al chastel ariere;
Eth vos que la maistre periere Fol. 68
Fiert e hurte a une torele,
Qui mult empoira lor querele.

9216 esponterent — 9236 a. si f. — 9240 Quen — 9241 il *manque* — 9249 arblastier — 9250 traiouent — 9251 jetouent — 9268 Vindrent — 9278 Lores — 9283 e saus lor vies

Si que la maistre tor chai :
Deu le velt, e si eschai,
Et ele iert desoz cerfoie,
E lor gent iert tote foie.
D'iloes entor noz genz saillirent,
Si s'armerent, sis assaillirent;
Et il se mistrent, ço me semble,
En la maistre tur tuit ensemble;
Mais de grant mal se porpenserent,
Qui lor chevals esjareterent
Que li cristiens nes eussent
Ne que chevalchier les peussent.
La gent Deu el chastel monterent,
E cil qui primes i entrerent,
Seguins Barrez fud li premiers,
E Espiarz, uns escuiers,
Ne se tint pas de Seguin loinz;
Li tierc fud Pieres li Gascoinz,
E d'autres en i pot aveir,
Dont jo ne poi les nons savoir.
Puis i entrerent les banieres,
Sin i ot de plusors manieres :
Estiene de Longchamp premiere
I entra, si n'iert pas entiere,
Anceis esteit mult depeciee;
Après icele i fud dresciee
La le conte de Leicestre;
E deseure le mur a destre
Fud l'Andriu de Chavigni mise,
E ovec cele i fud assise
Après la mon seignor Reimont
Le filz le Prince el mur a mont;
Fol. 68 d. E cil de Gienve e cil de Pise
En i orent de mainte guise;
Nos banieres es murs dresçouent
E les lor contre val jetouent.
Lors veissiez Turs detrenchier
E des aleoirs trebuchier
E entreprendre e atraper,
Ocire et ferir e fraper
Tant qu'el chastel, ço est veir provez,
En ot seisante mort trovez,
Cels qui a la grant tur faillirent,
Qui a tens ne s'i recoillirent.
Li Sarazin en la grant tur
Erent, si guaitoient entur,
E virent lor chastel tut pris
E lor Turs morz e entrepris,
Et virent les targes drescier
Contre la tur e adrescier
Por trenchier le mur par desuz,
Si erent el desus . . . .
E que l'amirail qui sucorre
Les deveit les laisseit encure,
Qui Caisac esteit nomez,
Uns Sarazins mult renomez;
Et quant il virent tot a cors,
Que il n'avreient nul sucurs,
Si se rendirent tut a tant
Al rei Richart le combatant,
Sanz contredit chaitifs esclaves,
Pris e conquis e maz e aves;
E bien quarante cristiens
Qui ierent tenu en liens
I orent les vies sauvees
E guaranties e tensees.
E li reis fist les Turs guaitier
En la tur e eschelgaitier Fol. 69 a.
Tote la nuit del vendresdi,
E al matin, le samedi,
La vigille de Pentecoste,
La haute feste qui tant coste,
Les fist tosz del chastel descendre,
E tut errant sanz plus atendre
Les adossa a tel ados
Que les mains deriere le dos

9291 torele — 9301 E qu li cristiens cussent — 9307 seguins — 9315 Et anceis — 9316 E apres — 9318 E de aseur m. — 9320 auec tele i fud cele a — 9327 Lores — 9328 *Ce vers est dans le ms. après le vers* 9346 — 9330 e frainer — 9336 Aloient e g. — 9341 mur *manque* — 9342 *lacune et altération* — 9348 Quil

Lor fist lier estreitement,
Si qu'il braeient durement.
Et issi fud li Darons pris
Que a cels torna a grant pris
Cui mult pesast s'il nel preissent
Ainceis que li Franceis venissent,
E mult en fussent il mari.

Itinerarium Ricardi, V, XL.
Richard donne le Daron à Henri et s'en va à Furbie.

Eths vos od le conte Henri
Les Franceis qui esperonoent,
Qui a tens venir i quidouent,
Mais trop a tart venu i erent;
E li reis e sa gent alerent
Encontre son neveu le conte.
Que vos en fereie long conte,
Fors que grant joie s'entrefirent?
Et li reis, si que mult le virent,
Le Daron al conte dona
E de son conquest l'estrena.
E fumes illoc a sujor
De la Pentecoste le jor,
E le lunsdi nos en alames
Vers Eschalone e trespassames
Par mi Gazres dreit a Furbie,
Ou li reis e sa compaignie
Icele nuit se herbergerent;

Fol. 69 *b*.

E l'autre gent tant chevalcherent
Qu'a Eschalone s'en revindrent,
Ou li Franceis grant feste tindrent.

Itinerarium Ricardi, V, XLI.
Richard marche contre Caisac, qui se trouve au Figuier.

Un poi après vint a Furbie
Al rei d'Engletere une espie,
Que veneit de vers le Fier
Por les Sarazins espier,
E dist qu'al Fier en aveit
Mil ou plus, si qu'il le savoit,
Qui od Caisac sujornerent,
Et que le chastel atornerent
Contre cristiens a defendre;
Et li preuz reis sanz plus atendre
Monta e tote l'ost ensemble,
E jurent la nuit, ço me semble,
A la canoie as Estornels.
L'endemain fud li matin bials,
Si murent al soleil levant,
E errerent jusque devant
Le Fier, que li Turc deveient
Tenir contr'els, mais no feseient,
Fors deus Turs que il i troverent
Que il ovec els en menerent;
Ainz orent les portes fendues
Od feu grezeis e abatues,
E orent le chastel laissié,
E s'en fuioient esleissié,
Quant il sorent que l'ost venoit,
Car del Daron lor suveneit,
Dont noveles eurent eues

Caisac aba donne le Figuie

Qu'il iert pris e lor genz perdues;
E por ço le chastel leisserent.
E nostre gent tant chevalcherent
Qu'il virent le chastel seuz guardes :
Lors monterent par les anguardes
Pur surveir se il trovassent
Nul Turc a qui il se mellassent;
E quant il plus n'en i troverent
A giste ariere retornerent,
E revindrent a la canoie
Des Estornels tote lor voie.

Itinerarium R cardi, V, XLII.
Richard ap prend les mesé pertides de so frère Jean.

A la canoie iert l'ost tendue,
Si come j'ai l'ovre entendue,
Quant del Fier se fud retraite;
Si dit cil qui l'estorie traite
Qu'al rei vint la uns messagiers

Fol. 69 *c*.

Qui de sa terre iert estagiers,
Uns clers, c'ert Johans d'Alençon :
Cil dist al rei que la tençon

9371 Que — 9375 espernoent — 9374 i *manque* — 9380 freie je l. — 9382 si *manque* — 9389 gazeres — 9394 grant *manque* — 9409 sil quil — 9407 estonels — 9413 quil — 9414 Qui ouc els — 9419 il *manque* — 9424 tant *manque* — 9426 Lores — 9427 sil — 9433 lor ost — 9434 com — 9437 rei en vint — 9438 ostagiers

E la grant brubuille e la guerre
Ert surse par tote Engletere
De ses barons e de son frere
Ki por la reine sa mere
Ne voleit fors son voleir faire,
E que tant iert alé l'affaire
E tant aveit male semblance
Des messagiers le rei de France
Que en Engletere enveeit
A son frere qu'il desvoieit
E voloit a lui alier,
Qu'il osoit testimonier
Ke se il tost ne s'en veneit
Que la terre que il teneit
En sereit bien tost retaillee
A cels cui il l'aveit baillee;
Et el si fud en son repaire :
Encor n'est mal ki n'i repaire,
Com il parut en Normendie,
Quin fud povre, guaste e mendie.
Quant li reis oï les noveles
Qui n'esteient bones ne beles,
Fol. 69 *d*. Lores fud pensis, maz e murnes,
E dist a sei : « S'or ne retornes,
« Veirement as terre perdue. »
Es vos sa pansee esperdue,
Tant qu'il dist estroseement
Que il s'en ireit veirement;
E quant les bones genz l'oirent,
Sachiez que point ne s'esjoirent.
Li uns les noveles savoient
Par l'ost, li autre non fesoient;
Li uns diseit : « Il s'en ira, »
E l'autre diseit : « Nu fera. »
Si ennemi mult le voloient,
Mais si ami le desvoloient,
Car s'onor fust mult abaissiee
S'il eust la terre laissee
En autre point qu'il ne deust
E que plus bien feit n'i eust.
Eth vos que illoc ou il erent
Que tuit li baron s'asemblerent, *Itinerarium Ricardi*, V, XLIII. L'armée décide de marcher sur Jérusalem.
Franceis, Norman e Peitevin,
Engleis, Mansel e Angevin :
Conseil pristrent que il fereient,
Tant qu'il distrent que il ireient,
Que que li reis Richarz feist,
N'ou qu'il alast, ne qu'il deist,
En Jerusalem tut ensemble.
Eth vos que ne sai qui s'en emble,
E vent as genz de l'ost e conte
Que li haut home e que li conte
Al parlement tuit dit aveient
Que Jersalem asejereient.
Eth vos en l'ost joie venue
Et en grant gent et en menue
Tel esperance e tel leesce,
Tel luminaire e tel noblesce
Qu'en l'ost n'aveit nul cristien, Fol. 70 *a*.
Haut ne bas, joefne n'ancien,
Que n'esjoist od grant desrei,
Fors sulement le cors le rei,
Qui point ne s'iert esleeciez,
Ainz se chocha tut coreciez
Des noveles qu'il ot oies;
Mais de l'ost les genz esjoies
Esteient si que tant dancierent
Que après mie nuit se cochierent.
Ço fud en join quand soleil lieve, *Itinerarium Ricardi*, V, LIV.
Qui la rosee guaste e grieve,

9441 brubuil — 9442 Esteit surse — 9447 tant vet s. — 9449 Qui en — 9453 neu v. — 9454 quil — 9455 bien *manque* — 9456 cels quil a. — 9457 ele — 9458 Encor nest si mal — 9459 Car — 9462 nesteint ne bones — 9464 sore r. — 9468 Quil — 9471 les *manque* — 9470 que *manque* — 9472 non sauoient — 9473 disent — 9474 E il autre — 9477 mult *manque* — 9481 illoques — 9485 Lores pristrent quil freient — 9486 dist quil — 9490 sai que — 9492 que *manque* — 9493 tuit *manque* — 9494 iersalem — 9495 tel joie — 9500 ne j. — 9503 esoissiez — 9510 Que la rose

Marche des Croisés de la Canoie à Ibelin des Hospitaliers (juin 1192).

Que tote chose s'esbanoie,
Lors s'esmut l'ost de la canoie
Par mi les plains tut contre val
Vers Ybelin de l'Ospital,
Joste Ebron, emprès la valee,
Illoc ou seinte Anne fud nee,
La mere a la seinte pucele
Qui est mere Deu e ancele.
La vi l'ost tote esleicee
De l'ovre qui iert fiancee,
Que vers Jerusalem ireient
E la citié asiegereient;
Mais anceis mult la desirerent
Tels genz qui unques n'i entrerent,
E li povre e li riche oveques.
Oiez que lor avint illoques,
Une estrange comfession
E fiere persecucion :
En l'ost vindrent unes muschetes
Que si esteient petitettes
E si sutils com estenceles,
Que nus apelons scinceneles.
De celes par mi la contree
Par fud l'ost la si encontree,
Fol. 70 b. Issi m'ait seint Celerins,
Qu'il mordeient les pelerins,
Mains, col e gorge e front e face,
Qu'il n'i aveit plein poing d'espace
Ou il n'eust par tut bocettes
De la morsure des muchettes,
Que chescons, vielz ou damoisels,
Sembloit a estre tut mesels;
E lor covint fere visieres
E covrir lor cols e lor chieres.
Ceste paine illoc endurerent,
Mais tozjorz se recomforterent
Par l'emprise e par l'esperance
Dont il esteient en fiance.

Richard médite de retourner en Europe.

Mais li reis iert pensis e tristes
Des noveles que vos oistes,
Que tozjorz pensot en sa tente
E en penser metteit s'entente.

Itinerarium Ricardi, V, XLV.

Le chapelain Guillaume de Poitiers reproche à Richard son projet de quitter la Terre Sainte.

Un jor que li reis iert assis
En sa tente cois e pensis,
Vit trespasser devant l'entree
Un chapelein de sa contree:
Ço esteit Guillames de Peitiers,
Qui al rei parlast volenters,
Se il l'osast araisoner;
Mais ne li osot mot soner,
Car il n'en iert ne liu ne termes.
Li chapeleins a chaudes lermes
Plorot et esteit en grant ire;
Mais il n'osoit pas al rei dire
Ço dont la gent de l'ost parlerent
De lui, e dont il le blamerent :
Por les noveles d'Engletere
Voleit leisser la seinte terre,
Povre e guaste e desconseillee,
Ainçois qu'il l'eust conseillee.
Li rois apela le proveire, Fol. 70 c.
Si li dist : « Dites moi la veire,
« Par la fei que vos me devez.
« Dont vos est cist curuz levez
« Dont jo vos ai veu plurer?
« Dites le moi sanz demorer. »
E li prestres lui respondi,
Si que gueres n'i atendi,
Tot en plorant od voiz serie :
« Sire, jo nel vos dirai mie
« Devant que asseuré m'avrez
« Que malveis gré ne me savrez. »
E li rois lui asseura
De sa parole e l'en jura
Que ja nul mal ne l'en voldreit
En nul point ne en nul endroit.

9512 Lores — 9515 pres la — 9518 E qui — 9524 genz cunques — 9525 riches — 9537 *les deux premiers* e *manquent* — 9559 Sil osast — 9561 *le premier* ne *manque* — 9566 e *manque* — 9570 la eust — 9572 Di moi — 9582 mal gre — 9586 nen

Cil li dist : « Sire, l'em vos blame,
« E par cest ost s'en vait la fame
« Par tut de vostre retornee.
« Ja n'avienge cele jornee
« Que tele ovre aiez aprochiee!
« Ja ne vos seit el reprochiee
« Ne loing ne pres, ne ci n'aillurs!
« Remembre tei des granz honurs,
« Reis, que Deus t'at en tanz lius faites,
« Qui serunt mes tozjorz retraites,
« Que onques a rei de ton eage
« Ne fist aveir mains de damage.
« Reis, recorde tei que l'en conte,
« Quant jo te vi de Peitiers conte,
« C'onques n'ot nul si enveisié
« Veisin, si halt ne si preisié,
« Si de guerre te venist sus,
Fol. 70 d. « Que ne l'allasses en desus.
« Remenbre tei des granz tençons
« E des routes des Brabençons
« Que desconfeis tantes feiz
« A poi de gent e de conreiz.
« Remenbre tei de l'aventure
« De la riche descomfiture,
« Et de Haltfort que rescussis,
« Que li cuens de Seint Gile assis
« Aveit, que tu desbaretas
« E vileinement l'en jetas.
« Remenbre tei de ton realme
« Que senz porter escu ne hiaume
« Eus en pais e en quité,
« Que nuls n'i aveit abité.
« Remenbre tei des granz emprises
« De tantes genz que tu as prises,
« De Meschines que tu preis,
« Des pruesces que tu feis
« Quant tu matas la grifonaille
« Qui te quidot prendre en bataille,
« Dont Dampnedeus te delivra,
« E els a grant honte livra.
« Remenbre tei de la pruesce,
« Dont Deus t'estendi sa largesce,
« Que tu feis de Cypre prendre,
« Ço que nuls hom voleit enprendre,
« Ke en quinze jorz eus prise :
« Fors que de Deu ne vint l'emprise;
« E que l'empereur prison
« Preis e meis en prison.
« Reis, guarde qu'engin ne te fiere;
« Menbre tei de la grant nef fiere
« Que en Acre ne pot entrer
« Quant Deus la te fist encontrer,
« Ke tu preis o tes gualees Fol. 71 a.
« Od tut uit cent de genz armees,
« Quant les serpenz furent noiees.
« Remenbre tei quantes feiees
« Deus t'a soliegié e soliege.
« Remenbre tei d'Acre e del siege
« Ou tu venis a tens a prendre,
« Ou Deus te fist del tuen despendre
« Tant que la citié fud rendue.
« Bon reis, don n'as tu entendue
« L'espargne de la maladie
« Qui au siege ert, leonardie,
« Dont li autre prince mureient,
« Dont nuls mires nes sucureient?
« Reis, remenbre tei, e si guarde
« La terre dont Deus t'at feit garde,
« Ke tote sor tei l'atorna,
« Quant li autre rei s'en torna.
« Remenbre tei des cristiens
« Que tu getas hors des liens

9592 seit il — 9593 Na loing naillurs ne ci naillurs — 9594 Reis r. — 9595 Reis *manque* — 9598 fist a mains — 9601 n'ot *manque* — 9602 Veisin ne si — 9605 Reis r. — 9607 desconfistes — 9609 Reis r. — 9610 E de — 9611 E *manque* — 9615 Reis r. — 9619 Reis r. — 9620 tu *manque* — 9621 tu as preis — 9627 Reis r. — 9631 Ken — 9632 ne *manque*, lentreprise — 9635 guarde tei — 9642 Reis r. tei tantes — 9644 Reis r. — 9650 len naudie — 9656 lautre — 9657 Reis r.

« Al Daron, que Turc en menouent,
« Qui en cheitivisons alouent,
« Quant Deus t'i fist si tost venir.
« Reis, bien deusses retenir
« Que Deus t'at fait tantes bontez
« Dont tu iés en tel pris montez
« Que tu ne criems rei ne baron.
« Reis, car te menbre del Daron
« Que tu preis en quatre jorz;
« Onc n'i fud plus longs ti sujorz.
« Remenbre tei de la grant presse
« Ou tu fus de la gent engresse,
« Quant tu t'endormis par pechiez.
« Menbre tei, reis bien entechiez,
« Cum Deus t'en ot tost delivré.
« Or sumes tuit a mort livré;
« Or dient tuit, grand e menor,
« Cil qui voleient vostre enor, Fol. 71 *b.*
« Que vos soliez estre peres
« De la cristienté e freres,
« E s'or la laissiez sanz aie
« Donc est ele morte e traie. »
Li clers ot dite sa parole *Itinerarium Ricardi*, V, XLVI. Richard annonce qu'il restera en Terre Sainte jusqu'à Pâques.
Et le rei tenu a escole
Et li ot issi sermoné.
Li reis ne li ot mot soné,
Ne cil qui el pavillon sistrent
Un mot de lor buche ne distrent;
Mais li reis son penser dona
A ço que il lui sermona;
Si fud sa pensee esclarie.
Eth vos l'endemain repairie
L'ost qui vint a hore de none
Devant les barons d'Escalone;
Si que chascons quidot sanz dote,
E li baron e l'ost trestote,
Que li reis son ost atornast
E que lores s'en retornast;
Mais il retorna son corage
Qu'il aveit eu del message
Par Deu avant e par le prestre
Qui mostra raison de son estre.
Tant, que vos direie autre conte?
Qu'il dist a son neveu le conte,
As barons, al duc de Burgoine,
Que por besoing d'autre besoigne,
Por messager ne por novele,
Ne por teriene querele
Devant Pasches ne s'en ireit
Ne la terre ne guerpireit.
Lors demanda son crieor,
Felippe, son banisseor,
Si fist crier par Eschalone,
En non celui qui les biens done, Fol. 71 *c.*
Que li reis estroseement
Diseit, son cors nomeement,
Que desque a Pasques sujorreit
En la terre, qu'il n'en turreit,
E que tuit fussent apresté
Od ço que Deus lor ot presté,
E qu'en Jerusalem ireient
E que en cel point l'asejereient.
Quant la criee fud oie, *Itinerarium Ricardi*, V, XLVII. L'armée se prépare à marcher sur Jérusalem (4 juin 1192).
Eth vos la gent tote esjoie
Cume li oisels est de jur.
Lores s'aturnent sanz sujor,
. . . .
Chescons endreit sei s'adresçoit
Vers Deu a mont el firmament
E disoient, si Deus m'ament:
« Deus, vos peussoms gracier
« Et aurer e mercier.
« Or verroms nous vostre citié;
« Trop i ont li Turc abité.

9659 en *manque* — 9661 Deus *manque* — 9669 Reis r. — 9670 tu feis de — 9671 ten deureies, pechie — 9672 techie — 9674 Ore — 9675 Ore — 9677 voliez — 9680 ore — 9688 quil — 9703 et al — 9709 Lores, crior — 9710 baneisor — 9711 E si — 9716 suiornereit — 9716 turnereit — 9720 aseierent — 9727 al f. — 9731 Ore

« Beneite seit or l'entente
« E la demoree e l'atente
« Que chescon de nos ad ci faite
« E la peine qu'il i at traite! »
La veissiez gent anguisuse
De herneschier e cuveituse;
E la petite gent menue,
En cele iert tel joie venue
Que chescons portot sa vitaille
A son col e diseit sanz faille
Que vitaille portoit assez
Tant que li mois seroit passez,
Tant coveitouent l'ovre a faire.
E que direie d'altre affaire,
Fors qui Deu sert, rien ne li coste?

Fol. 71 *d*.

Itinerarium Ricardi, V, XLVIII.
Marche des Croisés d'Ascalon à Blanchegarde (7 juin 1192).

Ço fud a close Pentecoste,
Mien escient le samedi,
Que l'ost refud, si com jo di,
Hors d'Escalone ensemble atraite,
Qui mult en fud de legier traite;
Car a chescon quant qu'il feseit
L'agreoit e mult lui pleiseit.
Eth vus l'ost al matin meue;
Si ne cuit c'unques fust veue
Ost plus preuz ne mielz atornee;
Si errerent cele jornee
Petite ovre por la chalur.
La veissiez gent de valur
Faire honur e humilité
Et curteisie e charité;
Car cil qui les chevals aveient
Ou tels bestes com il poeient
Les povres pelerins portouent,
Et a pié après els alouent
Li haut home e li bachelier.
Illoc veissiez venteler
Tantes beles riches banieres
E penuncels de granz manieres.
Tanz veissiez la filz de meres,
Tanz lignages, nevuz e freres,
Tant bons hauberes, tant bons parpoinz,
Tanz armees genz si qu'as poinz,
Tantes lances e tantes glaives,
Tant ne vit l'em el tens noz aives,
Tantes cleres espees cheres,
Tanz biaus serjanz od bones cheres!
La veissiez tanz genz errant,
Tanz chevals balcenz e ferranz,
Tantes mules e tanz biaus muls,
Tanz chevaliers preuz et seurs,
Qu'il deussent al mien entendre
Bien quarante tels Turs atendre.

Fol. 72 *a*.

Tant chevalcherent e errerent
Que un flum d'eve duze passerent,
E que devant la Blanche Guarde
S'estendi l'ost a la Deu guarde,
Cele nuitee premeraine.
Si ot esté un diemaine
En l'ost mort um bon chevalier
Et un serjant preuz e legier
De deuz morsures de serpenz
En mains terre que deus arpenz;
Dont Deus les almes oie e veie,
Car il mururent en sa veie.

Itinerarium Ricardi, V, XLIX.
L'armée chrétienne au Thoron des Chevaliers (9 juin 1192);

Deus jorz illoques sujornames,
E puis al tierz nos en turnames,
E erra l'ost tote serree
Pleins les chemins de gent feree,
Sanz encontre, senz enconbriers,
Dreit al Thoron as Chevaliers.
Une nuit illoques geumes,
E l'endemain ne nos meumes
Onques de si qu'après mangier;
Mais lors fist li reis deslogier

9733 ore — 9735 ici — 9740 icele — 9744 soit passez — 9745 affaire — 9746 d' *manque* — 9747 deus — 9754 mult *manque* — 9755 l'ost *manque* — 9756 cuit mie — 9757 Nule preuz mielz — 9769 riches *manque* — 9770 granz *manque* — 9774 desi qu a — 9781 biaus *manque* — 9784 Bien *manque* — 9790 dimaine — 9791 bons — 9797 illoc — 9802 al cheualiers — 9803 illoc — 9806 lores

Sei e sa gent de son demaine,
E vint avant son cors demaine;
au castel Arnaud (10 juin);
Si se fist tendre en destre en halt
Un poi loinz del chastel Ernalt;
E l'endemain vindrent illoques
Li Franceis e li autre oveques,
E vindrent devers Bettenuble.
à Bethenuble, où l'on séjourne environ un mois (11 juin-8 juillet 1192).
Bel tens feseit, non pas ennuble;
Illoc fut l'ost et sujorna,
La dont l'ivern s'en retorna,
Por atendre Henri le conte,
Fol. 72 *b*.
E si vos dirai de quel conte :
Car li reis le aveit enveié
A Acre al poeple desveié
Qui ne voleit en l'ost venir,
E por ço nos covint tenir
Un mois ou plus por cele ovraine
Joste le pié de la montaine
Par la ou li paumier soleient
Revenir s'en, quant il voleient,
De la haute sainte citié
Dont estions desherité.
Cel terme que nus sujurnames
En la valee ou nus turnames
Advindrent plusurs aventures
Et baraz e desconfitures
Que nus veimes avenir,
Si nos conveneit retenir.
Un jor avint que une espie,
Si cum l'um enquiert e espie,
Vint al rei jus de la monjoie,
Dont jol vi revenir a joie,
Si dist que Sarazins aveit,
E de verité le saveit,
A la montaigne, qui gueitouent
Le chemin por l'ost e gardouent.
E li preuz reis einz jor monta,
Si fud od lui quil reconta,
Que il quist les Turcs por lor mals
Richard surprend les Turcs à la fontaine d'Emmaüs (12 juin).
Jusqu'a la fontaine d'Esmals :
A l'enjornee les suzprist,
Sin tua vint qu'il entreprist,
E si prist le banisseor
Salahadin, son crieor,
Celui seulement esparnia,
E treis chameilz i gaigna,
Fol. 72 *c*.
E de bels Turquemans aveques;
Si guaigna encore illoques
Deus beles mules bien chargiees
De riches robes essaiees,
Et especes e aloé.
Aveit es buges aloé.
E les Sarazins chaça tant
Par mi les montaines batant
Que un en aconsiut en un val
Qu'il jeta mort jus del cheval,
Et vit, quant ot mort le culvert,
Jerusalem a descuvert;
Itinerarium Ricardi, V, 1.
Les Sarrasins se préparent à la fuite.
E eurent, ço nos conta l'am,
Tel pour en Jerusalem,
Que si li reis eust eu
Ensemble l'ost, que fust veu,
Jerusalem fust aquitee
E de cristiens abitee,
Que tuit li Sarazin eissirent
De la citié e s'en fuirent,
Qui quidouent que l'ost venist,
Qu'il n'iert qui la citié tenist
Ne qui dedenz osast remaindre
Por manacier ne por destreindre;
E si aveit ja demandé
Salahadin e comandé
Son meillor destrier aprester,
Qu'il n'i osoit plus arester,
Quant de voir sot par une espie
Que la grant ost ne veneit mie,

9808 sis s. — 9810 loinz *manque* — 9813 virent — 9823 ouerain — 9835 un e. — 9837 jus *manque* — 9845 Quil — 9857 espees — 9863 E quant vit mort le — 9876 desteindre — 9881 un e.

Que Deu ne plot cele fiee
Qu'ele fust si bien aveiee.

Fol. 72 *d*.

Itinerarium Ricardi, V, LI.

Les Français sont presque mis en déroute par les Turcs.

En icel jor nomeement
Ço fud seu membreement
Que li reis fist sa chevalchee
E qu'il ot lor gent desbauchiee,
Deus cent Turs a val en la plaine
Descendirent de la montaine
Devers les tentes as Franceis
Et estormirent l'ost ançois
Que il se fussent remué,
E nos aveient la tué,
Trop pres de l'ost, si fud ontage,
Deus serjanz alez en forage;
E li Françeis al cri cururent
Dret as serjanz qui encururent,
Le Temple e cil de l'Ospital;
E li Turc lor tindrent estal
Devant le pié de la montaine,
Car molt se dotent a la plaine;
Mais illoc endreit recovrerent,
Si c'un chevalier mort jeterent,
Dont li Franceis orent grant blame.
Mielz valt proesce c'or ne basme :
La fist un chevalier proesce
De l'Ospital e grant vistesce,
S'il n'eust trespassé son ordre;
Mais proesce l'i fist amordre;
Robert de Bruges ot a non.
Ja iert oltre le comfanon,
Si com il vint al cri poignant
E de ses freres esloignant,
....
Ne que de l'ost se desjoinsissent,
Fud cil si coveitus del poindre
Que des autres l'estut desjoindre,
Et poinst un cheval merveillus

Fol. 73 *a*.

Sur qu'il seeit e vigurus,
Dreit a un Turc qu'il ot esmé,
Qu'il vit trop cointe e acesmé;
Del grant air que il veneit,
D'une fort lance qu'il teneit
Li percha le casingan jaune
E mist par mi le cors une aune,
Si faitement lui eschai,
E li Turs a tere chai;
Mais li cors n'i fud pas laissiez.
Atant eht vos tot esleissiez
Li meistre des Hospitaliers,
Garniers, li curteis chevalers,
Qui dist al frere : « Or descendez
« Del cheval, frere, et entendez
« Coment ordre devez tenir. »
Sin covint le frere venir
Tot a pié jusques a lur tente,
Si fud issi en tele atente
Tant que hautes genz en proierent
Le maistre e qu'il s'agenoillerent
E distrent c'un don lor donast
E que al frere perdonast
Por la proesce qu'il ot faite,
Ço dont il aveit l'ordre enfraite,
Tant qu'il en ot misericorde :
« Mais gard, dist il, ne s'i amorde. »

Itinerarium Ricardi, V, LII.

Des chevaliers qui amènent une caravane de Jaffa à Betheuuble sont attaqués par les Turcs et sauvés par le comte de Leicester (17 juin 1192).

Le jor d'un mardi, ço me semble,
Iert que nostre carvane ensemble
Veneit en l'ost tote chargee
De vitaille e aherneschiee,
E la deveit le jur conduire,
Issi cum nos oimes dire,
Mes sires Feris de Viane;
Cil deveit garder la carvane

Fol. 73 *b*.

Por le conte Henri, qui guarde
Dut estre de la riere guarde,

9883 icele — 9886 sen — 9891 a fr. — 9893 Quil — 9902 Ca — 9904 E si — 9910 le f. — 9915 *la lacune est de plusieurs vers* — 9923 quil — 9925 caisan — 9926 un a. — 9927 si lui — 9929 pas *manque* — 9931 Le — 9936 couient — 9937 jusqua — 9938 E si — 9945 en *manque* — *Avant* 9947 *il y a une lacune de plusieurs vers*

Mais il iert a Acre enveiez;
E mes sires Ferris preiez
Aveit Baudoin le Caron
E Clarembaut de Montchablon
Que cel jor por lui la guardassent,
Que les genz folement n'errassent;
Mais folement le jur errerent,
Si i ot de tels quil compererent.
La esteit Manessiers de l'Ille,
Qui ot un cheval bauçant grisle,
Et Ricard d'Orques e Terri
I esteient el liu Ferri,
Felippes e li compainon
Seignor Baudoin le Caron,
Otes, e escuier plusor
Furent od els en cel estor;
Lor parent e lor ami erent
Et a besoing le jur mustrerent.
Si cume cil de la grant rote,
Qui n'aveient de nului dote,
Errouent com gent deschargiee,
La riere garde esteit chargiee,
La rote alout grant aleure;
Et cil come preuz gent seure
Les siveient tot belement.
Eth vos que d'un embuchement
Saillirent li Turc a cheval,
E vindrent ferant contre val
Tut qui ainz anz jusqu'a l'anguarde
Dreit a cels de la riere guarde;
Tres par mi lor conrei se mistrent
Fol. 73 c. Cil qui es ignels chevals sistrent
Si durement qu'il les perchierent,
E que iluec deschevaucherent
Le preu Baudoin le Caron;
Mais il aveit queur de baron,
Si mist main a sa bone espee
Que le jor fud mult redotee,
Car li Tur suvent la sentirent.
A cele rescosse abatirent
Ricard d'Orques e puis Terri,
E Baudoins s'en combati
E tant que li suen le remistrent
Sor un cheval que il conquistrent.
La veissiez mult fier estur
E meint bel cop e meint trestor
E meinte espee flambeier
E meint esforz senz febleier
E meinte encontre dure e bele,
E meint cheval od voide sele;
La veissiez les Turs embatre,
Et gent bien defendre e combatre.
Quand li Turc un en abateient,
Et li autre se rembateient
Par mi la presse e le montouent
E come preu s'entraidouent.
Mais la meslee iert mespartie;
Car cil de la nostre partie
Esteient si entr'els noié
Qu'il ne pot pas estre noié
Que maint des contes n'i chaist
E que trop ne lor meschaist :
Car li pilet as Turs voloient,
Qui lor chevals lur afoloient.
Eth vos que tels cops est cheuz
Que Baudoins refud cheuz; Fol. 73 d.
Si fist un suen serjant descendre,
Que trop ot feit de sei defendre.
Baudoins el cheval monta,
Si qu'il meimes reconta,
Qu'a mult petite demuree
Vit celui la teste copee
Ki son cheval li ot presté.
Illoc esteient aresté,
Et illoc fud Felippes pris,
Compain Baudoin, qui grant pris

9969 e si c. — 9975 cum — 9977 come gent chargiee — 9980 com — 9990 quil lui — 9999 E *manque* — 10000 quil — 10012 com, sentra douent — 10017 Que plusors des — 10022 cheu

« Ge en sereie tuz jorz blasmez
« E honiz e meins aamez;
« E si sai de veirs sanz dotance
« Qu'il ad tel gent ci e en France
« Qui ont volu e qui voldreient
« E qui mult le desirereient
« Que jo eusse tele ovre faite
« Que fust par tut en mal retraite;
« E nos, genz de estranges contrees,
« Qui ne savomes lor estrees,
« Ne les chemins ne les lanroiz,
« Ne les mals pas ne les destroiz...
« Par quoi nos peussoms conquere.
Fol. 75 *a*. « Mais par cels qui sunt de la terre,
« Que lur fiez volent recovrer,
« Par icels devons nos ovrer
« Et par le conseil des Templiers
« O l'assens des Ospitaliers,
« E par cels qui autre feiz furent
« En la terre, e qui la conurent
« Et qui la conussent uncore.
« Sor cels loreie jo encore
« Que l'en meist l'esguard a faire,
« Iço si fereit bien affaire,
« U del siege faire e emprendre
« Ou d'aler Babiloine prendre
« U a Barut ou a Damas;
« Si ne nos descorderons pas, [rent »...
« C'unques genz tant nes descorde-
Tant que illoques esguarderent :
Des Templiers pristrent cinc ou quatre
Por les estrifs entr'els abatre,
Et autant des Hospitaliers
E des Suliens chevaliers,
Et autant des barons de France,
Tant que vint furent sanz dotance
Qui enz lor sermenz se metreient

Itinerarium Ricardi, V, II.
Conseil de vingt chevaliers qui proposent d'attaquer l'Égypte.

Et en ço qu'il esguardereient
E sur lur liautez se mistrent;
E cil esguarderent e distrent
Que li greindre preuz de la terre
Iert de Babiloine comquerre;
Et quant li Franceis l'entendirent,
Si fud veirs qu'il s'en deffaillirent,
E distrent que al siege ireient
E que aillurs n'en tornereient.
Quant li rois oi la descorde,
Ou Deus ne voleit metre acorde,
E que c'ert par les genz de France,
Lors dist illoques sanz dotance Fol. 75 *b*.
Que se li Franceis le creussent
Qu'en Babiloine s'esmeussent :
« Veez m'estorie a Acre arestee,
« Que ja lur aveie aprestee
« A porter enz lor guarnestures,
« Lor herneis e lor trusseures
« E lor bescuit e lor farine;
« E l'ost alast par la marine,
« E je menasse a mes deniers
« El non Deu set cent chevaliers,
« E deus mile serjanz oveques
« I menasse des ci illoques;
« E si sachent encor de veir
« Que nuls proz hom a mon aveir
« Ne faillist ja por nul affaire;
« E quant il ço ne volent faire,
« Ge sui tut prest d'aler al siege,
« Forsque, par seint Lambert de Lege,
« Sachent que jo nes merrai mie,
« Mais bien iere en lor compainie. »
Lors comanda sanz plus d'atente
Que les sues genz en la tente
De l'Ospital tuit s'asemblassent,
E que illoques esguardassent

Les Français s'y opposent.

10185 de *manque* — 10186 ici — 10188 desireint — 10191 noz — 10192 sauoms — *Après* 10194 *lacune de deux vers* — 10195 rien conquerent — 10197 recourir — 10198 ourir — 10201 icels, i furent — 10205 affaire — 10206 freit — 10211 cum g. t. ne d.; *il doit manquer quatre vers après celui-ci* — 10213 Des t. ou c. — 10225 entendiret — 10227 qual — 10232 Lores — 10235 aprestee — 10253 Lores

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quel aide al siege i tendreient
Quant vers Jerusalem vendreient.
E il i vindrent e s'asistrent,
E mult richement i premistrent,
E tels i offri mult granz offres
Qui mult aveit poi en ses cofres;
Mais trop grant folur enpreissent
Si en icel point l'asegissent
Après ço que cil qui jurerent
Par bone fei lor desloerent.

Itinerarium Ricardi, VI, v.
Richard fait une expédition avec les Français pour surprendre une caravane (20 juin 1192).
Fol. 75 *c*.

Endementers qu'il prometeient
Ço qu'al siege metre deveient,
Estes vos que Bernard l'espie,
Uns hom qui iert nez de Sulie,
Sei tierz d'autretels barbarins,
Od vestemenz de Sarazins,
De Babiloine reveneient,
Ne d'autre mestier ne serveient
Fors d'espier l'ost sarazine;
Si vos os bien dire en plevine
C'onques ne vi gent mielz senblasent
Sarazins, ne qui mielz parlassent
Sarazinois, oiant la gent.
Chescons d'els trois cent mars d'argent
Aveit del rei Richart eu
De ço qu'il esteient meu.
Cil distrent al rei belement
Que il montast ignelement
E ses genz, e il le mereient
Jusqu'as carvanes ki veneient
Devers Babiloine chargiees,
Que il aveient espiees;
E si tost com li reis le oï,
Enz en son cuer s'en esjoi,
E manda al duc de Burgoine
Qu'il venist a cele besoine
E menast od lui les Franceis;
E il si fist, fors que anceis
Distrent qu'il voleient aveir
Le tierc del guaing de l'aveir,
E li rois le lor graanta.
Lors monterent e il monta,
E furent dunc illoc esmé
Cinc cent chevalers bien armé,
E mil serjanz preuz e legiers
Mena li reis od ses deniers,
E il devant sis cors demaine. Fol. 75
Ço fud un seir de diemaine;
Tute nuit a la lune errerent,
Onc si poi non ne s'aresterent,
Ainz furent a la Galatie;
La descendi la gent hardie,
Tote garnie de bataille,
Et enveierent por vitaille
A Escalone, e la se tindrent
Tant que li escuier revindrent.
Si tost com nostre gent s'esmurent,
Li reis e cil qui od lui furent,
Eth vos c'une espie s'en torne
A Jerusalem e retorne
Dreit a Salahadin conter
Qu'il ot veu le rei monter
Por aler ses carvanes prendre.
Salahadins sanz plus atendre
Prist cinc cent Turs toz esleuz,
Des meillors qu'il aveit euz;
Sis enveia dreit as carvanes,
Et aveient e arcs et canes;
E quant il od cels s'asemblerent
Qui les carvanes amenerent,
Deus mile a cheval les esmouent
Estre cels a pié qui alouent.
Estes vos au rei une espie
Poignant dreit a la Galatie,
Sil hasta mult que tost venist
E que l'ost coie se tenist

Itinera[...] ardi, V[...]
Richar[...] la carav[...] un brill[...] bat (21- 1192).

10266 done fei — 10277 sasenblascent — 10284 Quil — 10288 Quil — 10293 ad lui — 10297 granta — 10298 Lores — 10304 dimaine — 10315 con e. — 10316 De ierusalem — 10322 esleuz — 10323 Si c. — 10329 Eth vos — 10332 coi

E qu'a la reonde cisterne,
Entor e environ le cerne,
Iert une carvane venue,
E qui cele avreit retenue
Mult i poreit grant chose aquere.
Fol. 71 a. L'espie iert nee de la terre,
Si ne se pot pas en lui croire
Li reis, ainz envoia anoire
Un Bedoin e deuz serjanz
Turcoples, preuz e encerchanz,
Por enquerre e por espier,
E fist les Turcoples lier
A la guise del Bedoin,
Alsi come autre Saraizin;
E fud par nuit que il errerent:
Par mi les anguardes monterent,
E monterent e descendirent,
Tant que en une anguarde virent
Guaitier ne sai quanz Sarazins;
E l'espie e li Bedoins
S'ala pas por pas vers els traire,
E fist ses deus compaignons taire,
Qu'il ne fussent aperceu,
Dont li Turc furent deceu.
Cil de la as noz demanderent
Dont e de quel part venu erent;
E li Bedoins s'abandone,
Si dist que devers Escalone,
D'une proie qu'il orent prise.
Li uns respondi a sa guise:
« Ençois venez por nos mals quere:
« Tu iés od le rei d'Engletere. »
Li Bedoins dist: « Vos mentez. »
Lors fud d'errer entalentez,
Si s'en ala vers les carvanes,
E li Turc as arcs e as canes
Les sivirent e les chacierent,
Tant que par ennui les laisserent,
E quiderent qu'il fust des lur;
E li Bedoins prist son tur,
Quant la verité ot seue Fol. 76 b.
Que la carvane esteit venue,
Si li fu a grant sen torné.
Eth le vos al rei retorné,
Si lui dist qu'il saveit de veir
Qu'il poeit la carvane aveir;
E li reis el non a seint Jorge
Fist doner as chevals lor orge.
Lors mangerent e puis monterent,
E trestute la nuit errerent,
Tant que a meimes le liu furent
Ou la carvane e li Turc jurent.
Eth le vos illoc aresté.
Bel tens feseit cum en esté;
Li reis s'arma e tuit s'armerent,
E lor batailles conreerent.
Franceis firent la riere guarde,
E li reis fud en l'avan guarde,
Qui fist par tote l'ost crier
Que qui ne voldreit oblier
S'onor qu'a gaing ne tendist,
Mais tote voies entendist
As Turs descomfire e perchier
E a ferir des branz d'acier.
Endementers qu'il conreouent
Lor batailles e ordenouent,
Eth vos une autre espie al rei
Venir poignant a grant desrei,
Ki lui dist que des l'enjornee
Esteit la carvane atornee,
E qu'il s'erent aparceu;
E quant li reis ot ço seu,
Si enveia avant archiers,
Turcoples e arbalastiers,
Por berdeier e detenir,
Tant qu'il peust as Turs venir. Fol. 76 c.

10333 ronde — 10334 E. a e. — 10345 de — 10347 quil — 10350 quea — 10366 Lores — 10369 les *manque* — 10378 verte — 10379 li reis dist — 10381 Lores — 10386 en *manque* — 10399 an c.

Endementers qu'il herdeioient,
E lor batailles aprismouent,
E tant vindrent que pres d'els furent;
E quant li Turc les aparçurent,
Il se trestrent a un condos
D'une montaine pur ados,
De bataille tut conreé;
Mais n'erent pas trop desreé;
E li reis par de deus parties
Ot ses batailles departies;
E cil trestrent e herdeierent,
Quant les batailles aprismerent,
Ausi espès come rosee;
E la carvane iert arestee;
E li bons reis a bone estraine
En lor bataille premeraine
Ala ferir si durement
Que jo vos di seurement
Que il e si autre conrei
Les ferirent od tel desrei
Que onques tant n'en encontrerent
Com a la terre en reverserent.
N'onques puis Turs ne retorna,
Si en fuiant ne trestorna,
N'onques puis n'i ot recovrier,
Mais tot autresi com levrier
Teinssent le levre a la campaine,
Tut autresi par la montaine
Fesoient nostre gent la lur,
E les meteit a tel dolur
Qu'el s'en fuoit tote espartie
E descomfite e departie,
E la carvane esteit leissiee;
E nostre gent tote esleissiee
Chaçoit tozjorz destre e senestre;
Fol. 76 *d*. Si dit cil qui puis sot lor estre
Que tant en loinz dura la fuie
Des Turs en la large berruie
Qu'il chaeient de sei estaint;
E cil qui esteient ataint,
Li chevaler les abateient
E li serjant les ocieient.
La veissiez seles turner
E gent laidement atorner;
La veissiez fiers cops de guerre
Ferir al preu rei d'Engletere.
Si ne quidez pas que j'enprenge
Dire de li ici losenge;
Car tantes genz ses biaus cops virent
Que sor ço arester me firent.
La veissiez le rei chacier
Les Turs, el poing le brant d'acier,
Que cels que il aconsiveit
Issi com il les parsiweit
Que ja arme nes defendist
Jusqu'enz es denz nes porfendist,
Que tut autresi le fuioient
Cume berbiz qui le lou voient.
Cum issi li premier chaçouent
Par la montaine e les tesoient,
E Saraizin jusques a trente
Trestornerent jusque une sente,
Par dreit curuz e par envie,
Desur Roger de Toenie:
Son cheval desoz lui ocistrent,
Si que por poi que il nel pristrent.
Eth vos dreit a la gent paiane
Un compainon, Juquel del Maine,
Qui erraument fud abatuz,
E Rogiers qui s'iert combatuz
Ala tut a pié al rescure;
Lors veissiez noz genz acure, Fol. 77 *a*.
Ferant illoc destre e senestre;
Si viut li coens de Leicestre,
Si vint Gilebers Malesmains,
Sei tierc od sei e altre al mains,

10413 Ci tr. — 10433 recourir — 10439 Quele — 10456 Por dire — 10461 quil — 10466 Cum — 10469 jusqua — 10471 e par dreit enuie — 10473 ch sor lui — 10474 quil — 10476 juques — 10480 Lores

E Alixandre Arsis i vint,
E chevaliers ou quinze ou vint;
Si i vint de Loingchamp Estienes,
Qui par mi liu des genz paienes
Fist a Rogier si grant bunté
Qu'il le rot a cheval monté.
La veissiez descomfiture
De cele gent oltre nature;
La veissiez granz cops d'espees,
Piez e poinz e testes copees,
Porfendues par oilz, par buches,
Tanz cors morz gisanz cume choches
Que nostre gent enpeecoient
Si que en som en trebuchoient.
Bien i ferirent Peitevin,
Normant, Engleis e Angevin,
E li bon reis hardiz et pruz
Le faisoit bien par en sum tuz.
La veissiez des Turs tel glaive,
Tel ne vit l'em el tens nostre aive,
E furent mort e si aquis,
Ço fud bien seu e enquis,
C'uns petiz garz de povre pris
En peust tuer set ou dis.
La veissiez les sumettiers
As serganz et as chevaliers
Venir prisons, e se rendeient,
E les granz chameilz lor tendeient
Par les chevestres tuz chargiez,
Les muls, les mules, ço sachiez,
Qui tanz aveirs de granz noblesces
Portouent e tantes richesces, Fol. 77 *b*.
Or e argent, pailles, samiz,
De la terre al seignor Damiz,
E mutabez e baudequins
E ciglatons e osterins,
Casingans e coiltes parpaintes,
E beles vesteures cointes,
Bels pavillons e beles tentes,
Manovrees o granz ententes,
Bescuit, forment, orges, farines,
Letuaries e medecines,
Bacins, bucels e eskekiers,
E poz d'argent e chandeillers,
Peivre e comin e çucre e cire,
Tant que nel savreie redire,
Tantes especes de maneres
E tantes autres choses chieres
E tantes beles armeures,
Forz e legieres e seures,
E tel richece e tel aveir
Qu'il diseient illoc por veir
C'onques el tens de nule guerre
N'ot tel guaing feit en la terre.
Quant la chenaille fud ocise *Itinerarium Ricardi*, VI, v. Énumération des animaux capturés et des ennemis tués.
E la riche carvane prise,
Mult aveient feit riche eskec;
Mais mult furent grevé illoc
Des chameilz cursiers assembler,
Que tote l'ost firent trobler;
Car si durement s'en fuioient,
Quant cil a cheval les siyoient,
Ke Deus ne fist rien si ignele,
Cerf ne bise, daim ne gacele,
Que aconsivre les peust,
S'un poi esluiné les eust;
Si distrent cil quis aunerent,
Qui sanz les serjanz les esmerent, Fol. 77 *c*.
Que quatre mile e set cent ierent
Les chameilz qu'il i guainerent;
E tanz i ot mules e mus
E tanz asnes portant seurs
Qu'il nes porent onques nombrer :
Ne feseient fors encombrier;
E dient bien qu'en cele chace
Que haut que bas que en la place

10496 gisanz *manque*, cum — 10497 en pecoient — 10498 *le second* en *manque* — 10507 Com p. — 10517 p. e — 10519 butabez e daubequis — 10521 E calingans e cointes p. — 10522 vestures — 10524 e granz — 10530 saueie — 10531 Tances — 10534 legiers — 10553 Qua trei mile e VIII c mars esmerent — 10560 quen

Ot bien mort mil Turs a cheval
E set cenz qu'el mont que el val,
Estre cels a pié qu'il tuerent,
Qui onques ne se remuerent.

Itinerarium Ricardi, VI, vi.
Partage du butin.

Lors errerent par tels jornees
Com il aveient atornees,
Tant qu'il vindrent devant Betafe:
C'est a quatre liuues de Jaffe;
Lor guaing illoc departirent,
E quant d'iloques s'en partirent,
Si firent en lor retornee
A Rames lor autre jornee;

Le comte Henri rejoint Richard.

E l'ost repaira d'Acre illoques,
Li coens Henris, ses genz oveques,
E vindrent tuit en l'ost ariere.
La veissiez joie pleniere
De la grant merveille qu'il virent
Des bestes qui l'ost raemplirent.
Li reis departi les chameilz,
Tant bels ne furent veu d'oilz,
As chevaliers qui l'ost garderent,
Alsi com a cels qui errerent;
E muls e mules ensement
Lur departi il richement;
E toz les anes as serjanz
Fist il doner, petiz e granz.
Eth vos l'ost de bestes si pleine
Que l'en les teneit a grant paine. Fol. 77 *d*.
Mais les joefnes chameilz tuouent
E les chars volentiers manjouent,
Car ele iert blanche et savoree
Quant ele iert rostie e lardee.

Itinerarium Ricardi, VI, vii.
Désespoir de l'armée qu'on empêche de marcher contre Jérusalem.

Quant les bestes furent donees
Par mi l'ost e abandonees,
Tant que li plusor s'en plaignouent
Por l'orge qu'il encherissouent,
Lors recomencerent a dire
Les genz qui aveient grant ire
Que Jerusalem n'aseoient,
Car grant desirier en avoient;
E n'erent pas asseuré
Icil qui aveient juré
E esguardé que pas n'ireient,
Por lor conseil qu'il rediseient
Que se la citié asejassent
Q'entur si poi d'ewe trovassent
Que cheval ne bestes beussent
Ne les genz, que li Turc peussent,
Senz meschief e sanz grant ahan;
Car c'ert entur la seint Johan,
Que la chalur tote rien seche
En la terre, tele est sa teche;
E li Saraizin abatues
Aveient totes e fendues
Les cisternes, por verité,
De tut environ la citié;
Si que devant bones deus lues,
U nos n'avioms pais ne triuues,
Ne fust sanz grieve eve trovee,
Ço solt l'em de verté provee,
Fors une mult petite ewette,
Qui curt desuz mont Olivete
En Josaphas, ço est Siloé;
Si ne fud pas par cels loé Fol. 78 *a*.
Q'entur la citié se meissent,
Ne k'en esté siege i feissent.
Quant la parole fud seue,
Descoverte e aconseue,
Qu'en Jerusalem pas n'ireient
E que il se retornereient,
La veissiez gent tant dolente
Qu'il maudiseient cele atente
Ke il aveient atendue
E que tente i eurent tendue,
Quant Jerusalem n'iert assise
Ne ne poeit estre conquise;

10562 quel val — 10574 e ses gens — 10581 cheuals — 10589 Mais *manque* — 10597 Lores — 10602 E cil — 10620 verite — 10630 quil — 10633 Kil — 10636 poeiet

Car puis jor ne rovassent vivre
Que Jerusalem fust delivre.

Itinerarium Ricardi, VI, VIII. Difficultés avec les Français.

Seignor, or ne vos merveilliez
Si Deus ot en vain travilliez
Noz pelerins si com deimes;
Car vertez fud que nos veimes
Par meintes feiz quant herbergerent,
Al seir quant il d'errer las ierent,
Que li Franceis se departouent
Des autres genz e se tendouent
Tot par els a une partie,
Si que l'ost iert si departie
Que li uns por veir sanz mentir
Ne voleit l'autre consentir;
Einz dist li uns : « Tu es itels, »
E l'autre a lui : « Tu es iquels; »

Le duc de Bourgogne fait faire une chanson contre Richard, et celui-ci réplique par une autre chanson.

Et Henri li dux de Burgoine,
Ki mult enpoira la besoine,
Par surfeit e par grant desrei
Fist fere une chançon del rei,
Si que la chançon fud vilaine
E de grant vilainie plaine,
E la chançon par l'ost hanta.

Fol. 78 *b*.

Que pot li reis s'il rechanta
De cels qui le contraliouent
Par fine envie e rampenouent?
E de gent si desmesuree
N'iert ja bone chançon chantee
N'ovraine feite que Deu veie,
Si com il fist a l'autre veie,
Quant Antioche fud assise
E nostre gent par force enz mise,
Dont l'en reconte encor l'estorie,
De cels qui Deus dona victorie,
De Buiamont et de Tancré,
C'erent pelerin esmeré,
E de Godefrei de Buillun,
E de hauz princes de grant non,
E des autres qui lors i furent,
Qui el Deu servise s'esmurent,
Tant qu'il lor rendi lor servise
A lur gré et a lur devise
E lor ovraines suzhauça
Par tantes feiz et eshauça,
E eus e totes lor lignees;
Si en sunt encore eshaucees.

Itinerarium Ricardi, VI, IX. Retraite des chrétiens (4 juillet 1192).

Dis jorz ou duze, que ne mente,
Au veir dire, a la meie entente,
Puis que la carvane fud prise,
Sujorna l'ost en itel guise
Cum vos m'avez oi cunter;
E quant a rien ne pot monter
Por nul travail qu'il i meissent
Que le sepulcre requeissent
Dont a quatre liuues esteient,
E dont grant doel es cuers aveient.
Si s'en retornerent ariere
Od tel desheit e od tel chiere
Que suz ciel de gent si eslite
N'ot plus mate ne desconfite.

Fol. 78 *c*.

Lur ariere guarde establirent;
E si tost com il se partirent,
E li Sarazin acururent
De la montaine e les parsurent,
Tant que un serjant nos ocistrent;
Mais cil qui es bons chevals sistrent
Les reuserent e chacierent.
Puis errerent e chevalchierent
Tresque entre Saint Jorge e Rames;
E icel jor que nos errames
Ot cinc anz senz plus que la terre
Rot esté perdue par guerre.
Li Franceis furent a senestre,
E li reis e sa gent a destre;

10639 ore — 10641 nos deimes — 10643 quant il — 10644 quant ils errerent — 10659 Car la — 10661 le *manque* — 10665 Noueraine — 16669 encore — 10672 *Vers répété dans le ms.* — 10675 lores — 10676 Qui deu seruirent et murırent — 10681 E il e t. — 10683 que jo ne — 10689 i *manque* — 10694 e *manque* — 10698 acurerent — 10702 sistret — 10707 cent anz — 10709 lurent

E l'endemain, quant il errerent,
Tot autresi se deviserent.
Devant Chasel Meien revindrent,
E se tendirent e se tindrent,
Et tels i ot s'en departirent
Et a Jaffe s'en revertirent
Por l'enui e por la poverte
Qu'il aveient en l'ost sofferte.

Itinerarium Ricardi, VI, 1.
Saladin réunit outes ses forces.

Quant Salahadin sot de veir
Que noz genz nul conseil aveir
Ne porent fors d'aler ariere,
Lors ot joie e fist bele chiere,
E fist chau pas ses briefs escrire,
E prist meint messagier delivre;
Si manda as Turs qui l'amouent
Que li cristien s'en alouent,
E que tut erent a descorde
E departi sanz point d'acorde;
E qui voldreit de son aveir
Venist, se il en voleit aveir,

Fol. 78 *d*.

En Jerusalem a soudees.
Eth vos la tant genz assemblees,
Que dedenz que dehors la vile,
Ke esmé furent bien a vint mile,
Turs a cheval e bien armé,
Estre cels de pié ki esmé
Ne peussent de legier estre,
Qui tuit saveient bien nostre estre,
E ki mult bien le nos mustrerent
....
Si tost com noz genz retornerent
Illoc ou noz genz surjornerent.

Itinerarium Ricardi, VI, 11.
Richard demande une trêve sans l'obtenir.

De jur en jur s'en revenouent
Por le desheit e s'en partouent,
E a Jaffe s'en retornouent,
Que trop povre vie menouent;
E quant li reis les vit retraire
E qu'il ne poeit a chief traire
De mener l'ost a droite voie,
E sur ço plus que vos diroie?
Fors qu'il manda a Saffadin
Qu'il parlast a Salahadin,
E li feist par tens saveir
Se il poreit la triuue aveir
Qu'il lui offri as plains de Rames,
Issi com nos le vos contames,
Tant qu'il revenist de sa terre;
Il l'ala al soldan requere:
Mais il sot nostre retornee
De la premeraine jornee;
Si ne li volt solement onques
Les triuues otrier idonques,
S' Escalone n'iert abatue.
Eth vos la novele esbatue
De si qu'au rei a l'ost ariere,
Qui onc n'en fist semblant ne chiere,
N'onques nes en velt escoltier;
Einz comanda chau pas monter
Que Templiers, que Hospitaliers.

Fol. 79 *a*.

Ke autres treis cent chevaliers;
Si comanda qu'il abatissent
Le Daron, e que il feissent
Prendre d'Escalone grant garde
Que il n'en perdist par mesgarde.

Richard fait détruire le Daron, fortifier Ascalon et retourne à Acre par Jaffa (20 juillet 1192).

Cil alerent e l'abatirent,
E puis a l'ost s'en revertirent,
E revint l'ost a Jaffe ariere,
Pesante e od pensive chiere,
E de Jaffe a Acre erraument;
Mais mult remist a Jaffe gent
Seine e malade, après la rote,
Qui puis i furent a grant dote.
Eth vos a Acre revenue
L'ost par la ou ele ert venue,
Mate e comfuse, un diemaine;
Mais issi veit qui pechié maine.

10717 Par, par — 10721 del aler — 10732 gent — 10743 se retornouent — 10745 revenouent — 10746 Qui, trop *manque* — 10748 pot — 10754 Sil — 10756 come — 10758 E il ala — 10766 Que — 10770 Kautres — 10772 quil — 10774 Quil — 10776 E *manque* — 10779 a Acre *manque* — 10782 Que — 10785 dimeine

Itinerarium Ricardi, VI, XII. Saladin marche contre Jaffe.

Si tost come Salahadins
E li sons freres Saffadins
Seurent que nos nos departimes
De Jaffe, si com vos deimes,
E que nos nos en esloignames
Od tel deshet com nos contames,
Eth vos l'ost semonse e banie
Des fieres genz de paenie;
E ot bien donques li soldans
A cel termine e a cel tans
Turs a cheval plus de vint mile,
E si ot l'amirail de Bile,
Si i ot le filz le Hausasis,
E admiralz bien cent e sis,
E gent de pié de la montaine,
Tant qu'el covroit tote la plaine.
Eth vos l'ost tote descendue
De Jerusalem et tendue
Es pleins de Rames ça aval; Fol. 79 *b*.
La veissiez meint bel cheval.

Itinerarium Ricardi, VI, XIII. Attaque de Jaffe par Saladin (30 juillet).

Le demeinche, el jur meimes
Que a Acre nus revenimes,
Fud de Jaffe l'ost atrovee
De la paene gent desvee,
E le lunsdi si assaillirent
. . . .
Dehors es jardins s'encontrerent,
E tute jor les contresterent,
Si qu'onques cel jor n'aprismerent
Del chastel, tant les herdeierent,
Ne l'endemain qui fud marsdi,
Ne le tierc jor; mais le joesdi
Fud la vile entur asiegiee,
E la gent dedenz trop gregiee;
E fist drescier quatre perieres
Salahadins forz e legieres
E dous mangonels a jetter;
E donc oissiez regreter
As cristiens dedenz la vile,
Qui esteient plus de cinc mile,
Que sain que malade gisant,
Qui tut alouent regretant
E discient: «Ha! reis d'Engletere,
«Que es tu alez a Acre quere?
«Cristienté, com iés faillie!»
La veissiez gent assaillie
A tel force e od tel emprise,
E tant gent nafree e ocise,
E si hardiement deffendre
E si tost monter e descendre
Que suz ciel n'ad riens quil veist
Qui trop grant pitié n'en preist.
Les perieres tozjorz jeterent,
E li mangonel ne finerent;
Cil dedenz perieres aveient,
Mais aidier ne s'en saveient. Fol. 79 *c*.
Li Turc jeterent a la porte
Devers Jerusalem trop forte,
Tant que li arc de sus chairent,
Dont nostre gent mult s'esperdirent,
E le mur a destre trencherent:
Deus perches jus en trebucherent
Le jur de vendresdi sanz faille. La ville est prise (31 juillet).
La veissiez dure bataille,
Quant li Turc en la vile entrerent:
Achamaillé illoques erent;
Mais li Turc, qui tozjorz creissouent
Des conroiz qui de l'ost issouent,
Crurent tant que il les perchierent,
E que contre mont les chacierent
Desqu'el Toron devant la tur.
La veissiez hisdos atur
Des malades qui se giseient
Par les maisons, qu'il ocieient,

10787 com — 10788 E sis fr. — 10790 si c. nos vos — 10791 en *manque* — 10792 come — 10795 donc — 10802 quele — 10807 dimeinche — 10809 trouee — 10813 sis encontrerent — 10834 tant i ot gent nafre — 10838 Que, grant *manque* — 10848 en *manque* — 10853 qui *manque* — 10855 quil — 10856 qui

IMPRIMERIE NATIONALE.

Dont il i ot maint bon martyr.
La veissiez genz departyr
E fuir s'en vers la marine;
E la cruel gent sarazine
Les maisons pristrent e pelfrerent,
E trestoz les blez en porterent
E trestoz les vins espandirent.
Li un le Thoron assaillirent
Ou la gent Dampnedeu esteient,
Qui durement se defendeient;
E li autre a la mer cururent,
As nefs, as barges ki la furent,
Ou noz genz voleient vertir
Por els salver e guarantir.
La ot meint mort des dererains.
La vit l'em Auberi de Rains,
Fol. 79 *d.* Qui le chastel deveit guarder,
Si vilainement coarder
Qu'il iert entré en une barge
Por fuir s'en par la mer large,
Quant li prodome l'escrierent
Tant que ariere le retornerent,
E mistrent a force el Thoron,
E tant qu'il dist : «Ici muron
«Por Deu, quant autre ne puet estre.»
Le château résiste. Tut entur els, destre e senestre,
Au pié del Thoron assailleient
Tant Turc que il ne se saveient
De la quel partie defendre.
La veissiez pilez descendre
E chaoir plus menu que gresle;
Pié a pié erent melle pelle.
Tote jor dura l'eschermie,
Mais noz genz ne durassent mie
As granz assalz ne a la grant charge,
Si Deus n'eust le patriarche
Novel feit feit illoc remaindre,
Qui por murir ne se velt faindre
De cels sauver qui illoc esteient
Qui a la mort se combateient;
Einz manda a Salahadin,
Au large, au vaillant Sarazin,
E Saffadin qu'il l'en preiast,
Que une triuue lor otreiast
Seulement desqu'a l'endemain;
E il perneit la chose en main,
S'il n'aveient veu einz none
Ou genz d'Acre ou gens d'Escalone
Ou del rei Richart d'Engletere Fol. 80 *a.*
Qu'il aveient enveié quere,
K'il metreit son cors en ostage
E autres genz de grant parage
A metre en fers ou en liens
Que chescon d'icels cristiens
Qui el Thoron se combateient
A Salahadin paereient
Dis besanz d'or deu tensement,
E les femes tut ensement
Chescone doreit cinc besanz,
E treis por les petiz enfanz.
Issi com il le demanda
Et Salahadins comanda
Qu'il fust afié e tenu.
Eth vos le messagier venu,
Eth vos la triuue graantee
E la chose issi arestee:
As Turs deus ostages livrerent,
Ki od le patriarche alerent:
Ço fud Auberiz e Tiebauz
De Treies, qui iert preuz e bauz,
Un serjant le conte Henri,
Qui le son peire aveit nurri,
E d'autres en i pot avoir
Dont jo ne poi les nons savoir.

10861 ot *manque* — 10864 cruele — 10875 de derains — 10876 aubri — 10881 li escrierent — 10888 quil — 10889 laquele — 10894 ne demorassent — 10895 ne al gr. — 10897 *le second* feit *manque* — 10907 veu *manque* — 10908 *le second* genz *manque* — 10917 dentensement — 10925 grantee — 10929 aubriz — 10930 treis — 10932 le *manque*

Itinerarium Ricardi, VI, XIV.

Richard, qui se préparait à quitter la Syrie, arrive précipitamment à Jaffa par mer.

Vos m'oistes dire e conter,
Et il fait bien a reconter
Por le grant bien qui en avint,
De l'ost qui a Acre revint,
Tote mate e desfestivee,
E de deheit tote tuee,
E que tuit aler s'en quidouent
E a lor nefs a plein alouent,
E que li reis Richarz meimes,
Si que a nos oilz le veimes,
Aveit ja pris congié al Temple (Fol. 80 *b*.)
E al Hospital el contemple,
E aveit veu ses gualees,
Qu'eles fussent bien atornees:
A l'endemain se deveit metre
Por aler s'en, ço dit la letre,
Par Barut il e ses maisnees;
E i aveit ja enveiees
Set gualees qui estormirent
Cels del chastel, qui s'en fuirent,
E qui ja lui ne atendissent
Si plus des gualees veissent.
Si com li reis iert en sa tente,
Le seir al vespre, en tele atente,
Eth vos une barge abrivee
Venir a Acre e arivee;
E cil qui de la barge eissirent
Vindrent al rei, plus n'atendirent,
Si lui distrent que Jaffe iert prise,
E la gent al Thoron assise,
S'ele n'iert par lui sucorue,
Que tote iert morte e encorue,
Si come jo vos ai conté;
E li preuz reis par sa bonté
Leissa tot son porposement
E dist : «Jo i irai veirement;»
E fist derechief l'ost somondre.
Mais onques li Franceis respondre
Ne l'en voldrent, ainz respondirent,
Li envios qui mal le virent,
Que ja lor pié n'i porteroient
E qu'en l'ost o lui mes n'iroient:
No firent, o lui n'od nul ome, (Fol. 80 *c*.)
Ainz mururent, ço fud la some.
Neporquant cil qui Deu cremoient,
De quel terre que il estoient,
E Templier e Ospitalier
E maint altre bon chevaler
Monterent e s'apareillerent,
E errerent e chevalcherent
Tot droit a Cesaire par terre;
E le vaillanz reis d'Engletere
Ala en gualees par mer.
Eth les vos richement armer
Si queonques mielz n'en porent estre.
La fu li quens de Leicestre,
Si i fu Andreus de Chavignié,
Si i fu Rogiers de Sacié;
Si i vit l'em des Omes Jordan,
Qui puis morut en icel an;
Si i fu Raols de Mallion
Qui a la baniere al lion;
Si i fu Aucoens del Fai,
Qui maint Sarazin envai;
Si i furent cil de Preals,
C'erent des compaignons reaus,
E maint autre home renomé
Qui ne me furent pas nomé.
Cil aloient al Deu servise,
E cil de Genve e cil de Pise,
Qui al besoing grant liu i tindrent.
Oiez coment choses avindrent.
Cil qui par terre a Jaffre alouent
E qui dreit aler i quidouent
Erent a Cesaire aresté,
E n'i orent guaires esté
Quant hom lor dist que Saleadins (Fol. 80 *d*.)
Lor faisoit guaitier les chemins,

10949 An demain — 10960 jaffe — 10963 acre — 10980 quele t. quil — 11005 i *manque* — 11006 les choses — 11007 Et qui — 11008 dreit *manque*

Si qu'il furent illoc assis:
Ço estoit le filz al Hausasis,
Qui ert entre Arsur e Cesaire.
Devers la mer d'un vent contraire
Noz autres genz sunt destorbees,
E li rois e ces des gualees,
Si que de treis jorz ne se murent
De soz Chaiphas ou il jurent,
E que li reis diseit: «Merci,
«Deu! por quoi me tenez ici?
«Ja vois je en vostre servise!»
Mais Dampnedeus par sa franchise
Lor envoia un vent de boire,
Qui le mena o tot s'estoire
Al port de Jaffe al vendresdi
Tart e par nuit; le samedi
Fust la triuue a none faillie,
E la gent morte e malbaillie
E a mort e a doel livree,
Si Deu ne l'eust delivree
Par le rei issi faitement
Com nos vos conterons briefment.
Le preuz rois e ses genz menbrees
Orent geu en lor gualees
Tote la nuit del samedi
. . . .
S'arma e ses genz ensement.
Or si orez deu tensement,
Come la vile estoit tensee
De traison e porparlee,
Que li Turc orent porpensé
Vers cels qui s'estoient tensé
Por les besanz que il pramistrent.
A paier le matin les mistrent,
Fol. 81 a. E si paioient ja al main,
Et li Sarazin tot de plain,
Ensi come cil les paioient,
Et il les testes lor trenchoient,
Si quidoient ovrer molt bien;
Mais honie soit foi de chien!
Ja en avoient set tuez
E en une fosse estroez,
Quant cil del Thoron s'aperçurent;
Si conterent cil qui la furent
Que illoc veissiez dolz ator,
Sus el Thoron devant la tur,
De la peor que cil avoient
Qui a la mort jugié estoient;
La veissiez tanz genz plorer,
E metre a genoilz e orer
Faire confès e copes batre,
E cil dehors dedenz abatre
En la presse grant de la gent
Por morir dererainement:
Quar tote rien, quant mort la chace,
Quiert un poi de tens e d'espace.
Ja atendoient lor martire:
Si pouns bien por verté dire
Que illoc ot tels lermes plorees
Que a Deu erent savorees;
Car els venoient de destresce
De mort e de la parfondesce
De lur cuer, que a lui tendoient.
Ensi com il mort atendoient,
Et il n'i avoit nule atente
Fors de morir a lor entente,
Eht vos li Turc qui aperçurent
Les gualees qui el port furent:
Le rivage tot contre val
Vinrent a pié e a cheval,

Itinerarium Ricardi, VI, xv.
Richard délivre le château et la ville de Jaffa (1er août 1192).

11015 c. asur e a cesaire — 11016 mer uns venz — 11017 Ou noz — 11018 E *manque* — 11027 le v. — 11029 Fu — 11040 Ore — 11041 Com — 11043 porpensee — 11044 tensee — 11045 quil premistrent — 11046 A lor paine l. — 11047 ja a fin — 11049 com, les *manque* — 11052 honi — 11055 cil *manque* — 11066 derainement — 11068 de tens e *manque* — 11070 verite — 11071 orent teles — 11072 orent — 11073 eles — 11075 qua — 11076 mort *manque* — 11077 fors datente — 11078 de lor e. — 11082 Vint

Fol. 81 *b.* Que la marine en fu si plaine
Que il i porent a grant paine.
Roeles avoient e targes,
E traoient desi qu'as barges
E tresqu'as galees le roi.
La veissiez tant fier desroi
De cels qui a cheval estoient,
Qui dedenz la mer s'enbatoient
E traoient a estriver
Que il ne peussent ariver,
E li preus Richarz, ço me semble,
Toz ses veissels atrait ensemble
Por parler a sa compaignie.
Lors dist a sa chevalerie :
«Gentilz chevaler, que feroms?
«Irom nos ou ariveroms,
«Ou coment le porom nos faire?»
Si fu donc itele l'affaire
Qu'il ot d'itels qui respondirent
Que a lor avis entendirent
Que nient n'estoit de l'enprendre
De l'ariver ne del port prendre;
Car tuit quidouent sanz devise
La gent del chastel fust ocise.
Endementers qu'il enqueroient
Saveir mon s'il ariveroient,
Eth vos que li rois d'Engletere
Vit saillir en mer de la terre
Un provoire messe chantant
Qui vint al roi tot droit noant,
Quil recoilli en sa gualee.
Cil li dist : «Gentilz rois, alee
«Est la gent que vos atent ci,
«Se Deus e vos n'en ait merci.»
Fol. 81 *c.* «Coment,» dist li rois, «biaus amis?
«Vit en mes nul? ou sunt il mis?»
«Sire, oil : devant cele tor
«Atendent lor mort tot entor.»
Si tost com li rois entendi
Que si estoit, plus n'atendi;
Lors dist : «Deus nos fist ça venir
«Por soffrir mort e sostenir;
«E quant morir nos i covient,
«Honiz soit qui ore n'en vient!»
Lors fist traire avant ses galees;
Ses jambes totes desarmees,
Sailli des ci qu'a la çainture
En mer o sa bone aventure,
E vint a force a tere sesche
Secont ou prims, ço fu sa teche.
Giefroi del Bois e de Preials
Pierre, li preu e li reaus,
E tuit li autre après saillirent,
As Turs vindrent, sis assaillirent,
Dont la marine en esteit plaine;
E li preuz reis sis cors demaine
Les ocioit o s'arbaleste,
E sa preuz gent hardie e preste
Par les rivages les sivoient.
Li Turc devant lui s'en fuioient,
Qu'il n'i osoient aprismier;
Et il mist main al brant d'acier.
Si lor curut en corant sore,
E les hasta si a cele hore
Qu'il n'orent leissir d'els defendre,
Ne ne l'oserent plus atendre
Ne sa compagnie esprovee,
Quis fereit come gent desvee.
Tant les ferirent e hasterent
Que la marine delivrerent
Des Turs e que toz hors les mistrent, Fol. 81 *d.*
E donques après ço si pristrent
Toneals e fuz e planches larges
E vielz galees e vielz barges,

11084 i *manque* — 11093 E li preuz rois — 11099 nos *manque* — 11100 itel — 11102 atendirent — 11115 Est *manque* — 11125 E *manque* — 11130 et sa bone — 11132 ou premiers — 11133 e *manque* — 11137 en ert p. — 11139 ouec sarbleste — 11148 Ne len o. — 11149 compaigne — 11150 com — 11151 hastirent — 11153 que *manque* — 11154 ço *manque*

Sin estoperent la marine
Entr'els e la gent sarazine;
E i mist li rois chevalers
E serjanz e arbalesters
Qui as Sarazins paletoient;
E il braoient e huoient
E s'en partoient a enviz.
Puis monta li rois une viz
Qui veit en l'ostel as Templiers :
Illoc entra il tot premiers
E se mist a force en la vile,
E trova bien plus de treis mile
Sarazins qui tot eissilloient
Le chastel e tot en portoient;
E li plus hardiz rois del mont,
Richarz, des qu'il fu sus a mont,
Fist ses banieres desploier,
E les fist a mont envoier
As cristiens tant qu'il les virent;
E si tost com il les choisirent,
« Saint sepulcre ! » tuit escrierent,
Lor armes pristrent, si s'armerent,
E si ne demorerent mie.
Eht vos l'ost paiene estormie
Quant il virent noz genz descendre :
La veissez tanz Turs estendre,
Que li rois a tere estendoit !
Nus a son cop ne l'atendoit
Que sa vie n'en fust alee.
Eth vos nostre gent avalee
Fol. 82 *a*. Tot contre val par mi les rues.
Le veissiez genz confundues
Et ocises e detrenchiees;
La furent les plaies vengees
Des malades que il troverent
Dedenz la vile, qu'il tuerent,
Qui ne se pooient movoir.
La veissiez genz aplovoir
E Sarazins livrer a honte.
Que vos feroie jo long conte?
Fors que tant com en aconsuirent
De cels qui en la vile furent,
Qui a tens eissir ne se porent,
Que cels erralment tué orent.
Eth vos la vile delivree
Et gent a grant honte livree.
Li rois après els s'en eissi, *Itinerarium Ricardi*, VI, XVI. Fuite de Saladin.
Que le jor en ot feit ensi,
E n'avoit lors que treis chevals;
Qu'onques neis en Roncevals
Nus hom ne joefnes n'anciens
Ne Sarazins ne cristiens
Ne se contint a sa maniere;
Car quant lors virent sa baniere,
Si fremirent destre e senestre.
La ne volsist nul coart estre,
Que Deu ne fist ne neif ne pluie,
Quant ele chet tant qu'ele henuie,
Qui chiece plus espesement
Que pilet plus menuement
E quarel illuc ne pleusent,
E que plus entr'els n'en eussent.
Eth vos la novele aportee
A Salehadin e contee
Que sa gent si ert assaillie;
E il, la persone faillie,
Qui estoit plus irez que leus, Fol. 82 *b*.
Dut estre de peur fevreus;
Si n'osa illoc plus atendre,
Ainz fist ses paveillons destendre
E ses triés sus es plains ariere;
E li rois e sa preuz gent fiere
Tant les sivirent e chacerent
E ferirent e enchaucerent

11160 arblesters — 11169 toz — 11177 tuit *manque* — 11182 tanz *manque* — 11184 Que nus — 11189 ocizes e — 11191 quil — 11197 com consiurent — 11200 tué *manque* — 11204 en fist — 11207 Nos, ne *manque* — 11216 Que li pilet — 11220 E salehadins — 11221 si *manque* — 11224 Deust, feuereus — 11227 E *manque* — 11228 preude — 11230 enchacerent

As arbalestiers quis feroient,
Qui lor chevals lor ocioient,
E tant enchaucerent e trestrent
Que deus granz liuues se retrestrent;
E li rois se fist sempres tendre
La ou Salahadins atendre
Ne l'osa, as places demaines;
La se tendi Richarz li maines.
Quant cele jornee fu faite
E l'ost des Turcs se fu retraite,
L'ost iert honie e vergondee
Que gent de pié l'ont reusee,
Que si petit d'eforz avoient
Contre tanz Turcs com il estoient,
Fors tant que Deus i ot main mise,
Que sa gent ne fust pas malmise.
Estes vos que Salehadins
Fist apeler ses Saraizins
E les Turcs de plus haut estace,
Si lor demande : « Qui vos chace?
« Est donc l'ost d'Acre retornee
« Que si a ma gent atornee?
« Sunt il a pié ou a cheval
« Cil qui venoient contre val? »
Tant c'un traitres quil savoit,
E qui le roi veu avoit :
Fol. 82 c. « Sire, chevalcheure nule
« N'ont il od els, cheval ne mule,
« Fors que li rois, li bon vassals,
« Trova en Jaffe treis chevals :
« Itant i a e puet avoir
« E neient plus por nul avoir;
« E s'il iert quil volsist enprendre,
« L'on poroit lui e son cors prendre,
« E sanz guaires i metre entente,
« Que il gist tot sels en sa tente. »

Itinerarium Ricardi, VI, XVII.
Les cadavres turcs sont mêlés aux porcs qu'ils avaient égorgés.

Ce fu un jor d'un samedi,
Selonc l'estoire que jo di,
Que la vile fu récovree
E des Sarazins delivree,
Que merveilles i orent faites
E qui tozjorz seront retraites,
Car il orent Jaffe reprise,
E la gent crestiene ocise
Malade qu'il orent trovee;
Si fu la verité provee
Qu'en la vile tanz pors troverent,
Que il ocistrent e tuerent,
Que ço fu une enfinité;
E ço est seu de verité
Que char de porc il ne manjuent,
E por ço volentiers les tuent :
Ne heent plus rien terriene,
El despit de fei cristiene;
Si avoient mis e mellez
La gent e les pors lez a lez;
Mais li cristien les cors pristrent,
Cil qui por Deu s'en entremistrent,
Les cristiens toz entererent
E les Sarazins hors jeterent
Qu'au samedi ocis avoient
Ovec les pors, qui tant puoient
Qu'il ne pooient endurer.
Eth vos que li rois fist ovrer
Fol. 82 d.
Le diemaine e le lundi
Al mur de Jaffe e le marsdi,
La ou le virent depecié,
Tant que auques l'orent redrescié,
Come sanz chalz e sanz mortier,
A defendre s'en fust mestier;
Mais l'ost iert par dehors es tentes
Ou plus orent de granz atentes.

Itinerarium Ricardi, VI, XVIII.
Les murs de Jaffa sont réparés.

11231 arblestiers — 11238 maimes — 11239 icele — 11240 sert — 11241 iert *manque* — 11243 petiz — 11244 il *manque* — 11245 i *manque* — 11246 fu — 11247 Eth — 11251 Eth — 11254 qui *manque* — 11257 S. nalal mul ne mule — 11258 cheualier nemue — 11266 Qui g. — 11268 di ci — 11273 prise — 11278 Quil — 11281 il *manque*, manionent — 11282 tuouent — 11285 Si *manque* — 11288 en *manque* — 11295 dimaine — 11296 As murs, mecredi — 11299 Com — 11301 M. iest — 11302 grant

Itinerarium Ricardi, VI, xix.

Les Turcs projettent de surprendre Richard dans sa tente.

Li Mamelon Salehadin,
Cil de Halape e li Cordin,
La legiere bachelerie
De la paiene gent haie,
A un parlement s'asemblerent,
E distrent tuit que honiz erent
Que por tant gent guerpi avoient
Jaffe come li nostre estoient,
E qu'il n'avoient nul cheval.
Ço distrent a mont e a val
Entr'els tant qu'il s'entrefierent
E tant que illoc se vanterent
Qu'en sa tente le roi prendroient
E que a Saleadin le menroient,
E fu l'ovre ensi affiee.

Itinerarium Ricardi, VI, xx.

Henri de Champagne arrive de Césarée à Jaffa.

Eth vos que en une gualee
Vint li cuens Henris de Champaine
De Cesaire, il e sa compaigne.
L'ost ert a Cesaire venue,
E s'iert mal gré suen detenue
Por les Sarazins qui guardouent
Les flums e qui les pas guaitoient,
Si que li rois secors ne aie
N'ot de tote lor compaignie
Fors seul de son neveu le conte.
Onques n'i pot avoir par conte,
A trespasser la fort jornee
Que hom li avoit atornee,
Fol. 83 *a*. Fors que tant seulement cinquante
Chevalers ou al plus seisante,
E serjanz e arbalestiers
Preuz e seurs de lor mestiers,
E gent de Genve e gent de Pise
Qui por Deu s'ert illoc promise,
E autre genz entre deus mile;
Ne illoc puis que rescust la vile,
Ne pot aveir quinze chevals
Assemblez entre bons e mals,
Dont il ot puis si grant sofraite
Que sa gent fust perie et fraite
Se Deu ne l'eust guarantie
Des Turs e de lor aatie.

Itinerarium Ricardi, VI, xxi.

Le plan formé par les Turcs pour surprendre Richard échoue par miracle (5 août).

Ore orez une grant merveille,
Dont tot li mondes s'esmerveille,
Que nostre gent fust tote prise,
Le mecresdi, par cele emprise
Que cil durent prendre le roi,
Si Deu n'en eust pris conroi.
La nuit, a hore de matines
Monterent les genz sarazines,
Si conreerent lor batailles,
E puis lacierent lor ventailles
E chevalcherent a la lune.
Iloques fist Dampnedeus une
De ses glorioses bontez,
E bien doit estre recontez
Quant il fait une bele ovraine.
Estes les vos a val la plaine,
Chevalchant tut sereement;
E Dampnedeus nomeement
Leva entr'els unes tençons
Des Cordins e des Mamelons,
Saveir mon li quels descendroient
A pié e noz genz atendroient
Qu'il ne peussent revertir
Al chastel por els guarantir. Fol. 83 *b*.
Chescons disoit : « Vos descendroiz,
« Mes vos. » « Mes vos. » « Mes vos, c'est [droiz;
« Nos devon mielz estre a cheval. »
E vindrent tençant contre val,
E tant dura l'estrif illoques
Des uns et des autres ovecques
Qu'il orent le cler jor veu,

11309 tant de gent — 11310 com — 11313-11314 *intervertis* — 11314 E *manque*, sauanterent — 11318 quen — 11322 seuen — 11329 forte — 11331 tant *manque* — 11333 arblastiers — 11335 genue o de pise — 11337 genz bien entre — 11338 par quoi r. — 11339 puet — 11340 Assembler — 11343 deu nen e. — 11345 la gr. — 11347 g. ne fut t. — 11366 tendroient

Si come Deus l'ot porveu;
E li rois dormoit en sa tente.
Oiez bele aventure e gente
D'un Genevois qui s'iert levez
E ert a la berue alez
Tot droit al point de l'enjorner.
Si com il voloit retorner,
Si oi les Turs qui venoient
E vit les hiaumes qui lusoient,
Si come son chief abeissa;
Onques puis sa voiz ne cessa
De crier que noz genz s'armassent
E que tuit a armes alassent;
E li rois del cri s'esveilla,
Qui le jor puis mult traveilla.
De son lit sailli sus en piez
E vesti, si com jo suspiez,
Un blanc hauberc fort e tenant;
Si comanda de mantenant
Ses compaignons a esveillier;
Si ne fait pas a merveillier

Itinerarium Ricardi, VI, XIII. Combats. Exploits de Richard et de ses compagnons.

Se de si faite suzpresture
Ot illoques contrepresture
A els vestir e a armer;
Car jo vos puis bien afermer
Qu'il furent si hasté illoques,
Le roi e assez autre oveques,
Que jambes desarmees nues
E descovertes fors des nues,

Fol. 83 *c*.

E tels i ot tot nuz sanz braies,
Qui i orent assauz e plaies,
Se combatirent a jornee;
Sis greva plus qu'autre rien nee.
Si come nostre gent s'armoient,
E li Sarazin apresmoient.
Eth vos que li rois fu montez,
E n'ot o li d'omes contez
Fors dis a cheval seulement;
Si dit l'estoire finement
Que li quens Henris de Champaigne
Fu a cheval e sa compaigne;
Si i fu li quens de Leicestre,
Roberz, qui bien i deveit estre;
E Bertelmeu de Mortemer
Fu a cheval, al men esmer;
Si i fu de Mallion Raols,
Qui onc ne fu d'armes saols;
Si i fu de Chavigni Andreus,
Qui fort e preu fu a estreus;
Si i fu Girard de Fornival
Oveques le roi a cheval;
Si i fu Rogiers de Saci,
Qui sist en un povre ronci;
Si i fu Guillames de l'Estanc,
Qui ot un cheval trop estanc;
Si i fu Hue de Noefvile,
Un ardi serjant e nobile.
Henri le Tyois el conroi
Portoit la baniere le roi.
Eth vos nostre gent conreee
Contre l'ost cruel desreee,
E par batailles establie,
Chescone a sa conestablie.
Li chevalers sor la marine
Furent por la gent sarazine
Vers Saint Nicholas sor senestre:
Illoques lor convenoit estre

Fol. 83 *d*.

Quar li plus des Turs se traioient
E taburoient e braioient;
E par devant lor cortillages
Ot mis genz de plusors lignages:
La ot Pisanz e Geneveis;
Si ne seroit dit eneveis
Ne reconté les envaies

11380 beru — 11385 com — 11399 a *manque* — 11402 autres — 11403 d. e nues — 11404 *vers répété dans le ms.* — 11408 Si — 11409 com — 11419 E *manque* — 11422 onques — 11426 Ouec — 11427 sacie — 11428 roncie — 11430 trop *manque* — 11435 conree — 11436 cruele e desree — 11440 Furen

Que il orent des genz haies.
Li Turc comencerent a traire,
A huer, a crier, a braire;
La veissiez merveilles dreites
E noz bones genz mult destreites :
A geneillons s'agenoillerent,
E targes e escuz drescierent
Devant els, en lor mains lor glaives;
E li rois qui d'armes ert saives
Fist desoz les targes mucier
Entre deus un arbalestier
E un home qui li tendoit
S'arbaleste, e il li rendoit
Quant il la li avoit tendue :
Par ço fu l'ost mult defendue.
Ensi s'estoient aresté.
Or ne doit pas estre doté
Que cil qui en tel plait estoient
Contre tanz Turs come veoient
N'eussent peor de lor testes;
Si fu si voir com vos ci estes
Que li rois ala reerchant
Les chevalers e preeschant,
E Johans de Preals ovecques
Lor aloit sermonant iloques,
E disoient: « Ore i parra,
« Tant come Deus son cors guarra,
« Qui se penera de bien faire,
« Qu'ore n'i a mes autre affaire
« Fors de noz cors richement vendre
Fol. 84 a. « E de nostre martire atendre,
« Quant Deus le nos a envoié.
« Or sumes nos dreit avoié,
« Quant il par sa bonté meismes
« Nos done ço que nos queimes.
« Ci gisent noz droites soudees. »
Eth vos les batailles fermees
E les conreiz des Turs venir.
E nostre gent tozjorz tenir
Lor jambes el sablon fichees,
Totes les lances esloignees,
E apresté de recevoir.
Eth vos les batailles movoir
De la fause gent sarazine
O tel frainte e od tel ravine
Que si nostre gent se meussent,
Que tot tresperciez les eussent,
E avoit bien, que jo n'i faille,
Mil Turs en chescone bataille;
E quant a meismes d'els furent
Et il virent qu'il ne se murent,
Res a res d'els en sus guenchirent;
E arbalestiers destendirent,
Que li Turc n'oserent atendre;
Et il les faisoient estendre:
Es cors e es chevals feroient;
E les eschieles revenoient
E autre foiz les reproçoient
E flatisoient e tornoient,
E plusors foiz ensi le firent.
E quant li rois e sa gent virent
Cels qui tant a cheval estoient
E que autrement ne feroient,
Les fers des glaives abeissiez,
S'i feri chescons esleissiez
Enz en mi liu de la grant presse
De la mescreant gent adverse,
E si durement assemblerent
Que trestut li conroi tremblerent Fol. 84 b.
Desi que a la tierce guarde.
Estes vos que li rois reguarde,
Si vit cheoir illoc sor destre

11450 Quil — 11452 cr. e a — 11454 mult *manque* — 11455 E a — 11460 deus e deus un arblastier — 11461 que li — 11462 Sableste, li *manque* — 11463 la *manque* — 11466 Ore — 11468 com — 11472 preschant — 11476 com — 11482 Ore — 11488 detenir — 11490 E totes — 11491 reuoir — 11492 ses b. — 11495 g. ne m. — 11497 auoient — 11502 arblastiers — 11515 liu *manque* — 11516 mescreante — 11519 qua — 11520 Eth vos

Le preu conte de Leicestre,
Qui del cheval ert abatuz
E s'estoit tres bien combatuz,
Quant li preuz reis l'ala rescore.
La veissiez tanz Turs acorre
Droit a la baniere al lion !
Eth vos Raols de Mallion
Que li Turc en menoient pris;
E li rois son cheval de pris
Fiert des esperons es costez
Tant qu'il fu de lor mains ostez.
En la presse iert li rois puissanz
Contre les Turs e les Persanz;
Onques mes om fieble ne forz
Ne fist en un jor tel efforz :
Car es Turs s'enbatoit dedenz,
E les fendoit desi qu'as denz,
E tantes foiz s'i embati
E a tanz cops s'en abati
E tant de ferir se greva
Que le cuir de ses mains creva.
Eth vos un Sarazin poignant,
E des autres Turs esloignant
Sor un destrier corant e rade :
C'ert li preuz Saffadin d'Arcade,
Cil qui fesoit les granz proesces
E les bontez e les largesces;
Cil vint poignant, si com jo dis,
O tot deus chevals arabis
Qu'il tramist al rei d'Engletere;
Si lui fist proier e requerre
Por ses proesces qu'il savoit
E por hardement qu'il avoit
Que par tel covent i montast,
Fol. 84 *c.* Si Deu d'illoques l'en jetast
E sain e sauf, qu'il le veist,
Que aucon gueredon l'en feist :
Puis en ot il riches loiers;
E li rois les prist volenters,
E dist encor meint autretel
De son enemi plus mortel
En prendroit il s'il en venoit
A tel besoing com il avoit.
Eth vos la bataille creue :
Onques tele ne fud veue;
Tote la terre esteit coverte
Des pilez a la gent colverte,
Que il coillouent a braciees.
La veissiez tant genz blesciees
Que li galiot s'en fuirent
Es gualees dont il eissirent :
Qui en tel point fuit mult s'avile.
Eth vos le cri devers la vile
Que li Turc a plain se metoient,
Qui noz genz sozprendre voloient
E par devant e par deriere;
E li preuz rois od sa baniere
I vint sei tierz de chevaliers
. . . .
E si tost com il i entra,
En mi une voie encontra
Treis Turs de mult riche hernois,
E il les feri come rois
E encontra si durement
Que il guaigna eraument
Deus chevals e les Turs ocist,
E les autres a force mist
Hors de la vile, e passa lor,
E fist estoper des qu'en l'or
La porte par ont il entroient,
E mist gardes qui la gardoient.
Eth le vos tot droit as galees
Ou ses genz s'en erent alees
Par grant peor e par destresce;
E Richarz, le filz de proesce,
Les raloit toz encoragier,

Itinerarium Ricardi, VI, xxiii.
Victoire complète de Richard.
Fol. 84 *d.*

11535 ome — 11546 carcade — 11547 le — 11555 par tel *manque* — 11556 dilloc ne len — 11558 gueredon ne len — 11561 encore — 11563 venoient — 11564 auoient — 11569 Quil — 11570 tantes — 11573 mult fauile — 11576 Que, nos *manque* — 11586 Quil — 11589 passast — 11593 les — 11596 Richaz

E refist a terre nagier,
E les remist tot en comune,
Si qu'il ne remist en chescune
Des galees que cinc sanz plus,
E s'en revint od le surplus
A l'ost, qui n'ert point reposee,
E lors fist il la pointe osee:
Onques mes tele ne fu faite,
Que il poinst en la gent forfaite
Tant en parfont qu'il le covrirent,
Si que nul de ses genz nel virent,
Si que por poi qu'il n'i alerent,
E qu'il ne se desconreerent;
Sis eussoms trestoz perduz :
Mais li reis n'iert point esperduz,
Ainz feri avant et ariere,
Qu'il fesoit illoc tel chariere
D'une espee que il tenoit
Que en quel liu qu'ele venoit,
Fust en cors ou fust en cheval,
Qu'il detrenchoit tot contre val.
La fist il le cop, ço me semble,
Del braz e de la teste ensemble
D'un admirad armé de fer
Qu'il envoia droit a enfer;
E par cel cop que li Turc virent
Si large place puis li firent
Qu'il revint, merci Deu, sanz perte;
Mais sa persone iert si coverte,
Son cheval e ses covertures,
Des saetes as genz oscures
Qu'il orent trait a entençon
Qu'il resembloit un heriçon.
Fol. 85 *a.* Ensi se vint de la bataille,
Qui dura tote jor a taille
Del matin jusqu'a l'avespree,
Si cruel e si destempree
Que si Deus n'eust sustenue
Nostre gent, mar i fust venue;
Voirement i fu, ço veimes,
Quant onques ome n'i perdimes
Cel jor qu'un ou deus seulement,
E il perdirent eralment
Plus de dis e cinc cent chevals,
Qui gisoient par mons, par vals,
E plus de set cent Turs oveques,
Qui toz gisoient mort illoques;
Ne por tot cel lor grant desroi
N'en menerent il pas le roi,
Qui par devant lor genz haies
Ot feit ses granz chevaleries,
Si que trestuit s'en esbahirent
De ses granz proesces qu'il virent,
E de tels qui o lui estoient
Qui desqu'a la mort se metoient
Quant Dampnedeus par sa franchise *Itinerarium Ricardi, VI, xxii.* **Saladin raille ses soldats de leur échec.**
Ot espernié en itel guise
Le roi e la gent cristiene
Del pueple e de la gent paiene,
E l'ost se fu ariere traite,
Une parole fu retraite
Que li soldans Salehadins
Demanda a ses Sarazins
Par rampone de lor desroi :
« Ou sunt cil qui ont pris le roi?
« Ou est cil qui le m'en ameine? »
Un Turs d'une terre lointaine
Li dist : « Sire, jol vos dirai,
« Si que de rien n'en mentirai.
« Onc mes tel om ne fu veuz,
« Si preuz ne si aperceuz, **Fol. 85 *b.***
« Ne qui mielz seit d'armes provez :

11604 lores — 11606 Quil — 11609 Si *manque*, qui ni — 11610 ne *manque* — 11612 li reis *manque* — 11615 quil — 11616 Quen — 11617 *le second* fust *manque* — 11623 icel — 11634 *le second* si *manque* — 11635 nel eust — 11636 i *manque* — 11637 deimes — 11639 fors un ou d. — 11642 mont — 11645 cel *manque* — 11646 Ne m. — 11648 granz *manque* — 11660 Manda — 11663 en *manque* — 11667 Onques, ome — 11669 qui *manque*

«A toz les besoins iert trovez;
«E mult nus nus entremeimes
«E assez granz cops i meismes;
«Mais onques nel poeismes prendre,
«Car nus ne l'ose a cop atendre,
«Tant est hardiz e maniables.»

Itinerarium Ricardi, VI, xxv.

Segnor, nel tenez mie a fables
Que li Turc bien nel coneusent
E que illoc pris ne l'eussent,
Ne fust Deus e ses granz visteces,
Que il fist la tantes proesces

Maladie de Richard.

E tant soffri le jor illoques,
E li autre prodome ovecques,
Qu'il chairent en maladie
Pres de la gent que Deus maudie,
Que del fes de cele besoigne,
Que des puors de la charoine
Dont la vile ert si corompue
E lor nature si rompue
Por un poi que tuit n'i mururent,
E li rois e cil qui i furent.

Itinerarium Ricardi, VI, xxvi.
Saladin menace Richard de venir le prendre.

Illoques ou li rois estoit
Malades, e lui mesestoit,
La li manda Salehadins
Qu'entre lui e ses Sarazins
L'iroient la ou il ert prendre,
S'il les osoit illoc atendre;
E li rois li manda anoire,
Se ço peust savoir e croire,
Que il illoques l'atendroit,
E que il ja en nul endroit,
Tant com peust sor piez ester
Ne sor ses genoilz arester,
Ne lui fuireit plein pié de terre :
E ensi ert prise la guerre,
Fol. 85 *c*. E Deus savoit bien l'aisement
Dont il parloit si richement.
Lors remanda il par le conte
Henri (ce dist l'estoire e conte)
A Cesaire por les Franceis,

Richard appelle à son secours les Français, qui refusent de venir à son aide.

Cels qui erent venu ançois,
E por l'autre gent qu'il venissent
E que la terre sustenissent;
Si lor manda de l'afiance,
Si lor manda la mesestance;
Mais onques nel voldrent secure,
Ainz le leisserent tot encure,
Se il n'eust la triuue prise.
. . . . ,
Mais nul ne l'en deust emprendre,
Car li Turc le venissent prendre
E de son cors li meschaist
E Eschalone il i perdist,
Que ele fust prise a droture
E Sur e Acre en aventure.

Itinerarium Ricardi, VI, xxvii.
Richard est contraint de signer une trêve de trois ans (2 septembre 1192).

Li rois iert a Jaffe en dotance,
A meschief e a mesestance,
Si se porpensa qu'il feroit,
E que d'iloc il s'en iroit
Por la vile qui iert enferme
E qui n'estoit ne fort ne ferme.
Lors manda le conte Henri,
Qui sa seror avoit nurri,
E si manda por les Templiers,
Si manda les Ospitaliers,
E lor ramentut son meschief
Qu'il aveit al cuer e al chief,
E lor dist que li un alassent
A Escalone e la gardassent,
E li autre illoc remansissent
A Jaffe e bien guarde en preisent,
E il a Acre s'en vendroit

11677 E que, conoisent — 11678 illoques — 11679 granz *manque* — 11680 Quil — 11685 Qui del fel — 11687 si *manque* — 11689 un *manque* — 11696 les *manque* — 11697 *le second* li *manque* — 11698 Que se — 11699 Quil — 11702 soz ces genoilz ester — 11705 bien *manque* — 11707 il *manque* — 11716 leisent — 11717 Sil — 11721 li *manque* — 11722 il *manque* — 11723 Quele — 11728 il *manque* — 11730 quil nestoit ne forte — 11731 Lores — 11733 E *manque* — 11734 Si m. por les — 11737 lors — 11740 bien *manque*

E medecine illoc prendroit;
E dit que il ne pot el faire. Fol. 85 d.
Que vos diroie d'autre affaire?
Fors que trestut s'en escondirent,
E tot en travers respondirent
Que ja chastel ne guarderoient
Sanz lui, n'en guarde ne seroient,
E s'en alerent sanz plus dire.
Eht vos le roi en trop grant ire.
Quant li rois vit que tot li mondes,
Qui n'est guaires liaus ne mondes,
Lui fu tot en travers failliz,
Lors fu troblez e maubailliz
E durement desconseilliez.
Seignors, ne vos esmerveilliez
S'il fist del mielz que il savoit
Selonc le tens que il avoit :
Car qui crient honte e siut henur
Choisist de deus mals le menor;
Si velt mielz une triuue quere
Que leisser en peril la terre :
Car tuit li autre la leissoient,
E a lor nefs a plain aloient.
Lors manda il a Saffadin,
Qui iert freres Salehadin,
Qui molt l'amoit por sa proesce,
Qu'il li porchaçast sanz peresce
La meillor triuue qu'il poroit,
E il devers lui la donroit.
E Saffadin mult se pena,
E la parole tant mena
Que la triuue fu devisee
De Salehadin e nomee,
Par tel covent que Eschalone,
Qui mult ert contre sa corone,
Seroit abatue e charoit,
E que nus ne la fermeroit
Devant treis anz, mais lor l'eust
E refeist qui plus peust; Fol. 86 a.
E Jaffe seroit refermee
E de cristiens repuplee;
E trestut l'autre plain pais,
Ou nus n'ert lores estais,
Contre le mont e la marine,
Seroit en triuue estable e fine;
E qui la voldroit droit tenir
Que sauf aler e sauf venir
Poroit le sepulcre requere;
E que sans treu par la terre
Iroient les marcheandises.
Ensi alerent les devises
E ensi fu la triuue escrite
E reportee al rei e dite;
E il qui estoit sanz aie
E si pres de la gent haie,
E l'ost ert al mains a deus liuues,
Prist ensi faitement les triuues;
E qui autrement en diroit
L'estoire, si en mentiroit.

Itinerarium Ricardi, VI, xxviii.
Échange de politesses chevaleresques entre Richard et Saladin.

Quant la triuue fu aportee
Al rei, e il l'ot creantee,
Quant vit que il ne pot el faire,
Lors ne pot son corage taire,
Ainz manda a Salehadin,
Oiant maint noble Sarazin,
E lui devisa par devise
Qu'il n'avoit cele triuue prise,
Ce seust il veraiement,
Tresque a treis anz seulement,
L'un por aler s'en en sa terre,
L'autre por aveir gent e querre,
Le tierz por revenir e prendre

1742 mescine — 11743 quil — 11744 d' *manque* — 11752 ne liaus — 11757 quil — 11758 quil — 11759 aint honte — 11764 E *manque* — 11765 E lores — 11769 meillore — 11777 Abatue seroit — 11779 l' *manque* — 11780 E le r. — 11782 De cristiens e r. — 11783 plain pas — 11784 nos — 11787 qui si la — 11789 quere — 11790 que *manque*, triuue — 11793 E si f. — 11794 reporte — 11796 Que si — 11797 Que lost — 11803 quil — 11808 nauoit fors cele — 11811 s'en *manque*

La terre s'il l'osoit atendre.
E li soudans lui remanda
Fol. 86 *b.*
Par cels que il i comanda
Que par la loi que il tenoit
E par le Deu qu'il sostenoit
Qu'il preiset tant sa grant proesce
E son grant cuer e sa vistesce,
Que se la terre esteit conquise
A son vivant en nule guise,
Que c'ert li princes qu'il savoit
De toz cels qu'il veu avoit
Qu'il mielz volsist qui la preist
Sor lui a force e conqueist.
Ensi quida li rois ovrer,
E le sepulcre recovrer;
Mais ne vit pas ne n'entendoit
Içо que a l'oil lui pendoit.

Itinerarium Ricardi, VI, xxix. Richard à Cayphas (septembre).

Quant cele triuue fu juree
De deus parz e asseuree,
E les covenances retraites,
E les chartres en furent faites,
E li bons reis s'en fist porter
Por lui guarir e conforter
A Chayphas sor la marine,
Ou il prist illoc medecine.

Itinerarium Ricardi, VI, xxx. Richard empêche les Français d'aller à Jérusalem.

E li Franceis qui sujornoient
D'aler en France desiroient
. . . .
Que en lor pelerinage iroient,
E la triuue avoient blasmee,
E despite e mesaamee,
E ne voldrent Jaffe rescore
Al besoing ne le roi sucore;
E quant al roi fu fait savoir
Qu'il voloient conduit avoir
A faire lor pelerinage,
E li rois prist lues son message,
Si manda a Salehadin
E a l'admirald Saffadin
Qu'il ne leissassent cristien
Aler, joefne ne ancien,
En Jerusalem sanz ses letres, Fol. 86 c.
S'il voleient qu'il fust lor detres
Ou sanz les le conte Henri;
E i furent si tres mari
Del mandement quant il le sorent
Que li plusor a l'ainz-qu'il porent
Se chargerent e s'atornerent
E en France se retornerent.

Départ des Français pour l'Europe.

Quant la presse fud departie
Des Franceis, la greignor partie,
De cels qui le roi maudisoient
E qui plus destorbé l'avoient,
Onques ne s'i pooit fier,
E lores fist li rois crier
Que ses genz al sepulcre alassent,
E que lor offrendes portassent
A Jaffe a l'aide des murs fere.
E que vos direie altre afaire?

Itinerarium Ricardi, VI, xxxi. Premier convoi de pèlerins qui vont visiter Jérusalem.

Fors que par tres conestablies,
Si com els furent establies,
Alerent el sepulcre ensemble.
L'un conestable, ço me semble,
Si i fu Andreus de Chavignié,
Si a peor moine a Cloignié;
E l'autre fu Raols Tessons,
Qui mult amoit notes e sons;
De Salesbire li evesques,
Qui depuis fu faiz arcevesques,
Mena la dereraine rote;
Içо sai jo tres bien sanz dote.
Quant cil des chartres saisi furent,
Eth vos que li pelerin murent,
E errerent serré en turbe.

11816 quil, i *manque* — 11817 quil — 11820 E *manque* — 11825 miels *manque*, quil — 11829 n' *manque* — 11830 qua — 11834 en *manque* — 11835 bons *manque* — 11840 Daler sen en — 11844 mesamee — 11850 lues *manque* — 11854 nacien — 11855 ses *manque* — 11867 ne se p. — 11870 i portassent — 11874 eles — 11880 noces — 11882 puis — 11883 deraine — 11884 Co — 11887 errent

Oiez come peschié desturbe
Maintes genz qui bien volent faire
En maint liu e par maint affaire.
Fol. 86 *d*. Es chemins par ou il erroient,
Es plains de Rame ou il passoient,
Eth vos que li baron parlerent
Illoc ensemble e deviserent
Que Salehadin manderoient
En Jerusalen qu'il venoient
Veoir le sepulcre e requere,
O les briés le roi d'Engleterre.
Cil qui porterent le message
Erent mult prodome e mult sage,
Mais lor pechié ou lor peresce
Lor dut empeirer lor proesce.
Li uns fu de Roches Guillames,
En qui chief seoit bien li hiaumes;
L'autre iert Girard de Fornival,
E Pieres de Preals. A val
Les plains de Rames chevalcherent;
Tant errerent e esploiterent
Qu'al Thoron as Chevalers vindrent;
La s'aresturent e se tindrent
Por Saffadin que il queroient,
E son conduit aveir voleient;
Si fu verté qu'il se dormirent,
E si lonc demorer i firent
Que après relevee abassee,
Si com la rote errout seree,
E avoient passé la plaigne,
E erent pres de la montaigne,
Ensi com il se regarderent,
Mis sire Andreus e cil qu'i erent,
Si virent cels qui lors venoient,
Qui message fere devoient.
Quant il les virent e conurent,
Trestut esbai s'aresturent;
Si oissiez dire as hauz homes:
«Ha! sire Deus, mar venu sumes,
«Si Sarazin nos aperceivent!
«Veez la cels venir qui nos deivent Fol. 87 *a*.
«Avant porter nostre message!
«Nos n'erroms mie come sage;
«Car il apresme la vespree,
«E cele gent desatempree
«De l'ost n'est mie departie.
«Si nos aloms cele partie,
«E nos n'i envoioms avant,
«Il nos vendront ja al devant,
«Si avroms les testes perdues;
«E nos genz qui sunt esmeues
«E nos sumes tot desarmé.»
Li messagier furent blasmé,
E neporquant tant les proierent
Qu'el message les renvoierent,
E durement les hasta l'em.
Cil vindrent vers Jerusalem,
E troverent dehors la vile
Des Turs logiez plus de deus mile.
L'amirail Saffadin tant quistrent
Qu'il le troverent, si lui distrent
Que nostre gent illoc venoient
E que conduit lui requeroient,
E portoient chartres del roi,
E qu'il en preist bon conroi.
Mais Saffadin mult les reprist,
E dist que grant folie emprist
E que fol conseil lor dona
Qui cele gent issi mena,
E que lor vies poi amoient,
Que sanz conduit issi erroient;
E parlerent illoques tant

11891 par *manque* — 11892 rmes — 11897 e quere — 11899 qui *manque* — 11900 prodom, *le second* mult *manque* — 11901 *le second* lor *manque* — 11904 li *manque* — 11905 Lautres — 11909 al cheualer — 11910 se *manque* — 11911 quil — 11913 verite — 11914 E *manque* — 11916 come, ert — 11917 passee — 11920 Missires — 11922 Qui lor m. — 11926 venu *manque* — 11927 aprochoient — 11928 devoient — 11933 qui nest — 11947 tant *manque* — 11948 et si — 11956 icele

Que il aloit ja anuitant.
Eth vos la rote illoc venue,
De bon conseil e d'armes nue;
E quant li Sarazin les virent,
Tel chiere e tel semblant lor firent

Fol. 87 *b*.

Que por verité le vos di
Qu'en la rote n'ot si hardi
Qu'il ne volsist od bele chiere
Estre a Sur ou a Acre ariere.
Dejoste un mur cele nuit jurent,
Si sachiez que a grant dote furent;

Itinerarium Ricardi, VI, xxxii.
Les Turcs veulent tirer vengeance des chrétiens. Saladin les arrête.

E l'endemain li Sarazin
Vindrent devant Salehadin
E a ses piez s'agenoillerent.
Si lui requistrent e proierent,
Si lui distrent: «Ha! droit soudans,
«Ore seroit bien droit e tens
«De vengier nos de la maçacre
«Que cist nos firent devant Acre.
«Sire, lais nos vengier noz peres,
«Noz parenz, noz filz e noz freres,
«Que cist ont mort e detrenchiez:
«Or puet chescons estre vengiez.»
Il respondi, si en ot droit,
Que a ses amis en parleroit.
Devant le soudan s'asemblerent,
E estroitement en parlerent.
La furent li haut Sarazin
E li Mestoms a Saffadin;
Si i fu Bedredin Dorderons,
Si distrent: «Sire, nos dirons
«Ço qu'afiert a vostre hautesce.
«Trop par sereit ço grant laidesce
«E grant blasme a la loi paiene,
«Se iceste gent cristiene
«Qui ci est soz nostre poisance
«E qui croit en bone creance
«Estoit si faitement ocise
«Dedenz ço que la triuue est prise
«De nos e del roi d'Engletere.
«Coment tendriez vos mes terre
«Si vos faisiez tele fraiture
«En nul sens por nule aventure?

Fol. 87 *c*.

«E qui nos poroit ja meis croire?»
E Salehadins tot anoire
Prist ses serjanz e si manda
Por Saffadin, cui comanda
Que li cristien guardé fussent
E que son sauf conduit eussent
E al sepulcre e as veages
A faire lor pelerinages;
E assez plus les henorerent,
Tant que a Acre s'en tornerent.

Itinerarium Ricardi, VI, xxxiii.
Second convoi de pèlerins, dont Ambroise fait partie.

Ensi com il s'en retornerent,
E cil de nostre route errerent.
Tot droit el point de l'enjorner,
Li soudans ot fait atorner
Ses genz, qui les chemins guardoient
Quant li pelerin trespassoient,
Si que aseur i trespassames
E les montaines sormontames,
E venimes a la monjoie.
Lors eumes as cuers grant joie
De Jerusalem que veismes:
A terre a genouz nos meimes,
Si come tuit le font par dete;
Si veimes mont d'Olivete,
La dont mut la procession
Quant Deus vint a sa passion.
Puis venimes vers la cité
Ou Deus conquist son herité.
Cil qui avant chevalché eurent
Le sepulcre seint baissier porent;
Si nos dist la chevalerie

11960 Quil — 11962 e *manque* — 11964 lor *manque* — 11980 e *manque* — 11983 E il r. — 11985 sasembleroit — 11986 parleroit — 11990 Si li — 11992 ço *manque* — 11993 la *manque* — 11994 Si ceste — 11996 cr. aucone cr. — 12006 qu'il — 12008 E *manque* — 12012 a *manque*, retornerent — 12013 Si com — 12024 genoillons — 12025 com — 12026 le mont — 12028 Que — 12031 avant *manque* — 12032 Le s. ainz

Qui fu en nostre compaignie
Que cele sainte croiz sanz faille
Qui fu perdue en la bataille
Lor fist Salehadins mostrer
E baissier la e aorer;
E nos autres qui a pié fumes
Fol. 87 *d.* Veimes ço que nos peumes :
Nos veismes le monument
Ou le cors Deu nomeement
Fu mis quant la mort ot sofferte.
La ot aucune offrende offerte;
Mais li saraizin les pernoient
Quant nostre genz les i metoient,
E por ço petit i offrimes;
Car as cheitifs le departimes
Que illoc estient en liens;
E de Frans e de Suliens :
A cels portames nostre offrende,
Qui disoient : « Deu le lor rende ! »
Illoc esteoient en servage.
Puis feimes autre veage
Droit sur le mont Calvarie a destre,
Ou cil murut qui deigna nestre,
Illoc ou la croiz fu fichee
E la seinte char clofichee,
Car la roche se depesça
E fendi desqu'en Golgatha.
Cel leu veimes e baisames;
E d'iloc si nos en alames
En Monte Sion en l'eglise,
Que tote guaste estoit remise.
Un liu veimes sor senestre
La ou la mere al roi celestre
Transi el ciel a Deu son pere,
Qui de lui fist sa dolce mere;
Cel liu baisames en plorant,
Puis nos en alames corant
A la seinte table veoir
Ou Deus velt mangier e seoir.
Cele baisames eralment;
Si n'i demorames granment,
Car li Saraizin nos embloient
Noz pelerins e sis muçoient;
Ça trois, ça quatre, par les crotes;
C'erent noz peors e nos dotes. Fol. 88 *a.*
Puis en alames contre val,
Gent a pié e gent a cheval,
En Josaphas sor Siloé :
Ensi nos fu dit e loé.
La veismes la sepulture
Del cors ou Deus prist nureture :
Cele baisames volenters
Od piteos cuers e entiers,
Puis alames o mult grant dote
En icele meimes crote
Ou Deus estoit quant cil le pristrent
Qui son precies cors ocistrent :
Cel liu baisames sanz leissiers
Od pité e od desiriers,
E plorames o chaudes lermes;
E bien en iert o liu e termes,
Car illoques ot les estables
As chevals as genz des diables
Qui les sainz lius Deu ordeoient;
E noz pelerins nos hastoient :
De Jerusalem nos partimes
E a Acre nos en venimes.
La tierce rote, li evesques, *Itinerarium* [Ri]*cardi*, VI, xı[...] Troisième [con]voi, sous la di[rec]tion de l'ar[che]vèque de Sa[lis]bury.
Cil qui depuis fu arcevesques
De Canterbire la cité,
Cil l'amena por verité;
Si fu veirs que par sa proesce,
Par son los e par sa hautesce,
Li fist tant Salehadins faire

12043 la *manque* — 12048 partimes — 12052 le *manque* — 12055 sur le *manque* — 12066 mere le roi — 12080 *le second* gent *manque* — 12084 Des — 12089 quant il le — 12090 Que — 12092 Od pitees cuers e — 12094 *le premier* e *manque* — 12097 lui, ordoient — 12099 nos enpartimes — 12100 reuenimes — 12102 qui puis — 12105 sa *manque*

D'enor com jo vos puis retraire;
Car encontre lui envoia
Ses genz, par qui il l'en proia
Qu'il fust o lui a sa despense;
Mais li vesques ot tel defense
Qu'il respondi as Sarazins,
Por ço qu'il estoit pelerins,
Que son cust nient n'en prendroit
Fol. 88 *b*. En nule fin n'en nul endroit;
E quant il son cust n'en velt prendre,
Si fist mult sa maisnee entendre
A honorer lui e sa gent,
E lor firent maint biau present;
E le fist mener par les lius
Ou hanta nostre sire Deus,
Puis le manda a parlement
Por veoir son contenement;
La seinte croiz lui fist veoir,
Puis le fist devant li seoir,
E furent ensemble e parlerent
Longuement e si demorerent;
E il començа a enquere
Des tesches le roi d'Engletere,
E que noz cristiens disoient
Des sues que o lui estoient;
E li vesques respondi : « Sire,
« De mon seignor bien vos puis dire
« Que c'est li mieldres chevalers
« Del monde e li mieldre guerriers,
« E larges e bien enteschiez.
« Ge n'acunt mie nos pechiez;
« Mais qui avroit voz teches mises
« Ovec les sues e assises,
« Nos disons bien qu'en tot le monde,
« Tant comm il clot a la reonde,
« N'avroit tels deus princes trovez,
« Si vaillanz ne si esprovez. »
Li soudans l'evesque escouta,
Si li dist : « Bien sai que molt a
« El rei proesce e hardement;
« Mais il s'embat si folement!
« Quel haut prince que jo ja fusse,
« Je voldroie mielz que jo eusse
« Largesce e sens o tot mesure
« Que hardement o desmesure. »
Quant Salehadins longement
Ot parlé ensi faitement Fol. 88 *c*.
A l'evesque par latimiers,
E l'ot escoté volentiers,
Lors dist c'un don li demandast,
Quel qu'il volsist e comandast,
Tel com il doner li devroit,
E ço seust que il l'avroit;
E l'evesque l'en mercia,
E dist : « Par ma foi, ici a
« Grant chose, qui le set entendre;
« Mais, s'il vos plest, jo voil atendre,
« E a Deu conseil en prendrai
« Anuit, e demain revendrai. »
E li soudans lui otreia.
E cil el demain li preia,
Si fu grant chose qu'il conquist :
Que al sepulcre, qu'il requist,
Ou n'avoit point de Deu servise
Fors de Suliens a lor guise,
Que deus de noz prestres latins
Chescon jor, e seirs e matins,
E deus diacres ensement
A estre lor sostenement,
Ovec les Suliens servisent
E des offrendes i vesquissent;
E autresi en Belleem

12108 come — 12110 par quil — 12112 li euesque — 12113 al s. — 12115 c. nen nan pr. — 12126 li *manque* — 12133 euesques — 12134 bien *manque* — 12136 le mieldre gueroiers — 12141 que trestoz li — 12144 esparuez — 12149 ja *manque* — 12156 E tot e. — 12157 li *manque* — 12158 Que quil — 12160 quil — 12162 ma *manque* — 12168 E *manque* — 12170 Qual — 12171 Deu *manque* — 12174 jor seir e matin — 12176 sostement — 12178 i *manque*

Fust fait comm en Jerusalem,
E autresi en Nazareht.
Li soldans volt que il fust fet
Tant come meintendroit la tere;
E li bons vesques fist enquere
Les provoires e fist chanter;
Si se pot l'evesques vanter
Que il rendi la chanterie
A Deu qui lors ne l'avoit mie.
. . . .
Fol. 88 *d.* E fait orent ço qu'il quistrent,
A Salehadin congié pristrent;
De Jerusalem se tornerent
E a Acre s'en retornerent.

Itinerarium Ricardi, VI, XXXV.
Malheurs qui assaillent les Croisés pendant leur voyage de retour.

Quant les genz furent revenues,
Totes les granz e les menues,
Del saint sepulcre o repeirees,
Les nes furent aparillees,
Li pelerin dedenz entrerent
E quant vent orent si siglerent.
Les nes furent tot departies
E depeciees par parties :
Li un vindrent a salveté
Al port ou il furent jeté,
Li autre furent perillé,
E en plusors lius eissillié;
Si en mururent autre sor mer,
Si orent covertor amer :
Amer? mes dolz, que la dolçor
En sentirent al regne alçor;
E li auquant s'i engroterent,
Si que onques n'en respasserent;
Li autre orent leissié lor peres,
Lor cosins germains e lor freres
Morz ou d'armes ou d'enferté,
Dont il erent en grant nerté:
Tot autresi com li martir
C'on vit de cest siecle partir
Por Deu pristrent divers martire,
Tot autresi, os jo bien dire,
Orent cil diverses enjures
E mult diverses aventures
Qui cest pelerinage enpristrent.
Mais meintes genz non sachanz [distrent
Puis plusors feiz par lor folie
Qu'il n'orent rien fait en Sulie,
Quant Jerusalem n'ert conquise; Fol. 89 *a.*
Mais n'orent pas bien l'ovre enquise,
Ainz blamerent ço qu'il ne sorent
E ço ou onques lor piez n'orent.
Mais nos meimes qui i fuimes,
Qui ce veimes e soumes
E qui covint les mals sentir,
Nus n'en devom mie mentir
De ço que li autre soffrirent
Por amor Deu, que noz eilz virent;
Si os dire, oiant cels qu'i furent,
Que tels cent mile home i mururent
Por ce qu'a femme ne gisoient,
Qui a l'amor Deu se tenoient,
Qui en cel point pas ne moreussent
Si lor abstinences ne fussent;
E si os bien dire en plevine,
Que d'emferté que de famine
En ot bien mort plus de trois mile,
Qu'al siege d'Acre qu'en la vile;
E li prodome qui avoient
Lor chapeleins e qui ooient
Lor servise, com un evesques

12182 quil — 12183 comm — 12184 cuesques — 12190 *Il doit manquer deux vers* — 12196 Toz — 12197 e *manque*, reperirees — 12201 totes — 12206 E *manque* — 12207 m. lautre — 12209 dolcor qua — 12211 sengrocerent — 12212 conques nen trespasserent — 12215 *le premier* ou *manque* — 12216 verte — 12218 Couint de — 12219 pernoient — 12221 diuers — 12222 mult *manque* — 12223 Que cest — 12225 feiz *manque* — 12231 n. ueimes — 12232 Qui ice, sumes — 12234 Nus *manque*, mie de co — 12235 De ço *manque* — 12236 qui — 12238 home *manque* — 12242 abstinence — 12244 demfermete — 12245 bien *manque*

U com uns tres sainz arcevesques,
E qui en tel vie moroient,
Issi come li mal corroient,
Cil seront o Deu a sa destre
El haut Jerusalem celestre;
E tels genz o le bien qu'i pristrent
L'autre Jerusalem conquistrent.

Itinerarium Ricardi, VI, xxxvi.
Richard rachète Guillaume des Préaux.

Quant Richarz li rois d'Engletere
Ot esté en la seinte terre
Tant que tens fu del retorner,
Lors fist son passage atorner,
E li fu sa nef atornee
Si que il n'i faillot rien nee,
Gent ne armes ne guarnesture.
Lores fist proesce e nature
E que prosdom e que leaus;
Car por Guillame de Preals,

Fol. 89 *b*.

Qui por lui avoit esté pris,
Leissa dis Sarazins de pris,
Qui mult rendissent grant avoir,
Por le cors Guillame ravoir;

Itinerarium Ricardi, VI, xxxvii et dernier.
Départ de Richard pour l'Occident (9 octobre 1192).

E par tot fist crier sa solte,
Qu'il n'i eust plainte ne tolte,
E fist tot aquiter e rendre:
Qui lors veist al congé prendre
Les genz qui après lui ploroient
Tendrement e por lui preoient,
E regretoient ses proesces
E ses valors e ses largesces,
E disoient: «Hai! Sulie,
«Com hui remanez sanz aie!
«Deus! se ore en fust la triuue en-
[fraite,
«Si come ele est mainte foiz faite,
«Qui est qui nos garantiroit,
«Puis que li rois s'en partiroit?»
Lors veissiez mult gent plorer.
E li rois sanz plus demorer,
Qui encore ert mult desheitiez,
Entra en mer a lor congiez,
E fist al vent lever les veilles,
E curut la nuit as esteilles.
Al matin a l'aube esclarcie,
Torna son vis devers Sulie
E dist, si que ses genz l'oirent
E que li autre l'entendirent:

Ses adieux à la Syrie.

«He! Sulie, a Deu te comant!
«E Dampnedeus par son comant
«Me doinst encore tant d'espace,
«Se lui plest, que secors te face!
«Car encore te cuit secore.»
Lors comença sa nef a corre.

Malheurs qui l'attendent en Europe.

Mais ne savoit pas les nuisances,
Les granz meschiefs ne les pesances
Qui devant les oilz li pendoient,
E les tormenz qui l'atendoient
Par la traison porpensee,
Que de Sulie fud mandee

Fol. 89 *c*.

En France al roi des Hausasis,
Por quoi il fud jeté et pris
El conduit Deu et el veage,
Par quoi l'en prist son heritage
E ses chastels de Normendie
Par coveitise e par envie;
Puis fu rainz a fin argent,
Dont il tailla tote sa gent
E prist e croiz e filatires,
Calices, veissels e matires
D'or e d'argent par les mostiers;
E il en iert si grant mestiers
Qu'onques n'ot Deu ne saint ne sainte,
Dont il i a ja maint e mainte,
Qui sanz morir onques soffrist
Plus mal por lui que li rois fist
Dedenz la prison en Ostriche
E en Alemaine la riche.

12250 tres *manque* — 12252 com — 12262 quil — 12264 Lors — 12270 auoir — 12273 tant — 12278 E les — 12315 *le premier* e *manque* — 12316 C. e veissels de matire — 12319 Quonques o deu s. — 12322 lui *manque*

**De tot ice mot ne savoit;
Mais Deus qui servi il avoit,
E son sen e sa grant largesce,
Sa porveance, sa proesce,
. . . .
. . . .
E li baron qui l'ostagierent,
Qui lor enfanz i envoierent,
Tant qu'il chalenja puis sa terre
Al rei de France e li mut guere;
E tant fist puis e tant ovra
Que tant ou plus en recovra
Que l'om li en avoit toloite.
Ensi fait Deus si s'ovre a droite,
Qui que travailt en son servise,
Que il li rent a sa devise.
Si sachent tuit cil qui sunt ore** Épilogue.
**E tuit cil qui seront encore
Que l'estoire en icel point fine,
Qui afiche por verté fine
Que l'an que la croiz fu conquise
. . . .
Ot mil anz e cent e uitante
E uit, e l'escrit le creante,
Desci qu'en l'encarnacion,
Que le filz Deu prist nacion,** Fol. 89 d.
**Qui od son pere vit e regne,
Et qui nos toz mete en son regne.**
Amen.

Explicit.

12329-30 *Il doit manquer deux vers* — 12337 en *manque* — 12338 si *manque* — 12340 Quil — 12341 cil *manque* — 12342 t qui en s — 12343 en tel — 12349 la carnacion

L'HISTOIRE
DE LA GUERRE SAINTE.

Celui qui veut traiter une longue histoire, il faut qu'il se donne bien garde de ne pas commencer de façon à se surcharger une œuvre qu'il ne puisse achever; il faut qu'il l'entreprenne et qu'il la fasse de manière à mener à bonne fin ce qu'il met en train. Et, à cause de cela, j'ai commencé brièvement, pour que la matière ne soit pas trop lourde. Je veux aller droit vers mon sujet, vers une histoire bonne à raconter, qui raconte le malheur qui nous advint, et à bon droit, l'autre année, en la terre de Syrie, par notre folie excessive, que Dieu ne voulut plus supporter sans nous en faire sentir les conséquences. Il nous les fit sentir assurément, en Normandie et en France, et dans toute la chrétienté; qu'il y eût eu peu ou beaucoup de cette folie, il la fit sentir promptement par la croix que l'univers adore, qui, à cette époque, fut enlevée par les païens et portée loin du pays où elle était et où Dieu daigna naître et mourir..... [1] de l'Hôpital et du saint Temple, à cause de quoi plusieurs se lamentèrent, du sépulcre où Dieu avait été mis, et dont le péché nous avait privés; non, ce n'est pas ainsi qu'il faut dire : ce fut par Dieu, qui voulut ramener à lui son peuple, qu'il avait racheté, et qui, alors, négligeait son service. V. 1.

A la suite d'un si grand malheur, grands et petits par tout le monde furent affligés et eurent peine à reprendre courage. Tout le peuple chrétien en abandonna les danses, les chansons, la musique et les paroles et toute joie mondaine, tant que le pape de Rome, par qui Dieu a mené maint homme au salut (ce fut le huitième Grégoire, comme on le trouve dans les livres), proclama, pour l'honneur de Dieu et la confusion du diable, un pardon de grand profit : ceux qui iraient combattre les infidèles qui avaient déshérité le Roi de vérité devaient être quittes de tout péché. C'est pour cela que tant de rois et tant de comtes, et tant d'autres gens qu'on n'en sait pas le nombre, se croisèrent pour aller chercher Dieu en Syrie, dans la terre lointaine. Tous les gens les plus renommés du monde se croisèrent en masse. Richard, le vaillant comte de Poitiers, ne voulut pas faillir au besoin de Dieu et à son appel, et se croisa pour son V. 35.

[1] Il manque ici un morceau dont on ne peut apprécier l'étendue.

IMPRIMERIE NATIONALE.

amour; il fut le premier de tous les hauts hommes des terres de deçà la mer, dont nous sommes. Puis le roi d'Angleterre lui-même s'ébranla pour le service de Dieu; il y mit grande peine et grande dépense. Nul ne regardait, pour prendre la croix, à vendre son patrimoine. Ni les vieux ni les jeunes ne voulaient celer leur cœur et renoncer à montrer leur courroux, et à prendre vengeance de la honte qui était faite à Dieu sans qu'il l'eût méritée : sa terre avait été ravagée, ses gens avaient été pris de si court qu'ils n'avaient pas su aviser. Il ne faut pas s'émerveiller de la défaite qu'ils subirent alors : c'étaient des preux entre tous; mais Dieu voulait qu'ils mourussent et que d'autres le secourussent. Ils moururent corporellement, mais ils vivent au ciel, et autant en font ceux qui meurent là-bas et qui restent au service de Dieu.

V. 87. Il y avait depuis longtemps entre la France et la Normandie une guerre forte et
Itin. Ric., II, III. cruelle et orgueilleuse et acharnée et périlleuse. La guerre était entre le roi Philippe et le roi Henri d'Angleterre, celui qui avait la belle famille, la vaillante, la sage, l'avisée, le bon père du jeune roi qui joûtait avec tant d'ardeur, le père de Richard l'avisé, qui était si sage et si subtil, le père de Joffroi de Bretagne, qui était aussi d'un si grand mérite, et le père de Jean sans terre, qui lui causa tant de guerres et de troubles. Un roi qui avait une telle famille, et qui se savait si puissant, pouvait bien mener la guerre si on voulait la lui faire; et s'il avait fait ce qu'ils voulaient, tels qu'ils étaient. . . . .[1]. Les deux rois étaient en discorde, et nul n'avait pu les accorder jusqu'au jour où Dieu les rapprocha dans l'entrevue qui fut si heureuse. Ce fut entre Gisors et Trie, dans une prairie grande et belle. On dit là maintes paroles, tant de folles que de sages; l'un n'avait souci que de la paix, et l'autre n'en avait cure; il y avait des gens de toute sorte, et on ne savait comment la paix pourrait se faire; mais Dieu voulait, je le pense, qu'ils se croisassent tous ensemble. On toucha, dans cette entrevue, à bien des querelles, vieilles et nouvelles; il y en avait beaucoup de fort embarrassées, qui excitaient la fierté et l'orgueil, et on les repassait longuement. C'était un jour où le temps était fort beau. Là vint de Sur un archevêque, sage et prudhomme, envoyé en message par les Syriens qui connaissaient son grand sens; nous le vîmes se donner beaucoup de peine pour mettre les rois dans la bonne voie. Dieu s'en peina tant, et avec lui les prudhommes et les sages, que les rois se croisèrent tous deux, et que là ils s'entre-baisèrent. Ils se baisèrent en pleurant, et ils adorèrent Dieu pour la grande joie qu'ils avaient et pour le besoin qu'ils savaient que Dieu avait d'être secouru. Vous auriez vu là les chevaliers courir à l'envi pour prendre la croix, et vous n'auriez pas jugé que c'étaient des gens au courage défaillant; si bien qu'autour des archevêques, des évêques et des abbés (ainsi Dieu puisse-t-il m'aider et me protéger!) je vis là une

[1] Lacune de deux vers au moins.

presse si grande et tant de gens accourir que peu s'en fallait, avec la chaleur qui était là aussi grande qu'on la pourrait demander, qu'ils ne s'étouffassent.

Sous l'empire de la joie que causaient cette entrevue et la paix et la croisade, tous V. 155.
allaient prendre la croix, car nul ne pouvait se défendre et refuser le grand pardon qu'on offrait. Mais le retard apporté au départ fut bien blâmable, car le diable fit si bien qu'il remit entre les deux rois la discorde, qui ne put être apaisée jusqu'au jour où l'un d'eux mourut. Ce fut le vieux roi d'Angleterre, Henri, qui avait cru visiter II, IV-V.
le saint Sépulcre et répondre à l'appel de Dieu; mais la mort sut bien le prévenir. Ambroise, qui fit ce livre, dit que celui-là est sage qui accomplit son vœu envers Dieu son seigneur dès qu'il l'a voué. Après la mort du roi leur père, il ne restait plus que deux frères : l'aîné s'appelait Richard, très renommé comte de Poitiers; le cadet avait nom Jean sans terre, il était encore tout jeune. Richard, l'aîné, comme le veut la raison, eut la couronne et les trésors et les richesses et les terres et les hommages. Puisqu'il s'était croisé le premier, comme nous vous l'avons dit, il voulait se donner du mal pour Dieu. Il fit donc préparer son voyage. Il passa en Angleterre, et, très peu de temps après, il se fit couronner à Londres. Je vis là distribuer de grands dons, et je vis servir tant de mets que nul n'en put savoir le compte; jamais en ma vie je ne vis une cour tenue plus courtoisement. Je vis de la riche vaisselle dans la salle magnifique; j'y vis des tables si pressées qu'on ne pouvait les nombrer. A quoi bon vous en faire un long récit? Chacun de vous sait bien ce qu'il en est, et quelle grande cour peut tenir celui qui est maître de l'Angleterre.

La fête fut grande, riche et magnifique; elle dura pendant trois jours sans diminuer. V. 205.
Le roi fit là de grands dons et rendit à ses barons leurs fiefs et leurs héritages[1] et accrut leurs domaines. Et quand la cour se sépara, chacun retourna dans son pays, chacun partit pour sa maison; mais cela ne put durer longtemps, car le roi leur avait envoyé à tous un mandement nominatif et leur avait ordonné de préparer par des emprunts, tels qu'ils voudraient les faire, leur voyage, parce qu'il était décidé à mettre en mouvement sa flotte et ses équipages pour être à temps au passage et faire son pèlerinage. Nuit et jour son cœur était tourné vers ses preux qui l'attendaient, de Normandie et d'Anjou, de Gascogne, de Poitou, de Berri et de Bourgogne, dont beaucoup prenaient part à l'expédition. Lors de son départ, il mit des archevêques et des évêques dans ses églises d'Angleterre et de ses autres pays où il n'y en avait pas. Cela fait, il ne voulut pas attendre l'hiver; il fit faire ses préparatifs de voyage et charger ses riches trésors, qu'il savait si bien employer. Il n'avait guère attendu sur le rivage quand Dieu lui prépara le temps dont il avait besoin : un beau vent le reporta droit

[1] Dans la théorie féodale, à la mort du suzerain tous les contrats de fiefs sont dissous. Le successeur du suzerain rentre en pleine possession de tous les fiefs, et il les rend ensuite, par une nouvelle investiture, à ceux qui les possédaient.

II, VI. en Normandie. Dès qu'il y fut arrivé, on le reçut à grande joie, vous pouvez bien le croire. Il fit aussitôt hâter le départ, et il envoya ses gens en avant à Lion (sur mer) pour célébrer la fête du jour où Dieu voulut naître. Le roi tint sa fête à Lion, mais on n'y entendit guère de chansons de geste; il fit aussitôt écrire une lettre qu'il envoya au roi de France par un messager rapide, et, outre la lettre, le messager avait ordre de dire qu'il était tout prêt à partir, et, si je ne me trompe, ils prirent pour cela rendez-vous entre eux, et se réunirent à Dreux, à sept lieues d'Évreux. Comme les deux rois parlaient et faisaient le plan de leur voyage, voici venir en grande hâte un messager qui s'approcha du roi de France, la tête basse, et lui dit que la reine était morte. A cause de ce grand chagrin, et à cause d'un autre bien cruel aussi, la mort du roi de Pouille, qui causa et cause encore grand deuil, tout le monde fut déconforté, et il s'en fallut peu qu'on ne renonçât au voyage de Syrie. Mais, grâce à Dieu, il n'en fut pas ainsi: on le remit seulement jusqu'à la fête de saint Jean, que le monde entier célèbre.

V. 277. Quand la rose répandait son doux parfum, vint le terme où Dieu voulait que les pèlerins se missent en marche et que d'autres se joignissent à eux, et que tous, avec ce que Dieu leur avait confié de biens, fussent disposés à souffrir pour Dieu et prêts à partir à la Saint-Jean. Si bien que, sans plus de retard, à l'octave de la fête, eut lieu à Vézelai l'assemblée générale. C'est alors que le roi de France quitta Paris et prit congé de saint Denis. Il y avait bien des chevaliers d'élite qui n'étaient pas encore partis, tandis que la plupart des barons français étaient déjà en marche. Le duc de Bourgogne partit alors avec le roi pour l'expédition, et le comte de Flandres ne tarda guère à en faire autant. Il faisait beau voir, alors, les gens qui accouraient de toutes parts, et la conduite qu'on leur faisait, et, au moment de la séparation, une telle douleur et une telle détresse, que ceux qui leur faisaient la conduite sentaient presque leur cœur se briser.

V. 303. Le roi Richard était à Tours avec tout son attirail de guerre; la cité était si pleine
II, VIII. de monde qu'on pouvait à grand'peine y tenir. Il envoya promptement à la mer convoquer sa flotte; il fit mettre ses vaisseaux en mer et recommanda qu'on partît sans retard. On compta cent sept navires quand ils furent entrés en mer, sans parler de ceux qui s'y mirent ensuite, qui tous se suivirent de près. Tous passèrent les détroits, les passages étroits et difficiles, les périlleux détroits d'Afrique où la mer bat et heurte toujours, si heureusement que pas un ne périt ni ne toucha. Et, par la grâce de Dieu, ils cinglèrent tant qu'ils arrivèrent à Messine. Le roi Richard et ses barons partirent allégrement de Tours; il y avait là de bons chevaliers et des arbalétriers renommés. Si vous aviez vu l'ost[1] quand elle sortit de la ville! Toute la terre en frémissait; tous les gens étaient dans le deuil pour leur seigneur plein de prouesse. Là pleuraient dames

[1] J'ai partout conservé ce vieux mot, que notre mot *armée* ne rend pas tout à fait exactement.

et demoiselles, jeunes et vieilles, laides et belles; le deuil et la pitié leur serraient le cœur pour leurs amis qui s'en allaient : jamais on ne vit conduite plus attendrissante et gens plus tristes au retour. Là il y eut bien des larmes répandues et bien des vœux faits dans les prières. Ceux qui faisaient la conduite retournèrent à la ville, et les pèlerins suivirent leur route, si bien qu'au terme qu'avaient fixé les rois, sans un jour de retard ou d'avance sur ce qui avait été dit, eut lieu à Vézelai l'assemblée que Dieu avait dérobée au diable. Dérobée? Non : il la prit ouvertement, car c'est pour lui qu'elle avait été convoquée.

A Vézelai, dans la montagne, Dieu hébergea sa compagnie, et il y avait aussi dans V. 347.
la vallée bien des gens qui y étaient venus pour lui, et dans les vignes et dans les II, VIII.
coteaux il y avait les fils de bien des mères. Le jour était chaud, la nuit calme. Dieu avait réuni là la plus belle jeunesse qu'on ait jamais vue. Ceux qui y étaient avaient abandonné pour Dieu leurs terres et leurs familles; ils avaient engagé ou perdu pour toujours leurs héritages; ils s'en étaient laissé déposséder pour acheter l'amour de Dieu, car on ne peut faire un meilleur marché que d'acquérir l'amour du roi céleste.

A Vézelai, où ils étaient, les deux rois se jurèrent un serment : quelque fortune V. 365.
qu'ils pussent rencontrer, l'un ne devait rien avoir à craindre de l'autre, et ce qu'ils II, IX.
conquerraient ensemble, ils devaient le partager loyalement. Ils prirent encore un autre engagement : celui qui arriverait le premier à Messine, à quelque moment ou dans quelque circonstance que ce fût, devait attendre l'autre. Voilà les conventions qu'ils firent. Ils partirent de Vézelai : les deux rois chevauchaient en tête, parlant de leur expédition, et, partout où ils s'arrêtaient, ils se portaient grand honneur. L'ost marchait dans une telle union qu'on n'entendait aucune réclamation. Je vis faire là aux gens une courtoisie qu'on ne doit pas taire : le long de la route que suivait l'ost, vous auriez vu, ainsi Dieu m'aide, des jouvenceaux, des dames, des jeunes filles, avec de belles coupes et des cruches et des seaux et des bassins, apporter de l'eau aux pèlerins. Ils venaient droit sur la route, tenant les bassins dans leurs mains, et disaient : « Dieu, « roi du ciel, d'où viennent tant de gens? Qu'est-ce que cela peut être? Où est née une « si belle jeunesse? Voyez leur visage coloré! Comme doivent être tristes maintenant les « mères, les parents, les fils, les frères, les amis, les alliés de tous ceux que nous voyons « venir par ici! » Ils recommandaient l'ost à Dieu et pleuraient après le passage. Ils priaient Dieu pour eux doucement, et lui demandaient du fond du cœur de les conduire à son service et de les ramener s'il lui plaisait. Conduits par la grâce de Dieu, qui leur fit et leur fera du bien, en grande joie et liesse, sans tristesse ni courroux, sans reproche ni raillerie, ils marchèrent si bien qu'ils arrivèrent à Lyon sur le Rhône.

A Lyon, sur le Rhône à l'eau rapide, s'arrêta l'ost. Les deux rois se tenaient là pour at- V. 413.
tendre les gens qui venaient encore. Jamais on ne vit telle merveille ni un si grand ébranlement de peuple. On comptait bien cent mille hommes, dont la plupart couchaient

par la ville. Quant aux rois, ils ne prirent leur herberge[1] ni dans la ville ni dans les jardins; ils firent tendre leurs pavillons au delà du Rhône pour attendre l'ost, et il fallait bien attendre, car il venait encore beaucoup d'hommes; et ils les attendirent tant qu'ils les virent tous arrivés et assemblés. Quand ils eurent tant attendu qu'ils virent bien certainement que l'ost était réunie tout entière, ils en furent très joyeux. Ils firent déplanter leurs tentes, si belles et si précieuses, tout le long de la sablonnière, pour l'ost qui arrivait en grand nombre derrière eux. Les deux rois se firent la conduite tant que leurs chemins s'accordèrent, puis chacun, à grande joie, s'en alla à son port. Le roi de France, Philippe, avait déjà traité de son passage avec les Génois, qui sont habiles et sages en ces matières, et le roi d'Angleterre, Richard, côtoya la mer tout du long et s'en alla droit à Marseille, de par Dieu qui inspire toutes les bonnes pensées.

V. 4549. Quand on sut dans l'ost que les rois se mettaient en marche, il y en eut qui se
H. 2. levèrent avant le jour, et les autres le plus matin qu'ils purent, pour passer le Rhône; ceux qui s'étaient levés avant le jour n'eurent point à souffrir: ils passèrent le pont heureusement et sans encombre; mais ceux qui passèrent au matin, et qui s'entassèrent sur le pont, ceux-là furent en grand danger, car une arche du pont manqua, à cause de l'eau qui était démesurément haute et peu sûre. Il y avait plus de cent hommes sur l'arche, qui était de sapin; c'était une trop lourde charge : l'arche tomba et ils culbutèrent. Les gens se mirent à crier et à appeler; dans l'ignorance, chacun croyait avoir perdu tout ce qu'il avait de plus cher, son fils, son frère ou son parent; mais Dieu y mit la main, car de tous ceux qui tombèrent là il n'y en eut que deux qui périrent, au moins que l'on put trouver, mais personne n'aurait osé s'en assurer, car cette eau est si forte et si rapide qu'il n'y tombe guère rien qui en échappe. Si ceux-là furent perdus pour le monde, ils sont devant Dieu purs et nets : ils étaient partis pour son service: il aura pitié d'eux, c'est bien juste.

V. 4581 L'arche du pont était brisée, et les gens étaient tout égarés : ils ne savaient de quel côté aller, soit en amont, soit en aval. Il n'y avait plus aucun espoir dans ce pont; on ne trouva nul ouvrier, et dans le Rhône il n'y avait ni vaisseau ni barque assez grands et assez larges, si bien qu'ils ne pouvaient suivre et atteindre ceux qui étaient déjà passés; et, ne voyant aucun autre parti à prendre, ils firent le mieux qu'ils purent : ils passèrent outre dans des barquettes bien étroites, où ils eurent beaucoup de gêne et de mal; mais ainsi va qui peine pour Dieu.

V. 4597. Le passage dura trois jours, et il y eut grand entassement. Tous alors se dirigèrent vers le lieu de leur embarquement : au plus prochain port, à Marseille, il alla une masse de gens; au port des Vénitiens il alla aussi de très preux chrétiens: il en alla

(1) Campement, logement militaire.

aussi tant chez les Génois qu'on ne saurait les nombrer, et à Barlette et à Brinde tant que l'on en faisait de grands discours. Et beaucoup, aussi, allèrent à Messine et y restèrent jusqu'au moment où les deux rois y abordèrent.

Messine est une cité dont les auteurs anciens ont beaucoup parlé : c'est une ville V. 511.
qui est située dans une bonne et belle position, à l'endroit principal de la Sicile, sur II, ii.
le Phare, en face de Rise dont jadis Agoland s'empara dans son expédition. Toutes les commodités abondaient à Messine, mais nous y trouvâmes les gens mauvais. Le roi s'appelait Tancré; il possédait beaucoup d'or, amassé par ses ancêtres qui avaient régné depuis Robert Guiscard. Il y avait alors à Palerme une dame qui y avait longtemps séjourné : elle avait été reine de ce royaume, comme femme du roi Guillaume; mais ce roi si preux, si plein de vertus, était malheureusement mort sans héritier. Cette reine était sœur du roi d'Angleterre, qui entreprit de lui faire rendre son douaire; si bien que Tancré, qui s'était emparé et de la reine et du douaire, n'osa pas s'y opposer.

Vous qui avez de l'intelligence et de la mémoire, vous vous rappelez bien comment V. 535.
la flotte merveilleuse de nos énèques[1] avait passé par devant l'Espagne. Elle était arrivée II, iii.
à Messine, où elle attendait le roi Richard d'Angleterre[2]. De ma vie je n'en ai vu une pareille. Il y avait là des gens de toute sorte, des tentes, des pavillons, des bannières, plantés tout le long du rivage, car la cité leur était interdite. Ils s'étaient tenus près des vaisseaux jusqu'à l'arrivée des rois, car les bourgeois de la ville, ramas de Grecs et de ribauds, gens issus de Sarrasins, conspuaient nos pèlerins. Ils se mettaient, pour nous insulter, les doigts dans les yeux, et nous appelaient chiens puants. Chaque jour, ils nous faisaient des vilenies et ils nous tuaient des pèlerins, qu'ils jetaient dans les privés, comme cela fut bien établi.

Seigneurs, c'est l'usage et la coutume, quand un prince de haut parage, tel que le V. 559.
roi de France, qui a une telle renommée dans le monde, ou le roi d'Angleterre, qui a II, xiii.
un si grand honneur terrestre, fait son entrée dans une cité, dans un pays comme la Sicile, qu'il doit la faire comme un haut seigneur, à cause des dires de bien des gens; car c'est un bon dicton, suivant moi, que celui qui dit : « Tel je te vois, tel je t'estime. » Aussi, quand les rois vinrent, bien des gens y accoururent. Le roi de France arriva le premier à Messine, et bien des gens y coururent pour l'aller voir, mais ils n'aperçurent même pas son visage, car il n'avait qu'un seul vaisseau, et, pour éviter la presse et la foule qui étaient sur le rivage, il se fit débarquer au palais même.

Quand le roi Richard aborda, il y eut aussi bien des gens, tant les sages que les V. 581.
jeunes, qui ne l'avaient jamais vu, qui se pressèrent sur le rivage, désirant le voir à cause de sa prouesse. Et il venait en telle pompe que toute la mer était couverte des

[1] J'ai cru devoir garder ce terme technique, qu'on ne saurait rendre exactement par un mot moderne.

[2] D'après la version latine et ce qui suit, il faut corriger au vers 541 du texte : *Ki le rei Richart atendeit.*

galères [qu'il amenait], pleines de braves gens, de combattants à mine hardie portant pennons et bannières. Ainsi vint au rivage le roi Richard, et ses barons allèrent à sa rencontre, lui amenant ses beaux destriers, qui étaient venus avant lui dans ses dromons[1]. Il monta à cheval avec tous ses gens, et ceux qui virent le cortège disaient que c'était bien là l'entrée d'un roi fait pour gouverner une grande terre. Mais les Grecs se courroucèrent et les Lombards murmurèrent de ce qu'il venait dans leur ville en tel apparat et en telle pompe.

V. 605. Quand les deux rois furent débarqués, les Grecs se tinrent en paix, mais les Lom-
II, xiv. bards querellaient toujours nos pèlerins; ils les menaçaient de détruire leurs tentes et d'enlever tout ce qu'ils possédaient. C'est qu'ils se méfiaient à cause de leurs femmes, avec qui les pèlerins parlaient; mais tel le faisait pour les vexer qui n'aurait jamais songé à pousser les choses jusqu'au bout. Les Lombards et les bourgeois avaient toujours de la rancune envers nous, parce que leurs pères leur avaient dit que nos ancêtres les avaient conquis[2]. Aussi ils ne pouvaient nous aimer, et ils cherchaient à nous affamer. . .[3] Ils ne le firent pas pour nous être agréables, car ils firent hausser leurs tours et creuser leurs fossés. Cela embrouilla beaucoup les affaires, avec les me-
II, xv. naces et les querelles qui surgissaient de tous côtés. Il arriva un jour qu'une femme qui, dit-on, avait nom Emme, portait son pain à vendre par l'ost; un pèlerin vit le pain tendre et chaud et le marchanda : la femme se fâcha du prix pour lequel il voulait l'avoir, si bien qu'elle le frappa presque, tant elle était forcenée de colère. Voilà le tumulte commencé, si bien que les bourgeois s'en mêlèrent, prirent le pèlerin, le battirent, lui arrachèrent les cheveux et le traitèrent vilainement. La clameur en vint jusqu'au roi Richard. Il leur demanda de garder paix et amitié; il mit paix entre eux
I, xvi. et chassa ses gens loin de là. Mais le diable, qui naturellement hait la paix par-dessus tout, réveilla le lendemain la dispute, qui ne se termina pas sans malheur. Les deux rois étaient ensemble à une entrevue, si je ne me trompe, avec les juges de Sicile et les principaux de Messine; ils s'entretenaient des moyens d'établir la paix. Précisément pendant que les deux rois parlaient de la paix qu'ils croyaient faire, voilà qu'on leur apporte la nouvelle que nos gens étaient attaqués. Par deux fois, des messagers vinrent dire qu'on les maltraitait fort, et après il en vint un troisième qui dit au roi : « Voilà une mauvaise paix, quand les hommes de ce pays mettent à mort les gens d'Angleterre dans la cité et en dehors. » Les Lombards [qui étaient avec les rois], c'est la vérité, s'en allèrent alors, disant aux rois que c'était pour apaiser la dispute; mais ils mentaient : ce n'était que pour faire du mal. Jourdain du Pin et Marguarit (à qui tous les maux puissent-ils arriver !), ces deux-là brassèrent le mal et en furent le commen-

(1) *Dromon*, mot encore admis dans les dictionnaires, «bateau de transport».

(2) Du temps de Robert Guiscard.

(3) Il semble bien qu'il y ait ici une lacune; la version latine abrège ce passage.

cement. Le roi de France était là, et le roi d'Angleterre avec lui, et celui qui l'a raconté y était aussi. Le roi d'Angleterre monta à cheval et alla pour séparer les combattants; mais, à son départ, ceux de la ville l'injurièrent et lui dirent de grandes vilenies. Il courut s'armer et les fit assaillir à la ronde par terre et par mer, car il n'y avait au monde tel guerrier.

Le bruit et le tumulte étaient grands, et la ville[1] était fort troublée. Les Français V. 687.
vinrent chercher leur seigneur chez le roi d'Angleterre, car la ville était dans une telle agitation qu'ils n'espéraient plus le trouver. Il revint avec eux, et retourna au palais où il habitait. Les Lombards vinrent à lui et lui tinrent l'étrier gauche; ils lui firent promesses et dons; ils lui abandonnèrent l'honneur de la journée, lui demandèrent de les protéger dans la ville et de les considérer comme siens et ses sujets. Ils y mirent peine et dépense, si bien que le roi s'arma promptement, et tel qui mérite bien d'être cru nous rapporta qu'il aida ceux du pays plutôt que les gens du roi d'Angleterre. Voilà le tumulte soulevé et le bruit grandissant par l'ost. Les Français étaient dans la ville, jouissant de toutes leurs aises, et les Lombards se fiaient à eux, mais ceux de l'ost ne s'en donnaient pas garde. Voilà les portes fermées; les gens de la ville s'armèrent et montèrent sur les murs pour les défendre; mais il leur en fallut descendre bientôt. Ceux qui étaient sortis de la ville et qui avaient attaqué la maison de monseigneur Hugues le Brun combattaient pêle-mêle, quand le roi d'Angleterre y vint : je ne crois pas qu'il eût vingt hommes avec lui en ce premier moment. Dès que les Lombards le virent, ils laissèrent leurs menaces, tournèrent le dos et s'enfuirent. Et le preux roi les poursuivit. Ambroise le vit alors, et il dit que, quand ils le virent arriver, on eût pu se rappeler des brebis qui fuient devant un loup; comme des bœufs tirent au joug, ils tiraient vers la poterne de la ville qui est du côté de Palerme. Il les y poussa de force, et en abattit je ne sais combien. L'alarme fut donnée dans l'ost, et tous montèrent à cheval pour repousser l'attaque des arrogants Lombards et des Grecs perfides et pleins de rage. Mais ceux qui se défendaient étaient des gens qui avaient pris maintes villes : c'étaient des Normands, des Poitevins, des Gascons, des Manceaux, des Angevins, et il y en avait d'Angleterre plus qu'on ne le pourrait dire. Quand ils virent leurs ennemis au haut des murs, ils les assaillirent hardiment. Ils coururent tout autour de la cité et ne s'arrêtèrent pas avant d'être dedans. Les autres jetaient, tiraient du haut des murs, et leur faisaient grand dommage avec des arcs et des arbalètes qu'ils avaient là sous la main. Ils jetaient cailloux et pierres, et frappaient grands coups sur nos gens. Les carreaux, les traits volaient sur nos pèlerins, non sans leur nuire beaucoup; ils nous abîmèrent trois chevaliers qui étaient entrés par une porte. L'un fut Pierre Tireproie, qu'ils jetèrent mort sur le chemin; et avec lui, au même endroit, ils

[1] Il faut lire au texte (v. 688) *vile* au lieu de *noise*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

jetèrent mort Mahieu de Sauçoi; et Raoul de Rouvroi, c'est la vérité, fut aussi trouvé mort. On les plaignit et regretta beaucoup : Dieu leur octroie son salut!

V. 769. Si les Lombards avaient été plus loyaux, les gens du roi auraient passé un mauvais moment; mais leur folle conduite leur nuisit, à bon droit, en nous enflammant contre eux. Ceux qui défendaient la ville étaient plus de cinquante mille, sur les murs et sur les tourelles, avec des écus longs ou ronds : vous auriez vu là un dur et violent assaut. Les galères étaient allées attaquer du côté du palais [1]; mais le roi de France était là qui se tenait sur le rivage, qui fit interdire le port aux galères et les empêcha de le prendre. Et eux tirèrent tant qu'ils tuèrent deux rameurs, ce qui fut grand tort. Mais du côté de la terre le roi d'Angleterre menait l'assaut, et il attaqua si bien les Lombards qu'il réussit. Vous auriez vu là ses gens monter, gravir les montagnes et couper les fléaux des portes; il y eut là bien des gens pris et morts. Au milieu des rues s'élancèrent plusieurs qui s'en repentirent, car les ennemis, des étages des maisons où ils se tenaient, jetaient et lançaient des traits. Mais ils eurent beau se défendre, ils furent pris à cet assaut, et, quels que fussent les derniers, le roi fut un des premiers qui osèrent entrer dans la ville. Il en entra bien dix mille autres après lui. Vous auriez entendu là nos gens pousser de beaux cris. . . . . [2] et déconfire et tempêter, blesser, abîmer et frapper à la tête. Ils eurent plus tôt fait de prendre Messine qu'un prêtre de dire ses matines. Il y aurait eu là bien des gens tués si le roi n'en avait eu pitié. Et vous pouvez bien savoir qu'il y eut de grands avoirs perdus là, quand la grande presse fut entrée; car la ville fut bien vite mise au pillage. On brûla leurs galères, qui n'étaient pas pauvres ni mesquines; on y gagna des femmes belles, sages et instruites. Je n'ai pas pu tout savoir; mais, à tort ou à raison, avant qu'on le sût bien dans l'ost, les Français avaient déjà pu voir sur les murs, en plusieurs endroits, nos pennons et nos bannières, ce dont le roi de France conçut une envie qui lui durera sa vie entière: et c'est là que prit naissance la guerre qui, plus tard, fit ravager la Normandie.

V. 831. Quand le roi Richard eut pris Messine et mis ses bannières sur les tours, le roi de
II. XVII. France qui, ainsi que ses gens, était jaloux et chagrin de ce qu'il les y avait dressées, lui fit dire qu'il fallait que ses hommes abattissent ces bannières et fissent dresser celles de France sur les murs de la cité, et il lui manda qu'en agissant comme il avait fait il avait manqué à son devoir envers sa suzeraineté et lui avait fait grand déplaisir. Seigneurs, j'en appelle à votre jugement : lequel avait plus droit de les mettre, celui qui n'avait pas voulu se mêler de l'assaut de la ville ou celui qui avait osé l'entreprendre?

V. 849. Le roi Richard entendit ce message, et il ne daigna pas entrer en longue discussion, sur cette requête, avec l'autre roi qui s'en faisait un tel tracas; cependant on

[1] Le texte porte *Devers les paleis* (v. 779), mais c'est une faute; le latin a *versus palatium*.

[2] Il manque un vers.

dit là bien des paroles folles et blessantes; mais l'on ne doit pas écrire ni mettre en livre toutes les folies. A la fin, les grands clercs et les hauts hommes parlèrent tant de la paix que chacun des rois eut ses bannières sur les tours et sur les tourelles. On s'oc- II, XVIII.
cupa aussi de mander promptement au roi de Sicile les nouvelles de la commune de la ville[1], l'injure et l'outrage qu'on avait faits à eux et aux leurs. Les messagers du roi Richard lui dirent, en son nom particulier, qu'il réclamait le douaire de sa sœur, en sorte que sa part du grand trésor [du roi Guillaume] lui fût assignée justement, et tout ce qui revenait à la dame, et que ce serait droit et raison. On nomma les messagers, hauts hommes, renommés, de grande parenté, de grande seigneurie et de grande importance, pour aller traiter cette affaire. L'un de ceux qui en furent chargés fut le duc de Bourgogne, et l'autre Robert de Sableuil, haut homme, preux et affable. Il peut y en avoir eu d'autres, dont je n'ai pu savoir les noms. Ils partirent à cheval et avancèrent tant leur voyage qu'en peu de temps ils purent conter leur message au roi de Palerme.

Le roi Tancré, qui était très avisé, écouta les discours des messagers. Il avait connu V. 891.
bien des aventures, il était bon clerc en écritures, et il savait déjà bien l'affaire. Il II, XIX.
ne réfléchit pas longtemps à sa réponse. Il répondit, sans autre délai, aux gens du roi d'Angleterre que, pour ce qu'il lui réclamait, il s'en rapporterait aux lois de sa terre, aux coutumes du roi Guillaume et aux barons de son royaume, et qu'il ferait ce que tout le monde approuverait. Quant aux bourgeois de Messine, s'ils avaient commis de folles incartades et courroucé les deux rois, on en ferait une bonne réparation. Quand les messagers entendirent cela, il y en eut plus d'un, parmi ceux qu'avait envoyés le roi Richard, qui dit que jamais le roi n'accepterait de plaider sur sa réclamation : il y eut là-dessus bien des paroles échangées. Quant aux messagers de France, on leur distribua de belles coupes; les autres prirent patience. Entendez le grand tort, qu'on rappela alors et depuis[2], que fit, dit-on, le roi de France. Il aurait, sur cette question (je ne sais ce qu'il en espérait), mandé en particulier au roi Tancré de ne faire que ce qui lui plairait et de bien défendre son droit, et que jamais, pour le roi d'Angleterre, il ne lui ferait la guerre, mais qu'il était lié à lui [Tancré] par serment. S'il en fut ainsi, ce fut une triste chose; l'histoire ne garantit pas qu'il ait pensé une telle déloyauté; mais, quoi qu'il en soit, le peuple disait tout haut qu'il l'avait mandé.

Ceux qui n'avaient pas eu de coupes retournèrent le plus tôt qu'ils purent; ils re- II. XX.
tinrent bien leur message et s'en revinrent à Messine. Le roi Richard faisait alors faire un ouvrage qui lui plaisait beaucoup : c'était un château, Mategriffon, qui courrouça fort les Grecs. Les messagers vinrent au roi, ils lui dirent ce qu'ils avaient demandé au roi Tancré et ce que Tancré lui faisait dire sur cette demande, c'est-à-dire qu'il suivrait

[1] Il vaut mieux sans doute supprimer la virgule qui, dans le texte (v. 864), est après *comune*.

[2] Corrigez au texte (v. 918) *acordes* en *recordes*.

les lois de sa terre, d'après la décision de ses barons. Le roi Richard répondit sans guère attendre qu'il ne plaiderait pas contre Tancré et qu'il chercherait autrement la satisfaction à laquelle il avait droit.

V. 951. Quand on sut la nouvelle qu'on n'avait pas établi de paix ni de trêve, on commença à s'attendre à la guerre, à cause de l'appui que nos ennemis trouvaient chez le roi de France, car les astucieux Lombards s'étaient alliés avec lui. Voilà que les provisions nous furent coupées, si bien qu'il n'en venait plus rien en l'ost, et, sans l'aide de Dieu et la flotte, on y aurait mené une bien pauvre vie; mais il y avait dans les vaisseaux des provisions en blé, en vin et en viande. La ville était gardée chaque nuit, et l'ost aussi. Les deux rois étaient en discorde, par l'effet de l'envie qui trouble tout. Ce n'était ni beau ni honnête : de hauts hommes se donnèrent beaucoup de mal pour mettre la paix entre eux. Ils chevauchaient du palais à Mategriffon, puis revenaient en arrière par le même chemin; mais jamais ils ne purent en venir à bout, quelque peine qu'ils
II, XII. se donnassent, comme le livre le témoigne. . . . .[1] Enfin le roi de Sicile, qui savait les torts des gens de Messine, prit le fils de son chancelier et, avec lui, un chevalier qu'il tenait pour preux et sûr et qui était, si je ne me trompe, son connétable. Il l'envoya au roi d'Angleterre et lui manda qu'il ne tenait pas du tout à être en guerre avec lui, et que, s'il voulait accepter de l'argent pour les réclamations qu'il présentait, il en ferait volontiers la paix et lui donnerait, de son trésor, vingt mille onces d'or, et que s'il voulait, sur l'avis de ses barons, parler d'un mariage, il donnerait à Arthur de Bretagne une de ses filles non mariées, demoiselle jeune, belle et sage. Pour ce mariage, il lui promettait sans fraude vingt mille autres onces d'or; seulement Richard lui restituerait cet or si Arthur n'épousait pas l'enfant; en outre, il promettait à Richard de lui rendre sa sœur. Quand le roi Richard entendit cela, il lui renvoya, sans plus attendre, d'autres messagers pour obtenir une paix ferme et stable. Le roi fit faire le message à l'archevêque de Montréal, à celui de Rise, homme loyal, à l'évêque d'Évreux, Jean, qui souffrit tant de peine et de dépense : ils connaissaient bien la question; d'autres encore allèrent avec eux. Ils allaient chercher la paix, ils la rapportèrent, et ils firent amener l'argent dont j'ai parlé tout à l'heure. A leur retour, tout le monde se réjouit de la paix; les chartes furent alors lues et copiées, la paix fut jurée et la sécurité rétablie. On regarda et pesa l'argent, au grand plaisir du roi, qui désirait beaucoup avoir de quoi dépenser au service de Dieu. On lui rendit aussi sa sœur, qui valait bien d'être vendue cher. Le roi voulut alors que, sans plus tarder, on rendît [aux bourgeois] tout ce que ses gens avaient pris du leur : cela lui valut de grands éloges; on le rendit par confession, et sous peine d'excommunication, d'après le bon et sage conseil de l'archevêque de Rouen. Voilà la ville en bon état, sans querelle et sans

[1] La lacune est sans doute de plus d'un vers, comme l'indique le latin; il est probable en outre qu'elle doit être placée après le vers 974 et que c'est le vers 975 qui devrait être remplacé par des points.

trouble, et si quelqu'un osait en soulever, on le faisait pendre ou tuer. Dans l'ost régnait grande justice; bénie soit l'âme de celui qui l'y avait mise! Alors on recommença à aller par les routes; il nous revint de bonnes provisions pour les chevaux et les hommes : ainsi se termina l'affaire. Les bourgeois se réconcilièrent avec nous et hébergèrent les pèlerins. Les deux rois refirent amitié; mais ils devaient se diviser encore plus d'une fois. Ils partagèrent entre eux l'argent, et chacun eut ce qui lui revenait.

Les chevaliers qui avaient été là pendant tout l'été se désolaient et se plaignaient V. 1053.
des dépenses qu'ils avaient été obligés de faire. Les plaintes allèrent tant, haut et bas, II, XXIII.
qu'elles arrivèrent au roi Richard, et il dit qu'il leur donnerait tant que tous pour-
raient s'en louer. Richard, qui n'était pas chiche ni avare, leur donna de si riches
dons, hanaps d'argent, coupes dorées qu'on apportait à pleins girons aux chevaliers,
suivant ce que chacun était, que grands, moyens et petits le louèrent de ses beaux
dons; et il fut envers eux si libéral de ses biens que même ceux qui étaient à pied
eurent de lui au moins cent sous. Et aux dames déshéritées, qui avaient été chassées
de Syrie, aux demoiselles aussi, il donna de grands dons à Messine; et le roi de France
aussi donna largement à ses gens. Voilà toute l'ost en liesse pour tant d'honneur et
de libéralité et pour la paix qui s'était faite. On tint grande fête le jour de la Nativité; II. XXIV.
le roi Richard fit crier que tous pouvaient venir et faire la fête avec eux, et il réussit
à emmener le roi de France manger chez lui. La fête fut à Mategriffon, dans la salle
que le roi d'Angleterre avait construite par sa puissance, en dépit de ceux du pays.
J'étais dans la salle, à ce repas : je n'y vis pas une nappe sale ni un hanap ou une
écuelle de bois; mais j'y vis une si riche vaisselle, avec des ciselures appliquées et des
images coulées, enrichie de pierres précieuses, qu'elle n'avait rien de mesquin, et j'y
vis si noblement servir que chacun était satisfait. La fête fut belle et honnête, comme
il convenait à un tel jour, et je ne crois pas avoir jamais vu donner en une fois tant de
riches dons que le roi Richard en donna là au roi de France et aux siens, en vaisselle
d'or et d'argent.

Le terme de notre passage arriva, et ceux-là furent avisés qui prirent leurs précau- V. 1109.
tions. Depuis la Notre-Dame de septembre, si je compte bien, jusqu'à la fin du carême II. XXVI.
fut à Messine, en repos, l'ost qui désirait ardemment le jour où elle serait devant
Acre avec ceux qui avaient osé en entreprendre le siège, et qui souffraient des maux
plus grands encore qu'on ne le savait, beaucoup de peines, de fatigues et d'épreuves
pendant cette demi-année. Quand on se fut assez reposé et que, grâce à Dieu, le voyage
fut préparé, le roi de France et sa compagnie entrèrent en mer un peu avant Pâques
fleuries. Le roi Richard ne pouvait encore s'embarquer, car il n'avait pas tout ce qu'il
lui fallait, ses galères et ses transports pour porter ses chevaux, ses armes et ses pro-
visions, avant d'aller attaquer les infidèles. Il lui fallut donc attendre et parfaire ses

préparatifs. Il accompagna le roi de France avec des galères, puis, traversant le Phare, il vint droit à Rise, où il avait reçu nouvelle que sa mère était arrivée, lui amenant son amie. C'était une sage demoiselle, gentille femme, honnête et belle, sans fausseté ni perfidie; elle s'appelait Bérengère, elle était fille du roi de Navarre, et celui-ci l'avait remise à la mère du roi Richard, qui prit la peine de la lui amener jusque-là. Elle eut ensuite le nom de reine; le roi l'avait beaucoup aimée : depuis le temps où il était comte de Poitiers, son désir l'avait désirée. Il fit mener à Messine sa mère, elle et ses demoiselles; là il dit à sa mère, et elle à lui, sans restrictions, tout ce qu'ils voulurent. Il garda avec lui la jeune fille qu'il aimait, et il renvoya sa mère pour garder son pays qu'il avait quitté, afin que son honneur n'eût rien à craindre. Avec elle l'archevêque de Rouen, Gautier, qui est un homme très sage, eut la garde de l'Angleterre, et il eut beaucoup à y guerroyer. Et alors s'en retourna aussi avec eux Gilbert de Wascueil, celui qui [plus tard] laissa prendre Gisors. Le roi ne perdit plus de temps : il fit préparer et charger ses vaisseaux et ses galères, il n'y eut plus de retard. Il fit entrer en mer les barons, son amie, et avec elle sa sœur, et il les fit mettre ensemble, avec beaucoup de chevaliers, dans un grand dromon, pour se conforter l'une l'autre. Il fit prendre les devants à leur dromon, et les fit cingler vers l'orient; mais les énèques agiles et rapides ne partirent qu'après que le roi eut mangé. Alors s'ébranla, toute en rang, la flotte merveilleuse. Ce fut le mercredi de la semaine sainte que la flotte quitta Messine pour le service et la gloire de Dieu : dans cette semaine où Dieu a tant souffert pour nous, il nous fallait aussi souffrir et les dangers et les veilles. Mais Messine, où l'on voit se presser tant de navires, peut se vanter que jamais, à aucun jour que Dieu fit, une si riche flotte n'a quitté son port.

V. 1197. La flotte se dirigea en bon ordre vers la terre de Dieu, si malheureuse. Elle traversa
II. xxvii. le Phare, et vint, à la haute mer, de l'autre côté, sur le chemin d'Acre. Bientôt nous atteignîmes les dromons, mais nous vîmes alors le vent tomber, si bien que le roi voulait retourner. De gré ou de force il nous fallut rester là la nuit, entre la Calabre et Montgibel. Le jour du jeudi saint, Celui qui nous avait enlevé le vent, et qui peut tout enlever et donner, nous le rendit et nous le prêta pour toute la journée. Mais il était faible, et la belle flotte dut s'arrêter. Le jour de l'adoration de la croix, un vent contraire nous accosta à gauche près de Viaires [1]. La mer se troubla jusqu'au fond; le vent la couvrait de flots énormes et reployés, et nous ne faisions que perdre la route. Nous eûmes grand peur et grand malaise en tête, en cœur et en bouche; mais toutes ces souffrances, nous les supportâmes très volontiers, et nous devions les supporter pour Celui qui, à pareil jour, daigna subir la passion pour nous racheter. Le vent était fort, et il nous tourmenta jusqu'à la tombée de la nuit. Alors nous eûmes un vent apaisé, favorable et doux.

[1] Nom de lieu, sans doute sur la côte de Calabre, que je ne puis déterminer

Le roi Richard, dont le cœur était toujours prompt aux bonnes actions, en fit une signalée. Il voulut que chaque nuit on allumât sur son vaisseau, dans une lanterne, un grand cierge qui jetait une lueur très claire. Il brûlait toute la nuit, pour montrer le chemin aux autres; et comme le roi avait avec lui de bons mariniers habiles et connaissant leur métier à fond, tous les autres se ralliaient au feu du roi et ne le perdaient guère de vue. Et si la flotte s'écartait, il l'attendait généreusement. Il menait ainsi cette fière expédition comme une mère poule mène ses poussins à la pâture : c'était de sa part prouesse et bon naturel. Nous voguâmes ainsi toute la nuit, sans tristesse et sans souci (?). Le lendemain, veille de Pâques, Dieu nous conduisit encore très bien, et aussi toute la nuit et tout le jour de la grande fête. Pendant trois jours, la flotte avança à toutes voiles, le roi tenant la tête. Le mercredi, nous vîmes l'île de Crète. Le roi côtoya l'île de près; il y dormit, ainsi que la flotte; mais cette nuit, vingt-cinq de nos énèques nous perdirent, au grand chagrin et déplaisir du roi. Le lendemain matin jeudi, on dressa les voiles, et on marcha vers Rhodes, une autre île près de là. Le vent était grand, les vagues étaient hautes. Aussi vite que vole l'hirondelle allait le navire, pliant son mât. Dieu nous mena le long des côtes de Rhodes, à grande allure et avec une vitesse merveilleuse, montrant bien qu'il prenait plaisir à l'entreprise de ses serviteurs. Nous allâmes très vite jusqu'à la nuit noire. Au matin, nous arrivâmes dans un détroit; nous abattîmes les voiles et nous fûmes hors de peine. Nous nous reposâmes jusqu'au dimanche, et au matin nous étions à Rhodes, la cité où Hérode naquit. V. 1233.

Rhodes a été autrefois une grande cité ancienne, presque aussi grande que Rome. On aurait peine à en savoir au juste la vérité, car il y a tant de maisons détruites, de murs et de tours en ruines, tant d'églises qui subsistent encore, à cause de la masse de gens qui y ont vécu pendant tant d'années et de siècles et sous tant de seigneuries diverses, que nul homme ne pourrait les compter sans grande peine, ni en estimer la grandeur et la noblesse. La ville est aujourd'hui ruinée par la vieillesse; cependant il habitait là des gens qui nous vendirent des aliments, et comme le roi était malade et mal à son aise, il nous fallut attendre à Rhodes. Il fit chercher et demander où étaient allés ses navires [perdus], et il attendit là ses galères, qui le suivaient le long du rivage. Il s'enquit aussi du tyran qui possédait Cypre et qui arrêtait les pèlerins. V. 1287.

Nous séjournâmes à Rhodes dix jours, et quand la flotte, voiles levées, sortit en rang de Rhodes, c'était le premier jour de mai. Nous vînmes droit au gouffre de Satalie : c'est un passage bien dangereux, il n'y en a de plus dangereux nulle part. Quatre mers s'y livrent bataille et chacune excite l'autre. Nous allions entrer dans ce gouffre quand nous fûmes assaillis par un vent qui nous ramena le soir à l'endroit par où nous étions entrés. Le vent, qui change souvent, se fit ensuite plus courtois pour nous : il nous prit par derrière, et nous poussa si vite que chacun avait peur, à cause du gouffre où nous nous trouvions et qui nous remplissait de crainte. Le vaisseau du II, xxviii.

roi était en avant, suivant sa coutume. Le roi regarda la haute mer, et vit s'avancer une bouce [1] qui revenait de Syrie. Et le roi, que cela intéressait, se fit diriger près d'elle pour demander des nouvelles de la Terre Sainte. On lui dit que le roi de France y était déjà et l'attendait devant Acre, et qu'il s'occupait chaque jour à faire des machines pour prendre la ville. Mais le roi Richard avait déjà en tête une autre entreprise. La bouce passa outre, et le roi lutta contre le vent tant que Dieu l'amena devant Cypre, près de la terre qu'il lui fit conquérir. Il trouva là ses gens, sa sœur, et aussi son amie.

V. 1355. Écoutez, seigneurs : cette terre de Syrie, avant qu'on pût lui porter secours, elle a
II. xxx. souffert tant d'injures, tant de grandes mésaventures, tant de contre-temps, tant d'attaques, tant de délais et tant d'attentes, tant de peines, tant de désirs, tant d'assauts et tant d'embarras! Ce fut un bien grand malheur que la mort de l'empereur d'Allemagne, qui y allait en si grand appareil, et qui mourut si soudainement. Ce fut grand dommage aussi pour la Terre Sainte que la mort du roi d'Angleterre, le bon Henri, qui était si sage et qui avait tant de richesses qui auraient servi à soutenir le pays et à conserver la ville de Sur. Ce fut encore une grande mésaventure pour elle que la mort du bon roi Guillaume, qui l'avait secourue maintes fois : il y eut grand deuil quand il mourut. Le royaume eut ainsi à souffrir bien des malchances, mais rien ne lui avait apporté plus de mal, d'ennui et de retard qu'une île voisine de la Syrie : c'était la riche île de Cypre, qui, autrefois, l'aidait beaucoup, et dont alors rien ne pouvait plus lui venir, car il y régnait un tyran porté vers tout mal, plus félon et plus traître que Judas ou Ganelon. Il avait délaissé les chrétiens, et était le bon ami de Saladin, et on disait même que, pour s'allier, ils avaient bu le sang l'un de l'autre, et on le sut plus tard certainement. Il se fit ainsi empereur, non vraiment, mais empireur [2], car il s'empirait lui-même. Jamais, quand il le pouvait, il ne cessait de faire et de susciter le mal, et de poursuivre les chrétiens de Dieu. Il y eut là trois vaisseaux du roi Richard, pleins de ses gens, brisés à la côte, de ceux qui avaient échappé au naufrage et qui étaient en triste état : l'empereur de Cypre les engagea d'abord à rendre leurs armes et ensuite il les fit prendre par trahison. Il leur avait garanti une sûreté qui dura peu, car le déloyal les fit aussitôt attaquer. Mais ils se défendirent si bien qu'ils leur vendirent cher leur colère, avec trois arcs en tout, qu'ils avaient, et dont les Grecs ne savaient rien. Là était Rodier de Hardecourt, compagnon et fidèle du roi, qui, monté sur une jument recrue, leur diminua promptement leurs gens ; et Guillaume du Boisnormand, le bon archer, allait tirant des flèches, les frappant devant et derrière et plus redouté qu'une pierrière . . . . [3]

[1] Le mot subsiste encore dans l'anglais *buss*; il est à peu près synonyme de *dromon*.

[2] Le jeu de mots oblige à conserver *empireur*.

[3] La lacune de notre manuscrit est comblée dans la version latine, où l'on voit que les trois croisés furent secourus par leurs compagnons, qui, les ayant vus du rivage, vinrent les dégager et les ramenèrent aux vaisseaux.

si bien que, à la vue des Grecs, ils s'en allèrent jusqu'au dromon qui était dans le
port et qui avait amené la reine. Il y eut là grande bataille, où les prisonniers firent de II, xxvii.
belles prouesses. Le roi, qui s'était arrêté au port, quand il sut cette perfidie et le danger de ses hommes, qu'il vit le dromon de sa sœur qui l'attendait en grande crainte, qu'il vit le rivage tout couvert de ces misérables Grecs, ne voulut pas chercher de pires Sarrasins que ceux-là. Il se fit conduire vers la terre : le tyran crut pouvoir la défendre contre lui, mais il n'osa attendre le vaillant roi.

C'est un lundi matin que Dieu avait préparé l'affaire qu'il voulait que le roi fît : il V. 1439.
voulait qu'il recueillît les naufragés, qu'il délivrât sa sœur et qu'il menât son amie ailleurs. Toutes deux maudissaient le jour où elles étaient arrivées là, car l'empereur les eût prises s'il avait pu. Quand le roi voulut s'emparer du port, il ne manqua pas de gens pour l'en empêcher, car l'empereur était lui-même sur le rivage avec tout ce qu'il avait pu faire venir de gens par argent et par commandement. Le roi prit un messager et l'envoya dans un bateau à terre, priant courtoisement l'empereur de rendre leur avoir aux naufragés et de réparer les torts qu'il avait faits aux pèlerins et qui avaient coûté des pleurs à maints orphelins. Celui-ci se moqua du messager jusqu'à en perdre la raison; il ne put pas modérer sa colère, et dit au messager : « Tproupt, sire! » Et il ne voulut jamais donner une réponse plus honnête, mais se mit à grogner en ricanant. Le messager revint promptement en arrière et le répéta au roi. Quand le roi entendit le mot honteux, il dit à ses gens : « Armez-vous! » Ils le firent aussitôt, et ne demeurèrent pas grand temps. Il leur fallut entrer armés dans les chaloupes de leurs énèques. Il entra là de bons chevaliers et de hardis arbalétriers. Les Grecs aussi avaient des arbalètes, et leurs gens étaient tout prêts sur le rivage, et ils avaient cinq galères tout armées; mais, quand ils virent nos armures, ils se sentirent peu en sûreté.

Dans la ville de Limeçon, où commença la bataille, ils n'avaient pas laissé une porte V. 1485.
ni une fenêtre, ni rien qui pût servir au combat, tonneau ni tonne, écus ni targes, ni vieilles galères ou vieilles barques, ni poutres, ni planches, ni degrés. Ils apportaient tout sur le rivage pour nuire aux pèlerins. Tout armés sur la rive, plus arrogants que gens qui soient au monde, avec des pennons et des bannières d'étoffes précieuses et de riches couleurs, montés sur de grands chevaux forts et rapides et sur de grands mulets puissants et beaux, ils se mirent à nous huer comme des chiens; mais on rabattit bientôt leur orgueil. Nous avions grand désavantage; car nous venions de la mer, nous étions entassés dans de petites barques étroites, tout étourdis des grandes fatigues, tout harassés par l'agitation des flots et tout chargés de nos armes, et nous étions tous à pied. Eux étaient dans leur pays; mais nous savions mieux la guerre. Nos arbalétriers commencèrent l'attaque, et il y en eut qui ne manquèrent pas leur coup. Ils tirèrent d'abord sur les gens des galères, qui ne savaient rien de guerre; ils les blessèrent et navrèrent si bien que, de leurs galères, ils sautaient en mer quatre par quatre, et l'un culbutait

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'autre. Leurs galères furent prises et mises avec nos énèques. Archers et arbalétriers se mirent à tirer dru, et ils firent reculer les Grecs. Alors vous auriez entendu nos gens les huer comme ils nous avaient hués avant que nous eussions bougé. Des deux côtés on tirait, on lançait, et nos rameurs avançaient toujours, et partout où ils allaient, carreaux et traits pleuvaient sur eux. Toute la rive était pleine de ces gens sauvages. Vous auriez vu là une attaque hardie et des gens qui s'entendaient à la guerre. Et quand le roi vit ses compagnons lutter pour aborder, il sauta de sa barque en mer, vint aux Grecs et les attaqua, et tous les autres sautèrent après lui. Les Grecs se défendirent, mais les nôtres allaient par le rivage, les frappant et les vainquant. Vous auriez vu là voler les carreaux, et les Grecs mourir en masse. Les nôtres les choquèrent si bien qu'ils les repoussèrent dans la ville. Ils les attaquaient comme des lions, frappant sur eux et sur leurs chevaux. Devant la vaillante nation latine s'enfuyaient les Grecs et les Arméniens. Nos gens les poursuivirent jusque dans la campagne si vivement qu'ils en chassèrent l'empereur, qui prit la fuite. Le roi le poursuivit tant qu'il s'empara d'un cheval ou d'une jument, je ne sais, qui avait un sac attaché derrière la selle et des étriers de corde. D'un bond il fut en selle, et dit au lâche et perfide empereur : « L'empereur,
II, xxxiii. viens ! Joûte avec moi ! » Mais celui-ci n'en avait cure. A la nuit, sans plus attendre, le roi fit mettre à terre tous les chevaux qui étaient dans les énèques; l'empereur ne savait pas qu'il en eût avec lui. On promena les chevaux car ils étaient tout engourdis, étourdis et harassés d'être restés un mois en mer sans pouvoir se coucher. Sans leur donner plus de repos, quoiqu'ils y eussent bien droit, le roi, qui poursuivait son entreprise, y monta le lendemain. Assez près, dans un bois d'oliviers le long de la route, il y avait des Grecs avec bannières et pennons. Le roi les en débusqua; il se mit en tête le heaume d'acier, et les suivit en grande allure. Vous auriez vu là de braves gens. Ceux de devant les mirent en fuite; les Grecs s'enfuirent, les nôtres les poursuivirent tant qu'ils virent le gros de leur ost. Là ils s'arrêtèrent. Mais dans la poursuite les Grecs poussaient de telles huées et de tels cris (c'est ce qu'ont raconté ceux qui les ont entendus) que l'empereur les entendit de sa tente, à plus d'une demi-lieue. Il s'était retiré là; il y avait dîné et dormait; mais ce bruit le éveilla. Avec ses gens, il monta à cheval et vint sur le haut des montagnes pour voir ce que feraient ses hommes, qui ne savaient que lancer des flèches. Ils tournaient toujours en criant autour des nôtres, qui ne bougeaient pas. Là vint au roi un clerc armé, qui s'appelait Hugues de la Mare, qui lui dit tout bas : « Sire, allez-vous-en : ils ont des forces énormes. — Sire clerc, dit le roi, mêlez-« vous de votre écriture, et tirez vous de la mêlée, au nom de Dieu et de sa mère : « laissez-nous la chevalerie! » Celui-là et d'autres le lui disaient à cause du nombre des ennemis qu'ils voyaient, et il n'y avait pas près du roi, à ce moment-là, plus de quarante chevaliers ou une cinquantaine au plus; mais le grand roi courut sus aux ennemis, plus prompt que la foudre qui tombe, plus ramassé que l'épervier qui fond sur

l'alouette (ceux qui ont vu cette charge l'admirent beaucoup). Il se jeta au milieu de ces méchants Grecs, si bien qu'il les mit tous en désordre et les arrangea de telle sorte qu'ils ne tenaient plus ensemble. Cependant ses gens arrivaient, et dès qu'ils furent en nombre, ils en tuèrent et en prirent tant, sans parler de ceux qui s'enfuirent honteusement, que jamais on ne sut le compte des morts; ceux qui étaient à cheval s'enfuirent par monts et par vaux, et les piétons, les petites gens furent tous tués ou pris. Ce fut une rude bataille. Vous auriez vu là tant de chevaux étendus ou trébuchant avec leur charge, tant de hauberts, d'épées, de lances, de pennons et d'enseignes! L'empereur vit que ses gens ne pouvaient tenir, et que les nôtres croissaient toujours. Il s'enfuit dans la montagne avec ses Grecs et ses Arméniens, nous laissant tout le pays. Quand Richard vit qu'il s'enfuyait ainsi, abandonnant ses gens, il frappa celui qui portait la bannière de l'empereur, s'en empara et ordonna qu'on la gardât bien. Voyant leurs gens en telle déroute s'enfuir comme un tourbillon, avec plus d'une plaie en corps ou en tête, il ne les fit pas poursuivre, car il n'aurait pas pu les atteindre, et la poursuite de nos braves Francs avait [déjà] duré deux lieues. Il s'en revint au pas; mais les sergents ne lâchaient pas prise : ils prirent de la belle et bonne vaisselle d'or et d'argent, que l'empereur avait laissée dans sa tente, son harnois, son propre lit, des étoffes de soie et de pourpre, des chevaux et des mulets chargés comme pour un marché, des hauberts, des heaumes, des épées que les Grecs avaient jetées, des bœufs, des vaches, des porcs, des chèvres agiles et mutines, des moutons, des brebis, des agneaux, des juments, de gras et beaux poulains, des coqs, des poules, des chapons, de gras mulets chargés sur le dos de bons coussins bien brodés et de beaux et précieux vêtements, et de bons chevaux qui valaient mieux que les nôtres, qui étaient fatigués. Ils prirent aussi le drogman de l'empereur, que j'entendis appeler Jean, et tant de Grecs et tant d'Arméniens qu'ils encombraient les chemins, tant de bons vins et tant de victuailles que personne n'en sait le compte. Le roi fit crier un ban, donnant sûreté, pour aller et venir, à tous les gens du pays qui ne voulaient pas la guerre; quant à ceux qui ne voulaient pas la paix, ils n'auraient de lui ni paix ni trêve.

Le samedi de la semaine où les Grecs avaient tant souffert, il arriva à Limeçon trois V. 1701.
galères qui revenaient de Cypre : le roi de Jérusalem y était, et on le regarda beau- II, xxxv.
coup. C'était le roi Gui de Lusignan, qui avait eu tant de peine et de fatigue pour soutenir la Terre Sainte. Il était obligé de venir, parce que le roi de France, ce qui lui causait grand chagrin, voulait lui faire tort en donnant la royauté au marquis de Montferrat. C'est pour cela qu'il avait abandonné le pays, et qu'il venait demander au roi d'Angleterre de l'aider à maintenir son droit. Le roi fut très content de sa venue et alla aussitôt à sa rencontre; et vous pouvez être sûrs qu'il le reçut de bon cœur, car il était de grand lignage, et ses parents, qui étaient là, n'avaient point l'air d'être des gens de peu. Le roi lui fit grande joie et l'honora de maintes manières, et lui donna par

grande courtoisie, de son trésor, environ deux mille marcs et vingt coupes, dont deux
II, xxxv. d'or fin; ce n'était pas là un don mesquin. Le lendemain au matin, la demoiselle de Navarre, la belle au clair visage, la femme la plus sage que l'on pût trouver ou souhaiter, fut épousée et couronnée à Limeçon. Voilà le roi en gloire et en joie de sa victoire et de son mariage avec celle à qui il avait donné sa foi. Voici venir ses galères, qu'il avait tant attendues, si bien armées et garnies que nous n'en avons jamais vu de telles, et avec elles les cinq qu'on avait gagnées à Limeçon. Avec les autres, qui étaient dans les ports, dont il tirait maintenant tout ce qu'il voulait, il en avait bien quarante d'armées, qui en valaient cinquante. C'est ainsi que plus tard il prit le vaisseau merveilleux où il y avait de vaillants guerriers estimés à huit cents, Turcs et Persans infidèles. Le roi en eut plus d'entrain encore à l'encontre des Grecs et des Arméniens
II, xxxvi. maudits. Il fit préparer son ost et veiller les gardes par nuit, pour aller chercher l'empereur et le prendre au cœur de sa terre.

V. 1765. Après cette déconfiture, où les Grecs avaient eu tant de honte, l'empereur avec sa grande compagnie était à Nicosie, courroucé, dolent et éperdu d'avoir perdu ses hommes et d'avoir été repoussé. Il ne pouvait s'en consoler; mais il était trop haï dans son pays, et il craignait le roi d'Angleterre. Il lui demanda une entrevue pour lui faire réparation et lui fit dire qu'il viendrait à lui, qu'il lui tiendrait loyauté, qu'il mènerait avec lui cinq cents hommes à cheval jusqu'en Syrie pour le service de Dieu, et qu'il ferait tout ce que le roi voudrait. Il ajoutait, pour que le roi n'eût pas de doute, qu'il donnerait en gage ses châteaux et toutes ses riches possessions, et pour les pertes que nous avions faites, il payerait trois mille cinq cents marcs d'argent, à condition que, s'il le servait loyalement, on lui rendrait sa terre en récompense. Le roi et l'empereur convinrent de l'entrevue; on prit un terme des deux parts et on n'attendit pas. Ce fut dans un bois de figuiers, entre le port et la route de Limeçon, si je ne me trompe; c'est là qu'ils se rencontrèrent[1] et on y dit des choses meilleures que celles qui furent faites.

V. 1801. Le roi appela son conseil et les plus sages de ses gens, et il dit à ceux qui l'entouraient et qui désiraient beaucoup cette paix : «Seigneurs, vous êtes ma main droite; «voyez si cette paix peut se faire; gardez que votre honneur y soit sauvé et n'y soit en «rien compromis. Elle sera faite si elle vous plaît; si elle vous déplaît, elle ne se fera «pas. — Sire, dirent-ils, elle nous agrée et nous la trouvons honorable.» Ils retournèrent en arrière, et s'accordèrent à la paix. Aussitôt l'empereur prêta serment au roi, lui donna toute garantie et le baisa en signe de foi. Le roi revint à l'ost, qui était tout près; il y fut bientôt. Il commanda, sans plus attendre, que l'on chargeât trois riches tentes qu'il avait prises lors de la déconfiture de ces méchants Grecs (elles appar-

[1] Cette traduction est conjecturale, le vers 1798 est altéré et incompréhensible.

tenaient à l'empereur et étaient de futaine), et beaucoup de riche vaisselle. Il envoya le tout, courtoisement, à l'empereur, qui prit la vaisselle et fit rendre les tentes, à la place même où avait eu lieu l'entrevue dont nous vous avons parlé.

Ce soir même où la paix fut ainsi arrangée, il y avait avec l'empereur un chevalier V. 1833.
calomniateur. Il s'appelait Païen de Caïphas; il était perfide et plus méchant qu'un II, xxxviii.
chien : il persuada à l'empereur que le roi voulait le faire prendre; mais c'est un mensonge qu'il lui fit accroire. L'empereur aussitôt monta sur un cheval rapide, qu'ils appelaient Fauvel; il fit semblant d'aller se promener, et prit la fuite, laissant là équipages et tentes, comme un homme qui perd la tête, et deux destriers forts et vites. Il s'en alla le plus rapidement qu'il put. Le roi apprit qu'il s'était enfui, mais il ne permit pas qu'on le poursuivît, car il ne voulait pas enfreindre la trêve, et [d'ailleurs] aucun cheval n'aurait pu l'atteindre. Mais, voyant cette fuite, il ne voulut pas le tenir quitte, et se résolut à le joindre par mer ou par terre. Ses galères s'ébranlèrent dès la nuit, et arrivèrent bientôt à Fomagouce. Il y alla lui-même pour presser l'affaire. Il dit au roi de Jérusalem de l'accompagner le long du rivage, et de suivre l'empereur traître et parjure jusqu'à ce qu'on l'atteignît. Le roi Gui se mit en marche; il vint en trois jours à la cité de Fomagouce, dont les gens étaient partis. Le roi y était venu avec ses galères. Il fit surveiller par ses galères tous les ports, pour que l'empereur ne pût s'en aller par mer sans les rencontrer, et elles restèrent là trois jours, après s'être séparées des énèques.

Pendant qu'on demeurait là, vinrent deux messagers de France, Dreux de Mello et V. 1879.
l'évêque de Beauvais, pour presser le roi, et ils le pressèrent avec excès, d'aller promptement à Acre, car le roi de France ne donnerait pas l'assaut avant qu'il y fût venu. Ils le tourmentèrent et le pressèrent et allèrent jusqu'à l'insulter, tant que le roi se courrouça et leva les sourcils en haut. Il y eut là des paroles dites qu'il vaut mieux ne pas écrire. Mais ils avaient beau le hâter, ils y perdaient leurs paroles; car il s'était bien hâté de lui-même, et, ayant commencé avec les Grecs, pour la moitié de l'argent qui est en Russie il n'aurait rien fait en Syrie avant d'avoir conquis Cypre, cette île qui fournit tant de provisions, et il n'aurait jamais voulu la laisser [1] avant de l'avoir prise. Et ceux qui venaient le presser croyaient qu'il se reposait! Il partit donc avec son ost et marcha droit sur Nicosie; chacun porta là ses provisions et tout ce qu'il lui fallait pour la guerre. L'empereur, caché près de là, le guettait. Le roi faisait l'arrière-garde, pour qu'on ne reçût pas de dommage par derrière. Soudain l'empereur sortit de son embuscade avec environ sept cents de ses hommes, que leur couardise rendait impuissants. Ils allèrent lancer des flèches à l'avant-garde, et on les laissa approcher. L'empereur harcelait l'armée sur les flancs, comme un Turcople, tant qu'il arriva à l'arrière-

(1) Peut-être faut-il corriger ainsi le vers 1903 : *Ne il ne deignast pas s'emprise.*

garde que menait le roi Richard, et lui lança deux flèches empoisonnées. Le roi sortit des rangs, s'élança, et peu s'en fallut qu'il ne tirât vengeance de ce mauvais empereur; mais celui-ci était monté sur Fauvel, qui, aussi rapide qu'un cerf, le porta droit à son château de Candaire, plein de deuil et de dépit. Quand le roi vit qu'il ne le prendrait pas, il se dirigea vers Nicosie. Nos gens avaient gagné là de bons chevaux, et malmené et pris beaucoup de Grecs qui s'étaient trop approchés de nous. Ils suivirent le roi, n'ayant plus rien à craindre. On arriva au matin à Nicosie. Les bourgeois de la ville n'attendirent pas : ils venaient de toutes parts au roi, le tenant pour leur vrai seigneur et leur père. Le roi leur fit raser la barbe. Quand l'empereur l'entendit dire, il en eut tel courroux qu'il en pensa perdre le sens, et il maltraita ses gens et les nôtres; aux siens, qui venaient se rendre à nous, quand il pouvait les attraper, et aux nôtres qu'il pouvait prendre, ne pouvant se venger autrement, il faisait couper les pieds ou les poings, crever les yeux ou trancher le nez. Le roi recevait les hommages des plus sages et des
II, xxxix. meilleurs, qui abandonnaient volontiers l'empereur, qu'ils haïssaient. Il divisa l'ost en trois parties et fit assiéger trois châteaux, dont deux furent pris facilement. L'une des divisions alla à Cherines[1], dont on fut bientôt maître. Ce fut le roi de Jérusalem qui donna cette place à Richard. Il conduisit et ramena bien nos gens; il les fit armer près du château, l'assiégea par terre et par mer et donna vivement l'assaut. Ceux du château n'avaient pas de secours; ils ne purent tenir et il leur fallut parlementer. Ils rendirent au vaillant roi Gui le château, et aussi la fille de l'empereur; ce qui mit celui-ci en si grand émoi que rien ne put le consoler et qu'il n'eut plus ni sens ni conseil. Le roi Gui fit dresser sur la tour les bannières du roi, mit des gardes dans le château et mena l'ost à Didemus.

V. 1987. Didemus est un fort château, et on n'aurait pu le prendre par force; mais ceux que l'empereur y avait envoyés étoient si troublés des nouvelles qu'ils apprenaient qu'ils résistaient à peine. Cependant ils nous envoyèrent à plusieurs reprises de grandes pierres. Le château n'aurait rien eu à craindre sans la peur qu'avaient ces couards. Le roi Gui l'assiégea et y resta plusieurs jours, tant que l'empereur ordonna de le rendre et fit descendre de haut en bas ceux qui l'occupaient. Quand ils se furent rendus, à ce qu'on m'a rapporté, le roi Gui en prit possession. Il ordonna que la jeune fille fût bien gardée dans la tour, afin qu'on ne pût l'enlever. Puis il ramena son ost en arrière; mais par le pays il trouva une grande cherté.

V. 2009. Le roi Richard était resté malade à Nicosie; dès qu'il se sentit mieux, il assiégea Bu-
II, xl. fevent, un château extrêmement fort. Écoutez l'étrange aventure de ce méprisable empereur, que ses méfaits perdaient. Il s'était enfermé dans Candaire, plein de honte et de

[1] Ce nom est donné par le latin, et M. Stubbs l'identifie à Ghyrna. Il faut donc corriger ainsi le vers 1967 : *L'une est en ala a Cherines.*

deuil; il se voyait pris comme dans un piège. Quand il sut le siège de Bufevent, et que
sa fille, qu'il aimait plus que rien au monde, était prisonnière dans une tour, cela
l'engagea beaucoup à faire la paix telle qu'il pourrait l'obtenir, à quelque dommage
que ce fût. Et le dommage fut bien grand, quand on songe à tous les châteaux qu'il
avait et à cette grande richesse à laquelle il renonçait par sa lâcheté. Mais ce qui l'avait
perdu, c'est que tous les siens l'avaient abandonné. Il le fallait : il n'attendit plus.
Il descendit de Candaire, et alla se rendre au roi Richard, n'espérant plus se défendre.
Avant de venir, il lui fit demander d'avoir pitié de lui, lui promettant de tout mettre
en sa merci, sans rien garder, ni terre, ni château, ni maison, le suppliant seulement,
par honneur et par raison, de lui faire la grâce de ne pas le mettre en fers ni en liens :
et le roi, pour ne pas faire crier les gens, ne le mit que dans des chaînes d'argent. Il vint
devant le roi, à genoux, s'humiliant, criant merci; le roi vit qu'il était sincère. Il considéra ses malheurs et ses pertes, compris qu'il ne pouvait plus leur nuire, et que Dieu
avait conduit cette affaire. Il voulut la terminer : il releva l'empereur, le fit asseoir près
de lui et lui fit voir sa fille. Quand il la vit, il fut plus content que s'il avait tenu Dieu
par les pieds. Il la baisa cent fois en pleurant. Que vous dirais-je de plus? En quinze II, XLI.
jours, que je ne mente, Dieu ayant tout mené, le roi eut Cypre à sa disposition et au
pouvoir des Francs.

Quand le roi se fut emparé de Cypre, en bonne étrenne, pour le service de Dieu, V. 2065.
qu'il eut les châteaux et les forteresses dont il avait mis dehors les sales Grecs, il trouva
les tours toutes remplies de trésors et de richesses : de pots, de chaudières et de
grandes cuves d'argent, de coupes et d'écuelles d'or, d'éperons, de mors, de selles, de
pierres précieuses, si salutaires contre les maladies, d'étoffes d'écarlate et de soie (je n'en
vois jamais de pareilles), et de tous autres objets semblables qui conviennent aux grands
seigneurs. Le roi d'Angleterre conquit tout cela pour l'employer au service de Dieu
et à la délivrance de sa terre. Il envoya l'ost à Limeçon, priant ses compagnons de
hâter leur départ et celui de la flotte sans perdre un moment. Il chargea le vaillant
roi Gui de garder l'empereur. Sa fille, qui était fort belle et toute jeune fillette, il la
fit envoyer à la reine pour qu'elle reçut une bonne instruction. L'ost vint alors droit II, XLII.
à la flotte, se prépara et se hâta autant que possible. On remonta dans les énèques,
et on fit voile quand le moment fut venu, emmenant les reines et les dromons qui
étaient restés au port. Le roi laissa à Cypre des gens qui s'entendaient à la guerre,
et ceux-là envoyèrent des provisions, de l'orge, du froment, des moutons, des
bœufs, toutes choses dont l'île était bien garnie et qui rendirent de grands services en
Syrie.

Voilà qu'on apporta au roi, par mer, et qu'on lui raconta la nouvelle que la prise V. 2107.
d'Acre était en train et que la ville serait emportée avant qu'il y pût arriver. «Puisse
«une telle chose ne pas advenir, dit-il, que nul la prenne sans moi!» Il ne voulut

plus rien attendre, sinon que ses compagnons l'eussent rejoint. . . . .[1] Mais beaucoup s'en mêlèrent. A Fomagouce il entra en mer et fit armer ses galères, et monta lui-même dans une d'elles, merveilleusement belle, grande, forte et rapide. Il n'y a pas sous le ciel un port qui ne fût épouvanté en voyant approcher des galères si merveilleuses, armées de gens si belliqueux. Voilà en route les galères, qui étaient toutes de premier choix : le roi devant, suivant son usage, sain et léger comme une plume. Aussi vite que courrait un cerf, il traversa la mer; il vit Margat, sur la côte de la vraie terre de Dieu, puis Tortose, située sur une mer agitée. Il passa rapidement devant Tripe, Infré et Botron, et ensuite il vit Gibelet et la tour qui domine le château.

V. 2141. Devant Saette, près de Barut, le roi aperçut un vaisseau rempli des gens de Salahadin. Saffadin l'avait chargé et rempli des meilleurs Turcs qu'il avait pu trouver. Ils n'avaient pu entrer dans le port d'Acre, et ils ne faisaient que tourner autour, attendant une occasion. Mais leur dessein fut déjoué. Le roi fit pousser rapidement sa galère pour les atteindre : quand il fut près du vaisseau, il le vit grand, large et haut. Il était mâté de trois grands mâts, et on voyait bien qu'il n'avait pas été construit hâtivement. Les infidèles l'avaient couvert d'un feutre vert d'un côté et d'un feutre jaune de l'autre; il était ainsi paré comme un ouvrage de fée, et si rempli de provisions de toute sorte qu'il n'y en avait nombre ni mesure; et quelqu'un qui le savait, qui avait été à Barut quand on avait chargé le vaisseau qui fut déchargé si honteusement, raconta qu'il y avait vu porter cent charges de chameaux de bonnes armes aiguisées, des arcs, des javelots, des carreaux, des arbalètes à tour, à roue et à main, et huit cents Turcs d'élite, poussés par les diables, et des munitions et provisions qu'on ne pourrait compter; et du feu grégeois dans des fioles, dont on parlait beaucoup; et on avait mis dans le vaisseau deux cents serpents noirs et hideux (c'est ce que raconte l'histoire écrite et celui qui avait aidé à les y mettre), qu'ils voulaient laisser courir parmi notre armée, pour faire dommage à nos gens. La galère les approcha de si près qu'elle les touchait presque. Nos rameurs les saluèrent, ne sachant pas qui ils étaient, et leur demandèrent d'où ils venaient et qui était leur seigneur. Ils avaient un interprète parlant français, et ils répondirent qu'ils étaient Génois[2] et qu'ils voulaient aller à Sur. A ce moment se leva un vent d'Arsur, qui les éloigna de la galère. Un matelot avait regardé avec attention le vaisseau et ceux qui étaient dedans, et qui auraient bien voulu s'écarter. Il dit au roi : « Sire, écoutez-moi! Faites-moi tuer ou pendre si ce vaisseau n'est pas « un vaisseau turc. » Le roi dit : « En es-tu sûr? — Oui, sire, certainement. Envoyez tout « de suite après eux une autre galère, et qu'on ne les salue pas : vous verrez ce qu'ils « feront et de quelle foi ils sont. » Le roi donna l'ordre : la galère s'approcha d'eux, mais ne les salua pas, et eux, qui ne se souciaient pas de notre approche, commencèrent à

[1] Lacune d'un vers.

[2] Corrigez ainsi, d'après le latin, le vers 2192 : *Si distrent qu'erent Genevois.*

tirer avec des arcs de Damas et des arbalètes. Le roi et ses gens étaient tout prêts pour l'attaque, et quand ils les virent tirer sur les nôtres, ils les assaillirent vivement. Eux se défendaient très bien, et lançaient leurs traits plus dru que grêle. La mêlée commença des deux côtés. Le vaisseau avait peu de vent pour marcher, et les nôtres l'atteignaient souvent, mais ils n'osaient pas y monter et ne pouvaient le réduire. Alors le roi jura son serment qu'il ferait pendre les gens des galères s'ils se relâchaient et laissaient les Turcs leur échapper : ils s'élancèrent, plongèrent corps et têtes, passèrent par dessous le vaisseau, et, revenant de l'autre côté, attachèrent des cordes aux gouvernails du vaisseau des infidèles, pour les gêner, les contrarier et arrêter le vaisseau. Enfin ils s'avancèrent et grimpèrent si bien qu'ils se lancèrent dans le vaisseau même. Les Turcs, qui n'étaient pas gauchers, se jetèrent sur eux pour les massacrer. Nos gens, qui s'entendaient à telles affaires, étaient montés de force sur le pont; les ennemis leur tranchaient pieds et poings et leur faisaient beaucoup de mal; mais les gens des galères[1] les poursuivirent jusqu'au port. Les Turcs, qui craignaient la mort, se résolurent à une rude défense. Ils montaient sur le pont par escouades ordonnées d'avance : sans cesse de nouveaux hommes, bien armés de belles armures; on se combattait des deux côtés et on s'abattait dans le vaisseau. Enfin les Sarrasins firent tant qu'ils chassèrent nos gens. Ceux-ci rentrèrent dans les galères et recommencèrent l'assaut. Le roi leur dit de heurter le navire ennemi jusqu'à ce qu'ils l'eussent crevé. Ils s'élancèrent, ils le heurtèrent si bien qu'ils y firent plusieurs trous, et par ces trous le vaisseau coula. Voilà la bataille terminée. Les Sarrasins, perdant courage, sautaient en mer par dizaines, et chacun en tuait tant qu'il pouvait. Vous auriez vu là le roi Richard lancer de fiers coups, et en tuer plus d'un. Il en retint trente-cinq qu'il fit garder en vie, des émirs et des ingénieurs fort habiles. Les autres, Turcs, Persans et renégats, furent noyés. Si ce vaisseau était entré dans le port, jamais Acre n'aurait été prise, tant il y eût porté de moyens de défense; mais Dieu qui pense aux siens l'empêcha, et aussi le bon roi d'Angleterre, qui était toujours aventureux en batailles. Les Sarrasins postés sur la montagne avaient vu cette affaire. Ils le mandèrent à Salahadin, pleins de dépit et de colère. Quand Salahadin l'apprit, de douleur il tira trois fois sa barbe, et dit, comme un homme éperdu : « Dieu! j'ai perdu Acre, et mes gens, dont je me croyais sûr. Vous « m'avez donné trop de malheur! » Dans l'armée des païens, à ce que nous contèrent ceux qui l'ont vu, ils en firent tel deuil que les Turcs en coupaient leurs tresses et déchiraient leurs vêtements, parce qu'ils avaient perdu, en ce vaisseau, leurs amis et leurs seigneurs.

Quand le roi eut pris ce fort navire, et vaincu ceux qui le montaient, il n'eut plus V. 2299.
de désir que pour Acre. Il s'y dirigeait de grand cœur, suivi de ses galères en bon III, 1.

[1] La fin du vers 2245 manque, le scribe ayant écrit par erreur la fin du vers suivant; du reste tout le passage est altéré et incomplet; cf. le latin.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ordre, qui s'étaient vengées du vaisseau ennemi. Comme il avançait avec sa flotte, Dieu lui envoya un vent du nord. En bonne disposition ainsi que ses gens, il passa la nuit devant Sur. Au matin, le preux roi, le cœur de lion, passa devant Candalion et Casal-Imbert. De là il vit Acre à découvert, et, tout autour, la fleur des gens du monde entier, qui campaient devant. Il vit les montagnes, les collines, les vallées et les plaines couvertes de tentes et de pavillons et de gens qui voulaient nuire à la chrétienté, et qui étaient en trop grand nombre. Il vit les tentes de Salahadin et celles de Saphadin son frère, et l'ost des païens, serrant de bien près la nôtre. D'autre part, Quabadin, le sénéchal des Sarrasins, gardait le rivage et faisait grande guerre aux chrétiens, leur donnant souvent et volontiers de grands assauts et de grandes poursuites. Le roi aperçut et regarda tout, et considéra tout attentivement. Quand il vint près du rivage, vous auriez vu le roi de France, avec tous ses barons, et des gens en grand nombre,

III, 11. à sa rencontre en grand désir. Il descendit à terre : là vous auriez entendu les trompes retentir en l'honneur de Richard le nonpareil. Tout le peuple était en grande joie de son arrivée; mais les Turcs qui étaient dans Acre furent épouvantés de sa venue et de le voir avec toutes ses galères. Ils comprirent qu'ils ne pourraient plus entrer et sortir, ce qui avait fait tant de tort aux nôtres. Les deux rois firent route ensemble toujours côte à côte. Le roi Richard vint à ses tentes, et pensa avec grande attention au moyen de prendre Acre le plus tôt possible.

V. 4355. La nuit était claire et la joie grande. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu et qu'on puisse raconter une joie pareille à celle qu'on fit en l'ost de la venue du roi. On sonnait les timbres, les trompettes, les cors et d'autres instruments. Tout le monde se divertissait à sa manière. On chantait de belles chansons et de beaux airs; par les rues, les échansons portaient du vin dans de belles coupes aux grands et aux petits. Ce qui réjouissait tant l'ost, c'est que le roi avait pris Cypre, d'où ils attendaient un ravitaillement abondant. Tous étaient pleins d'espérance. C'était un samedi soir. Je ne crois pas que vous ayez vu nulle part tant de cierges et tant de lumières; si bien qu'il semblait aux Turcs de l'armée ennemie que toute la vallée était embrasée de feux. Quand ils surent la venue du roi, à qui on faisait telle fête, ils firent semblant d'en être excités : au matin ils emplirent la vallée, nous harcelant, nous lançant des traits, s'élançant sur le fossé, et tourmentant l'ost autant qu'ils le pouvaient.

V. 4387. Nous laisserons pour le moment ce récit (ceux qui resteront auprès de moi me l'entendront bien continuer quand la matière le voudra); nous ne nous occuperons plus des deux rois et de leur arrivée, dont j'ai tant parlé que je les ai amenés à Acre. Écoutez bien et faites attention. Je veux interrompre ce sujet et briser ici mon fil; mais il sera renoué et rattaché plus tard. Les rois ne vinrent pas, en effet, les premiers au siège, mais les derniers, et Ambroise veut faire entendre et savoir à ceux qui voudront l'apprendre comment la ville d'Acre avait été assiégée. Il n'en avait rien vu, et n'en sait

que ce qu'il en a lu. Vous allez entendre quelles gens l'assiégèrent et combien leur entreprise fut hardie.

Vous m'avez entendu raconter, et il est bon de le rappeler, au commencement de cette histoire, vous vous en souvenez peut-être, le grand dommage et la grande perte qui étaient arrivés en Syrie au temps du roi Gui, qui eut tant à souffrir. Mais tout le monde n'a pas su comment il avait été trahi par jalousie. V. 2409.

Il y avait dans la terre d'outre-mer un roi qui y avait été élevé. Il s'appelait Amauri. De lui naquit le roi Baudouin le lépreux. Baudouin vécut son temps, et fut enfin livré aux vers. Il avait pour sœurs deux demoiselles belles et sages. L'une était femme d'un baron qui s'appelait Hainfroi du Toron; l'autre avait épousé le comte Guillaume Longue-Épée, seigneur de Jaffe sur la mer, frère du marquis de Montferrat. Elle eut de lui un héritier mâle, qui s'appela Baudouin comme son oncle. Le comte mourut, comme le voulut le sort, et l'enfant vécut. Gui de Lusignan désira la comtesse et l'épousa. Baudouin l'enfant fut roi; mais il ne le fut guère : c'est ainsi que Dieu gouverne le monde. Quand l'enfant fut mort, le royaume revint de droit à la dame, et Gui se fit légitimement couronner roi, ce qui fut cause de bien des guerres. V. 2419. (Cf. I, XLII.)

Entre Salahadin, dont j'ai tant à conter, et le déloyal comte Raimond [de Tripe], il y avait depuis longtemps une alliance dont tout le monde parlait en Syrie. Raimond croyait pouvoir s'emparer du royaume, à cause de sa richesse, et parce qu'il était comte de Tripe; mais, Dieu merci, il ne l'eut pas. A son couronnement, le roi Gui, auquel Dieu avait accordé cet honneur, convoqua tous ses barons sans exception. Le comte de Tripe y fut aussi mandé; mais inutile de demander s'il se moqua de la convocation, et s'il fit une réponse injurieuse. Le messager s'en retourna, et le comte se mit en route et alla se plaindre à Salahadin, disant qu'il ne pouvait rester dans sa terre à cause de la haine du roi Gui à qui le royaume était échu. Il lui dit et il lui mentit tant, que la chrétienté s'en ressentit..... [Il lui demanda], par l'amitié qu'il avait pour lui, de l'aider à se venger. Seigneurs, c'est à cette entrevue que l'on convint de la trahison par laquelle la sainte croix fut perdue et la chrétienté mise en grand émoi. Le comte fut encore mandé à la cour, et on le pressa beaucoup d'y venir; mais il ne voulait pas y aller, ni rien tenir du roi Gui. Le roi le manda une troisième fois, promettant de ne lui faire que droit; enfin il y vint à la malheure, car il était déjà assuré de faire grand mal au pays. C'est par lui que commencèrent les désastres; mais il en mourut honteusement, comme l'histoire le raconte. V. 2447. (Cf. I, V.)

Vous avez souvent entendu raconter que quand ce roi Gui fut couronné, il ne se reposa pas deux mois; mais il fit par toute la terre de Syrie chercher et convoquer ses gens pour qu'ils le vinssent secourir, car Salahadin avait déjà fait entrer ses coureurs dans le pays; son armée y avait pénétré et avait déconfit les chrétiens, cent chevaliers d'élite, et avait tué Jaquelin de Mailli, au grand chagrin du Temple. Cette défaite fut le V. 2489. (Cf. I, II.)

commencement des malheurs qui, depuis, ont si longuement désolé la chrétienté. Le comte de Tripe, qui avait la lippe pendante, manda alors au roi Gui qu'il viendrait à lui et qu'il lui prêterait secours; il vint et se mit d'accord avec lui; mais le peuple raconta ensuite que c'était un faux accord, et qu'il le trahit, sans l'avoir défié, dans la grande bataille où ils furent tous deux, et où moururent tant de braves gens. Il se peut qu'il l'ait fait, il se peut qu'il ne l'ait pas fait; mais la plupart assurent qu'il le trahit dans la bataille, et, s'il le fit, il aurait mérité d'être englouti en terre. Salahadin avait convoqué ses gens dans tous ses neuf royaumes, armés d'arcs, de heaumes et de hauberts; faibles et forts, tous y vinrent en grand nombre. Il y avait là beaucoup d'émirs de nom, beaucoup de nobles hommes renommés, bien préparés, en quittant leur pays, à nuire à la chrétienté.

Le roi Gui et ses hommes, et avec lui des Vénitiens, ayant réuni toutes ses forces, avait envoyé l'une des osts à Saforie et l'autre au port de Tabarie. Celle qui descendit à Tabarie y alla à la bonne heure, car ceux qui y perdirent leurs corps y rendirent leurs âmes à Dieu. Le comte de Tripe les conduisait, qui ne s'occupait que de les trahir. Nos gens ne se gardaient pas de lui, et faisaient tout ce qu'il leur disait. Il dit et fit tant que leur ost poussa la nôtre jusqu'à la mer de Galilée. Comme ils n'avaient pas d'autre eau, le traître leur fit boire de celle de la mer, qui est d'ailleurs douce et bonne à boire; mais quand on en vint au combat, et qu'il aurait dû se comporter le mieux, il s'enfuit, et les autres restèrent et y laissèrent la vie du corps. Je ne sais pas qui frappa et qui fut frappé, qui échappa et qui périt : je n'étais pas à la bataille; mais ce que je puis vous dire sûrement, c'est que c'est Dieu qui arrangea tout cela, car il avait reconnu qu'il y avait au monde tant de péchés et de vices que bien peu de gens, sans ce moyen, auraient pu venir à lui. C'est à la Maréchaucie, près de Tabarie, que le roi Gui livra bataille et renversa bien des Sarrasins. Mais déjà les nôtres étaient tous blessés ou morts et décapités, et il n'y avait plus de ressource. Les ennemis vinrent en foule sur le roi, tant qu'il fut renversé par terre et rudement maltraité et battu. Il avait embrassé la sainte croix, qui, sans cette étreinte, eût souffert des outrages quand on la prit; mais Dieu montra bien qu'il en avait soin.

Quand la bataille fut terminée, suivant la décision de Dieu, que le roi fut pris, la croix prise, et que presque tous les nôtres furent tués (ce qui décida tant de gens à se croiser et à quitter tous les biens de la vie), Salahadin saisit tout le pays (ainsi Dieu donne et enlève sa terre) excepté seulement Sur, Escalone et Jérusalem, qu'il ne tarda pas à prendre aussi. Il alla assiéger Escalone, pensant l'avoir sans peine; mais ceux de la ville tinrent contre lui avec courage et obstination, et il y mourut bien des Sarrasins avant qu'il pût s'en emparer. Enfin il fit amener le roi devant la muraille et le leur montra, proposant de le rendre si on lui ouvrait la ville; le roi leur fit dire de résister et de ne rien faire pour lui; mais ils ne pouvaient résister davantage, et il

leur fallut entrer en négociations. Ils rendirent Escalone, en échange du roi, et s'en allèrent avec tout ce qu'ils possédaient. Le roi Gui fut donc mis en liberté, à condition, dit le livre, qu'il quitterait le royaume et s'en irait outre mer. En effet, il entra en mer pour tenir sa promesse, et alla dans l'île de Tortose, ce dont ses gens étaient (Cf. I, II.) fort en peine. Mais Salahadin, qui était un Sarrasin très sage, savait qu'il était malchanceux et qu'il n'était pas, en guerre, âpre ni terrible. Il ne tenait pas à le changer, et à avoir à craindre un autre roi. Il lui fit dire qu'il le quittait de sa promesse. Le roi revint aussitôt à Tripe sur mer; il y trouva sa femme, et le comte qui avait été son ennemi, et qui, dit-on, l'avait trahi. Il fit alors grand accueil au roi, quelle que fût sa pensée de derrière; mais à quoi bon parler longtemps de ce mauvais comte, de ce traître, qui mit la chrétienté en deuil et rendit tant d'enfants orphelins? Il paya cher son tort et sa trahison; car, Dieu merci, il en mourut subitement et vilainement. Je ne parlerai pas non plus du siège de Sur, qui fut pénible pour Salahadin, où Guillaume de la Chapelle fit tant de belles prouesses, où les Frères de Tabarie, qui défendirent la ville, se montrèrent si loyaux envers le Roi du ciel; ni du marquis de Montferrat, qui commença là par bien se conduire : il venait d'arriver quand le pays fut conquis et il fit d'abord bon service à Dieu; mais de ce bon commencement vint une suite mauvaise et déloyale. C'est au roi Gui que j'en suis, qui sortait de captivité; je ne veux pas le laisser, et je m'attache à ce sujet. Le roi Gui de Jérusalem était revenu à Tripe, au plaisir des petits et des grands; mais il était pauvre et gêné comme un homme qui sort de prison. Il ne prenait (Cf. I, III.) pas plus que son dû, car il n'avait rien au monde à prendre, et il était obligé de dépenser. Il savait qu'Acre était prise, la clef de sa terre, et que ses gens étaient chassés, et il ne savait à qui recourir. Il se plaignit à Dieu de sa triste situation, et Dieu y pourvut très bien. Un matin, la cloche sonnante, le prince d'Antioche fut à Tripe trouver le roi Gui et lui demander de consentir à aller à Antioche avec lui et à y séjourner jusqu'à ce qu'il eût trouvé et rassemblé des gens et qu'il sût où il pourrait attaquer les Turcs et leur reprendre quelque chose. Le roi s'en alla avec le prince dans son pays, à Antioche; il y resta quelque temps, versant bien des larmes sur la Sainte Terre qu'il avait possédée et qu'il voyait perdue sous son règne. Puis il revint à Tripe, s'équipa et s'arrangea, et, avec l'emprunt qu'il avait pu faire, il fit convoquer et apprêter tout ce qu'il put avoir de monde, car il ne voulait plus arrêter. Comme il attendait là et s'occupait de réunir des gens, voici venir son frère, Jofroi de Lusignan, réputé pour le chevalier le plus preux de son pays et toujours nourri dans la guerre. Il avait d'abord débarqué à Sur, mais il n'y avait pas trouvé d'amis, car le marquis et ceux qui étaient avec lui lui interdirent l'entrée du port. Jofroi partit donc et s'en vint à Tripe, où il trouva le roi Gui, qui fit grande joie à son frère. Quand le roi eut rassemblé ses gens, ils s'équipèrent, et, suivant le rivage, ils vinrent à Sur.

Il avait peu de monde avec lui; il trouva les portes fermées, et le marquis, par convoitise et par arrogance, lui fit interdire l'entrée : c'était une mauvaise inspiration qui lui faisait interdire au roi son propre domaine. Le roi, voyant qu'on ne le laissait pas entrer, dit qu'il ne supporterait pas cet outrage : il fit planter sa tente sur le sable, et y campa en ferme résolution.

V. 2719. L'ost se réunit près de Sur, et sachez qu'il fut très pénible au roi de se voir interdire la ville; mais c'est ce qu'avait arrêté d'avance le perfide marquis de Montferrat, le fils du vaillant Conrad, qui avait été pris dans la grande bataille. Celui-là n'aurait pas agi ainsi, car c'était un loyal prudhomme; mais le fils était déloyal. Les gens de Sur qui aimaient Dieu et qui s'en faisaient honneur quittèrent la ville et vinrent trouver le roi
(Cf. I, xvi.) dans l'ost. C'étaient les preux Allemands qui y tenaient alors grande place et les Frères de Tabarie, les gens les plus loyaux de la Syrie, puis les vaillants Pisans qui, pour le service de Dieu, avaient abandonné leurs maisons et leurs terres, et qui conduisirent leurs femmes et leurs enfants assiéger les Sarrasins dans Acre.

V. 2743. Le roi était joyeux d'avoir son frère. L'histoire véridique dit qu'il s'était reposé quatre
I, xvi. mois avant de camper sur le sable du rivage devant Sur, qui lui appartenait légitimement. Et quand il eut amené les gens qu'il avait réunis dans tout son pays, en comptant ceux qui étaient venus avec son frère et qui tenaient une grande place, il n'avait que quatre cents chevaliers et sept mille piétons à mener au siège d'Acre. Jamais un autre n'aurait eu pareille audace, et c'est prodigieux qu'il ait entrepris (si ce n'est qu'il comptait sur la protection de Dieu) d'aller combattre des gens qui étaient plus de cent contre quatre; mais Dieu voulait amener ce qui en advint et la grande armée qui se rassembla devant Acre. Salahadin fortifiait la ville et s'en travaillait beaucoup, pensant bien qu'on essayerait de la lui reprendre. Le roi se lança dans cette aventure pour Dieu, en qui il se confiait. Il conduisit ce qu'il avait d'armée par un chemin qu'il connaissait. Entre Acre et Sur, il y a un passage difficile, qu'on appelle Candalion : le roi le passa rapidement avec son armée; Salahadin ne le sut pas, car, s'il l'avait su, tout l'or de Russie n'aurait pas empêché les chrétiens d'être mis en pièces; mais Dieu voulait qu'il en fût autrement, et c'était le commencement, qui depuis fut bien accru, de la revanche des chrétiens. Voilà l'armée du roi venue devant Acre, au nom du saint sacrement que nous adorons : le roi monta sur le Toron.

V. 2787. Sur le Toron, devant Acre, vinrent les chrétiens qui venaient de Sur, et sachez
(Cf. I, xvii.) pour certain qu'ils y montèrent par la nuit noire. Ils n'osèrent pas rester dans le bois qui est au-dessous, et allèrent s'établir en haut. Au matin, quand les Turcs sortirent d'Acre et les virent, voilà la ville en émoi et la chevalerie sur pied. Ils mandèrent à Salahadin qu'une poignée de chrétiens s'était follement jetée devant eux, et qu'il se hâtât de venir leur couper la tête, car ils n'oseraient pas se défendre. Quand Salahadin, qui était occupé à mener vivement le siège de Beaufort, entendit cette nouvelle, il

s'en réjouit beaucoup. Il manda son arrière-ban et fit dire par ses terres que tous ceux qui lui obéissaient vinssent en Syrie au butin. Il y vint trop de gens : que le Créateur les confonde! Si on avait haché menu notre armée, il n'y en aurait pas eu une pincée pour chacun d'eux. Il y avait trois jours que les nôtres étaient arrivés et se tenaient en haut sur le Toron, où ils restaient en armes toute la nuit contre les attaques des Sarrasins, quand voilà les troupes de Salahadin, Turcs, Persans et Bédouins, qui occupèrent tout le pays. Le troisième jour de la semaine, Salahadin y vint lui-même, pensant qu'il aurait bientôt les têtes des chrétiens. Ne vous étonnez pas si ceux qui défendaient leurs têtes étaient inquiets et astreints aux veilles et aux fatigues sur le Toron où ils se tenaient : les Turcs les attaquaient nuit et jour, les fatiguaient tant qu'ils avaient peine même à manger. Là Jofroi de Lusignan se donna bien du mal pour défendre l'ost; il était depuis longtemps hardi et preux, mais il conquit alors un grand renom. Ils furent ainsi en péril depuis le lundi jusqu'au vendredi. Mais vous allez voir comment Dieu protège ceux qu'il veut prendre sous sa garde : celui qui se voue à son service, rien ne peut lui nuire. Comme le roi et tous les siens étaient en telle crainte, qu'ils regardaient au loin en mer et suppliaient Dieu de leur faire quelque secours, voici arrivée tout droit une belle flotte d'énèques, de gens qui venaient là.
C'était Jacques d'Avesnes, le Flamand : je ne crois pas qu'Alexandre, Hector ni Achille (Cf. I, xxviii.)
aient été meilleurs chevaliers et plus vaillants que lui; c'était Jacques, qui avait vendu, engagé et dépensé ses terres et ses héritages pour mettre, en homme sage, son cœur, son corps et son âme au service de Celui qui mourut et ressuscita. Il avait bien avec lui quatorze mille hommes d'armes renommés. Puis c'était la flotte de Danemark, et il y avait aussi maints preux châtelains de la Marche et de Cornouaille, qui avaient de bons chevaux bruns et bais, forts et rapides, à ce qu'ont dit ceux qui le savaient. Quand ils furent près d'aborder, vous auriez vu la rage des Turcs. Ils couraient sur le rivage et même entraient dans la mer, ceux du dehors et ceux d'Acre, et ils lançaient des traits en grand nombre. Mais les nôtres descendirent du Toron et les combattirent des deux côtés. Ils les pressèrent vivement; les Turcs, à force de tirer, les repoussèrent, mais néanmoins les autres réussirent à débarquer. Salahadin, quand il vit les nouveaux arrivants, dit : « Voilà notre butin qui augmente. »

Quand le haut Roi que nous adorons eut en si peu de temps grossi son armée, qui V. 2885.
était près de périr et qui retrouva ainsi un peu de sécurité. . . . .
ils reprirent courage tous ensemble et osèrent descendre du Toron. Ils dressèrent des tentes et des feuillées, et assiégèrent la cité d'Acre; ils se trouvaient ainsi eux-mêmes assiégés et attaqués de deux côtés. Les Pisans firent là prouesse. Ils se logèrent sur le rivage et le gardèrent contre les Sarrasins, afin qu'ils ne pussent prendre ni
endommager les vaisseaux qui aborderaient. Un vendredi au matin, il y eut du côté (Cf. I, xxviii.)
de Montmusart une fière rencontre, où on tua des gens des deux parts. Ceux de la

ville firent une sortie; ils ramenèrent par force dans Acre une grande caravane de chameaux chargés de provisions, et menèrent à Salahadin le butin qu'ils y firent. Ils sortaient d'Acre et y rentraient comme ils voulaient, car ils avaient la force.

V. 2913. Les gens qui s'étaient enfermés dans Acre, sachez-le bien, n'avaient pas été pris à la charrue ni à la charrette; on sut depuis qu'il n'y en avait pas de meilleurs parmi tous les infidèles pour garder et défendre une ville ou prendre de force un château. Il ne
I, xxix. se passa pas plus d'une quinzaine que nous arriva le comte de Braine, et avec lui son frère André, fils de bon père et de bonne mère; vinrent aussi le sénéchal de Flandres, et avec lui plus de vingt barons, et le landgrave allemand, amenant de bons chevaux d'Espagne; l'évêque de Beauvais, qui n'était ni vieux ni infirme, et son frère le comte Robert, chevalier adroit et agile; le comte de Bar, le plus courtois qu'on pût trouver, et beaucoup d'autres, preux et sages, rejoignirent l'ost en même temps. Mais plus il en venait, et moins les Sarrasins les craignaient. Ils leur livraient sans cesse des combats et venaient jusqu'à leurs tentes. Ceux de la ville faisaient des sorties, et les autres croissaient toujours, et remplissaient tellement le pays que nos gens se regardaient comme prisonniers; mais, néanmoins, ils n'abandonnèrent pas le Roi du ciel pour qui ils étaient venus là.

V. 2947. Pas un prêtre, ni un diacre ou un clerc ne pourrait raconter les grandes peines et le martyre qu'endurèrent les chrétiens à la guerre devant Acre, jusqu'à la venue des deux rois de France et d'Angleterre, qui en renversèrent les murs, avec les braves gens qui les accompagnaient, aimant Dieu et croyant en lui.

V. 2957. Un vendredi du mois de septembre, je me le rappelle, arriva à nos gens une dure et triste mésaventure. Les Sarrasins les attaquaient sans y manquer un seul jour; les chrétiens s'armèrent et se disposèrent en bon ordre, divisés en divers commandements qu'on avait établis. D'abord l'Hôpital et le Temple prirent place sur le rivage, où il y avait de nombreux ennemis : c'étaient toujours eux qui commençaient. Au milieu de l'ost, le comte de Braine et les siens, le landgrave et les Allemands, qui formaient une grande compagnie, restèrent près de la mahomerie, car il était bien juste. . . . .
Le roi Gui et les Pisans, et d'autres vaillants hommes, étaient à droite sur le Toron pour surveiller les Turcs. Les Sarrasins s'approchèrent avec entrain. Vous auriez vu là de beaux bataillons : les Templiers et les Hospitaliers chargèrent, attaquèrent les premiers rangs, les mirent en désordre, les percèrent, les mirent en fuite et les poursuivirent. Puis les autres chrétiens en firent autant, et les Sarrasins lâchèrent pied. Mais il y en avait une telle masse que les chrétiens ne savaient de quel côté aller. Les Turcs ne pouvaient se rallier. Ils étaient déjà près de la montagne, quand le diable s'en mêla et causa la mort de beaucoup des nôtres. Le cheval d'un Allemand s'échappa : celui-ci le poursuivit, et ses compagnons aussi coururent après le cheval sans pouvoir l'atteindre. Le cheval s'enfuit vers la ville, et les Sarrasins crurent que nos gens fuyaient en désordre;

ils tournèrent, chargèrent à leur tour, et les arrangèrent si bien que ceux qui avaient pour fonction de diriger l'armée étaient assez occupés de se défendre eux-mêmes, car pour un des nôtres ils étaient bien vingt-quatre, cherchant à les renverser, et avec des masses d'armes et des massues ils en tuèrent beaucoup. Là fut tué André de Braine : I, III.
que son âme soit sauvée, car il ne mourut jamais un chevalier si vaillant et si secourable! Le marquis de Montferrat fut serré de si près par les ennemis qu'il y serait resté si le roi Gui ne l'eût secouru. Et dans cette même affaire fut tué le Maître du Temple, celui qui dit cette bonne parole qu'il avait apprise à bonne école; tous, couards et hardis, lui disaient, lors de cette attaque : «Venez-vous-en, sire, venez-«vous-en!» Il l'aurait pu, s'il l'avait voulu : «Ne plaise à Dieu, leur répondit-il, qu'on «me revoie jamais ailleurs, et qu'on puisse reprocher au Temple qu'on m'ait trouvé «fuyant!» Et il ne le fit pas; il y mourut, car trop de Turcs se jetèrent sur lui. Et des gens de peu, il en mourut bien cinq mille, dont les corps restèrent nus sur la place. Quand ceux de la ville connurent la défaite des nôtres, ils montèrent sur leurs chevaux arabes, sortirent des portes, et attaquèrent les nôtres avec une telle rage qu'ils leur auraient causé grand dommage sans leur belle défense; mais les nôtres leur firent face, et on vit là de beaux coups de chevaliers. Là fit merveille le roi Gui lui-même, et Jofroi de Lusignan, qui eut beaucoup de peine ce jour-là, et le preux Jacques d'Avesnes, qui fit tant d'exploits dans la Terre Sainte, et les autres, si bien qu'on les repoussa et qu'on les fit rentrer dans la ville.

Ainsi se passa cette journée, où la fortune nous fut si contraire. Les Sarrasins V. 3055.
en reçurent tant d'encouragement (que Dieu les maudisse, et je les maudis!) qu'ils commencèrent à vexer et harceler les chrétiens beaucoup plus qu'ils ne faisaient auparavant. Quand les prudhommes et les barons le virent, ils dirent : «Seigneurs, I, IIII.
«nous ne profitons en rien; il faut prendre une résolution qui nous protège contre ces «gens du diable qui nous tourmentent toute la journée, et, la nuit, nous volent nos «chevaux.» Voici la résolution qu'ils prirent. Ils firent faire un fossé grand, large et profond, et le garnirent d'écus, de targes et de morceaux de ponts (?). Ainsi les terres des deux côtés furent séparées. Cependant les Sarrasins les attaquaient toujours et ne leur laissaient pas de repos.

Écoutez un trop grand ennui : à la suite de la tuerie dont j'ai parlé, qui fut si dou- V. 3077.
loureuse pour les Francs, le lendemain de cette aventure, où l'élite de l'ost avait été déconfite et où tant de pauvres gens, venus là pour Dieu, avaient trouvé la mort, Salahadin fit prendre tous les corps morts et nous les fit renvoyer en les jetant dans le fleuve d'Acre. C'était une laide boucherie, car les corps descendaient à vau-l'eau, tant qu'ils arrivèrent au milieu de l'ost, et à mesure que les monceaux de morts croissaient, il en sortait une telle puanteur que toute l'ost dut s'éloigner jusqu'à ce qu'on les eût enfouis. Et longtemps après qu'ils avaient été enterrés, on en fuyait encore l'odeur.

V. 3099. Les chrétiens travaillaient au fossé qui leur servait de rempart. Ils se tenaient en deçà quand les Sarrasins venaient les attaquer, comme ils le faisaient tous les jours, qu'il fît froid ou qu'il fît chaud. C'était le fossé qui était le champ de bataille des gens de Dieu et de ces chiens. Les nôtres voulaient le creuser et les autres essayaient de le défaire. Vous auriez vu là . . . . plus de cinq cent mille flèches : ceux qui creusaient le fossé les passaient à ceux qui le défendaient. Vous auriez vu des deux côtés des gens hardis et courageux. Vous auriez vu les combattants tomber, rouler, s'ouvrir le ventre, et de rudes coups s'échanger. La nuit seule les séparait.

V. 3119. Depuis le commencement du siège d'Acre jusque vers la fête de la Toussaint, je le sais et je l'ai entendu dire souvent, il ne cessa d'arriver de nouveaux venus qui tenaient bien leur place. Alors vint le comte de Ferrières, qui tua plus de cent Turcs, car il était si bon archer qu'il n'y en avait pas de meilleur; et Gui de Dampierre, qui possédait maint beau château; et l'évêque de Vérone, que l'on estimait grandement : tous ceux-là vinrent devant Acre, et ils devinrent confesseurs et martyrs, car j'ose bien dire que celui qui fut le plus à son aise y souffrit un martyre assez dur, les peurs et les veilles et les fatigues de nuit et de jour; ils n'avaient jamais de repos, et ils n'osaient pas en prendre avant d'avoir terminé le fossé qui causait tant de combats.

V. 3143. L'avant-veille de la Toussaint, il arriva dans l'ost une mésaventure prodigieuse, trop
I, xxxiii. forte et trop pénible. Pendant que les chrétiens souffraient tant de peines, ceux qui se tenaient sur le Toron regardèrent du côté de Caïphas et virent arriver une grande flotte de galères qui venaient de Babylone, qui soutint longtemps Acre. La flotte approchait en bon ordre, et la nouvelle s'en répandit promptement dans l'ost. Plusieurs croyaient, mais personne n'en savait rien, que c'étaient des vaisseaux de Pise, de Gênes, de Venise, de Marseille ou de Sicile qui venaient aider au siège. Pendant qu'on se livrait à ces suppositions, les galères approchaient, et elles approchèrent si bien qu'elles entrèrent dans Acre, et en arrivant elles s'emparèrent d'une de nos énèques où il y avait des hommes et des provisions : elle fut emmenée dans la ville; les hommes furent tués et les provisions prises.

V. 3175. Écoutez ce que firent les Turcs, et leur grande injure à Dieu. Le jour de la fête de tous les saints qu'il rassembla dans le ciel, de la grande fête où on pleura tant de larmes, ils pendirent sur les murs d'Acre, par défi, les corps des chrétiens qu'ils avaient pris dans l'énèque et tués. Ceux-là participèrent à bon droit, les prédicateurs peuvent bien le dire, à la grande joie qui dure et durera sans fin et qu'ont ceux dont on célébrait ce jour-là la fête.

V. 3191. Cette flotte dont je vous ai parlé garda si bien le port et le chemin par où abordaient les nôtres qu'ils n'osèrent plus s'en approcher, en sorte qu'il n'arrivait plus de secours aux défenseurs de Dieu. L'hiver s'avança sans qu'ils eussent fait de provisions. Ils avaient terminé le fossé, mais il fut plus tard comblé malgré eux. Pendant cet

hiver, ils construisirent des châteaux, des pierrières, des mangonneaux, des chats, des truies, des cercloies; ils y travaillaient sans cesse. Les autres fortifiaient aussi leur ville avec plus de trente mille ouvriers. Ils firent des portes, des tourelles, de nouvelles et solides barbacanes, et ils la rendirent si forte qu'elle défiait le monde entier. Salahadin, qui ne voulait pas l'abandonner, y fit entrer tant de mangonneaux et de pierrières, et d'engins de toute sorte, et tant d'habiles ingénieurs de ses terres et d'ailleurs, et tant de feu grégeois dans des fioles, et tant d'autres machines de guerre, que jamais, on le sut depuis, en château ni en cité, il n'y eut autant de ressources pour la défense, autant d'armes ni de provisions. Ils passèrent ainsi l'hiver jusqu'au doux printemps. Pendant le carême, à ce que raconte AMBROISE, les Allemands construisirent I, XXXIII.
le premier moulin à vent qui eût jamais été fait en Syrie, sous les yeux des ennemis de Dieu, qui le regardaient avec étonnement et s'en épouvantaient beaucoup.

Dans l'ost arriva une nouvelle qui fut d'abord belle et bonne, et devint ensuite triste, V. 3233.
amère et effrayante : le bon empereur d'Allemagne était venu par terre en grande force au Saint Sépulcre pour obtenir la grâce de Dieu; mais il mourut, ce fut grand dommage, en passant un fleuve, d'après la volonté de Dieu, à un gué qu'il n'avait pas fait sonder. Quand ceux d'Acre surent ces nouvelles, ils en eurent telle joie qu'ils faisaient I, XXIV.
des culbutes, sonnaient leurs tabours et ne pensaient pas à autre chose : Salahadin, qui avait su ces nouvelles, les leur avait mandées. Ils montaient sur les tourelles pour les dire à nos gens et les leur criaient souvent à haute voix du haut des murs. Ils nous firent dire par les renégats : « Votre empereur est noyé ! » Il y eut alors en l'ost une telle tristesse, une telle détresse et un tel découragement, qu'ils ne se souciaient plus de rien, si ce n'est de la prochaine arrivée et de l'espoir répandu de la venue prochaine et promise des puissants rois dont nous sommes les sujets, des rois de France et d'Angleterre. Quand ils vinrent, l'ost reprit courage.

Un peu après Pâques, voici arriver la nouvelle que la flotte venait de Sur, et la V. 3268.
voilà entrée au port. Vous auriez vu alors quelque chose de semblable aux fourmis qui I, XXXV.
sortent de tous côtés d'une fourmilière : tout pareils étaient les Turcs qui sortaient de la ville, plus de dix mille hommes armés, tout couverts, eux et leurs galères, de tapis et d'étoffes de soie, de bougran et de velours. Ils allèrent tous contre la flotte, que le vent du nord amenait le long du rivage. Ils approchaient hardiment, et ceux de la flotte les attendaient. Ils se jetèrent les uns sur les autres. C'était le marquis, le seigneur de Sur, qui, avec cinquante vaisseaux bien armés, bien équipés et bien couverts, marchait contre la flotte des Turcs. Vous auriez vu là tant de bannières, tant de vaillants hommes, adroits, hardis et prompts ! Les Turcs commencèrent à tirer de leurs arbalètes, et la bataille des flottes s'engagea. Il ne fallait pas là de couards. Ceux de Gênes et de Pise furent assaillis dans leurs vaisseaux par des gens armés d'arbalètes et de targes. Ils se rapprochèrent de nos gens, et tirèrent si bien qu'ils firent reculer la flotte

des Turcs et emmenèrent de vive force une galère jusque dans le port. La joie fut belle. Vous auriez vu les femmes s'approcher, tenant des couteaux dans leurs mains, saisir les Turcs par les tresses et les tirer de toutes leurs forces, puis leur trancher la tête, qu'elles emportaient à terre. Sur les deux flottes, la huée ne cessait pas. Chacune cédait à son tour; souvent elles se rapprochaient, elles se lançaient du feu grégeois; les vaisseaux étaient allumés, puis éteints, et, quand ils se joignaient, se frappaient à l'envi et se poussaient jusqu'au port. Jamais homme ne vit une telle bataille; mais ce furent nos gens, ceux de l'ost de Dieu qui menait le siège, qui en eurent le plus à souffrir. Car les Turcs, plus nombreux chaque jour, transportés de colère à cause de la galère que les nôtres avaient emmenée, donnèrent au fossé un terrible assaut pendant la bataille qui se livrait sur la mer. Il n'y eut pas un chrétien dans l'ost, grand ou petit, jeune ou vieux, si hardi ou si renommé qu'il fût, qui n'eût fort affaire à se défendre des Turcs; car ils se pressaient comme des mouches et s'efforçaient à qui
I, XXXV. mieux mieux de défaire et de combler le fossé. Toute la plaine, jusqu'au pied de la montagne, était couverte, comme un champ d'épis, des Turcs, qui les attaquaient sans un moment de relâche, et qui se jetaient dans les fossés en si grand nombre qu'ils s'y renversaient. Il y avait là une grande masse de gens hideux et noirs, ennemis de Dieu et de la nature, portant sur leur tête des coiffures rouges : Dieu n'a pas fait de plus laides bêtes ni de plus cruelles. En voyant les flots pressés de ces gens avec leurs têtes coiffées de rouge, on aurait dit des cerisiers couverts de fruits mûrs, et il y avait tant d'autres Turcs qu'on les estimait à cinq cent mille. Ceux de la ville, bannières en tête, faisaient des sorties et attaquaient les chrétiens de l'autre côté. L'ost fut tellement harassée, ce jour-là et bien d'autres, que les chrétiens se demandaient s'ils pourraient résister à ces attaques incessantes. Les gens coiffés de rouge avaient un étendard où ils se ralliaient tous : c'était l'enseigne de Mahomet, dont l'image était en haut, et au nom de qui ils étaient venus combattre la chrétienté. Ces coquins se défendaient avec de grandes pierres qu'ils apportaient. Voilà le combat que l'ost avait à livrer du côté de la terre. Du côté de la mer, la bataille dura toute la journée; à la fin, par la grâce de Dieu, notre flotte eut la victoire; car on y avait établi, de jour en jour, des divisions de barons de l'ost qui se relayaient dans les galères, hommes vaillants et bien armés, qui combattirent rudement. La flotte chrétienne repoussa de vive force les galères ennemies en deçà de la chaîne [qui ferme le port], et causa grand dommage aux Turcs enfermés dans la ville et qui étaient alors quarante mille. Depuis ce jour, ils ne purent plus recevoir de secours par mer ni sortir du côté de la terre, et, leurs provisions diminuant, ils souffrirent beaucoup de la disette.

V. 3395. Le jeudi de l'Ascension, le jour où l'on fait la procession sainte pour rappeler que
I, XXXVI. Dieu monta au ciel, comme l'Évangile le raconte, nos gens voulurent monter sur les murs d'Acre au nom du corps sacré du Seigneur. Nous avions des tours de bois bien

couvertes contre le feu grégeois des infidèles. Il y en avait trois grandes, que trois hauts hommes avaient fait faire : le landgrave, le roi Gui et le marquis avec les Génois : tous trois étaient dans leurs tours quand on donna l'assaut. Les chrétiens attaquèrent; ceux d'Acre garnirent les murs. L'attaque fut vigoureuse et la défense aussi. Les assiégés, qui souffraient de la disette, se défendaient avec acharnement et nous faisaient payer cher leur souffrance. Il n'y eut jamais une défense comme celle de ces membres du diable. Les uns sonnaient du tabour, les autres se pressaient à l'endroit où ils étaient nécessaires, et les Turcs campés sur les montagnes accouraient de leur côté en grand nombre dès qu'ils voyaient nos gens occupés à l'assaut, venaient aux fossés et sautaient dedans, si bien que les chrétiens devaient à la fois attaquer et se défendre. L'assaut dura longtemps, du matin au soir; mais au soir il fallut le cesser sans que l'on eût pu les forcer. Les Turcs jetèrent le feu grégeois sur les trois tours et les embrasèrent, si bien qu'il fallut les abandonner et qu'elles furent réduites en cendres.

Les chiens d'infidèles furent pendant longtemps dans la ville en grande disette de V. 3433.
vivres; comme le temps s'écoulait, leurs provisions s'épuisèrent. Ils furent réduits à un I, xxxvii.
tel point qu'ils mangèrent toutes leurs bêtes, cous, têtes, pieds et boyaux. Ils mirent hors de la ville des chrétiens qu'ils retenaient, les vieux gardant ceux qui étaient jeunes et dispos pour travailler aux pierrières. Ils eurent tant de privations, de peines et de souffrances qu'on ne pourrait le raconter, jusqu'après la fête de saint Jean. Alors le diable leur envoya trois navires; ils se brisèrent, et une partie des Turcs périt; mais les assiégés recueillirent les vivres qui y étaient. Cela leur rendit du courage, et ils faisaient souvent des sorties, en sorte que nos gens se trouvaient enfermés [de deux côtés].

La fête de saint Jacques fut une journée trop pénible pour les champions de Dieu. Le V. 3457.
diable, qui ne se repose jamais, fit tant que l'ost fut très diminuée; je mens : ce n'est I, xl.
pas le diable qui le fit; c'est Dieu qui le permit, parce qu'il voulait recevoir plus de martyrs dans son royaume céleste. La plus belle sergenterie [1] qui fût et qui soit sortit de l'ost de Dieu sans se garder suffisamment. C'étaient des gens pauvres, ayant de grands besoins et poussés par leurs souffrances, car en ost on n'a pas ses aises. Ils étaient environ dix mille; ils sortirent de l'ost tous armés en rang et en bataillons. Ils marchèrent tout droit sur les tentes des Turcs : c'est là qu'ils se dirigeaient. Quand les Turcs les virent approcher, ils n'osèrent pas les attendre; les sergents entrèrent dans le camp ennemi et s'emparèrent de tout ce qu'ils y trouvèrent de meilleur. Quand les Turcs les virent ainsi chargés, ils se jetèrent sur eux et en eurent bon marché. Ils en tuèrent plus de sept mille, qui ne furent pas secourus, si ce n'est par des chevaliers en petit nombre, qui vinrent à leur aide, mais ne les empêchèrent pas d'être tués. Là

[1] Ce mot répond à peu près à notre mot *infanterie*, non sans une nuance qu'il a paru bon de conserver.

mourut Torel du Mesnil, non sans avoir fait de grands exploits; on le regretta beaucoup. L'ost eut cette aventure et bien d'autres.

V. 3495. L'ost de Dieu eut à souffrir de ses ennemis bien des assauts, bien des injures; Dieu souffrit par sa pitié bien de dures aventures. Il mettait son peuple à l'épreuve, comme il a fait pour les saints, qu'il éprouva par tant de souffrances, comme on le raconte, ainsi qu'on fait l'or dans la fournaise. Ceux qui s'étaient donnés à Dieu avaient déjà beaucoup souffert là.

V. 3505. Comme ils étaient dans cette situation difficile, voici venir les barons de France,
I. XLII. vers le mois d'août, au meilleur moment du passage qui est avant le temps d'hiver. Alors arrivèrent le comte Henri de Champagne avec beaucoup de monde, et le comte Tibaud de Blois, qui ne vécut pas trois mois depuis, et le comte Étienne, qui, lui aussi, mourut peu après son arrivée; le preux comte de Clermont, qui plaisait à Dieu et au monde; le comte de Châlons, qui était un homme fort, grand et haut. Il arriva tant d'autres prudhommes que nul n'en sut le compte.

V. 3521. Devant Acre, pendant que les preux y restaient pour leur salut et l'amour de Dieu,
I. XLVII. il arriva beaucoup de grandes aventures que l'on a conservées par écrit, et beaucoup de miracles, par l'effet de la puissance de Dieu. Devant et derrière les pierrières, qui étaient nombreuses dans l'ost, beaucoup de gens allaient et venaient, et il arrivait souvent des choses que l'on tenait pour des miracles quand elles advenaient. Il y avait dans la ville, l'histoire le raconte, beaucoup de pierrières, qui lançaient si bien qu'on ne vit jamais de tels coups. Il y en avait une si puissante qu'elle nous causait grand dommage : elle nous brisait sans cesse nos pierrières et nos cercloies, car les pierres qu'elle lançait volaient comme si elles eussent eu des ailes : il fallait que deux hommes se missent, l'écrit le dit, pour tendre la fronde, et quand la pierre lancée par la fronde était tombée, il fallait bien la chercher à un pied en terre. Cette pierrière frappa un homme par derrière dans le dos : si c'eût été un arbre ou un pilier de marbre, elle l'aurait coupé par le milieu, tant elle était tombée droit dessus; mais le prudhomme ne la sentit même pas, parce que Dieu ne le voulait pas. Voilà un seigneur qui mérite qu'on croie en lui, et un miracle qui impose la foi!

V. 3561. Comme les jours passaient, il arrivait bien des choses. Dans le passage d'avril à
I. XLVIII. mai il advint une étrange aventure en l'ost. Un sergent était dans le fossé, armé d'une coiffe de mailles et d'un haubert et d'une cotte piquée et richement brodée. Un ennemi de Dieu tenait une arbalète à tour; il visa le sergent par une meurtrière, et le frappa à la poitrine : le trait faussa la coiffe, perça la cotte, et passa outre le haubert; mais le sergent portait au cou, Dieu merci, une lettre qui le préserva, car les saints noms de Dieu y étaient écrits, et ceux qui étaient là virent que, quand le trait y toucha, il rebondit en arrière. Voilà ce que fait Dieu à ceux qui le prennent pour gardien : ils n'ont rien à craindre.

Comme les jours passaient, il arrivait bien des choses. Il arriva qu'un chevalier V. 3583.
s'était un jour adossé au fossé, par dehors, pour faire une affaire dont personne ne I. XLIX.
peut se dispenser. Comme il s'était baissé et mis en position, un des Turcs qui étaient aux avant-postes, et dont il ne se donnait pas garde, se détacha des autres en courant : c'était vilain et discourtois de vouloir surprendre le chevalier pendant qu'il était ainsi occupé. Le Turc était déjà loin des siens, et s'approchait du chevalier la lance en arrêt pour le tuer, quand les nôtres se mirent à dire : « Fuyez, sire, fuyez, fuyez ! » Il eut à peine le temps de se relever; cependant il put le faire, et n'acheva pas sa besogne. Le Turc arriva aussi vite que son cheval pouvait le porter, croyant bien le renverser, mais, Dieu merci, il n'y réussit pas. Le chevalier se jeta de côté : il prit en ses mains deux pierres (écoutez comme Dieu sait bien se venger !) : comme le Turc avait fait tourner son cheval pour revenir sur lui, le chevalier le visa bien, et, au moment où il s'approchait, il le frappa, d'une des pierres qu'il tenait, au-dessous de sa coiffure, à la tempe, et le Turc tomba mort. Le chevalier prit son cheval et l'emmena par la bride, et celui qui me l'a raconté vit le chevalier monter dessus et s'en aller jusqu'à sa tente, où il le fit garder en grande joie.

Comme les jours passaient, il arrivait bien des choses. Voici une autre aventure V. 3625.
qui mérite bien qu'on en parle. Beaucoup de gens attaquaient les murs d'Acre, cher- I, L.
chant à combler les fossés. Il y en avait qui se lassaient, mais d'autres ne cessaient pas de réunir des pierres qu'ils y portaient. Les barons en portaient avec leurs destriers et d'autres bêtes de somme, et beaucoup de femmes aussi trouvaient leur consolation à en porter. Entre les autres, il y en avait une qui y prenait grand plaisir. Un Sarrasin, qui défendait le mur, vit cette femme occupée à décharger son fardeau de son cou. Comme elle voulait avancer, il la visa et l'atteignit : la femme tomba à terre mortellement frappée. Aussitôt tout le peuple s'empressa autour d'elle. Elle se tordait dans l'agonie. Son mari vint la chercher, mais elle demanda aux gens qui étaient là, prudhommes et dames, que, pour Dieu et pour leurs âmes, ils se servissent de son corps pour combler le fossé où elle avait porté des pierres, car elle ne voulait pas qu'il fût autrement employé, et elle s'y faisait porter quand Dieu reprit son âme. Voilà une femme, dit l'histoire, dont chacun doit garder le souvenir.

Comme les jours passaient, il arrivait bien des choses. Entre plus de vingt aven- V. 3661.
tures, et même beaucoup plus, que je ne puis toutes me rappeler ni conter, en voici I, LIV.
une qui arriva dans l'ost. Un jour que les Turcs avaient vu nos gens aller en fourrage, comme il le faut à la guerre, ils sortirent d'Acre, ayant à leur tête un émir, homme puissant, de haut parage, preux, hardi et renommé, appelé Bellegemin. Les barons chargés de la garde de l'ost marchèrent contre les Sarrasins. Ce jour-là, l'ost fut en grand émoi, car il n'y avait pas assez de garde : tant de gens étaient allés en fourrage que

l'ost fut en grand péril par devant et par derrière. L'assaut fut terrible . . . .[1] mais nos gens les repoussèrent tous, excepté l'émir seul, qui resta exprès, voulant brûler nos machines, s'il avait pu s'en approcher, car il l'avait mis dans sa tête. Il tenait dans sa main une fiole pleine de feu grégeois, et ne pensait qu'à brûler nos machines. Mais un chevalier voulut lui payer sa peine : il le frappa, et l'étendit par terre : sa fiole se répandit sur ses choses nécessaires, si bien qu'il eut ses génitoires brûlées par le feu grégeois. Les siens voulurent l'éteindre, mais ils ne purent y réussir.

V. 3701. Comme les jours passaient, il arrivait bien des choses. Il arrivait souvent que les
I. LVI. mécréants qui occupaient Acre contre Dieu venaient sur le haut des murs : ils apportaient des églises les croix qui y étaient restées, ils les insultaient, les battaient, crachaient dessus en mépris de la foi chrétienne : ils ne haïssent rien tant au monde. Un jour, un Turc était sur le mur; après avoir beaucoup battu et insulté une croix de bois qu'il avait trouvée, il n'en avait pas encore assez, mais il voulait la souiller, quand un courtois arbalétrier banda son arbalète et rapprocha le trait de la noix, voulant payer suivant son mérite le Turc qui honnissait la croix. Il visa bien, et frappa le Sarrasin au milieu du ventre, lui perçant corps et boyaux. Le Turc tomba mort, les jambes en l'air, ce qui remplit de rage les infidèles : Dieu voulut venger ainsi la croix qu'il avait outragée.

V. 3731. Comme les jours passaient, il arrivait bien des choses. Voici une aventure qu'Am-
I. LVII. broise raconte dans son écrit. Un jour, un Turc sortit pour tirer de l'arbalète sur les nôtres, et ne voulait pas s'en aller. Un Gallois, excité par son obstination, alla de son côté. Le Gallois s'appelait Marcaduc, il n'était fils ni de duc ni de roi, et le Turc hardi, fort et puissant, s'appelait Graïr. L'un se mit à tirer sur l'autre, le Gallois sur le Turc, le Turc sur le Gallois. Le Turc demanda au Gallois de quel pays il était. Il répondit : « Je suis de Galles. Tu es fou d'être descendu ici. » Le Turc lui dit : « Tu ne tires pas « mal. Voudrais-tu faire une convention? Je tirerai, et tu attendras le coup sans te dé- « tourner, et, si je manque, j'attendrai le tien de même. » Il lui parla et le pria tant que le Gallois y consentit. Il tira sur le Gallois, mais il fit un faux mouvement, et le trait ne partit pas. Le Gallois lui dit : « A moi de tirer; attends-moi. » Il répondit : « Non; « laisse-moi tirer encore une fois, et tu tireras sur moi deux fois de suite. — Volontiers, » dit le Gallois. Mais pendant que le Turc cherchait dans son carquois un bon trait, le Gallois, qui était tout près et qui ne voulait pas de cet arrangement, lâcha sa corde et le frappa au cœur. « Tu ne m'as pas tenu l'engagement, lui dit-il, et je ne te le tiens « pas non plus, par saint Denis! »

V. 3771. Les Pisans et les autres gens de l'ost qui connaissaient les choses de la mer construisirent un château sur des galères avec deux échelles grandes et larges. Ils cou-

(1) Le vers manquant est le vers 3683 et non le 3684.

vrirent tous leurs vaisseaux de cuir, et en firent autant de la tour; ils assiégèrent la tour des Mouches, et ils y lancèrent beaucoup de traits. Ceux de la tour se défendaient si bien qu'ils se vendaient très cher, et il sortit de la ville, sur des galères, plus de deux mille Sarrasins pour aider les leurs. Les ennemis lançaient des flèches et jetaient, avec des dards aigus, de grandes pierres pesantes qui brisaient les écus et les lances. Les gens du château assaillaient, et les autres ne se défendaient pas moins bien. Nos gens firent maints beaux coups d'arbalète sur les murs : les traits pleuvaient, et les Turcs étaient obligés de se cacher. L'assaut était donné par des hommes vaillants qui se relayaient. On dressa les échelles et on les appliqua contre la tour à grand effort et à grande peine; car pendant que les chrétiens les dressaient, les autres, qui ne lâchaient pas pied, leur jetaient sur la tête de grandes poutres. Ils revinrent en nombre, et embrasèrent le château en y jetant du feu grégeois dans un dernier effort. Sur la mer, on avait tué beaucoup de Sarrasins; mais ils réussirent à brûler le château avec les échelles et les vaisseaux qui le portaient. Quand les Turcs virent leur succès, ils en furent pleins de joie, et ils se mirent à pousser de grands cris et à huer les défenseurs de Dieu.

Ce fut un grand déconfort pour l'ost de Dieu; mais elle trouvait de la consolation V. 3819.
dans l'arrivée en Syrie de vaillants barons. Parlons d'abord de l'archevêque de Besan- I. LX.
çon. Il fit faire devant Acre un bélier, pour entamer et rompre les murs, qui coûta très cher. Il était bien ferré, et protégé si solidement en haut et en bas, par derrière et par devant, qu'il ne devait pas craindre une pierrière, car l'archevêque avait voulu y employer tout ce que l'on met de meilleur à ces sortes de machines. Le comte Henri en fit un autre, bien couvert et de grand prix, et les autres comtes et barons firent plusieurs autres engins qu'on ne pourrait compter. Mais nous voulons vous dire ce qui advint du premier, de celui de l'archevêque, quand il se présenta devant les murs. Les barons de l'ost avaient préparé cet assaut après s'être entretenus des engins qu'ils avaient fait faire. Chacun fit approcher le sien des murs. L'archevêque fit avancer le bélier dont j'ai parlé, qui était construit à si grands frais qu'il aurait eu le droit de ne rien craindre au monde. Il était comme sous une maison : au milieu, un grand mât de vaisseau bien droit, sans nœuds, et ferré aux deux bouts. Par-dessous se tenaient ceux qui devaient heurter contre les murs et qui étaient en sûreté. Les Turcs, nos ennemis, y entassèrent du bois sec et y jetèrent le feu grégeois; avec leurs pierrières ils y lançaient des colonnes entières de marbre et de liais, et y jetaient des arbres et des poutres. Ils y lancèrent, à seaux et à bouteilles, à brocs et à cruches, du soufre, du goudron, du suif, de la poix, puis de grands morceaux de bois par-dessus, et sur tout cela le feu grégeois, si bien que ceux qui attaquaient le mur sous le bélier s'enfuirent et l'abandonnèrent. Les Turcs, pour attaquer le bélier, se découvraient sur les murs. Vous auriez vu là de beaux coups d'arc et d'arbalète, de grands combats et des gens

blessés des deux côtés; vous auriez vu de bons vassaux courir pour défendre le bélier et pour enlever tout ce dont les ennemis l'avaient chargé; vous auriez vu renverser des murs bien des Turcs avec leurs beaux boucliers peints. Enfin, ils jetèrent et lancèrent tant qu'ils enfoncèrent le bélier et brisèrent le toit ferré et toute l'autre garniture. Ils recommencèrent alors à jeter le feu grégeois, si bien qu'ils nous le brûlèrent tout à fait. Le bélier leur fut vendu cher, car ils perdirent quatre-vingts des meilleurs et un émir; mais ils nous firent aussi du mal. Quand on vit qu'on ne pouvait ramener le bélier ni l'éteindre, l'assaut fut suspendu, et les Sarrasins se mirent à nous huer.

V. 3897. A la fin du mois d'août mourut en l'ost la reine de Jérusalem; ce fut dommage,
I. XLVI. car elle n'était pas encore âgée, et elle passait pour une vaillante dame : que Dieu ait pitié de son âme! Et aussi moururent deux demoiselles très belles, filles du roi Gui. Ces enfants qui moururent étaient les héritières légitimes du royaume, et par leur mort le roi, qui avait tant souffert pour ce royaume, le perdit.

V. 3909. En octobre, après septembre, près des calendes de novembre, arriva d'Alexandrie,
I. LX. en grande pompe et en grand orgueil, une autre flotte. Ceux de l'ost qui plus tard comptèrent les vaisseaux dirent qu'il y en avait quinze. Ils venaient secourir les Turcs qui étaient dans Acre, qui avaient supporté tant de privations et de veilles. Derrière la flotte venaient trois grands dromons; nos galères et ceux qui les montaient surveillèrent leur arrivée. Quand ceux des vaisseaux turcs les aperçurent, ils eurent peur et ils se troublèrent; il n'y eut si preux ni si habile qui n'eût bien voulu être ailleurs. Il était déjà tard, il faisait sombre, et il ventait terriblement, si bien que la flotte chrétienne n'osa pas aborder la païenne, car la tourmente leur donnait tant de mal que chacun avait assez à faire à s'occuper de soi-même. Comme les Sarrasins approchaient toutes voiles dehors, et passaient avec difficulté la chaîne pour secourir leurs amis, il leur arriva grande honte, sans qu'ils pussent l'éviter, et grande perte; car dans le port d'Acre, sur les rochers, Dieu fit briser leurs navires. Toute l'ost chrétienne les accablait de pierres; les navires furent mis en pièces et la plupart des gens noyés. Alors les chrétiens accoururent en poussant des cris sur le rivage, et se mirent à tuer ces chiens. Ils prirent une grande galère, qui était par force arrivée à terre; ils y conquirent beaucoup de provisions, et tuèrent toute la chiennaille. Mais les autres vaisseaux franchirent la chaîne, et les Turcs qui les attendaient bravement leur tendirent des lances et allumèrent tant de lanternes qu'ils réussirent à aborder. Grâce aux Sarrasins qui venaient d'arriver, ils purent se renouveler; ils mirent dehors ceux qui étaient sans forces et retinrent les vaillants.

V. 3961. Le jour de la grande fête de saint Martin, quand déjà la nourriture renchérit,
I. LXI. l'ost fut convoquée pour le lendemain, au nom du fils de Marie, pour marcher vers les montagnes et combattre les Turcs. On fit là une grande bénédiction et une absolution générale : l'archevêque de Cantorbéry la donna avec d'autres évêques. Là on

choisit et on distribua les chefs, et ceux qui devaient avoir soin de l'ost. Nos gens montèrent le matin; on comptait là bien des bataillons. La plus belle armée chrétienne que jamais on ait vue sur terre s'avançait si étroitement serrée et rangée qu'on aurait dit des gens enchaînés les uns aux autres. Le front de l'armée était grand et large et capable de bien supporter de rudes attaques, et l'arrière-garde, faite de bons chevaliers, était si nombreuse que pour en voir le bout il aurait fallu aller s'asseoir sur une hauteur; on n'aurait pas pu jeter une prune qui ne tombât sur des gens vêtus de fer éclatant. Les voilà marchant droit au Doc; avant qu'on eût eu le temps de cuire un poulet, Salahadin avait appris qu'il aurait bataille s'il voulait attendre les chrétiens. Mais cette nuit il fit lever son camp et leur abandonna la montagne où il était avec les siens. Voici venir à notre ost un espion qui raconta que les ennemis avaient abandonné cette montagne et s'éloignaient, fuyant en grande hâte. Il s'en fallut de peu que nos gens ne s'élançassent; mais ç'aurait été une grande folie de les poursuivre, car on n'aurait pas pu les atteindre. Ne trouvant pas bataille, ils se dirigèrent tout droit vers I, LIII.
Caïphas, où l'on disait qu'il y avait des provisions, dont les assiégeants avaient grand besoin. Les voilà arrivés à la Recordane : plus prompts qu'un autour qui poursuit un canard accoururent les Turcs pour les harceler. On les vit revenir, attaquer l'ost, lancer des flèches en criant et en faisant sonner leurs tabours. Ce soir-là, les pèlerins campèrent et attendirent jusqu'au lendemain matin. Ils voulaient toujours aller droit à Caïphas; mais les provisions qu'on leur avait signalées n'y étaient pas : les Turcs les avaient toutes emportées le matin quand ils étaient partis, et au jour, quand ils regardèrent, ils virent à la ronde tous les Turcs du monde, à ce qu'il leur sembla, qui avaient assiégé leur ost. La terre en était si couverte, en haut, en bas, à droite, à gauche, que l'ost aurait bien voulu être ailleurs; jamais on n'a vu tant de gens réunis. Voilà les nôtres promptement armés et rangés en bataille; mais les Sarrasins, cette chiennaille, n'osèrent pas les combattre, ni attaquer de si braves gens. Les pèlerins se mirent en route pour retourner là d'où ils étaient partis; mais ils eurent encore bien de la peine avant d'être revenus à leurs tentes. A la source du fleuve qui descend vers Acre il y eut un grand carnage de chevaliers des deux côtés avant que les deux armées se séparassent. Dans cette journée de marche, les gens du roi d'Angleterre firent l'arrière-garde avec le Temple, et ils eurent bien à se garder, car Dieu n'a pas fait de neige ni de grésil ni d'averse en mai, quand il pleut, qui tombe plus dru que les traits ne tombaient sur l'ost avant qu'elle fût partie de là. Enfin nos gens s'en allèrent en bon ordre et s'en retournèrent vers Acre. Les nôtres marchaient à gauche du fleuve et les leurs à droite; ils côtoyaient le fleuve des deux côtés et se harcelaient toujours. Il nous arriva des gens qui nous prêtèrent secours. Les sergents à pied qui accompagnaient notre arrière-garde, et qui se tenaient derrière l'ost, marchaient la tête tournée vers les Turcs; ils eurent bien à souffrir avant que l'ost fût en sûreté.

V. 4066. Au matin, au petit jour, nos gens s'étaient mis en marche pour retourner à Acre, au siège; mais les Turcs s'étaient assemblés au pont du Doc, par où ils devaient passer. Ils s'apprêtaient à abattre le pont, quand l'ost arriva sur eux; mais ils avaient si bien occupé le pont que les pèlerins ne savaient comment ils pourraient le passer, tant ils y voyaient d'ennemis entassés. Alors Jofroi de Lusignan, sur son destrier qui était frais, et avec lui cinq bons chevaliers, les chargèrent, et les frappèrent si rudement qu'ils en firent tomber plus de trente dans le fleuve, où ils se noyèrent sous les yeux de l'armée ennemie; ils les frappèrent tant qu'ils passèrent tous de vive force, et les nôtres revinrent au siège tout joyeux d'être rentrés.

V. 4091. On était à la fin de la saison du passage; il arrivait peu de renforts aux chrétiens, car ce n'était plus le moment favorable[1], et cependant il en arrivait encore. A mesure que la foule croissait, les vivres diminuaient, et plus le temps avançait, plus ils décroissaient. On n'avait de provisions que quand il arrivait des vaisseaux; les riches n'en manquaient pas; mais les pauvres, qui en étaient dépourvus, se plaignaient chaque jour de la disette qui les tourmentait; beaucoup, ne pouvant pas supporter ces souffrances, voulaient s'en aller. Les vivres arrivaient bien à Sur, mais le marquis [de Montferrat] les y retenait et les empêchait de venir jusqu'à l'ost. Vous allez savoir ce qu'avait fait ce [illegible] perfide marquis. Il essayait, par de hauts hommes et par son argent, de se rendre maître du royaume; il fit tant, il travailla si bien par ses machinations qu'une sœur de la reine qui venait de mourir, femme de Hainfroi du Toron, un des hauts barons du pays, fut séparée de son mari, et qu'il la prit pour femme, en promettant que ses forces rejoindraient l'ost à Acre. Il l'épousa dans sa maison, contre Dieu et contre droit. L'archevêque de Cantorbéry en fut très irrité, mais l'évêque de Beauvais les maria; il eut grand tort, car le marquis avait déjà deux épouses, deux belles et jeunes dames : l'une, belle et noble dame, était à Constantinople, l'autre était dans son pays, et il en prenait une troisième ! C'est pourquoi le bon archevêque et d'autres clercs et évêques s'opposèrent à ce mariage, l'excommunièrent, et ne craignirent pas de dire qu'il avait fait un triple adultère, et que Dieu n'était pas présent à une telle union et à de telles noces.

[illegible] Quand le marquis eut épousé celle qu'il désirait depuis si longtemps, il fit ses noces et ses festins. Il avait maintenant trois femmes vivantes, une dans son pays, l'autre avec lui, et encore la troisième en réserve. D'un tel mariage devait venir du mal, et il en vint le jour même, et du dommage, car quand ceux qui avaient été aux noces eurent bien bu, ils allèrent se divertir aux champs, comme s'ils [illegible] s'ébattre. Des Sarrasins, qui étaient en embuscade, se jetèrent sur eux et les poursuivirent. A leurs cris, ceux de l'ost accoururent, mais les Sarrasins ne manquèrent pas leur

[1] [illegible] la saison [illegible] le passage.

coup; ils prirent Le Bouteiller de Senlis : nul ne sut où ils l'emmenèrent, s'il mourut ou ce qu'il devint. Il y en eut vingt tant pris que morts : ceux-là eurent une belle fête de noces! Les gens de l'ost furent troublés, et les hommes sages en devinrent plus inquiets. Beaucoup croyaient encore que le marquis leur disait la vérité, et que, sui- I, LIV.
vant sa promesse, il ferait venir des vivres dans l'ost; mais il s'en alla aussitôt, lui, ses gens et son épousée, et, bien qu'il eût des vivres en abondance, il n'envoya plus rien dans l'ost, où l'on en manquait tant, excepté à ceux qui, à grand tort, avaient fait son mariage.

Seigneurs, sur la mort d'Alexandre, qui causa une telle rumeur, sur le message de V. 4179.
Balan, sur les aventures de Tristran, sur Paris et Hélène, que l'amour fit tant souffrir, sur les prouesses d'Arthur de Bretagne et de ses hardis compagnons, sur Charlemagne, sur Pépin, sur Agoland et sur Guiteclin, sur les vieilles chansons de geste dont les jongleurs font si grande fête, je ne sais vous dire ni vérité ni mensonge, ni affirmer ni contredire ce qu'on en raconte, et je ne trouve personne qui puisse me dire si c'est vrai ou faux. Mais ce qu'ont vu tant de gens qui l'ont eux-mêmes souffert devant Acre, les peines qu'ils eurent, les grandes chaleurs, les grands froids, les maladies, les tourments de tout genre, je peux vous en faire le conte véridique, et cela vaut la peine d'être écouté.

En hiver, au temps d'avent, qui ramenait les vents et la pluie, c'est alors que dans V. 4203.
l'ost d'Acre étaient grandes les plaintes et les misères des petites gens et des moyens I, LVI.
pour la disette qui était arrivée, car elle croissait de jour en jour et ils se plaignaient sans cesse. Tout alla bien, il est vrai, jusqu'à Noël, mais alors commencèrent la détresse, la famine et la misère. A mesure que le temps de Noël passait, la cherté allait croissant. Un muid de blé qu'un homme aurait porté sous son aisselle pesait cependant bien lourd, car il coûtait cent besants : c'étaient là de dures nouvelles; le blé et la farine étaient chers; le temps était si dur qu'une poule valait douze sous et qu'on vendait un œuf six deniers; mais c'est pour le pain que se livrait la bataille entre ceux qui en étaient privés. Alors ils maudissaient le marquis, par la faute duquel ils étaient si mal en point.

Seigneurs, je le dis sérieusement, pour ne pas manquer de viande on écorcha les V. 4229.
beaux destriers, et on les mangea avidement; quand on en écorchait un, il y avait grande I, LVII.
presse à l'entour, et l'on payait encore la viande cher. Cette gêne dura tout l'hiver : on vendait le morceau dix sous; on vendait un cheval mort plus cher qu'on n'eût jamais fait un vivant. La chair leur en semblait savoureuse, et ils mangeaient même les entrailles. Alors ils maudissaient le marquis, par la faute duquel ils étaient si mal en point.

Le temps était cher, le besoin grand pour les petites gens et pour les riches, et V. 4243.
pourtant ceux qui avaient de l'argent pouvaient avoir des provisions; mais même quand LVIII
ils auraient voulu les partager, ils n'osaient pas le faire, parce que trop de gens

venaient en demander. Aussi chacun cachait ce qu'il avait, et tous maudissaient le marquis, par la faute duquel ils étaient si mal en point.

V. 4253. I, LIX. Sans les herbages qu'ils plantèrent et les semences qu'ils mirent en terre, avec quoi ils se faisaient des potages, ils n'auraient pu y résister. Vous auriez vu là de beaux sergents, de vaillants hommes et bien nobles, accoutumés à la richesse, qui, pressés par la faim, dès qu'ils voyaient l'herbe pousser, l'allaient manger et paître. Alors ils maudissaient le marquis, par la faute duquel ils étaient si mal en point.

V. 4265. I, LXI. Il survint une maladie que je vais vous dire : à cause de pluies qui se mirent à tomber alors, telles qu'on n'en a jamais vu, si grandes que toute l'ost était noyée d'eau, chacun se prit à tousser et à s'enrouer, et à enfler des jambes et de la tête. Il en mourait bien mille par jour dans l'armée, et, par l'enflure qu'ils avaient à la tête, les dents leur tombaient de la bouche. Beaucoup ne pouvaient en guérir parce qu'ils ne trouvaient pas d'aliments. Alors ils maudissaient le marquis, par la faute duquel ils étaient si mal en point.

V. 4279. I, LXIII. Seigneurs, le besoin fait souvent faire des choses dont on est blâmé et repris. Il y avait dans l'ost bien des gens de tout pays qui avaient honte de demander leur pain : ils dérobaient le pain aux boulangers...... [1] Un jour, pour un fait de ce genre, on avait arrêté un homme, et le boulanger qui l'avait pris lui avait lié du mieux qu'il avait pu les deux mains derrière le dos dans sa maison, où il n'y avait rien pour l'attacher. Les gens de la maison, occupés à enfourner, tournaient çà et là, et ne prenaient pas garde au prisonnier. Dieu, qui protège les siens, rompit les liens qui attachaient ses mains. Il était assis sur un monceau de pains : pendant que les gens de la maison regardaient ailleurs, il en mangea tant qu'il voulut, et en mit un sous son bras, caché derrière un siège. Il ne se plaignait plus, et, quand il en vit le moment, il s'enfuit grand train et vint dire son aventure à ses compagnons qui mouraient de faim. Ils se partagèrent et mangèrent le pain qu'il leur apportait, et qui les soutint un peu; mais ce ne fut pas pour longtemps. Voilà la faim si déchaînée et la misère si accrue qu'ils maudissaient le marquis, par la faute duquel ils étaient si mal en point.

V. 4315. I, LXIV. Les gens de l'ost souffraient bien des tourments; personne ne pourrait vous raconter jusqu'où alla la misère qu'ils endurèrent et souffrirent à ce siège depuis leur arrivée. Écoutez quel malheur et quel dommage, quelle perte et quelle honte, qu'un homme que Dieu a fait à son image le renie à force de souffrir! La disette de toute espèce de nourriture était si grande dans l'ost que beaucoup de nos gens s'en allaient aux Turcs : ils reniaient la foi, disant que jamais il ne put se faire que Dieu daignât naître d'une femme, et la croix et le baptême, ils reniaient tout ensemble.

V. 4333. I, LXV. Il y avait dans l'ost deux compagnons, pauvres sergents, qui n'avaient à eux deux

[1] Le vers 4284 m'est obscur.

qu'un denier angevin et ne possédaient rien d'autre ni comme aliment ni comme avoir, si ce n'est leurs armures et leurs vêtements; encore en tirèrent-ils mauvais parti. Ils délibérèrent comment ils emploieraient le denier, quelle nourriture ils en achèteraient pour passer cette journée : ils consultaient le sort par les poils de leur fourrure[1] pour savoir ce qu'ils en feraient. Enfin ils conclurent qu'ils achèteraient des fèves. Ils en eurent treize, et dans le nombre ils en trouvèrent une percée : pour la faire changer, il fallut que l'un d'eux revînt d'une distance de plus de sept arpents; encore le marchand ne la lui changea-t-il qu'à grand'peine. Il revint et ils mangèrent, presque enragés de faim. Quand il n'y eut plus de fèves, leur détresse redoubla. Alors ils maudissaient le marquis, par la faute duquel ils étaient si mal en point.

On vendait dans l'ost une chose qu'on appelait des caroubes, qui était douce à V. 4361.
manger et qu'on avait sans difficulté, une denrée pour un denier; cela valait la peine I, LXXVI.
d'aller les chercher. De ces caroubes et de petites noix bien des gens furent soutenus; mais ceux qui étaient malades, qui buvaient souvent du vin fort, dont on avait en grande abondance, étaient si fatigués par ce vin, outre qu'ils ne mangeaient que ce qu'ils aimaient le moins, qu'ils mouraient par trois et par quatre. Ceux qui pouvaient faire de l'exercice en revenaient : ils vivaient, mais ils n'avaient pas de quoi manger, et ils maudissaient le marquis, par la faute duquel ils étaient si mal en point.

On souffrit bien des misères dans l'ost avant qu'elle fût ravitaillée; il n'est rien qui V. 4381.
enrage plus que la faim, la disette de pain, car la faim tourmente plus tous les jours I, LXXVII.
ceux qui n'ont pas de quoi l'assouvir. Aussi mangèrent-ils à toute force de la viande en carême : ce fut un péché. C'était à l'entrée du jeûne, quand tout le monde doit jeûner. Plus tard, quand le temps fut meilleur, ils en firent pénitence. Ceux qui mangeaient ainsi de la viande, et qui songeaient au péché qu'ils commettaient, maudissaient le marquis par la faute duquel ils étaient si mal en point.

Tout l'hiver dura ainsi la grande disette que souffrirent les gens qui étaient venus V. 4397.
secourir Dieu, depuis Noël jusqu'au grand carême, je le sais exactement et non par à peu près. On ne savait ce qu'on deviendrait, et dans l'ost assemblée autour d'Acre les gens voulaient à peine se voir les uns les autres. La charité était si refroidie et l'avarice était tellement accrue que les plus larges devenaient avares, et, par cette avarice et ce manque de largesse, les gens mouraient de détresse, et maudissaient le marquis, par la faute duquel ils étaient si mal en point.

Cette misère dura tant, qu'on en murmurait trop fort; mais Dieu éprouvait son peuple V. 4413.
pour lui montrer à l'aimer et à le craindre. L'évêque de Salisbury convoqua ses fils I, LXXVIII.
et ses frères en Dieu, et leur fit un sermon, leur donnant d'ailleurs le bon exemple. L'évêque de Vérone, qui était bien digne de son ordre, ne fut pas paresseux de ser-

[1] C'est ainsi que je comprends le vers 4345, que le latin ne traduit pas.

monner, mais dit des paroles qui allaient au cœur. L'évêque de Fano, en Lombardie, homme de sainte vie, prêcha aussi très efficacement. Peu de temps après, on fit dans l'ost une quête pour ceux qui étaient trop misérables; elle monta à une grosse somme, et chacun fit ses efforts pour rassasier les besogneux. Vous auriez vu là les pauvres gens remercier Dieu en mangeant ce que les riches leur donnaient. Là, Guauquelin de Ferrières eut les mains ouvertes et non avares, comme aussi Robert Troussebot, qui y mit tout ce qu'il avait, le comte Henri de Champagne, qui y fit beaucoup de bien, sire Jocelin de Montoire, qui ne doit pas être oublié dans ce tableau, le courtois comte de Clermont, qui y fut bon dépensier, l'évêque de Salisbury, qui n'eut pas les mains chiches, et les autres qui craignaient Dieu et qui secoururent maintes gens. La collecte fut sagement répartie et livrée aux petites gens comme aux grands, aux chevaliers, aux sergents et aux pauvres qu'on voyait en avoir le plus grand besoin, à chacun selon ce qu'il était et ce qu'il souffrait. Dieu vit que son peuple tendait au bien et que la charité le pénétrait, et à cause de cela il le regarda des yeux de sa miséricorde.

V. 4463. Peut-être avez-vous déjà entendu raconter le miracle que fit le Roi du ciel, et tous
I, LXXII. ceux qui l'ont entendu doivent s'en réjouir. Au port d'Acre arriva une barque, qui n'était pas trop longue ni large, remplie de froment. Vous allez voir comment Dieu secourut les chrétiens et changea la disette en grande abondance. Ce n'est pas que la disette fût si grande : il restait beaucoup de provisions dans l'ost; seulement les marchands les tenaient cachées pour les vendre plus cher; mais quand Dieu, qui est charité et source d'humilité, vit chez les siens ce mauvais esprit, il ordonna que la disette et la famine prissent fin, et fit baisser le prix du froment.

V. 4483. Ce fut un samedi avant trois heures qu'arriva la barque avec les blés; on ne parla pas beaucoup de cette barque qui était arrivée, excepté ceux qui vendaient le blé et qui ne pensaient qu'à leur gain. Le samedi après midi arriva la barque; c'est Dieu qui l'amena. Il prit le froment entassé dans les greniers, que ces gens vendaient cent besants, et, du samedi au dimanche, il le mit de cent besants à quatre. Voilà un marchand comme il en fallait un, pour faire une baisse si grande et si prompte!

V. 4498. Écoutez comment Dieu châtia un homme qui l'avait mérité, et ce ne fut pas grand
I, LXXIII. dommage. Il y avait dans l'ost un Pisan qui tenait son blé si cher qu'il n'en vendait pas une mesure si ce n'est à un prix trop excessif, et Dieu, qui connaît tous les cœurs et qui le voyait entêté dans son péché, l'en punit en telle manière qu'un incendie embrasa sa maison. Tout ce qu'il y avait entassé sans raison fut perdu et brûlé, sans que personne pût y porter secours.

V. 4513. Quand on vit ainsi agir la main de Dieu, la charité s'accrut encore. Tous les prud-
I, LXXIV. hommes se faisaient les uns aux autres des libéralités. Les pauvres rassasiés rendaient grâce à Dieu. Tous ceux qui avaient mangé de la viande en carême se confessèrent et en reçurent pénitence, car ils l'avaient fait par nécessité. Chacun d'eux reçut sur le dos

trois coups d'un bâton assez léger, que leur donna l'évêque de Salisbury, qui les corrigea en bon père. Et à la Pâque close, après que Dieu eut ainsi agi, arriva véritablement dans l'ost le roi Philippe de France; et avec lui vint le comte de Flandres, dont la mort fit tant de bruit; et aussi le preux comte de Saint-Pol, à qui l'écu seyait bien au cou; et Guillaume de Garlande, en grande compagnie, Guillaume des Barres, bon chevalier, preux et dispos; monseigneur Droon d'Amiens, qui avait prouesse et vertus; Guillaume de Mello, un chevalier dont je me loue; le comte du Perche, qui mit là tout ce qu'il possédait, et avec les Français, comme je l'ai appris, arriva le marquis. Que vous dirais-je de plus? Il ne resta pas un haut homme en France qui ne vînt alors au siège d'Acre plus tôt ou plus tard.

Le roi de France, avec l'armée chrétienne, fut là de Pâques jusqu'à la Pentecôte, V. 4561.
la noble fête, et alors le roi d'Angleterre, qui avait pris Cypre, arriva aussi. Je vais maintenant suivre l'histoire et rejoindre ma matière en racontant le siège d'Acre. Ambroise veut achever son conte, fournir complètement sa carrière, renouer et rejoindre son nœud, dire comment les deux rois qui étaient venus à Acre se comportèrent pendant le siège, et rapporter tout ce qu'il se rappelle de l'histoire, et la prise d'Acre, telle qu'il la vit de ses yeux.

Quand le roi Richard d'Angleterre fut venu dans la Terre Sainte, comme je vous l'ai V. 4569.
dit, il fit une courtoisie, une prouesse et une largesse qui méritent bien d'être racontées. Le roi de France avait promis et accordé à ses gens que chacun d'eux, chaque mois, aurait de son trésor trois besants d'or. On en parlait beaucoup. Quand le roi Richard fut arrivé et qu'il entendit cette grande nouvelle, il fit crier par l'ost que tout chevalier, de quelque terre qu'il fût, qui voudrait prendre ses soudées, aurait de lui quatre besants d'or, et qu'il le leur promettait ainsi. Et c'étaient les soudées ordinaires que l'on donne dans ce pays. Quand on entendit cette promesse, voilà toute l'ost en joie. Les petites gens, et aussi les moyens, qui étaient là depuis longtemps, disaient: « Seigneur Dieu, quand donnera-t-on l'assaut? Voilà venu le plus vaillant des rois de « toute la chrétienté et le plus capable d'assaillir. Que Dieu fasse sa volonté! » Leur confiance était au roi Richard. Le roi de France, qui était venu depuis Pâques et s'était très bien comporté, lui fit dire qu'il serait bon d'attaquer et de faire crier l'assaut. Mais le roi Richard était malade: il avait la bouche et les lèvres en mauvais état d'une maladie maudite de Dieu qu'on appelle *léonardie*. Il fit savoir au roi de France son mal, ajoutant que sa flotte avec ses barons n'était pas arrivée, retenue par un vent, qu'on appelle le vent d'Arsur, qui l'arrêtait à Sur; que ses pierrières arrivaient; qu'elles seraient bientôt là, et que, quand ses gens seraient venus, il mettrait volontiers toute sa peine à prendre la ville. Mais le roi de France, si Dieu me protège, ne voulut point attendre pour cela et fit crier l'assaut. Au matin on s'arma de tous côtés, en grand désir de donner l'assaut. Vous n'auriez pu compter tous les gens armés qui étaient là, tous les

beaux hauberts, tous les heaumes reluisants, tous les chevaux aux belles formes, toutes les couvertures blanches, tous les chevaliers d'élite. Jamais nous n'avions tant vu de bons chevaliers preux, osés, fiers, hardis et renommés, tant de pennons, tant de bannières ouvrées de mille façons. On distribua les postes; on désigna ceux qui devaient faire la garde aux fossés pour que Salahadin et ses gens n'entrassent pas dans l'ost par derrière. Les gens de Dieu s'avancèrent vers les murs et commencèrent à lancer des traits et à attaquer. Quand les Turcs d'Acre virent que les chrétiens les assaillaient, vous les auriez entendus faire sonner leurs bassins, leurs timbres et leurs tabours comme si Dieu y avait tonné. Il y en avait parmi eux qui n'avaient pas d'autre occupation. Du haut du palais, ils surveillaient l'ost, et étaient chargés de faire grand bruit et grande fumée : c'était pour montrer aux gens de Salahadin de venir les secourir; et vous les auriez vus accourir, essayant de combler le fossé avec des fascines; mais ils ne purent y arriver, car Jofroi de Lusignan, dont la prouesse était toujours fraîche, vint à la barrière, qu'ils avaient déjà conquise sur nos gens, et les repoussa de vive force. Il en mit plus de dix en bière avec une hache qu'il tenait; il frappait tant de coups, et de si bons, que depuis Roland et Olivier un chevalier n'a pas mérité de pareilles louanges. La barrière que les Sarrasins avaient enlevée fut reconquise, mais non sans grande mêlée, grande bataille et grands cris. Quant à ceux qui assaillaient la ville, et qui avaient déjà rempli les fossés, il leur fallut reculer en arrière et prendre un autre parti : ce fut de se retirer vers leur camp (?) et de ne plus lancer de traits. Voilà l'assaut arrêté; voilà tout le peuple à se plaindre, à crier, à regretter cette arrivée des rois qu'on avait tant attendue. Chacun disait devant sa tente : « Beau sire Dieu, quelle pauvre attente nous avons faite! » Nos gens allèrent se désarmer, au milieu des huées des Sarrasins, et pendant qu'ils se désarmaient les Sarrasins mirent encore le feu aux engins et aux cercloies du roi de France. Il en eut telle douleur au cœur, on le sut et je l'ai entendu dire, qu'il en tomba malade et ne put plus monter à cheval.

V. 4693. Voilà où en était l'ost, triste et pensive et morne et abattue, voyant les deux rois ma-
III, VI. lades, qui devaient prendre la ville, et le comte de Flandres mort, ce qui causait grand découragement. Que vous dirais-je? La maladie des rois, la mort du comte, mirent l'ost en si grande détresse qu'il n'y avait plus place pour aucune joie. Heureusement une flotte d'énèques arriva en ce moment, nous amenant l'évêque d'Évreux avec de vaillants hommes ses vassaux, et Roger de Toéni avec beaucoup de chevaliers; les frères de Cornebu, tous braves, fils d'un même père; Robert de Neufbroc, le plus franc homme qu'on puisse chercher; Jourdain de Homez, connétable de Séez; le chambellan de Tancarville. Déjà avant était venu le comte Robert de Leicestre. Alors vint aussi Gilbert Talebot, un des plus preux de nos guerriers, et monseigneur Raoul Taisson, qu'il ne faut pas oublier; le vicomte de Châteaudun; Bertran de Verdun; ceux de Touzel,

chevaliers hardis et courtois; Roger de Hardincourt, proche ami du roi; ceux de Préaux, aussi des compagnons du roi d'Angleterre; Garin, fils de Gérod, avec belle compagnie; le seigneur de la Mare en bel et riche équipage, et bien d'autres que je ne nomme pas, qui vinrent secourir Dieu.

Les deux rois étaient dans leurs lits, malades, au siège devant Acre; mais Dieu voulait V. 4736.
les conserver pour secourir la ville. Le roi de France fut guéri assez longtemps avant III, vii.
l'autre. Les pierrières, sans cesser, battaient les murs nuit et jour. Le roi de France en avait une appelée Male Voisine; mais dans Acre était Male Cousine qui toujours l'endommageait, et il la réparait toujours; et il la répara si bien qu'elle brisa le mur principal et elle fit aussi beaucoup de dégâts dans la tour Maudite. La pierrière du duc de Bourgogne faisait bien aussi son métier; celle des bons chevaliers du Temple frappa maint Turc à la tête; celle des Hospitaliers faisait des coups qui plaisaient bien à tous. On avait établi une pierrière qu'on appelait la pierrière de Dieu : pour la faire, un bon prêtre avait prêché, réjouissant toute l'ost, et il réunit tant d'argent qu'il abattit plus de deux perches tout alentour du mur qui était près de la tour Maudite. Le comte de Flandres, quand il vivait, en avait eu une, la meilleure qu'on pût trouver; le roi d'Angleterre l'eut après lui, et, avec celle-là, il en avait une petite qui passait pour très bonne. Toutes deux attaquaient une tour qui surmontait une porte où les Turcs se pressaient; elles la heurtèrent et battirent tant, qu'elles en abattirent la moitié. Le roi en avait fait faire deux neuves, si bien construites que là où elles s'avançaient elles lançaient tout à couvert; et il avait fait dresser un beffroi qui inquiétait beaucoup les Turcs : il était tellement couvert et garni de cuir, de bois et de cordes qu'il ne craignait rien qu'on y jetât, ni pierres ni feu grégeois. Il fit faire aussi deux mangonneaux, dont l'un était si raide que la pierre qu'il lançait volait dans la ville jusqu'à la Boucherie. Ces pierrières lançaient nuit et jour sans s'arrêter, et il est vrai comme nous sommes ici que l'une d'elles tua douze hommes d'une seule pierre, qui fut portée et montrée à Salahadin. Ces pierres avaient été apportées dans le pays par le roi d'Angleterre : c'étaient des galets de mer, qu'il avait pris à Messine pour tuer les Sarrasins. Mais le roi était toujours dans son lit, malade et triste. Il allait voir les batailles qu'on livrait aux Sarrasins tout près des fossés, et le chagrin qu'il avait de ne pouvoir y prendre part l'attristait plus que le mal qui le faisait trembler.

Acre fut rude à prendre, et il fallut y dépenser beaucoup à faire tous ces engins, qui V. 4809.
y suffirent à peine; car, quand nous n'y faisions pas attention, les Sarrasins nous les III, viii.
brûlaient. Le roi de France, à grands frais, avait construit un chat et une cercloie richement couverte, ce qui fut grand dommage. Le roi lui-même était assis sous la cercloie et tirait souvent avec son arbalète sur les Turcs qui défendaient les murailles. Un jour, comme ses gens surveillaient le chat et ceux qui y travaillaient, les Sarrasins jetèrent et amassèrent tant de bois sec sur le chat et sur la cercloie (Ambroise le vit bien)

et après lancèrent avec une pierrière le feu grégeois si droit, qu'ils détruisirent le chat, et la belle cercloie aussi fut là brûlée et mise en pièces. Le roi en fut si courroucé qu'il se mit à maudire tous ceux qui mangeaient son pain quand ils ne le vengeaient pas des Sarrasins. Il fit, cette nuit-là, crier l'assaut pour le lendemain. Ce jour du lendemain, il fit merveilleusement chaud.

V. 4841. Dès le matin se mirent en marche nos braves et vaillants combattants. La garde des
III, IX. fossés fut confiée à des gens qui n'avaient pas peur : tout alentour à la ronde c'étaient les meilleurs chevaliers du monde; il en fut besoin ce jour-là. Salahadin avait dit qu'on le verrait, et qu'il entrerait le premier chez nous; il n'y vint pas, mais les siens y vinrent et descendirent à pied pour attaquer le fossé. On les y attendit de pied ferme, et l'on y donna de bons coups d'épée et de masse d'armes. La bataille fut acharnée; car les Turcs du dehors étaient enragés à la vue de ceux d'Acre, qui les appelaient en leur montrant l'enseigne de Salahadin. C'était l'émir Safadin avec les siens qui nous attaquaient. Ils réussirent à combler le fossé, mais nos gens les repoussèrent. Pendant ce temps, ceux qui étaient allés à l'assaut attaquaient les murs de la ville : que Dieu leur en rende bon salaire!

V. 4866. Les mineurs du roi de France, qui lui avaient fait promesse, creusèrent tant sous terre qu'ils trouvèrent le fondement du mur; ils le soutinrent avec des étançons auxquels ils mirent ensuite le feu, si bien qu'un grand pan de mur tomba; mais ce ne fut pas sans danger pour eux, car, avant de tomber, il s'inclina, si bien que tout le monde eut grand'peur. Quant on vit le mur céder, les ennemis arrivèrent en grand nombre. Vous auriez vu là grande presse de ces maudits païens avec leurs bannières et leurs enseignes; vous les auriez vus avancer et nous jeter le feu grégeois; vous auriez vu la
III, X. lutte autour des échelles qu'on appliquait aux murs. Là fut faite une grande prouesse, et c'est Auberi Clément qui la fit. Il avait dit que ce jour-là il mourrait ou il entrerait dans Acre, et il n'en mentit pas : il devint martyr. Il alla sur le mur combattre les Turcs, qui se pressaient pour le renverser, et il en vint tant sur lui qu'il mourut en se défendant; car ceux des nôtres qui le suivaient et qui étaient déjà sur l'échelle la chargèrent tant qu'elle plia et qu'elle se brisa en morceaux : ils furent précipités dans le fossé, aux grandes huées des Turcs; beaucoup y moururent, et d'autres purent être retirés. Mais toute l'ost fut attristée à cause d'Auberi Clément, et pour le plaindre et le regretter on laissa ce jour-là l'assaut.

V. 4909. Il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps depuis la mort d'Auberi Clément quand
III, XI. les mineurs pénétrèrent sous la tour Maudite dont je vous ai parlé, et l'étançonnèrent; elle était déjà fort ébranlée. Les assiégés, de leur côté, faisaient une contre-mine, cherchant à atteindre nos mineurs. Enfin ils se rencontrèrent. Ils se donnèrent mutuellement trêve. Or il y avait parmi ceux qui contre-minaient des chrétiens, qui étaient là aux fers : ils parlèrent avec les nôtres, et firent tant qu'ils s'évadèrent. Quand les

Turcs de la ville le surent, ils en eurent grande douleur. Ils réparèrent et arrangèrent le trou par où ils avaient passé.

Le roi Richard était encore malade, comme je vous l'ai dit; mais il voulut qu'un V. 4927.
assaut fût donné sous ses auspices. Il fit approcher des fossés une cercloie magnifique, III, XII.
où étaient ses arbalétriers, qui faisaient bien leur besogne. Lui-même, enveloppé dans une couverture de soie, il se fit porter sous la cercloie pour faire dommage aux Sarrasins; et de sa main, qui y était fort habile, il tira maint coup d'arbalète à la tour que ses pierrières attaquaient et d'où les Turcs tiraient de leur côté. Ses mineurs, cependant, creusaient et étançonnaient au fur et à mesure. A force d'être ébranlée par les mi-
neurs et les pierrières, la tour s'inclina vers le sol. Alors il fit crier par son crieur, III, XIII.
monté sur un mur à côté, qu'il donnerait deux besant d'or à quiconque arracherait une pierre de la tour. Il en promit ensuite trois et quatre. Vous auriez vu là les sergents accourir, mais beaucoup y furent blessés..... [1] et il y en eut tant de renversés qu'ils n'osaient plus s'approcher ni se fier à la protection de leurs targes. Le mur était haut et large; cependant ils firent si bien qu'ils en enlevèrent plus d'une pierre. Quand les Turcs virent qu'on enlevait des pierres, ils se pressèrent tant, pour atteindre ceux qui détruisaient le mur, qu'ils s'exposèrent à découvert. Un Turc, qui s'était paré de la riche armure d'Auberi Clément, se mit en avant avec une grande témérité; mais le roi Richard le frappa si bien en pleine poitrine d'un fort carreau qu'il tomba mort. Les Turcs, pour réparer le deuil qu'ils en avaient, se découvraient, frappant et tirant de grands coups. Jamais ils ne s'étaient si bien défendus; c'est merveille d'y penser. Là aucune armure ne servait, quelque forte et sûre qu'elle fût; les doubles hauberts, les doubles gamboisons n'arrêtaient pas plus qu'une simple étoffe les carreaux des arbalètes à tour, car ils étaient de trop gros calibre. D'autre part, les assiégés creusaient contre nos mineurs, si bien que les nôtres furent obligés de s'enfuir et de renoncer; et les Sarrasins de les huer!

Quand cette tour, qui avait été si attaquée, fut enfin abattue, et que, la fumée V. 4989.
s'étant dissipée, on vit plusieurs accès libres, alors s'armèrent les écuyers preux et agiles. III, XIV.
On vit là la bannière du comte de Leicestre et celle de monseigneur André de Chavigni; celle de monseigneur Hugues le Brun y vint aussi en belle allure, celle de l'évêque de Salisbury et plusieurs autres. Il était l'heure du repas quand elles vinrent se ranger devant la tour. Les preux écuyers donnèrent l'assaut..... [2] Quand ceux qui gardaient les murs les virent monter, ils poussèrent de grands cris, et quand on sut la chose par la ville, elle s'ébranla toute, et les Turcs accoururent en foule. Les écuyers, qui voulaient entrer dans Acre, avançaient rapidement : bientôt ils se rencontrèrent, et vous les auriez vus s'attaquer, se frapper, se renverser les uns les autres. Nos écuyers étaient en petit

[1] Lacune d'un vers.
[2] *Idem.*

nombre, et les Sarrasins croissaient toujours; ils leur lançaient le feu ardent, et les nôtres, voyant ce feu approcher, n'osèrent l'attendre et redescendirent, et, dans cette aventure, il en mourut je ne sais combien. Alors les Pisans, gens de grande prouesse, s'armèrent à leur tour et montèrent en haut du mur; mais les Sarrasins leur tinrent tête. La bataille entre les Pisans et cette chiennaille fut si forte et si acharnée qu'on n'a jamais vu si bien attaquer ni si bien défendre. Enfin les Pisans furent obligés de descendre aussi. Si l'on avait mieux connu l'affaire, Acre aurait été prise ce jour-là; mais la plupart des gens de l'ost étaient assis et prenaient leur repas : tout avait été fait soudainement; ainsi l'assaut en resta là.

V. 5041. Il y avait eu dans l'ost une assemblée à la suite de laquelle on établit entre le roi
III, II. Gui et le marquis un accord qu'on avait beaucoup souhaité. Le roi de France tenait pour le marquis et le soutenait, et le roi Richard soutenait le roi du pays, qui avait été couronné à Jérusalem. Comme ils ne s'aimaient pas et qu'ils se disputaient le royaume, on décida que le roi Gui resterait roi, mais qu'ils partageraient entre eux toutes les terres et les rentes. Le marquis aurait immédiatement Sur, Barut et Saette, afin d'établir une paix solide; et s'il arrivait que le roi Gui mourût le premier, le marquis aurait la couronne, et Jofroi de Lusignan aurait Jaffe et Eschalone. [Et s'il arrrivait que le roi Gui, le marquis et sa femme mourussent, alors le roi Richard[1]] disposerait du pays. Mais le marquis, tant qu'il vécut, porta envie aux deux frères.

V. 5067. Les Sarrasins qui étaient enfermés dans la cité étaient des gens de grande et mer-
III, IV. veilleuse fierté. Si ce n'eût pas été des mécréants, on peut dire qu'on n'en aurait jamais vu de meilleurs. Cependant ils prenaient grande peur en voyant cette merveille, que le monde entier se réunissait pour les détruire, en voyant leurs murs percés, crevés et mis en pièces, en voyant leur nombre diminuer par les tués et les blessés. Ils étaient bien encore six mille dans la ville, parmi lesquels le Mestoc et Caracois; mais ils n'avaient plus d'espérance de secours; en outre, ils savaient que toute l'ost était exaspérée pour la mort d'Auberi Clément, et que les chrétiens les haïssaient profondément pour leurs fils, leurs frères, leurs oncles, leurs pères, leurs neveux, leurs cousins germains qu'ils nous avaient tués. Ils savaient, à n'en pas douter, que nos gens mourraient là ou qu'ils les prendraient de force; il n'y avait pas d'autre alternative. Ils avaient fait construire un mur au travers de la ville, et ils songeaient, j'ose bien l'affirmer, à se défendre jusqu'à l'extrémité; mais Dieu les poussa à prendre un parti dont le résultat fut très honorable pour nous et pour eux nuisible et mortel, si bien que, grâce à cette résolution, Acre fut à nous sans coup férir.

V. 5105. Les Sarrasins qui étaient dans Acre tinrent conseil, et décidèrent qu'ils nous demanderaient un sauf-conduit pour envoyer des messages à Salahadin, qui leur avait

[1] Ce qui est entre crochets est restitué d'après le latin, mais sans une certitude absolue.

promis que, s'il lès voyait en trop mauvais état, il ferait la paix qu'ils indiqueraient :
tel était son engagement. Ils demandèrent donc un sauf-conduit, et ils mandèrent à
Salahadin qu'il ne perdît pas à leur égard son renom de prouesse et d'honneur, et, la
grande loi que Mahomet avait établie chez leurs ancêtres, qu'il la gardât d'être abaissée
et détruite par les chrétiens, qu'il prît une prompte résolution et qu'il ne songeât à
autre chose qu'à délivrer les braves gens qu'il avait fait entrer dans Acre : ils l'avaient
tant gardée pour lui qu'ils en étaient venus à être à la merci de l'épée des ennemis;
ils le suppliaient de songer à leurs pauvres familles, qu'ils avaient laissées sans res-
sources et qu'ils n'avaient pas vues depuis trois ans que la guerre avait commencé; ils
lui demandaient de prendre soin des leurs et de ne pas les laisser eux-mêmes mourir
par négligence, et ils lui disaient sans détour que, s'il ne tenait pas sa promesse, ils
feraient avec les chrétiens le meilleur arrangement qu'ils pourraient.

Salahadin entendit les plaintes de ces gens qui étaient serrés de si près; il connut leur V. 5137.
mauvais état, leur faiblesse, leur détresse et leur découragement. Il leur parla du mieux
qu'il sut, leur disant qu'il avait eu un message de Babylone, et qu'il recevrait bientôt,
dans des vaisseaux et des galères, de nombreuses troupes qu'il avait mandées depuis
longtemps pour secourir ses braves serviteurs d'Acre, qu'il ne voulait pas laisser périr.
L'amulaine lui avait mandé qu'il viendrait dans la semaine, et il leur promettait par
sa foi que, si le secours n'arrivait pas, il ferait, pour les sauver, la paix avec les chré-
tiens. Les messagers qui étaient allés à lui revinrent. Cependant, tous les malheurs arri- III, xvi.
vaient aux assiégés : nos pierrières, qui ne s'arrêtaient ni jour ni nuit, brisaient les
murs, et les Turcs avaient une telle peur que dans la nuit, de crainte de pis, ils venaient
sur les murs et se laissaient tomber en bas. De nouveaux messagers allèrent et revinrent,
et firent entendre à Salahadin qu'ils étaient morts s'ils n'avaient paix ou secours.

Salahadin connut, sans doute possible, les grands maux, les grandes pertes et les V. 5167.
grands dommages de ses gens. Il prit conseil de ses barons, et leur demanda ce qu'il III, xvii.
devait faire au sujet de cette requête. Les seigneurs et les émirs, qui étaient parents et
amis de ceux qui défendaient Acre, et qui voulaient les en tirer, lui répondirent ou-
vertement qu'il n'y avait qu'à faire une paix, la meilleure qu'on pût faire, avant qu'il
y eût de plus grands malheurs. Quand le soudan eut compris le désir de tous ses
barons, voyant la triste situation d'Acre, qu'il ne pouvait aider, bon gré, mal gré, il dit
aux messagers, qu'il connaissait pour sages et preux, qu'il consentait à rendre la ville,
puisqu'on ne pouvait plus la défendre. Alors, avant que les messagers repartissent,
on arrêta les offres qu'ils devraient faire aux chrétiens quand ils leur parleraient.
Les messagers revinrent, n'ayant pas l'air mécontent. Bientôt eut lieu l'entrevue des
nôtres et de ceux de la ville, qui venaient faire leurs offres. On imposa silence au
peuple.

Les Turcs firent dire par un interprète les offres qu'ils faisaient. Ils offraient de V. 5199.

rendre la croix en laquelle les chrétiens ont foi, et la ville, et deux mille captifs de haut rang, avec cinq cents de moindre condition, qu'ils gardaient depuis longtemps; Salahadin ferait chercher par toute sa terre leurs armes et leurs effets. Quand les Turcs sortiraient d'Acre, aucun d'eux ne pourrait emporter avec lui rien autre que sa chemise. Il y avait encore une autre condition : ils donneraient deux cent mille besants aux deux rois qui étaient là, et ils livreraient en otage les Turcs les plus nobles et les plus estimés, que l'on choisirait dans Acre d'après leur apparence et le commun bruit. Nos gens tinrent conseil, examinèrent ces propositions, et le conseil trouva la paix acceptable et l'accorda.

V. 5225. Le jour où Acre fut rendue, si je suis bien informé, il y avait quatre ans, on le
III, xix. sut avec certitude, que les Sarrasins l'avaient conquise, et je me rappelle nettement qu'elle fut rendue le lendemain de la fête de saint Benoît, malgré la race maudite, que Dieu puisse maudire de sa bouche, je ne saurais m'empêcher de le souhaiter. Il fallait voir alors les églises qui étaient restées dans la ville, comme ils avaient mutilé et effacé les peintures, renversé les autels, battu les croix et les crucifix par mépris de notre foi, pour satisfaire leur mécréance, et fait à la place leurs mahomeries! Mais tout cela ils le payèrent ensuite.

V. 5245. A cette époque si je ne me trompe, comme Acre venait d'être livrée et que les
III, xxi. Turcs devaient nous rendre la croix, la nouvelle se répandit par toute l'ost que le roi de France, dont le peuple espérait tant, voulait retourner en France et faisait ses préparatifs. Eh! Dieu clément, quel retour! Ce fut une bien mauvaise pensée, à celui qui devait diriger tant de gens, de vouloir s'en revenir. Il s'en retournait à cause de sa maladie quoi qu'on en dît d'ailleurs, c'est ce qu'il disait; mais il n'y a aucune autorité d'après laquelle la maladie soit une dispense suffisante de faire le service du Roi souverain qui dirige tous les rois. Je ne dis pas qu'il n'y ait été, et qu'il n'ait dépensé or et argent, fer et bois, étain et plomb, et secouru bien des hommes, comme le plus haut roi chrétien qu'on sache en terre. Mais c'est pour cela qu'il aurait dû rester et faire, sans défaillance, tout son possible dans cette pauvre terre sans secours, qui a été si éprouvée.

V. 5272. La nouvelle se répandit par l'ost, toute sûre et toute claire, que le roi s'en retournait, et il s'y préparait chaque jour. Voilà les barons de France pleins de trouble et de colère, en voyant le chef dont ils étaient membres si décidé que leurs pleurs et leurs plaintes ne pouvaient le faire consentir à rester. Et quand, malgré tous leurs efforts, ils virent qu'ils n'y pouvaient rien, je vous assure qu'ils le blâmaient; et peu s'en fallait, tant ils étaient mécontents de sa direction, qu'ils ne reniassent leur roi et leur seigneur.

V. 5289. Le roi de France était sur son départ, et ne voulait se laisser persuader par personne d'attendre davantage pour s'en retourner en France. Et, à son exemple, s'en retournèrent beaucoup de barons et d'autres gens. Il laissa comme échange à sa place le

duc de Bourgogne, avec les gens de son pays. Il fit demander au roi Richard de lui prêter deux galères : les gens de Richard allèrent au port et lui en firent avoir deux belles, vites et bien garnies; le roi d'Angleterre les abandonna libéralement, et il en eut mauvaise récompense.

Le roi Richard, qui restait en Syrie pour secourir Dieu, se méfiait du roi de France, V. 5305.
car la méfiance avait régné entre leurs pères, qui s'étaient souvent fait du mal. Il lui III, xxii.
demanda de lui donner sûreté et de lui jurer sur des reliques qu'il n'attaquerait pas sa terre et ne lui nuirait pas tant qu'il serait dans son pèlerinage, et que, une fois qu'il serait revenu, le roi de France ne lui ferait ni tort ni guerre sans l'avoir fait prévenir par message quarante jours d'avance. Le roi en fit le serment, et donna comme cautions de hauts hommes dont on se souvient encore, le duc de Bourgogne, le comte Henri et d'autres gens, cinq ou davantage; mais je ne sais pas nommer les autres.

Le roi de France prit congé, et je peux bien vous dire une chose, c'est qu'à son dé- V. 5329.
part il reçut plus de malédictions que de bénédictions. Lui et le marquis s'en allèrent III, xxiii.
par mer à Sur, emmenant avec eux leur part des prisonniers sarrasins qui avaient été partagés, entre autres Caracois : le roi espérait bien en tirer cent mille besants, dont il pensait pouvoir entretenir ses gens jusqu'à Pâques. Mais les otages furent victimes de l'abandon des leurs, et la plupart livrés à une mort douloureuse, si bien qu'on n'en eut pas une maille ni rien qui la vaille. Les Français n'eurent que la moitié du butin qu'on avait trouvé à Acre; ils se plaignirent souvent de n'avoir pas eu d'autre payement, et il y eut là de grandes querelles. Plus tard, le roi d'Angleterre, que le duc de Bourgogne en avait requis, prêta au duc, sur leurs otages, cinq mille marcs de son argent pour la solde de leurs hommes, leur faisant ainsi grand avantage; mais cela fut longtemps après.

Le roi Richard vit bien que toute la peine et toute la dépense le regardaient, puisque V. 5358.
le roi de France était parti sans vouloir rester. Il fit alors tirer de son trésor grande IV, i.
foison d'or et d'argent, qu'il donna généreusement aux Français pour les réconforter, parce qu'ils étaient pleins de découragement, et à d'autres gens de plusieurs nations, qui purent ainsi retirer ce qu'ils avaient dû mettre en gage.

Le roi de France partit, et le roi Richard, qui n'oubliait pas Dieu, prit ses dispo- V. 5369.
sitions. Il fit convoquer, par ban, toute l'ost; mais il resta encore là une quinzaine, puis une huitaine après le terme fixé, car Salahadin ne voulut pas nous tenir l'engagement qu'il avait pris, ou cela ne plut pas à Dieu, quoi qu'on en dise. C'est ce qui fit attendre l'ost si longtemps. Pendant ce temps, le roi fit charger ses mangonneaux et ses pierrières, de façon à être prêt à partir, car déjà l'été se passait, et c'est pour cela qu'il préparait tout. Il fit refaire les murs d'Acre, autant et plus qu'il en avait fait abattre; lui-même, pour se divertir, il allait voir les ouvriers qui y travaillaient, car il pensait toujours à recouvrer le patrimoine de Dieu, et il lui déplaisait de tant se reposer, et il l'aurait bien recouvré sans les machinations de l'envie.

IMPRIMERIE NATIONALE.

V. 5393. IV, II. Le terme arriva des engagements et des serments que les Sarrasins avaient faits aux Francs. Les chrétiens ne savaient pas que les autres les faisaient attendre pour rien, demandant toujours des termes et des répits nouveaux pour chercher la sainte croix. Nos gens en demandaient sans cesse des nouvelles, et quand elle viendrait; mais Dieu ne voulait pas garantir ni protéger ceux en échange desquels on devait la rendre. L'un disait : «Elle est venue!» L'autre disait : «Un tel, qui a été dans l'ost des Sarrasins, «l'a vue.» Mais on reconnut enfin que ce n'étaient que mensonges. Salahadin laissa périr les otages sans les secourir; car il pensait faire, au moyen de la croix, une paix plus importante.

V. 5413. IV, III. Pendant tous ces répits, les chrétiens envoyèrent des messages à Sur au marquis, lui demandant de venir rendre les otages et recevoir la part qui revenait au roi de France, c'est-à-dire la moitié de ce qui était promis. L'évêque de Salisbury, le comte Robert, et l'un des frères de Préaux, bons chevaliers, le preux et loyal Pierre, furent les trois qui portèrent le message. L'enragé marquis leur répondit qu'il n'en ferait rien, car il n'osait pas aller dans l'ost à cause du roi Richard d'Angleterre, qu'il craignait plus qu'homme du monde; et, par-dessus tout, s'il consentait à rendre les Turcs qu'il gardait, il voulait que la croix fût partagée et qu'il en eût sa part; et alors il les rendrait sans plus attendre. Les messagers entendirent les paroles entêtées de l'abominable marquis; sachez qu'ils l'en estimèrent moins. Ils firent tout ce qu'ils purent pour l'adoucir, et lui dirent qu'un d'eux resterait en otage, et qu'ainsi il pourrait venir en toute sûreté devant le roi; mais il jura par son serment qu'il n'y porterait pas les pieds. Ils s'en revinrent à Acre sans prendre congé, et racontèrent tout au roi, sans rien omettre. Le roi en eut honte et dépit. Il manda le duc de Bourgogne, Droon d'Amiens, qui était si preux et estimé, et Robert de Quinci; et quand ils furent venus, le roi leur exposa la déraison et l'arrogance du marquis et le prétexte qu'il donnait pour ne pas venir et pour garder les otages : il voulait avoir sa part du royaume sans porter écu ni heaume, et il avait si bien coupé les vivres qu'il n'en passait pas une denrée par Sur qui ne fût arrêtée et prise. «C'est une folie, dit le roi; sire duc, il y «faut aller. Si nous entrons dans la voie de la folie, nous ne ferons rien de bon.» Alors le duc de Bourgogne partit avec Droon d'Amiens et le preux, le sage Robert de Quinci. Ils allèrent trouver le marquis à Sur, et le sommèrent de par Dieu et de par le roi d'Angleterre de venir reconquérir et regagner la Syrie, puisqu'il en réclamait sa part. Ils lui parlèrent en hommes sages, et il répondit follement qu'il ne mettrait pas les pieds dans l'ost, et qu'il garderait sa cité, qui ne craignait homme vivant. Ils disputèrent longtemps, mais à la fin les trois messagers, ces hauts hommes, firent tant qu'ils emmenèrent les otages dans l'ost d'Acre, où étaient les autres.

V. 5487. IV, IV. Ainsi arrivèrent les otages qui avaient été retenus à Sur. Cependant depuis quinze jours, et même plus, était passé le terme des engagements que les Sarrasins avaient

promis de tenir à la chrétienté. Le soudan y avait failli; il se conduisit comme un homme déloyal et méprisable en ne rachetant ni ne délivrant les siens, qu'il livra à la mort; il perdit alors sa renommée, qui avait été si haute, car il n'y avait pas eu une cour au monde où on ne la célébrât; mais Dieu dépose son ennemi, après l'avoir toléré un temps, tandis qu'il maintient et élève son ami et dirige ses affaires. Pour Salahadin, Dieu ne devait plus l'élever ni le soutenir, car tout ce qu'il avait fait, toutes ses conquêtes sur les chrétiens ne lui avaient réussi que parce que Dieu se servait de lui et voulait, par son moyen, recouvrer et ramener dans la bonne voie son peuple, qui était dévoyé.

Quand le roi Richard sut véritablement et comprit sans doute possible que Salahadin V. 5513.
ne faisait que l'amuser, il sentit un grand déplaisir de n'avoir pas déjà mis l'ost en mouvement. Quand il connut bien la chose, et vit que Salahadin ne lui tiendrait rien, et n'aurait pas égard au salut de ceux qui lui avaient défendu Acre, il assembla en conseil les hauts hommes, qui délibérèrent, et l'on décida qu'on tuerait la plupart des Sarrasins, et qu'on garderait ceux qui étaient de haute naissance pour racheter de nos otages. Le roi Richard, qui avait tué tant de Turcs dans le pays, ne voulut pas s'en rompre davantage la tête: pour abattre l'orgueil des Turcs, pour abaisser leur loi et pour venger la chrétienté, il en fit mener hors de la ville, chargés de liens, deux mille sept cents, qui furent tous mis à mort. Ainsi furent vengés leurs coups et leurs traits d'arbalète; grâces en soient rendues au Créateur!

Voilà l'ost convoquée par les crieurs à l'heure où le soleil se couche. [Il fut crié V. 5543.
partout qu'ils se mettraient en marche[1]], qu'ils chevaucheraient au moment voulu IV, V.
et qu'en invoquant le nom de Dieu ils passeraient le fleuve d'Acre pour aller droit à Escalone et conquérir le rivage de la mer. Ils chargèrent des approvisionnements, du biscuit, de la farine, des vins et des viandes; on avait ordonné que chacun portât des vivres pour dix jours; les mariniers devaient venir avec leurs bateaux chargés et suivre l'ost le long de la côte, et les énèques aussi devaient suivre promptement, armées, appareillées, chargées d'hommes et de vivres. Le plan était d'avancer ainsi en deux corps séparés, l'un marchant par mer, l'autre par terre; car on ne pourra jamais reconquérir autrement la Syrie maintenant que les Turcs s'en sont emparés.

L'ost était restée devant Acre deux hivers et tout un été, presque jusqu'à la mi- V. 5567.
août, à grande peine et à grande dépense, quand le roi fit l'exécution de ces Turcs, qui IV, VI.
avaient bien mérité la mort par tout le mal qu'ils avaient fait à Dieu et à ses pèlerins, dont il était résulté tant d'orphelins, tant de filles sans appui, tant de veuves, tant d'héritages perdus, tant de hauts lignages abaissés, tant d'évêchés et tant d'églises privés de leurs pasteurs. Ce qu'il mourut là de princes et de comtes, un bon clerc en a

[1] Restitué d'après le latin.

écrit le compte, de tous ceux qui moururent dans l'ost et qui avaient quelque renom, sans parler des moyens et des petits; car s'il avait voulu les y mettre tous, il n'en serait jamais venu à bout, il lui aurait fallu trop de peine et trop d'écriture. Dans le compte qu'il écrivit de sa main, il trouva et dit qu'il mourut dans l'ost six archevêques, douze évêques et le patriarche, sans compter les prêtres et les clercs, dont personne ne pourrait dire le nombre. Il y mourut quarante comtes, que le clerc nota exactement, et cinq cents hauts seigneurs terriens qui étaient allés là requérir Dieu. Que Dieu les absolve, et veuille bien les accueillir dans son royaume! Pour tous ceux qui moururent là et pour tous ceux qui y allèrent, pour les gens de haut rang et pour les petites gens qui soutinrent l'ost de Dieu, pour tous ensemble, nous devons prier du fond du cœur que Dieu les accueille entre ses amis dans la gloire céleste, où il sera merveilleux d'être reçu, comme il le leur a promis pour leur bien et pour le nôtre : que chacun en dise un *Pater noster*.

V. 5613. Quand fut mise à mort la chiennaille qui s'était enfermée dans Acre et nous y avait
IV, VII. donné tant de mal, le roi Richard fit porter et dresser ses tentes hors des fossés, pour attendre l'ost prête à se mettre en mouvement. Tout autour de lui, dans des loges, il établit des sergents à pied, à cause des perfides Sarrasins, qui venaient en grande impétuosité et à chaque instant nous assaillaient avec des cris quand les nôtres s'y attendaient le moins. Le roi, accoutumé à ces alertes, sautait le premier sur ses armes, piquait droit sur les ennemis et faisait de grandes prouesses.

V. 5629. Il arriva un jour que les Turcs repoussèrent les nôtres et commencèrent la mêlée.
IV, VIII. Nos gens s'armèrent, le roi et ceux qui étaient auprès de lui, et avec eux un comte de Hongrie et une grande bande de Hongrois. Ils sortirent contre les Turcs, et il y en eut qui firent merveille; mais ils poursuivirent trop longtemps et ils en eurent mauvaise aventure. Le comte de Hongrie, qui était un des grands seigneurs de l'ost, fut pris, et un chevalier de Poitou, nommé Huguelot, qui était maréchal du roi, fut emmené par les Turcs. Le roi, voulant délivrer Huguelot, s'élança à corps perdu; mais il fut emporté trop loin; car les Turcs ont un avantage par lequel ils nous nuisent beaucoup : les chrétiens ont de lourdes armures, et les Sarrasins n'ont d'autres armes qu'un arc, une masse, une épée ou un javelot acéré et un léger couteau; et quand on les poursuit, ils ont des chevaux qui n'ont pas de pareils au monde, qui semblent voler comme des hirondelles. On a beau poursuivre le Turc, on ne peut l'atteindre, et il ressemble à la mouche venimeuse et insupportable : poursuivez-le, il prendra la fuite; revenez, il vous poursuivra. Ainsi cette race odieuse mettait le roi en grande gêne. Il les chargeait, et ils s'enfuyaient; il revenait, et ils le poursuivaient. Souvent ils y avaient de la perte; mais d'autres fois ils avaient le dessus.

V. 5669. Le roi Richard était donc dans sa tente, attendant l'ost; mais les gens étaient pa-
IV, IX. resseux à sortir de la ville, et le nombre de ceux qui avaient passé les fossés ne s'ac-

croissait guère; pourtant la ville d'Acre était si pleine de gens qu'ils pouvaient à peine y tenir : tant dans la ville que dehors, il y avait bien trois cent mille hommes. On s'en allait à regret, car la ville était pleine de délices, de bons vins et de demoiselles, dont plusieurs étaient fort belles. On s'adonnait au vin et aux femmes, et on se livrait à toutes les folies. Il y avait dans la ville tant de désordre, tant de péché et tant de luxure, que les prudhommes avaient honte de ce que faisaient les autres.

L'ost était convoquée, il fallut partir. Comme une chandelle abritée s'éteint si on V. 5687.
l'expose à un fort vent, ainsi force fut bien que la folie répandue dans l'ost s'éteignît d'abord, car toutes les femmes restèrent dans la ville d'Acre, excepté les bonnes vieilles pèlerines, les ouvrières, les lavandières qui leur lavaient le linge et la tête, et qui pour ôter les puces valaient des singes. Voilà, un beau matin, l'ost armée et bien rangée. Pour qu'il n'y eût pas de surprise, le roi resta à l'arrière-garde. Ce premier jour, on fit une petite marche. Dès que les gens maudits eurent vu l'ost se mettre en route, vous les auriez vus descendre des montagnes par vingt ou trente; car ils étaient enragés du massacre qu'ils avaient vu faire de leurs parents, étendus morts sous leurs yeux; aussi suivaient-ils l'ost en la harcelant tant qu'ils pouvaient; mais, grâce à Dieu, ils ne nous firent pas de mal. Nos gens partirent et passèrent le fleuve d'Acre; là ils dressèrent leurs tentes et leurs pavillons, et attendirent que tous ceux qui devaient sortir d'Acre fussent arrivés : il était si difficile de les en tirer qu'on n'avait pas pu les faire sortir tous ensemble.

L'ost des chrétiens passa le fleuve un vendredi; le lendemain c'était une fête V. 5721.
où personne ne fit œuvre de ses mains, la fête de l'apôtre saint Barthélemi. Le lundi IV, 1.
d'après, il y avait juste deux ans qu'avait commencé le siège d'Acre, enfin possédée par les chrétiens. Le dimanche, au nom de Dieu, l'ost se mit en marche de grand matin; les chefs montèrent et ordonnèrent les corps d'armée. Vous auriez vu là grande chevalerie, la plus belle jeunesse, la plus vaillante, la plus choisie qu'on ait vue avant ni après, tant de gens au courage assuré, tant de belles armures, tant de sergents preux et hardis et renommés pour leur prouesse, tant de lances reluisantes et belles, tant de pennons, tant de bannières richement ouvrées, tant de beaux heaumes, tant de beaux hauberts! En cinq royaumes on n'en trouverait pas de tels. C'était, à la voir en marche, une armée à inspirer la terreur. Le roi Richard, accompagné de gens qui ne connaissaient pas la peur, faisait l'avant-garde; au centre, à l'étendard, étaient les Normands, qui en eurent mainte fois la garde. Le duc et les Français, la fière nation, étaient à l'arrière-garde; mais ils avancèrent si lentement qu'il faillit en arriver malheur.

L'ost marchait le long du rivage; les cruels Sarrasins étaient à gauche sur les V. 5759.
dunes et voyaient très bien notre marche. Il s'était levé un brouillard très gênant pour l'ost; la file s'était éclaircie et presque interrompue à l'endroit où marchaient les charretiers qui portaient les vivres. Les Sarrasins descendirent, se jetèrent droit sur

les charretiers, tuèrent hommes et chevaux, prirent beaucoup de provisions, mirent en désordre ceux qui menaient le convoi et les poussèrent jusqu'à la mer. Ils les y poursuivirent, et là ils coupèrent le poing à un sergent qui s'appelait Évrard, à ce qu'on m'a raconté, et était homme de l'évêque de Salisbury. Évrard ne se déconcerta pas : quand sa main droite fut coupée, il prit son épée de la main gauche, les attendit de pied ferme et se défendit contre eux tous. Voilà toute l'ost en émoi, tandis que le roi Richard n'en savait rien encore. L'arrière-garde était arrêtée, pleine de trouble et de désordre. Alors Jean, fils de Lucas, courut vers le roi lui dire les nouvelles; le roi vint en toute hâte avec les compagnons auxquels il se fiait; il revint de l'avant-garde où il était, et se jeta au milieu des Turcs près de la colline. Il tomba sur eux comme la foudre : je ne sais combien il en tua avant même qu'ils l'eussent reconnu; s'il avait su la chose un peu plus tôt, il leur aurait fait grand dommage. Il y eut là un Français, le preux Guillaume des Barres, qui renversa bien des Turcs par terre; il se conduisit si bien ce jour-là que le roi lui pardonna une rancune qu'il avait contre lui, et ne lui sut plus aucun mauvais gré. Ils repoussèrent les Turcs vers la montagne et en tuèrent je ne sais combien. Salahadin, avec de grandes forces, était tout près; mais quand il vit ses gens reculer, il s'arrêta et ne fit rien. L'ost, qui avait été mise en désordre, reprit ses rangs et sa marche, tant qu'ils trouvèrent un fleuve et des citernes dont on fit l'essai. Ils dressèrent là tentes et pavillons, dans un grand espace où Salahadin avait passé la nuit, et où l'on voyait bien qu'une merveilleuse armée s'était arrêtée.

V. 5823. En cette première journée de marche, telle fut l'étrenne de l'ost que les Turcs firent
IV. xi. sur eux du butin[1]. Ce sont là les aventures de la guerre; Dieu le voulut pour leur salut, pour que l'ost avançât sans négligence, plus serrée et mieux en ordre qu'elle n'était quand elle fut attaquée. Depuis lors, on y fit grande attention, et on la dirigea avec plus de prudence. Mais les difficultés grandissaient; car Salahadin et la chiennaille infidèle s'en allaient déjà de l'autre côté de la montagne, aux défilés où ils savaient que nos gens devaient passer. Ils avaient pris leurs mesures de telle sorte que l'ost devait être tuée ou prise, ou tout au moins mise en grande déroute. Nos gens partirent du fleuve; mais ils firent ce jour-là une petite marche. Ils allèrent camper sous Caïphas pour attendre les petites gens, qui n'étaient pas encore venus.

V. 5847. Sous Caïphas, le long du rivage, campait l'ost vaillante et fière, divisée en deux parties, entre la tour et la mer. Ils restèrent là deux jours à s'occuper des équipements et des approvisionnements. On jeta ce qui ne servait à rien, on garda ce qui semblait bon; car les gens de pied, les petites gens, s'étaient tellement chargés de provisions et d'armes, et étaient venus avec tant de peine, qu'il fallut en laisser beaucoup là, qui moururent de chaud et de soif.

[1] On peut lire, au vers 5825, *del lor guaaignierent*.

Quand l'ost de Dieu se fut reposée et eut pris ses arrangements sous Caïphas, ils V. 5861
en partirent un mardi et établirent leurs divisions. Le Temple faisait l'avant-garde, IV, III.
l'Hôpital l'arrière-garde. A voir les divers corps d'armée, on prenait de l'ost une
haute idée, et l'ost était mieux conduite qu'elle n'avait été la première fois. A cause
du repos qu'ils avaient eu, ils firent ce jour-là une grande journée; mais sur le rivage
ils trouvèrent de hautes herbes et de grandes épines qui gênaient les piétons et les
frappaient en plein visage. Toute la terre était déserte. Vous auriez vu là de belles
chasses données au gibier qu'on trouvait en masse sur le rivage, qui se levait entre
leurs pieds et qu'on prenait en abondance.

Le roi vint au château de Capharnaüm, qu'avaient abattu nos ennemis. Il descendit, V. 5883.
et dîna en attendant l'ost. Ceux qui voulurent dînèrent, et, après dîner, continuèrent
jusqu'au Casal des Défilés, qui n'est pas large mais petit: arrivés là, ils descendirent
et dressèrent leurs tentes. Tous les soirs, quand l'ost campait, avant qu'elle fût cou-
chée, il y avait un homme qui criait, et toute l'ost y prenait plaisir, car sa voix s'en-
tendait partout; il criait : « Saint sépulcre, aidez-nous! » et tous criaient après lui, et
tous tendaient leurs mains au ciel et pleuraient, et lui il recommençait et criait trois
fois; et tous en étaient fort récréés.

Pendant le jour, l'ost était tranquille; mais quand la nuit était obscure, ils avaient V. 5905.
fort affaire avec les vers piquants et les tarentules, qui les tourmentaient fort; les pèlerins IV, XIII.
qui en étaient piqués enflaient aussitôt. Les hauts hommes leur donnaient de la thé-
riaque qu'ils avaient et qui les guérissait promptement; cependant les tarentules les
incommodaient fort. Enfin des gens sages donnèrent un bon avis : quand ces vermines
venaient et qu'on les voyait, on faisait dans l'ost un grand bruit, j'en prends Am-
broise à témoin; on frappait les heaumes et les chapeaux de fer, les barils, les selles,
les panneaux, les écus, les targes, les bassins, les chaudières et les poêles. On faisait
un tel tapage et un tel fracas que les vermines s'enfuyaient en entendant ce bruit, et
quand on en eut pris l'habitude, les vermines se retirèrent.

Au Casal, où l'ost s'était arrêtée, elle se mit en mesure et en défense contre les cruels V. 5931.
ennemis qui depuis l'attaquèrent souvent. On avait là un large espace; il fallut y rester
deux jours pour attendre les vivres; enfin arrivèrent les vaisseaux, barques et galères, qui
suivaient l'ost le long du rivage et apportaient les provisions. On était revenu au Casal; IV, XIV.
le roi, qui avait couché au Merle, avait tout arrangé pour la marche. Il avait décidé
qu'il ferait ce jour-là l'avant-garde, de sorte qu'on n'eût rien à craindre par devant, et
que les Templiers feraient l'arrière-garde et seraient attentifs, car les Sarrasins étaient
près de l'ost, et ils la harcelèrent tout le jour. Le roi d'Angleterre chargea ce jour-là,
et y conquit grande renommée; sans la mollesse de quelques-uns, il eût fait de grandes
choses. Le roi et les siens poursuivirent l'ennemi; mais d'autres se montrèrent paresseux,
et le soir en furent blâmés à bon droit, car, s'ils avaient suivi le roi, on eût vu un beau

fait d'armes. Toutefois il repoussa les Turcs, et l'ost marcha sur le sable, doucement et à petite allure, car il faisait une chaleur excessive, et l'étape, ce jour-là, n'était pas courte, mais grande et pénible. La chaleur les accablait tellement qu'il en mourait beaucoup, qu'on enterrait aussitôt; et ceux qui ne pouvaient avancer, dont il y avait souvent beaucoup, ceux qui étaient lassés, épuisés, découragés et malades, le roi, en chef compatissant, les faisait porter dans les galères et dans les barques jusqu'à l'étape. Cette journée fut pénible. Les fourriers allèrent jusqu'à la cité de Césaire : les ennemis y avaient été; ils avaient fait grand mal dans la ville et l'avaient détruite; mais à l'arrivée des nôtres ils s'enfuirent; nos gens y descendirent et dressèrent leurs tentes au delà d'un fleuve qu'ils y trouvèrent. C'est un fleuve qu'on appelle encore aujourd'hui le fleuve des Crocodiles : deux pèlerins s'y baignèrent et les crocodiles les mangèrent.

V. 5993. Césaire est une ville avec une grande enceinte, où Dieu a fait de nombreux miracles, car il séjourna beaucoup sur ce rivage avec ses chers compagnons. C'est là que le roi ordonna à ses énèques de le rejoindre. Il fit faire une proclamation à Acre pour faire venir les retardataires, leur enjoignant au nom de Dieu de se mettre dans les énèques et de venir dans l'ost, et il en vint beaucoup avant que l'ost fût partie. La belle flotte arriva un soir à Césaire; elle se joignit aux barques qui, chaque jour, accompagnaient l'ost le long du rivage, et qui lui fournissaient des vivres en suffisance, malgré la chiennaille sarrasine.

V. 6011. Un matin, à l'heure de tierce, comme Ambroise l'a su exactement, l'ost fut armée et se mit en marche, très bien garnie et rangée. Il était décidé qu'elle ferait une petite journée, à cause des Sarrasins, qui se jetaient sur les nôtres dès qu'ils bougeaient. Ce jour-là, ils nous poursuivirent tout le temps; mais ils y perdirent un émir si renommé pour son grand courage et aussi pour sa grande force que personne, disait-on, n'aurait pu le renverser, et que personne n'osait l'attaquer; car il avait une si grosse lance qu'il n'y en avait pas en France deux plus grosses. C'était Aïas Estoï, je l'entendis nommer de ce nom. Les Turcs en menèrent tel deuil qu'ils coupèrent la queue de leurs chevaux. Ils auraient bien voulu emporter son corps, si les chrétiens le leur avaient laissé. Les nôtres avancèrent tant qu'ils arrivèrent sur la rivière Morte, que les perfides Sarrasins avaient recouverte; mais les nôtres la découvrirent, en burent, et campèrent là deux nuits.

V. 6038. Après deux jours de repos, l'ost quitta la rivière; elle marchait doucement, sans se
II, xv. presser, dans un pays pauvre et ravagé. Ce jour-là on alla par la montagne, car le rivage était si sauvage et si obstrué qu'on n'aurait pu y passer. L'ost était plus serrée qu'elle ne le fut en aucune autre occasion. L'arrière-garde était confiée aux Templiers, qui, au soir, se frappèrent la poitrine, car ils perdirent tant de chevaux qu'ils en étaient tout découragés. Le comte de Saint-Pol, aussi, perdit là beaucoup de chevaux, car il eut beaucoup à souffrir des Turcs qui le harcelaient. Il montra tant de courage et se

mit tellement en avant que toute l'ost lui donna de grandes louanges. Ce jour-là le roi d'Angleterre, qui allait voir les Turcs de près, fut navré au côté d'un javelot par un Turc qu'il avait attaqué; mais la blessure n'était pas grave et ne l'empêcha pas de leur courir sus. On pouvait voir là voler les dards, tuant ou blessant les chevaux : il y en avait une telle pluie qu'on n'aurait pas trouvé tout autour de la place occupée par l'ost quatre pieds de terre vide, et ce tourment qu'endurait l'ost dura toute la journée jusqu'au soir, où les Turcs se retirèrent dans leurs campements. Nos gens campèrent près de la Rivière Salée et s'y logèrent. Vous auriez vu là un grand concours autour des chevaux les plus gras qui avaient été tués le jour : les sergents en achetaient la viande; ils la payaient très cher, et encore on se battait pour en avoir. Quand le roi l'apprit, il fit crier un ban, annonçant que celui qui donnerait son cheval mort aux sergents, il lui en rendrait un vivant en échange. Alors ils les eurent en abondance : ils les prirent, les écorchèrent et en mangèrent de bons morceaux au lard.

Ils se reposèrent là deux jours, et au troisième, à l'heure de tierce, ils se mirent en V. 6091.
marche, rangés en bataille. On leur avait dit que les mécréants, la noire chiennaille, IV, XVI.
étaient dans la forêt d'Arsur, et qu'ils voulaient ce jour-là l'allumer et faire un si grand feu que l'ost en serait rôtie; mais elle suivit son chemin à travers la forêt, et je ne crois pas qu'on voie ou qu'on ait jamais vu une plus belle marche que celle-là. Ils ne rencontrèrent rien qui les arrêtât, et avancèrent sans encombre. Ils passèrent la montagne d'Arsur et toute la forêt, et vinrent dans la plaine ouverte. Ils campèrent sur la rivière de Rochetaillée en dépit des circoncis, qui étaient venus là en si grand nombre, au dire de tel qui les avait bien vus, examinés et comptés à son estimation, qu'ils pouvaient être trois cent mille, ou il s'en fallait de peu. Et nos chrétiens, à ce qu'on estimait, n'étaient pas plus de cent mille. L'ost de Dieu coucha sur la rivière de Rochetaillée; elle y campa un jeudi et se reposa le vendredi.

Le samedi au matin, chacun s'apprêta de son mieux pour défendre sa vie, car on V. 6126.
leur avait donné à entendre qu'ils ne pourraient pas avancer sans livrer bataille aux IV, XVII.
ennemis, qui s'approchaient de tous côtés et rangeaient leurs corps d'armée. C'est pourquoi l'ost chrétienne prit ses dispositions contre les païens, si bien que dans l'arrangement des corps d'armée il n'y eut rien à reprendre. Richard, le preux roi d'Angleterre, qui connaissait mieux que personne toutes les choses de la guerre, ordonna à sa guise qui devait aller devant et derrière. On fit douze corps d'armée bien distribués, composés des meilleures gens qu'on eût pu trouver sous le ciel, tous résolus dans leur cœur à bien servir Dieu. Le Temple faisait l'avant-garde, et l'Hôpital l'arrière-garde; après le Temple venaient les Bretons et les Angevins réunis; ensuite, comme je m'en suis assuré, venaient les Poitevins et le roi Gui; puis chevauchaient les Normands et les Anglais, portant le dragon, et l'Hôpital, chargé de l'arrière-garde, marchait en dernier. L'arrière-garde était, ce jour-là, garnie de hauts barons; ils étaient rangés en bon ordre, bien

IMPRIMERIE NATIONALE.

distribués, et s'avançaient si serrés qu'une pomme qu'on aurait jetée n'aurait pu tomber que sur un homme ou un cheval. Cette arrière-garde allait de l'ost des Sarrasins jusque tout près de la mer. Vous auriez vu là bien des bannières et bien des gens de bonne mine. Là étaient le comte de Leicestre, qui n'aurait pas voulu être ailleurs, et Huon de Gournai avec ses gens bien renommés; Guillaume de Borriz, qui était du pays; Gauquelin de Ferrières, avec des gens de toutes sortes; Roger de Toéni, avec beaucoup de chevaliers; le preux Jacques d'Avesnes, que Dieu reçut ce jour-là dans son royaume; le comte Robert de Dreux, avec ses gens en grand nombre; l'évêque de Beauvais, qui s'était joint à son frère; le seigneur des Barres, le seigneur de Garlande y étaient en grande compagnie; Guillaume et Droon de Mello n'en avaient pas moins. Les lignages marchaient ensemble et se retrouvaient, et ainsi l'ost était si bien unie qu'on aurait eu peine à la disjoindre. Le comte Henri de Champagne gardait l'ost du côté de la montagne; il faisait fonctions de garde-côte, et chevauchait tout le temps le long des rangs. Les sergents à pied étaient derrière l'ost et fermaient la marche; les munitions, les provisions, les charrettes, les sommiers, les harnais, tout cela était en bas sur le rivage, de façon à être moins exposé.

V. 6201. Ainsi l'on marchait avec confiance, l'armée et les approvisionnements, doucement et
IV, XVIII. à petite allure. Le duc de Bourgogne, avec le roi et des gens hardis et preux, chevauchait par devant, par derrière, à droite et à gauche, pour diriger l'ost et voir les Turcs et leurs positions. Ils eurent beaucoup de peine; car, une heure avant tierce, arrivèrent plus de deux mille Turcs tirant de l'arc, qui enveloppèrent l'ost. Après eux vint un peuple noir, ceux qu'on appelle les Noirets, et les Sarrasins de la berruie [1], hideux et plus noirs que de la suie, gens extrêmement agiles et prompts, allant à pied, portant des arcs et de légers boucliers. Ils tourmentaient l'ost sans lui laisser un moment de repos. Vous auriez vu dans la campagne des Turcs en si grand nombre, tant de pennons, tant d'enseignes, tant de bannières, tant de bataillons si bien rangés! Plus de trente mille Turcs vinrent ainsi en bel équipement se jeter à toute bride sur l'ost, montés sur des chevaux prompts comme la foudre et soulevant des tourbillons de poussière; devant les émirs s'avançaient ceux qui tenaient les trompettes; d'autres portaient des timbres et des tabours, et n'avaient d'autre fonction que de frapper sur leurs tabours et de pousser des cris et des huées : on n'aurait pas entendu Dieu tonner, tant il y avait de tabours qui retentissaient. Cette chiennaille attaqua l'ost et la pressa vivement. A deux lieues tout alentour, vous n'auriez pas trouvé plein mon giron de terre vide ni de place où il y eût autre chose que cette race maudite. Du côté de la mer et du côté de la terre ils les attaquaient de si près, avec tant de force et d'emportement, qu'ils leur faisaient grand dommage, d'abord en tuant leurs chevaux, dont

[1] Ce mot topique a dû être conservé; voir au Glossaire.

beaucoup tombaient morts. Ce jour-là firent grand service à l'ost les bons arbalétriers et les bons sergents qui tiraient de l'arc et qui se tenaient par derrière. Nos gens se crurent enfoncés, car ils étaient si vivement pressés qu'ils n'espéraient plus s'en tirer sains et saufs, et sachez que les couards jetaient leurs arcs et leurs flèches et se réfugiaient dans l'ost; et les vaillants qui restaient et qui protégeaient l'ost par derrière avaient une telle presse aux talons qu'ils marchèrent ce jour-là à reculons plus qu'autrement. Il n'y avait dans l'ost aucun homme si hardi qui n'eût voulu pour beaucoup avoir fini son pèlerinage; et il ne faut pas s'en étonner, tant l'ost était serrée de près à droite et à gauche. Jamais on n'a vu d'ennemis si acharnés ni une ost mise à une telle épreuve. Vous auriez vu là les chevaliers qui avaient perdu leurs chevaux tirer de l'arc à pied avec les sergents, et je puis vous raconter (beaucoup savent bien si je mens) que jamais pluie, neige ou grêle, au cœur de l'hiver, ne tomba plus dru que ne faisaient là leurs carreaux, dont ils nous tuaient nos chevaux : on aurait pu les ramasser et les recueillir à brassées, comme on ramasse le chaume dans les champs, tant étaient nombreux ceux qui tiraient sur nous. Ils se jetèrent avec tant d'ardeur sur les bagages qu'ils les mirent presque en désordre. Les Hospitaliers mandèrent au roi que les ennemis leur donnaient trop de peine, et qu'ils ne pourraient plus y tenir à moins de les charger. Le roi répondit qu'ils se continssent et qu'ils supportassent cette épreuve; et, bon gré mal gré, ils la supportèrent, et péniblement continuèrent leur chemin.

Il faisait très chaud en ce jour, comme Dieu le voulait; la chaleur était grande, et V. 6303.
l'ennemi, qui nous poussait par derrière, était acharné; et je dois vous dire qu'il n'y a pas au monde de gens si hardis, s'ils avaient vu le nombre et la presse des païens, le grand élan et l'emportement où le diable les poussait, qui n'eussent eu quelque crainte en voyant notre situation difficile, s'ils n'avaient pas connu leurs coutumes. Car de même que les forgerons frappent sur leur enclume à longs intervalles, ainsi leurs gens frappaient par accès sur l'arrière-garde, que conduisaient ce jour-là les chefs les plus preux. . .[1]. Ils ne faisaient pas attention à eux comme ils l'auraient dû, et les nôtres leur faisaient grand mal, les ramenant à coups de masse d'armes. Vous auriez vu là de grandes places vides autour de gens qui auraient pu être ailleurs, mais qui ne voulaient pas admettre que, pour les Turcs, ils abandonnassent leur poste ou se détournassent d'un pas. Ils firent en effet tout autrement : ils combattirent avec courage; les Turcs se lançaient dans nos rangs avec fureur; il ne faut pas s'en étonner, car de tout ce qu'il y a de meilleur en païennie, depuis Damas jusqu'en Perse, depuis la mer jusqu'en Orient, il n'était pas resté de gens hardis, renommés et vaillants que Salahadin n'eût recherchés, pris à sa solde, amenés et retenus par prière ou autrement; car il pensait bien détruire alors le peuple de Dieu. Mais à eux tous ils n'auraient pu y suffire, car

[1] Il y a ici une lacune, sans doute de quelques vers, que le latin n'aide pas à combler.

la fleur de la chevalerie, le bon grain de la jeunesse militaire, tout ce qui savait le mieux la guerre s'était levé dans toute la chrétienté pour combattre les païens : c'était l'élite des preux, et celui qui l'aurait vaincue aurait bien pu dire que, dans le monde, rien ne pouvait lui résister.

V. 6359. La chaleur et la poussière étaient grandes; le peuple du diable était fier, mais
IV. III. l'ost de Dieu était pleine de valeur et se défendait bien. Les Turcs étaient là amoncelés, plus serrés qu'une haie; les chrétiens avançaient dans leur route, et les autres les poussaient dans le dos; mais ils ne purent leur faire grand mal. Les Turcs, les gens du diable, enrageaient. Ils nous nommaient «les gens de fer», parce que nous avions des armures qui garantissaient nos gens, en sorte qu'ils craignaient moins leurs attaques. Les Turcs mettaient leurs arcs sur leur dos et nous attaquaient avec leurs masses. Il y en avait plus de vingt mille qui forgeaient ainsi sur les Hospitaliers, quand l'un de ceux-ci s'écria : «Saint Georges, nous laisserez-vous détruire ainsi? La chrétienté devrait périr «de honte quand il n'y a personne qui ose attaquer cette chiennaille!» C'était le maître de l'Hôpital, frère Garnier de Napes; il vint au roi au galop de son cheval et lui dit : «Sire, on nous fait trop de tort et de honte; nous perdons tous nos chevaux.» Le roi lui dit : «Patience, maître. On ne peut pas être partout.» Il revint aux siens, et les Turcs nous poussaient toujours par derrière, si bien que les princes et les comtes en étaient tout honteux et disaient : «Allons, chargeons! On nous prendra pour des «lâches. Jamais on n'a vu une telle honte; jamais, par les mécréants, notre armée n'a «encouru un tel blâme, et si nous tardons à nous défendre, nous pourrons bien attendre «trop.» Dieu! quelle perte, quel malheur et quel deuil ce fut alors! Tant de Sarrasins y auraient péri, si nos péchés n'avaient fait manquer la charge qu'on avait projetée! On arrangeait cette charge, à laquelle tout le monde s'accordait; ils avaient déjà pris toutes leurs mesures, qui auraient été bonnes si on les avait bien gardées. Il était convenu qu'avant la charge on placerait en trois endroits six trompettes qui sonneraient au moment où l'on devrait se retourner vers les Turcs, deux devant l'ost, deux derrière et deux au milieu. Si on l'avait fait ainsi, les Turcs n'auraient pas échappé. Mais tout fut perdu par la faute de deux hommes qui ne purent se retenir de charger. Ils se lancèrent en avant et tuèrent chacun un Turc : l'un des deux était un chevalier, le maréchal de l'Hôpital; l'autre était Baudouin le Caron, qui était hardi comme un lion, compagnon du roi d'Angleterre qui l'avait amené. Ces deux-là commencèrent l'attaque au nom du Tout-Puissant en criant à haute voix : «Saint Georges!» Les gens de Dieu retournèrent leurs chevaux contre l'ennemi. L'Hôpital, qui avait beaucoup souffert, chargea en bon ordre; le comte de Champagne, avec ses braves compagnons, Jacques d'Avesnes, avec son lignage, chargèrent aussi. Le comte Robert de Dreux et l'évêque de Beauvais chargèrent ensemble. Du côté de la mer, à gauche, chargea le comte de Leicestre avec toute l'arrière-garde, où il n'y avait pas de couards. Ensuite chargèrent

les Angevins, les Poitevins, les Bretons, les Manceaux et tous les autres corps d'armée. Et pour vous dire la vérité, les braves gens qui firent cette charge attaquèrent les Turcs avec une telle vigueur que chacun atteignit le sien, lui mit sa lance dans le corps et lui fit vider la selle. Les Turcs furent étonnés; car les nôtres tombèrent sur eux comme la foudre, en faisant voler une grande poussière, et tous ceux qui étaient descendus à pied et qui, avec leurs arcs, nous avaient fait tant de mal, ceux-là eurent les têtes coupées. Dès que les chevaliers les avaient renversés, les sergents les tuaient. Quand le roi vit que l'ost avait rompu ses rangs et attaqué les ennemis, sans plus attendre il donna de l'éperon à son cheval et le lança à toute vitesse pour secourir les premiers combattants. Plus rapide qu'un carreau d'arbalète, entouré de ses vaillants compagnons, il alla attaquer sur la droite un corps ennemi si rudement qu'ils furent tout déconcertés et que nos chevaliers leur firent vider les selles : vous les auriez vus étendus à terre, pressés comme des épis en javelle; le vaillant roi d'Angleterre les poursuivit. Il fit, en ce jour, de telles prouesses qu'autour de lui, des deux côtés, devant et derrière, il y avait un grand chemin rempli de Sarrasins morts, et que les autres s'écartaient, et la file des morts durait près d'une demi-lieue. Les Sarrasins tombaient de cheval l'un après l'autre, et la poussière volait si épaisse qu'elle nous nuisait beaucoup, car quand nos gens sortaient de la grande presse, à cause de cette poussière, ils ne se reconnaissaient pas, ce qui doublait leur peine. Cependant ils frappaient à droite et à gauche. Les Turcs n'étaient pas à leur aise. On voyait là donner de beaux coups, des gens sanglants quitter le champ de bataille, des bannières et des pennons tomber. Vous auriez pu ramasser là tant de bonnes épées tranchantes, de javelots acérés, d'arcs, de carquois, de masses d'armes, de carreaux, de dards, de flèches! On en aurait chargé plus de vingt charrettes. On voyait les corps des Turcs, avec leur tête barbue, couchés serrés comme des gerbes. Ceux qui étaient restés se défendaient bien; d'autres, qui avaient été renversés et avaient perdu leurs chevaux, se cachaient dans les buissons ou montaient sur les arbres. On allait les en tirer, et on les entendait crier quand on les tuait. Il y en eut qui laissèrent là leurs chevaux, s'enfuirent vers la mer et sautèrent en bas des falaises de plus de dix toises de haut. Ils furent là bien repoussés : à plus de deux lieues vous n'auriez vu que des fugitifs, de ceux qui, auparavant, étaient si fiers; car toute l'armée s'était retournée contre eux. Ceux qui gardaient l'étendard — c'étaient des Normands, gens sûrs entre tous — ne se retournèrent vers l'ennemi que très lentement, en sorte qu'il aurait fallu que tout allât bien mal avant qu'on eût pu leur causer un sérieux dommage.

Les guerriers de Dieu, après avoir chargé, s'arrêtèrent, et dès qu'ils se furent V. 6539.
arrêtés, les Sarrasins reprirent courage. Il en arriva plus de vingt mille, la masse au poing, pour secourir ceux qui avaient été renversés. Les nôtres, qui revenaient vers l'ost, furent là maltraités : les Sarrasins leur lançaient des flèches et les frappaient

de leurs masses d'armes, cassant les têtes et les bras, et les inclinant sur les arçons. Nos chevaliers revenaient à eux quand ils avaient repris haleine, et, recommençant à charger, se jetaient dans les rangs ennemis et les rompaient comme des réseaux. Vous auriez vu là tourner les selles des Turcs, et eux-mêmes s'enfuir et s'éloigner. Mais les nôtres étaient tellement pressés qu'ils ne pouvaient plus avancer, et si l'on ne s'était pas arrêté, il y aurait eu un désastre. Là était l'émir Déquedin, un des parents de Salahadin, qui avait peintes sur sa bannière d'étranges insignes : sa bannière portait des braies; telles étaient ses insignes. C'était le Turc qui haïssait le plus la chrétienté; il avait en sa compagnie plus de sept cents Turcs d'élite, de la garde particulière de Salahadin, gens difficiles à vaincre. Chaque escadron avait une bannière jaune avec un pennon de couleur différente. Ils avançaient d'un tel élan et avec une telle ardeur, et en faisant un tel bruit pour charger les chrétiens qui revenaient vers l'étendard, qu'il n'y avait si preux ni si habile qui n'eût fort à faire. Nos gens soutinrent l'effort, et il y eut là de beaux combats; mais on se sépara, et les nôtres revinrent droit à l'ost : les Sarrasins les serraient de si près qu'il y en eut peu qui osèrent retourner sur eux [1] et que tous sentaient leur corps trembler des coups qu'ils recevaient sur les heaumes. Le preux Guillaume des Barres fit là une charge que tous louèrent. Il s'élança avec les siens entre les nôtres et les ennemis qui les pressaient, et il les frappa si rudement qu'il renversa je ne sais combien de Turcs, qui ne nous firent plus jamais la guerre. Du côté de la montagne, Richard, le roi d'Angleterre, avec ses hardis compagnons, monté sur son Fauvel de Cypre, le meilleur cheval qu'on pût voir, chargea de son côté l'ennemi, et fit tant de prouesses que c'était merveille de voir comment lui et les siens attaquaient les Turcs. Ils les repoussèrent et les retinrent si bien que nos gens rejoignirent l'étendard et se remirent en ordre. Ils reprirent leur chemin et chevauchèrent jusqu'à Arsur, où ils descendirent et dressèrent leurs tentes, car il était bien l'heure de se reposer. Ceux qui, le soir, voulurent faire du butin vinrent sur le champ de bataille et en firent tant qu'ils voulurent; ceux qui y allèrent racontèrent que dans cette bataille il mourut trente-deux puissants barons ou émirs, dont ils vinrent plus tard reprendre les corps, et sept cents Turcs, sans compter ceux qui étaient blessés et qui tombaient morts dans la campagne. Et nous ne perdîmes pas la dixième partie de ce nombre, ni même le dixième du dixième.

V. 6631. Dieu! quel grand malheur et quelle perte nous eûmes ce jour-là, quand les Sarra-
IV, xi. sins revinrent sur nous! Dans ce mouvement, ils séparèrent des nôtres et enfermèrent un vaillant homme : ce fut le preux Jacques d'Avesnes; Dieu puisse-t-il en faire un saint dans son royaume! Ce malheur nous arriva par son cheval, qui tomba; mais il se défendit si bien que, après la bataille, ceux qu'on envoya chercher son corps étendu

[1] La traduction de ce passage obscur est donnée d'après le latin.

au milieu de cette chiennaille, nous dirent qu'ils avaient bien trouvé autour de ce corps quinze Turcs mis en pièces, dont il s'était vengé. Il y mourut avec trois de ses parents, et ils ne furent pas secourus par d'autres, dont on parla beaucoup, un des barons français, disait-on, le comte de Dreux et les siens : tant de gens en dirent alors du mal que l'histoire ne peut le démentir.

L'ost était campée devant Arsur, ayant fait grand mal aux païens, et elle les aurait V. 6659.
tout à fait déconfits si l'on avait eu une meilleure ordonnance. La nouvelle se répandit de ceux des nôtres qui étaient perdus, non pas perdus, mais trouvés, car ils avaient combattu pour Dieu, et étaient morts dans le combat : c'est Jacques d'Avesnes et les siens. L'ost de Dieu en fut toute pensive, et si troublée et si déconcertée que, depuis Adam, on n'a jamais vu tant de plaintes et tant de regrets pour la mort d'un seul homme; et il méritait bien d'être plaint ! Il servait Dieu sans jamais faillir. Il avait déjà choisi en paradis sa place à côté de l'apôtre saint Jacques, qu'il regardait comme son patron et le nôtre, Jacques d'Avesnes le martyr, qui n'avait pas daigné fuir devant les Turcs.

L'ost était campée devant Arsur, sur la grande rivière. Ils se reposèrent toute la nuit, V. 6683.
car ils s'étaient grandement fatigués à donner et à recevoir des coups, et ils n'en bougèrent pas jusqu'au troisième jour, qu'ils se retrouvèrent en bon état. La bataille avait été un samedi, et le dimanche était la fête de la glorieuse Mère de Dieu, l'histoire nous l'apprend, celle qu'on célèbre en septembre. Alors s'armèrent les chevaliers de l'Hôpital et du Temple. Ils emmenèrent de braves Turcoples, et beaucoup d'autres gens y allèrent avec eux. Ils vinrent au champ où gisaient ceux qui avaient été tués dans la bataille; ils cherchèrent par tout le champ et ne burent ni ne mangèrent tant qu'ils eurent trouvé le corps du vaillant chevalier Jacques d'Avesnes. Enfin ils le trouvèrent, mais il fallut d'abord lui laver le visage, ou on ne l'aurait jamais reconnu, tant il avait reçu de coups mortels en se défendant de pied ferme contre les Sarrasins. Ils recouvrirent le corps, le chargèrent et s'en revinrent à Arsur. Vous auriez vu là une grande foule de gens et de chevaliers qui allèrent à la rencontre du corps, menant tel deuil qu'il aurait été impossible de les voir sans en éprouver grand'pitié. L'un regrettait sa prouesse, l'autre racontait sa libéralité. Quand on le mit en terre, le roi Richard et le roi Gui y furent, dans l'église de Notre Dame : puisse-t-elle prier son doux fils pour l'âme dont le corps fut logé là ! Après la messe, les clercs en grand recueillement firent à leur guise ce qui restait à faire..... [1] et les hauts hommes prirent le corps entre leurs bras et l'enterrèrent. Ne me demandez pas s'ils y pleurèrent.

Laissons cette affaire et n'en parlons plus pour le moment : nous ne l'abandonnons pas, car elle ne nous écarte pas de notre sujet; mais présentement nous reviendrons en arrière et nous parlerons des ennemis qui nous avaient attaqués. V. 6735.

[1] Lacune d'un vers.

V. 6743. Cette race mécréante avait été repoussée, comme je vous l'ai raconté auparavant,
IV. XII. [et ils n'avaient pas accompli[1]] ce dont ils s'étaient vantés au soudan dans leur arrogance : car ils lui avaient dit que, sans aucun doute et sans vanterie, la chrétienté serait cette fois-là vaincue et morte; mais les choses allaient bien autrement. Si vous aviez vu la fuite de ces Turcs par la montagne ! Ceux qui la virent nous racontèrent que, quand nos gens heurtèrent les leurs, ils les repoussèrent si rudement, eux et leur bagage, que dans la fuite tant de chameaux y tombaient morts, tant de chevaux, tant de mules et de mulets, par centaines et par milliers, et ils perdaient tant de monde, que, s'ils avaient été mieux poursuivis et serrés de plus près, tout le pays aurait été gagné et peuplé de chrétiens.

V. 6769. Quand l'ost des Turcs se fut retirée après cette journée et que Salahadin, qui était
IV. XIII. dans la montagne, sut la chose, quand il vit la déconfiture de ce qu'il avait de meilleur et de plus choisi, il se prit, tout plein de dépit et de courroux, à dire à ses émirs : « Eh bien ! où donc sont mes gens, ces vantards, ces enragés ? Les chrétiens chevauchent « maintenant par la Syrie à leur plaisir sans que personne les arrête, et moi, je ne « sais où aller. Où sont maintenant ces grandes menaces ? Où sont ces coups d'épée et « de masse d'armes qu'ils se vantaient de faire quand ils seraient aux prises ? Où sont « les beaux commencements des grandes expéditions et des grandes batailles ? Où sont « ces grandes déconfitures qu'on trouve dans les livres et qu'on nous raconte tous les « jours que nos ancêtres avaient accoutumé de faire des chrétiens ? Voilà qui va mal. « Nous sommes le rebut du monde en guerre et en bataille; nous ne valons rien au « regard de ceux qui ont été et qui ont beaucoup valu. »

V. 6799. Les émirs des Sarrasins entendirent Salahadin les blâmer ainsi; aucun ne leva les yeux, excepté un, Sangui d'Alep, qui se redressa sur son cheval et dit : « Soudan, en« tendez-moi. Vous nous avez vilainement insultés et trop blâmés; mais pourquoi nous « méprisez-vous si vous ne savez pas la cause de ce qui est arrivé ? Vous ne suivez pas la « raison. Ce n'est pas pour n'avoir pas bien combattu, pour n'avoir pas attaqué hardi« ment, tiré et lancé contre les Francs avec l'acier et le fer, ni pour n'avoir pu endurer « leurs grands coups; mais rien ne peut durer contre eux, car ils ont de telles armures « dont ils sont couverts, si fortes, si solides, si sûres, que nous ne pouvons leur faire de « mal plus qu'à une pierre; et quand on a affaire à de tels ennemis, comment peut-on « s'en tirer ? Mais ce qui est plus merveilleux encore, c'est un Franc qui est avec eux, « qui tue et massacre nos gens. Nous n'avons jamais vu son pareil. Il est toujours de« vant les autres; on le trouve toujours prêt en tous les besoins. C'est lui qui fait parmi « les nôtres un si grand carnage. On l'appelle *Melec Richard*, et c'est un *Melec* comme « celui-là qui doit posséder des royaumes, conquérir l'argent et le distribuer. »

[1] Suppléé d'après le latin.

Dans cette colère où était Salahadin, il appela Safadin, son frère, et lui dit : « Je veux V. 6835.
« qu'on voie quelle confiance j'ai en mes gens. Montez à cheval et allez sans hésiter me
« faire détruire les murs d'Escalone; ce n'est plus la peine de combattre. Abattez et brisez
« comme du bois la cité de Gadres, mais conservez le Daron, que mes gens puissent
« venir par là. Abattez-moi la Galatie, pour que les Francs n'y prennent pas un point
« d'appui; faites abattre le Figuier, pour qu'ils ne puissent pas s'y rallier; abattez-moi la
« Blanche-Garde, pour que nous n'ayons rien à craindre de ce côté-là. Abattez complète-
« ment Jaffe, le Casal des Plains, le Casal Moyen; abattez-moi Saint-Georges, Rames,
« la grande ville que nous avons conquise, Beaumont, sur le haut de la montagne, le
« Toron, Châtel-Ernaud, et Beauvoir, et Mirabel. Abattez aussi, je le veux, les châteaux
« de la montagne; qu'il ne reste rien, ni château, ni casal, ni cité, qui ne soit détruit,
« excepté le Crac et Jérusalem. Je le veux : qu'on le fasse ainsi ! » Salahadin donna cet
ordre; son frère demanda congé, ayant entendu son désir; mais un Turc qui s'appe-
lait Caïsac, Sarrasin puissant et renommé, parla hautement, et dit à Salahadin : « Sire, IV, xiv.
« personne ne doit en croire sa colère et son dépit comme vous le faites. Envoyez vos
« espions et vos gardes dans les plaines de Rames, sur les collines, et que les espions
« reviennent ici quand ils sauront de quel côté l'ost des chrétiens se dirigera. Ils pour-
« raient bien prendre tel chemin où l'on pourrait leur faire du mal. Par Mahomet que
« nous adorons, avant de blâmer les gens, il faut regarder au temps et à la raison. Vous
« ne devez pas nous mésestimer : ce sont les aventures de la guerre, où l'on a souvent de
« grandes déconvenues, et je ne crains pas de dire que, si j'ai de bons compagnons,
« je pense tenir les Francs de si court qu'ils regretteront d'être venus dans ce pays. »
Alors on choisit trente émirs, grands seigneurs de haut parage, dont chacun avait bien
avec lui cinq cents Turcs d'élite; Salahadin les fit partir et descendre sur la rivière
d'Arsur; ils y vinrent, guettant le moment où les chrétiens se remettraient en marche.

L'ost de Dieu, qui avait livré bataille et qui avait un peu abattu l'arrogance des V. 6903.
Sarrasins, partit d'Arsur le troisième jour en bon ordre, traversant la terre si éprouvée
où ils chevauchaient pour venger la honte de Dieu. Ce jour-là, les Templiers étaient
à l'arrière-garde et la veillaient, car le vilain dit que qui est sur ses gardes n'est pas
pris au dépourvu; mais, cette fois-là, leur précaution fut inutile, car de tout le jour
les Turcs ne se firent pas voir, et ils ne se montrèrent qu'à la rivière où nos gens
couchèrent. Là, ils pensèrent leur faire grand mal, mais sans réussir à rien : ils tirè-
rent et attaquèrent, et cependant, ils finirent par s'en aller. Nos gens campèrent sur
la rivière d'Arsur. Au matin, les petites gens, qu'on avait peine à retenir, partirent avec
les fourriers et furent bientôt à Jaffe. Jaffe est sur la mer; mais les cruels Sarrasins
l'avaient déjà tellement abattue et détruite que l'ost n'aurait pu y habiter : elle campa
à gauche, dans une belle oliveraie. A quoi bon retarder mon récit? Il se passa trois
semaines entières avant que l'ost fût venue d'Acre là : ainsi étaient allées les choses.

V. 6941. Devant Jaffe, dans l'oliveraie, dans les beaux jardins, l'ost de Dieu planta ses
IV. xxv. bannières...... ..[1]. Là étaient les grands pâturages; là il y avait tant de raisins, de figues, de grenades, d'amandes en grande abondance, dont les arbres étaient couverts et dont on prenait à volonté, que l'ost en fut grandement rafraîchie. Voici venir au
IV. xxvi. port la flotte; les navires allaient et venaient de Jaffe à Acre et revenaient leur apportant des vivres, ce qui déplaisait fort à l'ennemi. Salahadin, qui n'osait plus combattre, faisait renverser les murs et les tours d'Escalone. Un jour, vers midi, la nouvelle arriva dans l'ost par de pauvres gens qui s'étaient enfuis la nuit, qu'Escalone tout entière était creusée et minée[2] par-dessous, puis étançonnée. Les uns croyaient ces nouvelles véritables; les autres n'y voyaient qu'un mensonge, un jeu et une rêverie, ne croyant pas que Salahadin, pour aucun embarras, eût jamais pensé à une telle défaillance et à une telle perte; si bien que le roi Richard envoya s'en informer, dans une forte galère, Jofroi de Lusignan, qui souffrit beaucoup pour Dieu, Guillaume de l'Étang, preux et loyal chevalier, et d'autres gens avec eux. Ils s'arrêtèrent devant la ville, tant qu'ils surent certainement que vraiment on l'abattait. Ils revinrent et le dirent, et les barons tinrent conseil pour savoir ce qu'ils feraient et s'ils iraient au secours de la ville.

V. 6989. Le conseil s'assembla devant Jaffe, hors de la ville. On dit là des paroles en sens divers, car chaque homme a sa manière de voir et tous ne sont pas du même âge : l'un voudrait faire telle chose où l'autre trouverait trop à blâmer. Il n'aurait pas fallu qu'ils fussent en désaccord; il aurait fallu que tout le monde fût du même avis. Les uns déclaraient[3] qu'ils iraient tout droit à Jérusalem, et les autres auraient voulu, si c'était possible, sauver Escalone des Turcs, car ç'aurait été une bonne place forte. Les uns reprochaient aux autres leur opinion, et tous étaient de puissants seigneurs. Alors le roi d'Angleterre, qui avait pratiqué la guerre depuis son enfance, dit au duc [de Bourgogne] et aux Français : « Seigneurs, je vois que nous différons de sentiment : « cela peut nous faire grand tort. Les Turcs font détruire Escalone; ils n'osent pas nous « livrer bataille. Allons secourir la ville; il me semble que cela est bon à faire, et que « tout le monde devrait y courir. » Que vous dirai-je? Les Français, dont beaucoup s'en repentirent depuis, répondirent qu'il valait mieux séjourner à Jaffe et la réparer, et que de là était le plus court chemin pour faire leur pèlerinage. Ils donnèrent un bien mauvais conseil en refusant d'aller à Escalone, car, s'ils avaient alors délivré cette ville, la terre tout entière aurait été reconquise. Mais ils parlèrent tant, qu'on se décida à réparer Jaffe.

V. 7031. La chose ainsi convenue, voilà l'ost arrêtée à Jaffe. On leva une grosse taille pour

(1) Lacune d'un vers.

(2) Il manque là un mot, qui devait être à peu près synonyme des deux autres.

(3) La leçon *roceient*, substituée dans le texte à *reuseient* du manuscrit, est douteuse; p. ê. *reseient*.

refaire cette forteresse; on redressa les fossés, on releva les murs tout autour. Voilà l'ost à loisir dans la ville, et de jour en jour y grandirent le péché, le désordre et la luxure; car les femmes revinrent [d'Acre] dans l'ost et s'y conduisirent vilainement. Elles arrivaient dans les navires et les barques. Ah! miséricorde! quelles mauvaises armes pour reconquérir l'héritage de Dieu! Quelle faute commirent ceux qui retombèrent dans le péché, et par leurs excès perdirent leur pèlerinage!

Ce fut vers la fin de septembre, et Jaffe, si je ne me trompe, était déjà quelque peu V. 7051.
refaite, quand on fit sortir l'ost des jardins. Les princes et les ducs dressèrent leurs IV. xxvii.
tentes tout autour de Saint-Abacuc; mais l'ost était bien diminuée de ce qu'elle était au commencement, car beaucoup s'en retournaient à Acre et restaient là dans les tavernes. Quand le roi sut la paresse et l'indolence des pèlerins, il fit dire à Acre, par le roi de Jérusalem, que tous les pèlerins eussent à venir à l'ost et à tenir leur engagement envers Dieu. Mais ils ne firent pas grand compte du roi Gui, tant que le roi Richard lui-même, qui se donna pour cela grand mal, revint à Acre et prêcha tant, qu'il en ramena beaucoup de gens. Il fit amener à Jaffe les reines et leurs suivantes; pour faire venir tous ces gens il fallut que l'ost restât là près de deux mois ou six semaines, ce que nous payâmes cher plus tard.

Quand le roi eut tiré les gens d'Acre et les eut amenés à l'ost, elle en fut bien for- V. 7079.
tifiée et devint plus nombreuse qu'elle n'avait jamais été. Mais écoutez en quelle IV. xxviii.
épreuve fut l'ost en ce moment-là, comme le vit celui qui fait l'histoire. Elle aurait dû être perdue tout entière; car quand une ost perd son chef dans une terre lointaine et étrangère comme est la Syrie, elle se déconcerte et se défait. Je le dis pour le roi d'Angleterre, qui était allé à la rencontre des Sarrasins[1], espérant les surprendre, mais la chose faillit mal tourner. Le roi avait avec lui trop peu de monde; il s'endormit par aventure, et les ennemis de nature, les Sarrasins, qui se tenaient sur leurs gardes, étaient près et l'approchèrent si bien qu'il fut à peine éveillé à temps. Seigneurs, ne vous étonnez pas s'il se leva en grande hâte; car un homme seul que tant de gens pressent n'est pas rassuré; mais Dieu lui donna la grâce de pouvoir monter à cheval; ses gens montèrent aussi, ceux qu'il avait, mais il y en avait trop peu. Quand les Turcs les virent monter, ils s'enfuirent, poursuivis par le roi jusqu'à leur embuscade. Ceux qui étaient cachés s'élancèrent impétueusement et voulurent saisir le roi par le corps, sur son cheval Fauveau, qu'il montait ce jour-là; mais il mit la main à son épée; les Turcs se pressaient tout autour de lui, chacun voulait porter la main sur lui, mais nul n'osait attendre son coup. Peut-être cependant l'auraient-ils pris cette fois-là s'ils l'avaient connu, quand un chevalier preux et loyal des siens, Guillaume de Préaux, se mit à dire : «Sarrasins, je suis *Melec!*» *Melec,* c'est roi. Les Turcs le saisirent aussitôt et

[1] Au vers 7092, *Salahadins*, leçon du manuscrit, doit être corrigé non en *Salahadin*, mais en *les Sarazins*, d'après le vers suivant et le latin.

l'emmenèrent dans leur ost. Là fut tué Renier de Maron, qui avait un cœur vaillant, et son neveu, appelé Gautier, qui, lui aussi, avait un cœur preux et loyal; Alain et Lucas de l'Étable y furent tués, c'est la vérité. Quand la nouvelle fut connue . . . . [1], contents et joyeux, dit le livre. On ne put poursuivre les Turcs, car ils s'en allaient grand train, emmenant Guillaume prisonnier. Ils croyaient emmener le roi; mais Dieu ne le voulut pas et le préserva. Les Turcs, qui croyaient emmener le roi, étaient déjà sur la hauteur : nos gens revinrent à l'ost, mais le roi et toute l'ost étaient en grand souci de Guillaume.

V. 7147. Quand Dieu, dans sa bonté, eut ainsi épargné le roi, le chef de l'ost, plusieurs, qui connaissaient son courage, et qui avaient peur pour lui, se prirent à lui dire : «Sire, pour Dieu, ne faites pas ainsi; ce n'est pas votre affaire d'entreprendre de telles «expéditions : pensez à vous et aux chrétiens. Vous ne manquez pas de braves gens : «n'allez pas seul en ces occasions. Quand vous voudrez faire du mal aux Turcs, menez «avec vous une compagnie suffisante; car de vous dépend notre vie, ou notre mort «s'il vous arrivait malheur. Si le chef tombe, les membres ne peuvent exister seuls, «mais bientôt ils périssent eux-mêmes, et une mauvaise aventure est vite arrivée.» Plus d'un prudhomme mit grand'peine à lui donner de bons avis; mais lui, quand il connaissait un combat, et on pouvait lui en cacher bien peu, il se jetait toujours sur les Turcs, et il s'en tirait si bien qu'il y en avait toujours de morts ou de pris, et que l'honneur était à lui. Et Dieu le tirait toujours des plus grands dangers où le mettaient les ennemis.

V. 7177. Quand l'ost se fut bien équipée, non sans grande peine, on la convoqua, et l'on
IV, xxx. proclama au nom de Dieu qu'elle irait au Casal des Plains et qu'on en relèverait les murs pour mieux protéger la tête de l'ost. Le roi ordonna qu'il restât à Jaffe des gens pour s'occuper de fortifier la ville et pour garder le port, si bien que personne ne pût s'en aller excepté les marchands qui fournissaient les provisions. L'évêque d'Évreux, le comte de Chalon et Huon Ribole furent ceux qui restèrent pour cela et qui firent faire les travaux. L'ost monta et se mit en route. Jamais on n'en a vu une plus belle ni mieux équipée; mais ils firent une petite journée. Ils descendirent et dressèrent leurs tentes entre les deux casals. Je sais, par plusieurs indices, que ce fut la veille de la Toussaint que nous campâmes là. L'ost des Turcs était à Rames, et de là ils nous firent de grandes attaques et de grandes poursuites.

V. 7207. Notre ost resta bien quinze bons jours ou plus entre le Casal des Plains et le Casal Moyen que les ennemis avaient abattus. Le roi fit refaire le Moyen plus fort qu'il n'était avant, et les Templiers se chargèrent de l'autre. Les Turcs nous tourmentaient

[1] Il y a ici, comme le montre le latin, une lacune de quelques vers : on racontait l'anxiété des Croisés à la première nouvelle de l'évènement, puis leur marche à la rencontre de Richard, qu'ils ramènent «contents et joyeux».

beaucoup. Un jour il en vint bien mille à cheval nous attaquer. Voilà l'ost en agitation comme une fourmilière qu'on dérange. Le roi et les autres montèrent à cheval et se hâtèrent tant qu'ils purent. Les Turcs prirent la fuite : que le diable les conduise! car leurs chevaux allaient si vite, dans toutes les directions, que le roi eut beau les poursuivre, il ne put les atteindre. Et en les poursuivant ainsi, sans les avoir atteints, il vit à découvert Rames et l'ost des ennemis, et il revint au camp avec ses hardis compagnons.

Le sixième jour après la grande fête de la Toussaint que chacun célèbre, les écuyers V. 7233.
sortirent du camp pour aller chercher du fourrage. Les vaillants Templiers étaient IV, III.
chargés, ce jour-là, de les garder. Les fourriers se répandirent par la contrée, ayant besoin de bonne herbe qui souvent leur fut vendue cher, car souvent ils la payèrent [de leur sang[1]]. Les Templiers gardaient les fourriers. Au moment où ils s'y attendaient le moins, voilà quatre escadrons de Sarrasins qui tombent sur eux bride abattue. Ils étaient bien quatre cents, tous à cheval, bien armés; ils vinrent du côté de Bombrac droit sur les Templiers, ils les attaquèrent et ils les enfermèrent, car il n'y a pas au monde de gens qui aient des mouvements plus prompts. Ils étaient arrivés de plusieurs côtés, et les serraient de près. Quand les Templiers les virent si près d'eux, ils descendirent de cheval et firent une belle vaillantise : ils tournèrent leurs visages contre les ennemis; chacun avait le dos appuyé contre son frère, comme s'ils eussent tous été les fils d'un même père. Les Sarrasins les attaquèrent si vivement qu'ils en étendirent trois morts. Là vous auriez vu donner de grands coups, et l'acier des armes jeter du feu, et vous auriez entendu les heaumes résonner sous les coups. Bien attaqué, bien défendu. Les Turcs avaient cru les surprendre, et ils pensaient les prendre à la main, tant ils les tenaient étroitement enfermés, quand arrivèrent en toute hâte de nos gens sortis du camp. On dit, et c'est la vérité, qu'André de Chavigni, avec quatorze chevaliers, fut le premier qui secourut alors les Templiers; il se jeta sur les Turcs avec grande force, et lui et ses compagnons se conduisirent là vaillamment. Ce fut un beau combat, mais le roi ne le perdit pas. Il était ce jour-là occupé à faire refaire le Casal Moyen; il y avait mandé deux comtes qui méritent d'être nommés dans tous les bons récits, celui de Saint-Pol et celui de Leicestre, et, avec eux, le roi y avait mandé Guillaume de Caïeu, qui ce jour-là tint bien sa place, et Oton de Trasignies : c'étaient des gens de haut parage. Voici venir le bruit et les cris que poussaient les fourriers. Le roi dit ou fit dire aux comtes d'aller secourir les Templiers, pendant que lui-même irait prendre ses armes et y courrait aussitôt qu'il pourrait. Ils partirent sans perdre un moment, et, comme ils approchaient de l'endroit du combat, voici bien quatre mille Turcs, sortant d'une embuscade près d'une rivière, qui se séparent en deux

[1] Suppléé d'après le latin.

corps : les uns allèrent sur les Templiers, les autres se tournèrent vers ceux qui arrivaient. Ceux-ci se mirent en bon ordre et se rapprochèrent les uns des autres, pendant que les Turcs s'avançaient contre eux. Le comte de Saint-Pol proposa là au vaillant comte de Leicestre un jeu parti téméraire et fou : « Ou bien, lui dit-il, vous attaquerez les Turcs par la droite et je me chargerai de vous protéger, ou bien je les attaquerai et vous me garantirez où que j'aille et quoi que je fasse. » Le comte de Leicestre accepta le jeu parti : accompagné des siens, il se lança au plus épais des ennemis, et il les attaqua avec une telle vigueur que sa prouesse fut louée et qu'il dégagea, non sans grande peine, deux chevaliers. Le combat était dans son plein quand arriva le roi Richard. Il vit nos gens tout entourés par les païens : il n'avait avec lui que peu de monde, mais des hommes vaillants et choisis; plusieurs se mirent à lui dire : « Vraiment, sire, vous risquez une grande mésaventure; vous ne réussirez pas à tirer de là nos gens, et il vaut mieux qu'ils succombent seuls que si vous périssiez avec eux. Retournez donc; car, s'il vous arrivait malheur, la chrétienté serait perdue. » Le roi changea de couleur et dit : « Je les y ai envoyés, je les ai priés d'y aller : s'ils y meurent sans moi, que jamais on ne m'appelle roi! » Il donna à son cheval les éperons et lui lâcha le frein; plus prompt qu'un épervier, il se jeta tout au milieu des Sarrasins, et il perça leurs rangs avec une telle impétuosité que si la foudre était tombée au milieu d'eux elle n'y aurait pas fait plus de ravages. Il les poussait, les renversait, revenait sur ses pas pour les rattraper, tranchant les têtes et les bras. Ils fuyaient comme du bétail. Beaucoup ne purent s'enfuir et furent pris ou tués. Les nôtres les pourchassèrent si longtemps qu'il fut l'heure de revenir au camp. Ainsi se passa cette journée.

V. 7367. Cependant qu'ils étaient occupés à relever les murs des deux casals, le roi vit que
IV, XXII. l'ost était pleine d'entrain et prête à combattre les maudits Sarrasins. Alors il appela ses messagers, hauts hommes et sages; il les envoya à Salahadin et à son frère Safadin, leur faisant des demandes nobles et grandes à merveille. Il leur demandait le royaume de Syrie tout entier, de bout en bout, et tout ce qui en dépendait du temps du roi lépreux, et le tribut de Babylone comme celui-ci l'avait eu, car il réclamait tout cela par conquête et par naissance. Les messagers trouvèrent le soudan et firent bien leur message. Il répondit qu'il n'en ferait rien et que le roi lui demandait trop; il lui fit dire par son frère Safadin, Sarrasin très sage, qu'il lui laisserait sans contestation toute la terre de Syrie, depuis le Jourdain jusqu'à la mer, sans y rien réclamer, mais à condition qu'Escalone ne serait relevée ni par les chrétiens ni par les Sarrasins. Voilà ce qu'il lui manda par Safadin; mais le roi ne faisait pas attention que nos perfides ennemis ne voulaient que gagner du temps et l'occuper pendant qu'ils abattaient les châteaux; ainsi ils le trompaient : que leur ruse soit maudite! Safadin sut si bien le décevoir que le roi reçut ses présents. On vit aller et venir les messagers qui les portaient, ce qui fit naître de grands blâmes contre lui et de mauvaises paroles; mais c'est

que Safadin lui avait fait croire qu'il voulait sérieusement la paix, et le roi, si on lui avait offert une paix honorable, l'aurait acceptée sans tarder, pour le bien de notre foi, et parce que le roi de France était parti, dont il se méfiait, sachant qu'il ne l'aimait pas. Les messagers allèrent et vinrent et amusèrent ainsi le roi, tant qu'il comprit la manœuvre des faux et déloyaux Sarrasins. Ce fut à propos du Crac de Montréal : le roi voulait qu'ils l'abattissent et que ce fût une des conditions de la paix; et parce qu'ils ne voulurent pas le faire, les pourparlers prirent fin.

Quand on ne parla plus de paix, voici qu'à droite et à gauche les Turcs revinrent V. 7429.
faire dans l'ost de grandes attaques, car ils ne cherchaient qu'à nous faire du mal; et le roi les combattait et montrait par sa conduite, à ceux qui l'avaient blâmé à propos des présents qu'il avait reçus des Turcs, combien il était loyal envers Dieu et envers la chrétienté. Il les combattit souvent et il leur coupa bien des têtes, qu'il montra dans l'ost, et les présents qu'il avait reçus ne nous firent jamais aucun tort. Il eût délivré la Terre Sainte s'il n'en eût été empêché par ceux qui trop souvent pillaient sa bourse.

Quand les casals eurent été relevés, fortifiés et armés, et que le roi y eut mis bonne V. 7447.
garde, l'ost fut convoquée et prévenue au coucher du soleil. Le lendemain, on monta IV, xxxii.
à cheval, et l'ost, sagement disposée, chevaucha droit sur Rames. Dès que nous fûmes en marche et que Salahadin sut qu'il lui fallait quitter Rames, parce qu'il n'osait livrer bataille, il fit abattre toute la ville, et, prenant le premier la fuite, s'en alla droit au Toron des Chevaliers, ne se fiant qu'à la montagne. L'ost avança dans la plaine. En deux jours, sur les beaux chevaux bien repus, elle arriva entre Saint-Georges et Rames. Là on campa pour attendre les vivres et ceux qui manquaient. Là nous subîmes de nouveau de grandes attaques des ennemis, et de grandes pluies qui tombèrent nous nuisirent et nous retardèrent beaucoup. Ces pluies nous obligèrent à nous loger dans Saint-Georges et dans Rames. Nous nous y installâmes, et nous restâmes bien là six semaines en grande gêne et incommodité.

Pendant que nous séjournions là, il y eut un beau combat qu'on ne doit pas ou- V. 7479.
blier, près de Saint-Georges, sur la gauche, entre le preux comte de Leicestre et les IV, xxxiii.
Turcs qui étaient là et qui souvent s'approchaient de l'ost et l'attaquaient. Le comte, avec petite compagnie, sortit pour les chasser, le heaume d'acier sur sa tête. Par devant allaient trois chevaliers qui s'avancèrent follement et se jetèrent au milieu des Turcs. Tous les trois y seraient restés sans le comte, qui, ne voulant pas les laisser périr, poussa son cheval après eux, au milieu de plus de cent Turcs, et il fit si bien qu'il les força de passer une rivière. Mais il avait poussé avec trop d'ardeur, car il arriva bien quatre cents Turcs, portant des dards et des arcs, qui se mirent entre lui et l'ost et voulurent le prendre. Déjà ils nous avaient renversé et vilainement battu Garin le Fils Gerout. Vous auriez vu de beaux faits d'armes, là où tomba Garin. Le

comte y fut le plus malheureux, car ils le renversèrent auprès de Garin et l'accablèrent de coups. Ils renversèrent aussi de cheval Droon de Fontenil et Robert Neel. Il y en avait tant, de Turcs, de Persans et de renégats, autour du comte, noyé au milieu d'eux, qu'ils avaient à peine pu l'abattre. Vous auriez vu là de beaux combats. Henri le Fils Nicole fut avec le comte à une dure épreuve, et aussi Robert de Neufbroc : jamais on n'a vu un homme plus doux qu'il n'était; il avait une haute taille, et tant de prouesse et de cœur qu'il se jeta dans la grande presse des païens et donna son cheval au comte, se gardant et le gardant de déshonneur. Dans la compagnie du comte étaient encore Raoul de Sainte-Marie, Ernaud du Bois, qui ne lui fut pas inutile, Henri et Guillaume de Mailloc, qui reçurent des coups avec lui, et Saoul du Breuil. On n'a jamais vu, je le crois, une plus belle vaillantise que celle de tous ces chevaliers, comme ils se tenaient ensemble contre tant de Turcs qu'il y avait là; car aucun d'eux ne voyait comment il pourrait s'en tirer, et il est vrai, le livre le dit, que le comte et ses compagnons s'étaient tant battus et avaient reçu tant de coups, qu'ils ne pouvaient plus se défendre et que les Turcs les avaient presque tués. Ils les emmenaient, couchés sur le cou de leurs destriers, droit vers le Toron, quand de l'ost, près de laquelle ils passaient, s'élança à toute vitesse une troupe de nos gens. Là étaient André de Chavigni, Henri de Graie, Pierre de Préaux, le bon chevalier, et beaucoup d'autres hommes de renom qu'on ne m'a pas nommés. Chacun d'eux, quand il arriva, jeta son Turc par terre. Le Turc que Pierre frappa et qui perdit là corps et âme était si démesurément fort qu'il donna grand'peine à Pierre, et quelque effort qu'il y mît, lui et tous ceux qui étaient avec lui, ils ne purent l'amener vivant, et ils eurent grand'peine à le tuer.

V. 7571. Écoutez, seigneurs, une étrange joute; il faut être vaillant pour jouter comme le fit monseigneur André. Il rencontra un émir et lui mit sa lance dans le corps, si bien que le fer en ressortit; mais l'émir s'était jeté sur lui, tenant si droit sa pique que le fer était entré dans le bras[1] d'André et le lui avait brisé. Voilà l'aventure qu'il eut : l'émir tomba mort. Vous auriez vu là de beaux faits d'armes, bien des piques et des lances brandies. Les premiers auraient été maltraités si les autres n'étaient arrivés à leur secours. Il fallait voir la résistance du vaillant comte de Leicestre : il frappait à droite et à gauche, et il eut deux chevaux tués sous lui; des gens qui y étaient nous redirent qu'ils n'avaient jamais vu plus grande vaillance en homme de son âge, ni un combat mieux livré avec aussi peu de pertes que ce jour-là, au secours qu'on lui fit; car il en arriva tant des nôtres pour aider lui et les siens qu'aucun n'y périt. Ils furent délivrés et sains et saufs. . . . . [2], et ils mirent les Turcs en désordre et les poursuivirent tant qu'enfin, lassés, ils les abandonnèrent et revinrent à leurs tentes.

[1] Il faut lire *el* au lieu de *es* au vers 7579.

[2] Lacune d'un vers.

Salahadin sut et il vit bien que nos gens se préparaient et s'appareillaient chaque V. 7605.
jour pour aller vers la ville sainte. Quand on le lui eut bien rapporté et qu'il sut à IV, xxxiv.
deux lieues notre ost, qui ne cessait de combattre la sienne, il fit abattre quatre ou cinq tours et tourelles du Toron, et s'en alla, à ce qu'on nous raconta, fuyant droit à Jérusalem. Les Turcs nous laissèrent la plaine et occupèrent la montagne.

Quand l'ost des Turcs se fut retirée et que la nôtre se fut rapprochée, on fit crier
par l'ost et on ordonna qu'on irait au pied de la montagne, et que là on camperait V. 7619.
et on ferait venir les vivres. C'est ce que l'on fit. On monta à cheval et on s'avança en bon ordre. Voilà l'ost devant Bettenuble. Il faisait alors un temps froid et couvert; il y eut de grandes pluies et de grandes tempêtes, qui nous firent perdre beaucoup de nos bêtes; car il plut là avec tant d'excès qu'on ne saurait le calculer. La pluie et le grésil nous battaient et renversaient nos tentes. Nous perdîmes là, à la Noël, avant et depuis, bien des chevaux; bien des biscuits y furent gâtés par l'eau qui les trempait; les viandes de porc salé y pourrissaient par les orages; les hauberts se couvraient d'une rouille qu'on put à peine enlever; les vêtements s'y perdaient, et bien des gens étaient malades par manque de nourriture; mais leurs cœurs étaient joyeux à cause de l'espérance qu'ils avaient d'aller au Saint Sépulcre. Ils désiraient tant Jérusalem qu'ils avaient tous apporté leurs vivres pour le siège. Le camp se remplissait de gens qui arrivaient en grande joie, désirant bien faire. Ceux qui étaient malades à Jaffe et ailleurs se faisaient mettre dans des litières et porter en grand nombre au camp, l'âme résolue et confiante. Mais les ennemis venaient sur les chemins, où on les portait en les encourageant; ils les épiaient, se jetaient sur eux et les tuaient : ceux-là étaient de vrais martyrs, qui quittaient ce monde en si bonne foi et dans la ferme espérance qu'ils avaient tous, sages et fous, d'accomplir leur pèlerinage.

Dans le camp régnait la joie la plus complète; on roulait les hauberts, et les gens
agitaient la tête en disant : « Dieu, aidez-nous! Dame sainte Vierge Marie, aidez-nous! V. 7673.
« Dieu, laissez-nous vous adorer et vous remercier, et voir votre sépulcre! » Il n'y avait IV, xxxv.
personne de fâché, de sombre et de triste; on ne voyait partout que liesse et réjouissance. Tous disaient : « Dieu, nous voilà enfin au bon chemin! C'est votre grâce qui « nous dirige. » Mais il y en avait qui ne faisaient guère attention à ces discours, et qui voulaient retarder le voyage; c'étaient les sages Templiers, les preux Hospitaliers et les Poulains, les gens du pays. Ceux-là disaient au roi d'Angleterre que véritablement, suivant leur avis, si on assiégeait présentement Jérusalem, pendant que nous serions au siège, Salahadin nous attaquerait, et les Turcs occuperaient la route entre la mer et la montagne, et nous serions dans une situation fâcheuse s'ils nous empêchaient de nous ravitailler, et si même ils n'y réussissaient pas, et qu'ils ne pussent nous faire de mal, et que la cité fût prise, ce serait encore une entreprise fort périlleuse, si elle

IMPRIMERIE NATIONALE.

n'était pas aussitôt peuplée de gens qui y restassent; car les Croisés, tous tant qu'ils étaient, dès qu'ils auraient fait leur pèlerinage, retourneraient dans leur pays, chacun chez soi, et, une fois l'ost dispersée, la terre serait perdue.

Le troisième jour de la nouvelle année, au matin, la destinée amena une aventure.
V. 7717. Les Sarrasins s'étaient embusqués dès la veille dans les dunes près du Casal des
IV, xxxvi. Plains. Ils restèrent là toute la nuit à épier. Au matin ils en sortirent et vinrent sur la route du camp, où ils virent deux sergents qui passaient. . . . . [1] tant qu'ils furent mis en pièces; mais Dieu voulut qu'ils fussent vengés, car le roi d'Angleterre, qui savait l'embuscade des Turcs, avait, à cause de cela, couché au Casal des Plains, ainsi que Jofroi de Lusignan, ce troisième jour de la nouvelle année. Ils lancèrent leurs chevaux, croyant délivrer les sergents; mais ils étaient déjà tués, et les Turcs, qui connaissaient bien le roi Richard et sa bannière, sa promptitude et sa façon de combattre, partirent de là par des chemins détournés; quatre-vingts environ s'enfuirent vers Mirabel, et les autres ailleurs. Il y en eut sept de pris ou de tués, et le roi donna des éperons à son cheval pour atteindre les quatre-vingts Turcs qui fuyaient vers Mirabel. Il montait ce jour là son Fauveau, qui le portait si rapidement qu'il atteignit les Sarrasins, et, avant que ses gens fussent venus et l'eussent rejoint, il en avait déjà renversé de leurs chevaux et tué deux. Si la poursuite avait été mieux faite, on en aurait plus atteint; néanmoins les nôtres en tuèrent ou prirent une vingtaine, puis s'en revinrent.

V. 7761. Après la fête de l'Épiphanie, les hauts hommes et les capitaines se rassemblèrent en
V, i. conseil et demandèrent aux gens sages qui étaient natifs du pays quel avis ils donnaient : s'il fallait avancer ou retourner. Ils répondirent, et, tous les premiers, ceux de l'Hôpital et du Temple, que, d'après eux, en ce moment, on ne devait pas aller à Jérusalem; mais que, si on voulait les en croire, on fortifierait Escalone pour garder le passage et intercepter les convois de vivres que les Sarrasins amenaient de Babylone à Jérusalem. On décida donc qu'on retournerait à Escalone et qu'on en relèverait les murailles. Quand la nouvelle fut sue et découverte dans toute l'ost, qu'on sut qu'on allait retourner (je ne dis pas reculer), l'ost qui avançait avec tant d'entrain fut si découragée, que depuis le commencement du monde on n'a jamais vu une ost si morne, si affligée, si troublée, si déconcertée et si triste. La joie qu'ils avaient eue auparavant, quand ils pensaient aller au Sépulcre, n'était rien auprès de la tristesse qu'ils avaient alors. Il y en eut qui ne s'en taisaient pas et qui maudissaient cette longue halte et les tentes qu'on avait dressées. S'ils avaient su la détresse et la peine qu'il y avait alors à Jérusalem, la faiblesse des Turcs, qui souffraient cruellement dans les montagnes de la neige qui leur tuait en masse leurs chevaux et leurs autres bêtes,

[1] Lacune d'un vers : «ils les attaquèrent et les frappèrent».

aussi vrai que vous êtes ici, si on avait su le mauvais état de leurs personnes et de leurs subsistances, ... [(1)] qu'on aurait tué les Turcs et pris la ville.

C'est à la fête de saint Hilaire que l'ost eut cette affliction et ce chagrin de retour- V. 7811.
ner. Chacun aurait voulu être mort, et maudissait le jour de sa naissance, puisqu'il V, II.
lui fallait revenir sur ses pas. L'ost était toute déconcertée; elle avait aussi trop de fatigue et de peine. Ils ne savaient comment faire pour remporter les vivres qu'ils avaient apportés; toutes leurs bêtes de somme étaient affaiblies par le grand froid et la pluie, et atteintes de fièvre. Quand on les chargeait de provisions et qu'elles marchaient dans la fange, elles tombaient par terre sur leurs genoux, et les hommes se maudissaient et se donnaient au diable. Seigneurs, croyez-le bien, on n'a jamais vu une aussi belle armée dans un aussi triste état; et dans les petites gens, il y avait bien des malades que leur mal retenait et qu'on aurait laissés là sans le roi d'Angleterre, qui les fit partout chercher, tant qu'on les amena tous. Enfin tout le monde partit en ordre, et, le jour de ce retour, nous arrivâmes à Rames.

A Rames était l'ost, découragée comme je viens de le dire, et à cause de ce dé- V. 7843.
couragement elle se dispersa. Beaucoup de Français, pleins de dépit, s'en allèrent d'un V, III.
côté ou de l'autre : les uns allèrent à Jaffe et y restèrent quelque temps; les autres revinrent à Acre, où la vie n'était pas chère; d'autres allèrent à Sur, près du marquis, qui les en avait beaucoup priés; d'autres, de dépit et de honte, allèrent droit au Casal des Plains avec le duc de Bourgogne, et y restèrent huit jours entiers. Le roi, avec ce qui restait de l'ost tout affligée, son neveu le comte Henri de Champagne et les leurs, s'en allèrent droit à Ibelin; mais ils trouvèrent de si mauvais chemins et au soir un si mauvais gîte, qu'ils étaient de fort méchante humeur.

L'ost coucha à Ibelin, morne et pensive, et, au matin, avant le lever du soleil, V. 7869.
partirent ceux qui allaient en avant pour occuper les places. On enleva les tentes, et l'ost chevaucha tout armée; mais jamais un homme vivant ne vous racontera une journée pire que celle-là : la précédente n'était rien à côté. Ils y perdirent leurs vivres, à cause des bêtes de somme qui tombaient; ainsi le voulait Dieu, qui les éprouva, et qui leur montra clairement qu'il faut souffrir pour lui si on veut être en joie avec lui. Un peu après midi ils arrivèrent à Escalone. Ils la trouvèrent renversée et détruite, et durent monter sur les décombres pour y entrer, et ils ne le firent qu'à grand'peine, en sorte que, avec la dure journée qu'ils avaient eue, il n'y en avait pas un qui n'eût besoin et désir de repos. Mais, par la suite, ils en eurent tant qu'ils voulurent.

Escalone est située sur la mer de Grèce, c'est ainsi que je l'ai entendu appeler, V. 7897.
et jamais, à mon avis, je n'ai vu une cité mieux placée, car le pays tout autour est ex- V, IV.
cellent, si elle avait un bon port ou une entrée; mais la mer est là si violente et si

(1) Lacune d'au moins deux vers, dont le sens est à peu près : «il est certain, avec peu de peine et de dépense.....»

périlleuse que nul vaisseau n'y peut durer, et à cause de cela il fallut que nos gens souffrissent beaucoup, car de huit jours aucun vaisseau ne put y aborder, à cause de la tempête, pour leur apporter des vivres, et ils n'eurent à manger que ce qu'ils avaient avec eux. Par terre, hommes ni bêtes n'osaient bouger et s'approcher d'eux à cause des Sarrasins. Enfin, par un beau temps, il leur vint des provisions de Jaffe; mais bientôt recommença en mer une tempête si furieuse que les vivres enchérirent à l'excès; car les barques et les galères qui étaient allées en chercher avaient été brisées, et la plupart des gens qui les montaient noyés, et là furent brisées aussi toutes nos belles énèques. Le roi les fit plus tard dépecer pour en faire faire de longs vaisseaux, dans lesquels il pensait s'embarquer; mais il ne put mettre ce projet à exécution.

V. 7933. Salahadin sut par ses espions que nos gens étaient revenus sur le bord de la mer;
V, v. alors il dit à ses Sarrasins de s'en aller dans leur contrée et de s'y reposer jusqu'à mai, où il serait temps de reprendre les combats. Ils ne se firent pas prier, et s'en allèrent volontiers, après être restés quatre ans tout pleins en Syrie, à grand'peine, avoir souffert du chaud en été et en hiver du froid, ce qui ne convient pas à leur nature, et ce qui en avait fait périr beaucoup. Vous auriez entendu là les plaintes de tant de Turcs, d'émirs, de hauts hommes, de Cordins et de Persans, de gens de pays lointains, qui avaient été si souvent en tant de guerres sans éprouver de revers. En se séparant, ils se rappelaient leur grand dommage et leurs grandes pertes; chacun pleurait ceux des siens qu'il avait perdus en Syrie. Jamais on n'en voulut et on ne fit de reproches à personne autant que les Sarrasins à Salahadin pour les Turcs qu'il avait abandonnés sans essayer de les délivrer devant Acre, où il en périt tant. Enfin toutes leurs osts se séparèrent, excepté les sujets directs du soudan, ceux qui étaient de son domaine propre.

V. 7967. On était près de la Chandeleur, au moment où de notre ost et de la leur se sépa-
V, vi. rèrent ainsi beaucoup de gens, allant de divers côtés. Le roi manda aux Français, qui étaient partis les premiers, qu'ils vinssent à Escalone, qu'ils se réunissent aux autres et qu'on délibérât et qu'on pourvût en commun pour savoir de quel côté on se dirigerait et ce qu'on ferait; car il valait mieux marcher ensemble que vivre en discorde et en péché. Ils firent dire qu'ils viendraient et qu'ils resteraient avec lui seulement jusqu'à Pâques, étant bien entendu que, si alors ils voulaient s'en aller et qu'ils l'eussent décidé, il leur donnerait congé et les ferait conduire en toute sûreté par terre à Acre ou à Sur. Le roi le leur accorda et consentit aux demandes de chacun. Voilà l'ost revenue ensemble et la joie bien augmentée.

V. 7995. Quand l'ost fut ainsi de nouveau réunie à Escalone et bien d'accord (ce qui ne dura pas longtemps), elle fit là son séjour. Ils décidèrent qu'ils s'occuperaient à fortifier la cité; mais les barons qui séjournaient là depuis qu'ils étaient revenus étaient si pauvres, et la pauvreté de beaucoup d'entre eux était si apparente, qu'on ne pouvait la voir sans grand'pitié. Cependant tous se mirent à l'œuvre. Ils déblayèrent les fondations d'une

porte; tous y travaillaient si bien qu'ils s'émerveillaient eux-mêmes de la besogne qu'ils faisaient. Les bons chevaliers, les écuyers, les sergents se passaient les pierres de main en main; tous travaillaient sans relâche, et il y venait tant de clercs et de laïques qu'en peu de temps ils avancèrent beaucoup l'ouvrage. Plus tard, pour le continuer, on envoya chercher des maçons; il fallut beaucoup de temps pour terminer.

Il y avait eu à Escalone, mais elles étaient toutes détruites, cinquante-trois tours V. 8023.
belles et fortes, sans compter les petites tourelles. Cinq étaient nommées d'après ceux qui les avaient bâties : écoutez ceux qui les bâtirent, à ce que nous contèrent des gens qui en savaient la vérité. Dans la plus vieille antiquité régnait un homme appelé Cham, puissant et renommé; il était fils de Noé, celui qui fit l'arche par laquelle tout fut sauvé. Ce Cham engendra (qui le retiendra pourra le redire) trente-deux fils, qui régnèrent après lui, et qui fondèrent Escalone. Ces fils envoyèrent par les terres qu'ils gouvernaient, par les cités et les bourgs, chercher de l'aide pour construire les tours. On dit que les demoiselles bâtirent la tour des Pucelles; les chevaliers d'alors bâtirent la tour des Écus; on éleva la tour du Sang avec les amendes des délits et des crimes; les émirs établirent la tour des Émirs; les Bédouins firent la leur, forte, riche et importante. Voilà les noms que portaient ces cinq tours et ce qu'en savaient ceux qui nous les dirent. Les autres gens, chacun selon leur état, bâtirent les autres ouvrages.

Quand les maçons furent venus, on les engagea pour l'ouvrage. Le roi s'y mit le V. 8059.
premier avec grande générosité, et les hauts hommes l'imitèrent. Chacun en prit la charge qui lui convenait. Là où les autres n'arrivaient pas et où les barons ne faisaient rien, le roi faisait travailler, commençait et terminait; et quand les barons se relâchaient et ne pouvaient suffire, le roi leur faisait porter des secours pour les encourager. Il y mit et il y dépensa tant, à ce que l'on sut bien, que la dépense des trois quarts de la ville fut payée par lui. C'est par le roi qu'elle fut refaite, et c'est par lui que plus tard elle fut détruite . . . .[1] par les Français, qui manquèrent à leur devoir, quand, avec ses braves compagnons, il s'élança en mer à Jaffe de sa galère; là sa prouesse se montra, comme nous le ferons voir en temps et lieu, et nous ferons si bien qu'au moins suivant nos souvenirs l'histoire n'en mentira pas d'un mot. . . . . ; ainsi Dieu me donne sa gloire!

Écoutez une étrange aventure, qui mérite bien d'être écrite; c'est sans doute un vrai V. 8089.
miracle. Saladin envoyait à Babylone, escorté par ses gens, un convoi de mille chré- V. VII.
tiens captifs, Francs et Syriens. Ils étaient déjà au Daron; mais Dieu, qui ressuscita Lazare, les secourut; écoutez de quelle manière. Une fois, après midi, le roi Richard avec ses hardis compagnons étaient sortis d'Escalone et étaient allés voir le Daron, qu'il prit depuis par siège, car tant qu'il n'était pas pris les Sarrasins qui apportaient

[1] Il y a certainement ici une lacune assez considérable. Le latin omet ce passage.

les vivres de Babylone à Jérusalem y trouvaient un asile sûr où ils ne craignaient aucune attaque. Par là passaient ces malheureux que l'on menait à la honte et à la mort. Que vous dirais-je? Quand le roi approcha avec sa vaillante troupe et que les Turcs virent sa bannière, ils s'étonnèrent et eurent peur. Beaucoup se réfugièrent dans le château, et ils n'osèrent pas retenir les prisonniers en voyant le roi arriver. Ces pauvres gens, restés dehors, se mirent dans une église. Le roi vint, il les délivra, et il mit à mort tous les Turcs auxquels il put couper la retraite. Il gagna là maint bon cheval, et outre les Turcs qui furent tués il en prit vingt vivants. Si Dieu de sa main ne l'avait pas amené là, lui et les siens, le lendemain les prisonniers auraient été conduits à Babylone et seraient morts en captivité.

V. 8137. Après cette journée où Dieu délivra les siens qui étaient condamnés à mort, et où
[illegible] il donna au roi Richard le pouvoir de saint Léonard en lui faisant briser les liens des prisonniers, ce dont on rendit bien grâce à Dieu, le roi manda au marquis de venir à Escalone pour tenir sa place dans l'ost, comme il l'en avait déjà prié plusieurs fois, et de mériter la part du royaume qui lui avait été attribuée, suivant l'engagement et le serment qu'il avait prêtés devant le roi de France. Voilà ce qu'il lui manda; le marquis lui fit répondre qu'il ne mettrait pas le pied dans l'ost jusqu'à ce qu'ils eussent parlé ensemble. C'est ce qu'ils firent plus tard, au Casal Imbert, si je ne me trompe.

V. 8157. Pendant que nos gens séjournaient à Escalone, rangés chacun dans son ordre, et en
[illegible] relevaient les fortifications, il se dit des paroles mauvaises entre le roi et le duc de Bourgogne, ce qui empira beaucoup les affaires. Les Français réclamaient au duc leur solde et l'en pressaient, et il n'avait pas de quoi la leur payer. Il alla donc trouver le roi d'Angleterre et lui demanda s'il pourrait lui prêter encore plus d'argent qu'il n'en avait prêté aux Français en été sur leur part du butin d'Acre. Mais le roi ne voulut plus faire de prêt, et pour cette raison et pour d'autres se dirent beaucoup de paroles qui ne sont pas écrites ici, si bien que le duc s'en alla par dépit avec une partie des
[illegible] Français. Ils arrivèrent droit à Acre; là ils trouvèrent les Génois et ceux de Pise en train de se battre; car les Pisans se tenaient loyalement au roi Gui, et les Génois se ralliaient au marquis, ayant plus de confiance en lui parce qu'il était dans le serment du roi de France. Voilà à Acre grand désordre, et la ville en mauvais point. Partout des gens tués, partout du bruit et des cris. Les Français, le duc et ceux qui étaient là, prirent aussi les armes. Quand ceux de Pise virent cela, ils se défendirent hardiment et firent grande honte au duc de Bourgogne, car ils tuèrent son cheval sous lui et le mirent, malgré lui, à pied. Puis ils coururent fermer les portes, ne voulant pas enfermer avec eux des gens qui auraient fait courir grand danger à la ville; car les Génois avaient envoyé un message au marquis pour lui dire qu'ils lui rendraient la cité. Il y arriva avec ses galères et ses hommes d'armes, pensant surprendre la ville; mais les Pisans se mirent, comme des gens braves et hardis, aux mangonneaux et aux pier-

rières. On combattit ainsi pendant trois jours, tant que les Pisans envoyèrent en hâte chercher le roi d'Angleterre. Celui-ci était déjà venu par terre à Césaire, voulant, comme je m'en suis informé, aller parler au marquis; les messagers le rencontrèrent: il poursuivit sa route et vint à Acre dans la nuit noire, et quand le marquis sut que le roi était arrivé, rien ne put le retenir là : il s'en alla promptement à Sur, car alors soufflait le vent d'Arsur[1]. Le duc de Bourgogne y était déjà avec ses Français. Quand roi sut cela, à Acre, où il avait passé la nuit, il monta à cheval dès le lendemain matin et prit l'affaire en main, de telle façon qu'il apaisa les deux partis et réconcilia les Génois avec les Pisans, songeant que s'il ne rétablissait pas la paix il pourrait en venir de grands maux.

Quand ceux de Gênes et ceux de Pise, qui avaient été si longtemps en guerre, V. 8235.
furent ainsi mis d'accord, le roi d'Angleterre fit dire au marquis qu'il serait bon qu'ils V. XI.
se rencontrassent au Casal Imbert et parlassent ensemble, pour voir s'ils pourraient arriver à se mettre aussi d'accord. Ils y vinrent et se réunirent et parlèrent longtemps ensemble; mais cela ne mena à rien, car le marquis manqua aussitôt de parole au roi sur ce qu'il lui avait dit, tant à cause du duc de Bourgogne que de ses autres compagnons, qui le détournèrent de la paix, si bien qu'ils l'empêchèrent complètement. . . . .[2]. Et quand le roi sut cela, on lui conseilla, par jugement équitable, que, puisque le marquis ne se souciait pas de mériter sa part du royaume ni de servir Dieu, il fallait s'en prendre à ses rentes et ne pas les lui payer. Et de là vint la grande discorde entre le roi, les barons de France et le marquis, lequel attira à lui les Français comme il le faisait déjà auparavant, et troubla si bien tout le pays que le roi d'Angleterre, pendant près des trois quarts du carême, s'il m'en souvient bien . . . . ., n'osa pas quitter Acre.

Deux jours avant Pâques fleuries, des bacheliers de l'ost partirent de Jaffe et allèrent V. 8271.
rent droit à Mirabel. Ils eurent la chance de trouver une belle proie, qu'ils emmenèrent V. XII.
tout entière, tuant trente Sarrasins, et en prenant cinquante tout vifs, avec lesquels ils s'en revinrent à Jaffe. Ils gardèrent la moitié de la proie, dont ils savaient à peine la valeur, et l'autre moitié fut pour le comte de Leicestre. La part des sergents fut vendue, à ce que j'appris, pour plus de quatorze cents besants sarrasins forts et de bon poids. Le samedi suivant, tous ceux qui avaient des chevaux sortirent aussi d'Escalone en bon ordre, pour une proie qu'on leur avait signalée. Ils réussirent bien cette fois : ceux qui y furent racontèrent qu'ils poussèrent jusqu'en Égypte, quatre lieues outre le Daron; ils prirent des chevaux et des juments, sept cents têtes de bétail gros et petit, vingt ânes et trente chameaux; et ils prirent, à ce que je sais, plus de cent

[1] Le vers 8222 est évidemment corrompu (le latin ne le traduit pas). Nous le restituons ici d'après d'autres passages (voir *Arsur* à la Table) : *Que adonc fu li venz d'Arsur.*

[2] La lacune doit sans doute être placée après le vers 8253, et comprendre plusieurs vers : on y racontait que le marquis se retira à Sur auprès de sa femme, renonçant à la guerre (voir le latin).

quatre-vingts mécréants, hommes, femmes et enfants. Ils revinrent pleins de joie tout droit à Escalone.

V. 8305. V, XIII. Vous avez entendu ce que je vous ai raconté de la discorde qui régnait entre les barons. Le duc et le marquis mandèrent de Sur à tous les Français qui étaient dans l'ost à Escalone de venir aussitôt à Sur auprès du marquis et de se tenir tous à lui, si bien qu'ils s'engagèrent tous envers lui, à cause de l'hommage qu'il avait prêté au roi de France. Et ainsi on connut bien et on vit clairement toute l'affaire, toute la manœuvre, toute la perfidie et la haine mortelle de ce félon marquis, et le serment qu'il avait échangé avec le roi de France quand celui-ci était parti. C'est à cause de cela que les Français se séparèrent alors du roi d'Angleterre, qui ne cherchait que le bien du pays, comme vous me l'entendrez raconter si vous voulez me prêter un peu d'attention.

V. 8327. V, XIV. Le mardi de la semaine sainte, où les gens font pénitence, le roi revint à l'ost[1] triste et pensif, et le mercredi les barons de France se présentèrent à lui, lui demandant de leur donner une escorte, comme il l'avait promis. Il y consentit aussitôt; il leur donna pour les escorter de ses hommes, Poitevins, Angevins et Manceaux, et de ses barons de Normandie. Lui-même il les accompagna en pleurant, et, quand il s'arrêta, il les pria de rester avec lui à ses frais, et de ne pas se séparer des autres; mais ils ne consentirent jamais à rester. Et, quand il vit qu'il n'obtenait rien et qu'ils n'écoutaient pas sa prière, il revint à Escalone, et manda aussitôt à Acre, sans perdre un moment, à ses lieutenants qu'ils empêchassent les Français de s'y arrêter.

V. 8353. V, XV. Ce fut le jeudi saint que le péché nous enleva ainsi les barons de France. Voilà l'ost fort troublée, découragée et morne, et bien réduite, ayant perdu plus de sept cents chevaliers prisés d'armes, preux et forts, qui n'avaient plus osé y rester. Que de gens vous auriez vus pleurer sur ces discordes! Quand les Sarrasins l'apprirent, sachez qu'ils s'en réjouirent fort; et des témoins ont raconté que Salahadin fit aussitôt faire ses lettres et envoya dire à tous les émirs des pays qu'il avait conquis de revenir en Syrie, et que les Francs ne s'en empareraient pas, car il régnait entre eux de telles discordes, comme il l'avait appris, que par son sens et sa richesse, il pensait ravoir Sur et Acre. Ceux-ci obéirent à ses ordres, mais ils vinrent assez mollement. Cependant il en rassembla assez pour que, à mon avis, il y en eût trop.

V. 8381. V, XVI. Le samedi de Pâques, m'a dit celui d'après lequel je le raconte, le sultan Salahadin était........[2] à Jérusalem au Saint Sépulcre. Il y avait là bien des pauvres chrétiens liés et enchaînés, des Latins et des Syriens, qui pleuraient tendrement et demandaient à Dieu d'avoir pitié de la chrétienté tombée en détresse. Comme ils versaient ainsi leurs prières et leurs douces larmes, voici venir le feu du ciel, tout ainsi qu'il a accoutumé

[1] Il faut corriger le vers 8329 ainsi : *Revint li reis a l'ost ariere.*

[2] Lacune d'un vers.

de venir, dans la lampe : avec la rapidité que met le regard de l'homme à monter, tous, jeunes et vieux, Sarrasins et chrétiens, virent que la lampe s'était allumée comme elle en avait l'habitude. A la vue d'un tel miracle, voilà tout le peuple ému. Les Sarrasins s'émerveillaient; ils disaient et ils croyaient que c'était par enchantement qu'elle s'allumait ainsi. Salahadin voulut en savoir le vrai : il ordonna qu'on éteignît la lampe, et ses gens l'éteignirent aussitôt; mais ils ne réussirent pas dans leur projet [et ne purent empêcher[1]] que la lampe ne se rallumât. Il ordonna qu'on l'éteignît de nouveau, et Dieu voulut, à l'honneur de son nom et de sa ville, rendre sensible la vérité, et la ralluma une troisième fois. Quand Salahadin vit la foi des chrétiens et leur confiance, il dit à ses Turcs que certainement il ne garderait pas longtemps la ville, ou qu'il mourrait bientôt; et, autant que je le sais, il ne vécut depuis ce jour que jusqu'au carême suivant.

A Pâques, la belle fête, le roi tint une cour grande et plénière pour réconforter
les gens de l'ost. Il fit porter et tendre ses pavillons hors d'Escalone, [et chacun put V. xvii.
y pénétrer et[2]] prendre la nourriture qu'il voulut. La cour ne dura qu'un jour, et le V. xviii.
lendemain, sans plus de repos, le roi fit recommencer le travail des murailles et reprendre les ouvrages que les Français avaient abandonnés quand ils étaient partis. Il
fit continuer et faire à ses frais tout ce qu'il y avait encore à achever. Vous m'avez en- V. xx.
tendu raconter tout à l'heure, ceux à qui il a plu de m'écouter, l'escorte faite par ses barons de Poitou, de Normandie, d'Anjou et du Maine : ayant accompagné les Français jusqu'à Acre, ils s'en revinrent. Écoutez maintenant comment les Français se conduisirent à Sur, où ils allèrent, pendant le temps qu'ils y restèrent, quel profit vint de leur séjour, ce qu'ils y allèrent faire, quelles expéditions, quelles peines et quelles misères ils y souffrirent pour Dieu. Ceux qui les y virent racontèrent qu'ils passaient les nuits à danser et portaient sur leurs têtes des couronnes et des guirlandes de fleurs. Ils s'asseyaient devant les tonnes de vin et buvaient jusqu'à matines; puis ils revenaient par les maisons des filles de joie, en brisant les portes, en disant de folles paroles, et en jurant tant qu'ils pouvaient. Tel était leur gouvernement. Je ne dis pas que tous fissent et dissent de telles vilenies, car les gens de bien qui étaient là et qui y restaient malgré eux, qui regrettaient la discorde que Dieu n'avait pas voulu apaiser, ceux-là en étaient fort indignés; mais les mauvaises gens étaient très aises du désaccord qu'il y avait entre les deux rois.

Quand le vaillant roi Charlemagne, qui conquit tant de royaumes, alla guerroyer V. 8479.
en Espagne, où il mena les braves compagnons qui furent vendus au roi Marsile par V. xvi.
Ganelon, grande perte pour la France; quand il fut en Saxe, où il fit tant de prouesses,

[1] Lacune d'un vers, suppléée d'après le sens.

[2] Il manque sans doute quatre vers entre 8433 et 8434; nous n'en suppléons que l'essentiel, d'après le latin.

IMPRIMERIE NATIONALE.

vainquit Guiteclin et extermina les Saxons à l'aide de maints vaillants hommes; quand il mena son armée à Rome, après qu'Agoland, avec tous ses païens, fut arrivé par mer à Rise, dans la riche terre de Calabre; et à l'autre expédition d'outre-mer, quand la Syrie fut reconquise et Antioche assiégée, dans les grandes guerres et les batailles livrées aux Turcs et aux mécréants dont on tua et vainquit tant, alors il n'y avait pas d'intrigue ni de querelle: on ne se demandait pas qui était Normand ou Français, Poitevin ou Breton, Bourguignon ou Manceau, Anglais ou Flamand; il n'y avait point de médisances; on ne s'insultait pas l'un l'autre; aussi tous remportaient de l'honneur, et tous, de quelque couleur qu'ils fussent, étaient appelés Francs. Si, par leurs péchés, la désunion se mettait entre eux, les princes les réconciliaient, et, comme les princes étaient tous d'accord, les discordes duraient peu. Ceux de notre temps auraient dû faire de même, et se conduire de façon à donner le bon exemple, au lieu de se déchirer
V. 8342. sans cesse l'un l'autre.

V. 8619. Après Pâques, au moment du grand passage, arriva au roi Richard un message qui
V. xxii. déconforta beaucoup l'ost. C'était le prieur de Hereford, un prieuré en Angleterre, qui était venu trouver le roi en Syrie. Il lui apporta des nouvelles qui n'étaient ni belles ni bonnes, et des lettres écrites et scellées en grande nécessité qui disaient qu'on avait fait partir des châteaux les gouverneurs qu'il avait établis en Angleterre, et qu'il y avait eu à cette occasion des gens tués dans le pays, et cela le prieur l'avait vu lui-même. La lettre disait encore que son frère avait fait chasser d'Angleterre son chancelier et qu'il ne restait au roi, ni en palais ni en trésor, sauf dans les églises, rien que son frère n'eût fait saisir; et que, ne redoutant rien dans sa malice, il avait fait tant d'ennuis et de vilenies au chancelier, bien qu'il fût maître et seigneur, prêtre et évêque, qu'il s'était enfui en Normandie. Et il y avait encore pis, car il voulait trahir le roi pendant qu'il était en son pèlerinage, et recevoir les serments de ses barons d'Angleterre, [et il avait tenté de s'emparer des rentes du roi[1]] qui venaient à l'échiquier. « Et à cause de cela, sire, dit le prieur, je vous supplie de revenir dans votre terre et de « vous venger de ceux qui vous ont fait tant de tort, ou ils feront encore pis, et vous « n'entrerez pas sans livrer bataille dans votre royaume, qu'ils pillent. » Seigneurs, ne vous émerveillez pas si le roi, qui s'était donné tant de peine pour Dieu dans une terre lointaine et y avait tant souffert, fut troublé dans son cœur: car la crainte de perdre son rang trouble et déconcerte tout homme d'honneur. La nouvelle se répandit: je ne crois pas qu'on ait jamais vu nulle part des gens plus tristes et plus abattus pour le départ d'un homme: car si le roi était parti, ils auraient été en trop mauvaise situation, tous dispersés et en désaccord: jamais on n'aurait pu accorder ceux de Sur
V. xxiii. et ceux d'Escalone. Le lendemain, vers midi, le roi assembla ses barons et dit devant eux

[1] La lacune est sans doute de deux vers; le latin permet de la combler.

tous qu'il avait reçu des nouvelles d'Angleterre; qu'on voulait lui enlever son royaume; qu'on avait déposé le chancelier établi par lui qui le lui gardait et gouvernait, et qu'il était obligé d'y aller. Il ajouta que, s'il arrivait qu'il fût obligé de partir, il laisserait en Syrie trois cents chevaliers d'élite et deux mille sergents preux et vaillants, le tout à ses frais. Enfin il dit qu'il désirait savoir, et qu'il les priait de répondre là dessus, qui voudrait s'en venir avec lui. Il leur laissa le choix ou de partir ou de rester, car il ne voulait contraindre personne.

Les hauts hommes qui étaient là réunis délibérèrent sur la question que le roi V. 8604.
leur soumettait. Ils étaient tous en peine de savoir ce qu'ils devaient dire et faire. Enfin, considérant qu'il n'y avait pas dans le royaume de chef suprême, mais qu'il était partagé entre deux; que le roi Gui ne pouvait venir à bout d'occuper sa part et que le marquis, quelque assurance qu'on lui donnât, ne voulait pas revenir dans l'ost et restait avec les Français, si bien que tout était en discorde; ayant pensé à tout cela, ils revinrent trouver le roi et lui dirent, sans rien celer, que, s'il n'établissait pas dans le royaume un chef qui s'entendît à la guerre et auquel tous, de quelque côté qu'ils vinssent, se ralliassent, ils s'en iraient tous avec lui et abandonneraient le pays. Et le roi, pensant partir aussitôt, leur demanda sur-le-champ duquel des rois, du roi Gui ou du marquis, ils voulaient, et duquel ils ne voulaient pas. Tous ceux auxquels il avait adressé cette demande s'agenouillèrent devant lui, grands, moyens et petits, et le supplièrent d'établir pour roi le marquis, car c'était le plus capable et le plus utile au royaume. Quand le roi vit qu'ils le voulaient tous et que personne ne s'y opposait, il blâma plus d'un qui était là et qui lui avait dit du mal du marquis. Tout le monde fai- V. xiiv.
sant la même demande, il s'y accorda, et il voulut bien que de hauts hommes allassent le chercher pour le ramener joyeusement, qu'il revînt avec les Français et que tout le monde fût d'accord.

Cette élection ne fut pas une petite affaire. Tous, les fous et les sages, la voulurent. V. 8647.
Les messagers se disposèrent à partir; le premier était le comte Henri de Champagne, avec lui monseigneur Oton de Trasignies (c'étaient des gens de haut lignage), et aussi Guillaume de Caieu. Ils s'armèrent et allèrent porter leur message au marquis, et le réconforter par de bonnes nouvelles, faites pour plaire à lui et aux Français qui étaient à Sur. Ils montèrent à cheval et partirent, et vous allez entendre comment les choses se passèrent quand ils arrivèrent.

C'est une vérité certaine que, quand les barons de France furent allés rejoindre le V. 8665.
marquis, le roi Richard le fit requérir plusieurs fois, comme nous l'avons vu et comme nous l'avons dit, de venir à l'ost avec les autres, pour aider à reconquérir la sainte terre; et il n'y voulut jamais venir, méritant ainsi qu'il lui arrivât malheur. Écoutez ce qu'il avait dans l'idée et le tort qu'il voulait faire à Dieu : contrairement à l'honneur de la couronne royale et à l'ost d'Escalone, il avait fait et juré la paix avec Salahadin,

lui promettant d'aller le trouver et de tenir de lui la moitié de Jérusalem. Il avait déjà avancé cette vilaine affaire, comme on le sut : il devait avoir Barut, Saette et le pays environnant, et avec cela la moitié du royaume. Salahadin était d'accord pour faire cette paix; mais l'émir Safadin ne voulut jamais y consentir. On nous raconta plus tard qu'il dit au soudan son frère : « Sire, ne plaise à Dieu que vous fassiez jamais une paix « avec les chrétiens, quelque proposition que vous receviez, en dehors du roi d'Angle- « terre, qui est le meilleur de tous les chrétiens. Je ne vous le conseille pas, et je n'y « consens pas. » Ainsi l'affaire en resta là; mais on s'informa et on le sut partout, car Étienne de Tournehan se trouvait à Jérusalem en message auprès du soudan quand vinrent les messagers du marquis, dont on a bien retenu les noms : c'étaient Balian d'Ibelin, plus félon qu'un diable, et Renaud de Saette; ils venaient chercher et solliciter cette paix sale et honteuse; ils auraient mérité qu'on lâchât sur eux des chiens.

V. 8715. Les messagers du roi Richard, dont nous avons parlé et que nous vîmes partir pour
V, xxv. leur message, suivirent la route qu'ils s'étaient tracée et arrivèrent promptement à Sur. Ils descendirent de cheval, allèrent droit au marquis pour lui dire[1] ce qu'ils lui voulaient. Ils le saluèrent courtoisement, et lui et ceux qui étaient avec lui les saluèrent avec des éclats de rire. Alors le comte Henri prit la parole et dit de bonne volonté : « Seigneur marquis, le roi et l'ost chrétienne d'Escalone vous ont décerné la « couronne et le royaume de Syrie. Venez avec votre armée et conquérez bravement « votre royaume. » L'histoire dit qu'il eut telle joie dans son cœur que devant tous les barons, levant ses deux mains vers le ciel, il dit ces paroles, dont le souvenir attrista plus tard beaucoup de gens : « Beau sire Dieu qui m'as fait [et m'as mis l'âme dans le « corps[2]], toi qui es roi véritable et bon, comme tu sais, Seigneur, que je suis digne « de bien gouverner ton royaume, fais que je m'en voie couronné; et si tu ne me sais « pas tel, Seigneur, n'y consens jamais. »

V. 8747. La nouvelle fut connue et se répandit par la ville que le marquis serait roi et que toute l'ost le demandait. Voilà une joie merveilleuse, tous les gens en liesse et en grande presse de se préparer, eux et leurs bagages, d'emprunter de l'or et de l'argent pour leurs dépenses, chacun se pourvoyant de son mieux. De tous côtés, on voyait saisir les armures, revernir les heaumes et les chapeaux de fer; les écuyers fourbissaient les belles épées et roulaient les hauberts; les chevaliers et les sergents prenaient déjà des poses de combat pour frapper sur les ennemis. Il y avait là des gens de haute valeur, si Dieu, qui les connaissait mieux que nous, leur avait donné son secours. Enfin tout le monde était en joie. Il est bon et juste qu'on apprenne et qu'on sache qu'on ne devrait jamais trop se réjouir d'une joie ni trop se douloir d'un deuil. Tous étaient en bon vouloir et
V, xxvi. en bonne disposition; le comte Henri et les barons qui avaient fait le message étaient

[1] Au vers 8722 il faut sans doute *dire* au lieu de *dirent*.

[2] Suppléé d'après le latin.

allés emprunter de l'argent à Acre, où ils se préparaient et se disposaient déjà à aller rejoindre l'ost, et voici en toute vérité l'aventure qui arriva à Sur. Le marquis avait dîné chez l'évêque de Beauvais, en grande aise et en grande joie; il avait pris congé de lui et s'en revenait. Il était arrivé devant le change : écoutez comme en un moment la joie se tourne en tristesse. Comme il s'avançait gaiement, deux garçons court vêtus et sans manteau, qui portaient chacun un couteau, s'en vinrent en courant droit sur lui et le frappèrent en plein corps, si bien qu'il tomba. De ces deux meurtriers, qui étaient des hommes du Haussasis, l'un fut aussitôt tué; l'autre s'enfuit dans une église, mais cela ne lui servit de rien : on l'en arracha et on le traîna par la ville jusqu'à ce qu'il fût mort. Mais avant qu'il mourût ceux qui étaient là lui demandèrent pourquoi ils avaient fait cela, ce que le marquis leur avait fait et qui les avait envoyés. Il dit, le traître, et on le sut depuis sûrement, que pour faire le coup ils avaient longtemps habité près du marquis (mais ils avaient été empêchés de le tuer jusqu'à ce jour qui fit couler tant de larmes) et qu'ils avaient été envoyés par le Vieux de Mouse, qui haïssait le marquis. Or il fait tuer tous ceux qui encourent sa haine, de la manière que vous allez entendre, si vous voulez bien écouter.

Le Vieux de Mouse a cette coutume, et elle se transmet d'hoir en hoir, qu'il fait V. 8819. élever dans son palais beaucoup d'enfants jusqu'à ce qu'ils aient de la raison, de l'instruction et de l'éducation. Ils apprennent à se conduire et vivent avec de nobles et sages gens, tant qu'ils savent les langages de tous les pays du monde. Et ils ont une foi si sombre et si cruelle que, d'après les leçons qu'ils ont reçues, quand le Vieux de Mouse les fait venir devant lui et leur ordonne, pour prix de la rémission de leurs péchés et de son amitié, d'aller tuer quelque grand seigneur, ils regardent cela comme une bonne œuvre. On leur donne de grands couteaux beaux et bien fourbis; ils s'en vont, guettent celui qu'on leur a désigné, se familiarisent [1] avec lui et entrent à son service, ayant la langue bien affilée, jusqu'à ce qu'ils lui aient donné la mort. Ils croient ainsi avoir mérité le paradis, ce qui certainement ne peut être. Tels étaient, seigneurs, les deux hommes dont nous vous avons parlé, qui tuèrent ainsi le marquis. Ses gens le prirent tout doucement entre leurs bras, le relevèrent de la place où il avait été blessé et l'emportèrent chez lui. Tout le peuple y accourut, menant grand deuil. Il vécut encore un peu, puis mourut. Mais auparavant il avait pu se confesser, et dire en secret à la marquise sa femme, dont il voyait les yeux mouillés de larmes, qu'elle pensât à bien garder Sur, et qu'elle ne rendît la ville qu'au roi d'Angleterre en personne ou au roi légitime du pays. Le voilà mort; on l'enterra, et le deuil fut grand des clercs et des laïques. On l'enterra à l'Hôpital; là recommença un deuil si grand qu'on n'en avait jamais vu de plus grand; mais Dieu l'avait voulu ainsi. Voilà la nouvelle répandue;

[1] Mot suppléé.

voilà la grande joie détruite, après avoir si peu duré, dans ce pays qui lui avait donné sa foi et qu'il abandonnait sitôt. Voilà une terre toute troublée, et si pleine de deuil et de chagrin que personne ne saurait le raconter.

V. 8879. Écoutez comment le diable travaille, et comment son travail réussit et multiplie
V. [illegible] pour le mal, et comment alors il le multiplia et l'étendit tout au long, au moyen d'une parole qui fut dite par de maudits envieux, qui auraient mérité d'être chassés, qui haïssaient le preux roi Richard et dénigraient toutes ses actions. Ceux-là dirent que le roi Richard avait recherché et machiné à prix d'argent la mort du marquis, et ils firent dire au roi de France qu'il pouvait avoir grand'peur, et qu'il se gardât bien des Haussassis, car ils avaient tué le marquis, et le roi d'Angleterre en avait envoyé quatre en France, le doux pays, pour le tuer, lui. Dieu! que c'est une chose horrible à dire, et quelle vilaine action firent ceux qui envoyèrent ce message, à cause duquel tant de gens furent plus tard malheureux et tourmentés! Car c'est à cause de cette méchanceté que, par la suite, le roi Richard fut fait prisonnier par trahison, et à cause de l'envie excitée par les prouesses qu'il avait faites en Syrie.

V. 8909. Quand le marquis fut enterré, qu'on eut mené le deuil et qu'on lui eut rendu les
V. [illegible] derniers devoirs, les barons français se trouvaient dans leurs tentes, hors de la ville; ils étaient plus de dix mille, tant grands que petits. Les principaux délibérèrent ensemble et firent dire à la marquise qu'elle leur rendît la ville sans contestation, et qu'ils la prendraient en garde pour le roi de France. Elle répondit sans hésiter que quand le roi de France reviendrait, elle la lui rendrait très volontiers, si auparavant il n'y avait pas un autre seigneur élu dans le pays. Ils s'en courroucèrent, et, pendant qu'ils se disputaient ainsi avec elle et cherchaient à s'emparer de Sur, le bon comte Henri vint dans la ville et descendit de cheval. Et celui de qui je tiens la chose dit que, dès qu'on le vit, on n'attendit pas d'autre terme et on l'élut roi, comme Dieu l'avait décidé. Les gens vinrent à lui et le prirent et lui demandèrent instamment de recevoir la seigneurie et le royaume de Syrie, et d'épouser la marquise, qui était restée veuve et héritière du royaume. Il répondit aussitôt, sans demander plus de temps, que, puisque Dieu l'avait appelé et qu'ils l'avaient choisi pour gouverner le pays, il voulait avoir l'approbation de son oncle le roi d'Angleterre, et il lui envoya demander sa volonté et son sentiment sur l'élection faite par les barons.

V. 8931. Ce fut en mai, quand les fleurs et les feuilles se renouvellent, que le roi Richard
V. [illegible] reçut la nouvelle de ce qui était arrivé au marquis, comme nous l'avons raconté. Le roi était alors dans les plaines de Rames, occupé dans la berruie à poursuivre des Sarrasins qui fuyaient devant lui, comme devant celui qu'ils craignaient par-dessus tout, car, depuis la création, jamais un homme n'a fait telle guerre aux Turcs et n'en a tué tant à lui seul: bien souvent, après des courses faites contre eux, il rapportait à l'ost des têtes de Sarrasins, dix, douze, vingt ou trente, comme si c'eût été du gibier.

et causait ainsi beaucoup de chagrin aux infidèles. D'autres fois, quand il le voulait, il en ramenait de vivants. Bref jamais, par un seul homme, il n'est mort tant de mécréants.

Voici venir les messagers, cherchant le roi. Ils le trouvèrent, le saluèrent de la part V. 8973.
du comte, et lui racontèrent l'aventure du marquis et comment le peuple lui avait V, XXXIV.
demandé d'être seigneur du pays. . . . .[1], car petits et grands l'avaient élu et voulaient lui faire prendre pour femme la marquise; mais le comte ne voulait rien faire contre la volonté du roi et l'intérêt de la chrétienté.

Le roi fut longtemps pensif en apprenant ces nouvelles, la grande mésaventure et la V. 8987.
triste mort du marquis; mais il eut une grande joie de voir que le peuple désirait si ardemment faire à son neveu un tel honneur. Il répondit aux messagers : « Seigneurs sergents, je désire beaucoup qu'il soit roi, s'il plaît à Dieu, quand la terre sera conquise; « mais qu'il n'épouse pas la marquise, cette femme que le marquis enleva à son époux « légitime et mit dans son lit contre Dieu et contre la raison. Après une telle conduite, « s'il m'en croit, il ne l'épousera jamais; mais qu'il prenne la seigneurie [et le royaume « de Syrie[2]], et je lui donne Acre en toute propriété, avec les rentes du port, et Sur « et Jaffe et l'autorité sur tout le pays conquis; je consens ce qu'il garde tout. Dites-lui « qu'il vienne à l'ost et qu'il amène avec lui les Français le plus tôt qu'il pourra; car je
« veux enlever le Daron aux Turcs, s'ils osent m'y attendre. » Les messagers retinrent V, XXXV.
ce que le roi leur avait dit et, ayant pris congé, partirent sans plus de délai. Ils revinrent à Sur auprès du comte, et lui redirent ce dont le roi les avait chargés. Que vous dirai-je ? La joie fut grande à Sur pour le comte quand les messagers furent revenus. Vous auriez vu là le grand empressement autour de lui des hauts hommes qui y étaient, lui demandant tous de prendre la marquise pour femme. Malgré ce qu'ils lui disaient, il n'osait le faire contre l'avis du roi d'Angleterre; mais c'était elle qui était l'héritière du royaume et le comte la convoitait fort. On mena si bien la chose que la marquise en personne, quoiqu'on l'en eût beaucoup dissuadée, alla remettre au comte les clefs de la ville. Les Français ne perdent pas un moment : ils envoient chercher le prêtre, et ils lui font épouser la dame, et, par mon âme, j'en aurais fait autant, car elle était trop belle et gente; aussi je crois, si Dieu me protège, que le comte fut bien vite disposé à l'épouser. Voilà les noces et une joie telle que je ne crois pas que dans toute ma vie j'en voie ou en entende de pareille; voilà une affaire réglée sans envie, sans dispute et sans fraude; voilà le pays en bon état et en bonne espérance avec le comte de Champagne, qui était neveu du roi de France et du preux roi d'Angleterre. Le comte envoya dans tout le pays, à Acre, à Jaffe et ailleurs, prendre possession des châteaux et des tours,

[1] Lacune d'un vers peu important.

[2] Vers suppléé.

et se faire prêter hommage. Puis il fit convoquer son ost, et tous les barons furent invités à aller prendre le Daron.

V. 9063. Quand le comte eut fait ses noces et réuni tous ses gens, il voulut, sur l'avis de ses
V. XXXVI. barons et des Français de son lignage, mener tous ses gens à Acre pour s'y harnacher, s'y équiper et acheter des provisions pour les hommes et les chevaux avant d'aller vers Escalone. Il laissa à Sur de bonnes gardes, chargées de veiller sur la cité et sur le pays pour que les ennemis n'y entrassent pas. Le comte emmena avec lui sa femme, plus blanche qu'une perle. L'ost partie de Sur, la nouvelle se répandit à Acre que le comte arrivait. Chacun était si heureux de l'avoir pour roi qu'on calmait à grand'peine la joie qu'ils menaient nuit et jour. Aussi vous auriez vu là une belle réception, les processions réunies, les rues tendues de courtines, aux fenêtres et devant les maisons les encensoirs pleins d'encens. Tous les gens de la ville, près de soixante mille ou plus, sortirent d'Acre tout armés et allèrent à sa rencontre jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu, montrant ainsi qu'ils se donnaient à lui et qu'ils le tenaient pour leur seigneur légitime. Les clercs le menèrent à l'église, lui apportèrent les reliques et lui firent baiser la sainte croix, et il remit son offrande avec beaucoup de gens. Ils l'escortèrent jusqu'au palais, où ils le logèrent. Le comte eut là un gîte magnifique : je voudrais en avoir toujours un pareil.

V. 9103. Quand le comte fut en possession de Sur, d'Acre, de Jaffe et d'Arsur, le roi Gui se
V. XXXVII. trouva sans royaume, après avoir reçu tant de coups et avoir tant souffert pour l'acquérir. Il se voit maintenant tout dépourvu, après avoir essuyé tant d'injures et de si grandes infortunes, et cela non pas seulement pour ses péchés, car aucun roi n'eût de meilleures qualités. Il n'avait qu'un défaut, c'était de ne pas connaître le mal, ce que l'on appelle simplicité. C'était lui qui avait vaillamment assiégé la cité d'Acre après que les Sarrasins l'eurent prise. Avant le moment dont je vous parle, les Templiers avaient acheté l'île de Cypre au roi Richard, qui l'avait conquise; mais, depuis, ce marché fut défait, et plus tard le roi Gui en fut fait empereur et seigneur, ce qui lui fut un grand adoucissement.

V. 9127. A l'époque où le marquis fut assassiné à Sur, et depuis et avant, comme nous le
V. XXXVIII. vîmes plusieurs fois, venaient au roi d'Angleterre des messagers qui le tourmentaient fort, car les uns l'inquiétaient et les autres le rassuraient. L'un lui disait de revenir, l'autre de rester au service de Dieu; chacun parlait à sa façon. L'un lui disait que son royaume était tranquille et sans guerre; l'autre lui affirmait qu'il était complètement troublé, si bien que, ce que lui disaient les uns, les autres le contredisaient. Il ne faut donc pas s'étonner s'il ne savait quel parti prendre et s'il était en grande inquiétude à cause du retour du roi de France, car on dit communément que « qui a mauvais voisin a mauvais matin ».

V. 9151. Pendant que les Français, dont je vous ai parlé tout à l'heure, étaient à Acre,

s'équipaient et se harnachaient pour la guerre et pour aller au siège du Daron, ainsi V, xxxix.
que le comte Henri, le roi, qui ne voulait pas tant attendre, sortit d'Escalone, au nom de Dieu. Il fit charger ses pierrières et les fit mener au Daron par mer; il fit armer ses hommes et prit des sergents à sa solde, qu'il donnait richement. Il fit mettre dans tous les châteaux des environs des gens auxquels il recommanda de les surveiller et de veiller la nuit pour empêcher les caravanes de passer et les Turcs de se retirer au Daron, comme ils en avaient l'habitude, ce qui leur avait permis de nous faire beaucoup de mal. Le vaillant roi Richard monta à cheval et, accompagné seulement des gens de sa propre terre, il arriva au Daron un dimanche. Une fois là, lui et les siens, ils se trouvèrent en si petit nombre qu'ils ne savaient comment s'y prendre pour l'attaque, car, s'ils s'étaient répandus tout autour et que les Turcs eussent fait une sortie, ou que leur camp eût été attaqué, ils n'auraient pas pu résister et auraient été certainement défaits. Aussi se portèrent-ils tous d'un côté. . . . .[1]
et ils (les Turcs) firent tant en harcelant les nôtres qu'ils entrèrent tous dans le château, mirent leurs défenses en état avec beaucoup de peine et de soin et barrèrent solidement la porte, dans laquelle ils avaient grande confiance.

Quand les Turcs eurent fermé leur porte et furent établis dans le château, voici venir V. 9195.
nos pierrières, descendues des navires[2]. On les débarqua par morceaux, et le preux roi d'Angleterre en personne, lui et ses compagnons, portèrent sur leurs épaules, nous le vîmes, les bois des pierrières, tous à pied, le visage couvert de sueur, près d'une lieue par le sable, chargés comme chevaux ou juments. Enfin voilà les pierrières dressées et remises aux connétables. Le roi en commandait une, qui donna l'assaut à la grande tour; les Normands, gens courageux, avaient la leur pour eux, et les Poitevins, tous ensemble, en avaient une. Toutes les trois lançaient des pierres contre le château; les Turcs en prirent grand'peur, bien qu'ils dussent se fier à la force du château et à l'abondance de leurs provisions. Mais le roi faisait attaquer nuit et jour sans arrêter, et il leur donnait tant de peine qu'ils ne savaient plus où ils en étaient. Il y avait dans le Daron dix-sept que tours que tourelles, belles et fortes; il y avait une grande tour qui dominait les autres et qui était plus solide. Tout autour, il y avait un fossé profond, qui d'un côté était pavé, tandis que de l'autre c'était le roc vif; mais la peur troublait les Turcs, qui voyaient qu'ils ne pouvaient fuir. Le roi Richard fit creuser sous terre très subtilement, si bien qu'on arriva jusqu'au pavé et que, par force, on le brisa. Ensuite ils creusèrent le mur[3], jetant derrière eux la terre. Les pierrières lançaient toujours contre les Turcs; elles leur brisèrent un man-

[1] La lacune, d'après le latin, doit être d'au moins cinq vers; le poète y racontait la sortie des Turcs, qui, après une escarmouche, rentrent dans le château.

[2] Il faut intervertir les vers 9197 et 9198.

[3] *Le mur* est ajouté dans le texte d'après le latin.

gonneau qu'ils avaient dressé sur la maîtresse tour, ce qui les découragea beaucoup. Voilà un château attaqué de bien des manières. Les Turcs se défendaient aux créneaux et aux meurtrières et frappaient nos gens au visage, car leurs dards pleuvaient dru; mais dès qu'ils bougeaient, nos arbalétriers, qui les guettaient à découvert, tiraient sur eux[1], et ils en frappaient et blessaient tant qu'ils osaient à peine se remuer et qu'ils n'étaient pas à leur aise. Bientôt la porte fut fendue et brûlée par le feu et abattue par la grande pierrière du roi. Alors ils furent vigoureusement attaqués, mis en désordre et mal en point, car on leur donnait tant de peine nuit et jour qu'ils en perdaient tous le courage.

V. 9263. Le roi Richard et les siens assiégeaient ainsi le Daron; pendant trois jours, nuit et jour sans arrêter, ils continuèrent l'attaque. Le quatrième jour, qui était un vendredi, les Turcs virent qu'ils ne pouvaient plus résister ni endurer les grands assauts qui les décourageaient, que beaucoup de blessés gisaient par le château, qu'on les attaquait sur terre et par dessous terre, et que le roi était sur le point de les prendre. Alors, sans attendre davantage, ils songèrent à leur salut, et firent dire au roi Richard, par trois Sarrasins, qu'ils se rendraient à telles conditions qu'ils s'en iraient la vie sauve avec leurs femmes et leurs gens. Le roi leur dit de se taire, et de se défendre s'ils pouvaient. Les voilà rentrés dans le château. A ce moment, la grande pierrière atteignit et heurta une tourelle, ce qui empira beaucoup leur affaire, si bien qu'elle tomba sur[2] la maîtresse tour: Dieu le voulut et cela arriva ainsi; elle était toute minée par dessous, et leurs gens s'étaient enfuis. Nos gens s'élancèrent de tous côtés, s'armèrent, et les attaquèrent; et les Turcs se retirèrent tous ensemble, ou peu s'en faut, dans la maîtresse tour. Mais ils firent là une grande malice: ils coupèrent les jarrets de leurs chevaux pour que les chrétiens ne pussent les prendre et s'en servir. Les nôtres montèrent dans le château, et voici ceux qui y entrèrent d'abord : le premier fut Seguin Barré, et un écuyer appelé Espiard n'était pas loin de Seguin; le troisième fut Pierre le Gascon, et il dut y en avoir d'autres dont je n'ai pas pu savoir les noms. Puis y entrèrent les bannières de toutes sortes : la première fut celle d'Étienne de Longchamp, qui n'était pas entière, mais était dépecée fortement; après celle-là y fut dressée celle du comte de Leicestre; sur le mur à droite fut mise celle d'André de Chavigni, et, à côté d'elle, fut plantée celle de monseigneur Raimond, fils du Prince; ceux de Gênes et de Pise en avaient aussi de plusieurs sortes. On dressait nos bannières sur les murs et on jetait bas les leurs; vous auriez vu là égorger les Turcs et les renverser du haut des remparts, les attraper et les retenir, les frapper et les tuer, si bien que, dans

[1] Ce passage (v. 9250-9251) est altéré; on ne voit pas à qui se rapportent les mots : *il getoient sur les targes*; cela doit s'appliquer aux Turcs (car il s'agit sans doute des targes à l'abri desquelles les assiégeants attaquaient la muraille), mais ne va pas avec le contexte.

[2] Il faut lire au vers 9291 *qu'en* au lieu de *que*.

le château, c'est la vérité, on en trouva soixante de morts : c'étaient ceux qui avaient manqué la grande tour, qui n'avaient pas pu s'y réfugier à temps.

Les Sarrasins étaient dans la maîtresse tour; ils regardaient autour d'eux. Ils virent V. 9335.
leur château pris, leurs compagnons saisis et tués, et ils virent qu'on disposait déjà et qu'on apprêtait les targes contre la tour, pour entamer la muraille par dessous pendant qu'eux étaient au-dessus....., et que l'émir qui devait les secourir, Sarrasin très renommé qui s'appelait Caïsac, les laissait à l'abandon. Quand ils virent clairement qu'ils ne seraient pas secourus, ils se rendirent au roi Richard le vaillant, sans condition, comme captifs et esclaves, pris, vaincus et abattus. Il y avait bien là quarante chrétiens, retenus et liés, qui eurent [ainsi] la vie sauvée et garantie. Le roi fit garder et surveiller ces Turcs dans la tour toute la nuit du vendredi, et le samedi matin, veille de Pentecôte, la haute fête, il les fit tous descendre du château et, sans plus attendre, il les arrangea de telle sorte qu'il leur fit lier les mains derrière le dos si étroitement qu'ils en poussaient de grands cris. Ainsi fut pris le Daron, au grand honneur de ceux qui le prirent, qui auraient été bien fâchés et courroucés s'ils ne l'avaient pas pris avant l'arrivée des Français.

Voici venir éperonnant, avec le comte Henri, les Français, qui croyaient bien y arriver V. 9374.
à temps; mais ils venaient trop tard. Le roi alla avec les siens à la rencontre du V, XI.
comte son neveu. Que vous dirai-je? Ils se firent grande fête, et le roi, en présence de tous, donna le Daron au comte et l'étrenna de sa conquête. Nous nous reposâmes là le jour de la Pentecôte; le lundi, nous nous dirigeâmes vers Escalone, et, en passant par Gadres, nous arrivâmes droit à Furbie. Le roi et les siens y passèrent la nuit, et les autres poussèrent jusqu'à Escalone, où les Français menèrent grande fête.

Un peu après, à Furbie, vint au roi d'Angleterre un espion qui était allé épier les V. 9395.
Sarrasins du côté du Figuier. Il dit qu'il savait certainement qu'il y en avait, au V, XII.
Figuier, mille ou plus, avec Caïsac, qui mettaient le château en état de défense contre les chrétiens. Sans plus attendre, le preux roi monta à cheval avec tous les siens. Ils couchèrent cette nuit-là à la Cannaie des Étourneaux. Le lendemain, par une belle matinée, ils partirent au soleil levant et arrivèrent jusque devant le Figuier, que les Turcs devaient défendre contre eux; mais ils ne le défendirent pas : on n'y trouva que deux Turcs, qu'on emmena; les autres, avant de partir, avaient abattu et fendu les portes avec le feu grégeois et étaient partis au plus vite, abandonnant le château, en apprenant l'arrivée des chrétiens; car ils s'étaient rappelé le Daron, dont ils avaient eu des nouvelles : ils savaient qu'il était pris et que leurs gens étaient perdus. C'est pourquoi ils abandonnèrent le château, et nos gens, arrivés devant, le trouvèrent sans garde. Ils montèrent sur les collines avoisinantes pour voir s'ils trouveraient quelques Turcs à attaquer; mais comme ils n'en trouvèrent pas, ils rentrèrent au gîte et revinrent tout droit à la Cannaie des Étourneaux.

V. 9433. L'ost campait à la Cannaie, si je suis bien informé, après être revenu du Figuier.
V, XLII. Là, dit celui qui raconte l'histoire, vint au roi un messager, habitant de son pays : c'était un clerc, Jean d'Alençon. Il dit au roi que toute l'Angleterre était en discorde, en trouble et en guerre, à cause de ses barons et de son frère, qui ne voulait, quoique lui dît la reine sa mère, faire que sa volonté, et que les affaires prenaient une si mauvaise tournure, grâce au roi de France qui envoyait en Angleterre des messagers au frère de Richard pour le détourner de la bonne voie et l'allier avec lui, qu'il osait bien affirmer que, s'il ne s'en revenait pas promptement, sa terre serait bientôt enlevée à ceux à qui il l'avait confiée; et c'est bien ce qu'il trouva quand il revint : encore aujourd'hui, on voit les maux qui en sont provenus, particulièrement dans la Normandie, qui en a été appauvrie et ravagée. Quand le roi entendit ces nouvelles, qui n'étaient ni belles ni bonnes, il fut pensif, morne et abattu, et il se dit à lui-même : « Si tu ne « retournes pas maintenant, vraiment, tu as perdu ta terre. » Le voilà tout éperdu dans ses pensées. Enfin, il dit résolument qu'il allait partir pour tout de bon. Quand nos gens l'entendirent, sachez qu'ils ne s'en réjouirent pas. Les uns, dans l'ost, savaient ces nouvelles; les autres ne les connaissaient pas. L'un disait : « Il s'en ira. » L'autre disait : « Il ne le fera pas. » Ses ennemis le souhaitaient beaucoup, mais ses amis ne le voulaient pas, car son honneur aurait été fort abaissé s'il avait quitté la terre autrement qu'il ne le devait, et s'il ne lui avait plus fait de bien.

V. 9481. Pendant qu'ils étaient là, tous les barons s'assemblèrent, Français, Normands,
V, XLIII. Poitevins, Anglais, Angevins et Manceaux. Ils délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire. Enfin ils dirent tous que, quoi que fît le roi Richard, où qu'il allât et quoi qu'il dît, ils iraient tous ensemble à Jérusalem. Je ne sais qui s'échappa du conseil, vint aux gens de l'ost et leur raconta que, dans cette délibération, les hauts hommes et les comtes avaient tous dit qu'on assiégerait Jérusalem. Voilà dans l'ost une grande joie chez les grands et chez les petits, une telle espérance, une telle allégresse, un tel allégement et une telle gloire qu'il n'y avait personne, grand ou petit, jeune ou vieux, qui ne menât une joie désordonnée, excepté seulement le roi. Il ne se réjouit point; au contraire, il se coucha tout affligé des nouvelles qu'il avait apprises. Quant aux gens de l'ost, ils étaient tellement en liesse qu'ils se mirent à danser et ne se couchèrent qu'après minuit.

V. 9509. En juin, quand le soleil à son lever détruit la rosée, quand tout se réjouit dans le
V, XLIV. monde, l'ost, quittant la Cannaie, se mit en marche et descendit par les plaines vers Ibelin de l'Hôpital, à côté d'Hébron, qui est près de la vallée où naquit sainte Anne, la mère de la vierge sainte qui fut mère et servante de Dieu. Là je vis l'ost tout en liesse pour l'engagement qu'on avait pris d'aller vers Jérusalem et de l'assiéger; mais bien des gens, pauvres et riches, la désiraient ardemment qui n'y entrèrent jamais. Écoutez ce qui leur arriva là, un étrange martyre et une dure persécution. Il vint dans

l'ost des moucherons, ce que nous appelons des *cincenelles*, qui étaient petits et menus comme des étincelles. Ils étaient dans le pays, et quand ils rencontrèrent l'ost (ainsi m'aide saint Célerin), ils mordaient les pèlerins aux mains, au cou, à la face, au front et à la gorge, si bien qu'il n'y avait pas un espace de la largeur de la main où il n'y eût partout de petites bosses causées par la morsure de ces moucherons. Chacun, vieillard ou jeune homme, ressemblait à un lépreux, et il leur fallut se faire des masques pour couvrir leur cou et leur visage. Ils souffrirent là cette peine; mais ils se réconfortaient toujours par la pensée de ce qu'ils avaient entrepris et par l'espérance qu'ils avaient sûrement. Le roi était toujours triste et pensif des nouvelles dont je vous ai parlé. Il pensait toujours dans sa tente, et ne faisait autre chose.

Un jour que le roi était assis dans sa tente, pensif et silencieux, il vit passer devant V. 9553.
l'entrée un chapelain de son pays. C'était Guillaume de Poitiers, qui aurait bien voulu V, XLV.
parler au roi s'il avait osé lui adresser la parole. Mais il n'osait rien lui dire, car il n'en trouvait ni le lieu ni l'occasion. Le chapelain pleurait à chaudes larmes et était en grande douleur; mais il n'osait pas dire au roi ce que les gens de l'ost disaient de lui et ce dont on le blâmait : c'était qu'à cause des nouvelles d'Angleterre il voulait laisser la Terre Sainte pauvre, sans secours et sans appui, avant de l'avoir remise en bon état. Le roi appela le prêtre et lui dit : «Par la foi que vous me devez, dites-moi «la vérité. D'où vous vient ce chagrin dont je vous ai vu pleurer? Dites-le-moi sans «retard.» Et le prêtre, sans attendre, lui répondit doucement, tout en pleurant : «Sire, «je ne vous le dirai pas avant que vous m'ayez assuré que vous ne m'en saurez pas «mauvais gré.» Et le roi l'en assura par sa parole, et lui jura que jamais il ne lui en voudrait d'aucune façon et à aucun égard. Alors il lui dit : «Sire, on vous blâme, «et par toute l'ost court le bruit de votre retour. Puisse ne jamais venir le jour où vous «exécuteriez un tel dessein! Puisse-t-on n'avoir jamais à vous le reprocher ni près ni «loin, ni ici ni ailleurs! Roi, souviens-toi des grands honneurs que Dieu t'a faits si sou-«vent et qu'on racontera toujours; car jamais un roi de ce temps ne souffrit moins de «dommage que toi. Roi, rappelle-toi ce que l'on raconte, quand tu étais comte de Poi-«tiers, que tu n'as pas eu un voisin si puissant, si renommé ou si habile, quand il t'a fait «la guerre, que tu n'aies vaincu. Souviens-toi des grandes discordes et des bandes de «Brabançons que tu déconfis si souvent avec peu de gens et de ressources. Souviens-toi «de cette belle aventure de Hautefort, que tu délivras quand le comte de Saint-Gilles «l'avait assiégé, et tu le défis et le repoussas honteusement. Souviens-toi de ton royaume «que tu acquis en paix et sans obstacle, ce qui n'était arrivé à personne [avant toi], et «sans avoir besoin de revêtir tes armes. Souviens-toi de tes grands combats, de tous les «gens que tu as vaincus, de Messine que tu as prise, des grandes prouesses que tu fis «quand tu domptas les Grecs, qui avaient pensé te prendre en bataille, au lieu que Dieu «te délivra et les couvrit de honte. Rappelle-toi l'exploit de la prise de Cypre, où Dieu

«te montra sa libéralité, quand tu fis en quinze jours cette conquête, que personne
«n'osait entreprendre, parce que Dieu t'en donna la force, et de l'empereur que tu
«mis en prison. Roi, prends garde au piège où tu vas tomber. Souviens-toi de ce grand
«navire qui serait entré dans Acre si Dieu ne te l'avait pas fait rencontrer, que tes galères
«prirent avec huit cents hommes armés, quand tu noyas les serpents qu'il portait.
«Rappelle-toi combien de fois Dieu t'a aidé et t'aide; souviens-toi d'Acre et du siège
«où tu vins à temps pour prendre la ville, où Dieu te fit dépenser tant que la ville fut
«rendue. Bon roi, n'as-tu donc pas compris pourquoi la maladie qui régnait pendant
«le siège, la léonardie, t'a épargné, tandis que les autres princes en mouraient sans
«que les médecins pussent les secourir? Roi, aie bonne mémoire, et protège cette terre
«dont Dieu t'a fait le gardien, car il l'a remise tout entière à toi quand l'autre roi s'en
«est allé. Souviens-toi des chrétiens que tu as délivrés au Daron, que les Turcs
«emmenaient et qui s'en allaient en captivité, quand Dieu t'y fit venir à point. Roi, tu
«devrais bien songer sans cesse à toutes les bontés que Dieu t'a montrées, et qui t'ont
«fait monter si haut que tu ne crains roi ni prince. Roi, souviens-toi du Daron que tu
«pris en quatre jours : il ne t'en fallut pas plus. Souviens-toi du grand danger où te
«mirent les ennemis quand tu t'endormis pour tes péchés, et comment Dieu t'en tira.
«Nous voilà tous livrés à la mort. Tous, grands et petits, tous ceux qui aiment votre
«honneur disent que vous étiez le père et le frère de la chrétienté, et que si vous la
«laissez maintenant sans secours, elle est morte et trahie.»

V. 9681. Le clerc avait terminé son discours et fait ainsi au roi une leçon et un sermon; le
V. XLVI. roi ne lui avait dit mot, et ceux qui étaient assis dans la tente n'ouvrirent pas non plus la bouche; mais le roi réfléchit à ce qu'il avait entendu et le jour se fit dans son esprit. Le lendemain, voici revenir l'ost, à l'heure de none, devant les portes[1] d'Escalone. Chacun croyait, les barons et toute l'ost, que le roi allait faire ses préparatifs et s'en retourner; mais il avait changé d'idée, car il avait été averti par Dieu d'abord, et ensuite par le prêtre, qui lui fit voir la vérité sur sa situation. Si bien (à quoi bon vous en dire plus long?) qu'il dit à son neveu le comte, au duc de Bourgogne et aux barons que, pour aucune autre affaire, pour aucun message ou pour aucune nouvelle, pour aucune querelle terrienne, il ne s'en irait, et qu'il n'abandonnerait pas le pays avant Pâques. Il demanda Philippe, son crieur, celui qui faisait ses bans, et il fit crier par Escalone, au nom du Tout-Puissant, que le roi disait décidément et affirmait en personne qu'il resterait jusqu'à Pâques dans le pays sans en partir, et que tous se tinssent prêts, avec les biens qu'ils tenaient de Dieu, pour aller à Jérusalem et l'assiéger.

(1) Le mot *barons*, au vers 9692, est évidemment dénué de sens. Le latin dit : *extra pomœria foris;* peut-être la bonne leçon est-elle *bailles;* ce mot, qui signifie «enceinte extérieure», ne se trouve pas ailleurs dans notre poème.

Quand les gens entendirent ce cri, ils en furent réjouis comme l'oiseau l'est du jour. V. 9721.
Tous se préparèrent aussitôt; . . . . chacun de son côté s'adressait à V. XLVII.
Dieu en haut dans le ciel et disait : « Dieu, nous pouvons bien vous adorer, vous re-« mercier et vous rendre grâce! Enfin, nous verrons votre ville, que les Turcs ont trop « longtemps possédée; nous bénissons maintenant notre attente, notre séjour, les soucis « que chacun de nous a supportés et la peine qu'il a soufferte. » Vous auriez vu là des gens pressés et heureux de s'équiper; et les petites gens étaient si en train que chacun portait ses vivres à son cou et disait avec vérité qu'il en portait assez pour un mois, tant ils désiraient mettre à fin leur entreprise. Que vous dirais-je? Celui qui sert Dieu, rien ne lui coûte.

Ce fut après les fêtes de la Pentecôte, le samedi, si je ne me trompe, que l'ost fut V. 9748.
réunie, comme je l'ai dit, et tirée d'Escalone, d'où l'on n'eut pas de peine à la faire sortir, V. XLVIII.
car tout ce qu'on faisait agréait et plaisait à chacun. L'ost se mit en route le matin, et je ne crois pas qu'on en ait jamais vu une plus vaillante ni mieux équipée. Ce jour-là ils avancèrent peu, à cause de la chaleur. On vit là des gens de haut rang faire œuvre d'humilité, d'honneur, de charité et de courtoisie; car ceux qui avaient des chevaux ou d'autres bêtes de somme y faisaient monter les pauvres pèlerins et allaient à pied après eux, hauts hommes et bacheliers. Que de belles et riches bannières vous auriez vues là flotter au vent, et que de beaux pennonceaux! Que de fils de bonnes mères, que de parents, frères et neveux! Que de gens armés jusqu'aux poings, que de bons hauberts et de bonnes cottes, que de lances et d'épieux, que d'épées étincelantes, que de beaux sergents de bonne mine! On n'en vit jamais autant du temps de nos aïeux. On voyait là cheminer tant de gens, tant de chevaux de toute robe, tant de mules et de mulets, tant de chevaliers preux et sûrs qu'à mon avis ils auraient pu attendre quarante fois autant de Turcs. Ils chevauchèrent et avancèrent si bien qu'ils passèrent une rivière d'eau douce et que devant la Blanche Garde, sous la protection de Dieu, l'ost campa cette première nuit. Le dimanche moururent dans l'ost un bon chevalier et un preux sergent, dans l'espace de moins de deux arpents, de deux morsures de serpents : Dieu reçoive leurs âmes, car ils moururent en voyageant pour lui!

Nous restâmes là deux jours; le troisième nous en partîmes, et l'ost s'avança à rangs V. 9797.
serrés, remplissant les chemins de gens armés de fer, et arriva sans encombre et sans ren- V. XLIX.
contrer personne droit au Toron des Chevaliers. Nous y couchâmes une nuit, et le lendemain nous ne partîmes qu'après avoir mangé : alors le roi délogea avec ses gens, prit les devants en personne, et bientôt planta sa tente à quelque distance du Châtel-Ernaud, à droite sur la hauteur. Le lendemain y arrivèrent les Français et les autres, et on avança jusqu'à Bettenuble. Le temps était beau et clair. L'ost se reposa, là d'où elle était venue en hiver, pour attendre le comte Henri, et je vous dirai pourquoi : le roi l'avait envoyé à Acre aux gens insoumis qui ne voulaient pas venir dans l'ost, et, à

cause de cette affaire, il nous fallut rester là un mois ou plus, près du pied de la montagne par où passaient les pèlerins quand ils voulaient s'en revenir de la sainte cité que nous avions perdue. Pendant le temps que nous restâmes dans cette vallée, il arriva plusieurs aventures fâcheuses que nous voyions se passer, mais nous étions obligés de nous contenir. Un jour il arriva qu'un espion, de ceux qu'on envoie pour s'informer, descendit de la *monjoie*[1] au roi, et je l'en vis revenir la figure joyeuse. Il dit qu'il était sûr qu'il y avait des Sarrasins dans la montagne, qui surveillaient et gardaient les chemins à cause de l'ost. Le preux roi monta avant le jour, et celui qui nous le raconta était avec lui. Il alla chercher les Turcs, à leur dam, jusqu'à la fontaine d'Emmaüs. Il les surprit au lever du jour, et il en tua vingt; il prit le crieur de Salahadin, celui qui faisait ses bans : ce fut le seul qu'il épargna. Il y gagna trois chameaux, de beaux Turcomans et de belles mules bien chargées de riches vêtements et portant, dans des sacs, des épices et de l'aloès. Il poursuivit les Sarrasins à travers les montagnes et, dans une vallée, il en atteignit un qu'il renversa mort de son cheval : quand il eut tué ce mécréant, il vit en plein Jérusalem. On nous raconta qu'ils eurent une telle peur à Jérusalem que, si le roi avait eu l'ost avec lui et qu'on l'eût vue, Jérusalem aurait été délivrée et serait revenue au pouvoir des chrétiens; car tous les Sarrasins, croyant que l'ost arrivait, sortirent de la ville et s'enfuirent, et on avait beau les menacer et les contraindre, il n'y en avait pas qui osassent rester dans la ville et la défendre. Salahadin avait déjà commandé qu'on lui apprêtât son meilleur cheval, car il n'osait plus rester là, quand il sut par un espion que la grande ost n'arrivait pas, car ce n'était pas le plaisir de Dieu qu'elle fût, pour cette fois, si bien adressée.

V, 9885. Ce jour même (on le sut certainement) que le roi avait fait son expédition, et
V. LI. qu'il avait mis leurs gens en désordre, deux cents Turcs descendirent de la montagne dans la plaine vers les tentes des Français; ils attaquèrent le camp avant que personne eût bougé, et déjà avant ils nous avaient tué près du camp, c'était grand'honte, deux sergents qui étaient allés fourrager. Les Français accoururent, les Templiers et les Hospitaliers, aux cris des sergents, mais trop tard. Les Turcs tinrent bon contre eux, appuyés à la montagne, car ils ne se risquent pas dans la plaine; mais ils se rallièrent si bien qu'ils jetèrent mort un chevalier, ce dont les Français furent grandement blâmés. Prouesse vaut mieux qu'or ni baume, et une grande prouesse fut faite là par un chevalier de l'Hôpital, et un beau fait d'armes, s'il n'avait manqué aux règles de son ordre; mais son courage l'emporta. Il s'appelait Robert de Bruges; il était venu en toute hâte aux cris, et il avait déjà dépassé l'étendard et s'était éloigné de ses frères ....[2] et qu'ils ne se séparassent pas de l'ost.

[1] Voyez au Glossaire l'explication de ce mot.

[2] La lacune contenait visiblement l'indication de la défense qui avait été faite aux Hospitaliers par le Maître de combattre isolément.

Mais il fut si emporté par son ardeur qu'il se sépara des autres. Sur un cheval d'une merveilleuse vigueur, qu'il avait, il se lança droit sur un Turc qu'il avait choisi, le voyant fier et richement armé. Il arriva d'un si grand élan, tenant en main une forte lance, qu'il lui perça son casingan jaune, et lui en mit une aune dans le corps; il eut cette belle aventure. Le Turc tomba mort; mais son corps ne fut pas abandonné. Là-dessus arriva en toute hâte le Maître de l'Hôpital, Garnier, le chevalier courtois. Il dit au frère : « Descendez de cheval, frère, et apprenez comment vous devez observer « votre ordre. » Il lui fallut venir à pied jusqu'à la tente de l'Hôpital, et il resta là à attendre son sort. Enfin, de hauts hommes supplièrent le Maître; et, s'agenouillant devant lui, lui demandèrent un don, qui était de pardonner au frère son infraction à la règle, à cause de la prouesse qu'il avait faite, tant qu'il en eut pitié : « Mais, dit-il, « qu'il ne s'en avise plus! »

. . . . . [1] Un mardi, si je ne me trompe, devait venir en l'ost notre caravane bien har- V. 9947.
nachée et toute chargée de vivres, et ce jour-là, à ce qu'on nous raconta, devait la V. LII.
conduire monseigneur Ferri de Vienne : il remplissait cette charge en place du comte Henri, qui devait conduire l'arrière-garde, et qui avait été envoyé à Acre. Monseigneur Ferri avait prié Baudouin le Caron et Clarembaud de Montchablon de protéger la caravane ce jour-là à sa place, pour que les gens ne fissent pas de folies; mais ils en firent, et il y en eut qui le payèrent. Là étaient Manessier de Lille, qui avait un cheval gris pommelé, Richard et Tierri d'Orques, qui remplaçaient Ferri, Philippe et les compagnons de Baudouin le Caron, Oton et plusieurs écuyers, qui furent avec eux au moment du combat : ils étaient leurs parents et leurs amis, et le leur montrèrent au moment du danger. Ceux de la grande bande, qui ne craignaient rien, marchaient à l'aise, comme des gens qui n'ont pas de fardeau. Ceux qui venaient derrière étaient chargés, et tandis que ceux de devant allaient grand train, les autres, en gens preux et sages, les suivaient tout bellement. Voilà que d'une embuscade sortirent les Turcs à cheval, qui se lancèrent à toute bride, à qui mieux mieux, sur ceux de l'arrière-garde; montés sur des chevaux rapides, ils se jetèrent si vivement au milieu du convoi qu'ils le rompirent. Là, Baudouin le Caron fut renversé de cheval, mais il avait un cœur vaillant : il mit la main à sa bonne épée, que les Turcs sentirent souvent et redoutèrent ce jour-là. Dans cet engagement, ils abattirent Richard d'Orques, puis Tierri; Baudouin se défendit si bien que les siens le remirent sur un cheval pris à l'ennemi. Vous auriez vu là de rudes assauts, des coups bien portés et bien évités, des épées flamboyantes, des faits d'armes intrépides, plus d'une belle et dangereuse rencontre, et bien des chevaux à la selle vide. Les Turcs se lançaient sur les nôtres, qui se défendaient du mieux qu'ils

[1] Il manque ici quelques vers (voyez le latin) racontant la fin du combat où le comte du Perche joua un rôle peu brillant et où l'arrivée de l'évêque de Salisbury empêcha seule une défaite.

pouvaient. Quand les Turcs en abattaient un, les autres se faisaient jour au milieu de la presse et le remettaient à cheval : ils s'entr'aidaient comme de braves gens. Mais la partie n'était pas égale, car les nôtres étaient comme noyés au milieu d'eux; aussi on ne peut nier que plusieurs comtes n'aient été renversés et qu'ils n'aient beaucoup souffert, car les dards des Turcs volaient et faisaient grand mal aux chevaux. Un de ces coups fit de nouveau perdre son cheval à Baudouin : il fit descendre un sien sergent qui s'était vaillamment défendu; Baudouin monta sur le cheval, et il raconta lui-même que, bien peu de temps après, il vit couper la tête à celui qui le lui avait prêté. Ils étaient là ainsi retenus. Là fut pris Philippe, le compagnon de Baudouin, qui gagna grande estime de la part de tous ceux qui y étaient. Ils emmenèrent aussi, avec Philippe, un brave sergent qu'ils prirent de force, et ils tuèrent le frère de Richard. La bataille était terrible. Ils étaient là en champ clos, Baudouin et ses compagnons; Clarembaud de Montchablon les avait abandonnés et s'était enfui bride abattue dès qu'il avait vu venir les Turcs. Baudouin luttait toujours; il fut de nouveau renversé, et il reçut tant de coups de masse qu'il en fut presque tué; le sang lui sortait par le nez et par la bouche; son épée était tout émoussée, ébréchée et brisée; alors, élevant la voix, il cria au preux Manessier de Lille, qui était habitué à vaincre les Turcs : «Manessier, m'abandonnerez-vous?» Monseigneur Manessier n'hésita pas : il alla à sa rescousse. Il accourut là tant de Turcs qu'ils renversèrent Manessier du cheval; ils le battirent et le blessèrent tant qu'ils lui coupèrent le gros os de la jambe jusqu'à la moelle. Baudouin et lui avec étaient perdus au milieu de cette presse, quand Dieu leur envoya le preux comte de Leicestre, qui n'avait pas su à temps leur affaire. Le comte, arrivant la lance en arrêt, frappa un Turc si durement que le Sarrasin culbuta par-dessus le cou de son cheval, et Ançon, compagnon d'Étienne de Longchamp, lui trancha la tête, qui vola à terre. Monseigneur Étienne se conduisit vaillamment alors et plus tard. Quand la nouvelle de ce combat fut connue, nos gens grossirent tant que les Turcs, voyant leur nombre s'accroître, s'enfuirent vers la montagne, excepté ceux qu'on put atteindre. On plaça doucement sur les chevaux nos blessés qui gisaient là, et on les ramena dans l'ost. Ainsi alla cette aventure, qui mérite bien d'être écrite.

V. 10089. Trois jours avant la Saint-Jean, pendant que l'ost était en repos, on lui apporta
V. LIV. une nouvelle qui lui fut une grande consolation. Un saint abbé l'apporta et consola tout le peuple. C'était l'abbé de Saint-Élie, qui ne vivait que de pain et de raves; il avait une grande barbe qu'il avait laissée croître; il ressemblait bien à un saint homme. Il dit au roi qu'il savait un lieu, qu'il gardait depuis longtemps, où était cachée une croix dont Dieu lui avait confié la protection. Il y avait dedans un morceau de la sainte croix, qu'on avait dépecée en plusieurs parties; et ce bon chrétien, qui n'était pas trop vieux, l'avait tout seul mise et cachée là jusqu'à ce que la terre fût reconquise. Il avait payé cher son courage, car Salahadin la lui avait plusieurs fois demandée; mais l'abbé

avait su le tromper; cependant, il l'avait tourmenté à cause de cela et l'avait fait lier étroitement; mais, quelque mal qu'on lui fît, rien ne put le décider à la rendre ni à dire où elle était : il soutint qu'il l'avait perdue lors de la prise de Jérusalem. Quand le roi se fut bien enquis de cette affaire, il fit monter le saint abbé dont je vous parle, il monta lui-même avec ses barons et beaucoup de bacheliers : ils se mirent en route bien rangés et suivirent l'abbé [1] jusqu'à l'endroit dont je vous ai parlé, où cette croix était cachée. Ce jour-là, elle fut bien exaltée, car tant de gens allaient la baiser qu'on ne pouvait les calmer. On l'apporta dans l'ost, qui en fut toute réconfortée, et on pleura bien des larmes en l'adorant.

Il y avait déjà quelque temps que cette croix avait été exaltée et avait répandu dans V. 10137.
l'ost une grande joie; alors les pauvres gens de l'ost commencèrent à parler, disant : VI. 1.
« Dieu! beau doux sire, que faisons-nous? que fera-t-on? Irons-nous à Jérusalem? » Bref, ils se plaignirent tant que le roi et les hauts hommes le surent et en parlèrent ensemble, et délibérèrent de plusieurs façons pour savoir ce qu'ils décideraient et s'ils iraient à Jérusalem. Les Français requirent le roi plusieurs fois et lui dirent, au moins plusieurs d'entre eux, qu'ils seraient d'avis d'assiéger la ville sainte. Le roi dit : « Ce n'est « pas possible. Jamais je ne serai le chef d'une expédition dont je serais blâmé ensuite, « et peu m'importe si on me le reproche maintenant. Sachez bien que n'importe où aille « notre ost, Salahadin connaît notre marche et les forces que nous avons. Nous sommes « loin de la mer, et si lui, avec ses Sarrasins, descendait dans les plaines de Rames et « nous coupait de nos vivres, si bien que nous ne pussions plus nous en procurer, ce ne « serait pas une bonne affaire pour ceux qui seraient au siège; je crois qu'ils en seraient « victimes. Puis l'enceinte de la cité, à ce qu'on m'a dit d'une manière certaine, est si « grande de tous côtés qu'il faudrait y avoir tant de gens. . . . .[2] « que nous ne pourrions secourir l'ost si elle était attaquée par les Turcs : elle serait « défaite et perdue. Et si je menais l'ost, et que j'assiégeasse Jérusalem dans ces condi- « tions, et qu'il arrivât une aventure fâcheuse pour elle, j'en serais toujours blâmé, « mésestimé et honni. Et je sais bien, sans en douter, qu'il y a des gens, ici et en « France, qui ont voulu, qui voudraient et qui désireraient beaucoup que je fisse une « action de ce genre, qui me déshonorerait partout. Puis nous, gens de pays lointains, « nous [3] ne connaissons pas les routes, les chemins, les. . . . [4], ni les mauvais pas, « ni les défilés. . . . .[5] qui nous permettrait de les

[1] Lisez, au vers 10127, *l'abé* au lieu de *l'aube*.

[2] Lacune d'un vers.

[3] Il faut sans doute *Nos* au vers 10192 au lieu de *Qui*.

[4] Le mot *lanroiz*, sans doute altéré, est pour nous inintelligible. Il n'est pas rendu dans le latin.

[5] Il manque au moins deux vers. Le sens est : « Nous ne pouvons rien faire de sérieux sans cette connaissance. » Le latin dit : *Quibus cognitis tutius procederemus et cautius, quatenus optatis gauderemus successibus.*

« vaincre : mais il faut nous conduire par l'avis de ceux qui sont du pays et qui veulent « recouvrer leurs fiefs, et par le conseil des Templiers, d'accord avec les Hospitaliers, « ou de ceux qui ont été d'autres fois dans le pays, qui l'ont connu et qui le connaissent « encore. Je voudrais qu'on s'en rapportât à eux pour décider ce qu'il faut faire, si on « entreprendra le siège, ou si on essayera de prendre Babylone, ou si on ira à Barut ou « à Damas. Ainsi nous nous mettrons tous d'accord, tandis que jamais gens ne furent [illegible] « plus en désaccord. » . . . . (1). Enfin on décida que quatre ou cinq Templiers et autant d'Hospitaliers seraient chargés, avec des chevaliers de Syrie et autant de barons de France, de rétablir la concorde, si bien qu'ils étaient en tout vingt. On décida qu'on s'en rapporterait à leur serment et à leur loyauté, et qu'on accepterait ce qu'ils auraient décidé. Après avoir délibéré, ils dirent que ce qu'on pouvait faire de plus utile pour le pays était de conquérir Babylone. Quand les Français l'apprirent, ils manquèrent à l'engagement et dirent qu'ils iraient au siège et qu'ils n'iraient pas ailleurs. Quand le roi apprit ce dissentiment, que Dieu ne voulait pas apaiser, et qu'il sut que c'était à cause des Français, il dit que, si les Français l'avaient cru, ils seraient partis pour Babylone. « Voyez, dit-il, ma flotte est toute prête à Acre, où je l'ai mise « en état de porter leur équipement et tout ce dont ils ont besoin, le biscuit et la « farine. L'ost serait allée le long du rivage, et j'aurais mené à mes frais, d'ici jusque « là, sept cents chevaliers et deux mille sergents. Et, en outre, ils peuvent être sûrs que « jamais mon argent n'aurait fait défaut à aucun prudhomme. Puisqu'ils ne veulent « pas le faire, je suis tout prêt à aller au siège; seulement, par saint Lambert de « Liège, qu'ils sachent que je ne les conduirai pas : je ne ferai que les accompagner. » Il ordonna aussitôt que tous ses gens s'assemblassent dans la tente de l'Hôpital, et que là ils décidassent quel secours ils donneraient pour le siège, si on allait à Jérusalem. Ils vinrent là et s'assirent, et firent de riches promesses : tel offrit largement qui avait bien peu dans ses coffres; mais, s'ils avaient attaqué la ville à ce moment, ils auraient fait une entreprise trop folle, après que ceux qui avaient juré de leur dire la vérité le leur avaient en bonne foi déconseillé.

[illegible] Pendant qu'ils étaient ainsi occupés à promettre ce qu'ils devaient donner pour le [illegible] siège, voici que Bernard l'espion revint de Babylone avec deux autres Barbarins comme lui, habillés en Sarrasins. Ils ne servaient pas à autre chose qu'à épier l'ost ennemie, et je peux bien vous dire que jamais je n'ai vu de gens qui ressemblassent plus à des Sarrasins et qui parlassent mieux sarrasinois. Chacun d'eux, lors de leur départ, avait eu du roi Richard trois cents marcs d'argent. Ils dirent au roi qu'il se hâtât de monter à cheval avec ses gens, et qu'ils le mèneraient jusqu'aux caravanes qui venaient, bien chargées, du côté de Babylone et qu'ils avaient épiées. Dès que le roi

(1) Lacune sans doute de quatre vers, où l'on disait que le discours de Richard fit de l'effet sur les barons.

l'entendit, il s'en réjouit dans son cœur, et fit dire au duc de Bourgogne de se joindre à lui pour cette affaire et d'amener avec lui les Français. Il le fit; mais auparavant ils dirent qu'ils voulaient avoir le tiers du butin, et le roi le leur accorda. Alors ils montèrent à cheval et lui aussi. On comptait là cinq cents chevaliers bien armés et mille sergents preux et agiles, que le roi menait à ses dépens; et lui, de sa personne, marchait le premier. Ce fut un dimanche au soir; ils marchèrent toute la nuit à la lune et ne s'arrêtèrent que bien peu jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la Galatie. Là cette troupe hardie, toute prête au combat, se reposa. Ils envoyèrent chercher des vivres à Escalone, et restèrent là jusqu'au retour de leurs écuyers. Dès que le roi et ceux qui étaient avec lui s'étaient mis en marche, un espion était allé à Jérusalem raconter à Salahadin qu'il avait vu le roi monter à cheval pour aller s'emparer de ses caravanes. Salahadin aussitôt prit cinq cents Turcs d'élite, les meilleurs qu'il eût, et les envoya, armés d'arcs et de dards, aux caravanes. Et quand ils furent réunis à ceux qui escortaient les caravanes, on les estima à deux mille à cheval, sans compter ceux qui allaient à pied.

Voici venir un espion droit à la Galatie, qui pressa le roi de venir vite sans déranger V. 10329.
l'ost, lui disant qu'à la citerne ronde, tout autour, était arrivée une caravane, et que, VI. IV.
si on pouvait l'arrêter, on y ferait un beau gain. L'espion était un homme du pays, le roi ne se fia pas en lui, mais envoya aussitôt un Bédouin et deux sergents, Turcoples preux et avisés, pour épier et s'enquérir; il fit entourer de linge la tête des Turcoples, à la façon du Bédouin et des autres Sarrasins. Ils partirent dans la nuit, montèrent et descendirent les collines, si bien que, sur une colline, ils virent je ne sais combien de Sarrasins qui faisaient le guet. Le Bédouin, accompagné de l'espion, s'approcha d'eux pas à pas et dit à ses deux compagnons de se taire, pour qu'on ne les reconnût pas, ce qui trompa les Turcs. Ceux-ci demandèrent aux nôtres d'où ils venaient; le Bédouin entra en conversation et dit qu'ils venaient du côté d'Escalone, où ils avaient fait du butin. L'un des Turcs se prit à dire : « Vous venez plutôt pour nous faire du « mal. Tu es avec le roi d'Angleterre. » Le Bédouin dit : « Vous mentez. » Il poursuivit son chemin et s'approcha des caravanes. Les Turcs, avec leurs arcs et leurs dards, les suivirent quelque temps; enfin ils en furent ennuyés et les laissèrent, croyant qu'ils étaient des leurs. Le Bédouin s'en revint quand il eut su la vérité et se fut assuré que la caravane était venue, ce qu'on trouva fort avisé. Il revint au roi et lui dit qu'il savait certainement qu'il pouvait prendre la caravane. Le roi, au nom de saint Georges, fit donner l'orge aux chevaux, et nos gens mangèrent eux-mêmes, puis montèrent à cheval et marchèrent toute la nuit, tant qu'ils arrivèrent à l'endroit où la caravane et les Turcs couchaient. Là, ils s'arrêtèrent. On était en été, il faisait beau temps. Le roi et tous s'armèrent et prirent leur ordre de bataille. Les Français faisaient l'arrière-garde, le roi était à l'avant-garde. Il fit crier par toute l'ost que ceux qui se souciaient de

l'honneur ne devaient pas penser au butin, mais songer toujours à déconfire et à percer les Turcs, et à frapper de leurs épées d'acier. Pendant qu'ils étaient occupés à prendre ces dispositions, voici venir au roi, bride abattue, un autre espion qui lui dit que dès avant le jour la caravane s'était préparée, et qu'ils étaient sur leurs gardes. Quand le roi le sut, il envoya en avant des archers, des arbalétriers et des Turcoples, pour harceler les Turcs et les occuper jusqu'à ce qu'il pût venir. En effet, pendant qu'ils les harcelaient, le gros des nôtres s'approcha, et arriva enfin tout près d'eux. Quand les Turcs les virent, ils se retirèrent vers le pied d'une montagne pour s'y adosser. Ils étaient tout prêts au combat, quoiqu'ils n'eussent pas beaucoup d'ardeur. Le roi avait divisé sa troupe en deux corps. Au moment où il arriva, nos archers les harcelaient et leur lançaient des flèches, aussi dru que la pluie. La caravane était arrêtée. Le roi, en bonne étrenne, se jeta si rudement sur leurs premiers rangs, et lui et les autres les attaquèrent si vivement qu'ils n'en rencontrèrent pas qu'ils ne jetassent par terre. Aucun Turc n'en échappa, si ce n'est en fuyant, et ils ne se remirent pas de ce premier choc. Tout comme les lévriers chassent le lièvre dans la plaine, ainsi, par la montagne, nos gens chassaient les leurs et les mettaient en telle déroute qu'ils s'enfuyaient tout déconfits et dispersés, laissant là la caravane; et nos gens les poursuivaient toujours, à droite et à gauche, et ceux qui virent l'affaire dirent que la fuite des Turcs dans la vaste berruie fut poussée si loin qu'ils tombaient morts de soif; et ceux que les chevaliers atteignaient, ils les renversaient, et les sergents les tuaient. Vous auriez vu là des gens mal arrangés, des selles qui tournaient, et de beaux coups donnés par le preux roi d'Angleterre. Ne croyez pas que je vous dise sur son compte des flatteries : tant de gens virent ses exploits qu'ils m'ont obligé de m'y arrêter. Vous auriez vu le roi, l'épée d'acier au poing, poursuivre si rudement les Turcs que ceux qu'il atteignait, il n'y avait pas d'armure qui les garantît d'être pourfendus jusqu'aux dents; aussi le fuyaient-ils comme des brebis qui voient le loup. Pendant que les premiers chassaient ainsi les Turcs par la montagne et les mettaient en grande peine, une trentaine de Sarrasins, pleins de rage et de dépit, arrivèrent par un sentier détourné sur Roger de Toéni, tuèrent son cheval sous lui, et peu s'en fallut qu'ils ne le prissent. Un compagnon appelé Juquel du Maine attaqua les païens, mais il fut aussitôt renversé, et Roger, bien qu'il eût eu déjà beaucoup à faire, alla à pied à sa rescousse. Nos gens accoururent de droite et de gauche. Il y vint le comte de Leicestre, et, avec lui, Gilbert Malesmains avec deux compagnons ou au moins un, Alexandre Arsis, et quinze ou vingt chevaliers. Il y vint aussi Étienne de Longchamp, qui, tout au milieu des païens, fut si secourable à Roger qu'il le remit à cheval. Là vous auriez vu la déconfiture de ces gens dénaturés; vous auriez vu donner de grands coups d'épée, abattre des pieds et des poings, pour fendre par l'œil, par la bouche, ou couper des têtes, et tant de corps morts, gisant comme des souches, qu'ils gênaient nos gens et les faisaient trébucher. Poitevins, Nor-

mands, Anglais et Angevins y frappèrent de bons coups, et le bon roi, preux et hardi, faisait plus que tous les autres. Il y eut un tel massacre de Turcs que nos aïeux n'ont rien vu de pareil. Ils étaient tellement abattus, comme on le vit clairement, que le moindre petit garçon aurait pu en tuer huit ou dix. Les gens qui menaient la caravane venaient se rendre prisonniers aux sergents et aux chevaliers, et leur amenaient par la bride les grands chameaux tout chargés, et les mulets et les mules qui portaient des biens si précieux et tant de richesses : or, argent, étoffes de soie et de velours du pays de Damis, des mustabets, des étoffes de Bagdad, des ciglatons, des étoffes de pourpre, des casingans[1], des courtes-pointes, de beaux vêtements élégants, de beaux pavillons et de belles tentes parfaitement travaillées, du biscuit, du froment, des farines, des orges, des électuaires et des médecines, des bassins, des outres, des échiquiers, des pots et des chandeliers d'argent, du poivre, du cumin, du sucre, de la cire en quantité incalculable, des épices de tout genre, et tant d'autres choses précieuses, et tant de belles armures, fortes, légères et sûres, enfin, une telle richesse, qu'ils disaient que véritablement, dans aucune guerre, on n'avait fait dans le pays un si grand butin.

Quand la chiennaille fut mise à mort et la riche caravane prise, on avait fait beau V. 10539.
butin; mais on eut beaucoup d'embarras pour rassembler les chameaux de course, qui VI, v.
donnèrent grande peine à l'ost, car ils s'enfuyaient si fort, quand les gens à cheval les poursuivaient, qu'il n'y a rien d'assez rapide, cerf ou biche, daim ou gazelle, qui eût pu les atteindre, s'ils avaient pris un peu d'avance. Ceux qui enfin les rassemblèrent estimèrent que les chameaux qu'on avait gagnés là montaient à quatre mille sept cents; et il y avait tant de mules et de mulets, et d'ânes sûrs et robustes, qu'on ne put jamais les compter. Ils ne faisaient que gêner. On dit aussi que, dans cette affaire, il y eut bien de tués, tant grands que petits, dans la vallée et dans la montagne, mille et sept cents Turcs, sans parler des gens à pied qui furent tués sans avoir bougé de place.

Ils marchèrent ensuite, d'après les étapes qu'ils s'étaient tracées, tant qu'ils arrivèrent V. 10565.
devant Bétafe, qui est à quatre lieues de Jaffe. Là, ils partagèrent leur butin, et, quand VI, vi.
ils en partirent pour revenir, ils firent l'étape suivante jusqu'à Rames. Là les rejoignit l'ost qui venait d'Acre, le comte Henri avec ses gens : tous se trouvèrent réunis. Il y eut une joie et une admiration générales quand ils virent ces bêtes qui remplissaient l'ost. Le roi partagea les chameaux, les plus beaux qu'on pût voir, aussi bien entre les chevaliers qui avaient gardé l'ost qu'entre ceux qui avaient pris part à l'expédition. Il distribua aussi libéralement les mules et les mulets, et il fit donner aux sergents tous les ânes, grands et petits. Voilà l'ost si remplie de bêtes qu'on avait grand'peine à

[1] Sur tous ces mots d'origine orientale, voyez le Glossaire.

les garder. Mais on tuait les jeunes chameaux et on en mangeait volontiers la chair; elle était blanche et de bon goût quand elle était rôtie et lardée.

V. 10593. Ainsi les bêtes furent distribuées et répandues dans l'ost, si bien que beaucoup
VI, VII. s'en plaignaient à cause de l'orge qu'elles faisaient renchérir. Alors on recommença à murmurer, ceux qui étaient très mécontents de ne pas assiéger Jérusalem, car ils n'avaient pas d'autre désir, et ils ne se tenaient pas tranquilles. Mais ceux qui avaient juré et qui avaient décidé qu'on n'irait pas leur répétaient leurs raisons, leur disant que, si on assiégeait la ville, on trouverait à l'entour si peu d'eau que ni les bêtes ni les gens ne pourraient boire sans danger et sans grande peine, pour peu que les Turcs pussent les en empêcher. Car c'était autour de la Saint-Jean, quand la chaleur, suivant sa coutume, dessèche tout dans le pays, et les Sarrasins avaient détruit et crevé les citernes tout autour de la ville, si bien qu'à moins d'aller à deux bonnes lieues, dans un pays où nous n'avions que des ennemis, on n'aurait pu facilement trouver de l'eau, cela fut su d'une manière certaine, excepté un petit ruisseau qui, du mont des Olives, coule dans la vallée de Josaphat : c'est Siloé; aussi ces gens ne conseillaient-ils pas d'entourer la ville et de l'assiéger en été. Quand cette résolution fut révélée et connue, qu'on sut qu'on n'irait pas à Jérusalem et qu'on reviendrait en arrière, vous auriez vu les gens bien affligés maudire la longue attente qu'ils avaient faite et les tentes qu'ils avaient dressées, puisque Jérusalem ne serait pas assiégée et ne pouvait être conquise; car ils n'auraient pas demandé à vivre un jour après avoir délivré Jérusalem.

V. 10639. Seigneurs, ne vous étonnez pas si Dieu voulait, comme nous l'avons dit, que les
VI, VIII. peines de nos pèlerins fussent vaines, car maintes fois nous le vîmes véritablement, après une longue marche, le soir, quand on campait, les Français se séparaient des autres et dressaient leurs tentes seuls d'une part. Ainsi l'ost se séparait; car, sans mentir, l'un ne pouvait s'accorder avec l'autre. L'un disait : « Tu es ceci ; » l'autre disait : « Tu es cela ; » et, ce qui empira beaucoup les affaires, Hugues [1] le duc de Bourgogne, par grand tort et par grande arrogance, fit faire une chanson sur le roi, et la chanson était vilaine et pleine de grandes injures, et elle se répandit par l'ost. Peut-on blâmer le roi s'il chansonna à son tour ceux qui, par envie, l'attaquaient et le bafouaient? Eh bien, de gens si outrecuidants, on ne chantera jamais une bonne chanson, et Dieu ne bénira pas ce qu'ils font, comme il le fit dans l'autre expédition dont on raconte encore l'histoire, quand Antioche fut assiégée et prise de force par nos gens, à qui Dieu donna la victoire, par Boémond et par Tancré, — c'étaient là des pèlerins irréprochables, — par Godefroi de Bouillon et par de hauts princes renommés et les autres qui y furent. Ils servirent si bien Dieu, qu'il les récompensa de leur service à leur gré

[1] Corrigez, dans le texte (v. 10653), *Henri* en *Hugues*.

et suivant leurs désirs : il rendit leur œuvre glorieuse et féconde; il les mit haut eux et leur lignage, qui en est encore aujourd'hui illustré.

Dix ou douze jours, autant que je m'en rappelle la vérité, après la prise de la ca- V. 10683.
ravane, l'ost se reposa de la façon que je vous ai dite; et quand ils virent qu'ils VI, II.
auraient beau faire, qu'ils n'arriveraient pas à aller adorer le Saint Sépulcre, dont ils n'étaient plus qu'à quatre lieues, ils en eurent grand deuil au cœur. Ils revinrent en arrière si découragés et si tristes que jamais on ne vit des gens d'élite plus abattus et plus troublés. Ils établirent leur arrière-garde; à peine étaient-ils partis, que les Sarrasins descendirent de la montagne et les attaquèrent, si bien qu'ils nous tuèrent un sergent; mais ceux qui étaient sur les bons chevaux les repoussèrent et les poursuivirent à leur tour. Puis ils se remirent en route et arrivèrent entre Saint-Georges et Rames. Le jour où nous fîmes ce chemin, il y avait cinq ans juste que le pays avait été perdu par la guerre. Les Français étaient à gauche, le roi et ses gens à droite; ils conservèrent cet ordre le lendemain. Ils revinrent devant le Casal Moyen; ils y dressèrent leurs tentes et y restèrent. Il y en eut qui quittèrent l'ost et retournèrent à Jaffe à cause des peines et des privations qu'ils avaient souffertes dans l'ost.

Quand Salahadin sut que nos gens n'avaient pu prendre une autre résolution que celle V. 10719.
de s'en retourner, il eut grande joie et fit belle chère. Il fit aussitôt écrire ses lettres, VI, I.
et, par de rapides messagers, il manda aux Turcs qui lui étaient dévoués que les chrétiens s'en allaient, qu'ils n'avaient pu s'accorder, et qu'ils se séparaient les uns des autres, et que ceux qui voudraient avoir de son argent n'avaient qu'à venir à Jérusalem, où il les prendrait à sa solde. Il s'assembla donc tant de gens, hors de la ville et dedans, qu'on les estimait à vingt mille Turcs à cheval et bien armés, sans compter les gens de pied qu'on aurait eu peine à nombrer, qui tous savaient bien ce qui nous concernait et qui nous le montrèrent bien . . . . [1] aussitôt que nos gens revinrent là où ils s'étaient arrêtés.

De jour en jour, dans leur découragement, ils abandonnaient l'ost et s'en allaient V. 10743.
à Jaffe, car dans l'ost ils menaient une trop dure vie. Quand le roi les vit s'en aller VI, II.
ainsi et comprit qu'il n'était plus maître de mener l'ost le droit chemin, que vous dirai-je? Il manda à Safadin de parler à Salahadin et de lui faire ensuite savoir s'il pourrait maintenant obtenir la trêve qu'on lui avait offerte dans les plaines de Rames, comme nous vous l'avons conté, jusqu'à ce qu'il fût revenu de son pays [où il voulait se rendre]. Safadin alla le demander au soudan; mais celui-ci, dès le premier jour, avait su notre retraite, et il ne voulut plus accorder de trêve si Escalone n'était abattue. La nouvelle en revint dans l'ost au roi, qui n'en fit nul semblant et n'écouta même pas ce qu'on lui en disait. Il fit monter à cheval aussitôt des Templiers, des Hospitaliers

[1] Lacune probablement de trois vers, qui ne sont pas représentés dans le latin.

trois cents autres chevaliers; il leur ordonna d'abattre le Daron et de faire prendre grand soin d'Escalone, pour qu'il n'y arrivât pas de dommage par mauvaise garde. Ils allèrent au Daron, l'abattirent, puis revinrent à l'ost, et l'ost revint à Jaffe, pensive et accablée, puis de Jaffe à Acre; mais il resta en arrière, à Jaffe, beaucoup d'hommes, tant de bien portants que de malades, qui depuis y eurent grand'peur. Voilà l'ost revenue à Acre, par le même chemin qu'elle avait pris pour s'en éloigner, un dimanche, abattue et confuse; mais c'est ce qui arrive à ceux qui se laissent gouverner par le péché.

V. 10787. Dès que Salahadin et Safadin, son frère, surent que nous avions quitté Jaffe et que
VI. xii. nous nous étions éloignés tristement, comme je vous l'ai raconté, ils firent convoquer et réunir l'ost de leurs fiers païens, et le soudan avait bien alors plus de vingt mille Turcs à cheval. Il avait l'émir de Bile et le fils du Hausasis, et bien cent six émirs, et tant de gens de pied de la montagne que cette ost couvrait toute la plaine. Elle descendit de Jérusalem et dressa ses tentes en bas dans les plaines de Rames. On pouvait voir là bien de beaux chevaux.

V. 10807. Le dimanche, le jour même où nous rentrâmes à Acre, l'ost des païens maudits
VI. xiii. campa devant Jaffe, et, le lundi, ils attaquèrent; [les nôtres sortirent de la ville[1]] : ils se rencontrèrent dehors, dans les jardins. Nos gens leur résistèrent toute la journée, si bien que ce jour là ils n'approchèrent pas du château, tant ils furent harcelés, ni le lendemain, qui était mardi, ni le troisième jour. Mais, le jeudi, la ville fut assiégée tout à l'entour, et les gens qui étaient dedans se trouvèrent en grande peine. Salahadin fit dresser quatre pierrières légères et fortes, et deux mangonneaux pour l'attaque. Alors vous auriez entendu les lamentations des chrétiens restés dans la ville, qui étaient plus de cinq mille, ou bien portants ou malades au lit; tous se lamentaient et disaient : « Ah! « roi d'Angleterre, qu'es-tu allé faire à Acre? Chrétienté, comme tu es ruinée! » Ils furent attaqués avec une telle force et une telle vigueur, il y eut tant de gens tués et blessés, ils se défendirent si hardiment, montant et descendant sans cesse, qu'on n'aurait pu les voir sans en avoir grand' pitié : les pierrières et les mangonneaux ne cessaient de tirer. Ceux du dedans avaient bien des pierrières; mais ils ne savaient pas s'en servir. Les Turcs tirèrent sur la porte du côté de Jérusalem, tant que, malgré sa solidité, les arches d'en haut tombèrent, ce dont les nôtres furent éperdus, et le mur de droite fut brisé : il en tomba deux perches. C'était le jour du vendredi. Ce fut une rude bataille quand les Turcs entrèrent dans la ville; il y eut une mêlée; mais les Turcs, qui s'accroissaient toujours par les renforts qu'ils recevaient de l'ost, devinrent si nombreux qu'ils mirent les nôtres en désordre et les chassèrent jusqu'au Toron, devant la tour. Ce fut grande horreur à voir que les malades qui étaient couchés dans les maisons et que les Turcs tuèrent : il y eut là de bons martyrs. Beaucoup de gens, se séparant des autres,

[1] Suppléé d'après le latin.

s'enfuirent vers la mer. Les cruels Sarrasins prirent les maisons et les pillèrent; ils emportèrent tous les blés et répandirent tous les vins. Les uns attaquèrent le Toron, où étaient les gens de Dieu, qui se défendaient vigoureusement; les autres coururent à la mer, aux vaisseaux et aux barques qui y étaient, où nos gens voulaient monter pour se sauver : beaucoup de ceux qui étaient les derniers y furent tués. On vit là Auberi de Reims, qui était le capitaine du château, se conduire comme un vilain et un couard : il était déjà entré dans une barque pour s'enfuir par la mer, quand les prudhommes poussèrent de tels cris qu'ils le firent revenir en arrière et le contraignirent à rentrer dans le Toron, si bien qu'il dit : « Puisqu'il ne peut en être autrement, mourons ici « pour Dieu! » Tout autour d'eux, à droite et à gauche, au pied du Toron, il y avait tant de Turcs qui assaillaient que les nôtres ne savaient de quel côté se défendre. Les traits tombaient là plus dru que grêle; car ils étaient pêle-mêle et pied à pied. Le combat dura toute la journée; mais nos gens n'auraient pu résister aux grands assauts et à la grande presse; heureusement Dieu avait fait rester le patriarche nouvellement fait, qui, pour rien au monde, n'aurait voulu renoncer à sauver ceux qui étaient là et qui combattaient jusqu'à la mort. Il manda à Salahadin, le Sarrasin libéral et vaillant, et il pria Safadin de lui demander, qu'il leur accordât une trêve seulement jusqu'au lendemain, et il s'engageait, si avant le soir il ne voyait pas arriver de secours d'Acre ou d'Escalone ou du roi Richard qu'ils avaient envoyé chercher, à donner en otage sa propre personne et d'autres gens de haut parage à mettre en fers ou en liens, pour garantir que chacun des chrétiens qui combattaient dans le Toron payerait à Salahadin, pour être épargné, dix besants d'or, et qu'on donnerait de même cinq besants pour chacune des femmes et trois pour les petits enfants. Comme il l'avait demandé, Salahadin commanda que l'engagement fût accepté et tenu. Voilà le messager revenu, voilà la trêve accordée et la chose arrêtée ainsi. Ils livrèrent aux Turcs deux otages qui allèrent avec le patriarche; l'un était Auberi, l'autre Tibaud de Troies, qui était preux et hardis : c'était un sergent du comte Henri [de Champagne], qui avait élevé son père, et il peut y en avoir eu d'autres, dont je n'ai pu savoir les noms.

Vous m'avez entendu vous parler et il est bon de le raconter, à cause du grand bien V. 10935.
qui en advint, de l'ost qui revint à Acre tout abattue et découragée et accablée de cha- VI, iv.
grin. Tous pensaient s'en retourner et aller droit à leurs vaisseaux. Le roi Richard lui-même, nous le vîmes de nos yeux, avait déjà pris congé du Temple et de l'Hôpital; il avait vu à ce que ses galères fussent bien préparées. Il devait y monter le lendemain, dit le livre, pour s'embarquer et aller par Barut avec ses gens, et il avait déjà envoyé ses galères, qui avaient donné l'assaut à ceux du château, si bien qu'ils s'étaient enfuis et qu'ils ne l'auraient pas attendu s'ils avaient vu arriver d'autres galères. Un soir, comme le roi était dans sa tente, dans les dispositions que je viens de vous dire, voici venir en toute hâte une barque qui aborda dans le port. Ceux qui en sortirent

vinrent au roi sans attendre, et lui dirent que Jaffe était prise et que les chrétiens étaient assiégés dans le Toron, et qu'ils étaient perdus, comme je vous l'ai raconté, s'ils n'étaient pas secourus par lui. Le preux roi, dans sa générosité, renonça à tout son projet, et dit : « J'irai vraiment. » Il fit de nouveau convoquer l'ost; mais les Français ne voulurent pas lui obéir : ils répondirent, ces envieux, qui en eurent grand blâme, qu'ils n'y mettraient pas les pieds et qu'ils n'iraient plus jamais dans l'ost avec lui; et en vérité, ils ne le firent plus, ni avec lui ni avec personne, mais ils moururent [bien peu de temps après]. Cependant, ceux qui craignaient Dieu, de quelque pays qu'ils fussent, Templiers, Hospitaliers et beaucoup d'autres bons chevaliers, se préparèrent, montèrent à cheval, et allèrent par terre droit à Césaire, et le vaillant roi d'Angleterre alla par mer sur ses galères. Il s'arma richement, ainsi que les siens, si bien qu'ils ne pouvaient être mieux. Là étaient le comte de Leicestre et André de Chavigni et Roger de Saci; on y vit aussi Jourdain du Homez, qui mourut cette année, et Raoul de Mauléon, qui porte un lion dans sa bannière, Auçon du Faï, qui attaqua maint Sarrasin, les seigneurs de Préaux, qui étaient des compagnons du roi, et beaucoup d'autres hommes renommés dont je n'ai pas su les noms. Ils partirent pour le service de Dieu, et avec eux ceux de Gênes et ceux de Pise, qui rendirent de grands services au besoin. Écoutez comment les choses se passèrent : ceux qui allaient par terre à Jaffe, et qui croyaient y arriver tout droit, s'étaient arrêtés à Césaire et n'y étaient pas depuis longtemps quand on leur dit que Salahadin faisait garder les chemins, si bien qu'ils se trouvaient là enfermés : c'était le fils du Hausasis, qui s'était porté entre Césaire et Arsur. Les autres gens, qui allaient par mer, furent entravés par un vent contraire, le roi et ceux des galères, si bien que de trois jours ils ne purent bouger de Caïphas où ils s'étaient arrêtés. Le roi disait : « Dieu, pitié! Pourquoi m'arrêtez-vous ici? C'est « en votre service que je vais. » Enfin Dieu eut pitié d'eux et leur envoya un vent du nord qui amena le roi avec sa flotte au port de Jaffe dans la nuit du vendredi. Le samedi à minuit la trêve expirait. Les chrétiens auraient été perdus et livrés à la mort si Dieu ne les avait délivrés par le roi, comme nous vous le conterons brièvement.

V. 11035. Le preux roi et ses nobles compagnons avaient couché dans leurs galères la nuit du [vendredi, et au matin du] samedi [1] il s'arma et ses gens aussi. Écoutez ce qui en était de la convention qui avait été faite, comment nos gens étaient bien garantis et quelle trahison les Turcs avaient ourdie contre ceux qui avaient cru se mettre en sûreté avec les besants qu'ils avaient promis. Ils les mirent, ce matin-là, en demeure de payer : ils payaient, et à mesure qu'ils payaient les Sarrasins leur tranchaient la tête. Ils croyaient ainsi bien faire; mais honnie soit une telle foi de chien! Ils en avaient déjà tué sept et les avaient jetés

(1) Les vers 11037, 11038 étaient sans doute ainsi conçus : *Toute la nuit del vendresdi, E al matin del samedi;* le copiste a passé le premier *del* et les mots compris entre les deux *del*. Le latin ne donne pas cette phrase.

dans un fossé, quand ceux du Toron s'en aperçurent. Ceux qui étaient là ont raconté qu'on vit alors une grande pitié, en haut dans le Toron, devant la tour : se voyant condamnés à mort, ils avaient grand'peur; ils pleuraient, se mettaient à genoux, priaient, se confessaient et battaient leur coulpe, et ceux qui étaient dehors se rejetaient dedans, au milieu de la grande presse, pour mourir le plus tard possible; car tout être, quand il voit la mort qui le poursuit, cherche à avoir un peu de temps et d'espace. Ils n'attendaient que le martyre, et nous pouvons bien dire en vérité qu'on pleurait des larmes qui, pour Dieu, avaient grande saveur, car, dans la détresse de la mort, elles venaient du plus profond de leur cœur, qu'ils tendaient vers lui en attendant le moment de mourir, et, dans leur cœur, ils n'avaient plus rien à attendre que la mort. 11 v
Cependant les Turcs aperçurent les galères qui étaient arrivées dans le port : à pied et à cheval, ils descendirent au rivage, qui en fut bientôt si rempli qu'ils y tenaient à grand'peine. Ils portaient des boucliers et des targes, et tiraient jusqu'aux barques et aux galères du roi. Ceux qui étaient à cheval se lançaient impétueusement jusque dans la mer et tiraient sur nos gens pour les empêcher d'aborder. Le preux Richard fit mettre tous ses vaisseaux ensemble pour parler aux siens. Il dit à ses hommes : « Gentils chevaliers, que ferons-nous? Faut-il nous en aller ou aborder? Et comment « pourrons-nous le faire? » Il y en eut qui répondirent qu'à leur avis c'était chose vaine d'essayer d'aborder ni de prendre port, car ils croyaient sûrement que tous les gens du château étaient tués. Pendant qu'ils se demandaient ce qu'ils feraient, voici que le roi d'Angleterre vit sauter en mer, du rivage, un prêtre qui vint droit en nageant au roi et fut recueilli dans sa galère. Il lui dit : « Gentil roi, les gens qui vous attendent « ici sont perdus si Dieu et vous n'en avez pitié. — Comment? dit le roi, bel ami, y « en a-t-il encore de vivants? Où sont-ils? — Oui, sire; et, rangés devant cette tour, ils « attendent leur mort. » Dès que le roi sut ce qui en était, il n'attendit plus. « Dieu, « dit-il, nous a fait venir ici pour endurer et souffrir la mort, et puisqu'il nous y faut « mourir, honni soit qui n'y viendra! » Il fit approcher ses galères, et, les jambes toutes désarmées, il sauta dans la mer, à la grâce de Dieu, jusqu'à la ceinture. Il arriva à la terre sèche le second ou le premier : c'était sa coutume. Jofroi du Bois et le preux Pierre de Préaux, compagnon du roi, et tous les autres ensuite, firent de même : ils vinrent aux Turcs dont le rivage était rempli et les attaquèrent. Le preux roi lui-même les tuait avec son arbalète, et ses gens, hardis et dispos, le suivaient par le rivage; les Turcs n'osaient pas l'approcher et s'enfuyaient devant lui. Il mit la main à son épée d'acier, les poursuivit en courant, et les pressa tellement qu'ils n'eurent pas le loisir de se défendre. Ils n'osèrent pas l'attendre davantage, lui ni ses vaillants compagnons, qui les frappaient comme des fous. Ils les frappèrent et les poussèrent tant qu'ils débarrassèrent le rivage des Turcs et les mirent tous dehors; après quoi, ils prirent des tonneaux, des pièces de bois, de grandes planches, de vieilles galères et de vieilles barques, en firent

un rempart sur le rivage, entre eux et les Sarrasins. Le roi y mit des chevaliers, des arbalétriers et des sergents, qui combattaient les Sarrasins; ceux-ci criaient et huaient, et s'éloignaient bien malgré eux. Le roi monta alors par un escalier tournant qui va dans la maison des Templiers; il entra là le premier dans la ville, où il trouva plus de trois mille Sarrasins occupés à piller à et tout emporter. Richard, le plus hardi roi du monde, dès qu'il fut en haut du mur, fit déployer ses bannières et les fit tourner du côté des chrétiens assiégés, tant qu'ils les virent. Aussitôt qu'ils les aperçurent, tous s'écrièrent : «Saint Sépulcre!» Ils prirent leurs armes et s'armèrent sans attendre. Quand l'ost païenne vit nos gens descendre du mur, elle fut toute troublée. Vous auriez vu là tant de Turcs à terre, que le roi y abattait! Aucun n'attendait son coup qui n'y perdît la vie. Voilà nos gens descendus au milieu des rues. Vous auriez vu là bien des gens mis à mal, tués et taillés en pièces. Là furent vengés les malades qu'ils avaient trouvés dans la ville, qui ne pouvaient remuer, et qu'ils avaient tués. Nos gens arrivaient de toutes parts et faisaient aux Sarrasins grand'honte. Que vous dirai-je? Tous ceux qui furent atteints dans la ville, tous ceux qui ne purent en sortir à temps, furent aussitôt tués. Voilà la ville délivrée et les Sarrasins livrés à grand'honte.

V. 11203. Le roi sortit de la ville à leur poursuite, après avoir déjà fait tant d'exploits. Il
VI, XVI. n'avait alors que trois chevaux, et jamais, même à Roncevaux, aucun homme jeune ou vieux, chrétien ou Sarrasin, ne se comporta comme lui. Quand les Turcs virent sa bannière flotter, ils frémirent de tous côtés; aucun couard n'aurait voulu être là, car Dieu n'a fait neige ni pluie, quand elles tombent jusqu'à lasser, que les dards et les carreaux ne plussent là plus dru entre les rangs des chrétiens. La nouvelle fut portée à Salahadin que ses gens étaient ainsi assaillis, et lui, ce maudit païen, qui était plus enragé qu'un loup, en eut la fièvre de peur. Il n'osa plus rester là, mais fit détendre ses tentes et ses pavillons et les fit reporter dans les plaines en arrière. Le roi, avec ses braves compagnons, les suivit et les serra de si près, avec les arbalétriers qui les frappaient et leur tuaient leurs chevaux, qu'ils reculèrent de deux grandes lieues. Le roi fit dresser sa tente à l'endroit même où Salahadin n'avait pas osé l'attendre. Là campa Richard le Magne.

V. 11239. Après cette journée et la retraite des Turcs, leur ost se sentit honnie et confuse d'avoir été chassée par des gens de pied qui étaient en si petit nombre contre tant de Sarrasins qui étaient là; mais Dieu y avait mis la main pour empêcher la défaite des siens. Salahadin fit appeler ses Sarrasins et ses Turcs du plus haut rang et leur demanda : «Qui vous a mis en fuite? C'est donc l'ost d'Acre qui est revenue et qui a ainsi «traité mes gens? Étaient-ils à pied ou à cheval, ceux qui se sont lancés sur vous?» Si bien qu'un traître, qui le savait, et qui avait vu le roi, lui dit: «Sire, ils n'ont pour monter «ni cheval ni mule, si ce n'est trois chevaux que le vaillant roi a trouvés à Jaffe. Voilà «ce qu'ils en ont et peuvent en avoir, et rien de plus. Et si on voulait l'entreprendre, on

« pourrait le saisir au corps, et cela sans trop de peine, car il couche tout seul dans sa « tente. »

D'après l'histoire que je vous récite, ce fut un samedi que la ville fut recouvrée et V. 11267.
délivrée des Sarrasins. Ils y avaient fait des merveilles qui seront toujours racontées, VI, XVII.
à la reprise de Jaffe : ils avaient tué les chrétiens malades qu'ils y avaient trouvés, et il est certain qu'ils tuèrent dans la ville tous les porcs qu'ils y trouvèrent et tant que ce fut une infinité, car on sait certainement qu'ils ne mangent pas la chair des porcs, et à cause de cela ils les tuent volontiers : il n'y a rien qu'ils haïssent plus, en haine de la foi chrétienne. Ils avaient mis côte à côte, et mêlés, les chrétiens tués et les porcs; mais ceux des nôtres qui en prirent la peine pour Dieu enterrèrent tous les chrétiens et jetèrent dehors les Sarrasins qu'ils avaient tués avec les porcs, qui puaient tant qu'on ne pouvait l'endurer.

Le dimanche, le lundi et le mardi, le roi fit travailler au mur de Jaffe, là où on V. 11294.
vit des brèches, si bien qu'on le redressa un peu, autant qu'on le pouvait sans mortier VI, XVIII.
et sans chaux, pour se défendre s'il en était besoin. Mais l'ost était dehors, sous les tentes, où il semblait plus nécessaire de veiller.

Les Mamelons de Salahadin, ceux d'Alep, les Cordins, les troupes légères des mau- V. 11303.
dits païens se réunirent en assemblée, et dirent qu'ils étaient déshonorés d'avoir aban- VI, XIX.
donné Jaffe devant des ennemis aussi peu nombreux et qui n'avaient pas de chevaux. Après avoir beaucoup discouru, ils se lièrent par serment et se promirent de prendre le roi dans sa tente et de le mener à Salahadin. Voilà à quoi ils s'engagèrent.

Voilà que le comte Henri de Champagne vint de Césaire avec les siens dans une V. 11318.
galère. L'ost était venue jusqu'à Césaire et y était arrêtée malgré elle à cause des VI, XX.
Sarrasins qui gardaient les fleuves et guettaient les passages, si bien que le roi n'eut aucun secours d'eux tous, si ce n'est du comte son neveu. Et pour résister au grand danger qu'on lui préparait, il n'avait en tout que cinquante chevaliers, ou au plus soixante, et des sergents, des arbalétriers preux et habiles, des Génois et des Pisans qui se donnaient là au service de Dieu, et d'autres gens jusqu'à deux mille. Et depuis la reprise de la ville, il ne put avoir plus de quinze chevaux ramassés [comme on avait pu], de bons et de mauvais. Ce manque de chevaux aurait fait périr ses gens si Dieu ne les avait garantis des Turcs et de leur entreprise.

Écoutez un grand miracle qui mérite qu'on s'en émerveille, que nos gens n'aient V. 11345.
pas été tous pris le mercredi, lors de cette conjuration faite pour s'emparer du roi, VI, XXI.
si Dieu ne l'avait protégé. La nuit, à l'heure de matines, les Sarrasins montèrent à cheval. Ils lacèrent leurs heaumes, se mirent en ordre et chevauchèrent à la lune. Là Dieu fit une de ces bontés qui augmentent sa gloire, et, quand il fait une belle œuvre, il est bon de la raconter. Les voilà dans la plaine, chevauchant serrés; Dieu lui-même fit surgir une querelle entre les Cordins et les Mamelons pour savoir lesquels

descendraient à pied et arrêteraient nos gens pour les empêcher de rentrer dans la ville et d'y trouver un abri. Chacun disait : « C'est à vous de descendre. — Non, c'est à « vous. — Non, c'est à vous. — Non, c'est à vous par justice; nous avons plus le droit « d'être à cheval. » Ils chevauchèrent ainsi en se querellant, et leur discussion dura si longtemps qu'ils virent arriver le jour clair, comme Dieu l'avait arrangé. Le roi dormait dans sa tente. Écoutez une belle aventure d'un Génois qui, juste au point du jour, s'était levé et était allé dans la berruie. Comme il voulait revenir, il entendit les Turcs qui arrivaient, et, baissant la tête, il vit les heaumes qui reluisaient. Aussitôt il cria, sans s'arrêter un instant, à nos gens d'aller tous aux armes et de s'armer. Aux cris, le roi s'éveilla, qui eut ce jour beaucoup de fatigue. Il sauta de son lit sur ses pieds et endossa,
VI, IIII. je le suppose, un haubert fort et brillant. Il ordonna qu'on éveillât aussitôt ses compagnons. Il ne faut pas s'étonner si, dans une telle surprise, ils mirent quelque trouble à se vêtir et à s'armer. Je peux bien vous assurer qu'ils furent si hâtés, le roi et beaucoup d'autres avec lui, qu'ils durent combattre, ce jour-là, les jambes désarmées, nues et couvertes par le ciel seul. Il y en eut même qui étaient tout nus, sans braies, et qui reçurent des plaies et des coups, et c'est ce qui leur nuisit plus que tout.

V. 11409. Comme les nôtres s'armaient, les Sarrasins approchaient. Le roi monta à cheval; il n'avait pas avec lui plus de dix hommes à cheval. L'histoire dit que le comte Henri de Champagne était à cheval en sa compagnie; le comte Robert de Leicestre y était aussi, et c'était justice. Bartélemi de Mortemer était à cheval, si je suis bien informé, et Raoul de Mauléon, qui n'était jamais las de combattre, et André de Chavigni, qui était solide sur ses étriers; et Girard de Fournival, accompagnant le roi à cheval; et Robert de Saci, monté sur un pauvre bidet; et Guillaume de l'Étang, qui avait un cheval bien recru; et Huon de Neuville, preux et hardi sergent. Henri le Tiois, au milieu d'eux, portait la bannière du roi. Voilà nos gens mis en ordre contre l'ost de nos cruels ennemis, et divisés en corps, chacun avec son commandement. Les chevaliers étaient à gauche, vers Saint-Nicolas, sur le rivage, pour arrêter les Sarrasins. C'est là qu'il leur fallait être, car c'est là que la plupart des Turcs se portaient avec grands cris et grand tapage. Par devant les jardins, on avait mis des gens de plusieurs nations; il y avait là des Pisans et des Génois, et il serait difficile de vous raconter tous les assauts qu'ils eurent à subir. Les Turcs commencèrent à tirer avec grands cris et grandes huées; vous auriez vu là une chaude affaire, et nos bonnes gens serrés de près. Ils se mirent à genoux, dressant devant eux leurs écus et leurs targes, tenant leurs lances dans leurs mains. Le roi, qui s'entendait à la guerre, fit cacher sous les targes, entre deux hommes, un arbalétrier et un homme qui lui bandait son arbalète, et qui la lui passait quand il l'avait bandée. Par ce moyen, l'ost put se défendre. Il ne faut pas douter que ceux qui étaient dans un tel danger, et qui voyaient devant eux tant de Turcs, n'eussent peur pour leur tête; mais, aussi vrai que vous êtes ici, le roi allait au milieu d'eux, les passant

en revue, les exhortant, avec lui Jean de Préaux qui les prêchait aussi. Ils disaient : «C'est aujourd'hui qu'on verra ceux qui s'efforceront de bien faire tant que Dieu leur «préservera leur corps. Il n'y a plus à penser à autre chose qu'à vendre chèrement notre «vie, et à attendre le martyre, puisque Dieu nous l'a envoyé. Nous sommes bien dans «le bon chemin, puisque, par sa bonté, il nous envoie ce que nous sommes venus «chercher. C'est ici que nous attend notre vrai salaire.» Une fois l'ordre bien établi voici venir la masse des Turcs, nos gens tenant toujours leurs jambes fichées dans le sable, toutes les lances en arrêt, et prêts à les recevoir. Les escadrons des Sarrasins se lancèrent avec un tel élan et un tel fracas, que, si nos gens avaient bougé, ils eussent été rompus. Il y avait bien, si je ne me trompe, mille Turcs dans chaque escadron, et quand ils furent près des nôtres et qu'ils virent qu'ils ne bougeaient pas, ils tournèrent bride en longeant les nôtres. Alors les arbalétriers tirèrent, et les Turcs n'osèrent pas les attendre, car ils frappaient leurs corps et leurs chevaux et les renversaient. Puis les escadrons revenaient, se rapprochaient d'eux, s'arrêtaient court et tournaient. Ils le firent ainsi plusieurs fois. Et quand le roi et ses gens virent que ces Turcs, qui étaient si nombreux à cheval, ne feraient pas autrement, chacun s'élança, et, le fer des lances abaissé, se précipita au milieu de la grande presse des mécréants, et ils les attaquèrent si rudement que tous les bataillons en tremblèrent jusqu'au troisième rang. Le roi regarde à droite et voit tomber là le preux comte de Leicestre, qui, après s'être très bien battu, venait d'être renversé de son cheval quand le roi vint à sa rescousse. Vous auriez vu là tant de Turcs se lancer sur la bannière royale, qui portait un lion! Ils emmenaient prisonnier Raoul de Mauléon; mais le roi donna des éperons à son cheval, tant qu'il l'ôta de leurs mains. Le vaillant roi était au milieu de la presse des Turcs et des Persans; jamais aucun homme, fort ou faible, ne fit tant de prouesses en un jour. Il se lançait au milieu des Turcs et les fendait jusqu'aux dents. Il s'y lança tant de fois, leur porta tant de coups et se donna tant de mal, que la peau de ses mains en creva. Voici venir un Sarrasin qui, sur un destrier rapide, s'écartait des autres Turcs: c'était le preux Safadin d'Arcade, celui qui faisait les grandes prouesses et les grandes libéralités. Il arriva grand train, comme je vous l'ai dit, avec deux chevaux arabes qu'il envoya au roi d'Angleterre, et il lui fit demander, pour ses prouesses qu'il voyait, et pour son grand courage, d'y monter à telles conditions que, si Dieu le tirait de là sain et sauf, il lui en rendrait quelque récompense. Il en eut plus tard un riche salaire. Le roi les prit volontiers, et dit que, dans le grand besoin où il était, il en prendrait encore bien d'autres de son plus mortel ennemi, s'il lui en venait. La bataille grandissait toujours; on n'en a jamais vu de telle. Toute la terre était couverte des dards des Sarrasins; on les ramassait à brassées. Il y eut là tant de gens blessés que les rameurs des galères s'enfuirent dans les galères où ils étaient venus. Fuir dans un tel moment, c'est grandement se déshonorer! Voici le cri du côté de la ville, que les

Turcs y arrivaient en masse, voulant surprendre nos gens par devant et par derrière. Le preux roi, lui troisième de chevaliers, y vint avec sa bannière. . . . .[1], et, dès qu'il y entra, il rencontra dans un chemin trois Turcs richement montés. Il les frappa royalement, et leur donna une si rude atteinte qu'il les tua, et il gagna là deux chevaux. Il chassa hors de la ville les autres Turcs, fit boucher, de haut en bas, la
VI, xxiii. porte par où ils étaient entrés, et mit des gardes pour la garder. Ensuite, il alla droit aux galères où ses gens s'étaient sauvés dans leur angoisse et grande peur; et Richard, le fils de prouesse, leur rendit à tous le courage. Il les décida à revenir à terre et les remit avec les autres, si bien qu'il ne resta dans chacune des galères que cinq hommes. Avec le surplus, il s'en revint à l'ost, qui n'avait toujours pas de repos. C'est alors qu'il fit cette charge audacieuse dont on n'a jamais vu la pareille. Il se lança au milieu des mécréants si profondément qu'ils le recouvrirent et que ses gens ne le virent plus. Il s'en fallut de peu qu'ils ne se jetassent après lui et qu'ils ne rompissent leurs rangs; ils auraient tous été perdus. Mais le roi ne se troublait pas. Il frappait avant et arrière, et avec l'épée qu'il tenait il se frayait passage partout où il la menait. Qu'il frappât un homme ou un cheval, il abattait tout. C'est là qu'il fit, si je ne me trompe, le coup du bras et de la tête ensemble d'un émir armé de fer, qu'il envoya droit en enfer. Et, quand les Turcs virent ce coup, ils lui firent une si large place qu'il revint, Dieu merci, sans dommage. Mais sa personne, son cheval et son caparaçon étaient si couverts des flèches que les ennemis lui avaient lancées à l'envi, qu'il ressemblait à un hérisson. C'est ainsi qu'il revint de la bataille, qui dura toute la journée, depuis le matin jusqu'au soir, si cruelle et si furieuse que, si Dieu n'avait pas soutenu les nôtres, ils auraient été perdus; mais il était avec nous, nous le vîmes bien, puisque ce jour-là nous ne perdîmes qu'un ou deux hommes, et ils perdirent plus de quinze cents chevaux, qu'on voyait étendus de tous côtés, et, avec eux, plus de sept cents Turcs qui gisaient là, morts. Et, malgré tous leurs efforts, ils n'emmenèrent pas le roi, qui avait fait là, devant leurs yeux, ses grandes prouesses. Ils s'ébahissaient tous des faits d'armes qu'ils lui voyaient accomplir, à lui et à d'autres qui, avec lui, s'exposaient à la mort.

V. 11653. Quand Dieu, dans sa bonté, eut ainsi délivré le roi et les chrétiens du peuple païen,
VI. xxiv. et que l'ost se fut retirée, on raconta une parole du soudan Salahadin. Il demanda à ses Sarrasins, pour les railler de leur déconfiture : « Où sont ceux qui ont pris le roi? « Où est celui qui me l'amène? » Un Turc d'un pays lointain lui répondit : « Sire, je vous « le dirai sans mentir de rien. On n'a jamais vu un tel homme, si preux, si avisé et si « éprouvé aux armes. Les siens le trouvaient prêt à tous leurs besoins. Nous nous sommes « donné beaucoup de peine et nous avons frappé de grands coups; mais nous n'avons « jamais pu le prendre, car personne n'ose attendre son coup, tant il est adroit et hardi. »

[1] Lacune d'un vers sans importance.

Seigneurs, ne doutez pas que les Turcs ne le connussent fort bien et qu'ils ne l'eussent pris là sans Dieu et sans sa grande maîtrise d'armes; car il fit tant de prouesses, et il y peina tant, lui et les autres prudhommes, qu'ils en tombèrent malades, tout près VI, XXV.
de nos ennemis maudits, tant de la fatigue de cette journée que de la charogne dont la ville était si infectée et leur santé si atteinte qu'il s'en fallut peu qu'ils n'y mourussent tous, le roi et les autres.

Pendant que le roi était à Jaffe, malade et en fâcheux état, Salahadin lui fit dire V. 11691.
qu'avec ses Sarrasins il viendrait l'y prendre s'il osait l'y attendre. Le roi lui fit répondre VI, XXVI.
aussitôt que, s'il pouvait croire cela, il l'y attendrait, et que nulle part, tant qu'il pourrait se tenir sur ses pieds ou s'arrêter sur ses genoux, il ne fuirait devant lui un pied de terre. Il acceptait ainsi la guerre, et Dieu savait bien pourtant dans quel état il était quand il parlait si noblement! Alors il envoya, dit l'histoire, le comte Henri à Césaire chercher les Français, ceux qui étaient arrivés auparavant, et les autres gens qui y étaient, leur faisant dire de venir et de défendre le pays. Il leur rappela leurs engagements et leur fit savoir le triste état où il était. Mais ils ne voulurent pas le secourir, et ils l'abandonnèrent à un danger dont il ne serait pas sorti s'il n'avait accepté la trêve : [cette trêve fut blâmée de plusieurs [1],] mais personne n'aurait dû l'en blâmer, car les Turcs seraient venus le prendre, il y aurait souffert dommage de son corps, et Escalone aurait été perdue. Escalone aurait certainement été prise, Sur et Acre auraient été en grand danger.

Le roi était à Jaffe, inquiet et malade; il pensa qu'il s'en irait de là, à cause de la V. 11725.
faiblesse de la ville, qui n'offrait pas de résistance. Il fit venir alors le comte Henri, le VI, XXVII.
fils de sa sœur, les Templiers et les Hospitaliers. Il leur exposa le mal qu'il avait au cœur et à la tête, et leur dit qu'il fallait que les uns allassent à Escalone pour la garder, et que les autres restassent là et gardassent Jaffe, et que lui s'en irait à Acre pour se faire soigner. Il déclara qu'il ne pouvait agir autrement. Que vous dirai-je? Tous s'y refusèrent, et répondirent tout net que jamais ils ne garderaient de places fortes sans lui et n'y tiendraient garnison, et ils s'en allèrent sans en dire plus. Voilà le roi bien courroucé. Quand il vit que le monde entier, qui n'est guère loyal ni pur, lui faisait complètement défaut, il fut troublé, déconcerté et dans un grand embarras. Seigneurs, ne vous émerveillez pas s'il fit du mieux qu'il put selon le temps où il était; car celui qui craint la honte et cherche l'honneur de deux maux choisit le moindre. Il aima mieux demander une trêve que laisser la terre en grand péril, car les autres l'abandonnaient tous, et gagnaient ouvertement leurs vaisseaux. Alors il manda au frère de Salahadin, Safadin, qui l'aimait beaucoup à cause de sa prouesse, qu'il s'occupât sans retard de lui obtenir la meilleure trêve qu'il pourrait, et que de son

[1] Vers suppléé d'après le latin.

côté il l'accepterait. Safadin s'en occupa beaucoup, et il conduisit si bien les choses que la trêve fut déterminée par Salahadin aux conditions suivantes : Escalone, qui lui était très importune, serait rasée, et personne ne pourrait la fortifier jusqu'à trois ans; mais alors celui qui serait le plus fort l'aurait et la relèverait; Jaffe serait fortifiée de nouveau et repeuplée par les chrétiens; tout le reste de la plaine, le long de la montagne et de la mer, où personne n'habitait alors, serait en trêve loyale et sûre, et ceux qui voudraient observer la trêve pourraient, en toute sûreté, aller visiter le Sépulcre et revenir; les marchandises parcourraient le pays sans payer de tribut. Telles furent les conditions. Ainsi fut écrite la trêve et reportée au roi, et lui, qui était sans secours, et si près des ennemis que leur ost n'était pas à plus de deux lieues, accepta la trêve dans ces conditions, et celui qui raconterait l'histoire autrement en mentirait.

Quand la trêve eut été apportée au roi, et qu'il l'eut ratifiée, voyant qu'il ne pouvait
V. 11801. faire autrement, il ne put taire ce qu'il avait sur le cœur. Il manda à Salahadin (et maints
VI, XXVIII. Sarrasins l'entendirent) et lui fit dire expressément qu'il n'avait pris cette trêve, en
toute vérité, que pour trois ans, l'un pour s'en aller dans son pays, l'autre pour rassembler des hommes, le troisième pour revenir et conquérir le pays, s'il osait l'attendre. Le soudan lui fit répondre par ceux qu'il envoya pour cela que, par sa loi et le Dieu qu'il croyait, il prisait tant sa prouesse, son grand cœur et sa vaillance, que si la terre devait être conquise de son vivant, Richard était de tous les princes qu'il connaissait celui qu'il aimerait le mieux qui la conquît et qui la lui enlevât de force. Le roi pensait bien faire ce qu'il disait, et recouvrer le Saint Sépulcre; mais il ne voyait ni ne savait ce qui lui pendait à l'œil.

Quand cette trêve fut jurée et ratifiée des deux parts, que les conditions furent bien
V. 11831. établies et que les chartes en furent faites, le bon roi se fit porter à Caïphas, sur le
VI, XXIX. bord de la mer, pour se guérir et se remettre, et il y prit des remèdes. Les Français qui
VI, XXX. séjournaient à Acre désiraient retourner en France; [toutefois ils déclaraient d'abord [1]]
qu'ils iraient faire leur pèlerinage; et cependant il avaient blâmé et raillé la trêve, ils avaient refusé de défendre Jaffe et de secourir le roi. Quand le roi sut qu'ils voulaient avoir un sauf-conduit pour faire leur pèlerinage, il envoya aussitôt ses messagers à Salahadin et à Safadin, leur demandant de ne laisser aller aucun chrétien, jeune ou vieux, à Jérusalem, s'il voulait qu'il tînt les conditions de la trêve, sans ses lettres ou celles du comte Henri. Quand les Français connurent ce message, ils en furent si fâchés que la plupart, dès qu'ils le purent, préparèrent leur bagage et s'en retournèrent en France.

Quand la plupart des Français furent partis, ceux qui avaient dit le plus de mal du
V. 11863. roi et qui l'avaient le plus empêché, auxquels il ne pouvait avoir aucune confiance,

[1] Suppléé d'après le latin; il manque peut-être trois vers.

il fit faire une proclamation portant que ses gens pouvaient aller au Sépulcre, et qu'ils devaient porter leurs offrandes à Jaffe pour aider à refaire les murs. Que vous dirai-je?
Ils allèrent au Sépulcre ensemble en trois corps, sous le commandement de trois conné- VI. XIII.
tables. Le premier fut André de Chavigni : il y a à Cluni des moines qui ne le valent pas; le second fut Raoul Tesson, grand ami des chansons et de la musique; l'évêque de Salisbury, qui depuis fut fait archevêque, conduisit la dernière troupe. Je sais tout cela pertinemment. Quand les chefs furent en possession des chartes, les pèlerins se mirent en marche et partirent en rangs serrés. Écoutez les malheurs qui arrivent souvent, et de bien des manières, aux gens qui ont les meilleures intentions. Comme, dans leur voyage, ils passaient par les plaines de Rames, les barons parlèrent ensemble et décidèrent qu'ils enverraient dire à Salahadin qu'ils venaient à Jérusalem, avec les lettres du roi d'Angleterre, pour visiter le Sépulcre.

Ceux qui portaient ce message étaient sages et prudhommes; mais toute leur V. 11839.
prouesse faillit mal tourner par leur négligence ou leur péché. L'un était Guillaume de Roches, sur la tête duquel le heaume seyait bien; les autres, Girard de Fournival et Pierre de Préaux. Ils descendirent à cheval par les plaines de Rames, et s'avancèrent jusqu'au Toron des Chevaliers. Ils s'arrêtèrent là, cherchant Safadin, dont ils voulaient avoir le sauf-conduit. La vérité est qu'ils s'y endormirent, et ils y restèrent si longtemps que, beaucoup après relevée, les pèlerins marchaient en bon ordre, ils avaient passé la plaine et étaient près de la montagne quand ils se retournèrent, et virent venir, seulement alors, monseigneur André et ceux qui étaient avec lui, ceux qui devaient faire le message. Quand ils les virent et reconnurent, ils s'arrêtèrent tout ébahis : «Ah! seigneur Dieu! dirent les hauts hommes, nous sommes perdus si les «Sarrasins nous aperçoivent! Voici venir ceux qui devaient porter notre message. Nous «ne nous conduisons pas sagement, car voilà le soir qui approche, et l'ost des Sar«rasins n'est pas licenciée. Si nous allons de leur côté sans les avoir fait prévenir, ils «nous attaqueront, et nous y perdrons la vie; car, nous et nos gens, nous sommes «partis tout désarmés.» Ils blâmèrent les messagers, et cependant les prièrent et les pressèrent fort de reprendre leur voyage. Ceux-ci allèrent vers Jérusalem; ils trouvèrent plus de deux mille Turcs campés hors de la ville. Ils cherchèrent tant l'émir Safadin qu'ils le trouvèrent, et lui dirent que nos gens venaient, portant des chartes du roi, et qu'ils lui demandaient sauf-conduit et protection. Safadin leur fit de grands reproches, et dit que c'était une folle entreprise, et que celui-là avait donné un conseil insensé qui avait amené là ces gens, et qu'ils tenaient peu à la vie, pour marcher ainsi sans sauf-conduit. Ils parlèrent tant ensemble que la nuit commençait déjà. La troupe des chrétiens arrivait, sans armes et sans direction. Quand les Sarrasins les virent, ils leur firent une telle mine que je vous dis en vérité qu'il n'y avait pas dans la troupe un seul homme si hardi qui n'eût été heureux de se retrouver à Acre ou à

Sur. Ils passèrent cette nuit-là près d'un mur, et sachez qu'ils étaient en grande crainte. Le lendemain, les Sarrasins vinrent devant Salahadin, et s'agenouillant à ses pieds, ils
VI, XXXII. lui firent leur requête et prière, lui disant : «Ah! soudan, il serait bien juste et «opportun de nous venger maintenant du massacre qu'ils ont fait des nôtres devant «Acre. Sire, laisse-nous venger nos pères, nos fils, nos frères et nos parents que «ceux-là ont tués. Chacun de nous peut maintenant se venger.» Il répondit, comme de raison, qu'il en parlerait à ses conseillers. Ceux-ci s'assemblèrent devant le soudan et examinèrent de près la chose. Là étaient les plus hauts des Sarrasins, le Mestoc avec[1] Safadin et Bédreddin Dorderon. Ils dirent : «Sire, nous vous dirons ce qui con-«vient à votre grandeur. Ce serait une trop grande vilenie et un grand blâme pour «la loi païenne si ces chrétiens, qui sont ici en notre pouvoir, et qui ont pleine «confiance, étaient tués de cette manière, pendant qu'il y a trêve entre nous et le roi «d'Angleterre; si vous faisiez une telle infraction, pour quelque raison que ce soit, «comment pourriez-vous jamais tenir terre, et qui pourrait jamais se fier à nous?» Aussitôt Salahadin prit ses sergents, et fit dire, par Safadin, qu'il ordonnait que les chrétiens fussent protégés et qu'ils eussent un sauf-conduit pour aller et venir au Sépulcre et faire leur pèlerinage. Et on les traita encore plus honorablement jusqu'à ce qu'ils reprissent le chemin d'Acre.

V. 12013. Comme ceux-là s'en revenaient, ceux de notre bande arrivèrent. C'était juste au point
VI, XXXIII. du jour. Le soudan avait fait placer des gens qui gardaient les chemins quand les pèlerins passaient, si bien que nous passâmes sûrement. Nous franchîmes les montagnes et vînmes à la *monjoie*[2]. Nous eûmes alors grande joie au cœur, de Jérusalem que nous voyions : nous nous agenouillâmes à terre, comme le font et doivent le faire tous ceux qui viennent là. Nous vîmes le mont des Olives, d'où partit le cortège qui menait Dieu vers sa passion; puis nous allâmes vers la cité où Dieu conquit son héritage. Les chevaliers qui étaient dans la première troupe avaient pu baiser le Saint sépulcre, et, quand ils furent avec nous, ils nous racontèrent que Salahadin leur avait montré et fait baiser et adorer la sainte croix qui avait été perdue dans la bataille; mais nous autres qui étions à pied nous vîmes ce que nous pûmes. Nous vîmes surtout le monument où fut mis le corps de Dieu après sa mort : on y fit quelques offrandes; mais ce que nos gens y mettaient, les Sarrasins le prenaient; aussi nous y offrîmes peu, et nous distribuâmes l'argent aux captifs francs et syriens qui étaient là attachés et en servage. Nous leur portâmes notre offrande, et ils disaient : «Dieu le leur rende!» Nous fîmes ensuite une autre visite : nous allâmes à droite sur le mont du Calvaire, là où mourut celui qui daigna naître pour nous, là où la croix fut plantée et la chair divine percée de

(1) Il faut lire *o* dans le texte au lieu de *a*.

(2) Voyez au Glossaire l'explication de ce mot (cf., ci-dessus, p. 438).

clous, là où la roche se brisa et se fendit jusqu'au Golgotha; nous vîmes ce lieu et nous le baisâmes. De là, nous allâmes à l'église du mont de Sion, qui était restée toute ruinée. Nous vîmes, à gauche, le lieu où la mère du roi des cieux fut portée dans le ciel à Dieu son père, qui avait fait d'elle sa mère : nous le baisâmes en pleurant. Puis nous courûmes voir la sainte table où Dieu s'assit et mangea : nous la baisâmes aussi; mais nous n'y restâmes guère, car les Sarrasins nous volaient nos pèlerins, et les cachaient dans les cavernes par trois ou par quatre; c'était là notre grande peur. Nous descendîmes ensuite, les gens à pied et ceux à cheval, suivant le conseil qu'on nous avait donné, dans la vallée de Josaphat jusqu'à Siloé. Là nous vîmes la sépulture du corps où Dieu prit naissance : nous la baisâmes volontiers, le cœur plein de tendresse et de dévotion. Puis nous allâmes, toujours très inquiets, dans la grotte même où était Dieu quand il fut pris par ceux qui mirent à mort son saint corps. Pleins de pitié et de désir, nous baisâmes ce lieu et nous pleurâmes à chaudes larmes, et il y avait bien de quoi, car là étaient les écuries des chevaux des serviteurs du diable, qui souillaient les lieux sanctifiés et menaçaient nos pèlerins. Nous partîmes enfin de Jérusalem et nous revînmes à Acre.

La troisième troupe fut amenée par l'évêque, celui qui plus tard fut archevêque de V. 12101.
Cantorbéry, et il est vrai qu'à cause de sa renommée, de son mérite et de sa dignité, VI. xxxiv.
Salahadin lui fit faire tout l'honneur que je vais vous dire. Il envoya des gens à sa rencontre pour le prier de vivre avec lui à ses frais; mais l'évêque s'en excusa et répondit aux Sarrasins que, comme il était pèlerin, il ne pouvait pas accepter d'être défrayé. Alors Salahadin ordonna à ses gens de prendre le plus grand soin de l'honorer lui et les siens; il lui fit maint beau présent et le fit conduire par tous les lieux où notre seigneur Dieu a passé. Ensuite il l'invita à une entrevue pour le connaître. Il lui montra la sainte croix, puis il le fit asseoir devant lui. Ils restèrent longtemps ensemble et parlèrent. Salahadin se mit à lui faire des questions sur les qualités du roi d'Angleterre, et il lui demanda ce que les chrétiens disaient de celles qu'il avait lui-même. L'évêque répondit : « Sire, quant à mon maître, je peux bien dire que c'est le meilleur chevalier « et le meilleur guerrier du monde. Il est libéral et rempli de bonnes qualités. Je ne « tiens pas compte de nos péchés, mais si on pouvait réunir ses qualités avec les vôtres, « nous disons bien que dans le monde entier on ne trouverait pas deux princes pareils, « aussi vaillants et aussi éprouvés. » Le soudan écouta l'évêque et lui dit : « Je le sais, le « roi a beaucoup de vaillance et de hardiesse; mais il se lance si follement! Quelque « haut prince que je fusse, j'aimerais mieux avoir de la libéralité et du jugement avec « de la mesure, que de la hardiesse avec de la démesure. » Quand Salahadin eut ainsi parlé longtemps à l'évêque par interprètes, et l'eut écouté avec plaisir, il lui dit de lui demander un don, celui qu'il voudrait, tel qu'il pût le lui donner, et qu'il sût qu'il l'aurait. L'évêque le remercia et lui dit : « Par ma foi, c'est une grande chose, si on la

« comprend ; mais, s'il vous plaît, j'attendrai : j'en demanderai conseil à Dieu ce soir, et je « reviendrai demain. » Le soudan le lui permit. Le lendemain il fit sa demande, et ce fut une grande chose qu'il obtint ; il demanda qu'au Saint Sépulcre, qu'il avait visité, et où Dieu n'avait pas de service, si ce n'est de Syriens qui l'honoraient à leur façon, il y eût deux de nos prêtres latins qui, tous les jours, matin et soir, y fissent le service comme les Syriens, avec deux diacres pour les aider, et vécussent des offrandes ; et qu'il en fût à Bethléem et à Nazareth comme à Jérusalem. Le soudan voulut qu'il en fût ainsi tant qu'il posséderait le pays. Le bon évêque fit chercher aussitôt les prêtres et les fit chanter [leurs messes]. Il put se vanter d'avoir remis Dieu en possession des chants qu'il n'avait plus. [Quand ils eurent visité Jérusalem [1]] et qu'ils eurent fait ce qu'ils avaient voulu, ils prirent congé de Salahadin, partirent de Jérusalem et s'en retournèrent à Acre.

A. 1192 Quand les gens, petits et grands, furent tous revenus du Saint Sépulcre, et que les
[illegible] vaisseaux furent prêts, les pèlerins y entrèrent et mirent à la voile dès qu'ils eurent du vent. Bientôt les vaisseaux furent séparés et jetés de côté et d'autre. Des pèlerins, les uns arrivèrent à bon port où ils allaient, les autres firent naufrage et se trouvèrent en grand péril en des lieux divers. D'autres moururent sur mer et eurent une sépulture amère. Amère ? non, douce, car dans le royaume d'en haut ils en sentirent la douceur. Quelques-uns y prirent des maladies dont ils ne guérirent jamais. D'autres avaient laissé en Syrie leurs pères, leurs frères, leurs cousins germains, morts dans les batailles ou de maladie, dont ils avaient grand deuil. De même que les martyrs ont souffert pour Dieu des martyres divers et ont ainsi quitté ce monde, de même, j'ose bien le dire, ceux qui entreprirent ce pèlerinage eurent des souffrances diverses et passèrent par diverses aventures. Mais beaucoup de gens ignorants ont dit depuis, follement, qu'ils n'avaient rien fait en Syrie puisqu'ils n'avaient pas conquis Jérusalem. Ceux-là n'étaient pas bien informés : ils blâmaient ce qu'ils ne connaissaient pas et où ils n'avaient pas mis les pieds. Mais nous-mêmes, qui y avons été et qui avons vu ce qui se passa, et qui avons connu les maux qu'on eut, nous ne devons pas mentir sur les maux que nous vîmes de nos yeux souffrir aux autres pour l'amour de Dieu : et j'ose dire, en prenant à témoin ceux qui y furent, qu'il mourut bien là cent mille hommes parce qu'ils s'abstenaient de femmes : c'étaient des gens qui s'en tenaient à l'amour de Dieu, et ils ne seraient pas morts sans cette abstinence. Et j'ose bien encore vous garantir que, tant de maladie que de famine, il en mourut bien plus de trois mille au siège d'Acre et dans Acre même. Et les prudhommes qui avaient leur chapelain, qui entendaient leur service (chaque jour), comme un évêque ou comme un saint archevêque, et qui, atteints par les maladies qui couraient, moururent au milieu d'une telle vie, ceux-là

(1) Manque deux vers, auxquels je supplée tant bien que mal.

seront à la droite de Dieu dans la Jérusalem céleste : de telles gens par leurs bonnes actions ont conquis l'autre Jérusalem.

Quand Richard le roi d'Angleterre fut resté dans la Terre Sainte tant que le mo- V. 12257.
ment de partir fut venu, il fit préparer son passage : son vaisseau fut équipé de telle VI, xxxvi.
sorte que rien n'y manquait en hommes, en armes, en approvisionnements. Il se conduisit alors en homme preux, généreux et loyal, car, pour Guillaume de Préaux qui avait été fait prisonnier pour lui, il rendit dix nobles Sarrasins qui auraient rapporté beaucoup d'argent; mais il y renonça pour ravoir Guillaume. Il fit crier partout qu'il payerait ce qu'il devait, afin qu'il n'y eût ni plaintes ni exactions, et il fit tout rendre et acquitter. Quand il prit congé, vous auriez vu les gens le suivre en pleurant tendrement, en priant pour lui, en rappelant sa prouesse, sa valeur et sa libéralité. Ils disaient : « Ah! Syrie, comme tu restes maintenant dépourvue d'aide! Dieu! si la trêve « était maintenant rompue comme elle l'a été mainte fois, qui serait là pour nous défendre, « une fois le roi parti? » Là pleuraient beaucoup de gens. Le roi, qui était encore très souffrant, ayant pris congé d'eux, entra en mer sans plus attendre et fit ouvrir les voiles au vent. Il vogua pendant la nuit aux étoiles. Au matin, quand l'aube parut, il tourna son visage vers la Syrie et dit, ses gens l'entendirent et les autres le comprirent : « Ah! Syrie, je te recommande à Dieu, et puisse Dieu me donner encore, s'il lui plaît, « assez de temps pour que je te fasse secours! Car je pense encore te secourir. » Alors son vaisseau l'emporta au loin; mais il ne savait pas les grands maux, les ennuis et les peines qui lui pendaient devant les yeux, et les tourments qui l'attendaient par la trahison préméditée qui fut mandée de Syrie en France au roi, au sujet des Hausassis. Il fut ainsi pris et jeté en prison, étant en pèlerinage et sous le sauf-conduit de Dieu, ce qui permit de prendre son patrimoine et ses châteaux de Normandie par convoitise et par envie. Ensuite il fut racheté moyennant une rançon d'argent pour laquelle il lui fallut tailler son peuple et prendre dans les églises les croix, les reliquaires, les calices, les vases, et l'or et l'argent. Il en était en si grand besoin que, de tous les saints et saintes de Dieu, il n'y en a pas un qui, sans mourir, ait plus souffert pour Dieu que ne fit le roi dans sa prison en Autriche et dans la riche Allemagne. Mais Dieu qu'il avait servi [1]. . . . . et son sens, et sa libéralité, sa prouesse et sa prévoyance, et les barons qui envoyèrent pour lui leurs fils en otage, tant qu'il revendiqua sa terre sur le roi de France et lui fit la guerre, et il fit si bien qu'il recouvra autant ou plus qu'on ne lui avait enlevé. Dieu conduit toujours si bien ce qu'il fait qu'il rémunère équitablement celui qui a souffert à son service.

Sachent tous ceux qui sont maintenant et tous ceux qui viendront que l'histoire finit V. 12341.

[1] Il paraît y avoir une lacune d'au moins deux vers, qu'on ne peut combler avec sûreté.

ici, et assure comme vérité certaine que l'année où la croix fut conquise [et prise par les Sarrasins[1]] il y avait mille cent quatre-vingt-huit ans, le livre l'affirme, depuis le temps de l'incarnation, où prit naissance le fils de Dieu, qui vit et règne avec son père. Puisse-t-il nous mettre tous dans son royaume! *Amen.*

[1] Vers manquant restitué par conjecture.

GLOSSAIRE.

Le Glossaire qui suit ne contient pas tous les mots du texte : on y a compris tous ceux qui n'existent plus en français moderne ou qui se présentent dans le texte avec une forme ou un sens assez différents de ceux du français moderne pour créer une difficulté au lecteur, et en outre quelques mots dont il a paru intéressant de noter l'apparition dans un texte littéraire dès le XIIe siècle.

Les têtes d'articles offrent les mots sous la forme qu'ils ont dû avoir dans la langue de l'auteur et qui est constatée dans l'introduction grammaticale; quand cette forme n'est pas représentée dans le manuscrit, elle est placée entre crochets. Les formes du manuscrit sont placées à leur ordre alphabétique, avec renvoi à la forme normale (on l'a souvent négligé quand la forme fautive occuperait le même rang alphabétique que la forme restituée). Toutefois, sauf un petit nombre d'exceptions, on s'est contenté d'enregistrer, comme articles à part, l'infinitif des verbes et l'accusatif singulier des noms ou pronoms.

Tout substantif est enregistré à l'accusatif singulier, tout adjectif à l'accusatif masculin singulier, sans que ce soit expressément mentionné. La note *pl.* seule indique que le mot est à l'accusatif pluriel, la note *f.* qu'il est au féminin. La note *s.* indique que le mot est sujet (ce qui n'implique pas toujours qu'il ait la forme du nominatif). Le singulier est toujours donné avant le pluriel, le masculin avant le féminin, la forme du régime avant celle du sujet.

Dans les verbes, l'infinitif est toujours mis en tête de l'article. Tous les temps, sauf indication contraire, sont à l'indicatif; ils sont ainsi marqués : *pr.* = présent, *impf.* = imparfait, *pf.* = parfait, *fut.* = futur, *cond.* = conditionnel. Les modes autres que l'indicatif sont ainsi marqués : *impér.* = impératif, *sbj.* = subjonctif. Un *p.* seul désigne le participe passé. Le participe présent et le gérondif sont également marqués par *gér.* = gérondif. Les personnes sont marquées par les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, les trois derniers chiffres désignant les trois personnes du pluriel.

Dans les verbes comme dans les noms, une indication donnée pour une forme s'applique aussi à la forme suivante, si celle-ci ne porte aucune indication nouvelle; quand elle porte seulement une sous-indication, il faut suppléer l'indication plus générale qui précède. Ainsi « fut. 1 *larai*, 4 *larrons* », signifie que *larai* est la première personne du singulier, *larrons* la première personne du pluriel du futur de *laier*; « p. *remis*, f. *remise*, pl. *remises* » indique que *remis* est l'accusatif masculin singulier, *remise* le féminin singulier, *remises* le féminin pluriel du participe passé de *remaneir*.

Quand la traduction d'un passage cité contient les noms et verbes aux mêmes nombres, genres, fonctions, temps, modes et personnes que le texte, ou que ces données résultent clairement de la traduction, les indications ci-dessus expliquées sont omises. Ainsi « *desroierent*, détournèrent », mais « impf. 6 *desvoleient*, *desvoloient*, pf. 6 *desvoldrent*, ne pas vouloir, se refuser à ».

Pour plus de clarté, on a introduit dans le Glossaire l'usage du tréma pour distinguer *aï*, *eï*, *oï*, *ië*, *uë*, *oü*, en deux syllabes des diphtongues *ai*, *ei*, *oi*, *ie*, *ue*, *ou* : *païs*, *feïs*, *roïllier*, *criër*, *laiër*, *seür*, *poër*.

GLOSSAIRE.

A

A, à. Avec *le*, art. masc. sg., *a* se combine en *al*, avec *les*, art. pl. m. et f., en *as*; on trouve cependant au v. 6325 *a les maces*; cf. Tobler, *Le Vers français*, p. 36. — *A* contenu dans *al* n'est pas répété, comme on s'y attendrait, v. 61 : *Al besoing Deu e sa clamor*. — *A* peut exprimer entre un substantif et un autre le rapport de possession : *li peres al joefne reí* 95, *la feste a toz les sainz* 3179. — Il signifie avec : *a iço* 4373, *a ço* 7459, 8577, avec celà. — Il désigne la manière : *a grant joie* 440; *a force* 735, 1630, 2241, 2300, 2766, etc., *a vive force* 3306, 5690 (ms. éd. *a une f.*). — *Assemblent a nos* 3067, en viennent aux mains avec nous. — *Berbiz fuient a lou* 731, fuient devant un loup. — *Deu vint a volenté* 3244, fut dans la volonté de Dieu. — *Avoir a pere* 1145, *a non* 1144, avoir pour père, pour nom; *avoir a chier* 2471, avoir en amitié; *se tenir a* 454, se regarder [à bon droit] comme; *quil saveit a meseürus* 2617, qui le connaissait pour malchanceux. — *A* devant un infinitif au sens de «pour» : *De vitaille a l'ost sustenir* 7910. — Au v. 1298 *a* est incompréhensible et sans doute fautif.

Aage. Voir Eage.

Aaisier : *s'ert aaisiez* 3590, s'était mis à son aise; p. *aaisié*, commode : *vent aaisié* 1232, vent propice.

Aamez. Voir Mesaesmer.

Aatie, *ahatie*, attaque, 6587, 11344; *granz aaties* 3875, violentes attaques; *par aatie* 3737, par provocation, par défi; 145, à l'envi.

Aatine 906, comme Aatie.

[Abaissier], sbj. impf. 3 *abeissast* 4482, baisser (de prix).

Abandoner 1304, céder; *s'abandoner* 3871, 4969, se mettre en avant, s'exposer (dans un combat); 10359, s'ouvrir, parler avec abandon.

Abasser, devenir bas (au sens de tardif) : *relevee abassee* 11915 (: *seree*), heure avancée de l'après-midi.

Abateïz 7891, amas de choses abattues.

Abatre 1520, 1548, renverser; pf. 3 *abati* 4497 (ms. éd. *embati*), faire baisser de prix.

Abes 10093, s. d'*abé*, abbé.

Abeissier. Voir Abaissier.

Abiter, *habiter*, p. *abité* 8808, fréquenter, converser; *abitee* 6768, 9869, *habitee* 2064, habitée; *que nuls n'i aveit abité* 9618, ce que personne n'avait réalisé (?).

Abriver : *s'abrivoient* 8926, s'efforçaient; p. f. *abrivee* 10959, lancée avec force.

Abrochier. Voir Atrochier.

Absolu. Voir Asoldre.

Açainte. Voir Aceinte.

[Aceinte], *açainte* 5993, 10171, enceinte.

Acemement. Voir Acesmement.

Acener 4858, appeler par signes.

Acerter 2196, reconnaître avec certitude.

Acesmé 9922, pl. *acesmez* 6227, f. *acesmee* 2161, orné, paré.

[Acesmement], *acemement* 6229, élégamment, en grande parure.

Achaison 2444, 5456, cause.

Achamaillié 10852 pl. s., engagés dans une mêlée, aux mains.

Achat : *de grant achat* 4816, de grand prix.

Achater 362, impf. 6 *achatoient* 4234 (l. *Si l'achatoient encor chier*), acheter.

Achenee 6277, réduite à la condition de chiens, misérable.

Achoisier. Voir Aquеisier.

[Aclareier] : *aclaroiee* 5765, éclaircie, lâche.

Acoil. Voir Acueil.

Acointement 7404, liaison, connaissance que l'on fait avec quelqu'un.

Acolez 7550, entourés des bras, embrassés.

Acompaignier : *s'acompaignierent* 6007, se mirent de compagnie, se réunirent; *acompaigniees* 1749, mises dans la même compagnie, jointes.

Acomplir 3199, terminer.

Acondire. Voir **Aconduire**.

[**Aconduire**], *acondire* 1015, convoyer.

Aconsivre 170, 490 (*acunsivre*), 1664, 2388, 3000, pf. 6 *aconsuirent* 11197, p. pl. *aconseü* 5514, 8704, *aconseüe* f. 7782, atteindre.

Aconte, *acunte* 6736, pl. *acontes* 5596, compte.

[**Aconter**], pr. 1 *acunt* 12138, faire entrer en compte.

Açoper : *tant i fud el dreit açopee* 3556, tant elle s'y arrêta (y tomba) droit; *la iert la bataille açopee* 4856, là la bataille était arrêtée.

Acorde 110, 969, 4461, accord, pacification.

Acordement 2513, accord, arrangement; *a un acordement* 5605, ensemble, d'accord.

Acorder : *s'acorderent* 1049, tombèrent d'accord; *acordee* 918, l. *recordee*. Voir **Recorder**.

Acorreit 4586, l. *atorreit*. Voir **Atorner**.

Acorre : *en acorant* 8792, en courant dessus.

Acoster 6062, approcher de côté; *acostee* 6005, arrivée à côte.

Acoter : *al chaeir jus s'acota* 4875, au milieu de sa chute il resta suspendu en s'appuyant.

Acreire 218, *acroire* 8754, emprunter; *fist acroire* 1841, fit accroire.

Acroire. Voir **Acreire**.

[**Acueil**] : *de grant acoil* 884, très accueillant.

Acuis. Voir **Aquis**.

Acunsivre. Voir **Aconsivre**.

Acunte. Voir **Aconte**.

Acunter. Voir **Aconter**.

Adecertes 1789, 4865, pour de bon, sérieusement; 5167, avec certitude.

Admirad, *admirail*, *admirald*, *admirals*, *admiralt*, *admiralz*. Voir **Amiral**.

Adonc 740, alors.

Ados 10414, endroit où l'on s'adosse; *les adossa a tel ados* 9365, (fig.) les mit dans une telle situation.

Adosser 9365, acculer; *s'adosser* 3100, 3586, s'adosser, tourner le dos.

[**Adrecement**], *adrescement* 1776, réparation, redressement.

[**Adrecier**], *adrescier* 1339, sbj. impf. 3 *adreçast* 1460, 6 *adreçassent* 1493, p. pl. *adresciez* 908, 1493, dresser; 1339, diriger; 908, 1460, réparer, redresser.

[**Adreit**] : *adroite* 12338 (éd. *a droite*), droite, bien dirigée.

Adrescement. Voir **Adrecement**.

Adrescier. Voir **Adrecier**.

Adurez 1666, endurcis (fig.).

Adverse 11516. Voir **Engrès**.

Aerdeir (S') 3688, s'attacher.

Afaire 654 (masc.), *affaire* 880, *l'affaire* 3069 (au sujet, fém.), affaire, entreprise; *de grant affaire* 879, 3403, de grande conséquence.

Afaitier, pf. 6 *afeiterent* 4926, arranger; p. s. *afaitiez* 5976, bien appris, sage.

[**Afebleier**] : *afebloiees* 7823, affaiblies.

Afebloier. Voir **Afebleier**.

Afeiter. Voir **Afaitier**.

Aferir, pr. 3 *afiert* 7946, impf. 3 *afereit* 874, 1102, *aferoit* 5419, convenir, appartenir.

Afermer 4192, affirmer.

Affaire. Voir **Afaire**.

Afiance 11713, promesse, engagement.

Afichier, pr. 3 *afiche* 12344, pf. 3 *aficha* 6804, p. *afichié* 6146 : 12344 affirmer; *s'aficha* 6804, s'affermit; pl. s. *afichié* 6146, bien décidés, confirmés dans leur résolution.

Afilees 2170, affilées.

Afoler 1546, impf. 6 *afoloient* 758, pf. 6 *afolerent* 759, p. pl. s. *afolé* 2569, détruire, perdre; 1546 être détruit, perdu.

Afondee 2263, coulée à fond.

Agraventé 6864, f. pl. *agraventees* 1292, jeté bas, écroulé.

Agreer, impf. 6 *agreoit* 9754, agréer.

Agu, pl. *aguz* 3787, aigu.

Aguait 4157, 7094, embuscade.

Aguaitier, pr. 6 *aguaitent* 8839, épier.

Ahaitier 5365, mettre de bonne humeur, en bonne disposition.

Ahan 283, 1010, 1119, 1708, 2836 (*haan*), peine, fatigue.

Ahatie. Voir **Aatie**.

Aherneschier. Voir **Ahernescheir**.

Ahernescheir 9068 (*ahernescher*), p. f. *aherneschiee* 7177, 9950, armer, équiper; *s'aherneschier* 7177.

Aide 11871, aide, contribution.

Aïdable 8636, pl. *aïdables* 3960, capable d'aider, de rendre service.

Aidier, imp. *aïe* 5898, sbj. 3 *aït* 149, aider; *saint sepulcre aïe* 5898, saint sépulcre, aide-nous!

Aïe 799, 1362, 1648, 2510, 2861, aide, secours; *de grant aïe* 8764, de grande valeur militaire.

Ainc 1794, 3538, jamais.

Ainceis 292, *ainzeis* 5180, *einceis* 2596, 2746, *ainçois* 442, 9014, *anceis* 1907, *ançois* 2111, avant; 1907 mais; *si tost com il pora ainçois* 9014, le plus tôt qu'il pourra.

Ainçois. Voir **Ainceis**.

Ainz 345, 372, 585, *einz* 251, 9119, avant; *ainz jor* 453, avant le jour; *einz icel contemple*, avant ce temps; *il ne cessa* (suppr. la virg.) *Ainz les ot passez* 7499, il ne s'arrêta pas avant de les avoir fait passer; *ainz que* 823, 1362, 2037, 4742; *a l'ainz qu'il porent* 934, 11860, le plus vite qu'ils purent; *qui ainz ainz* 3339, 9985 (*q. a. anz*), à qui arriverait le plus tôt.

Ainzeis. Voir **Ainceis**.

Aïr : *de grant aïr* 3742, d'une grande force; 6473, avec une grande violence.

Aise 4302, facilité, aise; 517, commodité, bien-être; *en aise* 2149, dans un lieu favorable (au débarquement); *a aise* 710, ayant leurs aises.

Aisement 11705, commodité, bien-être.

Aisié, s. *aisiez* 3135, qui est à l'aise.

Aive, aïeul; *el tens noz aivès* 9776, *el tens nostre aive* 10504, au temps de nos aïeux.

Ajorner, pf. 3 *ajorna* 1195, faire jour.

Ajoster, pf. 3 *ajosta* 111, réunir, rassembler; 6 *s'ajostouent* 3317, se rassemblaient; *s'ajosta* 2719, se rassembla.

Alcon. Voir **Aucon**.

Alçor. Voir **Auçor**.

[**Aleier**] : *s'alièr* 6850, se rallier, s'appuyer sur.

Alemande, pl. *alemandes* 6947, amande.

Alee, pl. *alees* 3922, marche (en parlant de plusieurs vaisseaux).

Alegier : p. *alegié* 2011, allégé, rétabli.

Aleine : *grant aleine* 7278, d'un grand élan.

Aleoir, pl. *aleoirs* 9328, chemin sur le haut des remparts.

Aler, impf. 4 *alioms* 1220, cond. 3 *ireit* 50, sbj. pr. 3 *alt* 8, aller; *lor entrees erent alees* 2346, ils avaient perdu tout moyen d'entrer; *les feves furent alees* 4357, furent finies; *la gent est alee* 11114, est perdue; *que sa vie n'en fust alee* 11185, qu'il ne perdît la vie. *Aler* construit avec un gérondif 1120, 2024, 4068.

Aleüre 6269, allure; *grant aleüre* 1275, 1585, 5393, 5791, vite, grand train; *petite aleüre* 5965, à petite allure.

Alièr. Voir **Aleier**.

Almaille. Voir **Aumaille**.

Alme. Voir **Ame**.

[**Aloe**], *aloue* 1625, alouette.

Aloé 9857, aloès.

Aloer, p. *aloé* 9858, loger, colloquer; *s'ert aloez* 442, avait fait un contrat de location.

Aloignier. Voir **Esloignier**.

Alosé, s. *alosez* 2838, 3335, pl. r. *alosez* 326, loué, célèbre.

Aloue. Voir **Aloe**.

Alquant. Voir **Auquant**.

Alsi. Voir **Ausi**.

Amanteüe. Voir **Amentevеir**.

Amatir : *amatie* 146, accablée, abattue.

Amredui. Voir **Ansdous**.

Ambes. Voir **Ans**.

Ambesdous. Voir **Ansdous**.

[**Ame**], *anme* 1042, 3658, *alme* 2861, 3902, pl. *almes* 2540, 3652, âme. La rime d'*alme*, *almes* avec *dame*, *dames* (3902, 3652) indique la même prononciation pour les deux mots.

Amender, sbj. 3 *ament* 9728, pf. 6 *amenderent* 4926, réparèrent, remirent en état; *si Deus m'ament*, ainsi puisse Dieu m'améliorer!

[**Amentevеir**], p. f. *amanteüe* 5500, rappeler.

Amirail 3685, 9343, 10798, 11947, *amiralt* 7577, *admiralt* 3891, *admirald* 11852, *admirad* 7574, 11621; pl. *amiralz* 3671, 4860, 6563, *admiralz* 2273, 2527, 6233, 6624, 7582, 8692, *admirals* 6799, s. *admirail* 8052, chef sarrasin, émir. La rime d'*amiralz* avec *halz* (3671) indique pour le sing. *amirail* ou *amiralt*; le premier est préférable. Le *d* de plusieurs formes est dû à l'influence d'*admirari*.

Amiralt. Voir **Amiral**.

Amonester, pf. 6 *amonesterent* 5472, 9028, conseiller (gouverne le datif).

Amor 62, 2298, etc., amour (fém.).

Amordre 9910, se prendre à (comme le poisson à l'hameçon); *gart ne s'i amorde* 9945, qu'il fasse attention à ne pas s'y laisser tenter.

Amulaine. Voir **Mulaine** à la Table des noms propres.

An. Voir **On**.

Anceis. Voir **Ainceis**.

[Ancеisor], pl. s. *ancesur* 521, 618, 6791, ancêtres.
[Anceisorie], *ancesserie* 87, *ancesorie* 5117, temps des ancêtres, antiquité.
Anceler, *ancelé* 8944 ?
Ancesorie. Voir Anceisorie.
Ancesur. Voir Anceisor.
Ancïen 3334, vieux (d'âge).
Ançois. Voir Ainceis.
Andegrave : *l'andegrave* 2927, s. *l'andegrave* 2973, *l'andegraves* 3405, le landgrave. Cette forme, tirée de l'all. *lantgrâve* où l'*l* a été prise pour l'article, se retrouve dans la *Sainte Élisabeth* de Rustebeuf et dans le *Roman de Ham*, et ne doit pas être corrigée.
Ane 4008, canard.
Andui. Voir Ansdous.
Aneire. Voir Eneire.
Angevin 4335, 4341, denier d'Anjou.
[Angoissier], impf. 6 *anguisoient* 4009, pf. 6 *anguisserent* 1889, serrer de près, tourmenter.
[Angoissos], f. *anguissuse* 2614, *anguisose* 8992, tourmenté, plein d'angoisse.
Anguarde. Voir Anzguarde.
Anguisos. Voir Angoissos.
Anguisser. Voir Angoissier.
Anme. Voir Ame.
[Ans], f. *ambes* 1794, tous deux.
Aneire. Voir Eneire.
[Anoitier], pf. 3 *anuita* 1230, gér. *anuitant* 11960, faire nuit.
Anone 4484, 9069 (ms. *aueine*), provisions de bouche.
[Ansdous], sj. *ambedui* 137, *andui* 6446, f. *ambedous* 1448, 2253, tous deux.
Anuit 12166, cette nuit.
Anuitier. Voir Anoitier.
Anz. Voir Ainz, Anzguarde.
Anzguarde 6147 (ms. éd. *anz guarde*), *anguarde* 3591, 3597, avant-garde; *anguarde* 9985, pl. *anguardes* 6878, 9426, hauteur, éminence.
[Aorer], pr. 3 *aüre* 22, p. f. *aüree* 1214, adorer.
Apaier, p. pl. s. *apaié* 9082, réconcilier.
Aparceveir. Voir Aperceveir.
Apareiller. Voir Apareillier.
[Apareillier], préparer, mettre en état : *apareiller son eire* 187, sbj. impf. 6 *aparillassent lor oire* 217, faire ses préparatifs de voyage; *apariller son ost* 1761, mettre son armée sur le pied de guerre.
Apareistre, paraître; *n'esteit nul aparissant* 1725, il ne semblait pas.
Apariller. Voir Apareillier.
Apartenir, pr. 6 *apartienent* 2080, convenir; gér. *apartenant* 469, *apartenanz* 399, qui appartient à, parent.
Apendre, impf. 3 *apendoit* 542, cond. 3 *apendreit* 5054, appartenir féodalement, être sujet; *s'apendoient vers le marchis* 8182, faisaient alliance avec le marquis, se mettaient dans son parti.
Apenser (S') : pr. 3 *s'apense* 4978, songer à (avec *de*).
Aperceveir, p. *aperçeü* 2560, apercevoir, reconnaître; s. *aparceüz* 11668, avisé, intelligent.
Apert, f. *aperte* 2414, 5274, clair, visible; s. *aperz* 2932, 5470, adroit, habile au métier des armes; *gent aperte* 590, de même.
Apeticier : p. f. *apeticiee* 5078, 7057, réduite, diminuée.
Aploveir 298, *apluveir* 5011, *aplovoir* 11194, impf. 6 *aplovouent* 6017, p. f. *apleüe* 6113, arriver comme la pluie. Cf. Esploveir.
Aplovoir. Voir Aploveir.
Apluveir. Voir Aploveir.
Apoail. Voir Apoiail.
[Apoiail], *apoail* 954, appui.
[Apoiement], *apuiement* 1974, appui.
Apoindre, impf. 6 *apoigneient* 4011, piquer sur, accourir.
Apondre 898, ajouter.
Aporter : *lor deiz es oilz nos aportouent* 553, ils nous mettaient leurs doigts sous les yeux.
Apostle. Voir Apostre.
[Apostoile], *apostoille* 43, pape.
Apostoille. Voir Apostoile.
Apostre 6679, *apostle* 5726, apôtre. La rime avec *nostre* (6679) établit la forme.
Apre. Voir Aspre.
Apremdre. Voir Apriembre.
Aprendre : *apris de guerre* 1536, expert dans l'art de la guerre.
Aprés 8382, d'après.
Apresser, pf. 6 *apresserent* 5712, serrer de près.
[Apriembre], *apremdre* 4415, déprimer. La rime avec *criembre* (ms. *criendre*) établit la forme et le sens.
Aprismier. Voir Aproismier.
[Aproismier], *aprismier* 11143, impf. 6 *aprismoient* 3167, pf. 3 *aprosma* 3197, 6 *aprismerent* 3168, approcher.
Aprosmier. Voir Aproismier.
Apuiement. Voir Apoiement.
[Aquеisier], pf. 6 *achoiserent* 5440, apaiser, calmer.
Aquis 4228, 4242, 4252, 4264, 4278, 4314,

4360, 4380, 4396 (*acuis*), 4412, 10505, *aquise* 6751, réduit à une condition fâcheuse, malmené.

Aquiter : *il aquiterent lor gages* 5368, ils retirèrent ce qu'ils avaient mis en gage; p. f. *aquitee* 6768, 9869, délivrée. La rime avec *habitee*, aux deux derniers passages, indique la forme.

Arabi 6804; pl. *arabis* 11550, *arabiz* 3039, arabe (en parlant d'un cheval); 6804 cheval arabe. La rime du sg. avec *Halabi* et du pl. (11550) avec *dis* indique la forme.

Araisoner 9559, interpeller, adresser la parole à.

Arbaleste 2171, etc. (ms. *arblaste*, *arbelaste*), arbalète.

Arbelaste, *arblaste*. Voir **Arbaleste**.

Arc, pl. s. *arc* 10845, arche, voûte.

Archiee 6560, portée d'un arc.

Archiere 3571, pl. *archieres* 9245, meurtrière.

Ardeir 3432, 3687, 3692 (ms. *ardeier* les trois fois), p. *ars* 3698, 3811, pl. f. *arses* 817, brûler.

Are, sec; (fig.) s. *ares* 4538, svelte, dispos.

Arestement 456, 1172, 6105, arrêt, retard.

Arester (S'), pf. 6 *s'aresturent* 5812, 11910, 11924 (: *conurent*), s'arrêter.

Ariere 1158 (: *chiere*), *arieres* 1813, en arrière.

Arieres. Voir **Ariere**.

Ariver 580 (ms. *a armer*), 1538, 2871, pf. 3 *ariva* 582, 1350, 6 *ariverent* 322, 510, p. pl. s. *arivé* 605 (ms. *armé*), aborder; 580 *s'ariver*, de même; 1350 faire aborder.

Armeüre 1131, pl. *armeüres* 1483, 5740, armure; 1131 ensemble d'armures, armement.

Arochier, pf. 3 *arocha* 3942, attaquer à coups de pierres, lapider.

Aronde 1272, 5656, hirondelle.

Aroster, p. f. *arostee* 6099, rôtir.

Aroter, pf. 6 *aroterent* 7454, 10125, p. f. *aroutee* 3158, 5749, mettre en troupe.

Arouter. Voir **Aroter**.

Ars. Voir **Ardeir**.

As 505, etc. Voir **Le**.

[**Asaillie**], *assaillie* 3682, attaque.

Aseeir 8106 (*asseoir*), pf. 3 *asist* 1972, 6 *asistrent* 2408, p. f. *assise* 513, 2404; 513 asseoir, situer; 1972, 2404, 2408, assiéger; 8166 *par asseoir*, par siège.

Asegier 1965, 2591 (*asiegier*), pf. 6 *asiegierent* 2892, *asiegerent* 3777, p. pl. s. *asiegié* 2012, 2893, assiéger.

Asegir, sbj. impf. 6 *asegissent* 10264, assiéger.

[**Asemblaille**], pl. *assemblailles* 4144, union.

Asembler, pr. 6 *asemblent* 3067, impf. 6 *assembloent* 6610, sbj. impf. 3 *assemblast* 7314, cond. 3 *assemblereit* 7316, attaquer, en venir aux prises.

[**Asens**], *assens* 8946, 10200, approbation.

Aseür 368, *asseür* 2291, etc., en sûreté; 2484 en certitude. Au v. 4175 pour *asseür* l. *a Sur ne*.

[**Aseürer**], impf. 6 *asseürouent* 9134, pf. 3 *asseüra* 1817, p. f. *asseüree* 1022, 2887; 1022, 2887, 9134, rassurer, tranquilliser; 1817 assurer, rendre sûr.

[**Asez**] : *assez plus* 746, sensiblement plus; *assez mielz* 1800, bien mieux; *d'assez* 4742, 4806, 7500, de beaucoup.

Asiegier. Voir **Asegier**.

[**Asoudre**], pf. 3 *assolt* 3970, sbj. pr. 3 *assoille* 5599, absoudre; *juesdi absolu* 1207, 8353, jeudi saint (où l'on donne l'absoute générale).

[**Aspre**], s. *apres* 2618, âpre, ardent.

Assaillie. Voir **Asaillie**.

Assemblaille. Voir **Asemblaille**.

Assembler. Voir **Asembler**.

Assens. Voir **Asens**.

Asseoir. Voir **Aseeir**.

Asseür. Voir **Aseür**.

Asseürer. Voir **Aseürer**.

Assez. Voir **Asez**.

Assoudre. Voir **Asoudre**.

[**Ataignantment**], *ateignantment* 4427 (ms. *ateignament*), d'une manière forte, pénétrante.

Ataindre, *ateindre* 1201, 6920, impf. 6 *ateignouent* 153, gér. *ateignanz* 4424, *en ataignant* 10070, p. f. *atainte* 2153, 10416, *ateinte* 1058, 1201, 2153, gagner, rejoindre; *i ateignouent*, y arrivaient; *ateignant*, pénétrant; *en ateignant*, en piquant droit dessus; 6920, profiter, servir; *atainte* 10416, *ateinte* 1058, manifestée, connue.

[**Atainte**] : *de haute ateinte* 2153, de grande puissance.

Atant. Voir **Tant**.

Ateignantment. Voir **Ataignantment**.

Ateindre. Voir **Ataindre**.

Ateinte. Voir **Atainte**.

Atemprer 1465, modérer; p. f. *atempree* 1834, réglée, arrangée.

Atendre : *s'atendeit* 5073, se préparait.

Atente, attente : *sanz plus atentes* 1821, sans plus attendre; *en atentes* 5056, en attendant. Cf. **Entente**.

[**Atenveier**], p. f. *atenvoiee* 5766, amincie, éclaircie.

Atenvoier. Voir **Atenveier**.

Aterminer, pf. 6 *aterminerent* 1793, fixer à un terme précis.

Atochier, pf. 3 *atocha* 2186, toucher.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ator : pl. *aturs* 304, équipements de guerre; *dolz ator* 11057, spectacle (propr^t arrangement) doux à voir; *hisdos atur* 10858, spectacle hideux; *de fort atur* 4984, de forte fabrication. Les rimes avec *tor* = *turrim* (10858, 11057) indiquent la forme.

Atorner 1134, impf. 3 *atornoit* 5276, pf. 3 *atorna* 2464, 2686, 6 *atornerent* 3005, cond. 3 *atorreit* 4586 (ms. éd. *acoreit*), gér. *atornant* 4068, p. *atorné* 238, 1122, pl. *atornez* 2746, f. pl. *atornees* 1169, arranger, disposer; *s'atorner* 4068, 5276, se disposer.

Atraire 1920, 4963, 8326, s'approcher; 4878 céder, s'incliner; *atrestrent* 4961, tirèrent; *atraite* 355, 4382, amenée.

Atrait 3654, *atreit* 3339, 3879, 4655, fascines, ce qu'on jette dans un fossé pour le combler, sur une machine pour la brûler.

Atraper 9329, attraper.

Atraver : *atravee* 10809 (ms. *trouee*, éd. *atrovee*), campée (l. *a Jaffe* pour *de Jaffe*).

Atrochier (S') : *ne m'atroc* 4712, ne m'attache (le ms. porte *ne naturoc*, l'éd. *ne m'abroc*, mais *atrochier* convient mieux pour le sens qu'*abrochier* et s'éloigne moins du ms.).

Atrover. Voir **Atraver**.

Atur. Voir **Ator**.

Auberc. Voir **Haubberc**.

[**Aucon**], *alcon* 2849, quelque; 2412, quelqu'un.

[**Auçor**] : *le regne alçor* 12210, le haut royaume (le ciel).

Auctor 512 pl. s., les auteurs, spécialement les poètes anciens.

Aumaille, plur. collectif *almaille* 8298, pl. *aumailles* 2104, gros bétail.

Aüner 2692, pf. 6 *aünerent* 521, p. *aüné* 2705, pl. f. *aünees* 2676, 2750, rassembler.

Auquant : s. *li auquant* 12211, *alquant* 4168, quelques-uns.

Auques 2887, 5584, 7053, un peu, quelque peu.

Aürer. Voir **Aorer**.

Aüser : *s'aüserent* 5929, s'accoutumèrent.

Ausi *com* 732, *alsi come* 10346, ainsi que.

[**Auter**], *autiers* 5239, autel.

Autresi 85, 3275, 12181, aussi; *autresi grant com* 1289, aussi grand que; *autresi comm* 12179, ainsi que.

Autretel 9102, 8847 (pl. s.), semblable; 3776 (neutre) tout autant.

Aval. Voir **Val**.

Avaler 6900, pr. 2 *avales* 3748, descendre; *en avaler* 484, en descendant; *s'avala* 2538, descendit; *s'avalouent* 10165, descendaient.

Ave, qui est en échec : *pris e conquis e maz e aves* 9352. Ce mot se rencontre toujours rapproché de *mat* (voir Godefroy), ce qui ne permet pas de le confondre avec *have*. Cf. **Aver**.

Aveier, *avoiee* 5869, mettre en route; *s'avoia* 1136, se dirigea; *s'aveierent* 438, marchèrent de concert.

Aveir (pour les formes, voir l'Introduction), avoir; *n'i avreit atendu* 5436, on n'attendrait pas; *n'aveit cort eüe* 5499, il n'y avait pas eu de cour.

Aveir, *avoir* 814, 986, *aveirs* 610, avoir, biens; *por aveir* 1454, pour de l'argent.

Aveir. Voir **Aver**.

Avenement 2342, arrivée.

Avenir, pf. 3 *avint* 12, sbj. impf. 3 *avenist* 367, advenir, arriver; *son avenant* 8063, ce qui lui convenait.

Avent : pl. *en avenz* 4203, dans le temps de l'avent.

Aventure : *que l'aventure issi curut* 2436, car telle fut la fortune; *si com l'aventure curut* 5024, comme le voulut le sort; *se mist en l'aventure Deu* 2767, se livra au bon plaisir de Dieu.

[**Aventuros**], *aventurus de guerre* 2282, hasardeux à la guerre.

Avequès. Voir **Ovuec**.

Aver, s. *aver* 1062, *aveirs* 4408, f. pl. *averes* 4438, avare.

Aver, mettre en échec à : *l'ost... ot la gent paiene avee, et tote l'eüst el fait mate* 6660, l'ost avait infligé un échec à la race païenne, et elle l'aurait complètement matée (expr. fig.). Jean de Meun, cité par M. Godefroy, écrit *haver* et fait l'*h* aspirée; mais ici la mesure du vers est d'accord avec la graphie du ms. pour établir la forme *aver*. Cf. **Ave**.

Avers 7879, au regard de. Cf. **Envers**.

Avertir : *s'avertirent* 5916, firent attention.

Avesprer 11633, commencement de la soirée.

[**Avillier**], pr. 3 *avile* 8484, déchoir, devenir méprisable. La rime (*Marsille*) indique la forme.

Avis : *estoit avis* 2377, semblait.

Aviser, pf. 3 *avisa* 3613, 3724, 6 *aviserent* 576, regarder, apercevoir.

Aviver, gér. *avivant* 2024, presser, rendre impatient.

Avoé 174, patron, protecteur.

Avoerie 5288, patronage, suprématie.

Avoier. Voir **Aveier**.

Avoir. Voir **Aveir**.

Avoltire. Voir **Avoutire**.

[**Avoutire**], *avoltire* 4142, adultère.

B

[Bacheler], pl. s. *bachelier* 69, 9767, jeune homme. La rime avec *aler, venteler,* indique la forme.

Bachelerie 354, 6350, 8272, 10124, 11305, jeunesse guerrière.

Bachelier. Voir Bacheler.

Bacin 389, 392, pl. *bacins* 4647, bassin.

Bacon, pl. s. *bacons* 7641, morceau de porc salé.

Baïf, f. *baïve* 6670, 7790, 9230, déconcertée, ébahie.

Baille, pl. *bailles* 9692 (ms. éd. *barons*), retranchement avancé, enceinte fortifiée.

Bailler. Voir Baillier.

Baillie : *de sa baillie* 4929, dépendant de lui; *de grant baillie* 778, avec un grand déploiement de forces; *de baillie* 6572, 8592, de choix.

[Baillier], p. *baillé* 1146, livrer, donner.

Baillir : *mal bailli* 459, mal en point.

Balcent. Voir Baucenc.

Ban 1695, 4582, ban, proclamation.

Bandon : *a bandon* 1251, 1932, de toute sa force, sans se retenir.

Banere. Voir Baniere.

Baniere 6565 etc., pl. *banieres* 592 etc., *baneres* 544, bannière.

Banir : *banie* 3963, 7179, convoquée; *s'ost banie* 1907, son armée régulièrement convoquée.

Banissеor 9710 (*baneisor*), 9849, proclamateur, crieur.

Baptistire. Voir Batestire.

Barat 8317, 9051, tromperie, intrigue; 5630, pl. s. *baraz* 9832, petit combat, échauffourée.

Barate 5921, bruit, tumulte; 636, 687, 707, 1038, 8185, tumulte, échauffourée.

Barbarin, pl. r. *barbarins* 10271, homme de nation barbare, Oriental.

Barbekane, pl. *barbekanes* 3208, barbacane.

Bargaignier, pf. 3 *bargaigna* 631, marchander.

Barge, 1490, 10959, 10961, pl. *barges* 487, 3301, barque, vaisseau distinct de la *nef* et de la *galee*.

Bargete 1539, pl. *bargetes* 1475, *bargettes* 493, 1505, chaloupe.

Bargette. Voir Bargete.

Barnage 323, 992, 1173, 2334, 2708, etc., réunion de barons.

Baron 2427, pl. *barons* 6623, s. *baron* 9694, baron, seigneur; *barons de terre* 6623, seigneurs terriens. Au v. 9692 *barons* est une faute et doit sans doute être corrigé en *bailles*.

Baronie 946, 3063, 3821, assemblage de barons.

Barre 4659, 4667, barrière.

Barril, pl. *barris* 5924, baril.

Bas 3334, de basse condition.

Basme 9906, baume (: *blasme*).

Bataille, pl. *batailles* 5864, division, corps d'armée; *torner bataille* 7840, diriger sa marche (militaire).

Batailleros, f. *bataillerose* 1756, pl. *bateilleruses* 2124 (ms. *combateilleruses*), belliqueux.

Bateillerus. Voir Batailleros.

Bateïz 5921, action de battre, tapage.

[Batestire], *baptistire* 4331, baptême.

Batre, pf. 6 *batirent* 7512, battre; gér. *batant* 307, 2094, vite, droit.

Bauçant. Voir Baucenc.

Baucenc, *bauçant* 9966, pl. r. *baucens* 2870, *bauçans* 6761, *balcenz* 9780, blanc et noir (en parlant d'un cheval).

Baudequin, pl. *baudequins* 10519, étoffe de soie provenant de Bagdad.

Baut, s. *bauz* 10930, f. pl. *baudes* 6318, plein d'entrain; *por baudes*, comme des (gens) bien en train.

Beivre 2549, boire. Au v. 2550 *beivre* est une faute. Voir Seivre.

Bel : n. *estre bel* 1205, 6860, plaire; *bel* 1467, 4734, pris adverbialement, de belle manière; *si qu'en semblast a chescun bele* 904 paraît signifier : de façon que tout le monde l'approuvât, *bele* étant pris au sens absolu qu'il a parfois (cf. Beisf); toutefois cet emploi semble ici forcé.

Belement 1470, 10283, d'une belle manière, courtoisement; 3155, en bel ordre.

Beneiçon 3967, pl. *beneiçons* 5332, bénédiction.

Benigne, s. *benignes* 8741, bon, bienveillant.

[Berfrei], *berfroi* 4781, tour de bois servant dans un siège.

Berfroi. Voir Berfrei.

Berrue. Voir Berruie.

Berruie 10446, *beruie* 8957, *berrue* 6217, *berue* 11380, lande, plaine non cultivée (terme propre à la Syrie). La rime avec *fuie* (8957, 10446) et *suie* (6217) indique la forme.

Berue. Voir Berruie.

Beruie. Voir **Berruie.**
Berz 7524, berceau.
Besanz, pl. *besanz* 4218, 8285, 10915, besant, monnaie d'or grecque.
Bescuit 5550, 7639, biscuit.
Besoigne 228, 294, 479, 3587, 3590, nécessité; *besoine* 882, 4754, besogne, affaires, service; *besoines* 8455, peines, fatigues.
Besoignier, sbj. impf. 3 *besoignast* 1899, travailler, s'occuper de; pr. 3 *besoine* 3588, faire besoin, être nécessaire; *ço besoigne* 480, il le faut.
[**Besoignos**], *besoinus* 4433, besogneux.
Besoine. Voir **Besoigne.**
Besoing : *a grant besoing* 8528, en grande nécessité.
Besoinier. Voir **Besoignier.**
Besoinus. Voir **Besoignos.**
Bien : *biens* 4548, 5452, bonnes qualités.
Biere, pl. *bieres* 3126, cercueil.
Bis, f. *bise* 6820, de couleur sombre.
Bise 10548, biche.
Blanc 11393, reluisant, brillant.
Blecier 808, pf. 6 *blecerent* 1517, blesser (propr^t meurtrir).
Boce 1336, espèce de vaisseau.
[**Bocel**], pl. *bucels* 10527, outre.
[**Bocete**], pl. *bocettes* 9539, petite bosse.
Bocette. Voir **Bocete.**
[**Boel**], pl. *buéls* 3440, boyaux.
Boies 2046, entraves, chaînes.
Boire (*Vent de*) 2306 (: *estoire*), 3282 (: *estorie*), 11024 (: *estoire*), vent du nord (Borée).
[**Bolongier**], pl. *bulongiers* 4283, boulanger.
Bon. Voir **Buen.**
Bonement. Voir **Buenement.**
[**Boqueram**], pl. *buquerains* 3280, étoffe de Bokhara.
[**Borc**], pl. *burs* 8043, bourg.
Bot, pl. *bouz* 3852, bout; *a bot* 4440, jusqu'au bout, complètement.
[**Boteillier**], *buteillier* 4161, bouteiller (charge honorifique de cour).
Boter, pf. 3 *bota* 1329, pousser.
[**Bouge**], pl. *buges* 9858, petit sac.
Bout. Voir **Bot.**
Braçaille 673, action de brasser. Cf. **Bracier.**
Brace, pl. *braces* 6550, les deux bras.
Braciee, pl. *braciees* 11569, *braces* 6299, brassée.
[**Bracier**], brasser : *braça* 4116, travailla; *bracerent la braçaille* 673, ourdirent la machination.
Braidif, f. *braidive* 6531, arrogant (propr^t rétif, en parlant d'un cheval).
Braies 6567, 11405, braies, caleçons de toile.
Braire 4012, 6238, impf. 6 *braioient* 11444, crier (ne se dit que des Turcs).
Brant 7114, épée.
Brief 889, court; *en brieve* 5968, en peu de temps (cf. **Bel**).
Brief 251, 255, 3575, pl. *briés* 11898, *briefs* 8368, lettre.
Briefment 7, brièvement.
Brisier. Voir **Bruisier.**
Bron. Voir **Brun.**
[**Bruboille**], *brubuille* 9441, dissension.
[**Bruisier**], impf. 6 *brusoient* 3788, pf. 3 *brusa* 7580, gér. *brisant* 8465, briser.
Brun, pl. *brons* 2870, brun; *brune* 3986, couverte d'armes brunies.
Brusier. Voir **Bruisier.**
Bucel. Voir **Bocel.**
Buche. Voir **Busche.**
[**Buen**] : *bons quinze jours* 7207, bien quinze jours; *de lor bons* 2584, de leurs aises; *fereit ses bons* 5063, ferait son bon plaisir. La rime avec *suens* (5063) indique la forme.
[**Buenement**], *bonement* 5477, avec bonne intention.
Buël. Voir **Boel.**
Buer : *buer i ala* 2537, y alla sous de bons auspices, pour son bonheur.
Buge. Voir **Bouge.**
Buisine, pl. *buisines* 6234, *busines* 2359, 6415, trompette.
[**Buisson**], pl. *buisuns* 6519, petit bois.
Buisun. Voir **Buisson.**
Bulongier. Voir **Bolongier.**
Buqueram. Voir **Boqueram.**
[**Busche**], *buche* 3857, 4826, bois de chauffage.
[**Buschier (Se)**], pf. 6 *se bucherent* 7721, s'embusquer.
Busine. Voir **Buisine.**
Buteillier. Voir **Boteillier.**

C

ÇA : *ça treis ça quatre* 4375, 5707, par groupes de trois ou de quatre; de m. *ça vint, ça trente* 5707.

CANE. Voir CHANE.

CANOIE. Voir CHANEIE.

CARVANE 2907, 9948, 9954, 10335, 10374, pl. *carvanes* 9169, 10286, 10319, 10323, 10326, 10367, caravane.

CAPE JEÜNE 4389, commencement du carême.

CAPLE. Voir CHAPLE.

[CAROBLE], pl. *quarobles* 4362, caroube.

[CAROLE], pl. *charoles* 39, danse en rond.

CASEL 5889, 5931, 5943, 6854, 6863, 7181, 7208, 7209, 7720, 7731, 8156, etc., pl. s. *casel* 7447, r. *casels* 7199, 7368, casal, petit château.

CASINGAN 9925 (ms. *caisan*), pl. *casingans* 10521 (ms. *calingans*), casingan, cotte de mailles rembourrée de coton, portée par les Turcs. Voir la note de M. Stubbs, *Itin. Ric.*, VI, v.

CATRAN 3865, goudron.

CELESTIÈLMENT 84, d'une manière céleste.

CELESTRE 364, 393, 4464, 5607. La rime constante avec *estre* indique la forme.

[CERCHIER], pf. 3 *cercha* 1857, 6 *cercherent* 127, chercher.

CERCLEIE 4827, *cercloie* 4817, 4825, 4931, 4936, pl. *cercleies* 3203, 4688, abri fait avec des claies pour protéger les machines de jet.

CERFOÏR, p. f. *cerfoïe* 6965, 9293, entourer en creusant, fouir tout autour.

CERNE 10334, cercle.

CERT, s. *cers* 5594, *cerz* 6444, certain. L's et le z sont également attestés par les rimes *clers* et *Roberz* (peut-être au premier passage pourrait-on lire *fers*).

CERTES : *a certes* 2049, sérieusement, pour de bon.

CESSER, pf. 3 *cessa* 1168, dilayer, perdre du temps.

CESTER, pr. 3 *ceste* 2744, broncher, trébucher (fig.).

CHAANE. Voir CHAEINE.

CHACE 8958, poursuite.

[CHACIER], pf. 3 *chaça* 2998, 6 *chacerent* 2880, poursuivre (trans.); *chaça* 7110, *chacerent* 1588, 1592, 2986, 5637, poursuivre (intrans.), donner la chasse.

CHAD. Voir CHAUT.

[CHAEINE], *chaaine* 9008 (*chaine*), *chaane* 3387, 3935, chaîne fermant le port d'Acre; *les rentes de la chaaine* 9008, les revenus des droits qu'acquittaient les navires pour être admis dans le port. La rime avec *demaine* (9008) indique la forme *chaeine;* la rime avec *cristiane* (3387) et *paiane* (3935) semble indiquer une autre prononciation.

CHAEIR 3550, pr. 3 *chiet* 476, pf. 3 *chaï* 790, p. f. *chaeite* 1300, *chaete* 8392, tomber; *al chaeir* 3550, dans sa chute; *mout bien l'en chaï* 790, cela lui réussit très bien.

[CHAITIF], pl. *cheitifs* 3442, prisonnier (Richard traduit ici par *coptivos*).

[CHAITIVEISON], pl. *cheitivisons* 2653, 8135 (ms. *cheitifsons*), captivité (le pluriel au sens du singulier).

CHALEIR : *ne puet chaleir* 2629, on ne peut se préoccuper; *ne vous chaille* 7154, ne vous mêlez pas, n'ayez pas l'idée.

CHALENGIER, pf. 3 *chalenja* 12333, revendiquer, reprendre.

CHAMBERLENC, s. *chamberlens* 4715, chambellan (terme de service féodal).

CHAME. Voir CHAUME.

CHAMEIL, pl. *chameils* 2908, 6760, chameau.

CHAMELEE, pl. *chamelees* 2169, charge de chameau.

[CHAMPAIGNE], *champaine* 6109, campagne. Sur la rime, voir PLAIGNE.

CHAMPAINE. Voir CHAMPAIGNE.

CHANCELER, pf. 6 *chancelerent* 6591, chanceler, plier.

CHANÇON 10664, pl. *chançons* 40, 2363, chanson.

[CHANDEILE], *chandeille* 5688, chandelle.

CHANDEILLE. Voir CHANDEILE.

CHANE, *cane* 5652, 7578, 7584, pl. *canes* 10324, *chanes* 7502, canne, lance légère des Turcs.

[CHANEIE], *canoie* 9407, 9431, 9433, 9512, lieu planté de cannes, de roseaux.

CHANGE 1328, changement, échange; 8785 change, lieu où se tiennent les changeurs.

CHANTERIE 12187, chant habituel.

CHAPEL, pl. *chapels* 5923, *chapeals* 8758, chapeau de fer, sorte de heaume.

[CHAPLE] : *tenir caple* 6515, soutenir le combat, la mêlée.

[CHARCHE], *charge* 464, 10895, faix, poids (de la lutte). La rime avec *arche* et *patriarche* indique la forme.

Cler : *od la clere façon* 1738, au visage brillant, radieux.

Clerc : s. *bons clers des escriptures* 894, sachant bien lire et écrire.

Clergié, s. *clergiez* 6728 (avec le verbe au plur.), réunion de clercs.

[**Clofichier**], p. f. *clofichee* 12058, attacher avec des clous, crucifier.

Clore, pr. 3 *clot* 12142, enfermer; *closient* 6196, fermaient (la marche de) l'armée; *a close Pentecoste* 9748, à la fin de la semaine de la Pentecôte.

Ço 53, etc., cela; *ço davant dariere* 6637, ce devant derrière.

Coarder 10878, gér. *coardant* 3803, se conduire en couard, avoir peur.

Coardise 1918, lâcheté, couardise.

Coart, f. *coarde* 1996, lâche, couard.

Coc, pl. *cos* 1683 (rimant avec *dos*), coq.

Cocatriz, pl. *quoquatriz* 5992, s. *cocatriz* 5990, crocodile.

[**Çoche**], pl. *choches* 10496, souche.

Coens. Voir **Conte**.

Coi. Voir **Quei**.

Coife 3567, *coiphe* 3573, vêtement rembourré qui couvrait, sous le heaume et le haubert, la tête et les épaules.

Coilleite 4429, 4451, collecte.

Coillir 3632, 6289, ramasser; *coillirent une taille* 7034, perçurent une contribution.

Coilte 4937, pl. *coiltes* 10521, *coites* 1685, couverture; *coiltes parpointes*, couvertures piquées.

[**Coilvert**], *colvert* 7230, *culvert* 9863, pl. s. *colvert* 2160, r. *colverz* 3402, f. *colverts* 1434, *culverte* 2158, terme de mépris; proprement homme de condition intermédiaire entre l'esclave et l'homme libre.

[**Coilvertaille**], *cuvertaills* 6130, ramas de gens méprisables.

Cointe 6583, avisé, adroit; f. pl. *cointes* 1686, 10522, élégantes.

Coite. Voir **Coilte**.

[**Coitier**], pf. 3 *cuita* 1229, pousser, presser.

Coler : *se cola* 3435, s'écoula, s'enfuit.

Colombe, *columpns* 3554, *colombes* 3860, colonne.

Colp. Voir **Coup**.

Coltel. Voir **Coutel**.

Columpne. Voir **Colombe**.

Colvert. Voir **Coilvert**.

Com 46, etc., *comm* 1453, 12180, *cum* 120, etc., *come* 182, etc., *cume* 1932 etc., comme; *sicom* 46, etc., comme; *come cil qui* 738, comme il est naturel à des gens qui; *cum en esté* 10386, comme il est naturel en été; *come sanz chalz* 11299, aussi bien qu'on peut le faire sans chaux.

Comander 401 : *a Dieu te comant* 12295, je te recommande à Dieu; *a diables ss comandouent* 7829, demandaient aux diables de les emporter.

Comant 12296, commandement.

Combatre : *le combatant* 1978, le belliqueux.

Començaille 674, 3297, pl. f. *començailles* 6787, initiative, commencement.

[**Comencier**] : sbj. pr. 3 *comenst* 3, commencer; *al comencer* 723, au commencement.

Coment : *coment que* 933, quoique.

Companon. Voir **Confanon**.

Compession. Voir **Confession**.

Compfort. Voir **Confort**.

Comin 10529, cumin.

Comm. Voir **Com**.

Comovei, p. f. *comeüe* 2796, ébranler.

[**Compaigne**], *compaine* 2974, *compainie* 2846, compagnie. La rime avec *Alemaigne* (2974) indique la forme.

Compaignie 4732, *compainie* 5634, compagnie.

Compaignon : s. *compainz le roi* 1416, 6429, pl. r. *compaignons reials* 4730, compagnon du roi, titre que Richard d'Angleterre avait accordé à quelques chevaliers d'élite attachés à sa personne.

Compaine, *compainie*. Voir **Compaigne**.

Compainie. Voir **Compaignie**.

Comparer, pf. 3 *compera* 2633, 6 *comparerent* 7243, p. s. *comperez* 3889, payer, expier; *tant ad esté comperez* 5272, elle a coûté si cher; impf. 6 *il le comperoient* 5667, p. *comparé l'eüssent* 770, payer les frais de l'affaire, y avoir le dessous.

Compasser 5096, établir, arranger.

Comperer. Voir **Comparer**.

Compissier 3718, salir d'urine.

Complaindre 7948, impf. 3 *se complainoit* 4103, se plaindre.

Complainte 4206, lamentation.

Conquerre. Voir **Conquerre**.

Conquester. Voir **Conquester**.

Comun, pl. s. *tot comun* 720, tous ensemble.

Comune 615, 864, commune, réunion de bourgeois; *en comuns* 11599, ensemble, en bloc.

Comunement 2341, d'accord, unanimement.

Converser. Voir **Converser**.

Cope. Voir Coupe.

[Cor], pl. *corns* 2360, cor.

Corage 8735, cœur, âme; 324 (*curage*), 1721, 8949, dispositions; 6993 (*curage*), caractère.

Coraille 3726, entrailles.

Corajos, pl. f. *corajoses* 3114, *coregeus* 7151, courageux.

Cordele 1560, corde.

Corecier : pf. 3 *se corеça* 1891, p. s. *coreciez* 1267, pl. *coreciez* 907, f. pl. *coreciees* 836, courroucer, fâcher.

Coree 4240, entrailles.

Coregeus. Voir Corajos.

Corn. Voir Cor.

Corompre, p. f. *corompue* 11687, infecter.

Corone 4422, tonsure cléricale.

Corporelment 83, corporellement.

Corre, *curre* 2183, courir; *einsi l'aventure curut* 2436, ainsi le voulut le sort; *coranz* 1130, rapides.

Cors, personne : *le cors le rei* 9502, le roi; *sis cors* 7316, lui-même; en apposition *il sis cors* 8340, lui-même, *ele sis cors* 9035, elle-même, *li reis sis cors demaine* 11138, le roi en propre personne; en construction dépendante : *li reis diseit, son cors nomeement* 9714, le roi s'engageait nominativement; *lui et son cors* 11264, lui-même.

Cors : *a cors* 9347, *tot a curs* 5084, clairement, sûrement; *tot le dreit cors* 2850, tout droit.

[Corsier] : *chamelz cursiers* 10543, chameaux de course, rapides.

Cort 8430, *curt* 211, 8435, cour, assemblée tenue par un roi, fête; *curt* 2476, cour royale en fonction judiciaire.

Cort, court : *tenir curt* 2478, presser: *cort* 7255, adverbialement.

[Corteis], aimable, gracieux; *plus curteis change* 1328, changement plus agréable.

Corteisement 1458, poliment, courtoisement.

[Corteisie], *cortoisie* 383, chose aimable, courtoise.

Cortillage : *cortillages* 11445, jardins, potagers.

Cortoisie. Voir Corteisie.

Cost 12115, 12117, *cust* 702, 1010, dépense; *a son cust* 8591, à ses frais; *de grant cost* 3827, *de trop grant cost* 4816, ayant coûté très cher; *od grant cust* 7326, chèrement (fig.).

Coste 6194 (ms. éd. *encoste* pour *en coste*), côte, rivage.

Costeier, pf. 3 *costeia* 446, gér. *costeiant* 1274, côtoyer; *le flum costeierent* 4057, suivirent le cours du fleuve; *costeiant* 1921, suivant (l'armée) sur les flancs.

Coster, coûter; *la haute feste qui tant coste* 4554, 9362, si précieuse, si sainte; *il li costa* 2720, il lui fut pénible.

Costiere 2133, 5847, côte, rivage.

Costil, pl. *costiz* 351, coteau.

[Costumier] : *quin* (ms. éd. *qui*) *iert custumers* 5625, qui en avait l'habitude.

Coup, pl. *cols* 756, coup.

[Coupe] : *copes batre* 11063, se frapper la poitrine en s'avouant coupable.

Coutel, pl. *coltels* 3310, couteau.

Coveitier, impf. 6 *coveitouent* 4374, convoiter; *la coveita sis coveitiers* 1152, son désir la convoita.

Coveitise 2711, convoitise.

Coveitos 1025, désireux.

Covenance 1783, 2612, 5222, 5377, 5420, pl. *covenances* 5393, convention, pacte.

Covenant 2612, 3769, pl. *covenanz* 5491, engagement, promesse; *par covenant* 4171, suivant son engagement.

Covenir, pr. 3 *covient* 2, impf. 3 *conveneit* 425, 1710, pf. 3 *covint* 716, 1133, 1204, sbj. impf. 3 *convenist* 8590, falloir; *les en mist en convenir* 8598, leur laissa la décision, le choix.

Covent : *tenir covent* 7066, tenir parole; *par tel covent* 4123, à condition.

Covertor 12208, couverture (fig.).

Coverture, pl. *covertures* 4630, 11626, couverture de cheval, housse.

Craanter. Voir Creanter.

Cras. Voir Gras.

Creance 2208, croyance, foi.

Creanter, pr. 3 *creante* 12348, certifier; *creantee* 11802, *craantee* 7031, ratifiée.

Creature 5345, *nule creature* 5210, rien au monde.

Creistre pf. 3 *crut* 210, 2782, p. f. *creüe* 708, 2884, 2886, accroître (trans.).

Cresmé, pl. s. 1758, baptisé, oint du saint chrême.

Cresté, crêté : *l'eve crestee* 414, l'eau rapide, dangereuse.

[Crestiien], *cristien* pass., f. *cristiane* 42, 2323, chrétien.

Cri : *por cri de gent* 2045, de crainte des cris, des protestations des gens.

Criee 4670, cris; 7293, 9721, cri public, proclamation.

[Criembre], *criendre* 3830, 3849, 4416; impf. 3 *cremeit* 5430, *cremoit* 1774, 6 *cremeient* 2938, p. s.

IMPRIMERIE NATIONALE.

cremuz 1422, craindre. Les formes autres que l'infinitif indiquent pour celui-ci *criembre;* la rime avec *apriembre* 4416 est en faveur de la même forme.
Criendre. Voir Criembre.
Criër 5372, convoquer par cri public; p. f. *criëe* 7294, crier une proclamation.
Cristian, *cristiën*. Voir Crestiien.
Croillement. Voir Crollement.
Croisement 56, croisade.
[**Crollement**], pl. *croillemenz* 1508, agitation, secousse.
Croller *les testes* 7676, secouer la tête.
Crote, pl. *crotes* 12077, grotte, caverne.
Cruël, f. 2898, cruel.
Çucre 10529, sucre.
Cuens. Voir Conte.
[**Cuidier**], pr. 1 *cuit* 722, 2356, 2854, impf. 3 *quidot* 467, 2036, 2765, 6 *quidouent* 2830, *quideient* 620, pf. 3 *quida* 1437, 2451, 2825, 3212, 6 *quiderent* 3003, 3159, croire, s'imaginer.
Cuire : (fig.) *nus eschaufa pur els cuire* 772, nous anima pour leur perte.
Cuitier. Voir Coitier.
Cuivre 6324, 6373, ennuis que l'on cause, vexation.
Cuivre 6374, carquois.
[**Cuivreier**], p. f. *cuivroiee* 3363, vexer, harceler.
Cuivroier. Voir Cuivreier.
Culvert. Voir Coilvert.
Cum. Voir Com.
Cume. Voir Com.
Curage. Voir Corage.
Curaille 6795, balayures, rebut.
Cure 117, 118, 2768, pensée constante, préoccupation.
Curre. Voir Corre.
Curs. Voir Cors.
Cursier. Voir Corsier.
Curt. Voir Cort.
Curt. Voir Cort.
Curteis. Voir Corteis.
Cust. Voir Cost.
Custumer. Voir Costumier.
Cuvert. Voir Coilvert.
Cuvertaille. Voir Coilvertaille.

D

Damage 660, 752, etc., s. 3241 *damage*, dommage; *aveir en damage* 3680, malmener, endommager.
[**Damageresse**], *damajeresse* 3540, qui fait du mal, dommageable.
Damajeresse. Voir Damageresse.
[**Dameisel**], sj. *damisels* 2421, *damoisels* 9541, jeune homme, garçon.
[**Dameisele**], pl. *damiseles* 5679, *damoiseles* 2425, jeune fille, demoiselle.
Damisel. Voir Dameisel.
Damisele. Voir Dameisele.
Damnedeu, s. *Dampnedeus* 4498, le seigneur Dieu, Dieu.
Damoisel. Voir Dameisel.
Damoisele. Voir Dameisele.
Dampnedeu. Voir Damnedeu.
Dangier : *a grant dangier* 4354, en faisant de grandes difficultés; *sanz dangier* 4364, 6088, sans rencontrer d'obstacle, de difficulté; *estre en dangier de* 2620, avoir à redouter.
Dart, pl. *dars* 3787, dard.
De, de; 24, 42, etc., par; 141, 461, 1294, 2010, etc., à cause de; 44, 12306, etc., au sujet de; 2082, pour; *prest de* 256, 283, tout prêt pour; *penser de* 2280, se préoccuper de; *saveir de guerre* 2102, avoir l'expérience de la guerre; *se moveir de guerre* 926, partir en guerre; *il fist tant de sei defendre* 6641, il se défendit si bien; *privé de* 1389, familier avec; *errot de poi de vent* 2221, avait peu de vent pour le faire marcher; *de ço que il en feseit* 841, par sa manière d'agir. — Sur l'omission de *de*, exprimant la possession, devant un nom de personne, voir l'Introduction. — Locutions : *de grant acoil, d'anceisorie, de grant baillis, de fi, de legier, de nient, de grant ovraine, de primes, de pris, del tot, de veir*, voir ces mots. — *De* employé après *plus* 1388, etc. — *De ça* 64, corr. *deça*.
Debatre *sa teste* 5533, se donner du souci, se casser la tête.
Deboistier. Voir Desboistier.
Debrisier, p. f. *debrisiee* 6844, détruire, briser.
Deça 64 (éd. *de ça*), *de deça* 787, 2903, de ce côté-ci; 787 d'occident, par opposition à la Syrie.
Decirier. Voir Descirier.
Declin : *mist a declin* 8488, ruina dans leur puissance.
Decoler, p. *decolé* 2570, décapiter.

Dedenz : *cels dedenz* 2601, *cil dedenz* 2875, ceux de l'intérieur.

Deduire : *se deduiant* 1846, se promenant pour son plaisir.

Defaillir 2265, impf. 6 *defaillouent* 2962, 3630 (*deff.*), pf. 3 *defailli* 3758, cond. 6 *defaillereient* 8260, p. s. *defailliz* 5493, manquer; 2265, perdre courage, lâcher pied; *se defaillir* 3630, manquer (à une habitude); 5493, manquer (à ses engagements); *il l'en deffaillereient* 8260, ils lui en feraient défaut, ils ne les lui serviraient plus (ses revenus).

Defalte. Voir **Defaute**.

[**Defaute**], *desfaute* 3815, échec; *sanz defalte* 1254, sans faute.

Defendre 532, refuser.

Defensable, s. 6362, pl. s. 3415, capable de défense, résistant.

Defense 2279, *deffense* 3221, matériaux de défense; *defense* 12112, manière de défendre, excuse.

Deffaillir. Voir **Defaillir**.

Deffense. Voir **Defense**.

Defire, *desfire* 2652, pr. 6 *defisent* 7164, sbj. pr. 3 *desfise* 1808, manquer, défaillir.

Defubler. Voir **Desfubler**.

Degarochier 3939, se briser; *degarocha* 3941, brisa (trans.).

Deheit. Voir **Deshait**.

Dehet. Voir **Deshait**.

Deignier, pf. 3 *deigna* 850, sbj. impf. 3 *deignast* 614, 1903, consentir à.

Dejoste 1580, 2055, 2566 (éd. *de joste*), près de.

Delaiement 5516, délai, retard.

Delaier, p. f. *delaiee* 1380, retarder (trans.).

Delicios, *deliciose* 5678, délicieusement abondant.

Delit 4802, plaisir.

Delitier, impf. 6 *se delitouent* 5682, se donner du plaisir.

Delivre 252, 10724, s. *delivres* 2607, 7543, pl. s. *delivre* 6260, délivré, quitte; 252, 10724, agile, prompt.

Delivrement 2204, promptement.

Delivrer (**Se**), pr. 3 *se delivre* 172, s'acquitter.

[**Delurer**] : *le fondement delurerent d'une porte* 8010 (Richard traduit : *portas majoris altius fundamenta confodiendo perquirentes, usque ad ipsius maceriei soliditatem dejecerunt directam lapidum congeriem;* il doit manquer quelque chose dans le français).

Demaneis 3743, incontinent.

Demain : *el demain* 647, 1253, 1577, 8227, le lendemain.

Demeinche 10807, faute d'impression pour **Dimeinche**.

Demeine 1673, etc., *domaine* 701, etc., 1673, 1825, 6573, 7965, propre; *as places demaines* 11237, à la propre place; *sis cors demaine* 11138, en propre personne, 2824, 4491, lui-même; *en demaine* 2065, 9007, en propre; *en son demaine* 701, 2714, en sa possession; *de son demaine* 7966, 9807, de son domaine propre.

Demener, pf. 6 *demenerent* 640, traiter; p. pl. s. *demené* 1570, promener, dégourdir.

Dementer, impf. 6 *se dementouent* 1055, 2848, s'affliger, se plaindre.

[**Dementieres**], *dementeres* 5413, tandis.

[**Dementiers**], *dementers* 1632, tandis.

Demesler. Voir **Desmesler**.

Demetre (**Se**) 3212, renoncer.

Demorance 1879, 5291, séjour, attente.

[**Demoree**], *demuree* 3521, séjour.

Demorer 9576, pr. 6 *demuerent* 86, pf. 3 *demora* 296, gér. *demurant* 2060, attendre, tarder; 86, rester (au service de Dieu, y mourir).

Demuree. Voir **Demoree**.

Demurer. Voir **Demorer**.

Denier, pl. *deners* 4223, denier, monnaie d'argent, douzième partie du sou.

Denree 958, 4365, ce qu'on a pour un denier; 4099, 4174, pl. *denrees* 1044, provisions de bouche; *a chieres denrees* 6081, à très haut prix.

Departie 6588, séparation.

Departir 300, 679, pf. 6 *departirent* 3117, p. f. *departie* 211, 872, 4121, pl. *departies* 914 (ms. *parties*), 1964, séparer; *departir la mellee* 679, séparer les combattants; *al departir* 300, au moment de la séparation; 3118 se séparer (intrans.); 872, 914, attribuer comme part, donner; *se departir granz cous* 3117, se distribuer de grands coups.

Depechier. Voir **Depecier**.

Depecier, *depechier* 3826, impf. 3 *depeçoit* 3541, *depesçoit* 4747, pf. 3 *depeça* 4750, 12059, 6 *depescierent* 8252, *depeschierent* 3450, p. f. *depecie* 4834, mettre en morceaux, déchirer; *se depeça* 12059, se brisa.

Deperdre, pf. 6 *deperdirent* 1265, perdre, perdre de vue.

Depeschier. Voir **Depecier**.

Depescier. Voir **Depecier.**

Deport 3308, divertissement; *a grant deport* 440, en grand plaisir; *toz les desporz* 1752, toute la jouissance.

Deporter (Se), impf. 3 *se deportot* 3638, 6 *se deporteient* 710, pf. 3 *se deporta* 3636, se divertir, prendre plaisir.

Deposer, pr. 3 *despose* 5501, p. *desposé* 8585, déposer (de son rang); p. pl. *deposez* 30, dépouiller, chasser.

Depreier, sbj. pr. 3 *deprit* 6726, prier.

Dererain 2399 (ms. *derain*), pl. *dererains* 801, 10875 (ms. *derains*), dernier.

Dererainement 11066 (ms. *derainement*), en dernier.

Deriere : *en deriere* 8618, par derrière, en secret; *que que il pensast en deriere* 2628, quelle que fût son arrière-pensée : *en deriere* 7784 paraît opposé à *arriere*, comme marquant plus nettement la retraite, la reculade.

Des 522, depuis. Cf. **Desci.**

Desaengier 5535, déraciner (fig.).

Desaleier, pr. 3 *desalie* 7090, p. f. *desaliée* 6190, débander, désunir.

Desareer, p. pl. s. *desareé* 3438, en désarroi.

Desasembler, p. f. *desasemblee* 7998, désunir, séparer.

Desatemprer : *cele gent desatempree* 11932, ces gens mal dressés, indociles, sauvages.

Desaüser : *la gent de bien desaüsee* 6743, la race qui n'a pas l'usage, la pratique du bien.

Desbareter, pf. 2 *desbaretas* 9613, défaire (à la guerre).

Desbauchier, p. f. *desbauchiee* 9888, mettre en désordre.

[**Desboistier**] : p. pl. s. *desbostié* 1508, *deboistié* 1572, éclopés, détraqués (en parlant de chevaux).

[**Desbuschier**], pf. 6 *desbucherent* 7112, sortir d'une embuscade.

Descharger 1564 (ms. *charger*), débarquer.

Deschater 361, déposséder (prov. *descaptar*).

Deschevauchier, *deschevalchier* 6494, pf. *descheraucherent* 9990, renverser de cheval.

[**Desci**] 1230 (*de si*), 1280 (*de ci*), 2246 (*de si*), 2934 (*de ci*), 3322 (*de si*), 3342 (*de si*), 4212 (*de si*), 6606 (*de ci*), 7058 (*de si*), 9805 (*de si*), 10244 (*des ci*), depuis ici jusque; dans l'espace : *desci qu'al port, qu'as porz, qu'al Far, qu'al pié de la montaine, qu'a Ypre;* ou dans le temps : *desci qu'al seir, qu'a la nuit, qu'a la Nativité, qu'après mangier;* par exception, la limite est placée en arrière : *de si que ele iert comenciee* 7057. — Cet adverbe, composé de *des* et *ci*, pourrait s'écrire en deux mots, et c'est ce qui a été fait dans le texte, mais les variations graphiques entre *de si*, *de ci* et *des ci* montrent que les deux éléments étaient étroitement liés.

[**Descirier**], impf. 6 *desciroent* 2296, déchirer.

Desclore, pf. 6 *desclostrent* 3885, ouvrir de force.

[**Descombrer**] : *qu'il n'eüst grant a descombrier* 1298 (: *nombrer*); le sens de ce vers est obscur, j'ai compris : «sans qu'il dût prendre beaucoup de peine»; mais il faudrait sans doute remplacer *descombrier* par *encombrer* et changer tout le vers.

Descombrier. Voir **Descombrer.**

Descomfire. Voir **Desconfire.**

Descomfiture. Voir **Desconfiture.**

Descomfort. Voir **Desconfort.**

Desconfire 807, pf. 6 *desconfirent* 985, p. f. *descomfite* 2499, déconfire, défaire (à la guerre); pf. 6 *se desconfirent* 2988, sbj. impf. 6 *se desconfeïssent* 3004, (ms. *desconfissent*), lâcher pied, plier.

Desconfiture 1823, *descomfiture* 1765, 2503, déconfiture, défaite.

Desconfort 267 (*descomfort*), 2502, pl. *desconforz* 4698, déconfort, affliction.

Desconforter, impf. 6 *desconfortouent* 9133, p. f. *desconfortee* 37, décourager, affliger.

[**Desconreer**] : pf. 3 *descunreia* 1629, mit en désordre; 6 *se desconreierent* 11610, quittèrent leurs rangs, se mirent en désordre.

Desconreier. Voir **Desconreer.**

Desconseillié, f. *desconseilliee* 7817, pl. *desconseilliees* 5128, sans direction, désorienté.

Descordance 8261, discorde, désaccord.

Descorde 109, discorde; *a descorde* 965, en désaccord.

Descordee 917, 5350, 8305, 8363, *discordee* 8373, discorde, désaccord.

Descorder, pr. 3 *descorde* 966, p. *descordé* 8615, brouiller, mettre en discorde; *descorderent* 1050, furent en désaccord.

Descorder, impf. 6 *descordoient* 2218, pf. 3 *descorda* 3768, lâcher la corde (de l'arc), décocher, tirer.

Descovenue 35, malheur.

Descovrir : p. f. *descoverte* 5273, révélée; *a descovert* 2312, à découvert.

Descreistre, pf. 3 *descreut* 4096, gér. *descreissant* 4097, décroître; *descreüe* 1418, 3462, diminuée, décrue.

Descrouchier, pf. 3 *descrucha* 10071, renverser, jeter à bas; voir *Descrunquier* dans Godefroy.

Desdeignier, pf. 3 *se desdeigna* 632, se fâcher, s'indigner.

Desdeignor 8924, courroux, dépit.

Desdire 6658, impf. 6 *desdiseient* 9144, contredire.

Deserte. Voir **Desserte**.

Deservir. Voir **Desservir**.

Desfaire *la tençon* 669, apaiser la querelle; *desfaire* 1040, imp. 5 *desfaites* 2200, mettre à mort; p. s. *desfaiz* 2930, accablé par l'âge.

Desfaute. Voir **Defaute**.

Desfestivé. Voir **Desfestué**.

Desfestué, f. *desfestivee* 10939 (corr. *desfestuee*), chagriné, désappointé; voir Godefroy.

Desfichier 433, dépiquer, lever (en parlant de tentes).

Desfire. Voir **Defire**.

[**Desfubler**] : p. *defublié* 8790, débarrassé de son manteau.

Desguarnir : *desguarnie* 4102, dépourvue.

[**Deshait**], *desheit* 5140, *desheit* 7845, *dehet* 3258, 4206, *dehet* 7813, découragement, tristesse.

Deshaitier 5366, s'attrister; *deshaite* 1810, déplait; 12287, p. *deshaitié* 3080, pl. *deshaitiez* 5975, f. *deshaitiee* 3236, *desheitiee* 271, 7785, 7843, *desheitie* 4906, découragé, attristé.

Desheit. Voir **Deshet**.

Desheites. Voir **Dessaietes**.

Desheitier. Voir **Deshaitier**.

Deshet. Voir **Deshait**.

Desirance 2336, désir.

Desirier 12092 (ms. éd. *desiriers*), *desirer* 586, s. *desiriers* 2301, 12092, pl. *desirers* 264, 1359, désir.

Desjoindre 9918, séparer; *se desjoinsissent* 9916, se séparassent.

[**Desleial**], s. *desliaus* 2728, déloyal.

[**Desleié**], p. s. *desliez* 8806, pl. f. *desloees* 3704, sans loi, scélérat.

Deslial. Voir **Desleial**.

Deslié. Voir **Desleié**.

Desloé. Voir **Desleié**.

Desloer, pf. 6 *desloerent* 10266, déconseiller.

Deslogier 9806, lever le camp, déloger.

Desmesler, p. f. *demeslee* 164, *desmellee* 648, arranger, pacifier (une querelle).

Desmesure (A) 462, 1611, 2013, 12153, avec excès.

Desmesuré, f. *desmesuree* 10663, présomptueux, qui manque de modération.

[**Desnorir**], pf. 6 *desnurirent* 7646, dépérir par manque de nourriture.

Desnurir. Voir **Desnorir**.

Despendre 1026, 2662, 4810, etc., pf. 3 *despendi* 2858, dépenser.

Despense : *a sa despense* 12111, à ses frais; 3222, 3412, 9218, provisions de bouche; *povre et de grant despense* 3469, pauvre et coûtant très cher à nourrir.

Despire, p. f. *despite* 11844, traiter avec mépris.

Despit : *el despit al diable* 48, *el despit de fei cristiane* 3711, en haine du diable, de la religion chrétienne.

Desport. Voir **Deport**.

Desposer. Voir **Deposer**.

Desque 3121, 8294, 11652, jusque.

Desraison 5455, 9002, tort.

Desreement 6230 (ms. *desreement*), avec impétuosité, furieusement.

Desreer : *se desreerent* 7492 (ms. *se desrengierent*), sortirent des rangs; *desreee* 5031 (ms. *desree*), acharnée, furieuse; *chierté tant desreee* 4504 (ms. *desree*), cherté si excessive, si déraisonnable.

Desrei 6431, action de rompre les rangs, désordre; *a desrei* 5644, avec impétuosité; 1884 avec trop d'ardeur; *a tel desroi* 96, avec tant de fougue.

Desrengier, pf. 3 *desrenga* 1927, sortir des rangs.

Desroi. Voir **Desrei**.

[**Desroïllier**], pf. 6 *desroïllerent* 7644, se dérouiller.

[**Desroter**], p. f. *desroutee* 5814, faire sortir de l'ordre régulier.

Dessaietes : *cil traist a lui dous saietes entuchiees en des heites* 1926, *la veïssiez en dessaietes plus de cinc cent mile saietes* 3109. On a évidemment dans les deux passages le même mot, qui doit être : *en dessaietes*; mais le sens n'en est pas clair : sans doute, «en un moment, aussitôt». Le mot se retrouve seulement, à ma connaissance, dans le *Roman des Franceis* d'André de Coutances, où il a le même sens : *En desetes* (éd. *Endeseetes*) *s'estormi* (Jubinal, *Nouv. Rec.*, II, 6).

[**Desserte**], pl. *desertes* 4866, ce qu'on mérite; *en desertes* 1790, en récompense.

Desservir 8257, sbj. impf. 3 *deservist* 8147, mériter, gagner.

[**Dessor**], *desur* 2623, 8170, sur.

[Dessus], *desus* 515, sur; *que ne l'alasses en desus* 9604, que tu ne le surmontasses; *el desus* 9276, à même.

Destaindre. Voir Desteindre.

[Desteindre], pr. 3 *destaint* 5689, s'éteindre.

Destemprer : *destempree* 11634, déréglée, acharnée; *destemprot* 7639, se gâtait par l'humidité.

Destendre, impf. 6 *destendoient* 2218, pf. 6 *destendirent* 11502, lâcher la détente, tirer; *destendre* 3992, lever les tentes.

Destiner, p. f. *destinee* 1440, 2580, fixer d'avance (en parlant de Dieu).

Destorber 2235, pr. 3 *desturbe* 11888, p. f. *destorbee* 1380, gêner, nuire à; impf. 6 *destorbouent* 7445, p. f. *destorbee* 5461, 7442, entraver, arrêter.

Destorbier, pl. *destorbiers* 1357, trouble, entrave.

Destornet, petit détour : *les destornez* 7741, par des chemins détournés. On pourrait aussi regarder *destornez* comme le pl. de *destorné*, en sous-ent. *chemin;* mais je ne connais que le fém. *destornee* (sous-ent. *voie*) qu'on emploie de cette manière.

Destorner, p. f. *destornee* 23, enlever, dérober.

Destraindre. Voir Destreindre.

Destre : *destre et senestre* 6501, à droite et à gauche; *a destre* 2979, à droite.

[Destrece], *destresce* 300, 3258, 4383, pl. *destresces* 3312, gêne, souffrance.

Destreindre 3428, *destraindre* 6972, forcer, réduire; pr. 6 *destreinent* 4104, 5969, presser, tourmenter.

Destreit, f. *destreite* 4430, tourmenté, malheureux.

Destreit, *destreiz* 315, 317, détroit; *en uns destreiz* 1282, dans un lieu resserré, un défilé; position difficile, gêne : *l'en mist en destreit* 10113, le tourmenta à cause de cela.

Destreite : *en destreites* 494, à la gêne.

Destresce. Voir Destrece.

Destrier, pl. *destriers* 3633, cheval de guerre.

Destroissier, p. pl. *destroissiez* 7755, abattre?

Desturber. Voir Destorber.

Desur. Voir Dessor.

Desus. Voir Dessus.

Desveier, p. s. *desveiez* 5511, f. *desvoiee* 482, égarer; *desvoiee* 6738, perdue; *desvoiant* 1220, perdant le chemin; *desvoierent* 8251, détournèrent.

Desver 2872, perdre la raison, enrager; p. f. *desvee* 635, pl. *desvees* 3728, furieux, enragé; *la paiene gent desvee* 10810, les païens insensés; *se desvouent* 4857, enrageaient.

Desvoier. Voir Desveier.

Desvoleir, impf. 6 *desvoleient* 8628, *desvoloient* 9476, pf. 6 *desvoldrent* 8638, ne pas vouloir, se refuser à.

Dete : *par dete* 12025, suivant le devoir.

Detenir, p. f. *detenue* 4108, arrêter, retenir; impf. 6 *se deteneient* 4315, restaient.

Detor, s. *detres* 11856, débiteur.

Detortre : impf. 3 *se detortoit* 3648, se tordait.

Detrenchier 2239, cond. 6 *detrenchereient* 609, p. pl. s. *detrenchié* 5539, tuer (propr^t couper en morceaux).

Detres. Voir Detor.

Detriër, impf. 6 *detrioent* 7401, *detrioient* 7690, retarder.

Detriés 1559, derrière.

Devantee, pl. *devantees* 1064, de quoi remplir le giron, le devant d'une robe.

Deveir, devoir. Ce verbe s'emploie dans des sens assez variés, se ramenant à peu près à ceux de «être juste, naturel, probable» : *cil durent estre malbailli* 459, ceux-là furent bien près d'être perdus; *mais lor folie lor dut nuire* 771, mais il était juste que leur folie tournât contre eux; *ja ne doie ice avenir* 2112, qu'il ne soit jamais dit que cela arrivera; *qu'il durent laissier en l'ost corre* 2183, qu'ils avaient l'intention de laisser courir dans l'ost; *e quant il durent ariver* 2871, et quand ils furent sur le point d'aborder; *que cele deüst guarantir ne defendre* 5404, qu'il fût dit qu'elle protégeait ceux; *qui mult dut l'ost aveir grevee* 5764, qui faillit faire grand tort à l'ost. Dans *mais trop i deut poindre d'assez* 7500, le sens est assez difficile à rendre; c'est à peu près : «il s'avança trop, plus qu'il n'aurait dû».

Devers 734, 2903, etc., du côté de.

Deviner, impf. 6 *devinoient* 3165, faire des conjectures.

Devise 406, opinion, plan : *ainsi alerent les devises* 11792, telle fut la base des négociations; *la peüssiez oïr reter les uns as autres lor devises* 7005, les uns reprochaient aux autres leur opinion; *ainsi parlouent par devises* 9138, ils parlaient ainsi suivant leurs idées; *car tout quidouent senz devise* 11105, car tous croyaient sûrement (propr^t sans penser qu'il y eût là une question douteuse, d'opinion); *sor l'angevin fud la devise en quel maniere viande en seroit achatee* 4341, la question était de savoir comment, avec ce denier, on achèterait de la nourriture; *a sa devise* 1100, 1782, à son idée, à son goût; *la plus sage feme a devise* 1739, la

femme la plus sage qu'on pût imaginer; *lui devisa par devise* 11807, lui expliqua clairement.

Devisement 7984, arrangement.

Deviser, p. pl. s. *devisé* 2965, f. *devisees* 1964, pf. 6 *se deviserent* 10712, diviser; 3 *devisa* 3614, 6 *deviserent* 3841, avoir en intention, projeter; *devisouent lor eire* 262, 378, formaient le plan de leur voyage; *lui devisa par devise* 11807, lui expliqua clairement.

Diable 3066, etc., le diable (empl. sans article); pl. s. *diable* 3449, les diables.

Diemaine 11295 (ms. *dimaine*), *diemeinge* 6692 (ms. *dimeinge*), *diemeinche* 10807 (éd. *demeinche*, ms. *dimeinche*), dimanche. La forme du commencement du mot est attestée par la mesure, mais il n'y a pas de rime qui en détermine la fin.

Digner. Voir **Disner**.

Digneté 8568, rang, dignité.

Dimeinche, *dimeinge*. Voir **Diemaine**.

Dire pris subst. : *pur lor dires* 567, pour leurs discours.

Discordee. Voir **Descordee**.

Disme 6629, dixième partie.

[**Disner**], *digner* 5888, pf. 3 *digna* 5886, 6 *dignerent* 6887, p. *digné* 1599, prendre le premier repas.

Dit : *l'em en diseit granz diz* 508, on en faisait beaucoup de discours.

Ditor : pl. s. *li ditor tant en saveient* 8056, c'est ce qu'en savaient ceux qui en parlaient.

Divers, f. *diverse* 2362, divers.

Dobler : *qui la dobla* 1218, qui la fit se gonfler (la mer).

Doctrine 2092, instruction.

Doel. Voir **Duel**.

Dol. Voir **Duel**.

Doleir, *doleit* 1712, souffrir; impf. 6 *se doleient* 4106, de même.

Dolz. Voir **Douz**.

Don. Voir **Donc**.

Donc 340, 2751, alors; *don n'es tu* 9648, n'as-tu donc pas?

Done. Voir **Dune**.

Doner, pr. 3 *done* 182, donner; *s'i dorra* 2390, conviendra.

Dont 394, 1326, 2189, 5042, 9575, d'où.

Dorer. Voir **Durer**.

Dormir (Se), pf. 6 *se dormirent* 11913, dormir.

Dotance, doute : *en dotance* 1784, en doute; *sanz dotance* 17, 1341, 2789, sans aucun doute, sûrement.

Dote 1942, 2845, crainte.

Doter (Se), impf. 6 *se dotoient* 3365, pf. 6 *se douterent* 611, avoir peur.

Douter. Voir **Doter**.

Douz : *France la dulce terre* 8897, le doux pays de France; *dolz ator* 11057, voir **Ator**.

Dotos 1319, 1320, *dotose* 3235, qui cause de la peur, redoutable.

Dragon 6154, enseigne des Normands, en forme de dragon (*regium vexillum* dans Richard).

Drap, étoffe : pl. *chiers dras* 1498, *e dras de seie e dras en graine* 1674, *dras d'escharlete e de seie* 2077.

Dreit, direct, droit : s. *dreiz heirs* 3906, héritier légitime; *un dreit pilet* 3765, un trait bon, convenable; *merveilles dreites* 11453, des choses vraiment merveilleuses; subst. pl. *ses dreiz* 2482, ce à quoi il avait droit; *a dreit* 872, suivant le droit; adv. *dreit* 391, droit; *dreit de coruz* 7858, par la suite immédiate de leur dépit; *tot dreit* 412. Sur *droite* 12338 voir **Adreit**.

Dreiture, 12, 873, 8255, justice; *a droture* 11723, sans manquer, certainement.

Dreiturier, f. *dreituriere* 2748, *dreiturere* 2133, légitime, qui appartient légitimement.

Dreture. Voir **Dreiture**.

Droit. Voir **Dreit**.

Dromont 1177, pl. *dromonz* 596, 1179, 1201, bateau de transport.

Droture. Voir **Dreiture**.

Drue 1140, amie, bien-aimée.

Drugeman 1689, drogman, truchement.

Duel, *doel* 302, s. *dols* 270, deuil, douleur.

Duire, enseigner : *duite de bataille* 6351, experte à la guerre; *se duire* 2843, s'habituer, se faire une loi de.

Dune, *dones* 5761, *dunes* 7720, dune, monticule de sable. La forme est attestée par la rime avec *brunes* (7720).

Duree : *eüst poi de duree* 2888, aurait pu résister peu de temps.

Durement 778, 1973, 2248, 2764, fortement, rigoureusement.

Durer : fut. 3 *dorra* 828, cond. 3 *doroit* 8514, 6 *dorouent* 3366, p. s. *iert durez* 1666, durer; *durer a els* 6816, leur résister; *la durer* 9270, résister (cf. *il la durare*, *la* pris absol[t]).

E

E 5, 7, 12, 19, 24, 27, 36, 40, etc.; *et* 18, 19, 26, 40, etc., et (la forme *e* est la plus fréquente de beaucoup, sans qu'il y ait d'ailleurs de raison visible pour le choix de *e* ou *et*) : *dis e dis* 2266, dix par dix; *e* 5414, 10410, commence la proposition principale après une phrase incidente; voir Diez, trad. fr., III, 317. — *Et ne* se fond en *enne*, *enn* 125.

Eage 6994, pl. *aages* 360, âge; *par tanz aages* 1295, pendant de si longues périodes de temps.

Ecriër. Voir Escriër.

Efforz. Voir Esforz.

Effreier. Voir Esfreer.

Ent. Voir Es.

Einceis. Voir Ainceis.

Eire 188, 256, 259, 1122, 1134, 2445, etc., *oire* 217, 378, chemin, voyage; *atorner son eire* 1134, 2465, faire ses préparatifs de voyage; *Deus ot lor eire atorné* 1122, Dieu avait tout préparé pour leur expédition; *estre sor son eire* 5289, 8626, être sur son départ; *en lor eire aprochierent* 888, ils furent rapprochés du terme de leur voyage; *bon eire* 8221, bon train. Voir Eneire.

Eir 528, 2433, héritier, pl. s. *dreiz heirs* 3906, héritiers légitimes (il s'agit de femmes); au fém. *eir* 8940; peut-être de même *oir* 8945, mais ce passage semble altéré.

Eirer. Voir Errer.

Eissi. Voir Issi.

[Eissil] : *torné a essil* 1404, naufragés.

Eissillier, impf. 6 *eissilloient* 11169, dévaster, piller; p. pl. s. *eissillié* 12206, maltraités.

Eissir, pr. 6 *issent* 3274, impf. 3 *isseit* 327, 6 *issoient* 2911, pf. 3 *eissi* 1316, 2421, 6 *issirent* 2905, gér. *eissant* 1726, sortir; *s'en eissir* 327, 2905, de même.

[Eissue], pl. *issues* 1112, sortie.

El. Voir Le.

El 1958, 5095, autre chose.

Elme. Voir Hiaume.

Em. Voir On.

Embatre, pf. 3 *embati* 735, 6 *embatirent* 1547, 3386, pousser de force; *embatre* 6812, au sens de *s'embatre*; *s'embatre* 3286, 4496, pr. 3 *s'embat* 12148, pf. 6 *s'enbatirent* 795, p. pl. s. *s'ierent embatu* 2799, se lancer, arriver à l'improviste. Au v. 4497 *embati* est une faute pour *abati*.

Embler 344, 348, pr. 6 *emblent* 3068, p. f. *emblee* 2006, dérober, prendre en secret; *s'embler* 9490, se dérober, partir furtivement.

[Embordeüre], *enbordeüre* 3886, bordure, encadrement.

Embracier, *enbracier* 7113, saisir dans ses bras; p. f. *enbraciee* 2575, entourer de ses bras; pour *embraçant* 6214, il faut *embraiant*.

Embraier, gér. *embraiant* 6214, attaquer, harceler.

[Embuschement], *enbuschement* 7111, *enbuchement* 1916, embuscade, cachette.

Emfant. Voir Enfant.

Emferté. Voir Enferté.

Emfes. Voir Enfant.

Emfle. Voir Enfle.

Empaindre. Voir Empeindre.

Emparenté, s. *enparentez* 1723, apparenté.

[Empeechier], *enpeecoient* 10497 (ms. *en pecoient*), entraver, embarrasser.

Empeindre 309, *empaindre* 2151, pousser.

Empeireor, *empeireür* 1396, empireur, mot forgé par l'auteur pour faire un jeu de mots.

Empeirier, pf. 3 *empeira* 624, gâter, empirer; p. f. *empeiriee* 4752, endommager; cond. 3 *empeirereit* 5314, faire tort à; *sei meismes emp.irot* 1397, il se nuisait à lui-même.

Empercier, p. *empercié* 6257, percer, enfoncer.

Empreignier, pr. 3 *empraine* 6, concevoir (propr^t être gros de); impf. 6 *empreignouent* 4284 (le sens de ce verbe ici est obscur).

Emprendre 848, *enprendre* 1116, sbj. pr. 3 *empreine* 5, pf. 6 *enpristrent* 2408, p. f. *enprise* 741, 2109, entreprendre, commencer.

Empressier, impf. 3 *empressoit* 2324, presser, serrer de près; pf. 6 *empresserent* 7263 (: *laisserent* = *laissierent*); *s'empressier* 2553 (: *beissier*), s'occuper avec ardeur.

Emprise 1346, 1903 (lire : *ne il ne deignast pas s'emprise*), entreprise; *par com faite enprise* 2403, dans quelles conditions; *a icele emprise* 7809, à ce fait d'armes; *hardie emprise* 1535, fait d'armes hardi; *fole emprise* 2712, 5464, témérité; *par s'emprise* 516, en exécutant son dessein; *de grant emprise*

2978, 5026, très entreprenant; *genz de si granz emprises* 7006, hommes si entreprenants.

Empronter. Voir Emprenter.

Empronst 2688, *enpront* 218, 8774, emprunt.

Empronter, *empromter* 8754, emprunter.

En. Voir On.

En avec *porter, mener*, etc., est toujours séparable. Cf. Si.

En, en : *munta en un cheval* 1843, monta sur un cheval.

Enbatre. Voir Embatre.

Enbordeüre. Voir Embordeüre.

Enbracier. Voir Embracier.

Enbuchement. Voir Embuschement.

Enbuschement. Voir Embuschement.

Encarnacion 12349, incarnation.

Encensier, pl. *encensiers* 9087, pot où brûle de l'encens.

Encerchier : gér. *encerchanz* 10342, habiles à s'informer, pénétrants.

Enchacier. Voir Enchaucier.

Enchalz. Voir Enchauz.

Enchascier. Voir Enchaucier.

Enchaucier, impf. 3 *enchaçoit* 6306, 6 *enchaçouent* 6366, 6392, pf. 3 *enchaça* 2546, 6 *enchaucerent* 6019, 7364, 11230 (ms. *enchacerent*), 11233, *enchacierent* 2246 (au v. 2245 *enchacerent* par erreur dans le ms.), *enchacerent* 1553, 1587, 3683, 4158, 5629, 6921, poursuivre. Le ms. donne plus souvent *enchacier*, mais le sens appelle plutôt partout *enchaucier*, comme le montre notamment le v. 11230.

Enchauz 1666, 2330, *enchalz* 3103, 7206, poursuite.

Encherir, impf. 6 *encherissouent* 10596, faire enchérir.

Enclin : *teste encline* 265, tête baissée.

Encliner, impf. 6 *enclinoient* 6551, faire baisser, coucher.

Encombatre. Voir Escombatre.

Encombrier, pl. *encombriers* 1360, *enconbriers* 9801, embarras, difficulté.

[Encombros], *encumbroses* 125, embarrassé, difficultueux.

Enconbrier. Voir Encombrier.

Encontre 515 (ms. *encoste*), en face de; 2336, 2337, 2340, à la rencontre.

Encontre 10005, rencontre (en bataille), fém.; *qu'encontre n'i eüst* 1876, sans trouver quelqu'un en face de lui.

Encontrer 1324, rencontrer.

Encore. Voir Oncore.

Encore. Voir Encorre.

Encorre 5410, 7338, 7496, *encore* 5148, 7595, *encurre* 2184, *encure* 7961, pr. 6 *encurent* 7599, pf. 6 *encorurent* 2996, 5341, sbj. pr. 5 *encurgiez* 7339, sbj. impf. 3 *encoreust* 5059, p. f. *encorue* 10966, souffrir un dommage, proprement à la suite d'une faute, comme les otages que Salahadin laisse *encorre* 5341, 5410, 7961; puis en général être victime, périr 2996, 3020, 5148, 7338, 7339, 7496, 7599; *la gent iert morte e encorue* 10966, *senz plus encore* 7595, sans souffrir de plus grandes pertes; *a la nostre gent faire encurre* 2184, pour faire du mal à nos gens. Au v. 5059 le même verbe a un tout autre sens : *e si le tens si encoreust*, s'il arrivait dans la suite du temps.

Encortiner, p. f. pl. *encortinees* 9086, tapisser.

Encoste 1262, près de (6194 l. *en coste*).

Encumbros. Voir Encombros.

Encure. Voir Encorre.

Encurre. Voir Encorre.

Encuseor, *encuseür* 1836, dénonciateur.

Encuser, p. f. *encusee* 4019, signaler, annoncer.

Endemain : *l'endemain* 5230, le lendemain.

Endemantieres. Voir Endementieres.

Endementers. Voir Endementiers.

Endementieres 5379, *endemantieres* 6938, cependant, dans l'intervalle.

Endementiers, *endementers* 3165, 3764, 6409, 8925, etc., pendant, tandis.

Enditer, p. *endité* 7610, 8201, indiquer, faire savoir. La forme est attestée les deux fois par la rime avec *cité*.

Endreit 2225, 5402, justement; *ci endreit* 6737, ici (précisément ici); *endreit cel afaire* 374, sur ces entrefaites; *endreit els* 5115, à leur égard; *endreit els* 2879, de leur côté.

Endreit : *en nul endreit* 1887, en aucune façon.

[Eneire], *enneire* 703 (ms. *en neire*), *ansire* 255, 1409, 1719, 1842, 4030, 8625, 9039, *anoire* 10340, 11697, 12004, promptement, aussitôt. *Eneire* est composé de *en* et *eire*; l'intimité de la soudure est montrée par les formes *enneire ansire*.

Eneke. Voir Esneke.

Enermi, f. *enermie* 5877, *enhermie* 6045 (ms. *hermie*), désert, dévasté.

Eneske. Voir Esneke.

Enveis 506, 11448, maintenant, cette fois.

430, f. *entendue* 5226, *entendre a* 234, 1344, 2692, 2766, 3413, *entendre de* 4618, être occupé à, s'occuper de; *n'eüssent assez a entendre* 6585, n'eussent fort à faire (de quoi s'occuper); 11102, avoir une opinion sur, entendre (une affaire); *al mien entendre* 5245, 9783, autant que je l'entends, à mon avis; 430, 5226, comprendre; *ses gens l'oïrent et li autre l'entendirent* 12294, les siens l'entendirent et les autres comprirent bien ce qu'il disait.

Entente : *i ot mis s'entente* 2063, s'y fut appliqué; *mist granz ententes* 2312, s'appliqua beaucoup; *en bone entente* 2718, en bonne intention; *la erent lor ententes* 3478, c'était là le but qu'ils se proposaient; *a lor ententes* 2319, tant qu'ils pouvaient; *ententes* 1357, 11302 (ms. éd. *atentes*), soucis, difficultés : *livrer ententes* 2939, 5615, donner du souci; *mult eurent entente* 4037, ils eurent bien de la préoccupation; *a la meie entente* 1596, dans mon opinion; *perdre ses ententes* 1848, perdre l'entendement.

Enterinement 8062, pleinement, sans conteste.

Entester 808, frapper sur la tête.

Entheché. Voir Enteché.

Entier : *cuer entier* 7130, s. *cuersentiers* 12086, cœur loyal, ferme.

Entierement 2594, fermement.

Entor. Voir Tor.

Entornee : *en l'entornee* 6069, à la ronde.

[Entosche], *entusche* 5660, venin.

[Entoschier], p. f. pl. *entuchiees* 1926, empoisonner.

Entrabatre (S'), impf. 6 *s'entrabatoient* 2254, 3348, se renverser mutuellement.

Entraconsivre (S'), pf. 6 *s'entraconsivirent* 314, s'atteindre mutuellement.

Entrafiër : pf. 6 *s'entrafiërent* 375, *s'entrefiërent* 11313, s'engagèrent mutuellement.

Entraïdier (S'), impf. 6 *s'entraïdouent* 10012, s'entr'aider.

[Entramer (S')], impf. 6 *s'entreamouent* 5051, s'aimer.

Entrassaier. Voir Entressaier.

[Entrataindre (S')] : impf. 6 *s'entrateignoient* 3320, s'atteignaient l'un l'autre.

Entre : *entre bons e mals* 11340, tant bons que mauvais.

Entreamer. Voir Entramer.

Entrebaisier (S'), pf. 6 *s'entrebaisierent* 138, se baiser réciproquement.

Entrechevalchier. Voir Entrechevauchier.

[Entrechevauchier], *entrechevalchier* 8127, intercepter en se mettant à cheval sur le passage de.

Entrecomvoier. Voir Entreconveier.

Entreconeistre. Voir Entreconoistre.

[Entreconoistre (S')], impf. 6 *s'entreconeisscient* 6498, se reconnaître.

Entrecontrer (S'), pf. 6 *s'entrecontrerent* 4917, se rencontrer.

[Entreconveier (S')], pf. 6 *s'entreconvoierent* 437, *s'entrecomvoierent* 2349, se faire mutuellement la conduite.

[Entrecosteier (S')] : *s'entrecostoierent* 2350, se tinrent compagnie de près.

Entredoner : *s'entredonerent* 4918, se donnèrent mutuellement.

Entredoter (S'), pf. 6 *s'entredoterent* 5309, se méfier l'un de l'autre.

Entree, pl. *entrees* 2347, entrée, faculté d'entrer; *entree* 2125, entrée de port.

Entrefaire, impf. 6 *s'entrefasoient* 378, pf. 6 *s'entrefirent* 8321, se faire mutuellement.

Entreferir (S'), impf. 6 *s'entreferoient* 3321, se frapper réciproquement.

Entrefiër. Voir Entrafiër.

Entregrever (S'), pf. 6 *s'entregreverent* 5310, se faire réciproquement du mal.

Entreherdeier (S'), pf. 6 *s'entreherdeierent* 4058, se harceler réciproquement.

Entrejurer : *s'entrejurerent* 366, jurèrent l'un à l'autre.

Entrelancier : *s'entrelançouent* 3319, se lançaient mutuellement.

Entremetre (S') 133, 846, 974, 1862, pf. 3 *s'entremist* 1858, 6 *s'entremistrent* 2118, impér. 5 *vos entremetez* 1613, s'occuper, se mêler.

Entreprendre 8518, empiéter, attaquer; *entreprendre a* 8984, usurper sur; p. *entrepris* 8112, 9338, en mauvais état.

Entrepresure, pl. *entrepresures* 8050, usurpation, abus.

Entreramponer. Voir Entreramposner.

[Entreramposner (S')], impf. 6 *s'entreramponouent* 8507, se renvoyer des railleries.

Entrerompre 2396, interrompre.

[Entressaier (S')] : *s'entrassaierent* 8209, s'éprouvèrent mutuellement (en se battant).

Entretenir : *s'entretenouent* 8014, se faisaient passer.

Entuchier. Voir Entoschier.

Entusche. Voir Entosche.

Entur. Voir Tor.

Envaie 800, 3026, 5934, etc., attaque, charge; *par envaie* 3182, par défi.

Envair, pf. 3 *envaï* 789, attaquer.

Envers 7795, auprès de, en comparaison de.

Enverser 4957, tomber à la renverse.

Envis : *a envis* 11163, à contre-cœur.

Enz 750, 2197, dedans; *enz* s'ajoute à *en* pour le renforcer 3089, 3615, 6790.

Eragire. Voir Esragire.

Eralment. Voir Erraument.

Eraument. Voir Erraument.

Ermin : *gent hermine* 1650, gens d'Arménie; *l'ermine* 1652 (sous ent. *gent*), de même.

Erraument 2590, *erralment* 1473, 1557, 3811, *eraument* 8941, *eralment* 1815, 3490, 3646, 5911, 5914, promptement, aussitôt.

Errer 1336, 5757, *eirer* 310, impf. 3 *erroit* 2305, *errot* 385, 1850, 2221, 5759, *eirot* 381, pf. 3 *erra* 1257, 4 *errames* 1279, 6 *errerent* 449, 888, *eirerent* 340, gér. *errant* 407, cheminer, voyager; *eirees* 1043, parcourues; *tot errant* 7711, 9364, aussitôt.

[Es], *eth vos* 263, 636, 654, 707, etc., *ethi vos* 5785, *eht vos* 1348, 2442, 3297, 9930, voici, voilà; *estes vos* 713, 4841, 7785, 10269, de même; *eth la vos* 3271, la voilà; *eth les vos* 3281, 4007, 6701, *este les vos* 3477, les voilà; *eth vos l'assalt remaindre* 4677, voilà que l'attaque s'arrête; *eth vos saillir* 7303, voilà que sortent; *eth vos Sarazins a huer* 4684, voilà les Sarrasins qui se mettent à crier.

Es : *en es le pas* 5790 (ms. *isnel pas*), *ignelepas* 2772, aussitôt (m. à m. dans le moment, le pas même).

Esart. Voir Essart.

Esbahir. Voir Esbair.

Esbair, pf. 6 *esbairent* 6479, être étonné, intimidé; *s'esbairent* 11649, de même; *esbaie* 5788, étonnée, déconcertée.

[Esbanoier], *esbanier* 4155, se divertir; pr. 3 *s'esbanoie* 9511, de même.

Esbanier. Voir Esbanoier.

Esbanoier. Voir Esbanoier.

Esbatre, p. f. *esbatue* 10761, répandue; *s'esbatre* 4376, prendre ses ébats, se divertir.

Esbaudir : p. s. *esbaudiz* 1759, pl. s. *esbaudi* 3057, enhardi, en train; *s'esbaudirent* 2889, se mirent en train, s'enhardirent.

Esboeler 3116, perdre ses boyaux.

Escheir, impf. 3 *escheiet* 2468, p. *escheiit* 2442, échoir, revenir par héritage; p. n. *escheiet* 7342, advenu; *si faitement lui escheï* 7581, voilà ce qui lui arriva.

[Escheite], pl. *escheites* 1377, revenant bon (ironiquement; propr^t ce qui revient par héritage).

Eschange : *en l'eschange saint Leonard* 8140, à la place, comme substitut de saint Léonard.

Eschangier 6087, donner en remplacement.

Eschaper : *eschapa a un Aleman* 2997, s'échappa des mains d'un Allemand.

Eschar 4229, *escharn* 412, raillerie; *eschar* 1463, 5449, indignation, dépit; *d'eschar* 1468, de dépit.

Escharir, p. s. *eschariz* 672, attribué, donné en partage; *escharie maisnee* 7095, suite restreinte; *gent escharie* 7488, petite troupe.

Escharlete 2077, fine étoffe de laine.

Escharn. Voir Eschar.

Escharnir, railler, bafouer : *qui est guarniz ne puet estre escharniz* 6914, proverbe : quand on a pris toutes ses précautions, on ne risque rien.

Eschars, s. *eschars* 1732, f. pl. *escharses* 818, chiche, mesquin.

[Eschaugaitier], *eschelgaitier* 1874, 9168, *eschelgaitiee* 964, garder par des postes, des sentinelles.

[Eschec], *eskec* 10541, butin.

Escheeite. Voir Escheite.

Eschekier : *eskekiers* 10527, échiquier; *eschekier* 8553, l'échiquier royal, le fisc du roi d'Angleterre.

Eschelgaitier. Voir Eschaugaitier.

Eschermir 10893, combat.

Eschiele 3974, pl. *eschieles* 3476, 3774, corps d'armée, division de combat.

Eschif : f. *eschive* 546, interdite, inabordable; m. s. *esquis* 2658, chétif, misérable.

Eschiver 579, esquiver; *eschivez* 1390, abandonnés; *eschivoient* 3194, évitaient, n'osaient s'approcher de; *eschivier* 3938, se dérober.

Escholе. Voir Escole.

Eschorir. Voir Escorir.

Escient : *mien escient* 981, 4490, 9749, autant que je sache.

Esclairier : *si fud sa pensee esclarie* 9689, la lumière se fit dans son esprit; *la joie fud mult esclairee* 7994, la joie fut augmentée (rendue plus brillante).

Esclandre, s. *esclandre* 4180, *esclandres* 4532, bruit, sujet de paroles.

Esclarcir : *a l'aube esclarcie* 12291, en pleine matinée.

Esclarier. Voir Esclairier.

Esclave, pl. *esclaves* 9351, esclave.

Esclenchier, pl. s. *esclenchier* 2240, gaucher.

Escoer, pf. 6 *escoerent* 6030, mutiler en coupant la queue.

Escole : *tenir a escole* 9682, sermonner; *qui lui vint de la preuz eschole* 3024, qu'il avait apprise à bonne école; *a dure eschole* 7522, à une rude épreuve; *d'autres escholes* 3218, d'autres sortes; *par escholes* 8159, chacun à son rang, à son ordre.

Escoler, pf. 3 *escola* 3436, se consumer, manquer.

Escombatre, impf. 6 *s'escombatoient* 720 (ms. *sencombatoient*), pf. 6 *s'escombatirent* 5776 (ms. éd. *s'encombatirent*), se battre. Le verbe *s'escombatre* est attesté (voir Godefroy); au contraire, *s'encombatre* est plus que douteux : dans les trois exemples donnés par M. Godefroy, il faut lire *s'en combatre*.

Escomengier, pf. 6 *escomengierent* 4140, excommunier.

Escondire : *s'en escondirent* 11745, s'en excusèrent, s'y refusèrent.

Esconse 5688, cachette, abri.

Escopir, impf. 6 *eschopoient* 3710, cracher sur, conspuer.

Escordement 403, 5606, du fond du cœur.

Escorre, sbj. impf. 6 *escusse* 7584, agiter, secouer; sbj. impf. 6 *escoüssent* 7002, p. f. *escosse* 7027, enlever des mains d'un autre, délivrer.

Escrïer, impf. 6 *escriouent* 5623, pf. 6 *ecrierent* 3816, huer, crier contre.

Escripture. Voir Escriture

Escrire. Voir Escrivre.

[Escriture], *escripture* 3526, 8090, 10088, écriture, écrit; *enz es escriptures* 6790, dans les livres; *en s'escripture* 3734, dans son écrit (Ambroise désigne ainsi son propre poème).

Escrivre 856, *escrire* 251, écrire; la forme est attestée par la rime.

Escurre. Voir Escorre.

Esfondre 2263, choc.

Esforcier (S'), impf. 3 *s'esforçot* 2764, pf. 6 *s'esforcierent* 2255, se donner de la peine, s'efforcer.

Esforz : *par esforz* 1988, par force; *par nul esforz* 4238, quelque effort qu'on fît; *par esforz* 3321, de toutes leurs forces; *a efforz* 8062, *a grant efforz* 1850, de toute sa force; *od grant eforz* 2525, avec de grandes forces; *a son esforz de Sarrazins* 5810, avec ses forces (ses troupes nombreuses) de Sarrasins.

[Esfreër], p. f. *effreiee* 5788, troubler, déconcerter.

Esfrei : *en effroi* 4782, troublés; *ad esfrei* 2981, en tumulte.

Esgroignier : *esgroinee* 10051, ébréchée.

Esgroiner. Voir Esgroignier.

Esguard. Voir Esguart.

Esguarder, pr. 3 *esguarde* 1335, pf. 3 *esguarda* 2331, 6 *esguarderent* 3231, regarder; p. f. *esguardee* 5524, pf. 6 *esguarderent* 5529, résoudre après délibération.

Esguarer : *esguaree* 5271, dénuée de secours, malheureuse.

[Esguart], *par esguard* 4452, avec un juste égard aux conditions de chacun; *a l'esguard de* 946, d'après le jugement de; *faire l'esguard* 10205, prendre la décision.

Eshaucier 5506, pr. 3 *eshauce* 5504, élever, faire prospérer; *eshaucie* 4406, accrue, montée.

Esjareter, pf. 6 *esjareterent* 9300, mutiler (un cheval) en coupant les jarrets.

Esjoïr (S'), impf. 6 *s'esjoïsseient* 7685 (ms. *sesiorseiont*), pf. 3 *s'esjoï* 2804, se réjouir.

Eskec. Voir Eschec.

Eskekier. Voir Eschekier.

[Eslaissier], p. pl. s. *esleissié* 7493, f. *esleissiee* 1257, 3998, lancé, de plein élan; pf. 6 *s'eslaisserent* 2261, se lancer; pf. 3 *s'esleissa a* 7497, 6 *s'esleisserent a* 3485, se jeter sur, se lancer contre.

Eslargir : *s'eslargiceit* 4515, se montrait libéral, faisait des générosités.

Esleecier : p. s. *esleeciez* 9503, pl. s. *esleïcié* 8476, réjoui.

Esleïcier. Voir Esleecier.

Esleissier. Voir Eslaissier.

Eslire, p. *esleü* 289, 2128, 2173, f. *eslite* 80, 4772, choisir; sbj. impf. 3 *s'esleüsent* 280, se choisir.

Eslite : *a eslite* 2500, d'élite; *del mielz de l'ost tot a eslite* 3083, de ce qu'il y avait de meilleur (du meilleur choix) de l'armée.

Esloignier, p. f. *esloignie* 3597, laisser loin, s'éloigner de.

Esloignier. Voir Eslongier.

[Eslongier] : *esloignie* 3598, allongée, baissée (sa lance).

Esmaier : p. pl. s. *esmaié* 4166, 9241, f. *esmaiee* 9260, abattu, découragé; impf. 6 *s'esmaiouent* 9262, se décourageaient.

Esme : *al mien esme* 1111, 8267, à mon avis, d'après

mon calcul; *par esme* 4402, par calcul, par appréciation.

Esmer, pr. 3 *esme* 3226, impf. 3 *esmot* 3359, p. pl. s. *esmé* 419, 1757, apprécier, calculer; p. *esmé* 9921, viser.

Esmeré : *or esmeré* 520, or raffiné, pur; pl. s. *esmeré* 10672, purifié, parfait.

Esmoveir 5618, p. s. *esmeüz* 2174, pl. s. *esmeü* 3329, f. *esmeüe* 418, 2795, 5519, ébranler, mettre en mouvement; *barate esmeüe* 707, tumulte soulevé, pf. 3 *s'esmut* 324, 6 *s'esmurent* 479, 1859, 2955, 5602, sbj. impf. 6 *s'esmeüsent* 279, p. f. *s'iert esmeüe* 346, se mettre en marche, s'ébranler.

Esmuete : *par s'esmuete* 5293, par l'impulsion qu'il donna.

[**Esneke**], *enek*? 3184, pl. *enekes* 536, 1181, 1475, 1878, 2097, 2851, 3170, 4703, 5557, 7927, *eneques* 1264, 1522, navire de transport, plus large et plus lent de marche que le dromon.

Espace 5936, intervalle, arrêt.

Espairgne 2043, *espargne* 9649, action d'épargner, grâce.

[**Espairgnier**], p. *espernié* 11654, épargner.

Espandre, p. f. *espandue* 6663, répandre; *la grant riviere espandue* 6684, la grande rivière large; *se fust espandue* 7716, se serait dispersée.

Espargne. Voir **Espairgne**.

Espartir, pf. 6 *s'espartirent* 7850, p. f. *espartie* 10439, disperser.

Especes 9857, 10531, épices.

Espeir 569, attente, opinion.

[**Espeisse**], *espoisse* 6309, épaisseur.

Esperdre, p. f. *esperdue* 8872, perdre; *esperdre* 8567, perdre la possession de soi-même, être éperdu; p. s. *esperduz*, f. *esperdue*, éperdu; *s'esperdirent* 6052, furent éperdus; *els esperdre* 2829, se conduire comme des gens éperdus, s'affoler; *esperdre* 7954 (ms. *espndre*, éd. *esprendre*), de même.

Esperer : *tel t'espeir* 570, je m'attends à te voir tel.

Espernier. Voir **Espairgnier**.

Espès 6364, épais; pl. s. *espès* 3348, dru; *la promesse qui ja iert espesse* 3262, la promesse qui avait déjà pris de la consistance.

Espesement. Voir **Espessement**.

Espessement 2876, 6285, *espesement* 1523, dru.

Espie 3995, pl. *espies* 6877, 6880, espion. Le mot est féminin; *il*, au v. 6881, s'accorde avec l'idée.

Espiier : *espiée* 8291, dénoncée par des espions.

Espinei 5874, fourré d'épines.

Espiritel 3395, spirituel, céleste.

Espleit 8014, ouvrage accompli.

[**Espleitier**], pf. 6 *espleterent* 8019, *esploiterent* 11908, p. *esploitié* 8684, f. *esploitiee* 9034, accomplir par son travail.

Espleter. Voir **Espleitier**.

Esploitier. Voir **Espleitier**.

Esploveir 5706, tomber comme la pluie. Cf. **Aploveir**.

Espoenter, pf. 6 *s'espoenterent* 2344 (ms. *esponterent*), 3232 (ms. *esponterent*), p. f. *espoentee* 2126 (ms. *espontee*), épouvanter.

Espoisse. Voir **Espeisse**.

Esponsdre, sbj. pr. 3 *esponge* 4193, expliquer.

Esposailles 4143, noces, épousailles.

Espose : *femme espose* 526, épouse.

Esprendre : *esprise de* 4459, bien en train de. *Esprendre* 7954 doit se corriger en *esperdre* (7953 corr. *prendre* en *perdre*).

Espressier (S'), pf. 6 *s'espresserent* 6293 (en rime avec *plaissierent*), se presser avec force. Cf. **Empressier**.

Esprove. Voir **Esprueve**.

Esprover 474, vérifier.

[**Espruevе**], *esprove* 3499, 7084, épreuve.

[**Espucier**], *espucer* 5698, ôter les puces.

Esquis. Voir **Eschiu**.

Esragier, pf. 6 *eragerent* 4356, devenir fou.

Essaier : *essaier al rei* 8166, essayer auprès du roi; *chastel essaié a prendre* 9242, château qu'on a essayé de prendre.

Essample 4420, fém., exemple.

[**Essart**], place défrichée dans un bois; (fig.) *des noz fait esart* 6831, il renverse beaucoup des nôtres.

Essil. Voir **Eissil**.

Essoigne 5260, empêchement valable, excuse légale.

Estable : pl. *estables* 12095, écuries.

Estable 5058, 11786, solide, durable; 982, constant, ferme.

Establie 900, 945, constitution, coutume; *establies* 2249, séries réglées d'avance.

Estace. Voir **Estrace**.

Estage, s. *estage* 5390, repos, arrêt.

Estagier, s. *estagiers* 9438, habitant.

Estaif, s. *estaïs* 7714, 11784, fixé à demeure.

Estaim 5265, étain.

Estal : *a estal* 5783, de pied ferme; *tenir estal* 2878, 4852, 7588, 10044 (ms. éd. *estor*), *rendre estal* 3044, 4854, résister, tenir bon; *gerpir estal* 6329, *muër estal* 1525, lâcher pied; *qui en grant estal*

l'en teneient 1906, qui l'en pressaient beaucoup (la traduction est inexacte, voir aux Add. et Corr.).

Estanc 11430, fatigué, recru.

Estancener. Voir **Estançoner.**

Estançon, pl. *estançons* 4871, étançon.

Estançoner, impf. 6 *estancenoient* 4944, pf. 6 *estançonerent* 4871, p. f. *estançonee* 4945, 6966, étançonner.

Estandard 5753, etc., étendard royal, servant de signe de ralliement. Cf. **Dragon.**

Estate, état; *bone estate* 1037, *tele estate* 4693, *dreite estate* 6662, semblent attester le féminin, *malveis estate* 688, 8186 le masculin; mais, le mot commençant par une voyelle, ni l'une ni l'autre graphie n'est probante; toutefois le mot est sans doute masculin.

Este. Voir Es.

Esteindre 5860, mourir; *assez en i esteineit* 5970, il en mourait beaucoup; *s'esteignouent* 154, s'écrasaient.

Estencele, pl. *estenceles* 9531, étincelle.

Estendre, pf. 3 *s'estendi* 4431, monta.

Ester 11701, p. *esté* 1574, se tenir debout; (fig.) *pié en estant* 8350, sans perdre un instant; *esturent* 6626, 8452, furent; *bien lor estut* 4211, cela leur réussit; *lor esteüst malement* 3042, cela eût mal tourné pour eux; impf. 3 *s'estoit* 782, pf. 6 *s'esturent* 606, *s'esterent* 3149, se tenir.

Estive, pl. *estives* 2360, chalumeau.

Estoble 3344, 6291, champ de blé moissonné.

Estoire 308, 536, 603, 1185, 1187, 1196, 1197, 1213, 1245, 1247, 1258, 1264, 1316, 1326, 2305, 3152, 3161, 3911, 3929, *estorie* 2094, 2851, 2865, 3270, 3281 (rimant avec *boire*), 3919, 4703, 10235, pl. *estories* 3298, flotte.

Estoire. Voir **Estorie.**

Estoner, p. f. *estonee* 4914, 4946, 6965, ébranler.

Estoper 11590, pf. 6 *estoperent* 11157, boucher.

Estordir, pl. s. *estordi* 1507, 1572, étourdir.

Estorement, pl. *estoremenz* 5551, approvisionnement.

Estorer 3198, s'approvisionner.

Estorie. Voir **Estoire.**

Estorie 1, 929, 3536, 6658, 9436, 10669, *estoire* 10, 2181, 3659, 4444 (rimant avec *Montoire*), 4565 (rimant avec *memoire*), 11268, 12343, pl. *estoires* 46, histoire.

Estor 6786, s. *estorz* 1641, combat. — Pour *estor* 1044, il faut corriger *estal.*

Estormie 5878, attaque.

Estormir, pf. 6 *estormirent* 9892, 10953, p. pl. s. *estormi* 1600, f. *estormie* 6274, attaquer en sursaut; *estormie* 691, 3677, 5785, 7217, agitée, soulevée; *s'esturmi* 737, s'ébranla pour le combat.

Estortre, pf. 6 *estorstrent* 1403, p. f. *estorte* 476, échapper.

Estoteier. Voir **Estouteier.**

Estotie. Voir **Estoutie.**

[**Estouteier**], p. pl. *estotoiez* 6806, traiter de sot, ravaler; p. pl. s. *estoteié* 1990, abrutis, abattus.

[**Estoutie**], *estotie* 3495, insolence.

Estoveir, pr. 3 *estuet* 2176, 7458, impf. 3 *estuveit* 2828, 4769, pf. 3 *estout* 1976, 2604, *estut* 2033, 5871, falloir; *par estoveir* 3794, *par estovoir* 6262, par nécessité; (subst.) *estoveir* 1128, *estovoir* 220, ce qu'il faut, le nécessaire.

Estrace, *de male estrace* 6246, de race mauvaise; *de plus haute estrace* (il faut sans doute corriger ainsi: *haut estace*) 11249, de plus haute naissance.

Estraine. Voir **Estreine.**

Estraire, p. f. *estraite* 356, tirer; *estraite* 551, issue.

Estrangement 3231, étonnamment, beaucoup.

Estre, pr. 3 *est* 10, 46, 54, etc., 4 *sumes* 64, 3264, etc., impf. 3 *ert* 75, 117, 120, etc., *iert* 151, 185, 329, etc., *esteit* 73, 80, 91, etc., 6 *erent* 109, etc., *ierent* 290, etc., *esteient* 108, etc., pf. 3 *fu* 29, etc., *fud* 23, etc., 6 *furent* 39, 83, etc., cond. 3 *sereit* 49, etc., sbj. pr. 3 *seit* 7705, 7707, etc., être; (subst.) *l'estre* 5762, la situation; *lor estre* 2980, leur situation; *de plus fort estre* 9226, d'une situation plus forte.

Estre 313, 5593, 8130, hors, outre.

[**Estrecier**], pr. 3 *estrece* 4384, se réduit, se raréfie.

Estree, pl. *estrees* 10192, route.

[**Estreine**], ce qui commence, inaugure: *tel estraine* 5824, *a bone estraine* 2066, 10423, *la male estraine* 2486.

Estreit, pl. *estreiz* 316, étroit; (adv.) 2, étroitement.

Estrener, pf. 3 *estrena* 9384, étrenner, régaler (au début d'une nouvelle situation).

Estres 9088, cour de maison.

Estrescier. Voir **Estrecier.**

[**Estrieu**], pl. *estrius* 1560, *estreus* 11424 (: *Andreus*), étriers.

Estrif, pl. *estrifs* 8500, 10214, querelle.

Estriu. Voir **Estrieu.**

Estriver 1537, impf. 6 *estrivouent* 607, 5052, *estrivoient* 8925, pf. 3 *estriva* 582, 1349, se disputer; *estriver* 11091, s'opposer.

Estroer 5076, trouer; *estroez* 11054, l. *estuez.*

Estrosséement. Voir **Estrosséement.**

[**Estrosséement**], *estroseëment* 9467, 9713, avec assurance, décidément.

[**Estuer**], p. pl. *estue*: 11054 (ms. éd. *estroez*), cacher.

Esturdi. Voir **Estordi.**

Esvedvee 5576, réduite à l'état de veuve.

Esveillier (S') : *s'esvelle* 6284 (rimant avec *graisle*) paraît être une faute.

[**Esvigorer** (S')] : *s'esvigura de* 162, s'efforça avec succès de.

Esvigurer. Voir **Esvigorer.**

Eth, *etht.* Voir **Es.**

Eür 367, 7106, fortune; *mal eür* 2292, mauvaise chance; *a mal eür* 2483, à la male heure; *de maint eür* 367, par une chance ou par une autre.

Euvangeille. Voir **Euvangille.**

[**Euvangille**], *euvangeille* 3398, fém., évangile.

Eve 390, etc., *ewe* 475, 2548, 3091, eau.

Ewe. Voir **Eve.**

[**Ewete**], *ewette* 10621, petit cours d'eau.

F

Façon : *od la clere façon* 1738, à la figure brillante.

Fade, affadi : f. pl. *boche et levres fades* 4606.

Faillance : *sanz faillance* 1123, 2611, sans faute.

Faille, manque : *sanz faille* 931, 1046, 2519, sans faute; *faire faille* 4176, faire défaut, manquer; *avoir faille* 4226, être privé, manquer; *dont out meinte faille* 4006, dont on manquait souvent.

Faillir 460, 2652, manquer; *estre faillanz* 60, être en défaut; *si jo fail* 3753, si je manque mon coup; *faillir de covenant* 8248, manquer à son engagement; p. *failli* 1562, f. *faillie* 11222, indigne, méprisable.

Faindre. Voir **Feindre.**

Faire, pr. 3 *fait* 31, 6 *font* 85, pf. 3 *fist* 17, 47, 128, 6 *firent* 1427, sbj. impf. 3 *feïst* 16, 107, p. f. *faite* 35, faire; *bien le firent* 1427, se comportèrent bien; *ainsi faite* 35, *si faite* 8602, telle; *faire a retraire* 31, *a creire* 704, 1410, 3560, *a escolter* 4202, *a pleindre* 7667, mériter d'être rapporté, cru, écouté, plaint; *faire a merveillier* 2827, mériter qu'on s'en émerveille.

[**Fais**], *fes* 3641, faix; (fig.) 11685, fatigue.

[**Faisnier**] enchanter, ensorceler : *qui coard'se aveit feisnee* 1918, que la couardise avait [comme] enchantée.

Faitement, *feitement*, n'est jamais employé seul : *si faitement* 375, 7582, *issi faitement* 7995, *ensi faitement* 11798, 12154, ainsi, de cette façon.

Faiture 3847, fabrication; 7525, stature; *faitures* 4629, formes, figures.

Faleise, pl. *faleises* 6525, falaise.

Fame 9588, renommée.

Faus 740, f. *fause* 1143, perfide, faux.

Fauvel, *favel* 6605, cheval de couleur fauve. Voir aux Noms propres.

Favel. Voir **Fauvel.**

[**Feblece**], *fieblesce* 5140, faiblesse.

Febleier 10004, faiblir.

Fee : *ovre de fee* 2162, travail de fée.

[**Feible**], s. *fiebles* 1212, pl. *fiebles* 2526, faible.

[**Feie**], *foie* 4828, fois.

Feiee 3364, *foiee* 5870, 6048, *fiée* 3254, pl. *feiees* 1993, 8964, *fiëes* 3703, fois.

Feindre 310, *faindre* 5270, 10898 (rimant avec *remaindre*); *se feindre* 10898, se soustraire à l'obligation, manquer (à un devoir); *sanz feindre* 310, 5270, sans défaillance; pl. *feignanz* 4423, paresseux, manquant d'empressement.

Feisnier. Voir **Faisnier.**

Feitement. Voir **Faitement.**

Fel. Voir **Felon.**

Felenesse. Voir **Felon.**

Felon 1387, s. *fel* 1838, *feus* 2618 (rime avec *maleüreus*); fém. *felenesse* 90, 2386, 3354, méchant, cruel; 1387, perfide, traître; 2618, acharné (plutôt dans un sens favorable).

Fendre, gér. *fendant* 3283, fendre.

Fenestre 1487, fenêtre.

Feré. Voir **Ferré.**

Fereüre. Voir **Ferreüre.**

Ferir, impf. 6 *feroient* 756, *ferouent* 2874, pf. 3 *feri* 320, frapper; 320, heurter (intr.); *se feroient* 2874, se jetaient; *ferant* 8973, 9984, en hâte (proprement frappant [le cheval]).

Fermer 7186, impf. 6 *fermouent* 8158, fortifier; *fermees* 11486, établies, rangées.

Fermeté, pl. *fermetez* 2067, forteresse.

Ferrant, pl. *ferranz* 9780, de couleur de fer.

[**Ferré**] : *gent feree* 9800, gens couverts de fer; *deus granz liuues ferees* 6528, s. d. deux grandes lieues

de chemin ferré : on appelait proprement *chemins ferrés* les routes empierrées avec les scories des mines de fer, comme l'étaient très souvent les voies romaines; puis *ferré* devint une épithète banale de *chemin*.

[FERREÜRE], f. *fereüre* 3885, garniture de fer.

FERRON, pl. s. *ferron* 6317, forgeron.

FERVESTU, f. *fervestue* 3986, vêtu de fer.

FES. Voir FAIS.

FESTEIER 246, célébrer une fête.

FEUS. Voir FELON.

FEUTRE 2157, 2160, tapis de feutre.

[FEVROS], *fevreus* 11224, fiévreux.

FI : *de fi* 813, sûrement, en toute confiance.

FIANCE 4599, confiance; 5109, 5112, pl. *fiances* 5394, assurance, engagement.

[FIANCIER], p. f. *fiancee* 9520, promettre, garantir.

FICHIER, pf. 3 *ficha* 6944, p. f. pl. *fichiees* 545, ficher, enfoncer; p. pl. s. *fichié* 6949, plantés; *bien fichié en Deu servir* 6145, bien affermis dans la résolution de servir Dieu; pf. 6 *se ficherent* 3167, s'introduire vivement, pénétrer.

FIE, pl. *fies* 6946, figue.

FIEBLESCE. Voir FEBLECE.

FIEE. Voir FEIEE.

FIÉ, pl. *fiez* 209, 10197, fief.

FIER, *fier* 268, pénible, cruel; f. *fiere* 205, noble; 2902, sérieuse, meurtrière.

FIËR : *il s'ert fiëz* 1744, il s'était fiancé.

FIEREMENT 2593, 8733, avec courage, bravement.

[FIGUERElE], *figueroie* 1795, plantation de figuiers.

FIL, fils; s. *filz de mere* 2356, homme; r. *al filz sa mere* 2704, à son frère; s. *le filz de proece* 11596, le preux par excellence (Richard).

FILATIRE, pl. *filatires* 12315, reliquaire.

FIN, s. *fins* 5408 (rime), conclusion; *metre fin* 5283, conclure la paix; *fin de pais* 5058, *la meillaur fin* 5136, conclusion de paix.

FIN, fin; *fine vertez* 8779, vérité pure, sans alliage d'erreur.

FINEMENT 8734, en toute vérité.

FINER, p. f. *finee* 2579, terminer (trans.); impf. 3 *finot* 1398, pf. 6 *finerent* 3123, cesser (intr.); impf. 6 *finouent* 1668, pf. 6 *finerent* 750, 1794, s'arrêter (intr.).

[FLAIEL], pl. *fraiaus* 793, fléau d'une porte, barre qui la tient fermée.

FLAMBEIER 10003, flamboyer (au fig.).

[FLAOR], *flaür* 3098, odeur.

FLATIR 5802, 7562, tomber à plat; impf. 6 *flatisoient* 11508, faire reculer, rejeter à plat.

FLAÜR. Voir FLAOR.

[FLOR], fleur : (fig.) *la flur de chevalerie* 6349; *la flur de la gent del monde* 2313.

FLORIE. Voir PASQUE aux Noms propres.

FLUM 3089, 4056, 4057, fleuve.

FLUMINAIRE 3242, 4085, 7303, fleuve.

FLUR. Voir FLOR.

[FOËOR], pl. s. *fuëür* 3870, fouisseur, mineur.

FOIE. Voir FEIE.

FOÏE. Voir FEIEE.

FOIEE. Voir FEIEE.

[FOILDRE], *foldre* 6231, *foudre* 1624, fém., foudre.

[FOÏR], *fuïr* 9232, impf. 6 *fuioient* 4943, fouir, creuser.

FOL. Voir FUEIL.

FOL, fou; *les foles meschines* 8464, les filles de joie.

FOLDRE. Voir FOUDRE.

[FOLE], *fule* 578, foule.

[FOLOR], *folur* 10263, folie.

[FONDE], *funde* 3546, 3548, fronde, cuiller dans laquelle on mettait la pierre que lançait la pierrière.

FONDRE, p. f. *fundue* 5984, détruire; *fundre* 2521, se perdre, s'abîmer; gér. *fondant* 1624, fondre comme la foudre.

FORAGE : *en forage* 3679, 7235, en fourrage, pour fourrager.

FORFAIRE 6821, pf. 6 *forfirent* 5713, p. *forfait* 8557, faire du mal, du dégât; p. f. *forfaite* 74, 5572, mériter par sa conduite mauvaise (un mal, un châtiment).

[FORFAIT], *forfeit* 3612, 8558, mauvaise action, tort.

[FORFAITURE], pl. *forfetures* 8049, crime, action illégale.

FORFEIT. Voir FORFAIT.

FORFETURE. Voir FORFAITURE.

FORGE : (fig.) *estre a forge* 6377, frapper à grands coups.

FORIER. Voir FORRIER.

FORMENT, s. *formenz* 2105, froment.

FORMENT. Voir FORTMENT.

FORMI, pl. *formiz* 3273, fourmi.

FORMIIER, pr. 3 *formie* 7218, fourmiller.

FORMILLIERE 3273, 7218, fourmilière.

[FORNAISE], *forneise* 3502, fournaise.

[FORNEIER], impf. 6 *forneouent* 4292, enfourner (intr.).

FORNEISE. Voir FORNAISE.

FORNESTURE 962, fourniture, approvisionnements.

IMPRIMERIE NATIONALE.

FORRIER, pl. s. 7239, pl. *foriers* 7245, fourrageur.
FORS 670, sauf; 1220, 2148, 4383, sinon; 3260, si ce n'est; *il n'i aveit fors de pais faire* 5178, il n'y avait autre chose à faire que de faire la paix.
FORSAN. Voir FORSEN.
FORSCLORE, pf. 6 *forsclostrent* 6635, séparer des siens.
FORSCLOSE, pl. *forscloses* 3455, sortie.
[FORSEN], *forsan* 5278, fureur, déraison.
FORT 5718, difficile.
[FORTMENT], *forment* 3413, fortement.
[FOSSEOR], pl. s. *fosseür* 3111, fouisseur, homme qui creuse un fossé.
FOSSEÜR. Voir FOSSEOR.
FOUDRE. Voir FOILDRE.
FRAINDRE, p. f. *fraite* 11342, détruire.
FRAINTE. Voir FRIENTE.
FRAITURE 12001, infraction (à la foi jurée).
FRANCEIS 2191, français. Voir aux Noms propres.
FRANCHEMENT 1245, 5304, avec bonté, libéralement.
FRANCHISE 7147, 11653, bonté, libéralité; 8180, noblesse de cœur, sentiments élevés.
FREIDURE, pl. *freidures* 4199, froid, froidure.
FREIS 4080, 4658, frais, dispos, non lassé.
FREIT, froid : *freide novele* 4220, nouvelle triste, qui glace.
FREMIR, pr. 6 *fremissent* 328, tressaillir, être ébranlé.
FREOR 1432, *freür* 1980, trouble, frayeur.
FREÜR. Voir FREOR.
FRERE, pl. s. *frere* 2641, 2735, frère.
[FRIENTE], *frainte* 6579, 11494, bruit de chevaux en marche.
FRIQUIER, pr. 3 *frique* 818, battre, heurter (intr.).
[FUEIL], *fol* 5590, feuillet.
FUER 633, prix, marché : *a cel fuer* 3767, à ces conditions.
FUERRE, *fuire* 3669, fourrage.
FUEÜR. Voir FOEOR.
FUIE 7221, fuite; 8958, troupe de fuyards.
FUÏR. Voir FOIR.
FUIRE. Voir FUERRE.
FUITIF, f. *fuitive* 6529, fuyard.
FULE. Voir FOLE.
FUNDE. Voir FONDE.
FUNDRE. Voir FONDRE.
FUST 1093, 3715, bois; 1491, pièce de bois; pl. *fuz* 3866, 4784 (rime), *fustz* 3802, 3862, pièces de bois.
FUSTAINE 1826, étoffe de coton.
FUSTZ. Voir FUST.
FUZ. Voir FUST.

G

GABER, p. *gabé* 1012, se jouer de (trans.).
GACELE 10548, gazelle.
GAIGNON. Voir GUAIGNON.
GAIRES. Voir GUAIRES.
GAL. Voir JAL.
GALEE 1490, etc., *gualee* 2185, etc., pl. *galees* 590, etc., *gualees* 783, etc., *guallees* 2123, 3166, *galies* 2303, *gualies* 779, galère. La forme en *ee* est seule attestée par les rimes.
GALIE. Voir GALEE.
GALIOT, s. *galioz* 2196, pl. *galioz* 786, 1515, 2227, s. *galiot* 2187, rameur de galères.
GARÇON, s. *uns petiz garz* 10507, un petit garçon.
GARÇONAILLE 551, ramas de gens de rien.
GARISON. Voir GUARISON.
GARLANDESCHE : *garlandesches* 8460, guirlandes.
GARDE. Voir GUARDE.
GARDER. Voir GUARDER.
GARNISTURE. Voir GUARNESTURE.
GARZ. Voir GARÇON.
GAST. Voir GUAST.
GASTER. Voir GUASTER.
GAUDON : *e sanz tristur e senz gaudon* 1252, semble signifier «contrariété, obstacle».
GAVELE. Voir JAVELE.
[GEIGNOS], *ginus* 98, spirituel, avisé.
GELINE 1248, 4222, pl. *gelines* 1683, poule.
GEMME 9076, pierre précieuse.
GENEILLONS. Voir GENOILLONS.
GENITAIRES 3698, parties génitales.
[GENOILLONS] : *a geneillons* 11455, à genoux.
GENT : s. *gent* 36, 58 (rime), 76, 329, etc., *genz* 2207, pl. *gens* 50, *genz* 394, etc.; assemblage d'hommes, gens; *gent* au sg. gouverne un verbe au plur. 58, 416, 1302, 2765, 2987, 4167; il est toujours féminin au singulier; féminin au plur. 714, 794, 1484, 1802, 1871, 2366, 2417, 3035 (lire *genz* pour *gent*), etc., *tantes genz* 3016 (dans *tant genz* 394, *de* est sous-entendu); *genz* a souvent dans ce cas le sens d'«hommes» : *plus de deus mile genz*

armees 3277, *toz li plus des genz neires* 3944; de ce sens est venu l'emploi de *genz* avec des adjectifs masculins, qu'on trouve déjà : *gens morz* 2904; au v. 6504 il faut s. d. lire *genz sanglenz* pour *gent sanglent*.

Gent 2982, s. *genz* 7332, noble, élégant.

Gentil, f. s. 4134, gentil, de bonne naissance.

Gerpir. Voir **Guerpir**.

Gerrier. Voir **Guerrier**.

Gesir, *jesir* 1574, impf. 3 *gisoit* 420, 6 *gisoient*, 12239, pf. 3 *jut* 9000, sbj. pr. 3 *gise* 1807, p. *geü* 2010, être couché, se coucher; *gesir a feme* 12239, avoir commerce charnellement avec des femmes.

Geste : *chançons de geste* 4189, chansons d'un caractère historique; *chanter de geste* 250, chanter des chansons de ce genre.

Geteïs. Voir **Jeteïs**.

Geter. Voir **Jeter**.

Geüner. Voir **Jeüner**.

Gibet 3011, bâton.

Gié. Voir **Jou**.

Gieu. Voir **Jeu**.

Gile. Voir **Guile**.

Ginus. Voir **Geignos**.

Giron 6244, giron.

Giste : *a giste* 9430, à l'endroit où l'on couche.

Giu. Voir **Jeu**.

Glaive 3954, 5744, 7575, 7585, 9775, 11457, 11513, grande lance; fém. 7575, 9775, masc. 5744, 7585; 3810, 10503, massacre, destruction; *a glaive de faim mureient* 4306, mouraient de famine (au sens figuré, *glaive* est toujours masculin).

Gobelin 8710, gnome, mauvais esprit.

Gofre 1318, 1323, 1331, le «gouffre» de Satalie (voir **Sartalee** à la Table des noms propres).

Goloser : pf. 3 *golosa* 2437, p. f. *golosee* 4146, désirer avidement.

[**Gote**], *gute* 3855, 7418, goutte (renforcement de la négation).

Governel, pl. *governels* 2233, gouvernail.

[**Governer**], *guverner* 8516, diriger, gouverner.

Graanter : impf. 3 *graantot* 5187, pf. 3 *graanta* 10297, accorder, assurer; impf. 6 *graantouent* 2544, pf. 6 *graanterent* 5224, ratifier.

[**Gracier**], *graciër* 4518, *graziër* 4434, remercier, rendre grâces à.

Graenter. Voir **Graanter**.

Graer, pf. 3 *graa* 1791, accorder, trouver bon; pr. 3 *gree* 1811, agréer, sembler bon.

[**Graignor**], s. *graindre* 7174, *greindre* 10223, *greindres* 177, f. *greignor* 5412, *greinur* 152, 6144, *greinor* 6078, 8633, plus grand; *trop greignors que il ne saveient* 1118, bien plus grandes qu'ils ne savaient.

Graindre. Voir **Graignor**.

Grain : *li grains de la bachelerie* 6350, l'élite de la jeunesse guerrière.

Graine 1674, teinture rouge.

Graisle 6283, grêle.

[**Graisse**] : *de greinor gresse* 6078, qui étaient les plus gras.

Grandisme 3802, très grand.

Grandor 1299, grandeur.

Granment. Voir **Grantment**.

Grant, grand; f. s. *grant* 36; *grant* 1298, beaucoup; *grant tens* 3098, beaucoup de temps.

Grantment 296, 1474, 3232, *granment* 1076, grandement.

Gras 1682, *cras* 1684, gras.

Gré : *mal gré suen* 8196, quelque mauvais gré qu'il en eût, malgré lui.

Greceis. Voir **Grezeis**.

Gregier : p. *gregié* 2894, f. *gregiee* 1379, 4065, endommager, faire souffrir : *il n'aveit en els que gregier* 7868, ils étaient affligés de toutes façons.

Greignor. Voir **Graignor**.

Greindre. Voir **Graignor**.

Greinor, *greinur*. Voir **Graignor**.

Grenete : *pomes grenetes* 6947, grenades.

Gresille 4047, 7635, grésil.

Gresse. Voir **Graisse**.

Greszeis. Voir **Grezeis**.

Grevement 5321, dommage.

Grever 3, 613, pr. 3 *grieve* 9510, impf. 6 *grevoient* 2319, *grevouent* 2244, sbj. impf. 6 *grevassent* 2900, p. *grevé* 454, endommager, faire tort à; *sei grever* 3, se faire du tort, se surmener.

Grezeis, f. *grezesche* 1434, *greszesche* 1628, grec; *feu grezeis* 2177, 3217, 3402, 3429, 3691, 3699, 3807, 3858, 3867, 4884, 9416, *feu greceis* 3318, 4786, 4829, feu grégeois. Voir aux Noms propres.

Grief, f. *grief* 4505, lourd.

Grief 3576, dommage, mal.

Griefment 8, péniblement.

Grieve 10619, difficulté, peine.

Grifain : *gent grifaigne* 1650, grecque (avec une nuance de mépris).

GRIFONAILLE 549, 9623, ramas de Grecs (terme méprisant). Voir aux Noms propres.

GRISLE 9966, de couleur grise (en parlant d'un cheval).

[GROCIER] : pf. 6 *grocerent* 602, grogner, murmurer.

[GROISSOR], f. pl. *groissurs* 6026, plus gros.

GROISSUR. Voir GROISSOR.

GRONDRE 1468, gronder, grogner.

[GUAAIGNERIE], pl. *guaïgneries* 6945, pâturage.

[GUAAING], *guaïng* 2810, butin.

GUAÏGNERIE. Voir GUAAIGNERIE.

[GUAIGNON], *gaignon* 1838, dogue.

GUAÏNG. Voir GUAAING.

[GUAIRES], *gaires* 2439 (rime avec *afaires*), guères.

GUAITE, pl. *guaites* 1762, 6876 (rime avec *faites*), 7154 (de même), sentinelle, éclaireur; fém.

GUAITIER, pf. 6 *gueterent* 6901, faire le guet; p. f. *guaitee* 963, garder; *gueitier* 2980, impf. 3 *guaitot* 1911, épier; *guaitier* 2, faire attention.

GUALEE, *guallee*. Voir GALEE.

GUARDE : *l'avant garde* 1919, l'avant-garde; *la riere garde* 1923, *la guarde riere* 1913, *la guarde ariere* 5756, l'arrière-garde; *la tierce guarde* 11519, la troisième ligne; *il i eurent toute guarde* 4046, ils eurent toutes raisons de se tenir sur leurs gardes; *li chastels n'eüst point de guarde* 1995, le château n'aurait rien eu à craindre.

GUARDECOSTE 6193, fém., corps de troupe qui protège les flancs d'une armée en marche. Cf. GUARDE.

GUARDER, sbj. pr. 3 *gard* 9946, prendre garde, impf. 6 *gardouent* 2847, pf. 6 *guarderent* 3150, regarder.

GUARIR, p. f. *guarie* 2642, protéger, sauver.

[GUARISON], *garison* 5827, protection, salut.

GUARNESTURE 2163, 5209, 5346, 6197, 10237, 12263, *garnisture* 961, approvisionnement, munition complète.

GUARNIR, p. f. pl. *guarnies* 1747, garnir, approvisionner; *guarni de bataille* 3783, prêts pour le combat; *guarniz a lor terre laissier* 2529, tout préparés à renoncer à leur terre; pf. 3 *se guarnirent* 6913, p. s. *guarniz* 6913, se préparer, se précautionner.

GUAST, f. *guaste* 9460, 12064, *gaste* 6042, dévasté, désert.

GUASTER, p. f. *guastee* 75, *gastee* 830, ravager, dévaster; pl. *guastees* 1291, ruiner; *guaster* 2086, impf. 6 *guastouent* 1896, perdre, gaspiller.

GUÉ 3243, gué.

GUEITIER. Voir GUAITIER.

GUENCHIR 6558, pf. 6 *guenchirent* 7306, 11501, sbj. impf. 6 *guencheissent* 6330, se détourner.

GUEREDON 8833, 11558, récompense.

GUEREDONER, p. f. pl. *gueredonees* 5303, récompenser.

GUERUIER : pf. 6 *gueruierent* 5825, mot altéré non restitué.

GUERPIR, pr. 6 *gerpissent* 6329, impf. 6 *guerpisient* 1654, pf. 3 *guerpi* 1715, 6 *guerpirent* 2731, 7603, cond. 3 *guerpireit* 2610, abandonner.

GUERRIER, *gerrier* 686 (*gerreier*), *guerriers* 12136 (*gueroiers*), guerrier, combattant.

GUETER. Voir GUAITIER.

[GUILE], *gile* 997, tromperie.

GUISE : *en nule guise* 1740, en aucune façon.

GUTE. Voir GOTE.

GUVERNER. Voir GOVERNER.

H

HAAN. Voir AHAN.

HABITER. Voir ABITER.

HACHIEE. Voir HASCHIEE.

HAÏR : *la gent haïe* 3817, etc., les Sarrasins; *haeit la jornee* 1445, maudissait le jour.

[HAIT], joie, entrain; pl. *od granz heiz* 8784, en grande allégresse.

HAITIER, réjouir : *il haitiez et sa genz haitie* 2307, lui et ses gens remplis d'allégresse.

HALT. Voir HAUT.

HANAP 1093, pl. *hanas* 1063, coupe.

HANTER 1194, pr. 3 *hantent* 8825, impf. 6 *hantouent* 4774, hanter (intr.), venir fréquemment; pf. 3 *hanta* 10659, se répandre (en parlant d'une chanson); impf. 6 *hantouent* 5681, hanter (trans.), avoir un fréquent commerce avec.

HARDEMENT 6021, 7585, 12147, 12152, courage, hardiesse; 2408, pl. *hardemenz* 4887, action hardie, prouesse.

HARNESCHER. Voir HERNESCHIER.

HASCHEE. Voir HASCHIEE.

[HASCHIEE], *hachiee* 7178, effort, peine; *haschees* 8456, tribulations, misères.

HASTER 245, pr. 3 *haste* 4385, pf. 6 *hasterent* 4158, p. f. *hastee* 76, presser; *hastee* 2156, faite à la hâte; *en hastant* 308, à la hâte.

HASTIF 5121, prompt.

HAUBERC. Voir HAUSBERC.

HAUCIER 622, p. f. *haucièe* 3253, élever, hausser.

[HAUSBERC], *hauberc* (rime) 3567, *auberc* 3574, *haubers* 1643, 1677, *haubercs* 4981 (rime avec *pers*), haubert, vêtement de mailles de fer couvrant la poitrine et le cou. Au v. 3567 la mesure atteste l'*h* de *hausberc;* il vaudra donc mieux lire au v. 3574 *Si qu'oltre le hauberc passa.*

HAUT, au fig., de haut rang; *li haut clerc et li haut home* 857, *hauz homes* 3263, *halt ne bas* 3334. absolument *que haut que bas* 10560, grands et petits; *li haut* 8915, les hauts barons; *le rei halt* 2946, Dieu; *la vigilie haute* 1253, la vigile sainte, respectable; *de haute ateinte* 2154, de grand prix, de grande puissance. *Haut,* en parlant du temps, qui se rapproche de midi. Voir TIERCE.

HAUTECE, *hautesce* 842, 5115, pl. *hautesces* 2080, haut rang; *hautece* 588, éclat digne d'un haut rang, magnificence.

HAUTEMENT 6870, haut, à haute voix; 1365, avec magnificence; *hautement enparentez* 1723, ayant des parents de haut rang.

HAUTESCE. Voir HAUTECE.

HEIR. Voir EIR.

HEITES. Voir DESSAIETES.

HEIZ. Voir HAIT.

HELME. Voir HIAUME.

HENOR, *henorer.* Voir ONOR, ONORER.

HENUIUS. Voir ENOIOS.

HENUR. Voir ONOR.

HERBERGEOR, pl. s. *herbergeor* 5980, 6927, fourrier, homme chargé de préparer les logements militaires.

HERBERGIER, pf. 3 *herberga* 348, 6 *herbergierent* 1048, p. *herbergié* 421, loger, héberger.

HERDEIER 10407, impf. 6 *herdeioient* 2383; pf. 6 *herdeierent* 9189; gér. *herdeiant* 1922, escarmoucher (intr.); pf. 6 *herdeierent* 5952, harceler (trans.).

HERE, mine; pl. *heres* 5780, (mauvaise) mine.

HERITE, hérétique; (par extension) *les gens herites* 50, les infidèles.

HERITÉ 12030, masc., héritage.

HERMINE. Voir ERMIN.

HERNEIS 304, 1673, 5772, 11583, *hernès* 1847, harnachement de guerre, armure.

HERNÈS. Voir HERNEIS.

HERNESCHIER 9738, *harnescher* 8753, avec *se* non exprimé, s'armer; impf. 6 *se herneschouent* 9154, s'armaient.

HIALME. Voir HIAUME.

HIAUME 9106 (rime avec *realme*), *l'iaume* 3908 (rime avec *reaume*), *hialme* 5460 (rime avec *realme*), *l'elme* 1584, pl. *hiaumes* 7536 (rime avec *Guillaumes*), 8656 (rime avec *Willames*), 11904 (rime avec *Guillames*), *hialmes* 2524 (rime avec *reaumes*), *helmes* 1677, 5747 (rime avec *reaulmes*), heaume, casque. Les vv. 1584 et 3908 prouvent que le poète connaissait la forme sans *h*, venue du Midi; les vv. 5460 et 9106 prouvent qu'il connaissait déjà la diérèse de *hiaume* en *hi-aume;* les autres vers attestent la forme *hiaume.*

HISDOS 10858, *isdos* 6218, f. *hisduse* 3349, hideux, qui inspire l'horreur.

HISDUS. Voir HISDOS.

HOBELER, impf. 6 *hobeloient* 2384, houspiller, escarmoucher.

HOBER, pf. 6 *hoberent* 9189, remuer, se pousser.

HOBEREL 1625, hobereau, sorte de faucon.

HONIR : *honiz soit* 11126, honte à.

HONOR. Voir ONOR.

HONORER. Voir ONORER.

[HONTAGE], *ontage* 9895, honte, déshonneur.

HORE. Voir ORE.

HORS, *ors* 2068, hors, dehors.

HUCHIER, pf. 6 *huchierent* 466, appeler en criant.

HUÈE 3315, clameur.

HUER 805, 1526, pf. 6 *huërent* 1592, crier très fort; pf. 6 *huërent* 1501, p. *hué* 1527, huer (trans.).

HUIS. Voir UIS.

HUMILIER. Voir UMILIER.

HURTER, *hurta* 320, heurter (intr.); *hurterent* 1548, heurter violemment (trans.), renverser.

I

IAUME. Voir HIAUME.

ICE. Voir IÇO.

ICEL 267, etc., f. *icele* 1265, 2473, etc.; ce, cette (en parlant de ce qui est plus éloigné).

IÇO 6, 369, etc., *ice* 2112, etc., ce, cela (neutre).

IDONQUES 10762, alors.

IGNEL. Voir ISNEL.

IGNELEPAS. Voir ES.

ILLE. Voir ISLE.
ILLEC. Voir ILUEC.
ILLEOQUES. Voir ILUEQUES.
ILLOOC. Voir ILUEC.
ILLOQUES. Voir ILUEQUES.
ILOC. Voir ILUEC.
ILOOQUES. Voir ILUEQUES.
ILOQUES. Voir ILUEQUES.
ILUEC 6630, *iloc* 415, 150, 1798, *illoc* 427, *illooc* 1579, là.
[ILUEQUES], *illoeques* 675 (rime avec *oveques*), *iloques* 138, 355, 638, *ilocques* 1165, *illoques* 764 (rime avec *aveques*), 1002 (rime avec *oveques*), 1877 (rime avec *enekes*), 2852 (de même), 3169 (de même), là.
IMAGE 4322 (: *damage*), pl. *ymagenes* 5238, *ymages* 1096, image, figure sculptée.
IQUEL, s. *iquels* 10652, opposé à *itel*.
IRE, colère: *creire s'ire* 6874, en croire sa colère.
IRELE, pl. *ireles* 3881, pièce non identifiée de l'armure des Turcs.
IRIÉ 1266, etc., s. *irriez* 1769, courroucé.
[IROS], f. *iruse* 635, en colère.
IRRIÉ. Voir IRIÉ.
IRUS. Voir IROS.
ISLE 1270, *ille* 1262, 1381, île (*un ille* 1381, mais le mot est fém. 1270).
ISNEL 1843, pl. *isnels* 1499, *ignels* 1849, 4788, 9988, f. pl. *isneles* 1182, 1680, agile, rapide. Voir ES.
ISNELEMENT 244, 1469, 1885, 2800, 3156, rapidement, promptement.
ISSI 186, 593, 655, *eissi* 790, ainsi.
ISSIR. Voir EISSIR.
ISSUE. Voir EISSUE.
ITANT 263, 11261, tant.
ITEL 2028, s. *itels* 599, 10651, tel.
IUUE, *yuue* 1417 (*ywe*), 9206 (: *liuue*), pl. *iuues* 8296 (: *liuues*), 1682 (*ywes*), jument.
IVER, *yver* 3223 (rime avec *ver*), *yvern* 3200, s. *iverns* 3197, hiver.
IVERN. Voir IVER.
[IVERNAGE]: *le tens yvernage* 3508, la saison d'hiver.
IWE. Voir IUUE.

J

JA 2993, etc., déjà.
[JAL], pl. *gaus de mer* 4799, galet.
JALET, pl. *jalez* 3374, galet.
JANGLEIS 8506, bavardage nuisible, criaillerie.
JARBE, pl. *jarbes* 6514, gerbe.
JARDINERREIE 6942, ensemble de jardins.
[JAVELE], pl. *gaveles* 6482, javelle.
JESIR. Voir GESIR.
JESQUE. Voir JUSQUE.
[JETEÏZ], f. *geteïsce* 1096, fondu au moule.
JETER, jeter; impf. 6 *jetoient* 751, *getoient* 797, gér. *jetantes* 3537, tirer, lancer (intr.); *getees* 1072, chassées, bannies.
JETERESSE 3539, qui lance, qui tire.
[JEU], jeu; *giu parti* 3750, *gieu parti* 7312, proposition comprenant deux alternatives, dont celui à qui on la fait peut choisir l'une ou l'autre; *si fust trop mal li gius partiz* 8576, la situation aurait été très fâcheuse; *mal giu parti* 1503, mauvaise situation, danger.
JEÜNE. Voir CAPE JEÜNE.
JEÜNER, pr. 3 *geüne* 4390, jeûner.
JOANT. Voir JOÏR.
JOEFNE. Voir JUEFNE.
JOFNE. Voir JUEFNE.
[JOGLEOR], pl. s. *juglëür* 4290, jongleur, exécutant de chansons de geste.
JOINDRE: p. s. *joint* 1625, *joinz* 7351, ramassé et prêt à fondre sur son ennemi (comme un faucon sur sa proie).
[JOÏR], jouir; *joant* 7135, heureux, joyeux.
JOLIF, f. *jolive* 584, de bonne humeur, léger.
JOR, *jorn*, *jour*: *tote jor* 1211, 3378, 11632, *tote jur* 3067, tout le jour.
JORN. Voir JOR.
JORNEE 3458, tâche, combat d'une journée; f. pl. *jornees* 8717, journée de marche; *jornee de terre* 4043, chemin qu'on parcourt en un jour.
JOSTE. Voir DEJOSTE.
[JOSTE], *juste* 7571, joute, combat de près.
JOSTEIER 6354, 7939, guerroyer.
[JOSTER], *juster* 7572, pf. 3 *justa* 7573, jouter, combattre de près à la lance.
JOU 732 (rime avec *lou*), joug.
JOU, *ge*, *je*, *gié* 5330, je.
JOVENTE, pl. *joventes* 395, jeunesse, personne jeune.

[Juefne], *joefne* 95, 3334, *jofne* 2090, pl. *joefnes* 180, 3443, 4132, jeune.
Juesdi 3395, jeudi.
Jugleür. Voir Joglеor.
Jurer : *juree* 8874, liée par serment.
Jus 837, 1994, 2034, en bas; *sus et jus* 1057, 4027, 6488, en haut et en bas.
Jusque, *jesque* 2840, jusque.
Juste. Voir Joste.
Juster. Voir Joster.
Justise 1041, justice; 651, 8351, 8529, juge.
Justiser. Voir Justisier.
[Justisier], pf. 6 *justiserent* 8042, gouverner (propr[t] juger).

K

K'. Voir Que.
Kalendes 3910, calendes.
Kar. Voir Ker.
Ker 549, etc., *kar* 1128, etc., car.
Kernel, pl. *kerneals* 9245, créneau.
Ki. Voir Que.

L

La : *de la* 734, de ce côté-là.
Labor, pl. *labors* 4648, travail.
Laborer, impf. 6 *laborouent* 3204, travailler.
Lai, pl. s. *lai* 8018, laïque.
[Laidece], *laidesce* 4323, 7040, 11992, action vilaine, honteuse.
Laidement 640, 2462, d'une vilaine façon.
Laidenger. Voir Laidengier.
[Laidengier], p. f. *laidengee* 1198, 3730, traiter d'une façon vilaine, outrager.
Laider, pf. 6 *laiderent* 7512, p. f. *laidee* 6932, mettre en piteux état, abîmer.
Laidesce. Voir Laidece.
Laidir 808, impf. 6 *laidisseient* 7643, p. *laidi* 7506, pl. *laidiz* 2574, endommager, maltraiter; impf. 6 *laidissouent* 555, insulter.
Laidure 1766, 2577, 3594, 8990, honte, outrage; 5683, infamie, action honteuses.
Laier, impér. 2 *lai* 3761, fut. 1 *larai* 6307, 4 *larrons* 2387, laisser.
Laïs 6526, là en bas.
Laissier : *sanz leissier* 12091 (ms. éd. *leissiers*), sans perdre un moment.
Lait, f. *laide* 2959, 2960, triste, fâcheux.
[Lancier], pf. 6 *lancerent* 1529, lancer des traits, tirer; *se lancerent* 2238, pénétrèrent violemment.
Lanroi, pl. *lanroiz* 10193, mot sans doute altéré.
Lardé, pl. *lardes* 6090, filet, morceau de viande coupé sur le dos d'un animal de boucherie et propre à être piqué de lard.
Large, s. *larges* 4408, libéral.
[Largece], *largesce* 4409, 4574, etc., libéralité.
Largesce. Voir Largece.
[Laschece], *laschesce* 4214, 4479, découragement; 7062, mollesse, inertie.
Laschesce. Voir Laschece.
Laschier, impf. 6 *se laschoient* 2227, *se laschouent* 8069, se relâcher, faiblir.
Lasser, pf. 6 *lasserent* 4087, fatiguer, harasser.
Latimier 5199, *latimer franceis* 2191, pl. *latimiers* 12155, interprète.
Latin, pl. *latins* 8388, 12173, latin, de religion catholique latine; *la gent latine* 1551, les Latins par opposition aux Grecs, Arméniens et Syriens.
[Lavandere], pl. *lavenderes* 5696, lavandière, blanchisseuse.
Lavendiere. Voir Lavandiere.
Le, pron. : *nel* 31, *no* 5427, *nu* 7387, 9474, ne le; *sil* 639, 1040, si le; *nes* 200, ne les, ne le; *quil* 34, qui le; *de veer le* 583, 587, *prendre le* 1764, *trahir les* 2542, *ravoir la* 2766; *les son frere* 2322, ceux de son frère; *la le conte* 9317, celle du comte; *del lur* 1032, du leur; *as lur* 866, aux leurs; *passa lor* 11589, leur passa devant; *la* pris absolument : *la durer* 970, résister.
Le, art. : *al* 48, etc., au; *del* 27, etc., du; *as* 285, etc., aux; *des* 24, etc., des; *el* 25, etc., dans le; *es* 46, etc., dans les.
Lé 3071, pl. f. *lees* 3774, large; f. *lee ne large* 4468.
Leal. Voir Leial.
[Leece], *leesce* 409, 4702, 8788, liesse, joie.
Leesce. Voir Leece.

LEGIER, léger; *de legier* 1966, 2593, 9752, facilement.

LEIAL, pl. s. *leal* 769, loyal.

[LEIANCE], *liance* 4868, allégeance, engagement.

[LEIAUMENT], *liaument* 370, loyalement.

[LEIAUTÉ], *liauté* 1778, loyauté.

[LEIER], *liër* 10344, lier : *si com il lie* 7378, autant qu'il embrasse.

LEISSIER. Voir LAISSIER.

LEONARDIE 4608, 9650 (ms. *len naudie*), maladie des croisés à Acre, que le traducteur latin appelle *arnaldia*.

LERME 2682, 8394, larme.

LETRE 975, 2181, 3546, 5588, 5589, 10950, écrit, document écrit.

LETUAIRE 10526, électuaire.

LEU, s. *leus* 11223, loup.

LEVER, p. s. *levez* 9574, f. *levee* 636, émouvoir, soulever; impf. 6 *levoient* 626, pf. 3 *leva* 11863, s'élever.

LEZ, côté; *lez a lez* 11286, côte à côte.

LIANCE. Voir LEIANCE.

LIAUMENT. Voir LEIAUMENT.

LIAUTÉ. Voir LEIAUTÉ.

LIÉ, s. *liez* 2057, pl. s. *lié* 432, 1018, 4090, joyeux.

[LIEIS], *liois* 3861, pierre de liais.

LIËR. Voir LEIER.

[LIEU], *liu* 2751, pl. *lius* 2106, place, rang.

[LIGECE], pl. *ligesces* 184, possession lige.

LIOIS. Voir LIEIS.

LION : *baniere al lion* 11527, bannière portant l'image d'un lion.

LIPE, lippe, grosse lèvre : *a qui toz jorz pendeit la lipe* 2508, qui faisait toujours la moue, qui était toujours de mauvaise humeur.

LIU. Voir LIEU.

LIUUE 1597, 6492, 9206 (rime avec *yuue*), pl. *liuues* 6528, 8222, 8295 (rime avec *iuues*), *liues* 1665, 7611 (rime avec *triuues*), *lues* 10617 (de même), lieue; *mi liuue* 1597, mais *demie* (ms. *demi*) *liuue* 6492.

LIVRE, s. *livre* 7135 (rime), mais *livres* 2608 (rime), 7544 (rime), livre, source écrite consultée par Ambroise.

LIVRER : *livroient ententes* 2939, donnaient de l'occupation.

LOER, louer; *se loer* 1060, se louer, se féliciter; pr. 1 *lo* 8701, cond. 6 *loersient* 7766, approuver, conseiller.

LOGIER 5620, pf. 6 *se logierent* 2891, 2896, camper, s'installer, propr[t] s'établir sous des loges ou cabanes de branches.

LOIER, *luër* 3694, pl. *loiers* 11599, *luiers* 8892, récompense, salaire.

LOINZ, loin; *en loinz* 10445, au loin.

LONC 1065, selon.

LONC, s. *lons* 3518, de haute taille.

LONGEMENT 2449, 3425, 5637, longtemps.

LOR. Voir LE.

LORES 34, 79, 380, etc., *lors* 188, etc., alors.

LOS 4666, louange, gloire; *al los* 992, d'après le conseil; *a lor los* 7770, d'après leur conseil.

LOSENGE 10456, flatterie; 7403, tromperie.

[LOSENGIER], f. *losengere* 1143, menteur, trompeur.

LUE. Voir LIUUE.

LUËR. Voir LOIER.

LUES 11850, aussitôt.

LUIER. Voir LOIER.

[LUISERNE], *luserne* 1238, lueur.

LUMINAIRE 2375, éclairage; (fig.) 9498, enthousiasme.

LUR. Voir LE.

LUSERNE. Voir LUISERNE.

M

MAAILLE 5343, la plus petite pièce de monnaie, demi-denier.

MAÇACRE 4790, boucherie; 3090, 4040, 11977, massacre; *la m.* 4790, 11977, mais *lait m.* 3090.

MACE 4855, 5651, 3011 (rime avec *place*), pl. *maces* 6325 (rime avec *places*), 6509 (de même), 6549 (rime avec *braces*), masse d'armes.

MADLE. Voir MASLE.

MADRE, s. *madres* 6844, sorte de bois.

MAEN. Voir MEIEN.

MAHAIGNIER 4955, pr. 3 *mahaine* 6826 (rime avec *compaine*), estropier.

MAHOMERIE 2975, 5243, mosquée.

MAIEN. Voir MEIEN.

MAIN : *prendre en main* 3689, entreprendre; *avoir a main* 5229, avoir à sa disposition, être sûr de.

MAIN 7871, matin.

MAÏN. Voir MEIEN.

Maindre. Voir **Maneir.**

Maine, grand; épithète de l'empereur Charles transportée par assimilation à d'autres héros : *Richarz li maines* 11238.

Mains. Voir **Meins.**

Maint. Voir **Mener.**

Maintenant 2622, *meintenant* 470, à ce moment-là, aussitôt.

[**Maintenir**), *meintenir* 1717, défendre, maintenir.

Mais : *ne... meis* 176, ne plus (au sens temporel); *ne... mais* 472, pas plus; *meis* 3656, *ja meis* 1867, *onc meis* 11667, jamais.

Maisniee, *maisnee* 93, *meisniee* 103, pl. *meisnees* 358, famille; *maisnee* 1917, 2971, 4617, pl. *maisnees* 1801, *meisnees* 1402, familiers, maison, entourage intime.

[**Maistre**], *mestre* 8608, principal, en chef; *si mestre* 3925, si habile, si fort; f. *tur mestre* 9225, tour principale.

Mal, f. *male* 662, mauvais; *male* 4809, difficile.

Mal : *par mal* 8176, dans de mauvaises dispositions, en mauvais termes. Cf. **Mar.**

Malage 4609, maladie.

Malaïçon. Voir **Maleïçon.**

Malbaillir. Voir **Maubaillir.**

Maleeit 2027, 5232, maudit.

[**Maleïçon**], *malaïçon* 5331, malédiction.

Malement 928, 2562, 4336, mauvaisement.

Maler : *a champ malé* 10038, propr[t] dans un champ clos et avec des conditions de bataille réglées comme pour un combat judiciaire.

Malmetre. Voir **Maumetre.**

Maltalent. Voir **Mautalent.**

Malvais. Voir **Mauvais.**

Malveis. Voir **Mauvais.**

Manace 625, menace.

[**Manacier**], *manascer* 724, impf. 6 *maneçouent* 608, menacer.

[**Manaide**] : *por sa meisnade* 3498 (rime avec *laide*); peut-être faut-il lire *par sa manaide*, par sa miséricorde.

Manantie : pl. *manantiez* 2070, richesse.

Manantise 2029, richesse.

Manascer. Voir **Manacier.**

Mandement 2461, convocation.

Mander : p. *mandé* 2424, livrer, remettre.

Manecier. Voir **Manacier.**

Maneir, *maindre* 2792, impf. 3 *maneit* 1385, 6 *maneient* 1301, pf. 3 *mist* 4474, 8942, 6 *mestrent* 2975, *mistrent* 1474, demeurer, habiter; pris subst. *manoir* 213, habitation, demeure.

Manere. Voir **Maniere.**

Mangier, pr. 6 *manjuent* 11281, manger.

Mangonel, pl. *mangonels* 4787, *mangoniels* 3202, 3213, mangonneau.

Maniable, s. *maniables* 11675, agile, adroit dans ses mouvements.

Manier : f. pl. *genz manieres* 3294, gens adroits, exercés.

Maniere : *en manere* 6298, dans cet état; *de mult grant manere* 3920, très riche, très beau; *de manieres* 1582, *de plusors manieres* 826, de diverses sortes.

Manovrer, p. f. pl. *manovrees* 10524, travailler à la main.

Mar, *mal*, à la malheure; *mar i fust venue* 11636, cette expédition aurait causé sa perte; *mar venu sumes* 11927, nous sommes perdus pour être venus ici; *mal le virent* 10974, cela leur nuisit.

Marc, pl. *mars* 1731, 1788, marc, poids d'argent.

Marcheandise, pl. *marcheandises* 11791, marchandise.

Marcheant 4475, marchand.

Marchié : *grant marchié* 4371, pl. *bons marchiez* 3484, achat à bas prix, bon marché.

Marchier 3642, s'avancer, faire un pas; impf. 6 *marchouent* 7826, fouler aux pieds, marcher sur.

Marchis 2432, etc., marquis.

Mareschal, s. *mareschaus* 5643, *mareschals* 6426, maréchal, propr[t] chargé de la cavalerie.

Mareschaucie. Voir aux Noms propres.

Mari. Voir **Marri.**

Marine 1796, 2327, 2623, 2873, 2897, 2967, bord de la mer.

[**Marri**], pl. s. *mari* 9373, fâché.

Martire 7892, fém. 2950, tribulation, souffrance

[**Masle**] : *madle* 2433, mâle.

Master, p. f. *mastee* 2155, mâter.

Mat, pl. *maz* 9352, propr[t] mat (aux échecs); de là f. *mate* 4694, 7789, abattu, découragé.

Mater, pf. 2 *matas* 9623, vaincre, dompter.

Materie. Voir **Matire.**

Matinet 4067, point du jour.

Matire 8, 2396, 2651 (rime avec *desfire*), *matirie* 2654, *materie* 9, 4558, sujet d'un récit, matière; pl. *matires* 12316 (rime avec *filatires*), matières précieuses; *de plusors matires* 5002 (rime avec *Salesbires*), de diverses conditions (en parlant de personnes).

fuser de croire; *gent mescreüe* 5069, infidèles, mécréants.

Mesdire, pf. 6 *mesdistrent* 682, dire des injures.

Mesel, *mesels* 2422, 9542, *mesiaus* 7380, lépreux.

Meserrer 5758, s'égarer, faire fausse route.

Mesesmer, *mesesma* 6118, mal compter, mal estimer; *mesame* 10158 (rime avec *blame*), mésestimer, blâmer.

Mesestance 4413, 4522, situation fâcheuse, souffrance.

Mesestre, impf. 3 *mesesteit* 1304, 4458, 7802, 11692 mal aller, être en mauvaise situation.

[Meseüros], *meseürus* 2617, malchanceux.

Mesfaire 8676, impf. 3 *mesfeseit* 842, méfaire, faire tort.

Mesguarde 5132, 5702, mauvaise garde.

Meslee 163, 647, *mellee* 680, brouille, querelle; *meslee* 4669, 10013, mêlée; *mellees* 6082, rixes.

[Mesle pesle], *melle pelle* 10892 (rime avec *gresle*), pêle-mêle.

Mespartir : *mespartie* 10013, mal partagée, inégale.

Mesprendre 8542, pf. 6 *mespristrent* 786, p. *mespris* 258, mal agir, avoir un tort.

Mesprison 1428, 1460, 2634, 2660, 5828, tort, action fautive.

Message 129, pl. *messages* 892, messager.

Mestier besoin; *fud mult grans mesters* 4847, on se trouva en grande peine; *aveir mestier* 4979, être utile, *s'en fust mestier* 11300, s'il en était besoin.

Mestraire 3758, mal tirer, manquer son coup.

Mestre. Voir Maistre.

Metre, mettre; 1476, se mettre; *desqu'a la mort se metoient* 11652, s'aventuraient jusqu'à la mort.

Meür, pl. *meürs* 3357, mûr.

Mi, demi : *mi liwe* 1597, demi-lieue; qui est au milieu : *en mi* 2972, 6418, *par mi* 795, 1199, au milieu de; *par mi lor aïe* 799, au moyen de leur aide, avec leur aide.

Mie, propr^t^ miette : *il n'en quiderent trover mie* 692, ils pensaient ne pas trouver miette de lui, c'est-à-dire ne pas le trouver; *il n'en voloient garder mie* 3678, ils ne voulaient pas la garder; par extension *nel fud mie* 274, *ne l'avoit mie* 12189, etc.; *nom mie* 6041, nullement.

Mielz. Voir Mieuz.

[Mieuz] : *le mielz* 3083, le meilleur.

Mine : *estre en la mine* 7086, courir grand risque, être en très mauvaise situation.

Mincer. Voir Mincier.

[Mincier], p. f. *mincee* 2813, hacher en menus morceaux.

Mineor, pl. s. *mineor* 4867, mineur.

Miracle 8091, fém., miracle.

Mire, pl. s. *mires* 9652, médecin.

Mise 5214, condition; *mise d'avoir* 6973, mise d'argent.

Moiller. Voir Moillier.

[Moillier], *moiller* 2429, 8859 (rime avec *moillier*, mouiller), épouse.

Moller 8762 (pour *se moller*), prendre une attitude de combat, s'exercer les membres.

Mon, explétif : *saveir mon* 6987, 7766, 7977, 8241, 11108.

Monde, *mondes* 11752, pl. s. *munde* 478, pur.

Monde, s. *monde* 477, 686, monde.

Monjoie 9837, éminence; 12021, spéc^t^ éminence d'où l'on aperçoit Jérusalem.

Mont 356, 3516 (rime), 11171 (rime), s. *monz* 22, monde.

Mont, mont : *a mont* 1892 (éd. *amont*), en haut; *a mont et a val* 11312, en haut et en bas.

Montee 3397, ascension; 4993, accès en montant.

Monter 4318, 10688, pf. 3 *monta* 8246, servir à, compter pour; *que monte* 202, à quoi cela s'élève.

Moole. Voir Meole.

Mordrir, impf. 6 *mordrissouent* 556, assassiner.

Morir, pr. 6 *moerent* 85, mourir; *mort* 2031, 2501, fait mourir.

Mortelment 3645, mortellement.

Moschete, pl. *muschetes* 9529, petite mouche.

Moster. Voir Mostier.

Mostier, pl. *mosters* 1293, église.

Mostree 4652, démonstration, signe ostensible.

Mostrer, cond. 3 *mostereit* 11850, montrer.

Mot : *mot ne savoit* 1568, il ne savait mot.

Moton. Voir Mouton.

[Mout], *mult* 432, etc., beaucoup.

[Mout], f. pl. *multes* 572, *mutes* 1332, nombreux.

[Mouton], pl. *motons* 1681, bélier; *moton* 3825, 3884, *muton* 3846, 3853, 3869, 3872, 3878, s. *motons* 3889, *mutons* 3894, bélier, machine de siège.

Moveir 284, *movoir* 219, 297, 1127, pf. 3 *mut* 65, 287, 293, 296, 1469, 1486, 6 *murent* 1181, 1184, 2788, p. *meü* 290, 292, mettre en mouvement; *movanz* 1182, agiles, remuantes; *en son movoir* 231, en se mettant en marche.

N

Nomer : p. pl. *nomez* 2527, de renom, célèbre.

Non, nom : *par nom* 216, nominativement; *li non Deu* 3577, les noms de Dieu écrits sur un parchemin comme talisman.

Non, non; *non fesoient* 9472, n'étaient pas dans le même cas; *nom mie* 6041, nullement; dans la position atone devant une voyelle, *nen* 3333, 3391, 5166 (8962 lire *ne* pour *nen*), et *n'* très souvent; devant une consonne *ne*.

None 4483, 6960, après-midi.

Nonpoable, pl. *nonpoables* 3959 (éd. *non poables*), impotent, infirme.

Nonsavant 1516 (éd. *non savant*), ignorant.

Norrir, p. *nurri* 2419, s. *norriz* 2696, élever.

Nostre, f. pl. *les noz* 1952, les nôtres.

Note, pl. *notes* 11880, musique.

Nou. Voir Le.

Nou, *neu* 4562, pl. *nouz* 3851 (rime avec *bouz*), nœud.

Novele 6460, chose extraordinaire.

Nu : *nue* 11962, dépourvue.

Nuble 7630, nuageux, couvert.

Nue : pl. *nues* 11404, nue, nuage.

Nuisable 5102, nuisible.

Nuisance 1488, 12301, dommage.

Nuitiee 2308, *nuitie* 6685, *nuitee* 9789, nuitée, durée de la nuit.

Nul, s. *nus* 68, *nuls* 78, nul. Cf. Neül.

Nurrir. Voir Norrir.

O

O 151, 282, 304, etc., *od* 304, 381, avec; *od tot* 5556, 9640, avec.

Occire. Voir Ocire.

Occision. Voir Ocision.

Oceille, pl. *oceilles* 3865 (rime avec *seilles*), sorte de vase. Cf. Orcelle.

Ocire, pr. 6 *ocient* 664, pf. 6 *oscistrent* 1634, p. f. *occise* 811, tuer.

Ocise 5571, 5709, tuerie.

[Ocision]; *occision* 3078, tuerie.

Od. Voir O.

Oes. Voir Ues.

Oir. Voir Eir.

Oïr, fut. 5 *orez* 2841, entendre.

Oire. Voir Eire.

Oleir, impf. 3 *oleit* 277, sentir, exhaler une odeur.

Oliverei 1579, 6935, plantation d'oliviers.

Oltrage. Voir Outrage.

Oltrer. Voir Outrer.

Om. Voir On.

On : *l'om* 660, *l'em* 200, 312, 384, 1706 (rime avec *Jerusalem*), *l'an* 4594 (rime avec *maian* = *meien*), on. C'est proprement le nominatif de *ome*.

Onc. Voir Onques.

Oncor 416 (ms. *oncore*), *uncor* 290 (ms. *uncore*), *encor* 1293 (ms. *encore*), *encore* 426, encore.

Oncore. Voir Oncor.

[Ondeier], impf. 6 *ondeoient* 3355, se presser comme des flots.

Onor 1078, *onur* 2042, *honor* 1728, *henor* 564, *henur* 1068, s. *onors* 1160, *henors* 1807, pl. *henors* 379, honneur. Le mot est toujours féminin : *tant henur* 1068 équivaut à *tant d'onor*.

[Onorer], p. f. *honoree* 1812, *henoree* 3522, 7414, *enoree* 1213, honorer.

Onques, *onc* 3352, jamais; *onques ome n'i perdimes* 11638, nous n'y perdîmes pas un seul homme.

Ont : *par ont* 3193, 4077, 6755, 11591, par où.

Ontage. Voir Hontage.

Or 11590 (rime avec *lor*), bord.

Orainz 1016, précédemment, tout à l'heure.

Orcele, pl. *orceles* 388, cruche. Cf. Oceille.

Ordeer. Voir Ordeier.

[Ordeier], impf. 6 *ordeoient* 12097, salir.

Ordener, impf. 6 *ordenouent* 10398, ordonner (trans.); pf. 6 *ordenerent* 3971, prendre des mesures, des arrangements.

Ordure 7039, ordure, impureté (morale).

Ore, heure : *en poi d'ure* 21, en peu de temps; *en si poi d'ore* 2886, en si peu de temps; *nule hore* 3346, à aucun moment; *tote hure* 5623, continuellement; *tele hore iert... e tele hore* 5667-68, il y avait des moments... et d'autres moments.

Orer, gér. *orant* 8394, prier; p. f. pl. *orees* 338, prononcer (en parlant de vœux).

Orfenté. Voir Orphenté.

Orfphenté. Voir Orphenté.

Oribleté, 5438, horreur.

Orphenin, pl. *orphenins* 1462, orphelin.

Orphenté : *orfphenté* 2632, orphelinage; *orfente* 8392, *orphentez* 2506, au fig. deuil, désolation.

Ors. Voir Hors.

Ort, f. *orde* 8712, f. pl. *ordes* 2234, sale, impur.

Oscur : *vespre oscur* 3927, soir obscur; *creance oscure* 8229, croyance erronée, contraire à la lumière, à la vérité; *la gent oscure* 7322, *les genz oscures* 11628, et même *li neir oscur* 6095, les infidèles.

Osé 2837, 3336, audacieux; les gens braves, hardis, *la gent osee* 6039.

Ost, fém. 401, 2944, s. *l'ost* 381, 385, 413, 431, 737, 964, 2498, *s'ost* 1907; mais *son ost* 1761, *del grant ost* 2762 (8329 l. *li reis a l'ost*), pl. *ostz* 1589, 2535, armée, campée ou en marche.

Ostage : *en ostages* 5442, en otage.

Ostagier, pf. 6 *ostagierent* 12331, fournir des otages pour quelqu'un.

Oste 10102, hôte, chargé de la garde.

Ostel 690, 719, habitation provisoire; *ostel prendre* 6617, se loger.

Osterin, pl. *osterins* 10520, riche étoffe orientale.

Ostor, pl. *ostors* 4008, autour.

Otreier, pf. 3 *otrier* 2762, *otreia* 3755, sbj. pr. 3 *otreit* 768, accorder, donner.

Otrier. Voir **Otreier**.

Ou, où : 5202, 5452, *u* 76, *u* 711, en qui.

Ou, *u* 360, ou : *u que poi en ot ou plenté* 20, qu'il y en eût ou peu ou beaucoup.

[**Outrage**], *oltrage* 739, 4178, 6249, excès, violence.

[**Outrer**], impf. 3 *oltreit* 7357, terrasser, vaincre.

Ovec. Voir **Ovuec**.

Ovecques. Voir **Ovuec**.

Oveques. Voir **Ovuec**.

Ovraigne 996, 1363, 2053, 2284, 2994, *ovraine* 100, fém., œuvre, affaire.

Ovraine. Voir **Ovraigne**.

Ovre. Voir **Uevre**.

Ovrer, pf. 3 *ovra* 470, travailler, agir; *ovrer proece* 5956, accomplir des prouesses.

[**Ovuec**], *ovec* 1175, *oveques* 676, 1001, 1166, 1263, *aveques* 763, *ovecques* 2752, avec.

P

Paain. Voir **Paien**.

Paeinisme. Voir **Paienisme**.

Paele, pl. *paeles* 5926, poêle.

Paen. Voir **Paien**.

Paenie. Voir **Paienie**.

Paestre 6478 : le contexte empêche de reconnaître ici une forme de *peestre*, à pied; *paestre* est sans doute un synonyme de *paien*, formé par une singulière substitution de suffixe.

Paianie. Voir **Paienie**.

[**Paien**], pl. *paens* 24, 2293, f. *paaine* 2324, païen, dit par extension des musulmans.

[**Paienie**], *paenie* 2146, 8968, *paianie* 2326, domaine des païens, des musulmans.

[**Paienisme**], *paeinisme* 5810, ensemble des païens, des infidèles.

Paier, payer; *se teneit a paié* 9081, était content; iron. *les paioient* 6593, les frappaient; *cil furent des noces paié* 4165, ils reçurent un beau souvenir de noces, allusion ironique à l'usage de se donner aux noces des soufflets destinés à graver dans l'esprit des témoins du mariage le souvenir de l'évènement auquel ils assistaient.

Paile 4937, *paille* 10517, riche étoffe de soie.

Paine. Voir **Peine**.

Paistre, nourrir : *peise* 149 doit sans doute être corrigé en *peisse*, nourrisse.

Palacre 1199, la haute mer.

Palais 970, *paleis* 580, 694, 779 (l. *le p.* pour *les p.*), palais.

Paleter, impf. 6 *paletoient* 11161, livrer de petits combats, escarmoucher.

Palme. Voir **Paume**.

Panel, pl. *panels* 5924, coussin placé sous la selle du cheval.

Paor, *peor* 1192, *peür* 3137, *poür* 1221, 3924, *puor* 1996, pl. *peors* 1332, peur.

Par 420, 435, etc., par; *chescon par sei* 5213, chacun de son côté; *tot par els* 9212, à eux seuls; *par entre lor piez* 5881, entre leurs pieds; *par de deus parties* 10417, en deux parties; *par les foles meschines* 8464, en passant par chez les filles de joie; *par* 128, 160, 4809, pris adverbialement et servant à renforcer l'adjectif.

Parage 3672, etc., famille noble.

Parçonier 3185, participant, copossesseur.

Parconter 4560, achever de conter.

Pardon 47, 159, indulgence accordée par le pape.

Pardurable 3187, éternel.

Pareir, sbj. pr. 3 *pere* 6838, paraître, se faire voir.

Parentage 877, parenté, famille.

Parescier. Voir **Perecier.**

[**Parfondece**], *parfondesce* 11074, profondeur.

Parfondesce. Voir **Parfondece.**

Parfont 3871, f. *parfonde* 1217, profond; *en parfont* 11607, profondément; adv. *parfont* 623, 3549, profondément.

Parfornir 4561, achever, fournir jusqu'au bout.

Parlance 562, 2450, 6653, discours qu'on tient sur une chose.

Parlement 112, 123, 155, 257, 650, 1775, 1791, 1793, 5041, conférence, rendez-vous pris pour discuter une affaire.

Parole : *parole faire* 3628, parler.

Parpaindre. Voir **Parpoindre.**

Parpoindre, piquer à l'aiguille : *coites parpointes* 1685, *coiltes parpaintes* 10521, couvertures piquées.

Parpoint 3568, 3573, pl. *parpoinz* 9773, *dobles parpoinz* 4981, vêtement piqué qu'on portait pardessus le haubert.

Parsivre, pf. 6 *parsurent* 10700, poursuivre.

[**Parsome**] : *a la persome* 5483, à la fin du compte.

Part, part; *quel part* 483, 2991, de quel côté; *de chescone part* 2904, de tous côtés; *de part le conte* 8976, de la part du comte; *de part Deu* 483, au nom de Dieu; *de part Deu et de part le rei d'Engletere* 5472, de la part de Dieu et du roi d'Angleterre.

Partie : *d'autre partie* 2325, d'autre part; *de deus parties* 2894, de deux côtés; *cele partie* 3738, de ce côté; *a sa partie* 4122, pour lui.

Partir 5562, pf. 6 *partirent* 1051, 4309, cond. 6 *partireient* 370, partager; *mult i ot paroles parties* 913, il y eut beaucoup de paroles échangées; p. pl. s. *parti* 1504, séparés; pf. 6 *se partirent* 668, *partirent* 910, cond. 6 *partiroient* 2198, partir (intr.); *al partir* 680, au moment de la séparation, du départ.

Pas, pas : *son petit pas* 1667, lentement; 1320, passage en mer; 2771, 5837, passage dans les montagnes.

Pasche. Voir **Pasque** aux Noms propres.

Passage 3242, passage; 2936, 4091, spécialement traversée de la mer d'Occident en Orient par les croisés; 3507, 4093, moment favorable à cette traversée; 3360, arrivage des croisés par mer.

Passement 497, passage.

Passer : *s'en passa* 189, passa.

[**Paume**], paume de la main : *flatir as palmes* 5802, tomber à plat sur les mains.

Paumier 9825, pèlerin qui a fait son voyage et rapporte des palmes de Jéricho.

Pautonier 3373, coquin; *tant estoit li tens pautoners* 4224, tant ce temps-là était méchant, mauvais.

Paveillon, pl. *paveillons* 424, tente ronde.

Paviment 9234, pavement.

Peceier, pf. 3 *pecheia* 4900, p. f. *pecheiee* 1401, *peçoiee* 481, briser, mettre en pièces.

Pecheier. Voir **Peceier.**

Pechié : *ço fu pechiez* 528, ce fut un malheur.

Peçoier. Voir **Peceier.**

[**Peine**] : *ert en paine de* 3692, s'efforçait de; *a paines* 38, 3602, à grand'peine.

[**Peior**], *pior* 7876, pire.

Peis, ce qui pèse, ce qui contrarie : *sor le pois* 1090, malgré; *sor lor peis* 9031, *sor lor pois* 8472, malgré eux.

Peise. Voir **Paistre.**

Peitaille, pl. *peitailles* 3864, sorte de vase.

Peiz 3865, poix.

Pelerin 390, etc., pèlerin; spécialement croisé.

Pelerinage 7024, *peregrinage* 6272, 7050, pèlerinage, croisade.

Pelerine 5696, pèlerine.

Pelfrer, pf. 6 *pelfrerent* 10865, p. f. *pelfree* 816, piller.

Pelice, fourrure : *a lor pelisces enquerouent* 4345, peut-être : ils consultaient le sort en arrachant des poils de leurs vêtements de fourrure.

Pelisce. Voir **Pelice.**

Pelle. Voir **Pesle.**

Pendre, pendre; *pendes* 3752 et *pendrai* 3754 sont peut-être altérés; *iço que a l'oil lui pendoit* 11830, ce qui allait lui arriver; *qui devant les oilz li pendoient* 12303, qui allaient lui arriver, qui étaient imminents.

Pener : *se pener* 968, 1086, 1147, 2267, 2542, 3010, s'efforcer, se donner de la peine.

Penitencier : *furent penitencié* 4391, ils reçurent une pénitence. Il faut ajouter *puis* avant *furent*, *penitencié* ne devant sans doute compter que pour quatre syllabes.

Penoncel, *penoncels* 592, 825, 4635, etc., petit drapeau attaché au haut de la lance.

Penos, douloureux : *la semaine penose* 1186, *la semaine penuse* 8328, la semaine sainte.

Pense, pl. *penses* 9192, pensée.

Pensé 8412, pensée.

Pleit. Voir Plait.

Plenier, *pleniere* 206, 1727, 2361, *plenieres* 2072, 7327, complet.

Plenté 20, 1294, 2320, 2989, 4472, 5879, abondance, foison; *a plenté* 1827, 1939, *a grant plenté* 2782, en abondance, en grande abondance.

Plesseïz. Voir Plaisseïz.

Plevine, *plevinge* 371, engagement, convention; *en plevine* 10276, 12243, en le garantissant.

Plevir, garantir; *pleviz* 5109, engagé.

Plus : *li plus* 291, 420 (avec verbe au sg.), la plupart.

Plusors 626, plusieurs.

Pocin. Voir Poucin.

Pociniere. Voir Pouciniere.

Poeir, pouvoir; *puet cel estre* 4463, peut-être; *i poeit* 5674, *i poeient* 306, *i porent* 11084, y tenait, y tenaient, y tinrent.

Poeste 1088, puissance.

Poi 20, 21, 190, etc., peu; 476, rarement; *a poi* 301, *por poi* 154, *por un poi* 272, peu s'en faut; *poi despense* 3412, *poi genz* 6592, peu de provisions, peu de gens.

Poi, petit : *un poi espace* 6646, un petit espace.

Poigneor 6539, *poigneür* 2088, sg. s. *poigneres* 7558, combattant.

Poigneür. Voir Poigneor.

Poin. Voir Poing.

Poindre, impf. 6 *poigneient* 5910, gér. pl. *poignanz* 5908, piquer; broder, tracer au point : (fig.) *doit estre poinz en l'estoire* 4444, doit figurer dans le récit; charger, proprement piquer son cheval : pr. 4 *poignomes* 6395, impf. 6 *poignoient* 4000, pf. 3 *poinst* 1927, 6 *poinstrent* 1983, 3005, sbj. impf. 6 *poinsissent* 6413; inf. pris subst. *après lor poindre* 6540, après leur charge; *parfurnir son poindre* 4561, achever sa charge, aller jusqu'au bout de l'élan imprimé au cheval, au fig. terminer ce qu'on a commencé.

[Poing] : *plain poin* 2798, une poignée.

Point : *en quel point* 373, à quel moment; *un point n'i ot de* 6450, il n'y avait pas un seul point, c'est-à-dire il n'y avait pas du tout de; de même *n'i aveit point de rescosse* 2571, il n'y avait pas de secours possible.

Pointe 1626, 6408, 6410, charge à cheval; *la pointe osee* 11604, la charge audacieuse.

Pois. Voir Peis.

Polain, pl. *polains* 1682, poulain.

[Popler], sbj. impf. 6 *publasent* 7709, peupler, remplir.

Por, pour; 568, 587, à cause de; *por ço que* 444, 1303, 2453, etc., parce que; *por verité* 1870, en vérité; *por gens baudes* 6318, comme des gens pleins d'entrain; *pas por pas* 10353, pas à pas; *enveier por* 9040, envoyer chercher.

Porchacier, *porchacer* 1399, pf. 3 *porchaça* 643, 2545, tâcher de faire, travailler à; p. f. pl. *porchaciees* 2676, se procurer; cond. 3 *se porchaceroit* 950, se pourvoir, s'arranger.

Poree 4255, hachis de légumes.

[Porforcier], *purforcerent* 3210, rendre extrêmement fort.

Porguarder, p. *porguardé* 6678, garder d'avance.

Porjeter, pr. 3 *se porjete* 8688, s'étendre.

Poroffrir, p. f. pl. *porofferte*s 4780, présenter; *se poroffre de bataille* 6382, se présente pour le combat.

Poroques. Voir Porueques.

Porparler : *porparlee* 2474, *purparlee* 2722, convenue, arrangée d'avance; *com la vile esteit..... de traïson porparlee* 11042, comme il y avait une convention faite pour trahir la ville.

Porpensement 3686, exprès, à dessein.

Porpenser, p. *porpensé* 11043, f. *porpensee* 12305, méditer, combiner d'avance.

Porposement 10969, dessein, propos.

Porprendre 2822, p. *porpris* 4075, f. *porprise* 2943, 4026, occuper.

Porseeir, p. pl. f. *porsise* 5730, posséder.

Porter : *vent portant* 239, *vent bien portant* 1232, vent favorable, qui pousse.

Portraire, p. *portrait* 6565, f. *portraite* 3370, tracer (à l'aiguille), dessiner.

[Porueques], *poroques* 3649 (rime avec *illoques* = *illueques*) : *la veneit poroques*, venait la chercher. Cf. Por.

Porveance 12328, prévoyance, habileté.

Porveeir, pf. 3 *porvit* 2332, p. *porveü* 2559, arranger d'avance; *porveüe* 6014, pourvue, mise en bon état; pf. 3 *se porvit* 1110, 2686, se pourvoir, prendre ses précautions.

Pose : *une pose* 5502, un certain temps; *grant pose* 896, 5357, longtemps.

Poser : *se poser* 3140, s'arrêter.

Poür. Voir Paor.

[Poucin], pl. *pocins* 1249, poussins.

[Pouciniere] : *geline pociniere* 1249, poule qui a des poussins.

Poutrel 7513, jeune cheval.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Poverte 8005, pauvreté.

Pramesse 3261, promesse.

Prametre, impf. 6 *prometeient* 10267, pf. 6 *premitrent* 10260, p. *pramis* 5610, promettre.

Precios, f. *preciose* 6694, qui a du prix, saint.

Preechier, pf. 3 *preecha* 4761, prêcher.

Preie 2884, 2910, butin.

Preisier, estimer; *proisie* 58, estimée, louée.

Premerain, s. *premerains* 802, pl. s. *premerain* 2400, premier.

Premetre. Voir Prametre.

Premier, s. *premiers* 63, le premier.

Prendre (au v. 7953, l. *perdre*) : *pristrent a dire* 3600, se mirent à dire; *ne se perneit pas guarde* 3592, ne se donnait pas garde; *se al rei n'en fust pitié prise* 812, s'il n'en fût pris pitié au roi.

Pres 1289, presque; *bien pres* 1244, à peu près, presque; *pres ne les atocha* 2186, peu s'en fallut qu'elle ne les touchât (m. à m. elle ne les toucha pas, mais ce fut de bien peu qu'il s'en fallut); *pros que* (éd. *presque*), presque.

Presse 5654, 5915, pl. *presses* 7214, presse, foule serrée.

Prest, f. *preste* 4940, 11140, pl. *prestes* 3295, dispos, adroit, prompt.

Prestement 5558, promptement.

Prestre. Voir Proveire.

Preu. Voir Pro.

Prieu. Voir Pro.

Prim, s. *prims* 11132, premier.

Primes 2697, *de primes* 3234, d'abord; *de primes* 185, le premier.

Prioré 8523, fém., prieuré.

Pris, valeur, louange méritée : *ço lui torna a pris* 1032, il en fut plus estimé; *monter en pris* 9664, augmenter en valeur.

Prise : 1903 lire *ne il ne deignast pas s'emprise* au lieu de *n'il ne la deignast pas sanz prise*.

Prison 1459, 9633, pl. *prisons* 4285, 4293, s. *prison* 1427, masc., prisonnier.

Privé : s. *privez de* 1389, ami de; pl. *ses privez* 2698, ses bons amis.

Privee, pl. *privees* 557, latrines.

Pro, *preu* 982, 2695, *prouz* 10053 (rime avec *tuz*), s. *proz* 527, 884, *preuz* 3051, 11138, *preu* 11134, pl. *preuz* 504, s. *preu* 444, 2733, f. s. *prod* 5848, *preuz* 1142, 1174, 1586, 3024, 6476, 9757, 11140, 11228, r. *preu* 994, *proz* 224, *pruz* 94, pl. *proz* 3795, *pruz* 820, *preuz* 2426, *prieuz* 5147, preux, vaillant. Cf. Pro, Prode, Prodome.

[Pro] : *prou granz ne preu larges* 488, suffisamment grandes et larges.

Prod. Voir Pro.

Prode : *la prode gent* 3522; *la prude gent* 6205, les gens vaillants (en réalité c'est *la pro de gent*, voir *Romania*, XXI, p. 123); *prodes omes*, voir Prodome.

Prodome 130, s. *prodom* 2727, 3557, *prosdom* 4515, pl. *prodes homes* 365 s. *prodome* 136, prud'homme, homme de valeur notamment à la guerre. *Prodome* est en réalité *pro d'ome* (voir Prode); les formes *prodom* et *prodes homes* ou *prodesomes* sont nées d'une interprétation erronée.

[Proece], *proesce* 1250, 11596, vaillance, prouesse.

Proesce. Voir Proece.

Proisier. Voir Preisier.

Prometre. Voir Prametre.

[Proosement], *proüsement* 7279 (suppr. *la* ajouté à tort dans l'éd. vaillamment.

Prosdom. Voir Prodome.

Prosprement 455, heureusement.

Prou. Voir Pro.

Proüsement. Voir Proosement.

Proveire 9040, pl. *provoires* 12185, prêtre; le sg. s. *prestre* fait fonction de régime 9699 (rime avec *estre*).

Provoire. Voir Proveire.

Prover, p. f. pl. *pruvees* 558, prouver; p. s. *provez d'armes* 11668, qui a fait ses preuves comme guerrier.

Pru. Voir Pro.

Prude. Voir Prode.

Pruver. Voir Prover.

Publer. Voir Popler.

Pucele 993, 1141, 1157, 2090, pl. *puceles* 387, jeune fille.

[Pudnais], *chiens pudneis* 554, chiens puants.

Pudneis. Voir Pudnais.

Pui, pl. *puiz* 2315, éminence, hauteur.

Puis 2446, depuis; (adv.) *puis que* 1998, depuis que.

Puor. Voir Paor.

Puor, s. *puurs* 3093, pl. *puors* 11686, puanteur.

Purforcer. Voir Porforcier.

Purparler. Voir Porparler.

Putaille 5835, amas de sales gens, racaille.

Puur. Voir Puor.

Q

Quanque. Voir Quant.

Quant : *ne sai quanz* 736, je ne sais en quel nombre, je ne sais combien de; *quant que* 468, 1031, 2096, écrit *quanque* 4509, tout ce que.

Quarel 3721, 4971, s. *quarels* 3579, pl. *quarels* 1545, 2171 (*quarels* 4675 est s. d. une faute du ms.), 4983, *quarels d'arbaleste* 5541, 6475, s. *quarel* 757, 1531, carreau, trait de l'arbalète; *quarel* 4951, pl. *quarels* 4962, 4975, pierre d'un mur (le sens de *quarels* 4975 est douteux).

Quaresme 3225, 4401, masc., carême.

Quasser, impf. 6 *quassouent* 5157, ébranler, démolir; au fig. *quassee* 7356.

Que, s. *qui*, f. s. *que* 161, 772, que : *ki veist* 327, *qui veïst* 1227, si vous aviez vu! *qui asejast* 7696, si on assiégeait; *cui* 11732 (*qui*), que; neutre *quei*, *que*, quoi : *por quei* 1345; *que* pour *quei* peut élider son *e* : *por qu'il le requereit* 633; ce que : *qu'il dut aveir* 1052, ce qu'il devait avoir; *faire que sages* 2860, *faire que fols* 3748, *faire qu'afaitiez* 5976, agir en sage, en fou, en homme bien appris (m. à m. : faire ce que ferait un sage, etc.); *qu'il aveit* 1771, de ce qu'il avait; *que monte* 202, ce à quoi cela s'élève.

Que, *k'* 16, que : *que que seit* 2678 (le premier *que* est le pron. *quei*, le second la conj. *que*), *qui que fust* 801; *il n'aveit en els que gregier* 7868, ils étaient affligés de toutes façons (mot à mot : il n'y avait pour eux autre chose que de l'affliction); *que ...que* 4164, 5676, que...que.

Quei. Voir Que.

[Quei], s. *cois* 9554, f. *coie* 10332, paisible.

Quel, masc. et fém., quel : *quel le fereit* 4400, ce qu'il ferait (m. à m. : une action de quelle nature il accomplirait), *de quel part que* 1532, de quelque côté que.

Querele, pl. *quereles* 987, réclamation; *querele* 9290, affaire, situation.

Querre, *quere* 689, impf. 3 *quereit* 987, poursuivre (une réclamation); pf. 3 *quist* 683, chercher à procurer; *quereit aveir* 985, cherchait à avoir, avait envie d'avoir.

Quidier. Voir Cuidier.

Quis. Voir Le.

Quite, *seue quite* 8425, à lui en toute propriété; *clamer quite* 1856, tenir quitte.

[Quitié] : *en quitié* 8918 (rime avec *citié* = *cité*), sans réserve.

Quiter, impf. 3 *quitot* 2621, abandonner, remettre; *quitee* 2063 (rime avec *habitee*), abandonnée en toute propriété.

Quoquatriz. Voir Cocatriz.

R

Rabandoner : *le nos fist bien rabandoner* 1210, voulut qu'il (le vent) nous fût de nouveau largement accordé.

Rabatre, pf. 6 *rabatirent* 7515, abattre d'autre part.

Rabe, pl. *rabes* 10096 (rime avec *abes*), rave.

Racomforter. Voir Raconforter.

[Raconforter], *racomforter* 8072, remettre en train, réconforter. Cf. Reconforter.

Racorre, impf. 6 *racoreient* 3420, accourir d'autre part.

Rade 475, 11545, rapide.

[Radrecier], p. *radrescié* 7448, relever.

Radrescier. Voir Radrecier.

Rafermer 7030, p. *rafermé* 7448, fortifier de nouveau. Cf. Refermer.

Rage 4383, désespoir; 5426, mauvaises passions, méchanceté.

Raiembre. Voir Reiembre.

Raïmbre. Voir Reiembre.

[Raisin], pl. *reisins* 6946, raisin.

Raisné. Voir Raisnié.

[Raisnié], f. *raisnes* 94 (rime avec *maisnee* = *maisniee*), disert, parlant bien.

Raisonable 2444, juste, raisonnable.

Raler, impf. 3 *raloit* 11597, pf. 3 *rala* 504, 505, 7366, 6 *ralerent* 509, aller de son côté; pf. 6 *ralerent* 6268, aller en arrière; 2232, aller de nouveau.

Raloer 2398, remettre en place.

Ralumer, sbj. impf. 3 *ralumast* 8414, se rallumer.

Ramembrer 3665, remémorer.
Ramentevein, pf. 3 *ramentut* 11735, rappeler.
Ramper, pr. 3 *rampe* 8398, pf. 6 *ramperent* 2237, grimper.
Rampone. Voir Ramposne.
Ramponer. Voir Ramposner.
[Ramposne], *rampone* 411 (rime avec *Rogne = Rosne*), 11661, raillerie insultante.
[Ramposner], impf. 6 *ramponouent* 552, 10662, pf. 6 *ramponerent* 1890, railler avec insulte.
Randon : *en un randon* 2138, d'un seul élan, sans discontinuer.
Raosche 3337 (rime avec *musche = mosche*), presse? attaque? importunité?
Rasaillir, pf. 6 *rasaillirent* 2258, attaquer de nouveau.
[Rasazier], *reassaziër* 2258, rassasier.
[Rataindre], impf. 3 *rateigneit* 7358, rattraper.
Rateindre. Voir Rataindre.
Ratorner 7022, rarranger, remettre en état.
[Raveier], *ravoier* 5512, remettre dans la bonne voie.
Raveir, pf. 4 *reümes* 1044, sbj. impf. 3 *reüst* 1790, avoir de nouveau, ravoir; impf. 6 *raveient* 6184, 6186, pf. 3 *rot* 2434, avoir de son côté.
Ravenir, pf. 3 *ravint* 3627, 3663, arriver d'autre part.
Ravine : *de grant ravine* 3934, *o grant ravine* 5622, avec un grand élan, une grande impétuosité; *de tel ravine* 7354, avec une telle impétuosité.
Ravoier. Voir Raveier.
Real. Voir Reial.
Realté. Voir Reiauté.
Reassaziër. Voir Rasazier.
[Reboc], f. *rebuche* 10050 (rime avec *buche = boche*), émoussé, qui a perdu son tranchant.
[Rebochier], pf. 3 *resbucha* 3580, revenir en arrière sans pénétrer (en parlant d'un trait).
[Reborsons] : *a reborsons* 6268, à rebours, à reculons.
Reboter : *se rebotouent* 6264, se rejetaient, revenaient précipitamment.
Rebuche. Voir Reboc.
Rebursons. Voir Reborsons.
Receter 7003, impf. 6 *recetouent* 8107, *se recetouent* 1912, sbj. impf. 6 *recetassent* 9170, trouver un refuge, séjourner à l'abri.
Rechanger. Voir Rechangier.
[Rechangier], p. f. *rechangee* 4350, changer en retour.
Rechanter, pf. 3 *rechanta* 10660, chanter de son côté.
Rechevalcher. Voir Rechevauchier.
[Rechevauchier], pf. 6 *rechevalcherent* 6902, recommencer la marche à cheval.
Reclamer : *qui par Deu se reclamouent* 2730, qui étaient du parti de Dieu.
Recoillier 6400 (rime avec *reprover = reprovier*), mot altéré non restitué.
Recoillir, pf. 6 *recoillirent* 2906, faire entrer; *se recoillirent* 2097, 9334, se réfugier, entrer.
Reconforter : *se reconforterent* 3814, reprirent courage.
Reconter 2490, 4559, pf. 3 *reconta* 677, p. f. pl. *recontees* 2108, raconter.
Reconsivre 4558, rattraper, rejoindre.
Reconvenir. Voir Recovenir.
Recorder, pf. 3 *recorda* 2512, p. f. *recordee* 918 (ms. éd. *acordee*), rappeler, raconter; *se recordouent* 4394, se ressouvenaient.
[Recovenir] : *nus reconvenoit* 1191, il nous fallait de notre côté.
Recovrer. Voir Recovrier.
Recovrer 6636, impf. 6 *recuvreient* 6542, pf. 6 *recovrerent* 2247, 6634, reprendre courage dans un combat, recommencer la résistance; *se recovrouent* 6188, se ralliaient.
Recovrier 10433, ralliement, tentative de reprendre la résistance; *recovrer* 485 (rime avec *ovrer = ovrier*), moyen de salut.
Recreantise 2030, lâcheté, pusillanimité.
[Recreer], impf. 3 *recrioit* 5896, p. f. *recriëe* 5904, récréer, conforter.
Recreire, renoncer par lâcheté ou par lassitude : *recreü* 2015, lâche; *recreüe* 1417, lassée, recrue.
Recriër. Voir Recreer.
Recurre. Voir Rescorre.
Recuvrer. Voir Recovrer.
Redeveir, impf. 6 *redevoit* 8690, devoir aussi.
Redisme 6630, dîme de la dîme, centième partie.
Redoner, pf. 3 *redona* 1076, donner de son côté.
Redoter : *se redoterent* 2248, eurent peur.
Redrecier, impf. 6 *redresçoient* 7368, relever.
Redrescier. Voir Redrecier.
Reerchier. Voir Rehercier.
Refaire 6996, amender, réformer; impf. 3 *refaiseit* 4754, pf. 6 *refirent* 3892, faire de son côté.
Refermer, impf. 6 *refermoient* 7367, cond. 6 *refermereient* 7182, fortifier de nouveau. Cf. Rafermer.

Refreider. Voir **Refreidier**.

[**Refreidier**], p. f. *refreidee* 4405 (rime avec *eshaucie* = *eshauciee*), refroidir.

Regarder. Voir **Reguarder**.

Regne 12352, royaume.

Regeter. Voir **Rejeter**.

Regret 6674, lamentation funèbre.

Regreter 4907, impf. 3 *regretot* 6721, 6 *regretoient* 12277, p. *regreté* 767, louer avec larmes (un mort ou ses qualités); *regreter* 4679, déplorer; *regreter* 10824, gér. *regretant* 10828, se lamenter.

[**Reguaaignier**], *reguaïner* 5475, reconquérir.

Reguaïner. Voir **Reguaaignier**.

Reguarder, pr. 3 *reguarde* 2841, protéger, avoir soin de; cond. 3 *reguardereit* 5522, considérer, avoir égard à; impf. 6 *se regardouent* 4813, faire attention.

Rehaster, pf. 6 *rehasterent* 5028, presser de son côté.

[**Reherchier**], gér. *reerchant* 11471, recorder, rappeler (son devoir) à.

[**Rei**], pl. *roiz* 6556, filet.

Reial : pl. *compaignons reials* 4730, compagnons du roi, cf. **Compaignon**; s. *real* 770, les royaux, les hommes du roi.

[**Reiauté**], *realté* 2644, royauté.

[**Reiembre**], p. *raient* 33, s. *raïnz* 12313, racheter.

Reisin. Voir **Raisin**.

Reissir, pf. 6 *reissirent* 8288, sortir à son tour.

[**Rejeter**], pf. 6 *regeterent* 764, jeter aussi.

Relevee, après-midi; *relevee abassee* 11915. Voir **Abasser**.

Remaindre. Voir **Remaneir**.

Remander, impf. 3 *remandoit* 943, mander en réponse.

[**Remaneir**], *remanoir* 214, *remaindre* 1202, 2466, 2791, 3427, 4908, 5692, 5859, pr. 3 *remaint* 6811, impf. 3 *remanoit* 67, cond. 3 *remandreit* 2040, pf. 3 *remist* 4548, 5040, 5574, 7428, pf. 6 *remestrent* 3036, *remistrent* 2553 (rime avec *mistrent*), 5693 (rime avec *mistrent* = *mestrent*), 7193, 8120 (rime avec *mistrent*), sbj. impf. 6 *remansissent* 7185, p. *remis* 1487, f. *remise* 8124 (rime avec *eglise*), 8540 (de même), 8940 (rime avec *marchise*), 12064 (rime avec *eglise*), pl. *remises* 3708 (rime avec *eglises*), 5236 (de m.), 5580 (de m.), rester; 5692, séjourner; 1202, 3427, 5040, s'arrêter, cesser; 214, tarder; *ne remanoit a prendre* 67, ne s'abstenait de prendre; *remist la pais* 7428, la paix ne se fit pas; *ne remaint pas por combatre* 6811, l'insuccès de l'entreprise ne tient pas à ce que l'on ne combat point.

Rembatre : *se rembateient* 10010, se lançaient de nouveau.

Remener, pf. 3 *remena* 1254, mener de nouveau.

Remire, s. *remires* 9126 (rime avec *sires*), remède, consolation.

Remuër, p. f. pl. *remuëes* 8531, changer de place, écarter, ôter; *remuër* 4987, p. *remué* 1528, 9893, f. *remuëe* 3316, bouger.

Rendre : *rendi a ses barons lor fief* 208, accomplit la formalité du renouvellement de l'investiture de leurs fiefs à ses barons; *quant que chevals pot rendre* 3605, de toute la vitesse que pouvait fournir son cheval.

Reneié. Voir **Reneier**.

Reneier, impf. 6 *reneiouent* 4332, renier; *se reneiouent* 4328, apostasiaient; p. pl. *reneiez* 3255, s. 2276, renégat.

Rengier, p. *rengié* 1184, ranger.

[**Renoer**], *renoier* 4562, renouer.

Renoier. Voir **Renoer**.

Renoveler, pr. 3 *renovele* 8951, paraître à nouveau.

Rente, pl. *rentes* 5055, revenu.

Reont. Voir **Roont**.

Repaire 9457, retour dans son pays.

Repairement 8468, errement, manière de se comporter.

Repairer. Voir **Repairier**.

Repairier 4036, pf. 6 *repairerent* 934, 2232, revenir; *s'en repairerent* 6714, s'en revenir; sbj. pr. 3 *re paire* 9458, séjourner, faire sa demeure.

Repaiser. Voir **Repaisier**.

[**Repaisier**], pf. 6 *repaiserent* 1047, apaiser.

Repasser. Voir **Respasser**.

Reperdre, pf. 3 *reperdi* 6054, perdre de son côté.

[**Repleier**] : *al reploiant* 1219, au moment où la vague se replie.

Repleitier. Voir **Respleitier**.

Reploier. Voir **Repleier**. .

Repoindre, pf. 3 *repoinst* 6603, faire de son côté une charge à cheval.

Repondre, p. f. *reposte* 10101, cacher.

Reporter, pf. 3 *reporta* 3635, porter de son côté.

Reposee : *par reposees* 3796, par intervalles.

Repost : *en repost* 4150, en cachette. Cf. **Repondre**.

Reprendre, impf. 3 *reperneit* 8969, prendre aussi.

Represchier, pf. 3 *represcha* 4427, prêcher aussi.

[Reprochier], impf. 6 *reproçoient* 11507, se rapprocher de.

Reprocier. Voir Reprochier.

Reprover pf. 6 *reproverent* 5348, p. *reprové* 3031, reprocher.

Reprover. Voir Reprovier.

Reprovier 6399, reproche.

Requerre. Voir Requerre.

Requerre 3240, impf. 3 *requereit* 633, demander; *requere* 55, 168, visiter; impf. 6 *requereient* 1549, attaquer.

Rere 1948, raser.

Res : *res a res* 11501, au ras.

Resazièr. Voir Resazier.

[Resazier], *resazièr* 4433, rassasier. Cf. Rasazier.

Resbaudir : *se resbaudi* 3454, se ragaillardit, reprit de l'entrain.

Resbuchier. Voir Rebuchier.

Resconser, pr. 3 *resconse* 5544, 7452, se cacher, se coucher (en parlant du soleil).

Rescore. Voir Rescorre.

Rescorre, *rescore* 2781, 5645, 2678, 3878, *rescure* 143, pf. 2 *rescussis* 9611, 3 *rescust* 7277, *reoust* 7325, p. *rescus* 7326, 7600, f. *recusse* 7444, tirer d'un mauvais pas, dégager, délivrer.

Rescosse 2571 (rime avec *sorse*), 7583 (rime avec *escusse* = *escosse*), action de dégager, délivrance, secours porté dans un combat à celui qui va succomber.

Rescure. Voir Rescorre.

Reseeir, pr. 3 *resiet* 2136, être situé de son côté.

Resmoveir, pf. 3 *resmut* 647, susciter de nouveau.

Resortir, pf. 3 *resorti* 3580, rebondir, ressauter.

Respasser, impf. 6 *repassoient* 4275, *respassouent* 4377, pf. 6 *repasserent* 7600, *respasserent* 12212 (ms. *trespasserent*), p. s. *repassez* 4741, guérir.

[Respleitier], p. f. *repleitie* 272, ajourner.

Respondre 9059, prêter hommage, s'engager; *al respondre* 897, à la réponse.

Respons 8596, réponse.

Rester, pf. 6 *resturent* 8472, rester.

Restorer, p. f. *restoree* 4256, réparer.

Restre, pf. 3 *refud* 100, 2477, 3200, *refu* 766, être aussi, être de son côté.

Retailler. Voir Retaillier.

[Retaillier], couper, retrancher; p. f. *retaillee* 9455, enlever; *la gent retaillee* 6112, les circoncis.

Reter, accuser; *reter lor devises* 7004, attaquer, combattre leurs propositions.

Retornee 5253, 5360, 7813, 7842, retour.

Retorner : *al retorner* 336, au retour; *retorner* 2148, tourner de çà et de là; sbj. pr. 3 *retorge* 6781, faire retourner (trans.); pf. 6 *se retornerent* 7048, retourner.

Retraire 3762, fut. 1 *retrarai* 3759, tirer de nouveau; *s'ert retraiz* 1598, s'était retiré, enfui; impf. 6 *se retraouent* 1962, se retirer, se détacher; *retraite* 8036, mise à l'abri, sauvée; *retraire* 10, 31, pf. 6 *retrestrent* 5222, p. *retrait* 11, 1799, raconter.

Reüser, pf. 6 *reüserent* 5811, reculer, se dérober au combat; *reüserent* 3053, 3305, 4863, 5930, 10703, p. f. *reüsee* 1660, pl. *reüsees* 6527, repousser, faire reculer (trans.).

Reverser, pf. 6 *reverserent* 10430, renverser.

Revertir : *revertirent* 7604, retournèrent; *s'en revertirent* 4054, s'en retournèrent.

Richement 11706, magnifiquement, noblement; 11479, à haut prix.

Rien, s. *riens* 476, chose; s. *tote rien* 8036, 11067, toute chose; *n'a riens* (pour *rien*) *qui veïst* 6719, il n'y a personne qui les eût vus; *rien si haïe* 7958, personne d'aussi détesté; *rien nee* 4786, 5032, *rien vivant* 2661, 8007, chose qui soit; *nule rien de tens* 2086, la moindre parcelle de temps.

Riere : arrière; *la guarde riere* 1913, *la riere garde* 1923, cf. Guarde; *le riere ban* 2807, l'arrière-ban.

Riote 4235, embarras, gêne.

Robe, pl. *robes* 1686, 7645, costume, habillement.

Rober, impf. 6 *robouent* 7446, voler, piller.

Roele, pl. *roeles* 776, 5925, bouclier rond; pl. *rueles* 2172, rouet d'arbalète; pl. *roeles* 8026, petite tour ronde.

Roeler 3115, rouler.

[Rogeier], impf. 6 *rojeioient* 3356, faire briller sa couleur rouge, rougeoyer.

Roi. Voir Rei.

[Roïllier], pf. 6 *roïllerent* 7643, se rouiller.

Roiste. Voir Ruiste.

Rojeier. Voir Rogeier.

Roller 7675, 8761, rouler (le haubert pour le serrer).

Rompre : *rompue* 11688, violemment ébranlée.

Ronci 11428 (rime avec *Saci*), roussin, cheval de petit prix; *roncin* 1558, cheval mâle.

Roncin. Voir Ronci.

Roont, rond : *a la roünde* 685, *a la reonde* 2314, à la ronde.

Rosillier, pr. 3 *rosille* 4048, faire de la rosée.

Rote 598, 6333, 8092, 9975, pl. *routes* 9606, troupe; *tindrent la rote* 1941, formèrent la bande; *en rote* 598, 8288, en bande.

Rote 4236 (rime avec *riote*), petite mesure (cf. Du Cange, *Rota* 7), mot arabe.

Roünt. Voir **Roont**.

Route. Voir **Rote**.

Rovent, f. pl. *roventes* 396, rouge, coloré.

Rover : impf. 6 *rovoient* 6999; le ms. a *revoient*, il faut peut-être corriger *voient*.

Ruële. Voir **Roele**.

Ruër 2268, impf. 3 *ruot* 2269, lancer.

[**Ruiste**], pl. *roistes* 3117, rude, violent.

[**Ruistece**], *ruistesce* 7323, rudesse, violence.

Ruistesce. Voir **Ruistece**.

S

Sablon, 2717, 9205, sable.

Sablonerre. Voir **Sabloniere**.

Sabloniere 2747, 5964, *sablonerre* 435, endroit sablonneux.

Sachier 2151, tirer en avant.

Sacrer, pr. 3 *sacre* 3400, consacrer.

Saete. Voir **Saiete**.

Sage : *sage de* 444, 2242, expérimenté en; *fol ne sage* 4092, formule habituelle pour dire personne.

Saiete, pl. *saietes* 1925, *saetes* 3110, 6263, *seetes* 6511, flèche.

Saillie 9183, sortie.

Saillir, impf. 6 *sallouent* 1519, sauter; pf. 6 *saillirent* 3410, s'élancer; p. *sailli* 1916, pl. s. *sailli* 717, sortir; *saillie* 657, répandue.

Saint : *sor sainz* 5312, sur des reliques.

Sairement 366, etc., *serement* 8510, *serment* 5322, pl. *sairemenz* 5394, etc., *sermenz* 8550, 10219, serment.

Saisine 533, 2003, 2596, possession; *les saisines* 1968, la possession.

Saive, s. *saives* 1162, 2616, 11458 (rime avec *glaives*), sage. Cf. **Sage**.

Salf. Voir **Sauf**.

Sallir. Voir **Saillir**.

Salvagine. Voir **Sauvagine**.

Salvement. Voir **Sauvement**.

Salver. Voir **Sauver**.

Salveté. Voir **Sauveté**.

Samiz 3280 (rime avec *tapiz*), 10517 (rime avec *Damiz*), pl., velours.

Sanglent 1662, 6504 (cf. **Gent**), sanglant.

Sap 464, sapin.

Sarazin, *Sarazineis*. Voir aux Noms propres.

Saucession 8858, mot altéré non restitué.

[**Sauf**] : pl. *sals lor chatels* 2606, en gardant ce qu'ils possédaient.

Sauf 1696, en sûreté.

[**Sauvagine**], *salvagine* 5879, gibier.

[**Sauvement**], *salvement* 3523, salut.

[**Sauver**] : sbj. pr. 3 *si Deus me salt* 4621, ainsi puisse Dieu me sauver!

[**Sauveté**], *salveté* 768, salut; *a salveté* 12203, sains et saufs; *a lor salveté* 5153, pour les sauver.

Saveir, pf. 3 *sot* 77, savoir; *ne sorent* 2992, ne purent, ne trouvèrent pas moyen de; *saveir* 1867, pour savoir; *saveient de la mer* 3772, se connaissaient dans les choses maritimes; *qu'il saveit a proz* 5186, qu'il connaissait pour vaillants.

Savoré, f. *savoree* 4239, 10591, savoureux, de bon goût; (fig.) pl. *savorees* 11072.

Scincenele. Voir **Cincenele**.

Se, sei, se : *sei tierç* 10484 (éd. *tierc*), *sei tierz* 11579, lui troisième, avec deux compagnons; *sei quart* 6651, lui quatrième; *sei quinzime* 7276, lui quinzième.

Se 1846, etc., si.

Seeir, être assis; *seoir* 2314, pf. 3 *sist* 1997, être campé; pr. 3 *siet* 514, être situé; *seeit* 4534, seyait, allait bien.

Seeler, p. pl. *seelez* 8527, sceller; pf. 6 *seelerent* 9193, fermer complètement.

Seete. Voir **Saiete**.

Sei 5860, soif.

Seignor, s. *sires* 567 (rime avec *dires*), 9125 (rime avec *remires*), seigneur, sire; *l'ostel seigneur Hugun* 719, la maison de sire Hugues.

Seignorage, pl. *seignorages* 210, 1296, possession seigneuriale.

Seignoriage 878, seigneurie, qualité seigneuriale.

Seignorie 2809, seigneurie, domination; 2298, ce qu'il y a de plus noble, de meilleur.

Seignur. Voir **Seignor**.

Seille, pl. *seilles* 389, 3863, seille, seau.

[SEIVRE], séparé : *dont li traïtres l'ost fist seivre* 2550 (lire ainsi au lieu de *lor fist beivre*), dont le traître tint l'armée écartée.

SEJORNER. Voir SOJORNER.

SELE 4300, siège; pl. *seles* 5924, selle.

SELS. Voir SOL.

SEMBLANT : *par semblant* 2381, 5656, en apparence.

SEMBLER : *il iert semblant* 1277, on voyait bien.

SEMONDRE. Voir SOMONDRE.

SEMPRES 7164, aussitôt.

SEN 132, 8375, esprit, sagesse.

SEN. Voir SENZ.

SENESCHAL, s. *seneschals* 2925, sénéchal, officier féodal; *li seneschals de paianie* 2326, le chef des armées païennes.

SENESTRE 696, gauche; *e destre e sennestre* 4027, à droite et à gauche; *as senestres* 1216, à gauche.

SENGLEMENT 4340, simplement, sans autre chose.

SENNESTRE. Voir SENESTRE.

SENS : *plusors sens* 7970, en plusieurs sens, de divers côtés.

SENTE 10470, sentier.

SENZ 17, etc., *sen* 5515, sans; 1635, outre.

SEOIR. Voir SEEIR.

SEREMENT. Voir SAIREMENT.

SERI : *serie* 353, douce, calme (en parlant de la nuit); *od voiz serie* 9579, d'une voix douce, basse.

SERJANT, 3565, 3571, s. 3575, pl. *serjanz* 3485, 8283, 8593, s. *serjant* 1668, combattant non chevalier, soldat; pl. s. *li serjant de pié* 6195, les combattants à pied (qui étaient tous des sergents, mais il y avait des sergents à cheval); *seignor serjant* 8995, formule polie employée par le roi Richard; *serjanz* 12005, serviteurs.

SERJANTERIE 3467, assemblage de combattants non chevaliers.

SERMENT. Voir SAIREMENT.

SERMON 2645, discours.

SERMONER, pf. 3 *sermona* 9688, p. *sermoné* 9683, adresser un discours, une exhortation.

SERMONIER 3186, pl. s., prédicateur.

SERPENT, fém., pl. *serpenz* 2180, s. *serpenz* 9641, serpent.

SERREEMENT 11361, en rangs serrés.

SERVAGE 12053, servitude.

SERVIR : *quil serveit de niënt* 34, qui ne faisait rien pour son service; *le serveient de losenge* 7403, l'amusaient par de feintes promesses.

SERVISE 65, 86, 405, etc., service.

[SETEMBRECE.] Voir aux Noms propres.

SETEMBRESCE. Voir SETEMBRECE.

SEUL. Voir SOL.

SEÜR, pl. *seürs* 3336, f. pl. *seüres* 5739, qui a confiance en soi.

SEÜRTÉ 1408, garantie de sécurité.

SI 4152, etc., ainsi; *si Deus m'aït* 149, *si Deus me voie* 386, *si Deus me salt* 4621, ainsi puisse Dieu m'aider, me voir, me sauver! *si que* 2064, 2874, en sorte que; *si grant jusqu'a sei enragier* 1464, si grand qu'il en perdit le sens; copule légèrement adversative *si* 197, 668, etc., de même *e si* 193, etc.; *si* en ce sens élide son *i* 594, etc.; *si* avec *en* se contracte en *sin* 480, etc.

SIEGE 9644, etc. (rime), *siere* 3326, siège.

SIERE. Voir SIEGE.

SIGLE, masc., voile : *sigles dresciez* 1268, toutes voiles levées.

SIGLER 1180, impf. 3 *siglot* 1259, pf. 4 *siglames* 1251, 6 *siglerent* 321, 2098, faire voile, cingler.

SIGLEÜRE 1276, action de cingler.

SIL. Voir LE.

[SIMPLECE], *simplesce* 9115, simplicité.

SIMPLESCE. Voir SIMPLECE.

SIN. Voir SI.

SISTE 7233, sixième.

SIU 3865, suif.

SIVRE 489, etc., suivre.

SOAVET 8851, doucement.

[SOCORABLE], *sucurable* 47, 3065, 8635, secourable.

SOCORRE, *sucorre* 2495, secourir.

SODEEMENT, 1366, subitement.

[SODEMENT], *soudement* 1915, soudainement.

SOEF 6041, *suëf* 277, doucement.

SOFFRAITE. Voir SOFRAITE.

SOFFRANCE. Voir SOFRANCE.

SOFFREITUS. Voir SOFRAITOS.

SOFRAITE 11341, *soffraite* 3445, 3917, privation.

[SOFRAITOS], *soffreitus* 3434, privé, dénué.

[SOFRANCE] : *mistrent en soffrance* 916, prirent patience.

[SOFRIR] : *soffrez* 6389, patientez; *sofferreient* 1647, seraient capables de résister à.

SOJET : *sa sojette* 1901, soumise à lui, dans sa sujétion.

[SOJOR], *sujor* 1255 (rime avec *jor*), *sejor* 1575, repos, arrêt.

SOJORNER, *sujorner* 1204, fut. 3 *sojorra* 2389, gér. *sujornant* 1204, s'arrêter; impf. 6 *surjurnouent* 8157, pf. 3 *sejorna* 2492, p. s. *fud sujornez* 2745,

f. *se fud sejornee* 5861, se reposer; pf. 3 *sujorna* 694, p. *sujorné* 524, séjourner.

[Sol], pl. r. *sels* 7338, 11266, seul; adv. *seul* 1513, 2043, seulement.

Solacier, p. s. *solaciez* 1772, réjouir.

Solaz 8784, réjouissance.

Soldan. Voir Soudan.

Soldeer. Voir Soudeier.

Soldoïsce. Voir Soudeïz.

[Solegier], pr. 3 *soliege* 9643 (rime avec *siege*), p. *soliegié* 9643, aider.

Soleir, impf. 3 *soleit* 1383, avoir coutume de; *suelt* 3007, *selt* 25, *suelent* 6793, présent avec sens de passé.

Soliegier. Voir Solegier.

Solier, pl. *soliers* 798, étage supérieur.

Solonc 4458, *sulonc* 3546, selon; *solunc que* 4457, 8057, selon ce que.

Solt. Voir Sout.

Solte. Voir Soute.

Soltil. Voir Sotil.

Som : *en sum le* 748, 10073, en haut du; *en som les* 3706, *de som les* 3254, en haut des; *en sum des* 753, en haut des; *par en sum tuz* 10502, par-dessus tous.

Some 1290, 4506, fardeau.

Some 1645, 4565, somme, total.

Somer. Voir Somier.

Somet : *en somet* 3370, en haut; *par en somet* 3867, tout en haut.

[Somier], pl. *somers* 3634, cheval de somme.

Somondre 308, 2493, 2689, p. f. *somonse* 5687, *semonse* 7451, convoquer, mander.

[Somonse], *semonse* 7621, convocation.

Son, pl. s. *sons* 11880, chanson légère. Cf. Sonet.

Son, fém. *sue* 62, son; *sue quitee* 2063, entièrement sienne; *son parjure, son traïtor* 1866, qui était parjure et traître envers lui; *chescon fist son Turc flatir* 7562, chacun abattit son Turc.

Sonei. Voir Sonet.

[Sonet], pl. *soneiz* 2363, chanson légère. Cf. Son.

Sor 8510, blond ardent.

Sor 410, etc., *sur* 463 etc., sur; *sor tote creature* 646, plus que personne; *sor lor citié* 604, dans leur cité.

[Sorcuidance], *sorquidance* 6905, arrogance.

[Sorcuidié], pl. s. *sorquidé* 1496, arrogant, présomptueux.

[Sordoleir], *sordoloir* 8771, ressentir avec excès (un chagrin).

[Sordre], pf. 3 *surst* 4040, 6 *surstrent* 8160, p. f. *surse* 9442, s'élever.

Sore, sur : *aler sore* 1132, attaquer; *corir sore a* 166, *sure a* 727, 3345, courir sus à, attaquer.

[Sorfait], f. *surfaite* 14, excessif.

[Sorfait], *sorfeit* 5456, *surfeit* 865, 978, excès.

Sorfeit. Voir Sorfait.

[Sorhaucier], *surhaucier* 5505, pr. 3 *surhauce* 5503, élever, exalter. Cf. Suzhaucier.

Sorjoïr 8770, se réjouir avec excès de.

Sormonter 792, pf. 6 *sormonterent* 1602, monter au-dessus de, gravir; *surmonter* 2224, vaincre.

Soror, *sorur* 870, 1001, 1175, *suror* 1443, s. *suer* 1027, pl. *sorurs* 2425, sœur.

Sorquerir : *le sorquereit* 7388, lui faisait des demandes excessives.

Sorquidance. Voir Sorcuidance.

Sorquidier. Voir Sorcuidier.

Sorsalt. Voir Sorsaut.

[Sorsaut] : pl. *en sorsalz* 5039, précipitamment.

Sorse : *a sorse* 2572, avec impétuosité, avec élan.

Sorur. Voir Soror.

Sorveeir : *surveïr* 9427, pf. 6 *sorvirent* 3923, apercevoir; pf. 3 *sorvit* 2331, considérer.

Sorveille 3143, avant-veille.

Sorvenir, pf. 3 *survint* 575, 6 *sorvindrent* 572, arriver.

Sospecier, pr. 1 *suspiez* 11392, 3 *sospiece* 6536, soupçonner.

Sostenement 12176, aide.

[Sostenir], *sustenir* 1225, pf. 4 *sustenimes* 1224, soutenir.

Sotil : f. pl. *sutils* 9531, ténues; pl. *soltilz* 3215, habiles, subtils.

Sotilment 9233, habilement, avec dissimulation.

Soudan 11985, *soldan* 5181, 5493, 6748, 6805, 7385, 7965, 8695, 8706, 10758, 11659, s. *soudans* 11815, 11975, 12016, 12145, 12167, *soutans* 8383, soudan, sultan.

Soudee, toujours au pl., *soudees* 5349, 8164, solde; *droites soudees* 4587, 11485, juste solde; *a ses soudees* 9163, à sa solde.

[Soudeier], pf. 6 *soldeerent* 5356, soudoyer.

[Soudeïz] : *soldoïsce* 1095, appliquée par une soudure.

Soudement. Voir Sodement.

[Sout], *solz* 4222, sou; *ses solz* 4584, sa solde.

[Soute], *solte* 12271, payement.

Sovenir : *vos peüst sovenir* 730, 3272, vous auriez

pu (en voyant cela) avoir l'idée; *de folie nos sovient* 5466, nous avons de folles pensées.

Sozprendre 11576, surprendre.

[Sozpresure], *suzpresture* 11397, surprise.

Socorre. Voir Socorre.

Socurable. Voir Socorable.

Soe. Voir Son.

Soe. Voir Suie.

Soer. Voir Soror.

[Suie], *sue* 6218 (rime avec *berrue* = *berruie*), suie.

Suillent. Voir Sullent.

Sujor. Voir Sojor.

[Sullent], f. pl. *suillentes* 9204, couvert de sueur.

Solonc. Voir Solonc.

Sum. Voir Som.

Sur 2638, aigre (fig.)

Sur. Voir Sor.

Surdre. Voir Sordre.

Sure. Voir Sore.

Surfeit. Voir Sorfait.

Surhaucier. Voir Sorhaucier.

Surjurner. Voir Sojorner.

Surmonter. Voir Sormonter.

Suror. Voir Soror.

Surveïr. Voir Sorveeir.

Survenir. Voir Sorvenir.

Sus 1985, 2140, en haut; *sus e jus* 1057, 4027, 6488, en haut et en bas; *venir sus* 9603, attaquer; au contraire, *se traire sus* 733, *en sus* 6490, s'éloigner; *en sus* 3642, en avant.

Sushaucier 621, pf. 3 *sushauça* 10679, rendre prospère, avantager.

Suspecier. Voir Sospecier.

Sustance : pl. *sustances* 7808, provisions, subsistances.

Sustenir. Voir Sostenir.

Sutil. Voir Sotil.

Suzhaucier. Voir Sushaucier.

Suzpresture. Voir Sozpresure.

T

Tabor, pl. *taburs* 4647, 6235, tambourin.

Taborer 4012, 6237, impf. 6 *thaborouent* 3247, *taburoient* 11444, gér. *thaberant* 3417, faire retentir le tambourin.

Tabur. Voir Tabor.

Taburer. Voir Taborer.

Tai 7826, boue.

Taille : *conte ne taille* 194, 1694, compte ni estimation; *a taille* 3378, 7626, 8559, 10038, 11632, de compte fait, exactement, complètement; *taille* 7033, imposition.

Taillier, pf. 3 *tailla* 12314, imposer.

Taindre. Voir Teindre.

Taisir 1156, taire.

Talent 7895, désir; *mal talent* 5805, rancune, mauvais vouloir.

Tambusteïz 5922, tapage.

Tant, si nombreux; *tanz* 3213, s. *tant* 53, etc., *de tels tantes* 3538, de telles en si grand nombre.

Tant : *tant maisons* 1291, *tant genz* 297, 394, *tant* (ms. éd. *tanz*) *perreres* 3213, tant de maisons, de gens, de pierrières; *tant de gent com pot aveir* 2687, autant de gens qu'il en put avoir; *a tant* 2093 (éd. *atant*), 2194 (de même), 2701 (de même), 3717 (de même), 3804, 3893 (éd. *atant*), 5198, 8720, 9349, à ce moment, alor

Tapiz pl. 3279 (rime avec *samiz*), tapis.

Tarente, pl. *tarentes* 5908, 5915, tarentule.

Targe 1489, 3072, pl. *targes* 776, 3302, 4959, targe, bouclier long; (fig.) *com males targes* 7044, quels mauvais boucliers, quelles mauvaises armes.

[Targier], *targer* 1565 (rime avec *descharger* = *deschargier*), tarder; *se targerent* 5757, tardèrent.

[Tarquais], *torqueis* 3765 (rime avec *pres*), carquois.

Taster, p. pl. r. *tastez* 1898, tâter, éprouver.

Teche 9113, 10612, 11132, *teches* 12139, *tesches* 12130, manière d'être, habitude, qualité bonne ou mauvaise.

[Teindre], *taindre* 8758 (rime avec *ataindre*), teindre.

Teissier. Voir Tesser.

Teise, pl. *teises* 6526, toise; *a la teise* 5654, avec intensité, vigoureusement.

Tel, f. *tel* pass., *tele* 11605, pl. f. *tels* pass., *teles* 3543, tel; *tels les conreia* 1630, *tels les atornerent* 3006, il les arrangea, ils les arrangèrent de telle façon; *n'a tels* 5655, il n'y en a pas de pareils; *il i ot tel qui diseit* 911, il y en avait qui disaient; *tels i ot qui* 450, 796, il y en eut qui; *si quiderent tels i aveit* 3159, il y en avait qui crurent; *comencerent a dire tels i en aveit* 7334, il y en avait qui commencèrent à dire; *tels i ot se mistrent* 8119, il y en eut qui se mirent.

Triege 4070 : ce mot, qui signifie proprement sentier, voie de communication, est souvent employé comme terme de chasse au sens spécial d'affût, embuscade sur le passage du gibier, et c'est le sens (fig.) qu'il paraît avoir ici : les Turcs étaient à l'affût.

Trifoire : *ovre trifoire* 1095, travail à festons.

[Tristor], *tristur* 1252, tristesse.

Tristur. Voir Tristor.

Triuue 952, pl. *triuues* 1700, 4918, 7611 (rime avec *liues*), trêve.

Troble, sombre : *la gent troble* 6292, les Sarrasins; pl. s. *troble* 3343, assombris; (au moral) f. *troble* 7790, troublée.

Trobler : *troblee* 6469, troublée, en désarroi.

Troine, pl. *troines* 2360, instrument de musique inconnu.

Trompe, pl. *trompes* 2339, trompe.

Tromper 2339, sonner (en parlant d'une trompe).

Trop, trop; 1319, 4818, extrêmement; *trop greignors* 1118, bien plus grandes.

Trosser, p. *trossé* 1559, chargé; *se trosserent* 3481, se chargèrent.

Trosseüre, pl. *trosseüres* 6198, *trusseüres* 10238, bagages.

Trover, pr. 1 *trois* 4193, trouver; 3 *trove* 7084 (rime avec *esprove* = *esprueve*), composer poétiquement.

Truie, pl. *truies* 3203, truie, machine de siège.

Trusseüre. Voir Trosseure.

Tur. Voir Tor.

Turbe. Voir Torbe.

Turcople. Voir aux Noms propres.

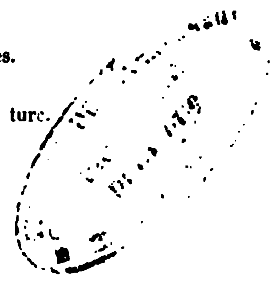
Turmentus. Voir Tormentos.

Turqueis 7502, *torqueis* 6509, turc.

Tussir. Voir Tossir.

Tut. Voir Tot.

Tymbre. Voir Timbre.



U

Ues, besoin : *ues est* 3670, il faut; *a l'oes le rei* 8919, *a ues Deu* 2082, *a oes Deu* 2066, pour le roi, pour Dieu; *a son ues* 701, pour lui; *a oes de l'ovraine* 1363, dans l'intérêt de l'œuvre.

[Uevre], *ovre* 741, 1046, affaire, entreprise; *de greinur ovre* 6144, de plus grande valeur; *ovre trifoire* 1095, travail festonné.

[Uis], *huis* 1487, porte.

Uissier : *uissiers* 1129, vaisseaux munis de portes (pour transporter les chevaux).

Uitante 12347, quatre-vingts.

Uitave : *as uitaves* 285, à l'octave.

Uitisme 45, huitième.

[Umilier] : *humiliant* 2047, s'humiliant.

Un : *a un* 7974, 8646, ensemble.

Uncore. Voir Oncore.

Ure. Voir Ore.

User, pf. 6 *userent* 4519, faire usage de; impf. *usoit* 5853, être utile, servir.

V

Vaine. Voir Veine.

Val, vallée : *a val* 2000, 2873, 2877, 3548 (éd. *aval*), en bas; *a val l'ewe* 3091, à vau-l'eau; *a val la marine* 6164, en descendant le long du rivage; *contre val la rive* 3283, en descendant le long de la rive.

Vallet. Voir Vaslet.

Vantance 6749, vanterie.

Vanteresse 6778, qui se vante (sert de féminin à *vanteor*).

[Vaslet], pl. *vallez* 387, jeune garçon.

Vassal 2695, guerrier.

Vasselage 2895, pl. *vasselages* 7259, prouesse, action de vaillant guerrier.

Veage : *el veage Deu* 5315, dans le voyage de Dieu (fait pour Dieu).

Veeir, voir : *si Deusme voie* 386, ainsi puisse Dieu me voir, c'est-à-dire me protéger; *mal le virent* 10974, ils virent cela pour leur malheur, c'est-à-dire cela leur nuisit.

Veer, pf. 3 *vea* 2712, 2714, 6 *veerent* 2699, sbj. impf. 3 *veast* 2726, p. f. *veee* 957, 2721, pl. *veees* 2710, interdire.

Veie, chemin : *tote sa voie* 385, en suivant son chemin :

furent les voies eirees 1043, les chemins furent parcourus; *lor veies s'aveierent* 438, leurs chemins marchèrent de concert; *veie* 273, voyage, expédition; *totes veies* 1239, 2881, 3204, 3541, 4298, 4687, 5941, toutefois.

[Veile], *veille* 1258, 1317, fém., voile.

Veille. Voir Veile.

Veillier 3918, veille.

[Veine] : *si lui vint de malvaise vaine* 2713, cela provenait d'une mauvaise inspiration.

Veir, vrai; *de veir* 430, *de veirs* 10185, *por veir* 2826, en vérité; *la veire* 2826, 8218, 9572, *la voire* 1279, la (chose) vraie, la vérité; (pris subst.) *c'est veirs provez* 766, c'est une vérité éprouvée.

[Veire], *voire* 5490, vraiment, et par ext. même.

Veirement 5091, véritablement.

Veisin, voisin; *mal veisin* 5798, ennemi redoutable.

Vengeor, s. *vengieres* 3610 (rime avec *pieres*), vengeur.

Venir, venir; (pris subst.) 1718, 2344, venue; *tant de venanz* 400, tant qui viennent.

Ventaille, pl. *ventailles* 11354, partie du haubert qui se relevait devant la face.

Venteler 9768, flotter au vent.

Ver 3224, printemps.

Verai, f. pl. *veraies* 6568, vrai.

Veraiement 5515, vraiment.

Vergié 422, verger.

[Vergoigne], *vergoine* 5449 (rime avec *Burgoine* = *Borgoigne*), honte.

Vergoine. Voir Vergoigne.

Vergonder, impf. 3 *vergondeit* 3722, 6 *vergondoient* 3709, p. f. *vergondee* 3716, 11241, outrager, honnir.

Vermine 2424, vers; pl. *vermines* 5917, 5927, 5930, petits animaux nuisibles.

Vers 5573, envers.

Verté : *de verté* 5514, en toute vérité.

Vertir 10873, se tourner, se diriger.

Vertu : pl. *vertuz de Deu* 3528, pouvoirs miraculeux de Dieu.

[Vertuos], f. pl. *vertuuses* 2076, puissant, doué de vertus.

Vertuus. Voir Vertuos.

Vesconte, s. *vescuens* 4723, vicomte.

Vespre, fém. : *il esteit tant vespre oscure* 3927, il faisait si sombre dans cet après-midi.

Vespree 1325, 1833, 11931, soirée.

Vesteüre, pl. *vesteüres* 4340, vêtement.

Veüe 3324, vue; *a veüe* 345, 3461, ouvertement.

Vezié. Voir Veziié.

[Veziié], *vezié* 955, rusé.

Viaire : *al suen viaire* 6116, d'après son opinion, d'après ce qui lui semblait.

Viande 957, 1902, 3393, nourriture, provisions de bouche.

Vielz. Voir Viés.

[Viés], f. sg. *vielz* 1490, f. pl. *vielz* 124, 11156, vieux.

Vigilie 1253, 7202, vigile, veille de fête (ne compte que pour trois syllabes, l'accent étant sur le second *i*).

Vigor 3238, vigueur.

Vilain, paysan; s. *li vilains dit* 6913, formule usitée pour annoncer un proverbe.

Vilainement 8685, d'une façon déloyale, honteuse.

Vilainie 3594, conduite grossière; 930, infamie, action basse; 681, 685, insulte.

Vilment 7047, honteusement.

Viole 3690, pl. *violes* 2177, 3217, fiole.

Violete 3696, petite fiole.

Virgine 7678 (compte pour deux syll. avec l'accent sur le premier *i*), vierge.

Vis 4064, visage.

Vis : *ço lor fud vis* 4024, il leur sembla; *vis m'est* 7017, il me semble.

Visiere, pl. *visieres* 9543, masque.

Viste, pl. *vistes* 2932, 3295, 6220, dispos, alerte; *as vistes chieres* 3443, *od vistes chieres* 6166, à la mine gaillarde.

Vistece, *vistesce* 11820, adresse; pl. *vistesces* 11679, agilité, qualité de celui qui est dispos; *grant vistesce* 9908, acte d'un homme dispos et adroit; *son cuer ot en vistece* 1234, il avait le cœur dispos, entreprenant.

Vistesce. Voir Vistece.

Vitaille 193, 1045, 1131, 1302, 1693, 1909, 2175, 2369, etc., pl. *vitailles* 2103, provisions de bouche, victuailles.

Viz 11164, escalier tournant.

[Voe], restitution possible de *vuz* 338 (*la ot meinte lerme ploree e meinte bone voe oree*), vœu. Le sens est en tout cas celui-là; mais on ne connaît *voe* au fém. que dans la locution archaïque *male voe*, désastre.

Voidier. Voir Voier.

Voie. Voir Veie.

[Voier], *voidier* 6459, vider, quitter. Cf. Vui.

Voir. Voir Veir.

Voire. Voir **Veire.**
Voit. Voir **Vui.**
Voleir, pr. 1 *voil* 9, 3 *velt* 32, impf. 6 *voleient* 70, 107, pf. 3 *volt* 15, 60, etc., sbj. impf. 3, *volsist* 106, vouloir.
Volenté 3244, volonté.
Vou 173, vœu. Cf. **Voe.**
Vui, fém. *vuie* 6068 (rime avec *pluie*), *voide* 6245, *voides* 6326, vide.
Vuz. Voir **Voe.**

Y

Ymage, *ymagene.* Voir **Image.**
Yver, *yvern.* Voir **Iver.**
Yvernage. Voir **Ivernage.**
Ywe. Voir **Ewe.**

TABLE DES NOMS PROPRES.

IMPRIMERIE NATIONALE.

La table suivante contient tous les noms de personnes ou de lieux qui se présentent dans le texte. Les personnages désignés par leur nom suivi d'un nom de lieu sont enregistrés au nom, et c'est à cet article que sont résumés les renseignements que le poème donne sur eux; le nom du lieu est enregistré à part, et c'est à cet article qu'en est proposée l'identification.

Les noms de personnes et de lieux contenus dans le texte sont, en tête de chaque article, imprimés en petites capitales. Les têtes d'article en italique sont des noms de personnages désignés dans le texte par un titre ou un nom de lieu, mais non par leur nom personnel; il a paru utile de faire figurer ces noms à la table quand on a pu les connaître, en renvoyant au titre ou au nom de lieu qui les désigne dans le poème.

La note *s.* indique que dans le passage cité le nom est sujet, la note *r.* qu'il est régime, sans que cela implique qu'il ait dans le texte la forme du nominatif ou de l'accusatif. La rime des noms qui figurent à la fin des vers a été indiquée toutes les fois qu'elle pouvait jeter quelque lumière sur leur forme.

Les renseignements donnés par Ambroise sur chacun des personnages ou des lieux qu'il mentionne ont été résumés de la façon la plus complète possible. Pour l'identification des noms de lieux français, nous avons été très efficacement aidé par notre savant confrère M. Aug. Longnon, que nous remercions cordialement ici. Notre savant confrère M. Clermont-Ganneau a bien voulu nous fournir pour l'identification des noms de lieux de la Syrie les indications les plus précieuses, que nous avons presque toutes reproduites textuellement entre guillemets, en les faisant suivre de ses initiales.

TABLE DES NOMS PROPRES.

A

Alixandre *Arsis* 10485 (s., avec l'*e* élidé, donc sans *s*), chevalier mentionné dans le combat du 23 juin 1192. Le latin a *Arsic* ou *Arsi*. Ce personnage se retrouve dans *Guillaume le Maréchal* (v. 4719), où il est appelé *d'Arsic*. C'était un Normand.

Amauri 2420 (r.), Amauri d'Anjou, roi de Jérusalem du 18 février 1162 au 11 juillet 1173.

Ambroise 5920 (r.), *Ambroises* 728, 2401, 4560, 4828 (s., l'*s* empêche l'élision au vers 728), *Ambroise* 171, 3226, 3734, 6012 (s., l'élision de l'*e* aux vers 3734 et 6012 prouve l'omission de l'*s*), Ambroise, auteur du poème. Voir l'Introduction.

Ame. Voir **Emme**.

Amiens 4539, 5451, 5469, Amiens, en Picardie. Voir **Droon**.

Amulaine. Voir **Mulaine**.

Ançons 10074 (s.), Ançon, compagnon d'armes d'Étienne de Longchamp (*Ansconus* ou *Anscons* dans le latin, p. 376).

Andegrave (*L'*) *d'Alemaine*, le landgrave (de Thuringe, Louis). Il arrive en 1189 devant Acre (2927), prend part au combat du 4 octobre (2973) et à l'assaut de l'Ascension 1190 (3405). Louis quitta bientôt le siège pour retourner chez lui, à la suite de différends avec les Français, et mourut en route le 16 octobre 1190. Sur la forme *andegrave*, voir au Glossaire; cf. encore *Histor. occ. des Croisades*, II, 560.

Andrieu *de Braine*, *Andreu* 2923, 3013 (r.), André, frère du comte Érard de Brienne, tué devant Acre le 4 octobre 1189. Ambroise fait de sa prouesse un éloge que le traducteur latin amplifie encore (p. 71). André était seigneur de Ramerupt (D'Arbois de Jubainville, *Hist. des comtes de Champagne*, IV, 29, 53, 568).

Andrieu *de Chauveigni* : *Andriu* 4997 (rime avec *liu*), 9319, *Andreu* 7579 (r.), *Andriu* 7275, *Andreus* 7555, 7573, 10991, 11423 (rime avec *estreus*), 11877, 11920 (s.), André de Chauvigni, l'un des plus fidèles et des plus vaillants compagnons de Richard (appelé *mon seignor* 4997, *mis sire* 7573), monte à l'assaut d'Acre le 11 juillet 1191 (4997), vient à la rescousse des Templiers le 6 novembre 1191 (7275), joûte brillamment en décembre 1191 contre un émir qu'il tue (7573), prend part à la prise du Daron le 22 mars 1192 (9374), va le 29 juillet 1192 secourir Jaffe avec Richard (10901), prend part avec neuf autres au combat livré par Richard le 5 août 1192 (11423), est l'un des trois chefs qui, en septembre 1192, conduisent à Jérusalem le premier convoi de pèlerins (11877). — André de Chauvigni, devenu plus tard seigneur de Châteauroux, joua un grand rôle dans l'histoire de son temps; il est souvent mentionné dans les chartes et les chroniques et notamment dans *Guillaume le Maréchal*. Sous le simple nom de *Chauvigny*, il est devenu l'un des principaux héros du grand poème du XIVe siècle sur les Croisades (voir l'Introduction; sur les aventures qui lui sont prêtées, voir *Journal des Savants*, 1893, p. 434, 493, 496, 498). Ce poème en fait un vassal du roi de France, au lieu qu'il était dès l'origine vassal de Richard, comte de Poitiers, puis roi d'Angleterre.

Angevin : *Angevin* 744, 6149, 6451, 9484, 10500 (pl. s.), *Angevins* 8338 (r.). Les Angevins sont mentionnés comme sujets de Richard; ils marchent avec les Bretons, les Manceaux et les Poitevins. Sur *angevin*, denier, voir le Glossaire.

Angleterre. Voir **Engleterre**.

Angou. Voir **Anjou**.

Anjo. Voir **Anjou**.

Anjou : *Angou* 225 (rime avec *Peitou*), *Anjo* 8447, Anjou.

Anne (*Seinte*) 9516, sainte Anne, mère de la Vierge. Voir **Ibelin** *de l'Ospital*.

Antioche 2669 (rime avec *cloche*), 2673, 2680, 8496, 10667. Le prince d'Antioche mentionné aux vers 2669 et suiv. est Boémond III (1163-1201). Au vers 8496 il est fait allusion au siège d'Antioche lors de la première croisade; aux vers 10667 ss. Ambroise renvoie clairement au poème français sur ce siège fameux, «dont l'on raconte encore l'histoire».

Arabi. Voir au Glossaire.

Arcade 11546 (rime avec *rade*). On ne sait ce que le poète entend ici par *Arcade* (le latin, p. 459, traduit par *Archadia*). C'est probablement un nom vague désignant un pays lointain, comme dans ce vers d'*Aleschans* (8034) : *Nés fu d'Arcage d'un estrange regné*. C'est certainement le même mot que présente un vers de *Gerart de Blaie* : *Et puis li fist donner un bon destrier d'Arquage* (M. Godefroy, qui cite ce vers d'après le ms., imprime *destrier d'arquage* et ajoute : «peut-être cheval qui se courbe bien»). On peut encore rappeler l'Emenidus *d'Arcade* des *Fuerres de Gadres*. *Arcage grejois*, «idiome grec», dans *Gui de Bourgogne*, doit se rattacher

B

fois, ce n'est pas une faute de notre manuscrit, car le latin dit de même : *usque ad Casam Angustarum Viarum : ibi quippe coangustatur meatus* (p. 253), et plus loin : *ad Casellum prœnominatum biduo morabatur exercitus ; amplius enim erat locus et satis accommodus* (p. 254). Il faut sans doute comprendre que l'espace entre les montagnes, très resserré au *casal* même, s'élargissait aussitôt après. L'endroit est situé entre Capharnaüm et Merle (Mallaha); d'après M. Stubbs, c'est probablement Athlit, qui est appelé *Districtum* dans des textes latins. «Le nom actuel est en réalité Khirbèt Dustrey, qui a conservé l'ancienne dénomination. — Cl.-G.»

D

E

F

Chypre. L'*o* paraît attesté par la triple répétition; cependant on ne le trouve pas ailleurs; le latin (p. 199) a *Famagusta*.

Fonteniil 7513 (r.), dans le latin *de Fontenillo* (p. 300). On ne trouve aujourd'hui d'endroit de ce nom que dans les Hautes-Alpes; on peut penser au hameau de Fonteny, dans la Nièvre (c^ne^ d'Oucoux, cant. de Montsauche, arr. de Château-Chinon), pour lequel on trouve au XVIIe siècle la forme *Fontenyl*. Voir Dreu.

Fornival 11425, 11905, Fournival, cant. de Saint-Just-en-Chaussée (Oise). Voir Girart.

Fortune 3056, la Fortune personnifiée.

Franc 6825 (r.), *Franc* 6848, 6879, 8509 (pl. s.), *Frans* 2064, 5395, 6814, 6893, 8096, 12050 (pl. r.), *Francs* 1666 (pl. r.), Franc. Ce mot a toujours chez Ambroise le sens de Latin, Occidental, par opposition aussi bien aux Grecs (1666, 2064) qu'aux Sarrasins (5395, etc.). L'emploi de ce mot dans ce sens par les Grecs et les Arabes remonte au temps de Charlemagne.

France 18, 88, 253, 265, etc., France, royaume de Philippe. Voir Felipe. Notez au vers 8897 l'expression *France la dulce terre*, empruntée par Ambroise au vocabulaire des chansons de geste. — La reine de France, femme de Philippe (Isabel de Hainau), meurt le 15 mars 1190 (263 ss.).

Franceis 5800, 8320 (s.), 689, 709, 824, etc. (pl. s.), 441, 4546, 5365, etc. (pl. r.), Français, habitant du royaume de France, sujet de Philippe. Les Français viennent prendre Philippe à Messine dans le logis de Richard (709 ss.); ils vivent tranquilles dans la ville pendant les troubles (709 ss.). — Ils arrivent à Acre avec Philippe le 20 avril 1191 (4527 ss.); Philippe, en partant, confie au duc Hugues de Bourgogne le commandement de ceux qui restent (5295); ils se plaignent de pas avoir eu leur part du butin d'Acre, qui devait payer leur solde; Richard la paye (5385 ss.). — Ils font l'arrière-garde dans la marche des croisés vers le sud, le 23 août 1191 (5755); arrivés à Jaffe, ils refusent de marcher sur Escalone (7007 ss.); après le premier échec de la marche sur Jérusalem, en janvier 1192, ils se séparent des autres et s'en vont à Jaffe, à Acre, à Sur ou au Casal des Plains (7843 ss.); en mars, ils consentent à rejoindre Richard à Escalone, mais jusqu'à Pâques seulement (7967 ss.); n'étant pas payés, la plupart se retirent de nouveau, vont à Acre, où ils prennent parti pour les Génois contre les Pisans, puis s'en vont à Sur quand Richard arrive à Acre (8157 ss.), et s'attachent étroitement à Conrad (8262 ss.); sur l'ordre du duc de Bourgogne, ceux qui étaient restés à Escalone partent pour Sur; Richard les fait escorter par un corps de Normands, Manceaux, Angevins et Poitevins, mais il fait défendre à ses lieutenants à Acre de les accueillir (8308 ss.); à Sur, ils se livrent à tous les désordres (8450 ss.). — Après l'élection de Conrad, Richard lui fait dire de revenir avec les Français (8645 ss.); après l'assassinat de Conrad, les Français décident le nouveau roi, Henri de Champagne, à épouser sa veuve (9039 ss.); ils vont à Acre avec lui (9071 ss.) et se préparent à marcher sur Escalone (9151 ss.); ils arrivent au Daron comme il vient d'être pris (9374 ss.), et reviennent à Escalone à la joie générale (9394 ss.). — A la fin de mai 1192, ils décident, d'accord avec toute l'armée, de marcher sur Jérusalem (9483 ss.); le 12 juin, ils sont surpris par l'ennemi et presque mis en déroute (9897 ss.); ils pressent Richard d'attaquer Jérusalem (10151 ss.); ils s'opposent à la marche sur l'Égypte, conseillée par les délégués auxquels tout le monde s'en était remis : Richard déclare qu'il continuera, s'ils l'exigent, l'expédition sur Jérusalem, mais qu'il renoncera au commandement (10223); ils prennent part avec Richard, à condition d'avoir le tiers du butin, à une attaque heureuse contre une caravane (10291 ss.); ils font bande à part dans les marches et se querellent avec les autres (10639 ss.); dans la retraite sur Acre, en juillet 1192, ils forment l'aile gauche (10709 ss.). — Ils refusent d'aller secourir Jaffe avec Richard (10972 ss.), et, en septembre 1192, refusent de nouveau de se joindre à lui (11709 ss.); après avoir blâmé la trêve conclue par Richard, ils veulent néanmoins en profiter pour aller à Jérusalem; mais Richard mande à Salahadin de ne laisser passer personne sans ses lettres ou celles du comte Henri; beaucoup de Français, dépités, s'embarquent aussitôt sans avoir fait leur pèlerinage (11839 ss.). — Ambroise blâme souvent la conduite des Français; il les appelle cependant *la gent fiere* (5755), et il reconnaît que souvent les torts étaient réciproques dans les discussions entre les sujets de Richard et ceux de Philippe; il regrette le temps de la première croisade, où, d'après lui, on ne se demandait pas qui était Français ou Normand, Poitevin,

G

filius Geroldi. Ce Garin Fiz Gerout n'est pas un inconnu dans l'histoire littéraire : il fit exécuter par son clerc, Guillaume de Briane, une traduction de la chronique de Turpin (voir G. Paris, *De Pseudo-Turpino*, p. 60-61; Ward, *Catalogue of Romances in the Department of Manuscripts in the British Museum*, t. I, p. 589-592). Il avait épousé Aéliz de Courci et mourut en 1218.

Guarlande : *Garlande* 4535, *Gerlande* 6183; Garlande était le nom d'un fief situé dans Paris même, et qui a laissé son nom à la rue Galande.

Guarnier *de Napes* : *freres Guarniers* 6383 (s.), *Guarniers* 9932 (s.), Garnier de Naplouse, maître des Hospitaliers, veut forcer Richard à charger les Sarrasins le 7 septembre 1191 (6378 ss.); punit sévèrement le frère Robert de Bruges, qui a chargé malgré la défense faite, le 3 juillet 1192; mais, à la prière des hauts hommes, il se laisse déterminer à lui pardonner (9930 ss.). Le traducteur latin, ayant mal compris le premier passage où figure Garnier, l'a distingué à cet endroit (p. 267) du maître des Hospitaliers; cette erreur a embarrassé M. Stubbs, qui, dans une note érudite (p. 372), a essayé de reconstituer les dates de la maîtrise de Garnier de Naplouse. Le texte français fait disparaître la difficulté qui l'arrêtait : il nous montre Garnier maître en 1191 comme en 1192. D'après M. Stubbs, Garnier était d'origine anglaise; il n'était pas maître avant 1189, et on ne sait quand il mourut. Garnier mourut probablement le 31 août 1192; voir Herquet, *Die Grossmeister des Hospitalerordens während der Kreuzzüge* (Berlin, 1880), p. 26-35.

Guascoigne : *Gascoine* 226, Gascogne, province de France, faisant partie des possessions de Richard.

Guascoing : *Gascoinz* 9308 (s.), *Gascon* 744 (pl. s.), Gascon, habitant de la Gascogne; les Gascons sont mentionnés à propos des combats de Messine (744). Voir Pierre.

Guauquelin *de Ferieres* : *Guaquelins* 6173 (s.), *Wakelins* 4437 (s.), Gauquelin de Ferrières, chevalier normand (voir Ferieres), montre une grande libéralité lors de la famine pendant le siège d'Acre en 1190 (4437); prend part à la bataille d'Arsur le 7 septembre 1191 (6173). Il était arrivé à Acre en septembre 1190.

Guautier : *Gauter* 1162 (s.), Gautier de Coutances, archevêque de Rouen (de 1184 à 1207), homme très sage, fait rendre, sous peine d'excommunication, tout ce que les croisés ont pris à Messine (1029 ss.); est chargé par Richard de gouverner l'Angleterre en son absence; il eut à supporter dans ces fonctions beaucoup de peines et de luttes. Voir, sur ce personnage (outre les renvois du *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, du chanoine U. Chevalier), A. Le Prévost, *Mém. pour servir à l'hist. du dép. de l'Eure*, t. II, p. 82; cf. *Histor. de Fr.*, t. XXIII, p. 695.

Guautier *de Maron* : *Gautier* 7129 (r.), chevalier anglais, est tué avec son oncle Renier le 29 septembre 1191.

Guenelon 1388, 8484 (r.), Ganelon, le traître fameux de la *Chanson de Roland*; son nom est rapproché de celui de Judas comme du pire traître (1388).

Gui. Voir Guion.

Gui de Senlis. Voir *Senliz*.

Guillame. Voir Guillaume.

Guillaume : *Guillame* 902 (r., rime avec *reaume*), 1374 (r., rime avec *realme*), *Gillame* 526 (r., rime avec *realme*), le roi Guillaume de Sicile, dit le Bon, mort le 16 novembre 1189, au grand chagrin des croisés (269, 1376), laissant veuve sans enfants, la sœur de Richard (526). Son successeur, Tancré, invoque les coutumes établies par lui (902).

Guillaume Borrel. Voir Mareschal.

Guillaume *de Borriz* : *Guillames* 6171 (s.), chevalier français (voir Borriz), prend part à la bataille d'Arsur.

Guillaume *de Caieu* : *Guillame* 7289 (r.), *Willames* 8655 (s., rime avec *hiaumes*), Guillaume de Caïeux, chevalier du Pontieu, se comporte vaillamment au combat du 6 novembre 1191 (7289); est un des messagers envoyés en 1192 par Richard à Conrad de Montferrat (8655). Guillaume de Caïeux, vassal du comte de Flandres, était cependant attaché par un lien étroit à Richard : il fut un des *pleges* du traité conclu à Messine entre Philippe et Richard (*Histor. de France*, XVII, 53); il est un des compagnons (*ces de Caheu*) auxquels Richard, dans sa célèbre chanson, reproche de le laisser en prison; plus tard, il fut pris à Bouvines avec son seigneur, le comte Ferrand, et il est un de ceux qui furent mis en liberté, moyennant caution, en 1224 (*Histor. de France*, XVII, 105). Guillaume de Caïeux, comme Garin Fiz Gerout, s'intéressait à l'histoire de Charlemagne : il fit traduire par Pierre de Beau-

vais la légende latine du voyage de Charlemagne à Constantinople. Voir *Romania*, t. XXI, p. 263.

Guillaume de Chalon. Voir CHAALON.

Guillaume de Ferrières. Voir FERIERES.

GUILLAUME *de la Chapele : Guillames* 2639 (s.), chevalier qui accomplit des prouesses admirables pendant le siège de Sur par Salahadin en 1187. Ce nom ne se retrouve nulle part ailleurs (sauf dans le poème cyclique sur les croisades, du XIVe siècle, dont un fragment a été mis en prose au XVe siècle dans le roman de *Jehan d'Avesnes* : voir *Histoire de Jean d'Avesnes* [p. p. Louandre], p. 68; ms. B. N. fr. 12572, f° 192-193; *Journal des Savants*, 1893, p. 488), et n'est pas dans la traduction latine. On pourrait croire que c'est le nom de ce guerrier espagnol dont la chronique d'Ernoul (p. 237, 251) raconte également qu'il fit à ce siège des exploits incomparables, et qu'elle ne désigne que par le nom de *Vert Chevalier*, que lui donnaient les Sarrasins à cause de la couleur de son armure; mais le manuscrit de Lyon de l'*Eracle*, qui a sans doute une bonne source, donne à ce chevalier le nom de Sanche Martin (*Histor. occ. des Crois.*, II, 106). Notre Guillaume de la Chapelle est-il le même qui figura en 1200 comme l'un des témoins de Philippe II au traité du Goulet (Stappleton, II, CLXXII)?

GUILLAUME *del Bois Normant : Guillames* 1419 (s.), bon archer, se défend vaillamment contre les Grecs de Chypre, qui l'attaquent avec deux de ses compagnons après qu'il a fait naufrage.

GUILLAUME *de Garlande : Guillames* 453 (s.), chevalier français, arrive, avec une suite nombreuse, à Acre en avril 1191; figure à la bataille d'Arsur (6183). Guillaume de Garlande, nommé dans *Guillaume le Maréchal* (v. 7476) et souvent ailleurs, est connu comme un des chevaliers les plus distingués de son temps; il se fit remarquer notamment à Bouvines, où il ne quitta pas le roi un moment.

GUILLAUME *de l'Estanc : Willame* 6979 (r.), *Guillames* 11429 (s.), Guillaume de l'Étang, chevalier preux et loyal, vassal de Richard, va avec Geoffroi de Lusignan s'assurer que Salahadin fait détruire Escalone (6979); combat près de Richard le 5 août 1192, bien qu'il ait un cheval recru (11429). Il joua un rôle important par la suite sous Richard et Jean, et fut souvent chargé de missions; il figure dans *Guillaume le Maréchal*, v. 10136.

Guillaume de Longchamp. Voir CHANCELIER.

GUILLAUME *de Mailloc : Guillames* 7535 (s., rime avec *hiaumes*), Guillaume de Mailloc, chevalier normand, frère de Henri, se distingue près du comte de Leicester en décembre 1191. Le traducteur latin, par une méprise sur le sens du français, fait de Guillaume le frère de Raoul du Breuil et non de Henri de Mailloc (p. 301). Voir *Histor. de Fr.* XXIII, 637.

GUILLAUME *de Merlo : Guillames* 6185 (s.), *Willames* 4541 (s.), Guillaume de Mello, chevalier français, digne d'éloges, arrive à Acre avec Philippe en avril 1191 (4541); prend part le 7 septembre à la bataille d'Arsur (6185). Il fut plus tard fait prisonnier avec son fils par Richard (*Histor. de France*, XVII, table).

Guillaume III de Montferrat. Voir CORAT.

GUILLAUME *de Peitiers : Guillames* 9557 (s.), Guillaume de Poitiers, chapelain de Richard, lui adresse une longue remontrance le 3 juin 1192, quand celui-ci songe à retourner en Angleterre.

GUILLAUME *de Preaus : Guillame* 7138, 7145, 12266, 12270 (r.), *Guillaumes* 7122 (s.), Guillaume de Préaux, chevalier normand, preux et loyal, compagnon de Richard, arrivé à Acre avec ses frères en juin 1191, se fait prendre à la place de Richard en se donnant aux Sarrasins pour le *melec* ou roi (7121 ss.); Richard donne plus tard dix prisonniers sarrasins de haut rang pour le ravoir (12264 ss.). C'est par suite d'une erreur de Bromton (*de Purcellis* pour *de Pratellis*) qu'on l'a souvent appelé Guillaume *des Porcellets* (Stubbs, p. 287, note 5). Guillaume de Préaux et ses frères Pierre et Jean sont souvent mentionnés dans l'histoire du temps.

GUILLAUME *des Barres : Guillames* 5801 (s., rime avec *palmes*), 6594 (s., rime avec *helmes*), *Willames* 4537 (s.), chevalier français, célèbre par sa prouesse; arrive à Acre avec Philippe le 20 avril 1191 (4537); il se comporte si vaillamment au combat du 25 août 1191 que Richard en oublie une rancune qu'il avait contre lui (5800 ss.); il n'est pas moins brillant quelques jours après à la bataille d'Arsur (6594 ss.). L'occasion de la rancune de Richard contre Guillaume des Barres est racontée tout au long par l'auteur de la chronique attribuée à Benoît de Peterborough (*Histor. de France*, XVII, 513) et Roger de Howden : l'histoire, où Richard ne joue pas d'ailleurs un rôle très brillant, se passe à Messine; dans les récits du Ménestrel de Reims, elle est transportée à Acre après la prise de cette ville et singulièrement amplifiée; elle a pour conséquence

H

2983); ils ont une pierrière à eux (4757); ils font l'arrière-garde à la bataille d'Arsur (6148 ss.), et demandent à Richard la permission de charger, qu'il leur refuse (6295 ss.), mais ils sont serrés de si près que leur maître, Garnier de Naplouse, va solliciter Richard (6377 ss.), et la charge a lieu, mais échoue par l'indiscipline de deux chevaliers, dont l'un est le maréchal de l'Hôpital (6426). — Avec les Templiers et les Poulains, ils s'opposent en janvier 1192 à la marche des croisés sur Jérusalem (7692, 7769); ils secourent les Français surpris le 12 juin 1192 (9899); Robert de Bruges, frère de l'ordre, ayant manqué à la discipline, est réprimandé par le maître (9907 ss.); Richard loue l'expérience des Hospitaliers pour leur façon de mener la guerre en Palestine (10200); quatre d'entre eux sont délégués pour décider avec d'autres, en juin 1192, ce qu'on doit faire (10215); Richard réunit le conseil dans leur tente (10255); avec les Templiers et d'autres, ils sont chargés de détruire le Daron (10769); Richard prend congé d'eux (10946) et leur expose les motifs de son départ (11734). Voir Garnier, Mareschal, Robert.

Hubert Gautier. Voir Canterbire, Salesbires.

Hues. Voir Huon.

Huge *de la Mare*. Voir Hugon.

Hugelot. Voir Huguelot.

Hugon : *Hugues li dux de Burgoine* 10653 (s.), le duc Hugues de Bourgogne. Il faut certainement lire *Hugues* au lieu de *Henris* dans ce passage (le seul où le duc de Bourgogne soit désigné par son nom); mais il est singulier que le latin (p. 395) ait aussi *Henricus;* dans les deux cas, la faute doit provenir de ce que le manuscrit qui a été copié portait simplement l'abréviation *H.* Le duc de Bourgogne part avec le roi de France (293); il est un des messagers envoyés par Philippe à Tancré (881); il a une pierrière à lui devant Acre (4753); Philippe en s'en allant le laisse comme son remplaçant dans le commandement des Français (5296) et en fait un des plèges de ses engagements avec Richard (5325). — Envoyé par Richard à Sur pour décider Conrad à rejoindre l'ost, il réussit seulement à ramener les otages sarrasins (5450 ss.); il dirige l'ost avec Richard à la bataille d'Arsur le 7 septembre 1191 (6204 ss.); Richard essaye vainement de le décider à marcher sur Escalone (7019 ss.); en janvier 1192, dépité de ne pas marcher sur Jérusalem, il se retire avec beaucoup de Français au Casal des Plains (7857); il rejoint l'ost à Escalone, mais, en février 1192, Richard ayant refusé de lui prêter de l'argent pour solder ses hommes, il se retire à Acre (8157 ss.); il y prend les armes contre les Pisans et a son cheval tué sous lui (8190 ss.); apprenant l'arrivée de Richard, il s'en va à Sur avec les Français (8223); revenu auprès de Richard après l'élection de Henri, il reçoit avec d'autres, le 3 juin 1192, la promesse de Richard de ne pas quitter la Terre-Sainte avant Pâques 1193 (9703); il accompagne Richard le 20 juin dans l'attaque d'une caravane (10291); il se montre arrogant et fait faire contre Richard une chanson très injurieuse, à laquelle Richard répond sur le même ton (10653 ss.). — Hugues III de Bourgogne, fils d'Eudes II, duc en 1162, mourut à Sur fort peu de temps après s'être séparé de Richard; Ambroise fait une allusion peu charitable à cette mort au vers 10978 (cf. *Itinerarium*, p. 404).

Hugon *le Brun* 4999, *Hugun* 719 (r.), Hugues le Brun, comte de la Marche, frère de Gui et Geoffroi de Lusignan; son hôtel à Messine est attaqué par les gens de la ville (719); il prend part à l'assaut d'Acre le 11 juillet 1193 (4999).

Hugon *de la Mare : Huge* 1608 (s.), Hugues de la Mare, «clerc armé», conseille à Richard, à la bataille de Limeçon, de ne pas trop s'exposer; le roi le renvoie à son «écriture».

Huguelot : *Hugelot* 5645 (r.), *Hugeloz* 5641 (s.), chevalier poitevin, maréchal de Richard, est emmené par les Turcs peu après la prise d'Acre, et Richard essaye en vain de le délivrer. Le latin (p. 246) l'appelle simplement *Hugo*.

Hugues Camdavene. Voir Saint-Pol.

Hungreis. Voir Hongreis.

Hungrie. Voir Hungrie.

Huon *de Gornai : Hues* 6169 (s., rime avec *conues*), Huon de Gournai, chevalier normand, figure à la bataille d'Arsur le 7 septembre 1191.

Huon *de Neufvile : Hue* 11431 (s.), sergent normand, «hardi et noble», combat avec Richard lors de la délivrance de Jaffe.

Huon *Rebole : dan Hue* 7192 (s.), chevalier d'ailleurs inconnu, est un de ceux que Richard, en octobre 1191, laisse à la garde de Jaffe.

K

L

M

laisser Philippe mettre aussi ses bannières sur les murs (605, 621 ss.); il fait construire Mategrifon pour tenir Messine en sujétion (937 ss.); l'armée se repose à Messine jusqu'au carême (1111 ss.); Richard y fait venir sa mère et sa fiancée (1153), et s'embarque le mercredi saint 1191 (1186 ss.); il en emporte de lourds galets pour charger ses pierrières (4799).

Mestoc (*Le*) : *le Mestolt* 5081 (r.), *li Mestoms* 11988 (s.), dans le latin *Mestoc* ou *Mestoch*, un des principaux émirs de Salahadin, Meschtoub (Stubbs); il est avec Caracois le chef des défenseurs d'Acre (5081); ils vont tous deux en message auprès de Salahadin pour lui demander d'aviser au salut des assiégés (5105 ss.; c'est le latin seul qui dit expressément que ce message fut fait par eux); plus tard, il est un de ceux qui dissuadent Salahadin de faire du mal aux pèlerins venus sans sauf-conduit à Jérusalem (11988).

Mirabel 6859, 7743, 7749, 8273 (r.), château fort en Palestine, au nord de Rames, Masjdeljaba (Stubbs) ou mieux Medjdel Yâbâ (Cl.-G.); Salahadin l'excepte, en septembre 1191, de l'ordre qu'il donne de démolir un grand nombre de forteresses (6859); des Turcs poursuivis par Richard, le 8 janvier 1192, près de Rames, s'y réfugient (7743 ss.); non loin de là, le 27 mars, des croisés venus de Jaffe font un riche butin.

Monferat. Voir Montferrat.

Mont. Voir Bel Mont.

Mont Calvarie 12055, le Calvaire.

Montchablon 9960 (rime avec *Caron*), Montchalons, cant. de Laon (Aisne), appelé au xiie siècle *Mons Cablonis* ou *Cabilonis*, et plus tard *Monchablon* et *Monchavelon*. Voir Clarembaut.

Monte Sion 12063, le mont de Sion, à Jérusalem, forme restée latine, qu'on retrouve souvent.

Montferat 3018, *Monferat* 2723, le Montferrat, marquisat d'Italie, entre le Piémont, la Lombardie et la Ligurie. Conrad de Montferrat, qui joue un grand rôle dans notre poème, n'y est jamais nommé autrement que *le marchis*. Il arrive en Syrie après la défaite de Gui, en 1187, et commence par se bien conduire à Sur (2645 ss.); il refuse l'entrée de Sur au roi Gui (2699 ss.); devant Acre (où il était venu en septembre 1189; voir le latin, p. 68), il court de grands dangers dans un combat et ne doit son salut qu'au roi Gui (3017 ss.); il fait retenir à Sur les vivres destinés aux assiégeants (4107 ss.); il veut avoir le royaume, et épouse, malgré une vive opposition, la fille du roi Amauri (Isabel), sœur de Sebile, qui vient de mourir, bien qu'elle fût déjà mariée à Hainfroi du Toron et qu'il eût lui-même deux autres femmes (4111 ss.); après quoi il retourne à Sur et n'envoie de vivres qu'à ses partisans (4168 ss.); aussi, dans la disette qui se produit bientôt, est-il l'objet des malédictions générales (4227, 4241, 4251, 4263, 4277, 4313). — Il revient à Acre, et, après la prise de la ville, un accord intervient entre Conrad, soutenu par Philippe, et Gui, appuyé par Richard, en juillet 1191 : il est convenu que Conrad aura Sur, Sayette et Barut, et sera roi s'il survit à Gui (5041 ss.); il s'en retourne à Sur avec Philippe (5329 ss.) et, comme on le sut plus tard, prend avec lui des engagements secrets (8184, 8321); il refuse, à un premier message de Richard, de rendre les otages sarrasins que Philippe lui avait confiés, mais qui excédaient sa part légitime, et d'aller rejoindre Richard, qu'il craint trop (5413 ss.); il fait la même réponse à une seconde ambassade, mais à la fin laisse partir les otages (5449 ss.). — En février 1192, Richard le fait de nouveau sommer de le rejoindre à Escalone, mais il refuse de venir jusqu'à ce qu'il ait conféré avec le roi d'Angleterre (8143 ss.); il fait combattre à Acre les Génois contre les Pisans (8178 ss.); apprenant l'arrivée de Richard, il s'enfuit à Sur (8218 ss.); il a une entrevue avec Richard au Casal Imbert, mais ils n'arrivent pas à s'entendre, et Richard saisit ses rentes, ce qui amène de grandes discordes (8238 ss.); il rappelle à Sur, au nom de la foi qu'ils doivent au roi de France, tous les Français restés à Escalone (8305 ss.). — En avril 1192, toute l'ost d'Escalone, apprenant les projets de départ de Richard, le supplie de faire Conrad seul roi (8580 ss.); Richard, après un moment de surprise, y consent, et Henri de Champagne va à Sur, avec d'autres, porter cette nouvelle au marquis (8650 ss.), qui, pendant ce temps, négociait avec Salahadin une paix particulière (8675 ss.); ils lui annoncent son élection, et il en montre une grande joie, que partage toute la ville, mais le lendemain 28 avril il est assassiné par deux fidèles du Vieux de Mouse (8715 ss.); avant de mourir, il recommande à sa femme de n'ouvrir la ville qu'à Richard ou au roi légitime (8856 ss.); il est enterré à l'Hôpital au milieu du deuil général (8865 ss.).

N

ss.); les bourgeois se soumettent à Richard, qui leur fait raser la barbe (1944 ss.); Richard y est malade (2009).

Noé 8035 (r.), Noé, père de Cham, fabricateur de l'arche.

Noël (*Le*) 4401, 7638 (r.), *li Noëls* 4215 (s.), la fête de Noël.

Noiret : *noirez* 6216 (pl. r.), nègre.

Normant : *Normant* 5753, 6153, 6533, 9211, 10500 (pl. s.), *Norman* 743, 8502, 9483 (pl. s.), Normand; les Normands, mentionnés d'ordinaire avec les Angevins, les Manceaux et les Poitevins, sont appelés *la gent seüre* (6533), *la gent de valur* (924); ils se croisent en grand nombre (225); ils prennent vaillamment part aux combats de Messine (743); ils sont chargés de la garde de l'étendard royal le 25 août (5753) et le 7 septembre 1191 (6153, 6533); ils ont une pierrière à eux au siège du Daron; ils escortent avec d'autres les Français qui quittent Escalone le 31 mars 1192 (8339); ils prennent part au combat du 23 juillet 1192 (10500).

Normendie 18, 88, 225, 240, 830, 8339, 8446, 8546, 9459, 12311, Normandie, partie des domaines de Richard; elle est depuis longtemps en guerre avec la France (88); elle est affligée de la nouvelle de la prise de Jérusalem (18); Richard y vient d'Angleterre le 11 décembre 1189 (240); le chancelier Guillaume de Longchamp, inquiété par Jean sans Terre, s'y réfugie en 1192 (8546); elle est ravagée et en partie conquise par Philippe (830, 9459, 12311), mais Richard répare ses pertes (12336).

Nuefbroc : *Noefbroc* 4711 (rime avec *atroc*, voir au Glossaire), 7523; il ne s'agit pas ici d'un des si nombreux Neufbourg de France (le latin, p. 217, 301, traduit à tort par *de Novo Burgo*); la rime du vers 4711 et la correction du ms. au vers 7523 prouvent qu'il faut bien *Nuefbroc;* il s'agit sans doute d'une localité d'Angleterre appelée *Newbroke.* Voir Robert.

Nuefvile : *Noefvile* 11431; on ne peut dire laquelle des innombrables localités appelées Neuville est désignée ici. Voir Huon.

O

Olivete. Voir Mont Olivete.

Olivier 4665 (r.), le compagnon de Roland, cité avec lui comme modèle de prouesse.

Omes (*Les*). Voir Homes.

Orient 6339 (r.), l'extrémité orientale de l'empire de Salahadin.

Orques 9967, 9997, auj. Saint-Denis-d'Orques, cant. de Loué (Sarthe). Voir Richart, Tierri.

Ospital. Voir Hospital.

Ospitalier. Voir Hospitalier.

Ostriche 12323, Autriche, duché de l'Empire; Richard y souffre beaucoup en prison.

Oton : *Otes* (s.); Oton, non autrement désigné, prend part au combat du 17 juin 1192; c'est peut-être le même que le suivant.

Oton *de Transignees : Otes* 7291, 8653 (s.), Oton de Trazignies, seigneur de haut rang; il prend part au combat du 6 novembre 1191 (7291); il est envoyé avec Henri de Champagne annoncer à Conrad son élection (8653). Voir l'article précédent.

P

Pache. Voir Pasque.

Paien *de Chaïphas* 1837 (r.), chevalier de Syrie, déloyal et félon, devenu l'hôte de Kyrsac, fait croire à Kyrsac que Richard veut le prendre par trahison.

Palerme 523 (rime avec *terme*), 890 (rime avec *terme*), 734 (rime avec *posterne*); Palerme, ville principale de Sicile. On voit par les rimes qu'Ambroise emploie les deux formes *Palerme* et *Palerne;* il avait sans doute appris la première dans le pays, et il devait connaître l'autre par les chansons de geste, qui mentionnent souvent cette ville et l'appellent *Palerne,* probablement par assimilation à Salerne, connue plus anciennement (voir *Romania*, V, 108). Palerme est le séjour de la veuve du roi Guillaume de Sicile (523) et du roi Tancré (890).

Paris 4183 (r.), le fils de Priam, l'amant d'Hélène, connu par le roman de *Troie.*

Palerme sous la sujétion de Tancré (523 ss.); Richard réclame sa liberté et son douaire (869, 898); Tancré la renvoie avec 20,000 onces d'or (999, 1001, 1027); elle s'embarque avec Richard à Messine (1175), le retrouve en Chypre (1335), où elle manque d'être prise par Kyrsac (1431); Richard la fait venir d'Acre à Jaffe en septembre 1191 (7073).

POLAIN : *Polain* 7693 (pl. s.), Poulain, chrétien latin né en Syrie; les Poulains sont d'avis, comme les Templiers et les Hospitaliers, en 1191, de ne pas marcher sur Jérusalem.

PREAUS : *Preals* 4730, 7122, 10999, 11473, 11906, 12266, *Preials* 5423, 11133, *Preiaus* 7557, Préaux, cant. de Darnetal (Seine-Inférieure). Voir GUILLAUME, JOHAN, PIERE.

PRINCE. Voir RAIMONT.

PUILLE. Voir POILLE.

Q

QUAHADIN 2325 (s.), Kaheddin, *seneschal de paianie*, garde le rivage contre les assiégeants pendant le siège d'Acre. M. Stubbs lit ici (p. 211) *Techehedini*, avec un de ses trois mss. de l'*Itinerarium Ricardi*, au lieu de *Kahadini* que portent les deux autres : à tort assurément, car Takieddin ou Dequedin (voir ce nom) n'est pas qualifié de sénéchal comme Kaheddin.

QUINCI 5453, *Quenci* 5470, Quinci; il y a deux Quinci dans l'Aisne, un en Seine-et-Marne et un en Seine-et-Oise, sans compter plusieurs autres. Voir ROBERT.

R

RAIMFREI, *Raimfroi*, faute du ms. pour *Haimfrei*. Voir HAIMFREI.

Raimont de Saint Gile. Voir SAINT GILE.

RAIMONT *le filz le Prince* 9321, Raimond, comte de Triple, fils de Boémond III, prince d'Antioche; il plante sa bannière sur le Daron. Il mourut en 1196 (voir *Chr. d'Ernoul*, p. 321).

RAIMONT : *Raemont* 2447 (r.), *Raemont* 2451 (s.), Raimond II, comte de Triple; il a de longue date fait alliance avec Salahadin (2447 ss.); il convoite le royaume après la mort de Baudouin V (2451 ss.); il refuse de se rendre à la cour du roi Gui, va demander aide à Salahadin et conclut avec lui sa trahison (2455 ss.); sommé une deuxième et une troisième fois, il se rend à la cour (2477 ss.), mais conserve sa rancune (2508). Lors de l'expédition de Gui contre Salahadin, il mande au roi qu'il s'y joindra, vient le trouver et semble être réconcilié avec lui (2507 ss.); mais le bruit public dit qu'il le trahit à la bataille (2512 ss.); grâce à ses perfides conseils, les chrétiens sont coupés de la mer de Galilée, où ils auraient pu boire (v. 2541 ss., en corrigeant le vers 2550 comme il est indiqué au Glossaire, s. v. *Seirre*); quand la bataille commence, il s'enfuit (2551 ss.). Au vers 2487, Ambroise dit, d'après l'histoire qu'il suit, que Raimond mourut *a honte*, mais il ne raconte pas sa mort : le comte de Triple mourut peu après la bataille, de chagrin d'après la Chronique d'Ernoul (p. 178, et voir la note); cependant on le voit, au vers 2622, accueillir amicalement à Triple le roi Gui revenant de Tortose après avoir été délivré de sa prison. Les accusations de trahison portées contre Raimond par Ernoul et par la source d'Ambroise paraissent tout au moins fort exagérées, et on voit en tout cas que le roi Gui n'y ajoutait pas foi.

RAINAUT *de Saete* : *Renauz* 8711 (s.), Renaud de Sayette, un des négociateurs de la paix déloyale que Conrad essayait de conclure avec Salahadin. Voir sur ce personnage la notice des *Lignages d'outre-mer*, p. 432.

RAINIER *de Maron* : *Reinier* 7127 (s.), Renier de Maron, vaillant chevalier de Richard, est pris avec son neveu Gautier le 29 septembre 1191.

RAMES 6855, 6878, 7204, 7229, 7455, 7458, 7467, 7475, 7841, 7843, 10165, 10572, 10705, 10755, 10805, *Rame* 11892, l'ancienne Ramah, auj. Ramleh (le latin dit *Ramula*), entre Jaffe et Jérusalem; l'*s* finale est attestée par plusieurs rimes, mais au vers 11892 la mesure exige *Rame* avec *e* élidé (bien que le ms. porte *de rmes*). Rames, appelée *la grande cité*, est au nombre des forteresses que Salahadin fait démolir en 1191 (6855).

Les Turcs y sont campés en octobre-novembre (7204); Richard découvre Rames du haut d'une colline en poursuivant des ennemis (7229); les croisés marchent sur Rames, que Salahadin évacue (7455 ss.), et où ils s'établissent (7475, 7841 ss.); les croisés y reviennent en juin 1192 (10572). Les *plains de Rames* sont plusieurs fois mentionnés (6878, 10165, 10755, 10805, 11892).

RAOUF *de Maulion : Raols* 10995, 11421, 11528, Raoul de Mauléon, chevalier poitevin, jamais rassasié d'armes (11421), accompagne Richard au secours de Jaffe le 1er août 1192 (10995); il est pris par les Turcs et délivré par Richard (11528 ss.). C'était le père du célèbre chevalier et poète Savari de Mauléon.

RAOUF *de Rovrei : Raols de Rovroi* 765 (s.), Raoul de Rouvrai, chevalier de Richard, est tué au siège de Messine en 1190.

RAOUF *de Sainte Marie : Raols* 7531 (s.), Raoul de Sainte-Marie, chevalier normand (?), compagnon du comte de Leicester dans le combat de décembre 1191.

RAOUF *Taisson : Raof Teissons* 4721 (s.), *Raols Tessons* 11879 (s.), Raoul Taisson, chevalier normand, grand amateur de musique (11880), arrive à Acre en juin 1191 (4721); est un des trois «connétables» qui mènent le premier convoi de pèlerins à Jérusalem (11879). Voir sur ce personnage important *Histor. de Fr.*, XXIII, 611, 637, 683, 684, 703, 706.

Raoul de Châteaudun. Voir CHASTELDUN.

Raoul de Clermont. Voir CLERMONT.

Raschid ed-Dîn. Voir VIEIL.

RECORDANE (*La*) 4007, lieu voisin d'Acre, Tell-Kurdany (Stubbs), «ou mieux Tell et Khirbet-Kurdanè (Cl.-G.)», où a lieu un combat en novembre 1190.

REI (*Le joefne*) 95, Henri, fils de Henri II d'Angleterre, couronné roi du vivant de son père, excellent joûteur.

REINE. Voir ENGLETERRE, FRANCE, JERUSALEM, POILLE.

REINIER. Voir RAINIER.

REINS 10876 (rime avec *derrerains*), Reims en Champagne. Voir AUBERI.

RENAUT. Voir RAINAUT.

RIBOLE. Voir HUON.

RICHART 181, etc. (r.), *Richard* 97, etc. (r.), *Richarz* 60, etc. (s.), *Richard* 177, etc. (r.), Richard, roi d'Angleterre (au sujet de la forme du nom, voir la note du vers 303, d'après laquelle il est inutile de relever ici tous les passages). Il est très souvent qualifié de preux, de vaillant, de *non per* (2340), appelé *magne* (11238) par assimilation à Charlemagne, *le quor de lion* (2310), et qualifié de sage et avisé (97), et d'expert dans les choses de guerre (6138, etc.). — Il avait remporté, comme comte de Poitiers, de grands succès sur ses voisins, défait des bandes de Brabançons, et fait lever au comte de Saint-Gilles le siège de Hautefort (9599 ss.); il aimait dès lors Bérengère de Navarre (1151). — Il se croise en 1187, le premier de tous les hauts hommes d'Occident (59 ss.). — Il devient roi le 6 juillet 1189, se saisit du royaume sans opposition (9615) et se fait couronner à Londres, où il tient une cour magnifique (181 ss.). — Il mande ses barons pour la guerre sainte (215 ss.) et revient en Normandie, où il tient, à Noël, sa cour à Lions-la-Forêt (233 ss.). — Il se rencontre à Dreux avec Philippe (259 ss.), se rend à Tours et ordonne à sa flotte de le rejoindre à Messine en contournant l'Espagne (303 ss.); il vient retrouver Philippe à Vézelai (323 ss.); les deux rois jurent de partager loyalement toutes leurs conquêtes et se donnent rendez-vous à Messine (365 ss.); ils se mettent en route (377), arrivent à Lyon et campent près de la ville (377); bientôt ils se séparent, et Richard va à Marseille (447 ss.). — Il arrive à Messine le 23 septembre 1190, en grande pompe, ce qui irrite les Grecs et les Longebards (581); il calme un premier désordre (641); apprenant une seconde fois qu'on tue ses hommes, il veut encore apaiser la sédition, mais il est insulté, s'arme et attaque la ville (645); il la prend après un combat (721 ss.); il empêche le massacre (812); il fait mettre ses bannières sur la ville, au grand dépit de Philippe, et consent enfin à y admettre aussi celles du roi de France (825); il envoie réclamer à Tancré sa sœur Jeanne, veuve du roi Guillaume, son douaire et sa part du trésor royal, et refuse de se soumettre à l'arbitrage des barons de Sicile proposé par Tancré (867); il fait construire le château de Mategrifon (937); il est toujours en dissension avec Philippe (965); il reçoit de Tancré de nouvelles offres qu'il accepte : on lui rend sa sœur avec 20,000 onces d'or (977); il fait rendre aux Messinois ce que ses gens ont pris (1029), et se réconcilie aussi avec Philippe (1049); il fait de grandes largesses à ses che-

IMPRIMERIE NATIONALE.

valiers (1053) et donne à Philippe et à tous, à Noël, une grande fête à Mategrifon (1081 ss.); après avoir accompagné Philippe qui s'embarque, il va chercher à Rise sa mère et sa fiancée Bérengère de Navarre, et les amène à Messine (1136); il renvoie sa mère en Angleterre avec quelques sages conseillers (1158 ss.); il fait ses préparatifs et s'embarque le 10 avril 1191 (1168 ss.). — Il prend grand soin de la bonne direction de la flotte (1233 ss.); il touche la Crète (1260) et s'arrête malade à Rhodes jusqu'au 1er mai (1303 ss.); il apprend d'un vaisseau rencontré que Philippe l'attend à Acre (1335); il retrouve près de Chypre sa sœur et sa fiancée (1350); il épouse Bérengère à Limeçon le 12 mai 1191 (1735); il conquiert Chypre sur l'empereur Kyrsac (1355-2106); il est malade à Nicosie (2009); apprenant qu'Acre va être prise sans lui, il s'embarque le 5 juin (2107); entre Sayette et Rarut, il rencontre et prend un navire sarrasin qui aurait sauvé Acre (2141-2298). — Il arrive à Acre le 8 juin et y est reçu à grande joie (2299 ss.); il donne aux siens comme solde 4 besants d'or (4569); il tombe malade de la léonardie et ne peut donner l'assaut avec Philippe (4600); plus tard, toujours malade, il fait dresser ses pierrières, munies de gros galets rapportés de Messine (4767 ss.); le 6 juillet, il se fait porter sous une *cercloie* et pendant l'attaque tire des coups d'arbalète meurtriers (4927 ss.); il soutient Gui de Lusignan contre Conrad et arrange un accord entre eux (5041 ss.); après la prise d'Acre, il prête à Philippe qui s'en va deux galères et reçoit son serment de ne pas l'attaquer en son absence (5297 ss.); il prête de l'argent au duc de Bourgogne et fait de grandes largesses à tous ses chevaliers (5351); il relève les murs d'Acre et fait ses préparatifs de départ (5369); il envoie deux fois en vain à Sur sommer Conrad de rejoindre l'ost (5413 ss.); Salahadin ne tenant pas les engagements pris, il fait massacrer 2,500 otages sarrasins (5393, 5481). — Il part avec l'ost pour le sud, le 22 août (5543 ss.); il fait l'arrière-garde (5701); le 27 août, il campe à Caïphas (5863); à la bataille d'Arsur, le 7 septembre, il refuse au maître de l'Hôpital la permission de charger (6385 ss.); il y fait de grands exploits (6484, 6602); il assiste le lendemain aux funérailles de Jacques d'Avesnes (6703); Sangui d'Alep fait à Salahadin l'éloge du *melec* d'Angleterre (6824 ss.). Arrivé à Jaffe, il envoie savoir s'il est vrai que les Sarrasins détruisent Escalone (6974), et conseille de lui porter secours, mais les Français décident qu'on restera à Jaffe (7007 ss.); il envoie sans succès à Acre et doit y aller lui-même pour faire revenir ceux qui y restaient, et en ramène sa sœur et sa femme (7071 ss.); il tombe dans une embuscade et serait pris sans le dévouement de Guillaume de Préaux; on le supplie de ne plus s'exposer ainsi, mais il ne peut s'en empêcher (7079 ss.). — En octobre, il va reconstruire le Casal des Plains et le Casal Moyen, et poursuit les Turcs jusqu'en vue de Rames (7177); le 6 novembre, il défait les Turcs (7233); il entre avec Salahadin dans des négociations qui n'aboutissent pas et lui font du tort (7277), mais il se justifie bien par ses exploits (7429). — Il marche sur Rames (7447); les gens expérimentés le dissuadent de pousser sur Jérusalem (7489); le 3 janvier 1192, il met en fuite une troupe de Sarrasins (7717); il bat en retraite (7761), vient à Ibelin, puis à Escalone (7861); en février, il décide les Français qui l'avaient quitté à revenir, en leur promettant de leur donner quand ils voudront congé et escorte, et il fait travailler activement à la réparation d'Escalone (7967 ss.); il délivre près du Daron 1,000 prisonniers chrétiens (8089); il somme en vain Conrad de le rejoindre (8137) et a des difficultés avec le duc de Bourgogne, qui le quitte (8157); les Pisans le prient de venir remettre l'ordre à Acre : il y vient, et les réconcilie avec les Génois (8210 ss.); il a avec Conrad, au Casal Imbert, une entrevue qui n'aboutit pas, saisit les rentes de Conrad et est obligé de rester à Acre la plus grande partie du carême (8235 ss.). — Il revient à Escalone et est obligé, le 31 mars, de laisser partir les Français, rappelés par Conrad (8327); il célèbre la fête de Pâques et fait travailler avec ardeur aux fortifications (8429). — Il reçoit de mauvaises nouvelles d'Angleterre et annonce son intention de partir, sur quoi l'ost lui demande de faire seul roi Conrad : il accepte et envoie Henri de Champagne et d'autres à Sur annoncer à Conrad cette décision (8519 ss.); on l'accuse d'avoir fait assassiner Conrad et on avertit Philippe de se garder des Haussais que Richard aurait envoyés en France (8879); à Sur, on élit Henri, qui veut attendre le consentement de Richard et le lui envoie demander (8941); Richard lui conseille d'accepter, mais de ne pas épouser la veuve de Conrad (8973); il donne Chypre

à Gui (9119). — Il livre tous les jours des combats aux Sarrasins (8951); il reçoit d'Angleterre des messages contradictoires (9127); il va attaquer et prend le Daron et le donne à Henri (9151-9383); il va à Furbie, y apprend que Caïsac est au Figuier et l'en fait déguerpir (9387 ss.); à la Cannaie des Étourneaux, il reçoit de très mauvaises nouvelles d'Angleterre et pense à s'en aller (9433). On décide de marcher de nouveau sur Jérusalem et on se met en marche le 29 mai (9481); Richard est très perplexe, mais le prêtre Guillaume de Poitiers lui rappelle tout ce qu'il doit à Dieu, et le roi promet de ne pas partir avant Pâques (9509 ss.); il arrive le 9 juin près du Châtel Ernaud (9806); le 12, il surprend les Turcs près d'Emmaüs et fait un grand butin (9835 ss.); le 22, l'abbé de Saint-Élie lui remet un morceau de la vraie croix (10089 ss.); il refuse de marcher droit sur Jérusalem, et propose de s'en remettre à la décision de gens qui connaissent le pays; sur le refus des Français, il déclare qu'il les accompagnera s'ils persistent, mais qu'il renoncera au commandement (10137 ss.); le 20 juillet, il fait avec les Français une heureuse expédition contre une caravane (10267, 10592); on décide de battre en retraite et on retourne en mauvaise intelligence; le duc de Bourgogne fait faire une chanson contre Richard, qui répond (10653 ss.). — Richard demande à Salahadin une trêve sans l'obtenir; il fait détruire le Daron, garder Escalone, et retourne à Acre (10743 ss.); cependant Salahadin attaque Jaffe, et Richard, qui se préparait à partir, l'apprend à Acre, s'embarque pour Jaffe, qu'il trouve prise, et la délivre par des prodiges de valeur (10935, 11682); il y tombe malade, ce qui ne l'empêche pas de répondre fièrement aux menaces de Sabaladin (11683 ss.); toutefois, le 22 septembre, il conclut une trêve de trois ans, au bout desquels il déclare à Salahadin qu'il compte bien revenir (11725 ss.). — Il va à Caïphas pour se remettre et empêche les Français, qui blâmaient la trêve et voulaient en profiter, d'aller à Jérusalem sans ses lettres ou celles de Henri (11831 ss.); eux partis pour la plupart, il fait annoncer à ses gens qu'ils peuvent s'y rendre (11863 ss.); Salahadin exprime à l'évêque de Salisbury son admiration pour Richard, auquel il ne manque que la mesure (12129 ss.). — Il fait ses préparatifs de départ, rachète Guillaume de Préaux et paye tout ce qu'il doit (12257 ss.); il s'embarque le soir du 9 octobre, et le lendemain, voyant la Syrie pour la dernière fois, lui dit adieu avec promesse de retour (12286 ss.); mais il ne savait pas ce qui l'attendait, son emprisonnement malgré sa qualité de croisé, sa dure captivité en Autriche et en Allemagne, et la peine qu'il eut à rassembler sa rançon (12301 ss.); toutefois il revendiqua depuis ses possessions contre le roi de France, et, aidé par Dieu, regagna plus qu'il n'avait perdu (12326 ss.). — On sait que Richard mourut au siège de Chalus le 6 avril 1199 et qu'il était né le 10 septembre 1157.

Richart *d'Orques : Richard* 10036 (r.), *Ricart* 9967, 9997, chevalier manceau, combat le 17 juin 1192 et est renversé. Voir Tierri.

Rise 515, 1008, 1137, 8492, Rise, en ital. Reggio, l'anc. Rhegium, en Calabre, célèbre par la chanson de geste d'*Aspremont*, où l'on racontait que le roi sarrasin Agoland s'en était emparé (515, 8492); Richard vient y retrouver, le 30 mars 1191, sa mère et sa fiancée (1137); l'archevêque de Rise, «le loyal», est un des négociateurs de la paix entre Richard et Tancré (le latin, p. 169, omet les noms de ces négociateurs). Voir Agoland.

Robert *de Bruges* 9911, frère de l'Hôpital, enfreint, par trop d'ardeur, le 12 juin 1192, les ordres du maître, est sévèrement puni par lui, puis gracié à la prière des plus hauts hommes de l'armée.

Robert *de Dreues : Robert* 2931, 6444 (s.), *Robert* 6179 (s.), Robert II, comte de Dreux, frère de l'évêque de Beauvais, chevalier habile et dispos, arrive à Acre avec lui en septembre 1189 (2931); il prend part à la bataille d'Arsur (6179, 6444), mais on l'accuse beaucoup de n'avoir pas fait son devoir et d'avoir laissé périr Jacques d'Avesnes qu'il aurait pu sauver (6657). — Robert se croisa une seconde fois en 1211 et mourut en 1218. Il paraît probable que c'est pour lui que Pierre, qui avait exécuté plusieurs ouvrages pour son frère l'évêque de Beauvais, composa la *Mappemonde*, plutôt que pour Robert d'Artois, frère de saint Louis (voir *Not. et Extr. des mss.*, XXXIII, 1re partie, p. 11, 35). Il est mentionné avec de grands éloges dans *Guillaume le Maréchal* (v. 4489 ss.). Dans la manchette de la colonne 145, il faut lire «Robert de Leicester».

Robert *Guischart* 522, Robert Guiscard, le fondateur de la dynastie sicilienne.

Robert *de Leicestre : Roberz* 5421, 11417 (s.), *Robert*

[illegible] :
[illegible]
[illegible] [illegible]ges en-
[illegible] [illegible] en otages
[illegible] [illegible] 145
[illegible] prend part à la
[illegible] 4447 [illegible] se montre
[illegible], à un combat
[illegible] [illegible] les Sarra-
[illegible] fait là des prodiges
[illegible] [illegible] sous lui (7589
[illegible] [illegible] sur les murs du
[illegible] 1017 : secourt à temps,
[illegible] qui allaient être écrasés
[illegible] 07 ss.; prend part, les 21-
[illegible] d'une caravane (10482 ss.);
[illegible], le 1er août 1192, au se-
[illegible]; il prend part au combat
[illegible], est renversé de cheval et
[illegible] (11022).

[illegible], chevalier, est renversé de
[illegible] combat, en décembre 1191.

[illegible] *Robers* 7523 (s.), *Robert* 4711
[illegible] de Neubroke, chevalier anglais de très
[illegible] (7522 ss.) et «franc» (4712);
[illegible] en juin 1191 (4711); prend part
[illegible] décembre (7523).

[illegible] 5103 (r.), *Roberz* 5469 (s.), che-
[illegible], preux et accompli, est envoyé en
[illegible] par Richard en août 1191.

[illegible] : *Robert de Sabloil* 883 (s.), Ro-
[illegible] chevalier de Richard, haut homme,
[illegible], est envoyé, en octobre 1190, par
[illegible] pour lui exposer ses réclama-
[illegible] de Sablé avait été un des comman-
[illegible] de Richard; il fut un des ga-
[illegible] entre Richard et Tancré. Plus tard,
[illegible] maître du Temple. Voir Röhricht, *Zus.*
[illegible] zu *Du Cange*, p. 17.

[illegible] 4439 (s.), chevalier normand (*Iti-*[illegible] *Ric.*, p. 93), montre une grande li-[illegible] à Acre, en 1190, pendant la famine. D'après Roger de Hoveden (*Histor. de Fr.*, XVII, [illegible]), Robert Troussebot aurait vainement revendiqué comme son droit héréditaire, à la bataille d'Arsur, l'honneur de porter la bannière royale, confiée par Richard à Pierre de Préaux (voir ce nom). Ambroise ne dit rien de cette circonstance.

Roches 11903 (*Les*), nom porté par beaucoup de localités. Voir **Guillaume**.

Rochetaillée (*Le flum de*) 6111, 6121, rivière entre la montagne d'Arsur et Arsur. «On ne voit pas bien pourquoi notre auteur donne ce nom à cette rivière. La *Petra Incisa* des croisés était plus au nord, à Districtum ou Athlit, entre Haipha et Césarée. Voir Guillaume de Tyr (Bongars, I, 791). Cependant Oliverus Scholasticus (Eccard, II, 1393) semble appeler cette rivière *flumen Districti* (Stubbs, p. 259).» «C'est le Nahr el-Fâlek, au nord d'Arsoûf, petit cours d'eau qui n'est dû qu'à une coupure artificielle dans le roc, servant d'écoulement à un vaste marais, d'où son nom caractéristique. — Cl.-G.» Voir **Mort** (*Le flum*).

Rodes 1269, 1274, l'île de Rhodes; 1285, 1287, 1305, 1313, 1317, la ville de Rhodes, autrefois presque aussi grande que Rome, et dont il reste des ruines immenses, mais à peine habitée; patrie d'Hérode (1286); Richard y séjourne en avril 1191.

Rodier. Voir **Rogier.**

Rodland. Voir **Rollant.**

Roem 1035 (rime avec *boen*), 1161 (rime avec *hoem*), Rouen, capitale de la Normandie; sur l'archevêque de Rouen, voir **Gautier.**

Rogier *de Hardencort* : *Rogiers de Hardincort* 4727 (s.), *Rodiers de Herdecort* 1415 (s. : ms. *rodes*), Roger de Hardencourt (sur l'identité de ces deux noms, voir **Hardencort**), chevalier normand, compagnon de Richard, fait naufrage sur la côte de Chypre, est attaqué par les Grecs et se défend vaillamment (1401 ss.); il rejoint Richard à Acre en août 1191 (4727). Il n'a sans doute rien à faire avec le chevalier flamand appelé *Reiger de Haradeincort* dans *Guillaume le Maréchal* (v. 4599).

Rogier *de Saci* : *Rogiers* 10992, 11427 (s.), Roger de Saci, chevalier normand, prend part avec Richard à la délivrance de Jaffe en août 1192.

Rogier *de Toeni* 10489 (r.), *Roger* 10472 (r.), *Rogiers* 4707, 6175, 10478 (s.), Roger de Tosni, chevalier normand, arrive à Acre en août 1191 (4707); prend part à la bataille d'Arsur (6175) et au combat du 23 juin 1192, où il a son cheval tué et est presque pris (10472 ss.).

Rogne. Voir **Rone.**

Rollant : *Rodland* 4665 (r.), Roland, le héros de Roncevaux.

Rome 43, 1289, 8490, Rome; Charlemagne y mena son ost en allant combattre Agoland (8490).

T

V

[illegible] avoit as- [illegible] en en- [illegible] 8879 [illegible] soudoye pour [illegible] Le Vieux de la [illegible] est le célèbre Ras- [illegible] soustrait, en Syrie, [illegible] établi en Perse, et qui mourut lui-même en 1192. (Voir l'article *Assassins*. par St. Guyard, dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de M. Lichtenberger.) Le nom de Vieux de Mouse pour Vieux de la Montagne ne se trouve, à notre connaissance, en dehors de notre texte et de l'*Itinerarium Ricardi* (*Senior de Musse*, p. 339), que dans les lettres du roi Henri III d'Angleterre, de 1238, citées par Du Cange (s. v. *Senex*) : *Vetus de Mussa.*

W

[illegible] les formes anciennes [illegible] plus souvent *W* ou *Gu* à l'initiale, mais à partir du XIV[e] siècle on ne trouve que *V*. Voir Gislebert.

Willame. Voir Guillaume.

Y

[illegible]

[illegible] Voir [illegible] Ymbert.

Ypre 6606, Ypres, dans les Pays-Bas, mentionné uniquement pour rimer avec *Cypre*.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

TEXTE.

V. 93-94 : maisnée, raisnée, *lire* maisnee, raisnee.
V. 149 : peise, *corriger* peisse (*voir au Glossaire*).
Manchette en regard du v. 191 : 3 sept., *l.* 5 sept.
V. 226-227 : *corr.* E de Bretaigne e de Peitou, E de Berri e de Guascoigne. *Il s'agit en effet ici des vassaux de Richard, et la Bourgogne ne dépendait pas de lui, tandis que la Gascogne ne doit pas être omise.*
Manchette en regard du v. 245 : Lion-sur-Mer, *l.* Lions-la-Forêt (*voir à la Table des noms propres*).
V. 302-323 : *marquer un paragraphe.*
V. 435 : Tot, *corr.* Fet (*voir Introd., p. IV, n.*).
V. 486, var. : *supprimer* ourer.
V. 541 : Que li reis, *corr.* Ki le rei (*voir p. 341, n. 2*).
V. 599 : *corr.* Qu'itels reis si deveit.
V. 698 : noise, *corr.* vile (*voir p. 343 et Introd., p. IV, n.*).
V. 698 : jor, *l.* lor (*voir Introd., p. IV, n.*).
V. 779 : les paleis, *corr.* le paleis (*voir p. 344, n. 1*).
V. 791 : Lor, *l.* Lors.
V. 864 : *suppr. la virg. après* comune (*voir p. 345, n. 1*).
V. 878 : *corr.* E de mult tres grant seignorage (*voir Introd., p. V, n.*).
V. 918 : acordee, *corr.* recordee (*voir p. 345, n. 2*).
V. 975-976 : *voir p. 346, n., et Introd., p. V, n.*
V. 1117 : Que, *corr.* Qui.
V. 1294 : *l. avec le ms.* qui i furent.
V. 1313 : *marquer un paragraphe.*
V. 1330 : le dota, *corr.* se dota.
V. 1415 : Rodiers, *corr.* Rogiers (*voir à la Table des noms propres*).
V. 1499 : grant, *corr.* granz.
V. 1593 : *la var. porte à tort* 1893.
V. 1892 : amont, *l.* a mont.
V. 1903-1906 : *corr.* Ne il ne deignast pas s'emprise Laissier devant qu'il l'eust prise, Por ço s'il haster le veneient, Qui en grant estal le teneient (*voir p. 355, n., et au Glossaire, s. v.* Estal).
V. 1967 : L'une ost ala a Ebetines, *corr.* L'une ost en ala a Cherines, *et à la manchette l.* Cherines *pour* Betines (*voir p. 356, n.*).
V. 1977 : atant, *l.* a tant.
V. 2172 : A torz, rueles, *corr.* A torz, a ruele.

propres, où il faut

LXVII.

VIII.

auberc (*voir le Glossaire au mot* Hausberc).

LXVI).

embre.

au Glossaire).

(*voir ci-dessus au v.* 2428).

corr. Que il fud a Sur de vitaille.

ner.

respassoient (*voir Introd., p.* LXXXIV, *n.* 2).

quant.

V. 4391 : *aj.* puis *après* Mais.
V. 4423 : *virgule au lieu de point et virgule.*
V. 4438 : averes, *corr.* entieres (*voir au Glossaire et à l'Introd., p. xxvi*).
V. 4497 : embati, *corr.* abati (*voir au Glossaire*).
V. 4613 : d'arsur, *l.* d'Arsur.
V. 4677 : atant, *l.* a tant.
V. 4709 : Cornebu, *corr.* Tornebu (*voir à la Table des noms propres*).
V. 4712 : ne m'abroc, *l.* ne m'atroc (*voir au Glossaire*).
V. 4714 : Sez, *corr.* Seez (*voir à la Table des noms propres*).
V. 4863 : le, *corr.* les.
V. 4965-4966 : abandonerent, trenchierent, *corr.* abandonouent, trenchouent (*voir Introd. p. xxvi*).
V. 5039 : fait, *corr.* feite.
V. 5149 : l'amulaine, *l.* la Mulaine (*voir à la Table des noms propres*).
V. 5171 : ferait, *l.* fereit.
V. 5224 : *à la manchette, l.* 1190 *pour* 1191.
V. 5303 : *l. ainsi à la var. pour* 3303.
V. 5317 : ainçoïs, *l.* ainçois.
V. 5322 : *corr.* E li rois fist le serement (*voir Introd., p. xvii, n. 1*).
V. 5360 : *virgule après* cust.
V. 5415, *à la manchette :* Robert de Dreux, *l.* Robert de Leicester; Préals, *l.* Préaux.
V. 5530 : des lor, *corr.* des noz (*cf. la traduction, p. 393*).
V. 5570 : Aust, *l.* aust.
V. 5595 : cers, *corr.* fers (*voir Introd., p. xxiv, n. 1*).
V. 5625 : qui, *corr.* quin.
V. 5690 : une, *l.* vive.
V. 5760 : Sarazine, *l.* sarazine.
V. 5776 : s'encombatirent, *l.* s'escombatirent (*voir au Glossaire*).
V. 5815 : *suppr. le point et virg. et l. au vers suiv.* E cisternes *pour* Es cisternes (*cf. la traduction, p. 396*).
V. 5825 : de lor gre ruierent, *l.* del lor guaaignierent *et suppr. la var.* (*cf. p. 396, n. 1*).
V. 5902 : s'escrio, *l.* s'escriot.
V. 5931 : casel, *l.* Casel.
V. 6035 : mort, *l.* Mort.
V. 6036 : sarazin, *l.* Sarazin.
V. 6125 : *marquer un paragraphe.*
V. 6147 : l'anz guarde, *l.* l'anzguarde.
V. 6172 : terre, *corr.* guerre (*voir* Borraiz *à la Table des noms propres*).
V. 6183 : de, *corr.* des.
V. 6194 : tozjorz, encoste, *l.* toz jorz, en coste.
V. 6201 : *marquer un paragraphe.*
V. 6207 : en costé, *l.* en coste.
V. 6214 : embraçant, *corr.* embraiant (*voir au Glossaire*).
V. 6530 : *abaisser le chiffre d'une ligne.*
V. 6615 : *corr.* Jusqu'a Arsur ou descendirent, *et à la var.* a sur (*voir à la Table des noms propres*).
V. 6677 : *corr.* Qui en aveit ja esguardé (*voir Introd., p. v, n.*).
V. 6680 : *corr.* Quil teneit a son, non a nostre (*cf. Introd., p. v, n.*).

V. 9313 : Estiene, *l.* L'Estiene (*cf. v. 9319*).
V. 9509 : *à la manchette, l.* XCIV *pour* LXIV.
V. 9536 : Qu'il, *corr.* Qu'els.
V. 9546, 9551, 9596 : tozjorz, *l.* toz jorz.
V. 9611 : *l.* De Haltefort, *et à la var.* haltfort (*voir à la Table des noms propres*).
V. 9692 : barons, *corr. p.-é.* bailles (*voir p. 436, n.*).
V. 9752 : *à la manchette, l.* à la Blanchegarde.
V. 9788 : S'estendi, *corr.* Se tendi.
V. 9835 : *marquer un paragraphe.*
V. 9837 : *virgule au lieu de point et virgule.*
V. 9837 : *suppr. le point.*
V. 9885, 9886 : *virgule après chaque vers.*
V. 10044 : estor, *corr.* estal (*voir au Glossaire*).
V. 10127 : l'aube, *corr.* l'abé (*voir p. 441, n. 1*).
V. 10192 : Qui, *corr.* Nos (*voir p. 441, n. 3*).
V. 10204 : loreie, *corr.* loereie (*voir Introd., p. XLVII*).
V. 10210-10211 : *l.* Si ne nos descorderons pas..... C'unques genz tant nes descorderent.
V. 10219 : *l.* Qui en lor seremenz (*voir Introd., p. XVII, n. 1*).
V. 10264 : l'asegissent, *corr.* l'aseissent.
V. 10296 : tierc, *l.* tierç.
V. 10329 : *marquer un paragraphe.*
V. 10435 : Teinssent, *corr.* Teisent (*voir* Teser *au Glossaire*).
V. 10443 : tozjorz, *l.* toz jorz.
V. 10484 : tierc, *l.* tierç.
V. 10600-10601 : *mettre après le v.* 10601 *la virg. qui est après le v.* 10600.
V. 10653 : Henri, *corr.* Hugues (*voir p. 446, n., et à la Table des noms propres*).
V. 10807 : demeinche, *corr.* diemeinche (*voir au Glossaire*).
V. 10809 : *corr.* Fud a Jaffe l'ost atravee (*voir* Atraver *au Glossaire*).
V. 10853 : tozjorz, *l.* toz jorz.
V. 10939 : desfestivee, *corr.* desfestuee (*voir au Glossaire*).
V. 10993 : des Omes, *corr.* de Homez (*voir à la Table des noms propres*).
V. 11011 : *suppr.* lor (*cf.* SALEHADIN *à la Table des noms propres*).
V. 11014 : *suppr. la virgule.*
V. 11020 : *l. ainsi pour* 10020.
V. 11037-11038 : *l.* Tote la nuit del vendreadi; E al matin del samedi (*voir p. 450, n.*).
V. 11054 : estroez, *corr.* estuez (*voir au Glossaire*).
V. 11134 : reaus, *corr.* leaus.
V. 11249 : haut estace, *corr.* haute estrace (*voir au Glossaire*).
V. 11272 : tozjorz, *l.* toz jorz.
V. 11302 : atentes, *corr.* ententes (*voir au Glossaire*).
V. 11335 : *suppr. le second* gent (*voir* Genve *à la Table des noms propres, et Introd., p. XVI, n. 2*).
V. 11419 : *suppr.* E *et corr.* Bertelemeu, *et à la var. l.* Bertelmeu.
V. 11445 : lor, *corr.* les *et aj.* lor *en variante.*
V. 11488 : tozjorz, *l.* toz jorz.
V. 11516 : adverse, *corr.* engresse (*voir ci-après au mot* Engrès *du Glossaire*).

IMPRIMERIE NATIONALE.

[illegible]

GLOSSAIRE.

Admirad, Amiralt : Voir Amiral, *l.* Voir Amirail.

Aseeir : *après* asistrent 2408, *aj.* impf. sbj. 6 aseïssent 10264 (*ms. éd.* asegissent).

Asegir : *l.* Voir Aseeir.

Aver : *suppr.* f. pl. *averes* 4438 (*voir ci-dessus à ce vers*).

Avillier, *l.* Aviler, et *Marsile* pour *Marsille*.

Barril : *barris*, *l. barriz*.

Contraile : voir Paile, *l.* voir *Introd.*, p. xxii, xxxv.

Desfaire : *suppr.* p. s. *desfaiz* 2930, accablé par l'âge.

Aj. après Desfire : [Desfrait], s. *desfraiz* 2930, cassé par l'âge (*voir ci-dessus à ce vers*).

Engrès : *aj. Au v.* 11516 adverse *doit être corrigé en* engresse : *la désignation de* gent engresse *pour les infidèles revient très souvent* (*voir* Sarrazin *à la Table des noms propres*).

Esneke, *l.* Esneque.

Felon : *maleüreus*, *l. meseüreus*.

Leonardie : *aj.* Il faut sans doute lire *la renardie* (*voir Introd.*, p. lxxiii).

Mes : 662, *l.* 661.

Neier : *suppr.* impf. 3 naiot 4269 (*voir ci-dessus à ce vers*).

Noer : *aj.* impf. 3 noot 4269 (*voir ci-dessus à ce vers*).

Après Plusor *aj.* Poable. Voir Nonpoable.

Porveeir : *aj.* impf. 6 *porveouent* 8070.

Roele : *aj. ruele* 2172, *et suppr.* pl. *rueles* 2172 (*voir ci-dessus à ce vers*).

Sairement : *l. serement* 5322, 8510, pl. *sairemenz* 5394, *seremenz* 8550, 10219 (*voir Introd., p. xvii, n. 1, et ci-dessus aux vers* 5322, 8550, 10219).

Si, *l.* 5 : *aj. si qu'as poinz* 9774, jusqu'aux poings.

Tendre : *aj. après* sa tente : *se tendi* 9788, *campa*.

Test : *aj.* Cf. v. 11140.

Travaillier : *aj. traveillié* 6686, *fatigué* (*voir ci-dessus à ce vers*).

TABLE DES NOMS PROPRES.

Après Aleman *aj.* Alençon. Voir Johan.

Bertran : (S.), *l.* (s.).

Borgoigne : *Suppr.* Il vient de Bourgogne beaucoup de croisés (227) (*voir ci-dessus à ce vers*).

Candalion, l. 4 : 2309, *l.* 2773.

Cypre, l. 9 : Ισαάκ *l.* Ἰσαάκ.

Flandres, l. 9-10 : *l.* Le sénéchal de Flandres mentionné au v. 2925 est Hellin de Wavrin.

Geoffroi : l. Voir Giefrei, Perche.

Girard de Rideford : aj. Cf. Introd., p. lxxix, n.

Guarlande : *aj.* Voir Guillaume.

Guion, p. 546, col. 1, l. 8 : 2605, *l.* 2617; l. 9, 2605, *l.* 9115; col. 2, l. 1, 2606, *l.* 2618; l. 4, roilatin, *l.* roi latin.

Après HALAPE : *aj.* HALTFORT. Voir HAUTEFORT.

HARDENCORT : *aj.* Un Roger de Hardeincort est mentionné dans *Guillaume le Maréchal* (v. 4599) parmi les chevaliers flamands, ce qui me semble devoir empêcher de l'identifier au nôtre.

Après HELEINE : *aj.* *Hellin de Wavrin.* Voir FLANDRES.

HENRI *de Graié* : Graye, *l.* Graïe.

HENRI *de Mailloc* : *aj.* Henri de Mailloc est mentionné dans Stapleton, *Rotuli scacc. Norm.*, II. CCLVIII.

Après JOHAN : *aj.* JOHAN *d'Alençon*, 9440, envoyé d'Angleterre à Richard. Il était archidiacre de Lisieux et vice-chancelier (Stubbs).

LEONS : les manchettes, *l.* la manchette.

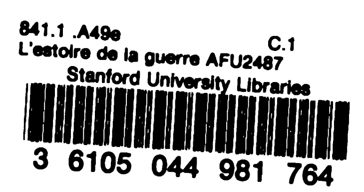
MORTEMER : *suppr.* Morthemer, cant. de Lussac-le-Château (Vienne), ou : (Eure). *l.* (Seine-Inférieure), *et aj.* : ou peut-être Mortemer près de Gisors (Eure).

RICHART, l. 5-6 : *l.* Il est très souvent appelé le preux, le vaillant, le *non per* (2340), surnommé *le magne.*

ROGIER *de Toeni* : *aj.* La famille de Toeni, établie en Angleterre depuis la conquête, y était devenue très puissante, et Roger de Toeni est plus d'une fois mentionné parmi les barons anglais de son temps, en sorte qu'on ne peut légitimement le qualifier de « chevalier normand ».

RUFFEI : *aj.* Voir RAOUF.

TABLE DES MATIÈRES.


841.1 .A49e C.1
L'estoire de la guerre AFU2487
Stanford University Libraries
3 6105 044 981 764

